This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME NEUVIEME.

MOS = OYE

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE,

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX, et celle des Corps célestes, des Météores, et des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE DES TROIS REGNES, et le détail des usages de leurs productions dans la Médecine, dans l'Economie domestique et champêtre, et dans les Arts et Métiers;

Et une TABLE *concordante des Noms Latins, etc. et le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.*

Par M. VALMONT-BOMARE,

Voyageur et Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement; ancien Censeur Royal; Directeur des Cabinets d'Histoire Naturelle, de Physique, etc. de S. A. S. Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Economique de Berne; Membre des Académies Royales des Sciences de Naples, de Médecine de Madrid, Impériale des Curieux de la Nature, Impériale et Royale des Sciences de Bruxelles; Associé Regnicole des Académies des Sciences, Belles-Lettres et beaux Arts de Rouen et de Dijon; des Sociétés Royale des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, d'Orléans, de la Rochelle, etc., d'Agriculture de Paris; Membre du Collége de Pharmacie.

P
107 tir

QUATRIEME EDITION, revue et considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME NEUVIEME.

A LYON,

Chez BRUYSET FRERES.

M. DCC. XCI.

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

M O S

MOSAÏQUE, *Teſſellatum opus.* Avant que l'induſtrie humaine eût inventé l'art de peindre ſur les pierres & les métaux, on imagina de profiter des couleurs de la Nature, de les unir, d'aſſembler différentes nuances, d'en former des compartimens, des deſſins & des tableaux variés. Pour cet effet on choiſiſſoit des marbres de diverſes teintes, on les coupoit par morceaux, on les fixoit ſur du ſtuc, on aſſortiſſoit les tons de couleurs, on en faiſoit des portraits, des figures, des payſages qui le diſputoient au pinceau des Artiſtes célebres. On voit en Italie des chef-d'œuvres en ce genre. Les ouvrages de *moſaïque* (*Muſivum opus*) étoient de différentes proportions, ſuivant l'uſage auquel on les deſtinoit. Les grandes pieces étoient employées à paver les Temples & les Palais, & n'offroient que de grands deſſins Arabeſques. Les moyennes s'employoient pour les tableaux, & exigeoient plus de compoſition.

Digitized by Google

Le travail des petites demandoit une patience & une adreſſe ſingulieres. Il falloit mettre en pieces des blocs de marbre & rapporter des millions de morceaux, pour former un tableau en miniature. Ces chef-d'œuvres de *moſaïque* ſont fort chers. On aſſure que certains tableaux de Saint-Pierre de Rome ont coûté plus de cent mille livres de notre monnoie. On voit dans la galerie du Roi à Chantilly deux ſuperbes bureaux garnis de tableaux plaqués, les plus groteſques, & ornés de colonnes : on y diſtingue les pierres d'agate, de jaſpe fleuri, de ſardoine, de lapis, &c. Il y a auſſi des tableaux & des meubles de *moſaïque* exécutés en bois de couleur.

MOSCATELLINE ou HERBE MUSQUÉE, *Moſchatellina foliis fumariæ bulboſæ*, J. B.; *Ranunculus nemoroſus*, *Moſchatellina dictus*; *Adoxa moſchatellina*, Linn. 527. Petite plante baccifere qui croît dans les prés, aux bords des ruiſſeaux, dans les haies ombrageuſes, parmi les brouſſailles & ſous les arbres, dans un terrain léger & ſablonneux : elle eſt ſeule de ſon genre. Sa racine eſt vivace, longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuſes en dedans, ſucculentes, ſans odeur, mais d'un goût douceâtre; jetant en ſa partie ſupérieure beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par leſquelles elle tire ſa nourriture : elle pouſſe de ſa racine deux ou trois longues queues, qui ſoutiennent des feuilles deux ou trois fois ternées, à folioles tendres, verdâtres, labiées, découpées comme celles de la fumeterre bulbeuſe : il ſort d'entre elles un pédicule, qui porte à ſa cime cinq petites fleurs herbeuſes, pâles, qui toutes ramaſſées repréſentent un cube; ces fleurs & les feuilles ont dans les temps humides une odeur de muſc. A la fleur ſuccede une baie molle, pleine de ſuc, où l'on trouve ordinairement quatre ſemences aſſez reſſemblantes à celles du lin : ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraiſe dans ſa maturité.

Digitized by Google

Cette plante qui fleurit en Avril, passe très-promptement. Quoique peu usitée en Médecine, on attribue à sa racine une vertu détersive, vulnéraire & résolutive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE. *Voyez à l'article* CANNE A SUCRE.

MOSKOESTROM. *Voyez* MALESTROM.

MOSQUILLES ou MOSQUITES, ou MOUSQUITES. Nom qu'on donne à une espece de *cousins*, qui sont un fléau à la Chine, aux Indes Orientales, & à la Côte d'Or, sur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Ces insectes paroissent peu différer des *maringouins*; Voyez *ce mot*: ils paroissent être les mêmes que les *moustiques* d'Amérique. Leur piqûre cause dans la chair une enflure fort douloureuse. Les Negres de la Côte des Esclaves en Afrique, & ceux de Sierra-Léona sont aussi très-incommodés de ces *mousquites*. Le remede contre cette piqûre, est de frotter l'endroit blessé avec du jus de limon ou du vinaigre; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'appaise presque aussi-tôt. Les gens riches qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant le jour, lorsqu'ils font la méridienne, ont un Negre à côté d'eux, armé d'un grand éventail de peau, qui sert en même temps à rafraîchir l'air. Mais on a une autre ressource pour la nuit, ce sont des rideaux ou un pavillon de mousseline très-claire, même de la gaze, dont le lit est environné (c'est ce qu'on nomme un *mosquiller* ou un *moustiquaire*, en Espagnol *mosquiteros*): on ferme par ce moyen toute entrée aux *mosquilles*, sans intercepter la fraîcheur de l'air. On s'en sert aussi pour les *moustiques*. On n'a pas encore bien décrit la différence entre les *mousquites* & les *moustiques*. Voyez *ce dernier mot*.

MOTELLE. Petit poisson de riviere & particuliérement de lac; il est très-commun en Suisse & en Bourgogne. Son corps est comme tortueux. Ce poisson

Digitized by Google

a la peau viſqueuſe, ſans écailles ; la tête, grande, large & un peu aplatie. Sa chair, quoique viſqueuſe & graſſe, eſt d'un aſſez bon goût.

MOTEUX ou MOTTEUX ou VITREC. *Voyez* CULBLANC.

MOUCET ; c'eſt la *fauvette d'hiver.*

MOUCHE, *Muſca.* Ce nom a ordinairement un ſens très-vague & ſe donne à des inſectes de claſſes différentes. C'eſt dans ſon acception la plus générale qu'on va en parler ici. Nous indiquerons les caracteres du genre auquel les Méthodiſtes modernes l'ont borné. Le nom de *mouche* proprement dit, ſe donne à une claſſe d'inſectes très-communs & très-connus ; mais cette claſſe nombreuſe contient une très-grande diverſité d'eſpeces. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choſes communes aux diverſes eſpeces de *mouches*, telles que leur ſtructure ou leur organiſation, leur transformation, leur maniere de multiplier & de ſe reproduire, les lieux où elles habitent, les diviſions qu'on en peut faire pour les diſtinguer dans ce chaos immenſe de différentes eſpeces. Nous nous attacherons enſuite particuliérement à parler de celles qui peuvent flatter notre curioſité, par l'induſtrie qu'elles nous préſentent.

Le caractere général & le plus frappant, qui fait aiſément diſtinguer les *mouches* d'avec quantité d'autres inſectes ailés, c'eſt d'avoir des ailes tranſparentes, qui ſemblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée, deſſinée en ramage & bordée d'une frange, & ſur leſquelles il n'y a point de ces pouſſieres que les ailes des papillons laiſſent ſur les doigts qui les ont touchés, & qui ſont vraiment des eſpeces d'écailles. Les ailes des *mouches* ne ſont cachées ſous aucune enveloppe ; c'eſt ce qui les caractériſe encore, & ce qui les diſtingue des ſcarabées & des ſauterelles : les ailes des *mouches* ſont à proprement parler *névropteres.*

Digitized by Google

Structure ou organisation des MOUCHES.

Les *mouches* ont une tête, un corselet & un corps, c'est au corselet que les ailes sont attachées. Le corps est la partie où sont contenus les intestins, l'estomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des *mouches* tient ordinairement au corselet par un cou assez court, & sur lequel la tête peut tourner comme sur un pivot. Il y a des *mouches* qui ont comme deux corselets séparés l'un de l'autre. Parmi ces insectes, les uns ont simplement une trompe; les autres ont une trompe & des dents ou des serres. Les yeux des *mouches*, dont la structure est digne d'admiration, sont à réseaux, & cet organe se trouve extrêmement multiplié dans chaque *mouche*. Voyez *le développement de cette organisation* au mot YEUX A RÉSEAUX, *inséré dans l'article* INSECTE.

D'après les observations qu'on y verra, il est certain qu'on ne peut admettre le sentiment d'un Professeur de Mathématique, inséré dans les *Éphémérides* des Savans de Rome, qui pense que les yeux à réseaux, ne sont dans les *mouches* que l'organe de l'ouïe, parce que ces parties sont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur : il fonde son sentiment sur ce qu'on découvre sur la tête des *mouches* d'autres yeux dont il est aussi parlé à l'*article* YEUX A RÉSEAUX, *au mot* INSECTE.

Le long du corps de l'insecte sont des ouvertures que l'on nomme *stigmates*, & qui sont autant de trachées, à l'aide desquelles se fait la respiration de l'insecte. *Voyez* aussi au *mot* INSECTE, *l'article* STIGMATES.

Dans la *mouche* ainsi que dans le moucheron & dans l'insecte le plus imperceptible, l'organisation animale devient d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuse, que l'insecte est plus petit. On recon-

Digitized by Google

noît dans la *mouche* le cœur qui eſt pâle, de figure conique, & couché ſous le diaphragme de l'abdomen: il n'a qu'un ſeul ventricule, & eſt environné d'un péricarde. L'eſtomac eſt grand & membraneux, & ſouvent il ſe rompt avec bruit comme une veſſie, lorſqu'on preſſe le ventre avec les doigts. On obſerve dans la *mouche* commune la trompe qui eſt muſculeuſe & aſſez ſemblable à celle de l'éléphant; elle eſt velue à l'extrémité & fendue comme la bouche: du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cylindriques & velus. La trompe ſert aux *mouches* pour ſucer les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les *mouches* mâles ont une verge oblongue & noueuſe.

Maniere dont les MOUCHES *ſe multiplient & ſe transforment.*

Dans ce genre d'inſectes l'accouplement ſe fait d'une maniere ſinguliere; la partie du mâle eſt ouverte, & c'eſt elle qui reçoit celle de la femelle, qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre des *mouches* ſont ovipares, mais il en eſt auſſi quelques-unes qui ſont vivipares; telles ſont ces eſpeces de *mouches* aſſez grandes, qu'on trouve ordinairement ſur le lierre. Lorſque les *mouches ovipares* s'accouplent, leur corps eſt déjà rempli d'œufs, dont la plupart ont toute leur groſſeur; leur ventre eſt très-gros; mais lorſque les *mouches vivipares* s'accouplent, les embryons ne ſont encore aucunement ſenſibles dans leur corps.

Les *mouches* vont dépoſer leurs œufs dans les lieux où les vers qui en ſortiront peuvent trouver leur nourriture; & cela parce que nul inſecte ne couve ſes œufs, excepté les eſpeces de cochenilles. La demeure de ces vers varie ſuivant les différentes eſpeces de *mouches* auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent ſur les arbres & ſur les plan-

Digitized by Google

tes, & ſe nourriſſent des pucerons qu'on y rencontre ſouvent par bandes très-nombreuſes: tels ſont les vers des *mouches aphidivores*, Voyez *ce mot*. Certaines *mouches* dépoſent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts, ou dans d'autres matieres pourries; telles ſont les *mouches bleues de la viande*: d'autres vont les dépoſer dans la fiente & dans les excrémens des hommes & des animaux; telles ſont quelques *mouches abeilliformes*, &c. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien ſinguliers ſont ceux de la *mouche merdivore*, dont le ver vit dans la fiente; ces œufs, qui ſont blancs & oblongs, ont à un de leurs bouts deux eſpeces d'ailerons qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit néceſſaire, à cauſe de l'endroit où cet inſecte dépoſe ſes œufs. Il les place & les pique dans les excrémens des cochons, des vaches & autres animaux: ces ailerons empêchent que l'œuf ainſi piqué ne puiſſe enfoncer trop avant; une partie de l'œuf, depuis l'origine des cornes, reſte dehors, & le petit naiſſant ne riſque pas de périr enſéveli ſous la matiere qui doit faire ſon aliment. *Voyez* ci-après *l'article* MOUCHE MERDIVORE ou STERCORAIRE. Tous les œufs des *mouches* ne ſont pas auſſi ſinguliers; néanmoins en les regardant à la loupe on en voit beaucoup qui ſont diverſement cannelés & travaillés, tandis que d'autres ſont liſſes, ſimples & unis.

Il y a des *mouches* qui vont dépoſer leurs œufs dans les eaux ſales, bourbeuſes & puantes, dans les cloaques & les latrines: ils vivent auſſi dans la bouillie des chiffons dont on fait le papier. Quelque dégoûtans que paroiſſent les vers qui en ſortent, leur organiſation mérite l'examen & l'attention d'un Naturaliſte. Ces vers ont au-deſſous du corps ſept paires de mamelons courts & membraneux qui reſſemblent à des jambes, & qui en ſont réellement

Digitized by Google

l'office. Ce que ces vers préſentent ſur-tout de plus ſingulier, c'eſt qu'au lieu de ſtigmates ils ont à l'extrémité du corps une longue queue qui s'éleve à la ſurface de l'eau pour pomper l'air; cette queue a fait nommer ces inſectes, par M. *de Réaumur*, *vers à queue de rat*. Le tuyau qui compoſe cette queue n'eſt pas ſimple, il eſt compoſé de deux fourreaux, dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approche; tous deux ſont capables d'alongement, & le dernier ſe termine au bout par un mamelon qui donne entrée à l'air: c'eſt par-là que cet inſecte reſpire, & c'eſt par cette raiſon qu'il étend ſa queue juſqu'à la ſurface de l'eau, pour recevoir l'air par ce ſtigmate alongé; auſſi ces vers ne vivent-ils point dans les eaux profondes, où leur queue ne pourroit parvenir à la ſurface du liquide. Il faut cependant convenir que la queue qui n'a en apparence que ſept ou huit lignes de longueur, peut ſe prolonger de quatre à cinq pouces, ſuivant que la ſurface de l'eau eſt plus élevée. Tel eſt le véhicule mécanique de l'air dans les inteſtins de ce ver ſordide. Pour ſubir ſa métamorphoſe, il ſort de l'eau & ſe cache en terre: ſa longue queue ſe raccourcit, ſa peau ſe durcit, forme ſa coque ſur laquelle on remarque quatre petites cornes qui répondent aux quatre ſtigmates du corſelet de la *mouche* future: c'eſt par ces organes que la nymphe reſpire. Au bout de huit ou dix jours, la *mouche* fait ſauter la partie ſupérieure de ſa coque, dont la calotte ſe diviſe en deux pieces; elle prend ſon eſſor, s'accouple & va dépoſer ſes œufs près des matieres liquides & impures qui doivent ſervir d'aliment & de berceau à ſa poſtérité. Ces *mouches* ont la forme de guêpes. *Voyez à l'article* MOUCHES ABEILLIFORMES.

Tous les vers qui écloſent des œufs des *mouches*, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de *mouche*, ſubiſſent une transformation; ils paſſent par l'état de

Digitized by Google

nymphe, & cette nymphe eſt renfermée par la peau même de l'inſecte : *Voyez au mot* INSECTE, *à l'article* NYMPHE, ce qui arrive dans ces curieuſes transformations.

Les *mouches vivipares* ne ſont pas autant de petits que les *mouches ovipares* ſont d'œufs ; les œufs tiennent peu de place, au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guere être plus de deux enſemble dans le ventre d'une *mouche :* auſſi ces *mouches* ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Diviſion des MOUCHES.

L'Auteur qui a donné, il y a quelques années, l'*Hiſtoire abrégée des Inſectes des environs de Paris*, ouvrage fort exact, & auquel nous renvoyons pour être inſtruit plus au long des détails qui concernent les différentes eſpeces de *mouches*, ainſi que les divers autres inſectes dont il a parlé ; cet Auteur, dis-je, diſtribue les *mouches* en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les *mouches* dont les ailes ont des couleurs différentes qui les panachent & les bigarrent.

La ſeconde renferme des *mouches* qui ont un caractere ſingulier. Toutes ont ſur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant ſur le blanc ou ſur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'inſecte une eſpece de maſque ; ce qui a fait donner à ces *mouches* le nom de *mouches maſquées*. Ces inſectes ont le corſelet alongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres eſpeces, & quelquefois les ailes arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aiſé à reconnoître ; les vers qui donnent naiſſance à ces *mouches maſquées*, viennent dans l'eau, y nagent par ondulations, en pliant & alongeant leur

Digitized by Google

corps à la maniere des vers, & y ſubiſſent leurs métamorphoſes.

La troiſieme famille contient les *mouches* dont le corps lui-même eſt panaché de pluſieurs couleurs. Parmi ces eſpèces il y en a de très-jolies. C'eſt à cette famille que ſe réuniſſent les *mouches* dont les vers ſe nourriſſent de pucerons.

La quatrieme nous préſente la plus brillante eſpece de *mouches*, qui ſont les *mouches dorées*. Ces eſpeces ne ſont pas ſi nombreuſes, mais plus éclatantes par la couleur, ſoit dorée, ſoit cuivreuſe, qui brille tantôt ſur leur ventre, tantôt ſur leur corſelet, & ſouvent ſur l'un & l'autre.

Enfin, la derniere famille comprend les *mouches* ordinaires, celles qui ſont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

Il convient d'avertir que la diviſion qu'on vient de rapporter d'après M. *Geoffroy*, n'embraſſe pas tous les inſectes compris dans l'étendue de la ſignification vague du mot *mouche*. Elle n'a pour objet, dit M. *Deleuze*, qu'un genre de la claſſe des *Dipteres*, auquel cet Auteur a borné, d'après M. *Linnæus*, la dénomination de *mouche*, & dont le caractere conſiſte en ce que les antennes ſont très-courtes, en forme de palettes ovales., & la bouche ſans dents avec une trompe charnue. Ce genre ainſi limité eſt encore le plus nombreux.

L'illuſtre *Réaumur* diviſe les *mouches* (prenant ce mot dans ſon ſens étendu,) en deux claſſes générales : l'une compoſée des *mouches à deux ailes*, & l'autre des *mouches à quatre ailes*. Ces deux claſſes générales en comprennent quatre autres qui leur ſont ſubordonnées. La premiere de ces quatre claſſes ſubordonnées comprend les *mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ou de ſerres* : la ſeconde eſt compoſée des *mouches qui ont une bouche ſans dents ſenſibles* : la troiſieme renferme

Digitized by Google

les *mouches qui ont une bouche munie de dents*; & la quatrieme claſſe comprend les *mouches qui ont une trompe & des dents.*

La ſeule partie poſtérieure aide encore à diſtinguer les uns des autres bien des genres de *mouches.* Les *mouches* qui ſont armées de ces aiguillons dont on redoute les piqûres, n'ont que trop de quoi ſe faire connoître; d'autres portent au derriere des eſpeces de tarieres logées dans un étui : ce ſont les femelles qui portent cette longue queue, comme pluſieurs femelles *ichneumones.* Voyez *le mot* ICHNEUMONES (Mouches). Ainſi, il y a des *mouches* à aiguillon & des *mouches* à tariere. Il y a beaucoup d'eſpeces de *mouches* à ſcie, qui méritent ce nom, à cauſe d'un inſtrument ſingulier dont elles ſont pourvues, & qu'elles ne montrent guere que quand on les y force en leur preſſant le corps. D'autres *mouches* portent au derriere de longs filets, qui par leur forme & par leur ſtructure ont quelque reſſemblance avec les antennes. Parmi les *mouches* à quatre ailes, les *éphémeres* ont de ces filets. *Voyez le mot* ÉPHÉMERE. Parmi les *mouches* à deux ailes, les mâles des gallinſectes ont pareillement de ces filets. *Voyez* GALLINSECTES.

C'eſt par ces deux claſſes générales de *mouches*, que M. *de Réaumur* a établies; par les claſſes du ſecond ordre; par la variété dans le port des ailes & dans le tiſſu de ces mêmes ailes; par les variétés des antennes & de la trompe; par les manieres différentes de les porter; par la variété de leur tête, de leur corps, de leur corſelet, de leurs jambes, de leurs parties poſtérieures : c'eſt enfin par les différences de grandeur & de couleur, ainſi que par l'aiguillon & par leur induſtrie, que cet habile Obſervateur a tiré du chaos & de la confuſion tout ce qui concerne les *mouches.* On peut, par la lecture de ſon *troiſieme Mémoire*, *Tom. IV*, connoître ſur le

Digitized by Google

champ à quelle classe appartiennent les *mouches* qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractere leur genre est distingué des autres genres de la même classe. Tout y prouve que la classe de ces insectes est des plus nombreuses : on y admire la variété dans les formes, dans la structure, dans l'organisation, dans leur métamorphose, dans la maniere de vivre & de se multiplier. On y voit que chaque espece est munie des instrumens qui lui sont nécessaires. Avec quelle sagacité n'expose-t-il pas la finesse & la proportion des parties qui composent le corps de la *mouche !* Quelle précision, quel mécanisme dans le jeu, dans le mouvement... ! Parmi cette multitude immense d'insectes, il y en a quelques-uns dont l'histoire nous présente des faits très-intéressans.

MOUCHES les plus remarquables.

MOUCHES ABEILLIFORMES ou *en forme d'abeilles.* Ce sont des *mouches à deux ailes*, qui ont avec les abeilles une si grande ressemblance apparente par les couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conséquence on n'ose les prendre à la main, croyant avoir à redouter leur aiguillon : ces *mouches* n'en sont cependant point pourvues. Lorsqu'on les voit sur les fleurs, dont elles sont fort avides, elles s'y comportent à peu près comme les abeilles ; elles ne songent point vraisemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles savent en tirer le miel. Ces *mouches* n'ont donc que le port extérieur des abeilles.

Il y a plusieurs especes de ces *mouches* qui different entr'elles par la grandeur & par différentes nuances de couleur brune. Ces *mouches* proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parce qu'on les trouve dans la matiere dont ces animaux se repaissent.

Digitized by Google

Il y a d'autres eſpeces de *mouches* qui ont la forme de guêpes ; mais ce ne ſont auſſi que des *mouches* à deux ailes, elles n'ont point d'aiguillon, elles viennent de l'eſpece de ver nommé *ver à queue de rat*, dont nous avons parlé en expoſant la maniere dont les *mouches* ſe multiplient & ſe transforment.

On connoît encore d'autres *mouches* à deux ailes, qui ont tout-à-fait la forme des frelons ; elles ſont de la même groſſeur, & ont le même bourdonnement d'ailes ; mais elles en different, parce qu'elles n'ont point d'aiguillon, & par pluſieurs autres caracteres. Celles de ces *mouches* qui reſſemblent aux abeilles bourdons, viennent des vers qui rongent les oignons des tulipes & des narciſſes.

Les MOUCHES APHIDIVORES, *Muſcæ aphidivoræ.* On appelle ainſi de grandes *mouches communes* qui dépoſent leurs œufs ſur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en ſortent ſont avides de proie dès leur naiſſance. Armés d'un dard écailleux en forme de fleur de lis, ils ſe jettent ſur un puceron, le ſucent, en attaquent un autre & chaſſent ainſi ſans peine. Un ſeul en peut prendre une centaine à ſon aiſe ſans changer de place. La petite colonie pacifique dépourvue d'armes offenſives & défenſives, attend paiſiblement les coups mortels du chaſſeur vorace qui à défaut d'yeux, ſemble ſe ſervir de ſon dard pour tâter & ſaiſir les pucerons. Lorſque le ver eſt prêt à ſubir ſa métamorphoſe, il dégorge de ſon eſtomac une liqueur viſqueuſe, au moyen de laquelle il ſe fixe ſur la feuille ou ſur la tige : ſa peau ſe durcit & forme une eſpece de coque, groſſe par un bout, pointue par l'autre, en ſorte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord tranſparente, mais opaque quand la *mouche aphidivore* eſt ſur le point de prendre ſon eſſor dans les airs. Le corps de cette *mouche* eſt panaché de pluſieurs couleurs aſſez agréables à la vue.

Digitized by Google

MOUCHE ARAIGNÉE DES CHEVAUX ou HIPPOBOSQUE, *Hippoboſca pedibus ſex-dactylis, alis divaricatis.* Elle a été nommée ainſi par M. *de Réaumur*, parce que, lorſqu'elle a les ailes arrachées, ſon corps aplati, ſa longueur, le port de ſes jambes lui donnent une ſorte de reſſemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élevent peu ſur leurs jambes. Ces *mouches* ſont *à deux ailes*, elles ſont plus petites que celles qu'on appelle *taon*. Dans l'été & l'automne, ces *mouches* s'attroupent, voltigent & s'attachent ſur les chevaux; elles forment de grandes plaques ſur le cou, les épaules, & ſur d'autres endroits de ce quadrupede où la peau eſt la plus fine; elles paſſent même quelquefois ſous la queue du cheval, & c'eſt alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on ſe contente de les chaſſer, après un vol très-court elles reviennent ſur le cheval qu'elles ſuivent obſtinément, & le fatiguent beaucoup; elles s'attachent de même ſur les bêtes à cornes & ſur les chiens, ce qui les a fait nommer auſſi *mouches de chien*; on les connoît en Normandie ſous le nom de *mouches bretonnes*. (M. *Geoffroy* dit que les *mouches à chien*, *Hippoboſca pedibus tetradactylis*, *alis cruciatis*, ſont moins larges, & ont la tête moins alongée, mais le corſelet plus long.) Dans le temps où ces *mouches* ne volent pas, elles portent leurs ailes croiſées ſur le corps. Ordinairement le ventre de ces *mouches* eſt peu rempli de matieres ſucculentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent ſur les chevaux ont de la peine à les écraſer.

M. *de Réaumur* n'a point obſervé ſur la tête de ces *mouches* de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réſeaux. Leur tête eſt armée d'une trompe auſſi fine qu'un cheveu; c'eſt une lancette capable de s'alonger & de ſe raccourcir, & aſſez forte, malgré ſa fineſſe, pour piquer la peau des chevaux & en ſucer le ſang: cette trompe eſt renfermée dans un étui, qui lui donne encore plus de force.

Digitized by Google

S'il eſt une loi de la Nature, dit M. *Bonnet*, qui paroiſſe ne devoir ſouffrir aucune exception, c'eſt aſſurément celle qui veut que tout animal ait à croître après ſa naiſſance. Cette *mouche* nous offre en ce genre un prodige que M. *de Réaumur* nous décrit à ſon ordinaire d'une maniere bien propre à intéreſſer notre curioſité. La femelle de cette *mouche araignée* pond un œuf ſi gros, qu'on a peine à concevoir qu'il ait pu être contenu dans ſon corps; cet œuf eſt de la groſſeur d'un pois ordinaire : il eſt blanc d'abord, puis brun, & ſeulement un peu noir à ſon bout, dur & incapable d'extenſion; auſſi l'œuf conſerve-t-il la forme & le volume qu'il avoit lorſqu'il a été pondu : il ne ſort point de cet œuf un ver & enſuite une nymphe, cette *mouche* ſort de ſon œuf toute formée comme le poulet ſort du ſien, avec cette différence que le poulet eſt bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les *mouches araignées* naiſſent abſolument auſſi grandes que les *mouches* qui leur ont donné le jour. En quelque temps que M. *de Réaumur* ait ouvert des œufs de *mouches araignées*, il a trouvé ces *mouches* ſous la forme de nymphe, & jamais ſous celle de ver.

Les *mouches araignées des nids d'hirondelles*, naiſſent de la même maniere que les *mouches-araignées des chevaux*; mais on trouve leurs œufs, qui ſont d'un noir luiſant comme le jais, dans le nid des hirondelles. Les *mouches des nids d'hirondelles* s'attachent aux petits de ces oiſeaux, & ne different des précédentes, que parce qu'elles ont des ailes plus étroites; leur corps eſt plus large que celui de la *mouche à chien* (*a*).

(*a*) Quand un ſujet eſt très-ſingulier & unique, il doit toujours être traité avec plus de ſoin par l'Ecrivain qui veut en répandre la connoiſſance. Dans la derniere édition de cet Ouvrage, il ſe trouve quelques omiſſions eſſentielles, & diverſes inexactitudes ſur l'inſecte dont il eſt queſtion. M. *Bonnet* qui nous honore de ſon amitié, nous a averti de les rectifier. Cet Auteur, (*Conſidérations ſur les corps organiſés*, article 322), dit que cette idée d'*œuf*, d'un véritable œuf, n'eſt pourtant

Digitized by Google

MOUCHE ARMÉE. La larve de ce genre d'inſectes eſt des plus curieuſes : elle vit dans l'eau : ſon corps eſt long, plus large qu'épais ; ſa peau eſt dure & flexible, mais le défaut de ſoupleſſe des anneaux rend pas exacte, & M. *de Réaumur* l'a expoſée ailleurs avec plus de préciſion. En la rendant d'après ſes propres obſervations, & d'après celles propres à M. *Bonnet*, on ne fera preſque que changer le mot, & la merveille ſubſiſtera toute entiere. Mais avant que de donner le mot de cette énigme, il convient de parler ici, d'après M. *Bonnet*, d'une métamorphoſe très-ſinguliere que ſubiſſent des vers qui deviennent des *mouches* de la claſſe de celle dont il s'agit.

« On connoît en général les métamorphoſes que toutes les chenilles & quantité d'autres inſectes ont à ſubir pour arriver à l'état parfait, à celui dans lequel ſeul ils peuvent ſe multiplier. L'on ſait que l'inſecte ſe dépouille de la peau de *chenille* ou de *ver*, lorſqu'il revêt la forme de *chryſalide* ou celle de *nymphe*. Il ſe dépouille pareillement de l'enveloppe de chryſalide ou de celle de nymphe, lorſqu'il paroît ſous la véritable forme de *papillon*, de *mouche* ou de *ſcarabée*. Dans l'état de chryſalide, toutes les parties extérieures de l'inſecte ſont revêtues d'une enveloppe membraneuſe, très-fine, propre à chacune ; & de plus elles ſont recouvertes d'une enveloppe générale & cruſtacée qui les aſſujettit toutes au corps. Cette enveloppe cruſtacée manque aux nymphes proprement dites, auſſi toutes les parties extérieures de l'animal y ſont-elles beaucoup plus viſibles que dans les chryſalides. Toutes les chenilles paſſent par l'état moyen de *chryſalide* avant que de parvenir à celui de *papillon*. Beaucoup d'eſpeces de *vers* paſſent par l'état moyen de *nymphe*, avant que de parvenir à celui de *mouche* ». (Ces détails ſont plus étendus aux *articles* INSECTE, CHENILLE, PAPILLON, MOUCHE, VER.)

« Les vers que M. *Bonnet* fait connoître ici, vivent dans les chairs corrompues & dans les matieres les plus abjectes. Ils n'ont point de jambes ; ils reſpirent par des eſpeces de bouches placées à leur derriere : ils ſont blanchâtres, mous, preſque tranſparens : leur tête armée de deux crochets, ne reſſemble point à celle des autres animaux ; elle change de forme à chaque inſtant ; elle ſe dilate, ſe contracte, s'alonge, ſe raccourcit de mille manieres ; l'inſecte peut la faire rentrer dans ſon ventre, & l'en faire ſortir à ſon gré. Lorſque ces vers ſont prêts à ſe métamorphoſer, ils prennent la forme d'un œuf. Sous cette forme ils ſont abſolument incapables de mouvement ; leur peau devient caſſante & friable, & leur couleur ſe change en un brun-marron : en un mot, ils ne retiennent plus de leur premiere forme que quelques veſtiges d'anneaux. En ſe métamorphoſant, l'inſecte ne ſe dépouille point, comme tant d'autres, de la peau de ver ; mais toutes ſes parties extérieures s'en retirent peu à peu, & s'en détachent enfin entiérement : elles ſe trouvent alors renfermées dans une coque bien cloſe, & cette coque ſinguliere eſt formée de la peau même du ver. Ce ver n'a point de mue à ſubir ; il prend donc tout ſon accroiſſement ſans changer

Digitized by Google

rend sa démarche tortue : les crochets durs & écailleux de sa bouche lui servent d'armes offensives pour saisir les insectes dont elle fait sa nourriture : une espece de stigmate entouré d'une frange de poils

changer de peau. Cette peau s'est fortifiée, épaissie & a acquise le degré de consistance nécessaire pour servir de coque a l'insecte. Si on ouvre avec précaution cette espece de coque dans laquelle l'insecte s'est renfermé, au lieu d'une véritable nymphe qu'on s'attendroit d'y trouver, on n'y trouve qu'une petite masse de chair oblongue, blanchâtre, sans forme de membres ou d'organes. Loin donc de se métamorphoser en *nymphe*, l'insecte s'est métamorphosé en *boule alongée* ; & c'est le nom que M. *de Réaumur* a donné à cette espece singuliere de transformation. Mais au moins l'insecte se produira-t-il en *nymphe* au moment où il se dépouillera de ce sac qui lui donne la forme d'une *boule alongée*. Ce n'est même que par degrés assez marqués, que l'insecte passe de l'état de *boule alongée* à celui de *nymphe* proprement dite. Si l'on ouvre de jour en jour plusieurs de ces coques, voici ce qu'on y découvrira : Au bout de deux ou trois jours, on verra des jambes très-courtes qui sortiront de la partie extérieure de la boule. Le jour suivant, les ailes commenceront à se montrer, & les jambes en s'étendant d'avantage, se rapprocheront de la partie postérieure de la boule. Un autre jour, on appercevra le bout de la trompe de la *mouche* ; la trompe entiere paroîtra ensuite, & la tête la suivra de près. Enfin on ouvrira des coques où l'on trouvera une nymphe dont toutes les parties auront la grandeur & la situation propres à cet état moyen. Un partisan de l'*épigenese* croiroit voir ici une nymphe qui se façonne peu à peu, qui croît par apposition ; mais M. *Bonnet* nous présente dans ce cas des preuves directes de l'*évolution*. —Tandis que l'insecte est sous la forme de *boule-alongée*, & qu'il ne montre pas le moindre vestige des parties d'une nymphe, l'on peut obliger ces parties à se produire au grand jour ; on peut faire naître à volonté une nymphe qui ne paroissoit pas exister encore. Il ne faut pour cet effet, que presser avec précaution le bout postérieur de la boule ; au même instant on verra sortir d'un enfoncement qui est à son bout antérieur, toutes les parties d'une nymphe, qui se prolongeront de plus en plus à mesure qu'on augmentera la pression. Elles préexistoient donc à leur apparition naturelle ou forcée, elles étoient donc renfermées & repliées dans l'intérieur de la boule, à peu près comme une fleur dans son bouton. En un mot, il en est de ces parties comme des doigts d'un gant qu'on auroit fait rentrer dans la main du gant & qu'on en retireroit ensuite ».

« M. *Bonnet* (article 323) explique la production oviforme de la *mouche-araignée*, cette espece d'œuf d'une grosseur démesurée, d'où sort une *mouche* aussi grande que pere & mere : cette production, dit-il, n'est point un véritable œuf : quelle est donc sa nature ? l'observation & l'expérience doivent l'apprendre. Dans un de ces corps *oviformes* ouvert quatre jours avant celui où la *mouche* en

Digitized by Google

termine l'extrémité de ſon corps. L'inſecte applique cette ouverture & la frange bien étalée à la ſurface de l'eau pour reſpirer l'air, & reſte ſouvent long-temps dans cette ſituation la tête en bas. Veut-il

auroit dû ſortir naturellement, M. *de Réaumur* a trouvé une *nymphe* dont toutes les parties étoient très-diſtinctes, & auxquelles il manquoit peu du côté de la conſiſtance. L'eſpece d'œuf dont il eſt mention, a un de ſes bouts plus arrondi que l'autre : le bout le plus arrondi eſt l'antérieur, le bout poſtérieur ſe termine par deux cornes mouſſes. La *nymphe*, très-aiſée à reconnoître pour une nymphe de *mouche-araignée*, étoit placée de maniere que ſa tête répondoit au bout antérieur de la coque, & que ſon derriere étoit appuyé ſur le bout oppoſé. Au bout antérieur eſt une eſpece de calotte qui s'enleve facilement, & qui a été ménagée pour la ſortie de la *mouche*. Ainſi, il eſt un temps où le corps *oviforme* dont nous recherchons la nature, renferme certainement une véritable *nymphe*. Cette nymphe a ſans doute été un *ver* : ce ver ſe ſeroit-il transformé en *boule alongée* ? le corps oviforme ſeroit-il cette boule-alongée, ou pour parler plus exactement, renfermeroit-il l'inſecte ſous cette forme ? Nous avons dit qu'en quelque temps que M. *de Réaumur* ait ouvert de pareilles coques, il n'eſt jamais parvenu à y découvrir un ver ; il n'a vu dans leur intérieur qu'une bouillie blanchâtre, plus ou moins fluide, & toujours ſans aucune apparence d'organiſation, par conſéquent aucunes parties propres à un *ver* ou à une *mouche*. Comment la Nature débrouille-t-elle ce petit chaos, & en fait-elle ſortir un tout très-organiſé ? Nous venons de voir une véritable *nymphe* occuper la place de cette bouillie : peu de jours ont ſuffi pour que cette nymphe ait achevé de ſe former, & pour qu'elle ait acquis un certain degré de conſiſtance. Il n'y a qu'un moment qu'en preſſant le bout poſtérieur d'une *boule alongée*, on en faiſoit ſortir toutes les parties extérieures d'une nymphe, qui ne ſembloit pas exiſter. Lorſqu'on ouvre une de ces boules immédiatement après que l'inſecte a achevé de ſe détacher de la peau de ver, on n'y trouve qu'une bouillie préciſément ſemblable à celle que nous venons d'obſerver dans les *coques* des *mouches-araignées*. Il ſemble que l'inſecte ſe ſoit liquéfié en entier, en une ſubſtance laiteuſe, & ſans aucun indice d'organiſation. Cette bouillie eſt pourtant très-organiſée ; M. *Bonnet* dit que c'eſt une véritable nymphe déguiſée ſous l'apparence trompeuſe d'un fluide. Cet Auteur, en détruiſant l'*épigeneſe*, expoſe un moyen très-ſimple qui met ſous nos yeux toutes les parties de cette nymphe. — De même qu'en accélérant ou retardant la tranſpiration inſenſible de l'inſecte qui eſt encore renfermé ſous l'enveloppe de chryſalide, on fait paroître plus tôt ou plus tard le papillon, de même on peut hâter, & beaucoup plus, la tranſpiration qui doit ſe faire auſſi dans nos *boules alongées* : on les fait cuire quelques minutes dans l'eau chaude ; ſi on les ouvre enſuite, on voit que toute la bouillie a diſparu, & une véritable *nymphe* a pris ſa place. Les parties de cette nymphe, auparavant trop molles

Digitized by Google

plonger dans l'eau : il replie les barbes de la frange & en forme une eſpece de boule ſous laquelle l'ouverture du ſtigmate ſe trouve cachée, de maniere que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la

& comme diſſoutes, échappoient à nos yeux : elles préexiſtoient cependant. Si on donne une ſemblable préparation à nos coques de *mouches-araignées*, on aura préciſément les mêmes réſultats. La bouillie s'épaiſſira, & on verra paroître auſſi-tôt une *nymphe* avec toutes les parties qui la caractériſent ».

« Cette coque de la *mouche-araignée*, démeſurément groſſe relativement à la *mouche* qui la met au jour, n'eſt donc point proprement un *œuf*, elle eſt l'inſecte lui-même qui a revêtu la forme de *boule alongée*, & qui s'eſt fait cette coque de ſa propre peau. Mais il a ſubi cette métamorphoſe dans le ventre de ſa mere; il y a pris tout ſon accroiſſement, & voilà le vrai de la merveille qu'on avoit à décrire d'après M. *Bonnet* ».

« Cet Auteur nomme, avec M. *de Réaumur*, *nymphipare* la claſſe qui convient à notre *mouche-araignée* ».

« Quand on examine cette coque immédiatement après qu'elle a été pondue, on y apperçoit des mouvemens qui décelent ſa nature. Son bout le plus arrondi s'alonge de temps à autre, & prend la forme d'un mamelon conique; il ſe raccourcit enſuite pour s'alonger de nouveau. L'on obſerve des mouvemens analogues ſur les côtés de la coque : mais peu à peu cette coque s'endurcit & tout mouvement ceſſe. Ces mouvemens paroiſſent tendre à détacher l'inſecte de ſa premiere peau, de celle de *ver* ».

« Nous ne connoiſſons encore aucun inſecte qui ait à croître lorſqu'il a revêtu une fois l'état de nymphe ou de chryſalide *proprement dites*. Tous les inſectes qui ſe métamorphoſent, prennent leur dernier accroiſſement ſous leur premiere forme de *ver* ou de *chenille*. Avant que de devenir *boule alongée*, avant que de revêtir l'état de *nymphe*, notre *mouche-araignée* a donc paſſé probablement par l'état de *ver*. M. *de Réaumur* n'ayant pu découvrir de ver dans la coque pondue à terme, prit le parti de le chercher dans le ventre de la mere. Il ouvrit des *mouches* à différens termes : dans quelques-unes il trouva un corps entiérement blanc, qui avoit déjà en petit la figure d'une coque qui vient d'être pondue, mais rien ne reſſembloit à un ver. Ce corps étoit contenu dans un canal membraneux très-dilatable, & qu'on peut regarder comme l'*oviductus*, & qui n'a à ſon origine que le diametre d'un fil délié : à cette partie déliée du canal vont aboutir deux autres canaux, dans chacun deſquels M. *de Réaumur* découvrit un petit corps blanc de forme cylindrique, & dont les deux bouts étoient arrondis. Il conjectura avec vraiſemblance qu'ils étoient appelés à venir prendre la place de la coque que la *mouche* auroit pondue à terme, & qu'ils auroient fourni ainſi à de nouvelles pontes ſucceſſives. Leur figure indiquoit qu'ils étoient de jeunes vers qui devoient prendre leur

Digitized by Google

mouche armée ne differe de ſa larve que par le défaut de mouvement. C'eſt la même peau qui s'étant durcie, ſert de coque à l'inſecte. Dans cet état, il reſte immobile juſqu'à ce que les ailes s'étant dévelop-

dernier accroiſſement & ſe métamorphoſer dans l'*oviductus*. Il eſt vrai qu'on ne leur voyoit ni tête ni bouche ; mais par combien de moyens différens la Nature ne peut-elle pas nourrir un être organiſé ? Elle nourrit peut-être ces vers ſinguliers comme elle nourrit les œufs des oiſeaux, dans leurs ovaires. Tel eſt, dit M. *Bonnet*, le précis des découvertes de M. *de Réaumur* ſur la *mouche-araignée*. Comme le fait eſt juſques ici unique, & qu'il n'eſt point encore ſuffiſamment éclairci, M. *Bonnet* expoſe dans l'article 324 de ſes *Conſidérations*, &c. ſes propres obſervations ſûr la *mouche-araignée* ».

« M. *Bonnet* a vu, ainſi que M. *de Réaumur*, le bout le plus arrondi d'une coque qu'une *mouche-araignée* venoit de pondre en ſa préſence, s'enfoncer & s'élever alternativement ; il l'a vu devenir tantôt très-concave & tantôt très-convexe à diverſes repriſes. Ce bout avoit une eſpece de court appendice qui participoit à ces mouvemens, & que M. *Bonnet* ſoupçonne être l'extrémité des vaiſſeaux qui apportoient la nourriture à l'embryon, tandis qu'il étoit encore renfermé dans le ventre de la mere. — De grandes portions ſur les côtés de la coque s'enfoncerent & ſe releverent de même alternativement. — Il y a apperçu très-nettement, lors de l'enfoncement, de petits creux, de petites foſſettes, eſpacées réguliérement comme le ſont les ſtigmates des chenilles. Dès que les côtés de la coque ſe relevoient, ces foſſettes diſparoiſſoient entiérement. — Voilà donc les ſtigmates de la coque ou de la *nymphe* en forme de *boule alongée* : à ces ſtigmates ſe rendent des trachées qui ſe diviſent & ſubdiviſent à l'infini. Le principal tronc de ces trachées aboutit à une des petites cornes placées au bout poſtérieur de la coque. Il a en cet endroit plus de diametre que par-tout ailleurs, & il diminue inſenſiblement à meſure qu'il s'approche du bout oppoſé. — Tout prouve que cette coque eſt vraiement *animale*. M. *Bonnet* a vu cette coque ſe donner des mouvemens ſemblables à ceux que ſe donneroit un ver rond & ſans jambes qui feroit effort pour changer de place. Je l'ai vu, dit-il, ſe renverſer ſur un de ſes côtés, reprendre enſuite ſa premiere ſituation & répéter ces balancemens pluſieurs fois. — A l'aide de la loupe on apperçoit dans l'intérieur de cette coque des lignes circulaires eſpacées comme le ſeroient celles qui marqueroient la jonction des anneaux d'un inſecte. Voilà donc les inciſions annulaires de l'inſecte logé dans la coque ».

« Dans l'intérieur de quelques *mouches à deux ailes*, dont le corps eſt demi-tranſparent, on voit un ſpectacle qui fixe agréablement l'attention. Ce ſont des couches de nuages minces qui marchent parallélement les unes aux autres, & qui vont conſtamment du bout antérieur du corps au bout oppoſé. M. *de Réaumur* a beaucoup approfondi ce petit phénomene, & il a prouvé qu'il

Digitized by Google

pées, la *mouche armée* ſorte triomphante en faiſant ſauter les deux premiers anneaux qui ſe ſéparent comme une calotte. C'eſt ainſi qu'elle paſſe de l'humide élément dans les vaſtes régions de l'air. On

tient à une illuſion d'optique, occaſionnée par le jeu de deux grands ſacs pulmonaires, logés dans la partie antérieure du corps de la *mouche*. L'intérieur des coques que nos *mouches-araignées* pondent à terme, a offert à M. *Bonnet* le même phénomene, & qui dépendoit probablement de la même cauſe. Les couches nébuleuſes lui ont toujours paru ſe porter d'un mouvement uniforme du bout poſtérieur au bout antérieur. Il ne faut pas oublier que le bout antérieur eſt celui auquel répond la tête de l'inſecte ».

« Les coques pondues récemment ſont blanches : bientôt elles prennent une teinte de jaune, à laquelle ſuccede une teinte d'un rouge-marron ; ce rouge - brun augmente d'intenſité de couleur, & finit par être d'un aſſez beau noir. Dès que les coques commencent à perdre leur premiere couleur, elles acquierent une opacité qui ne permet plus de voir dans leur intérieur. M. *Bonnet* a imaginé de retarder les progrès de l'opacité, ou ce qui revient au même, de l'endurciſſement, en plongeant la coque daus l'eau pendant une heure ; alors tout mouvement a ceſſé. — La coque ſortie de l'eau, le petit appendice n'a pas tardé à reprendre ſes mouvemens ordinaires, & les couches nébuleuſes ont reparu. — Après une ſubmerſion de trois heures, M. *Bonnet* s'eſt aſſuré de l'exiſtence des ſtigmates de la coque. — Nous avons donc ici une preuve directe que l'enveloppe dont cette coque ſinguliere eſt formée, a appartenu à un ver, qu'elle a été pendant un temps la peau même de ce ver, & cette preuve leve tous les doutes ſur la nature de ce corps oviforme. Dans une coque pondue avant terme (elle étoit moitié moins groſſe), M. *Bonnet* y a vu diſtinctement le jeu des couches nébuleuſes ; mais ce qui lui a paru remarquable, c'eſt qu'il ſe faiſoit ici en ſens contraire, c'eſt-à-dire, du bout antérieur au poſtérieur. En racontant ce fait ſur le témoignage de M. *Bonnet*, M. *de Réaumur*, *Mémoires ſur les Inſectes*, *tom. 6*, *pag. 594*, ajoute ce qui ſuit : Nous avons rapporté comme un fait ſingulier que la circulation des liqueurs nous avoit paru ſe faire, dans le papillon, en un ſens contraire à celui où elle ſe faiſoit dans ſon corps, lorſqu'il étoit chenille. La circulation des lames nébuleuſes, qui dans l'œuf à terme (il faut dire *coque*), a un cours oppoſé à celui qu'elle a dans l'œuf qui n'y eſt pas, paroît donc prouver que l'œuf à terme renferme un inſecte qui a changé d'état, & ce changement n'a pu être que celui de *ver* en *boule-alongée*. »

Réſumons : l'œuf ſingulier que pond la *mouche-araignée*, n'eſt point un véritable œuf, mais c'eſt une véritable nymphe ſous la forme de *boule-alongée* ; & cette nymphe provient d'un ver dont les mouvemens ſont très-remarquables.

Digitized by Google

lui a donné le nom de *mouche armée* à cauſe des pointes aiguës qui terminent ſon corſelet, au nombre de deux & quelquefois de ſix. C'eſt le même inſecte connu ſous le nom de *mouche à corſelet armé* de *Réaumur*, & ſous celui de *ſtratiome* dans *Geoffroy*.

MOUCHES ASILES ou PARASITES. On donne ce nom aux *mouches* qui ſe logent ſous le poil ou la laine des troupeaux, ou ſur différentes plantes. *Voyez* leur deſcription à la ſuite du *mot* TAON. *Voyez auſſi* VER DE LA MOUCHE ASILE.

MOUCHE D'AUTOMNE. *Voyez* STOMOX.

MOUCHE BALISTE. *Mouche à quatre ailes*, longue de dix-ſept lignes, & large de deux : ſa tête eſt brune ; le dos eſt d'un vert d'olive ; & le ventre, d'un rouge de grenade, mais partagé dans ſa longueur d'une ligne jaune. M. l'Abbé *Préaux*, qui a obſervé cette *mouche* près de Liſieux, dit que cet inſecte, lorſqu'on s'en ſaiſit, lance à diverſes repriſes & comme par un reſſort, ſur ſon ennemi, une quantité de petits boulets qui ſont ſes œufs, pour combattre & pour ſe défendre. (*Encyclopédie.*)

MOUCHE BLEUE DE LA VIANDE. Cette eſpece de groſſe *mouche* n'eſt que trop commune ; elle eſt très-connue par le dégât qu'elle cauſe dans les boucheries. Elle choiſit la viande pour y dépoſer ſes œufs par groupes ou tas, d'où naiſſent en moins de vingt-quatre heures après la ponte, de petits vers blancs. C'eſt avec leur bouche armée de crochets écailleux, qu'ils creuſent & déchiquetent la viande pour la ſucer enſuite : ſouvent, pour la rendre plus tendre & plus facile à digérer, ils l'arroſent d'une liqueur viſqueuſe qu'ils dégorgent, ce qui en accélere la putréfaction. Cette eſpece de *mouche* paroît être répandue dans les deux Continens. M. le Vicomte *de Querhoent* nous mande que dans les différentes contrées d'Afrique & d'Amérique qu'il a parcourues, il a rencontré la *mouche bleue de la viande*, notre *mouche*

Digitized by Google

commune & ordinaire, la *mouche dorée*, mais jamais celle des champs, dont les piqûres ſe font ſi bien ſentir en été.

MOUCHE BOMBARDIERE. *Voyez* BOMBARDIER.

MOUCHE A CAFÉ. *Voyez à l'article* CAFÉ.

MOUCHE A CHIEN. Eſpece d'*hippoboſque*. Voyez ci-deſſus à l'*article* MOUCHE-ARAIGNÉE.

MOUCHE COMMUNE. Dans l'été, la *mouche* incommode les hommes & les animaux; c'eſt un petit animal laſcif, importun, très-nuiſible, qui ſe nourrit aſſez volontiers de toutes ſortes de choſes. Les *mouches communes* vivent fort peu, les grandes un peu plus long-temps; elles moleſtent plus vivement quand on eſt menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre temps. Ces inſectes ſe plaiſent dans les lieux humides & chauds; leur multiplication y eſt plus nombreuſe: on en voit en quantité dans la Pouille: en Égypte, le nombre en eſt ſi grand, que l'air retentit du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Eſpagne en étoit ſi remplie, qu'il y avoit des hommes prépoſés (le *Grand Veneur de mouches*) pour leur faire la chaſſe. Elles fuient les mines à cauſe des exhalaiſons qui en ſortent. Les vapeurs ſulfureuſes, arſénicales & mercurielles les font périr. Elles répugnent à l'odeur de la térébenthine, mais elles aiment à l'excès la ſaveur des liqueurs épaiſſes & ſucrées. Pour garantir les fruits de l'attaque des *mouches*, on peut ſuſpendre aux arbres des bouteilles remplies d'eau miellée: cette liqueur les attire, & elles ſe noient dans ces bouteilles. On les détruit auſſi en les prenant entre des plaques de bois recouvertes de miel. Quand on écraſe entre les doigts la tête d'une *mouche*, ils ſont tachés de rouge par l'humeur que ſes yeux contenoient, & non pas par du ſang, comme ceux qui ignorent ce fait l'imaginent. M. *de Géer* a obſervé que le bourdonnement des *mouches* n'eſt pas produit par le battement des

Digitized by Google

ailes ſur les balanciers (*halteres*), mais par le frottement de la ſeule baſe de leurs ailes contre les parois du corſelet.

MOUCHE CORNUE. *Voyez* MOUCHE TAUREAU VOLANT.

MOUCHE A CORSELET ARMÉ. M. *de Réaumur* donne ce nom à la *mouche aſile* dont il eſt parlé à la ſuite du *mot* TAON. *Voyez* ce mot. *Swammerdam* eſt le premier qui en ait parlé. *Goëdard* n'avoit connu que ſa larve, qu'il a nommée *chamæleon*. *Alarovande* l'avoit appelée *Inteſtinum terræ*, & M. *Linnæus*, *oeſtre aquatique*. La *mouche à corſelet armé* eſt la même que celle déſignée ſeulement ſous le nom de *mouche armée*. Voyez *ce mot* ci-deſſus.

MOUCHE DÉVORANTE. Elle a reçu ce nom, parce qu'elle prend plaiſir à dévorer les araignées, tandis que les autres *mouches* en deviennent la proie; cette petite *mouche* aſſez hardie pour venger toute ſon eſpece, provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui ſe nourrit de feuilles d'orme. Lorſqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'eſt: elle reſte l'automne & le printemps en chryſalide; dès qu'elle eſt parvenue à l'état de *mouche*, elle commence à butiner: quand elle s'élance ſur une araignée, elle lui donne un coup dont elle eſt étourdie; l'araignée, qui ſe ſent frappée, tombe à terre, la *mouche* ne la quitte point, elle la traîne, lui rompt les pattes, court enſuite autour d'elle, l'enleve, & en fait ſa pâture.

MOUCHE ÉPHÉMERE. On lit dans la *Collection Académique*, qu'en l'année 1689 l'on vit, au mois d'Août, aux environs de Leipzig, certaines *mouches* en forme de couſins. Ces *mouches* étoient preſque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils; elles étoient toutes blanches ainſi que leurs ailes. Ces *mouches*, dont la multitude étoit incroyable,

Digitized by Google

ſe répandirent dans tous les pays d'alentour juſqu'à l'Elbe. L'Obſervateur dit que ces *mouches* préſagent la peſte : lorſqu'il fait chaud, & que les vents du Midi ſoufflent, elles ſortent des eaux, & bientôt l'air en eſt rempli : elles voltigent avec une agilité ſurprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces *mouches* viennent d'œufs dépoſés dans l'eau, d'où ſortent des vers qui ſe métamorphoſent enſuite. Il y a lieu de penſer que les eſpeces de *mouches* dont il eſt parlé dans cette obſervation, ſont des *éphémeres*. Voyez *le mot* ÉPHÉMERE.

La MOUCHE D'ESPAGNE n'eſt autre choſe que la *mouche cantharide*, à laquelle on a donné ce nom, parce qu'on a cru que les plus groſſes *mouches cantharides* ſe trouvoient en Eſpagne. Quelques-uns donnent le nom de *mouche d'Eſpagne* à la *mouche-araignée*. Voyez *ce mot*.

MOUCHE A FEU. *Voyez à la ſuite de l'article* MOUCHE LUISANTE. A l'égard de la *mouche de feu*, ou *mouche adrague*, nommée ainſi en Amérique, d'après l'impreſſion que cauſe ſa piqûre, c'eſt une *guêpe* aſſez petite.

MOUCHE DU FOURMI-LION. *Voyez l'article* DEMOISELLE.

MOUCHE DU FROMAGE. *Voyez à l'article* VERS DU FROMAGE.

MOUCHES GALLINSECTES & PRO-GALLINSECTES. *Voyez au mot* GALLINSECTES.

MOUCHES DE LA GORGE DU CERF. Le cerf n'eſt pas ſeulement tourmenté par les vers des tumeurs dont on verra l'hiſtoire plus bas à l'*article* MOUCHE DE TUMEURS *des bêtes à cornes ;* il l'eſt encore par des vers d'une autre eſpece qui naiſſent dans ſon goſier, & qui ſont fauſſement accuſés d'occaſionner la chute des bois du cerf.

La *mouche* qui donne naiſſance à ces vers, & qu'on

Digitized by Google

nomme *mouche de la gorge du cerf*, fait qu'auprès de la racine de la langue des cerfs il y a deux bourſes qui lui ſont affectées pour y dépoſer ſes œufs; elle connoît auſſi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit ſon chemin par le nez du cerf, au haut duquel elle trouve deux voies, dont l'une conduit au ſinus frontal, & l'autre aux bourſes dont nous venons de parler. Elle ne ſe méprend point, c'eſt par celle-ci qu'elle deſcend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourſes qui en ſont voiſines; elle y dépoſe des centaines d'œufs qui deviennent des vers, & qui croiſſent & vivent de la mucoſité que les chairs de ces bourſes fourniſſent continuellement. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur groſſeur, ils ſortent du nez du cerf & tombent à terre, s'y cachent & y ſubiſſent leur métamorphoſe, qui les couduit à l'état de *mouche* qui eſt une eſpece d'*oeſtre*. Voyez *ce mot*.

MOUCHES ICHNEUMONES. *Voyez* ICHNEUMONES (*mouches*).

MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX. Les chevaux ſont ſujets à être tourmentés par deux ſortes de vers, dont les uns ſont longs & menus, les autres courts & gros. Les longs s'introduiſent probablement par la voie des alimens; les courts doivent leur origine à une *mouche* qui porte le nom de *mouche des inteſtins du cheval*. Elle reſſemble aſſez au bourdon, mais ce n'en eſt pas un; elle n'a que deux ailes & point de trompe. Cette *mouche* (eſpece d'*oeſtre*, Voyez *ce mot*) habite les forêts, mais l'inteſtin des chevaux eſt le lieu que la Nature lui a deſtiné pour le berceau de ſa famille & l'éducation de ſes petits. Elle tâche de s'inſinuer ſous la queue & de parvenir à l'anus du cheval: ſes mouvemens cauſent à l'animal une ſorte de démangeaiſon qui l'excite à faire ſortir le bord de ſon inteſtin, & la *mouche* profite auſſi-tôt de cet inſtant pour s'y introduire; elle y fait ſa ponte, puis regagne le bord de l'anus, & s'envole. Le cheval alors

Digitized by Google

devient furieux. agite ſa queue, ſe met à faire des ſauts, des gambades, donne des ruades, ſe jette par terre, il ſe roule & quelque temps après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penſer que cette *mouche peſtre* eſt vivipare, & que l'inſtant où le ver ſe cramponne ſur les membranes de l'inteſtin, occaſionne aux chevaux les douleurs qu'ils reſſentent. Les crochets & les épines dont ces vers ou larves ſont armés, ſont autant d'ancres qui les mettent en état de n'être point entraînés par la ſortie des excrémens; ils leur ſervent pour s'avancer dans les inteſtins du cheval, & pour pénétrer juſque dans l'eſtomac, comme cela leur arrive aſſez ſouvent; enfin, ils leur ſervent pour tenir ferme contre le mouvement périſtaltique de ces parties. Cette *mouche* dépoſe pluſieurs vers dans les inteſtins des chevaux, puiſque *Valiſnieri* a compté juſqu'à ſept cents œufs dans le ventre d'une de ces *mouches*.

C'eſt encore dans cette ſtructure qu'éclatent les ſoins & la prévoyance de la Nature : lorſque ces vers ont acquis tout leur accroiſſement, ils ſe laiſſent entraîner naturellement avec les autres matieres que le cheval rejette; ils tombent à terre & y trouvent ſur le champ une retraite où ils peuvent être en ſureté pendant qu'ils ſubiront les métamorphoſes qui les amenent à l'état de *mouche*. On ne voit pas que les chevaux ſoient juſqu'à certain point incommodés de ces vers dépoſés dans leurs inteſtins, à moins que la quantité n'en ſoit exceſſive, comme il arriva en l'année 1713 dans le Véronois & le Mantouan, où ils cauſerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il eſt bon de ſavoir que quoique l'huile faſſe périr ordinairement les vers, en bouchant leurs ſtigmates & empêchant leur reſpiration, ceux-ci ont ces organes préſervés de chaque côté de la tête par une bourſe ou une demi-calotte qui couvre l'ouverture des trachées, qui permet à l'air de s'y introduire par une

Digitized by Google

légere ſciſſure, mais qui en écarte le fluide qui les boucheroit, en détournant ſon cours. Ainſi l'organiſation particuliere de ces larves, correſpond de la maniere la plus marquée à leurs beſoins, au lieu où elles ſont placées & où, pour ſe nourrir, elles ſucent ou le mucus des inteſtins, ou le chyle dont elles ſont baignées; c'eſt donc en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers ou larves.

MOUCHE DU KERMÈS. *Voyez au mot* KERMÈS.

MOUCHES DU LION DES PUCERONS. *Voyez à l'article* DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS.

MOUCHE LUISANTE. Elle eſt nommée *mouche* improprement; c'eſt un inſecte très-commun en Italie, où il eſt nommé *Lucciola*; c'eſt véritablement un *ſcarabée* oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les fourreaux des ailes preſque noirs & le ventre d'un gris-cendré : c'eſt cette derniere partie qui eſt lumineuſe, & elle l'eſt aſſez pour que trois de ces inſectes enfermés dans un tuyau de verre blanc faſſent diſtinguer pendant la nuit tous les objets qui ſont dans une chambre; un ſeul éclaire ſuffiſamment pour diſcerner l'heure que marque une montre. Cet inſecte a de ſingulier que la lumiere qu'il donne n'eſt pas uniforme, & qu'il eſt lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il ſe donne paroiſſent contribuer à l'éclat de ſa lumiere; auſſi eſt-elle plus ſenſible lorſqu'on le touche ou qu'il ſe diſpoſe à s'envoler dans les airs : ces inſectes ſont comme des eſpeces d'aſtres volans. M. l'Abbé *Nollet* a éprouvé que la lumiere de cet inſecte s'étendoit ſur les endroits où on l'écraſoit, d'où l'on peut penſer que cette lumiere tient de la nature du phoſphore. *Conſultez l'Hiſtoire de l'Académie, année 1750.*

A la Louiſiane & dans preſque toutes les parties chaudes de l'Amérique, il y a un inſecte luiſant qui eſt très-commun, & que l'on nomme auſſi *mouche*

Digitized by Google

luiſante ou *bête à feu.* Ces mouches qui ſont des inſectes coléopteres, ſont un peu plus groſſes que nos *mouches* ordinaires; leurs ailes ſont un peu fermes; la partie poſtérieure de leur corps eſt d'un vert tranſparent, & conſerve pendant la nuit la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces prétendues *mouches* voltigeant dans les airs, dans les buiſſons, dans les lieux ſombres, ſur-tout après qu'il a beaucoup plu dans la journée, ſont ſemblables à des étoiles ſcintillantes, ainſi que les ſcarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le Pere *Labat* dit qu'à la Guadeloupe il y a de ces *mouches à feu* de la groſſeur d'un hanneton, & qui répandent une lumiere vive & d'un beau vert. (Il y en a auſſi dans la Guiane : *Voyez l'article* SCARABÉES de l'Iſle de Cayenne.) Cette lumiere qui éclaire ſuffiſamment pour pouvoir lire des caracteres très-menus, s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après, ces inſectes ne ſont plus phoſphoriques : au reſte, ces prétendues *mouches* ne ſont pas les ſeuls inſectes doués de cette propriété; l'*acudia* ou *cucuju*, eſpece de *ſcarabée*; le *porte-lanterne d'Amérique*, eſpece de *procigale*; la *herecherche de Madagaſcar*, & les *vers luiſans*, poſſedent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. *Voyez* ces différens *mots* & l'obſervation qui eſt à la fin du *mot* MER LUMINEUSE.

Le Pere *Nicolſon* ſait mauvais gré au Pere *Labat* d'avoir donné de fauſſes notions ſur la *mouche à feu*, & il nous reproche d'avoir tranſcrit les rêveries de cet Ecrivain. Un autre me blamera un jour peut-être autant, d'avoir copié *Nicolſon* : voici ce qu'il dit des *mouches à feu.*

« Les *mouches luiſantes*, nommées *mouches à feu*, ſont des inſectes coléopteres fort communs à Saint-Domingue. Il y en a de deux eſpeces, la premiere eſt aſſez ſemblable (à quelque différence près) à celle qui eſt décrite dans les *Mémoires de l'Académie des*

Digitized by Google

Sciences de Paris, année 1766, & qu'on a trouvée à Paris, où il a paru qu'elle avoit été transportée dans l'état de chrysalide avec des bois arrivés depuis peu de Cayenne. Celle que nous avons rapportée de Saint-Domingue, a un pouce & demi de longueur, & cinq lignes dans sa plus grande largeur. *Sloane* la définit, *Scarabæus fuscus, thorace anguloso, lucem emittens; Barrere* l'appelle, *Scarabæus maximus, elegantissimus, splendens.* On en voit plusieurs au Cabinet du Roi, désignées par le nom de *bupreste.* Toutes les parties qui composent cet insecte, paroissent au microscope revêtues d'un poil rude, roussâtre & court : sa tête n'est point dégagée du corselet comme dans la *mouche à feu* de Cayenne; elle y est enfoncée.... elle est garnie de deux gros yeux noirs, fort lisses & saillans. Sa bouche est armée de deux petites pinces crochues, solides, très-aiguës : ce sont les seules armes offensives dont la Nature l'ait pourvue.... Sa tête est terminée par deux antennes très-déliées, de quatre lignes de longueur, composées d'onze anneaux unis ensemble & mobiles : le premier, qui s'articule avec la tête, est une fois plus long que les autres ».

« Le corselet forme une espece de carré : il est d'un brun foncé, d'une consistance dure, terminé par deux pointes aiguës, en dessus desquelles on apperçoit deux taches ovales, d'un blanc sale, convexes, solides, transparentes quand l'insecte est vivant. C'est par-là qu'il répand au dehors une matiere phosphorique uniforme, si lumineuse, qu'on peut s'en servir dans un besoin pour lire & écrire dans les ténebres. Son éclat s'affoiblit à mesure que les forces de l'animal l'abandonnent; il s'éclipse sans retour lorsqu'il meurt. On remarque encore sur le milieu du corselet, deux petits enfoncemens, comme dans celui de Cayenne : le dessous du corselet porte, au milieu du côté opposé à la tête, une longue pointe, qui entre dans une cavité placée au milieu du thorax qui rend l'insecte

Digitized by Google

élaſtique, & le fait ſauter en l'air lorſqu'on le met ſur le dos. On trouve un ſemblable mécaniſme dans l'eſpece de ſcarabée nommé *maréchal*, que tout le monde connoît ».

« Le dos de l'inſecte eſt mollaſſe, couvert de deux ailes membraneuſes, fort amples, renfermées dans des élytres écailleux, ſolides, opaques, d'un gris-cendré, liſſes en quelques endroits, raboteux & comme chagrinés dans d'autres, couverts de pluſieurs rangs de petits points. (On n'a rien obſervé de ſemblable dans celui de Cayenne.) Entre les élytres, vers leur origine, l'on apperçoit l'écuſſon, qui eſt de forme arrondie, de même couleur & de même matiere que les élytres. Il reſte immobile lorſque les élytres s'ouvrent, que les ailes ſe déploient, & que l'inſecte prend ſon eſſor dans les airs. Il eſt conſtruit de façon que les élytres ne peuvent pas forcer la charniere membraneuſe qui les ſoutient, en s'ouvrant trop, ni laiſſer de vide entre elles, en s'abaiſſant ».

« Ce *phoſphore animal* (il falloit dire cet animal phoſphorique) eſt porté ſur ſix pattes, dont deux ſont adhérentes au corſelet & quatre au thorax. Chaque patte eſt diviſée en trois articulations ; la derniere eſt compoſée de cinq anneaux enchâſſés les uns au bout des autres ; le dernier anneau eſt terminé par deux petites griffes crochues & pointues. Son ventre conſiſte en cinq anneaux écailleux, chagrinés, d'un brun-noirâtre, oblongs, excepté le dernier qui eſt plus large & qui forme une eſpece de triangle. L'anus eſt placé à l'extrémité de l'angle qui termine l'inſecte ».

« La ſeconde eſpece de *mouche luiſante* n'a guere que quatre lignes de longueur. *Barrere* l'appelle, *Scarabæus parvus noctilucus, ſeu inſtar ignis ſplendens....* Nous avons ſeulement pu remarquer qu'elle répandoit en volant, ſa lumiere par l'anus, non d'une maniere uniforme & continue, comme celle de la *mouche à feu* décrite ci-deſſus ; mais par élancement, comme une

Digitized by Google

étincelle qui paroît & disparoît successivement ».

« Les *mouches à feu* ne paroissent que la nuit : le jour est destiné au repos. Guidées par le flambeau qu'elles alimentent de leur propre substance, elles s'élancent dans les airs, dès que les ténebres commencent à paroître ; leur vol est fort rapide ; la splendeur qui les environne, attire autour d'elles quantité de maringouins & de *mouches* éphémeres dont elles sont fort avides. On sait que ces petits insectes recherchent la lumiere, où ils vont souvent abréger une carriere bornée par la Nature à quelques heures de vie ». *Voyez* EPHÉMERE.

MOUCHE MERDIVORE. *Voyez* MOUCHE STERCORAIRE.

MOUCHES A MIEL. *Voyez* ABEILLES.

MOUCHES A ORDURE. *Voyez* SCATOPSE.

MOUCHE PAPILIONACÉE. *Voyez à l'article* PHRYGANE.

MOUCHE PLANTE. *Voyez* MOUCHE VÉGÉTANTE.

MOUCHE DE RIVIERE. On voit voler sur la fin de l'été beaucoup de ces sortes de *mouches :* leurs yeux sont gros ; elles ont le dos rond & marqué de lignes vertes & noires, le ventre plat, & six jambes dont les antérieures sont les plus grandes : leurs ailes leur servent de voile dans les airs & de rames pour nager à la surface des eaux.

MOUCHES DE SAINT-MARC. Elles sont de plusieurs especes ; on en voit la description, sous le nom de *bibion*, en latin *Bibio*, dans l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*. M. *de Réaumur* a conservé à ces *mouches* le nom de *mouches de Saint-Marc* qu'elles portent en quelques provinces du Royaume, comme en Poitou & en Touraine, apparemment parce qu'elles paroissent des premieres au printemps dans les jardins & vers la fête de *Saint-Marc*. Ces *mouches* sont de grandeur médiocre, & il y en a de deux especes principales : les unes sont d'un très-beau noir à ailes frangées,

Digitized by Google

gées, les autres ont le corps & le corſelet rougeâtres. Il y en a d'autres auſſi petites que les petites eſpeces de tipules & que les couſins, & on ne les diſtingue des unes & des autres que quand on examine à la loupe & au microſcope la forme de leur corps. Le *bibion* rouge mâle eſt très-différent de la femelle.

Ces *mouches* proviennent comme les tipules, de larves qui ſe tiennent dans les excrémens des chevaux, dans la fange, & qui s'en nourriſſent. Ces larves reſſemblent à des eſpeces de vers alongés ou plutôt de petites chenilles de phalenes. Les *mouches* qui ſortent de ces vers, ſont à deux ailes; elles les portent ordinairement de maniere que l'une des deux couvre l'autre preſque en entier; elles volent d'aſſez mauvaiſe grace & les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle eſt en partie couvert des ailes de ſa femelle, on les prendroit pour un ſeul inſecte : cet accouplement dure des heures entieres; la femelle emporte en l'air le mâle, qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Ces *mouches* ne vivent que trois ſemaines ou un mois : leurs antennes ſont longues. On voit ſouvent ces *mouches* ſur les fleurs & ſur les bourgeons des arbres : on les accuſe de faire tort aux boutons, & de faire périr les fleurs. Elles ont cependant une bouche ſans dents, mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le ſuc des bourgeons, ainſi que celui des fleurs qui ne ſont pas épanouies, & peut-être y occaſionner un deſſéchement qui les fait périr.

MOUCHES (MOUCHERONS) SAUTEUSES. Nom donné, par M. *de Réaumur*, à tous les *faux pucerons* devenus ailés. *Voyez les articles* MOUCHERON & PUCERON.

MOUCHE STERCORAIRE ou MOUCHE MERDIVORE. Tous les inſectes ne repoſent pas ſur le jaſmin, ſur la tubéreuſe & ſur la roſe; les matieres les plus ſales, les plus dégoûtantes, les plus abjectes, ſervent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne doit

Digitized by Google

rebuter les recherches du vrai Naturaliſte. C'eſt à ſon ardeur pour l'obſervation, que nous devons la connoiſſance d'une particularité qui ſe fait remarquer dans les œufs de cette *mouche ;* (œufs à deux ailerons, dont nous avons parlé *pag.* 7). Cette *mouche merdivore*, quand elle eſt dans l'état de ver, a une allure qui mérite d'être obſervée. La petiteſſe de ſes faux pieds retarde ſa marche ; mais ce ver alonge ſes anneaux & ſon cou, & applique ſa bouche le plus loin qu'il peut au plan ſur lequel il marche, & de ce point d'appui il fait avancer le reſte de ſon corps. Lorſque le ver a paſſé par l'état de nymphe, il devient *mouche :* ſes yeux ſont faits en maniere de joli réſeau, leur couleur tire ſur le pourpre ; ils ſont ſéparés l'un de l'autre par deux bandes argentées à l'endroit où ils s'approchent de plus près ; les anneaux du ventre ſont hériſſés de poils rudes : tout le corps généralement eſt velu & d'une couleur griſâtre tirant ſur le noir.

Il ne faut pas confondre cette *mouche* avec une autre de même eſpece : celle-ci dans ſon état de ver a une queue aſſez longue, qui ſert d'étui aux organes de la reſpiration (c'eſt le *ver à queue de rat*) ; elle ſort de ſon tombeau de nymphe avec deux ailes : ſon corps eſt velu. On voit ſur ſon dos & ſur ſa queue quelques taches noires, ſemées réguliérement ſur un fond jaune-rougeâtre. Cette derniere eſpece de *mouche* eſt de l'ordre des *Mouches abeilliformes.* Voyez *ci-deſſus.*

MOUCHE DU VER DU NEZ DES MOUTONS. Elle n'a point de reſſemblance avec les bourdons, comme la *mouche des tumeurs des bêtes à cornes* ; mais elle reſſemble à ces dernieres, en ce qu'elle n'a que deux ailes, point de trompe, mais une bouche. Elle a un air pareſſeux ; en effet elle eſt lente, elle cherche rarement à faire uſage de ſes ailes & de ſes jambes, elle n'eſt vive ou active que lorſqu'il eſt queſtion de

Digitized by Google

faire sa ponte. C'est dans les cavités ou sinus qui sont au haut du nez des moutons, que ces *mouches* savent qu'elles doivent déposer leurs œufs pour les faire éclore ; elles s'y introduisent en entrant par le nez, & déposent leurs œufs dans ces sinus, qui sont toujours abreuvés d'une matiere mucilagineuse, dont se nourrissent les vers jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir. La mere ayant déposé ses œufs, se retire. Quel instinct ! quelle adresse ! Lorsque ces vers qui sont très-vifs s'avisent de se tourner ou de changer de place dans les sinus frontaux, ils piquent vivement avec leurs crochets les membranes sensibles dont ces parties sont tapissées, & dans ce moment, ils font sentir aux moutons des douleurs bien aiguës, qui sont la cause de ces especes d'accès de vertige ou de frénésie qu'éprouvent quelquefois ces animaux, d'ailleurs si pacifiques & si doux. C'est alors qu'on les voit bondir, s'élancer & heurter leurs têtes à diverses repriſes contre des arbres, des pierres, &c. Lorsque le ver a pris sa croissance, & que le temps de la métamorphose est arrivé, il sort de la tête du mouton à la faveur de la mucosité que l'animal jette en abondance ; il tombe à terre, s'y cache & y subit les métamorphoses qui le conduisent à l'état de *mouche* qui est une espece d'*oestre ;* Voyez *ce mot*. On prétend en Angleterre que les brebis y périroient, ou du moins auroient la chair tellement remplie de vers d'*oestre*, que l'on ne pourroit en manger, si on ne leur frottoit le dos avec un onguent fait de goudron, de beurre & de sel.

Les *mouches à scie* nous font voir des faits très-curieux, dont nous parlerons. Elles proviennent de fausses chenilles, qui ont beaucoup de ressemblance avec les véritables chenilles. Celles-ci se changent en papillons, au lieu que les fausses chenilles donnent naissance à des *mouches*.

Les fausses chenilles, comme presque tous les autres

Digitized by Google

insectes, passent par trois états très-différens. Au sortir de l'œuf, elles sont dans leur état de fausses chenilles; après un certain temps, elles font leurs coques chacune à leur maniere, c'est sous cette enveloppe qu'elles se changent en nymphes; & enfin chacune de ces nymphes produit une *mouche*. On ne distingue ces fausses chenilles qui ont tant de ressemblance avec les véritables chenilles par la variété des couleurs, par la nourriture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux; on ne les distingue, dis-je, que par le nombre des pattes. Parmi les especes de vraies chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que seize, ni moins de huit; les fausses chenilles au contraire en ont ou moins de huit ou plus de seize, & elles ne se métamorphosent jamais en papillons. De plus, la tête des fausses chenilles a constamment une forme orbiculaire; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil assez gros pour être distingué à la vue simple: les véritables en ont cinq ou six de chaque côté, qu'on ne peut guere voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître plusieurs fausses chenilles par leur attitude singuliere: il y en a qui après leur repas se tiennent roulées comme des serpens, ce que ne font point les véritables chenilles; d'autres tiennent la tête & leurs premieres jambes appliquées sur la tranche des feuilles, & élevant le reste du corps en l'air elles le contournent en cent façons différentes, comme si elles vouloient nous montrer des tours de force: c'est surtout sur l'osier, le saule & le rosier que l'on trouve cette espece. Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les groseilliers; elles ne touchent point au fruit; mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il est une autre espece de fausse chenille que tout Amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier; car elle s'attache sur

Digitized by Google

les feuilles de diverſes ſortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme & n'en laiſſe que le ſquelette. Cette fauſſe chenille eſt fort petite : elle a l'air ſale, la peau gluante, la marche lente ; lorqu'elle s'alonge pour marcher, elle reſſemble à une petite limace. Ces fauſſes chenilles ſont quelquefois en grand nombre, & ſe changent en de très-petites *mouches à ſcie.*

Pluſieurs eſpeces de fauſſes chenilles entrent en terre pour ſe métamorphoſer ; d'autres ſont des coques pendantes aux arbres. Il y en a une eſpece qui fabrique la ſienne avec un art digne d'être admiré ; elle eſt compoſée de deux tiſſus très-différens, le premier eſt un réſeau très-fort, quoiqu'à mailles très-larges ; le tiſſu intérieur eſt très-ſerré & offre à la nymphe une étoffe douce, polie & convenable à la délicateſſe de ſon corps. Il faut obſerver que la chenille s'eſt ménagé à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elle a beſoin dans l'état de nymphe. Dans un terrain trop ſec ou trop humide l'inſecte périt ; auſſi eſt-il très-difficile d'en élever. Il y a bien d'autres eſpeces différentes de fauſſes chenilles, qu'il ſeroit trop long de décrire.

Les MOUCHES A SCIE, *Tenthredo*, ſont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, ſe laiſſant approcher & même prendre facilement ; elles portent leurs ailes croiſées ſur le corps. Au reſte ces *mouches* different les unes des autres par la couleur ; les unes ayant le corps jaune, d'autres, verdâtre, d'autres, noir ; quelques-unes ſont de la couleur des abeilles. La partie poſtérieure de ces eſpeces de *mouches* eſt armée d'une ſcie, qui eſt redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printemps tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cauſe à des vents froids, qui très-ſouvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des pêchers, poiriers, pommiers, &c. ſont-elles développées, qu'on voit

Digitized by Google

ces petites *mouches* aller ſe repoſer deſſus : on s'imagine qu'elles n'en veulent qu'au miel des fleurs & à la roſée ; mais elles ne ſont là que pour percer avec leur petite ſcie le tendre bouton, & gliſſer un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur ſcie fait dans les fibres & dans les vaiſſeaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de ſeve qui y arrive ne ſert qu'à la nourriture de la fauſſe chenille. Lorſque le temps de ſa métamorphoſe approche, c'eſt auſſi celui où la queue du fruit, dont la ſubſtance intérieure a été rongée, ſe deſſeche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine eſt-il tombé, que la larve ou fauſſe chenille en ſort & entre en terre, où elle ſe fait une coque, de laquelle s'échappe une *mouche à ſcie*. C'eſt ainſi que pluſieurs *mouches à ſcie* occaſionnent la chute de nos fruits après qu'ils ont été noués.

Ce ne ſont pas ſeulement les fruits qui ſont expoſés à ſervir de retraite aux œufs & aux embryons des *mouches à ſcie* : le bois de preſque tous les arbuſtes leur ſert au même uſage. Parmi ceux-ci, le roſier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choiſirons la *mouche à ſcie* du roſier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'inſtrument donné aux femelles de ces *mouches* pour cacher leurs œufs dans le bois des arbuſtes vivans.

La ſtructure de la ſcie dont ces *mouches* ſont armées, eſt extrêmement curieuſe. Chacune de ces ſcies eſt compoſée comme celle de la cigale, de deux ſcies ou lames dentelées, mais elles en different par beaucoup d'autres circonſtances. Ces ſcies ſont placées à l'extrémité poſtérieure de la *mouche* & logées dans une couliſſe formée par deux pieces écailleuſes, & elles ſont armées de dents qui ſont elles-mêmes dentelées. De plus, les ſurfaces de ces

Digitized by Google

lames dentelées ſont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet inſtrument en réunit trois des nôtres ; il eſt ſcie par ſon tranchant, râpe ou lime par ſa ſurface, & poinçon par ſa pointe. Cette double ſcie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la cigale ; les deux ſcies agiſſent de concert, mais ſéparément : lorſque la *mouche* en pouſſe une en avant, elle retire l'autre en arriere ; ainſi il n'y a point de temps perdu. Le temps & la multiplicité des inſtrumens ſont épargnés dans les ouvrages de la Nature ; c'eſt une leçon dont nos Artiſtes pourroient profiter.

Les *mouches à ſcie* ſe ſervent de cet inſtrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites ſûres & éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs. Il n'y a preſque point de petite branche de roſier qui ne ſerve chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de dépoſés ſont aiſés à reconnoître. Ce ſont des places longues, noirâtres & deſſéchées d'un côté ſeulement, & on les apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printemps & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aiſément obſerver ces *mouches* travaillant à faire des entailles dans les branches du roſier ; elles en font cinq, ſix, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil ſimple la *mouche* percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaiſir de voir le jeu alternatif des ſcies. L'ouverture de chaque entaille nouvellement faite, eſt ſemblable à celle d'une ſaignée ; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convexité, en ſorte qu'à la fin la file des entailles repréſente une file de grains de chapelet. Cette élévation des plaies n'eſt point occaſionnée par le ſuc extravaſé, mais par l'accroiſſement de l'œuf. Cet

Digitized by Google

accroiſſement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en eſt pas moins vrai ; c'eſt un fait dont on peut s'aſſurer par l'expérience. Pour cet effet, il faut prendre une feuille d'un roſier, d'un ſaule ou d'un oſier, ſur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été dépoſés ; car il y a des eſpeces de *mouches à ſcie* qui, quoique pourvues d'une ſcie, ne font que dépoſer ainſi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles, & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclore ; au contraire, ſi on laiſſe une feuille ſemblable ſur une table, ſans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs ſe deſſécheront de compagnie. Ainſi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la tranſpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénetre & ſert de nourriture à l'embryon.

D'autres eſpeces de *mouches à ſcie* emploient plus de force & d'induſtrie dans la fabrique de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbriſſeau, que les levres en ſont fort écartées, & les œufs reſtent tout à découvert & rangés par paires, comme les graines dans la gouſſe de pluſieurs plantes. D'autres les placent ſur les nervures des feuilles. Quelques-unes dépoſent leurs œufs dans un bouton de roſe ; lorſque l'œuf eſt éclos, la fauſſe chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénetre le long de la moëlle en deſcendant. On reconnoît qu'une de ces fauſſes chenilles s'eſt établie dans un bouton de roſe, lorſqu'on y voit une ouverture où ſont reſtés pluſieurs petits grains noirs qui ſont ſes excrémens.

La *Lettre Hébraïque verte*, ainſi nommée des taches de ſon corſelet, eſt une des plus jolies *mouches à ſcie*.

MOUCHE-SCORPION ou PANORPE, *Panorpa*. C'eſt un inſecte curieux par ſa forme & par ſa queue menaçante. On voit cette eſpece de *mouche* voltiger

Digitized by Google

dans les prairies. Elle eſt longue de ſept à huit lignes; ſon corps eſt d'un brun-noirâtre, jaune ſur les côtés; ſa tête eſt noire, ornée d'antennes à filets menus, de la longueur de ſon corps, compoſés de petits anneaux. Elle eſt munie d'une longue trompe, dure comme de la corne, cylindrique, qui ſert à l'inſecte pour prendre ſa nourriture. Ses ailes ſont longues, blanches, nerveuſes & marquées de taches ou de bandes faites en réſeaux & diaphanes. La queue des mâles eſt remarquable par la ſingularité de ſa ſtructure; elle eſt articulée & terminée par deux crochets qui la font reſſembler à la queue d'un ſcorpion, ce qui a fait nommer cet inſecte *mouche-ſcorpion*. Ces crochets ou pinces ſont de couleur rouſſe, & ſervent peut-être au mâle pour retenir ſa femelle dans l'inſtant de l'accouplement. Comme cette *mouche* ſe trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux. Maintenant voyez *l'article* NAUCORE.

MOUCHES A TARIERE. *Voyez* CYNIPS.

MOUCHE TAUREAU VOLANT. On donne improprement le nom de *mouches cornues*, (*Taurus volans*, *ſcarabæus major Braſilienſis*,) à des eſpeces de très-gros ſcarabées que l'on trouve en Amérique & aux Iſles Antilles, & qui ſont curieux par la ſingularité de leur forme. Ces ſcarabées ſont extraordinairement grands, ils ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur ſans compter le cou, la tête & les cornes. Leur corps eſt ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence: le dos eſt recouvert d'ailes brunes, verdâtres ou olivâtres, qui ont de la conſiſtance, qui ſont liſſes, unies, tiquetées de noir, & comme verniſſées: cette paire d'ailes, qui ſervent d'étuis, en recouvrent d'autres qui ſont plus fines, plus déliées & pliſſées, mais que l'inſecte déploie lorſqu'il veut voler. Au-deſſous de ces ailes membraneuſes eſt encore une autre paire

Digitized by Google

d'ailes blanchâtres, minces comme une veſſie de carpe. Avec tout cet appareil d'ailes ces ſcarabées n'en volent pas mieux ; ils ne font que pirouetter, ſoit parce que le vent maîtriſe leurs ailes, ſoit parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour les faire agir.

La tête de ces ſcarabées ne fait qu'une ſeule piece avec le cou : la ſubſtance qui la compoſe eſt dure comme de la corne, noire, polie & luiſante comme du jayet. On obſerve à la tête deux cornes, l'une ſupérieure & l'autre inférieure : la corne de la partie ſupérieure eſt arquée, longue d'environ trois pouces, creuſe, de même matiere que le reſte de la tête ; le deſſus de la corne eſt rond, le deſſous eſt un peu creuſé en canal, & eſt tout garni en deſſous d'un petit duvet rouſſâtre, court, épais & doux comme du velours : la corne inférieure eſt d'un tiers plus courte que la ſupérieure, & vient toucher celle-ci ſur un des points de ſa ſurface intérieure. Ce ſcarabée a de chaque côté trois jambes noires, longues d'environ trois pouces, diviſées en trois parties, dont la derniere eſt ſubdiviſée en quatre eſpeces de doigts ou de petites griffes ſur leſquelles il s'appuie ; il marche aſſez vîte.

Quelques obſervations qu'ait pu faire le Pere *Labat*, il n'a jamais pu découvrir à quoi ſervoient ces deux cornes qui ne lui paroiſſoient avoir d'autre uſage que celui de la défenſe de l'animal. La bouche eſt au-deſſous de la corne inférieure ; elle eſt garnie de petites excroiſſances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces ſcarabées naiſſent & ſe nourriſſent dans la ſubſtance & le cœur des arbres qu'on nomme *bas de ſoie*. C'eſt en effet dans ce ſeul endroit qu'on les trouve, & même ſeulement dans le cœur des arbres qui ſe pourriſſent. Lorſque le Pere *Labat* vouloit avoir ces prétendues *mouches cornues*, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à ſe pourrir, il ne faiſoit qu'y faire donner quelques

Digitized by Google

coups de hache, comme on fait à la Martinique pour avoir des vers palmiſtes ; il étoit enſuite aſſuré d'y trouver des *mouches cornues* pendant trois ou quatre mois, parce que ces inſectes venoient dépoſer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. *le Page du Pratz* dit qu'à la Louiſiane on voit autant de ſortes de *mouches*, & même plus qu'en France, parce que le pays y eſt beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, ſelon ce Voyageur, eſt de brûler dans les appartemens tant ſoit peu de ſoufre le matin & le ſoir, de deux jours en deux jours ſeulement. Ces ſortes d'inſectes ont l'odorat fin, & ne reviennent que plus de huit jours après. L'Iſle de Cayenne abonde tellement en *mouches* & en inſectes de toute eſpece, qu'elle pourroit être nommée l'*Iſle des inſectes*.

MOUCHES DE TEIGNES AQUATIQUES. *Voyez à l'article* TEIGNES AQUATIQUES.

MOUCHES DES TRUFFES. C'eſt une *mouche à deux ailes*, qui eſt munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépoſe ſes œufs dans les endroits où il y a des truffes, parce que c'eſt la nourriture appropriée aux vers qui en naiſſent. Ces vers qui ſont blancs & preſque tranſparens, rongent les truffes, ſe nourriſſent de ce mets délicat, & s'y transforment en *mouches* dont tout le corps eſt recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corſelet & celle du corps eſt rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les truffes ſont cachées ſous terre, en obſervant ſi l'on ne voit point voltiger au-deſſus de la ſurface de la terre, de ces petits eſſaims de *mouches*. Voyez *l'article* VERS DES TRUFFES & TRUFFE *à la ſuite du mot* CHAMPIGNON.

MOUCHES DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. Elles ſont extrêmement velues comme les bourdons ; elles ſont comme eux un grand bruit en volant,

Digitized by Google

mais elles n'ont que la bouche & deux ailes, au lieu que les bourdons ont quatre ailes & une trompe. Elles ne ſont pas plus groſſes qu'un petit bourdon. C'eſt ſur le cuir des taureaux, des vaches, des bœufs, des cerfs que cette *mouche* hardie va dépoſer ſes œufs. Les daims, les chameaux, & même les rhennes n'en ſont point exempts. Elle ſe gliſſe ſous leur poil, & avec un inſtrument qu'elle porte au derriere & qu'on pourroit comparer à un biſtouri, elle fait une ouverture dans la peau de l'animal & y introduit ſes œufs ou ſes vers, car on ignore ſi elle eſt ovipare ou vivipare. Ce biſtouri ou cette tariere eſt d'une ſtructure merveilleuſe; c'eſt un cylindre écailleux compoſé de quatre tuyaux qui s'alongent à la maniere des lunettes; le dernier eſt terminé par trois crochets, dont la *mouche* ſe ſert pour percer le cuir épais de l'animal. Le plus ſouvent cette piqûre ne paroît point inquiéter ces quadrupedes; mais ſi quelquefois la *mouche*, perçant trop avant, attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, ſe met à courir çà & là de toutes ſes forces & entre en fureur. Auſſi-tôt que l'inſecte éclos ou naiſſant commence à ſucer les liqueurs qui rempliſſent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'éleve comme une boſſe; les plus groſſes ont environ ſeize à dix-ſept lignes de diametre à leur baſe, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces boſſes ou tumeurs ſont-elles ſenſibles avant le commencement de l'hiver & pendant l'hiver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédent.

Les gens de la campagne ſavent que les vers de ces boſſes ou tumeurs viennent d'une *mouche*, mais ils ſe trompent ſur l'eſpece. Ils ſont perſuadés qu'ils viennent de cette *mouche* cruelle qu'on nomme *taon*, qui tire avec acharnement le ſang des veines des animaux; au lieu que celle qui occaſionne les tu-

Digitized by Google

meurs n'a que ſon coup de biſtouri, qui n'eſt ordinairement pas douloureux; d'ailleurs nul aiguillon ni aucun inſtrument propre à pomper le ſang. C'eſt ordinairement ſur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très-rarement ſur les vieilles. On voit quelquefois juſqu'à trente ou quarante de ces tumeurs; c'eſt particuliérement ſur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois, qu'on remarque ces boſſes; ce qui donne lieu de penſer que les *mouches* qui les occaſionnent, ſont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte pas moins bien, il ne maigrit point & conſerve tout ſon appétit; il y a même des payſans qui préferent les jeunes bêtes qui ont de ces boſſes à celles qui n'en ont pas; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penſer que toutes ces plaies ſont ſur l'animal deſtiné à pâturer dans les prés bas, dans des forêts marécageuſes, lieux où l'air eſt plus chargé d'exhalaiſons, où les animaux ſont expoſés à plus de maladies, ſont, dis-je, l'effet de véritables cauteres, & deviennent plus utiles que nuiſibles en faiſant couler les humeurs extérieurement. Seroit-ce à prévenir les maladies qui auroient eu lieu, que les *vers-oeſtres* ſeroient deſtinés? l'exiſtence de ces maladies ſeroit-elle devenue la cauſe de la production d'une eſpece, & de celle de la conſervation des individus d'une autre? Lorſque le ver ou la larve eſt arrivée à ſa groſſeur, il ſort par l'ouverture qu'il fait à la boſſe ou tumeur, & ſe laiſſe rouler & tomber à terre, avec la ſanie qui ſort de l'ulcere. Il eſt digne de remarque, que c'eſt toujours le matin qu'il prend ſon temps, après que les fraîcheurs de la nuit ſont paſſées, & avant que la grande chaleur du jour ſoit arrivée; comme s'il prévoyoit que la fraîcheur de l'air l'engourdiroit, & que la

Digitized by Google

chaleur le deſſécheroit ſi elle le trouvoit en route. Le ver ſe fourre dans quelque trou ou ſous quelque pierre, où il ſubit ſes métamorphoſes. Sa peau ſe durcit & devient une boîte ou coque très-ſolide, dans laquelle il ſe change en nymphe, & la nymphe paſſe enſuite à l'état de *mouche*, qui eſt une eſpece d'*oeſtre:* Voyez *ce mot.* Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaiſſeur du marroquin, la Nature a préparé une iſſue à la *mouche* qui en doit ſortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque en maniere de calotte qui n'eſt que comme rapportée, & qui ne tient dans tout ſon contour que par le moyen d'un cordon très-fragile, lequel ſe caſſe au premier coup de tête que l'*oeſtre* lui fait éprouver. Le cordon étant caſſé, la porte tombe, la priſon s'ouvre, & l'animal eſt en liberté: il va voltiger dans les airs, & s'établit dans les lieux fréquentés par les beſtiaux. On connoît un oiſeau qui ſe fait un régal de la larve de cet inſecte. *Voyez* PIQUE-BŒUF.

MOUCHE VÉGÉTANTE DES CARAÏBES ou MOUCHE-PLANTE. Nom donné à la nymphe morte & deſſéchée d'une eſpece de cigale ou d'abeille nouvellement apportée de Saint-Domingue & de Cuba, & qui porte ſur ſon crâne une eſpece de champignon, *Clavaria fungus ſobolifera*, long d'un pouce & davantage; *Voyez l'article* CHAMPIGNON. Quelquefois auſſi le champignon ſort du dos de la nymphe; dans l'une & l'autre poſition les Curieux regardent cet accident comme une production qui offre tout à la fois le végétal & l'animal liés enſemble; MM. *Needham* & *Fougeroux* ont déjà parlé de cette ſingularité que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des Cabinets de l'Europe. Il paroît qu'on peut attribuer la cauſe de cette végétation à la nature même des graines de la plante, qui ſemblables à certains fongus ne levent jamais en pleine terre, mais ſeulement ſur la corne des chevaux morts. Le *Clavaria militaris crocea* de

Digitized by Google

Linnæus & de *Vaillant*, qui croît dans les bois & les tourbieres, fournit en Europe le même phénomene. On peut conſulter la Lettre de M. *Muller* à M. *Buchner* ſur la *mouche végétale d'Europe*. M. *Watſon* dit dans les *Tranſactions Philoſophiques*, que les *mouches végétantes* des Caraïbes ſe trouvent dans la Dominique, s'enterrent dans le mois de Mai, & commencent à ſe métamorphoſer en Juin. Le petit arbriſſeau qui en naît, dit-il, reſſemble à une branche de corail; il croît juſqu'à la hauteur de trois pouces, & porte pluſieurs petites gouſſes où naiſſent certains vers qui ſe métamorphoſent enſuite en *mouches*. Le fait véritable, d'après les Obſervations de M. *Hill* & la plupart des Auteurs, eſt que des *cigales* qui ſont fort communes tant à la Dominique qu'à la Martinique, s'enterrent dans leur état de nymphe ſous les feuilles mortes, pour attendre leur métamorphoſe. Si le temps n'eſt pas favorable, il périt un grand nombre de ces inſectes; alors les ſemences de *clavaria* s'attachent aux cadavres, & ſe développent à peu près ou de même qu'il eſt dit ci-deſſus, comme le *fungus ex pede equino* qui vient ſur la corne des chevaux morts. Les vers qui, ſuivant M. *Watſon*, ſortent des gouſſes, ſont des vers qui rongent la tête des *clavaria*: on voit quelquefois croître ſur ces cigales une eſpece de *fucus* formé de longs filets blancs & ſoyeux qui recouvrent tout le corps de l'inſecte, & le débordent de ſept à huit lignes deſſus & deſſous le ventre. Cette obſervation tend à confirmer qu'il y a des plantes qui vivent ſur les cadavres de quelques animaux; que celles qu'on connoît ſont preſque toutes du genre des *Fongus*; que même quelques-unes viennent ſur les animaux vivans; en un mot, la tranſmutation des vers en arbriſſeaux, eſt une erreur chimérique, une merveille enfantée par l'enthouſiaſme, les animaux ne ſe transforment point immédiatement en végétaux: enfin, la

Digitized by Google

mouche végétante n'a point une origine auſſi plaiſante que celle de l'hyacinthe (*jacinthe*) & du narciſſe des Poëtes.

On pourroit peut-être s'étonner de la conſtance avec laquelle le *clavaria* ſemble s'attacher par préférence aux nymphes des cigales dans l'Amérique, & de ce que dans les autres pays où ces inſectes ſe multiplient, on ne trouve point cette plante ſur elles ni ſur leurs nymphes; mais pour peu qu'on y faſſe réflexion, on verra aiſément que rien n'eſt plus naturel. Ces plantes ſont du genre des *paraſites*, & on ſait que chaque paraſite affecte de s'attacher à une eſpece de plante déterminée; il n'eſt donc pas étonnant que celle-ci s'attache par préférence à une même eſpece d'inſectes. Il eſt auſſi facile de voir que le grand nombre de ces nymphes, qui ſe trouve en Amérique, & les circonſtances du climat & de l'endroit, y rendent cette eſpece de phénomene très-commun, quoiqu'on ne l'obſerve pas dans les contrées de l'Europe où il y a le plus de cigales.

M. *le Lat* a remarqué ſur la tête d'une jeune abeille, entre les deux antennes & près de leur inſertion, dans la partie écailleuſe & antérieure de la tête, un corps, qui obſervé à la loupe & à l'œil nu, paroiſſoit compoſé de quatre petits pédicules jaunes d'une ligne de long, terminés chacun à leur ſommet par un bouton d'un jaune-verdâtre; les pédicules étoient à demi-tranſparens, d'une conſiſtance molle & flexible; les boutons paroiſſoient à l'œil opaques & ſolides, mais vus à la loupe, on reconnoiſſoit que c'étoient des eſpeces de houppes compoſées de petits fleurons ou d'excroiſſances véſiculaires, alongées, raſſemblées en boule. Étoient-ce encore des champignons en maſſue, du genre des *Clavaria*, ſemblables à ceux qui croiſſent ſur les nymphes de la petite cigale Caraïbe, nommée improprement *mouche végétante?* Mais qu'il nous ſoit permis de répéter qu'ici cette production

Digitized by Google

duction étoit ſur un animal vivant. Cette petite obſervation dont il n'eſt point parlé dans les ouvrages des Naturaliſtes, mérite toujours d'être conſtatée, parce qu'il n'eſt point de petits faits dans la Nature, qui ne puiſſent devenir intéreſſans, ou par eux-mêmes ou par leur comparaiſon avec d'autres. Le même fait a déjà été remarqué ſur une *mouche à miel*, en 1772, par M. *Bruyſet* fils, de Lyon.

MOUCHES DU VINAIGRE. *Voyez* VERS DU VINAIGRE.

MOUCHE (poiſſon), *Labrus opercularis*, Linn. Il eſt du genre du *Labre*; on le trouve en Aſie. *Linnæus* dit qu'il a le corps d'une couleur livide & marqué au moins de dix bandes brunes tranſverſales: la tête eſt mouchetée de noir ſur ſa partie poſtérieure; on voit une tache brune à l'extrémité de chacun des opercules des ouïes: la nageoire dorſale eſt prolongée, par ſon ſommet, en une eſpece de filament; elle a vingt rayons dont les treize premiers ſont épineux & plus courts; les pectorales en ont chacune onze; les abdominales, chacune ſix, dont le premier épineux & le ſecond effilé; celle de l'anus en a vingt-huit, dont les quinze premiers épineux; celle de la queue en a ſeize & eſt échancrée.

MOUCHE (poiſſon), *Salmo notatus*, Linn. Cette eſpece eſt du genre du *Salmone*, & ſe trouve près de la côte de Surinam. Ce poiſſon a beaucoup de rapport avec la *double-mouche*; Voyez *ce mot*. Sa tête eſt un peu pointue; le corps eſt d'une forme oblongue; il y a une tache noire au-deſſus des lignes latérales, vers les opercules: la premiere nageoire dorſale a onze rayons; la ſeconde eſt petite & charnue; chacune des pectorales a ſeize rayons; chacune des abdominales en a ſept; celle de l'anus, vingt-trois; il y en a vingt-quatre à celle de la queue.

MOUCHE (poiſſon), *Sciæna unimaculata*, Linn. Poiſſon du genre du *Sciéne*; on le trouve dans la

Digitized by Google

Méditerranée. Son corps eſt moucheté de deux taches, une ſur le milieu de chaque côté : la nageoire dorſale a vingt-un rayons, dont les onze premiers épineux ; les pectorales en ont chacune quinze, mous & flexibles ; les abdominales, ſix, dont un épineux ; celle de l'anus en a douze, dont trois épineux ; il y en a dix-ſept à celle de la queue.

MOUCHEROLLE. Nom donné à des oiſeaux qui compoſent la ſeconde ſection du genre du *Gobe-mouche* ; ils ſont plus gros que les *gobe-mouches* proprement dits, mais pas autant que les *tyrans* qui compoſent la troiſieme ſection. M. *Mauduyt* dit que beaucoup de *moucherolles* ont la queue très-longue.

MOUCHEROLLE *à gorge rouge* d'Edwards ; c'eſt le *figuier à poitrine rouge.*

MOUCHEROLLE appelé *gobe-mouche à queue fourchue* du Mexique, *pl. enl.* 677. Il ſe trouve auſſi dans la partie de la Louiſiane la plus voiſine du Mexique ; il eſt à peu près de la groſſeur d'une alouette ; ſa longueur totale eſt de dix pouces, ſa queue ſeule en a cinq ; le plumage ſupérieur eſt d'un cendré nué de rougeâtre, l'inférieur eſt d'un blanc gris de perle ; le deſſous des ailes eſt orangé ; les pennes des ailes & de la queue ſont d'un brun-noirâtre ; les deux plus longues plumes de la queue ont le bord extérieur blanc ; le bec & les pieds ſont noirs.

MOUCHEROLLE *au croupion jaune* d'Edwards ; *Voyez* FIGUIER A TÊTE CENDRÉE. *Edwards* a fait mention du *moucherolle aux ailes dorées*, du *moucherolle blanc & noir* (ou *gillit*), du *moucherolle bleu*, du *moucherolle couronné d'or*, du *moucherolle* (petit) *gris-de-fer*, du *moucherolle tacheté de jaune*, du *moucherolle vert à gorge noire*, du *moucherolle vert des Indes ;* ce ſont autant de *figuiers*, Voyez *l'article* FIGUIER. Le *moucherolle olive* d'Edwards, eſt le *gobe-mouche olive* de la Caroline & de la Jamaïque.

Digitized by Google

MOUCHEROLLE *brun* de la Martinique ; c'eſt le *gobe-mouche de la Martinique*, pl. enl. 568, fig. 2. Le plumage ſupérieur eſt d'un brun foncé, l'inférieur eſt cendré, mais varié de taches rouſſes ſur le ventre ; les plumes latérales de la queue ſont variées de brun & de blanc ; les pieds ſont bruns, le bec eſt noir.

MOUCHEROLLE *de Virginie* ; c'eſt le *gobe-mouche brun* de Virginie, de M. *Briſſon* ; le *chat-oiſeau* de *Catesby*. Le deſſus de la tête eſt noir, tout le reſte du plumage eſt d'un brun uniforme, mais moins foncé ſous le corps qu'au-deſſus ; les pieds ſont bruns ; le bec eſt noir. Cet oiſeau ſe trouve à la Virginie & à la Louiſiane ; ſon cri, dit *Catesby*, a du rapport au miaulement du chat.

On diſtingue le *moucherolle de Virginie à huppe verte* ; c'eſt le *gobe-mouche huppé* de Virginie de M. *Briſſon*, le *preneur de mouches huppé* de *Catesby*. L'occiput eſt orné d'une petite huppe de plumes prolongées & inclinées en arriere ; tout le plumage ſupérieur eſt d'un vert ſombre, l'inférieur eſt cendré en avant, & jaune ſur le derriere ; les pennes des ailes & de la queue ſont brunes, bordées de rouge-bai ; le bec, les pieds & les ongles ſont noirs. Son cri eſt déſagréable : cet oiſeau niche à la Virginie & à la Caroline, & ſe retire en hiver vers les régions Méridionales.

MOUCHEROLLE *des Philippines*. M. *de Buffon* dit qu'il eſt de la grandeur du roſſignol : tout le plumage ſupérieur eſt d'un gris-brun, l'inférieur eſt blanchâtre : une ligne blanche paſſe ſur les yeux ; des poils longs & divergens paroiſſent aux angles du bec.

MOUCHEROLLE *huppé à tête couleur d'acier poli*. On en diſtingue deux : ils ont également le bec noir, les pieds gris, & le haut du cou d'un noir à reflets verts & bleuâtres, tels qu'en jette l'acier poli, avec une huppe de la même couleur, étagée

Digitized by Google

& pendante en arriere ; mais le mâle a tout le manteau, c'eſt-à-dire le reſte du plumage ſupérieur d'un rouge-bai, vif ; l'inférieur eſt tout blanc, nué de bleuâtre ſur la poitrine. Cet oiſeau eſt de la groſſeur de l'alouette, & eſt repréſenté dans les *pl. enl.* n.° 234, *fig.* 1, ſous le nom de *gobe-mouche huppé* du Cap de Bonne-Eſpérance. La femelle eſt plus grande, & plus groſſe, & eſt repréſentée *pl. enl.* 234, *fig.* 2, ſous le nom de *gobe-mouche blanc huppé* du Cap de Bonne-Eſpérance ; elle a le plumage tout blanc, excepté les tuyaux des pennes des ailes & de la queue, & le bout des pennes des ailes qui ſont noires ; il y a auſſi quelques traits noirs ſur les couvertures des ailes. M. *Mauduyt* ſoupçonne que ces *moucherolles* ne ſont que des variétés du *ſchet* ou *gobe-mouche à longue queue* de Madagaſcar.

MOUCHERON, *Culex*, eſt un inſecte long & mollaſſe, qui eſt du genre des *Mouches* : il a ſix jambes très-longues, courbées en dehors, dont les deux de derriere ſont plus hautes que les autres : ſon ventre eſt formé de neuf lames ou anneaux : il a la tête petite, les yeux noirs, & au-deſſus deux antennes barbues ; au lieu de bouche il a une trompe pointue, dure & creuſe, avec laquelle il perce la peau, & ſuce le ſang des animaux, & ſur-tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il ſe remplit juſqu'à ce que ſon corps devienne roide à force d'être plein & diſtendu : ſa poitrine eſt large & élevée, & d'une couleur verdâtre.

Les *moucherons*, diſent *Goëdard* & *Wagnerus*, ſe retirent en grand nombre dans les citernes lorſque l'hiver approche, & dépoſent ſur les plantes aquatiques, dit M. *d'Hurſſeau*, de petits œufs jaunâtres, qu'ils y collent avec une forte glu. *Voyez* la *Micrographie* d'*Hook*. Ces œufs étant échauffés par la chaleur du ſoleil dans le mois de Juin ſuivant, il en

Digitized by Google

ſort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, compoſés de treize anneaux, & dont la tête eſt rouge : ils n'ont que deux pattes placées ſous le premier anneau. Ces petits vermiſſeaux ſanguins ſe nourriſſent vraiſemblablement de quelques petits animaux qui ſe trouvent ſur la ſuperficie des eaux. *Goëdard* les nomme *poux aquatiques*. Ces vermiſſeaux, au bout de onze mois, ſe raſſemblent en grand nombre & comme en peloton : ils font de grands mouvemens dans l'eau ; enſuite il ſort de leur corps un ſuc gluant qui leur ſert à conſtruire de petites coques molles & viſqueuſes qu'ils attachent aux plantes aquatiques, & dans leſquelles ils ſe renferment comme dans une ſorte d'étui. Lorſqu'ils ont acquis une certaine groſſeur, & que leur corps eſt devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont ſervi de nourriture, alors la métamorphoſe ſe fait ; & de cet amas il ſort une quantité prodigieuſe de *moucherons* qui ſe mettent auſſi-tôt à voler & ſe répandent de tous côtés pour ſucer le ſang des animaux.

Cet inſecte fait un bruit aſſez aigu en voltigeant ; ce bruit eſt proportionné à la force & à l'étendue des ailes : c'eſt ainſi que le bruit que fait le *frelon* eſt plus ſenſible que celui des *mouches*, parce que les ailes du premier ont plus de conſiſtance ; c'eſt par la même raiſon que les ailes des ſcarabées étant cruſtacées, le bruit que leur mouvement excite eſt encore plus fort ; tandis que celles du *moucheron* étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits ſons aigus : enfin, c'eſt encore par la même raiſon que le mouvement des ailes des papillons eſt abſolument ſourd, parce que les membranes qui les forment ſont farineuſes & revêtues d'une eſpece de duvet. *Goëdard* dit que l'aiguillon des *moucherons* mâles a plus de force que celui des femelles.

Toutes les ſortes de *moucherons*, ſoit panachés, ſoit ceux que l'on nomme *ſauteurs*, les *faux puce-*

Digitized by Google

rons du figuier ou *du buis*, ſont des inſectes fort incommodes : ils ſe raſſaſient de notre ſang juſqu'à en regorger. Ces deux dernieres eſpeces dont M. *de Réaumur* a fait mention, *Mémoire X*, *Tome III*, portent leurs ailes en toit fort aigu. Les nervures qu'on y apperçoit paroiſſent compoſées de carreaux de talc, de figure irréguliere & encadrés : le milieu des deux dernieres jambes eſt ordinairement poſé parallélement à la longueur du corps.

MOUCHET. *Voyez* ÉPERVIER. On donne auſſi le nom de *mouchet* à la *fauvette d'hiver*. Quant au *mouchet vert à tête bleue* d'Edwards, *Voyez* GUIT-GUIT VERT ET BLEU A GORGE BLANCHE.

MOUCIEU. *Voyez à l'article* GALERE.

MOUETTE, *Gavia*. Nom donné à des oiſeaux de mer, à pieds palmés, du même genre que les *Goilands*, mais moins grands ; *Voyez l'article* GOILAND.

MOUETTE BLANCHE ou GOILAND BLANC du Spitzberg, *pl. enl.* 994. M. *de Buffon* dit qu'elle a environ quinze pouces de longueur ; ſes pieds ſont noirâtres ; le bec eſt noirâtre à ſa baſe, jaunâtre dans ſa plus grande longueur & nué de rouge vers ſa pointe ; tout ſon plumage eſt d'un blanc éclatant.

MOUETTE BRUNE de la Louiſiane. *Voyez* NODDI.

MOUETTE CENDRÉE (grande). On l'appelle *grande miaulle* ſur les côtes de Picardie. Sa longueur eſt de ſeize pouces ; ſes ailes qui, étant pliées, dépaſſent la queue de trois pouces, offrent une envergure de trois pieds cinq pouces : le deſſus du cou & de la tête ſont d'un blanc varié de quelques taches brunes ; le dos, le croupion, les plumes ſcapulaires, les couvertures du deſſus des ailes ſont cendrées ; le reſte du corps & la queue ſont d'un blanc de neige ; les pennes de l'aile ſont variées de blanc, de noir & de cendré ; le bec eſt d'un olivâtre foncé, jaunâtre à ſa pointe ; les jambes & les pieds ſont d'un brun-olivâtre ; les ongles, noirâtres.

Digitized by Google

MOUETTE CENDRÉE (petite). C'eſt la *mouette blanche* de *Belon ;* la *petite miaulle ;* le *petit goiland* des *pl. enl.* 969. Sa longueur eſt d'environ treize pouces; ſon envergure eſt de deux pieds dix pouces dans l'âge fait : le deſſus du corps eſt d'un gris-cendré; les ailes ſont aſſez blanches & plus ou moins terminées de noir; derriere chaque œil eſt toujours une tache brune ; la queue eſt blanche ; le bec, d'un rouge ſombre; les jambes & les pieds ſont d'un rouge-orangé ; les ongles, noirs. Cette petite eſpece eſt fort criarde; elle ne vit pas ſeulement de poiſſon en été, mais en volant, elle attrape beaucoup d'inſectes : elle s'éloigne aſſez fréquemment de la mer pendant la journée; elle remonte les rivieres & elle redeſcend ſur les bords de la mer vers le ſoir : on peut aiſément l'apprivoiſer; elle cherche, dans les jardins, les vers, les inſectes, les lézards; il lui faut de l'eau, elle ne dédaigne pas la mie de pain humectée.

MOUETTE D'HIVER. Elle eſt de la grandeur de la grande *mouette cendrée*, & ſe trouve communément en Angleterre, dans les prairies baſſes & humides, le long des rivieres & ſur les terres inondées; elle vit de vers de terre : le bec eſt gris-brun; les ongles ſont noirs; les jambes & les pieds, d'un gris-verdâtre; la tête eſt blanche, tachetée de brun; le deſſus du cou eſt brun; le dos, cendré; les plumes ſcapulaires ſont cendrées & tachetées de brun; la gorge eſt brunâtre ; le devant du cou & tout le deſſous du corps, d'un beau blanc; les ailes ſont mêlées de cendré & de noirâtre; la queue eſt blanche & bordée de noir.

MOUETTE GRISE (grande) de M. *Briſſon.* Voyez GOILAND *à manteau gris & blanc.* Il y a auſſi la *petite mouette griſe;* elle a preſque ſeize pouces de longueur, & environ trois pieds d'envergure; le plumage ſupérieur eſt varié de blanc & de gris, tout l'inférieur eſt blanc, y compris les côtés de la tête; les pennes des ailes ſont variées de blanc & de noir;

Digitized by Google

le bec eſt noir, mais orangé par le bout; les ongles ſont noirs; les jambes & les doigts, de couleur orangée.

MOUETTE TACHETÉE ou KUTGEGHEF. C'eſt la *mouette cendrée*, *gavian*, *glammet* de *Belon;* la *mouette cendrée tachetée* des *pl. enl.* 387. Elle eſt très-commune dans les mers du Nord, mais on la trouve auſſi quoique moins abondamment, ſur les côtes tempérées de France, d'Angleterre, &c. M. *Martens* dit que le mot *Kutgeghef* exprime ſon cri. La longueur de cette *mouette* eſt de quinze pouces; celle de ſon envergure eſt de deux pieds neuf pouces & demi: tout le plumage inférieur, y compris la tête, eſt d'un très-beau blanc, le ſupérieur eſt cendré, mais mêlé d'un peu de blanc ſur le cou, & varié de noirâtre ſur les ailes & la queue: le bec eſt noirâtre; les jambes & les pieds ſont d'un jaune-olivâtre; les ongles, noirâtres. Il y a des variétés de couleur dans cette eſpece & qui dépendent de l'âge; il y en a dont la queue eſt entiérement blanche: les paupieres, les jambes & les pieds ſont orangés; les ongles, noirâtres; le bec eſt d'un jaune-olivâtre.

MOUETTE RIEUSE, *pl. enl.* 970, *Gavia ridibunda.* C'eſt la *mouette rieuſe à pattes rouges* de M. *Briſſon.* Cette *mouette* a reçu ſon ſurnom de ſon cri, qui a quelque rapport à un éclat de rire; elle vole avec encore plus de légéreté & de vîteſſe que la plupart des autres *mouettes;* poſée, dit M. *Mauduyt*, elle eſt très-remuante, & en tout temps très-criarde, ſurtout dans la ſaiſon des nichées; quelquefois les *mouettes rieuſes* s'établiſſent dans l'intérieur des terres, ſur le bord des rivieres & des étangs: on les trouve dans les deux Continens, & même dans les climats les plus oppoſés. *Catesby* les a obſervées aux Iſles de Bahama, *Fernandez* les a vues au Mexique, mais en général, elles ſont plus abondantes ſur les mers du Nord: *Martens* les a obſervées au Spitzberg; il les nomme *Kirmews*: elles pondent, dit-il, ſur une

Digitized by Google

mouſſe blanchâtre ; leurs œufs ſont de cette derniere couleur, fort pointus par un bout (la ponte eſt de ſix œufs, & dans certains climats la coque eſt de couleur olivâtre tachetée de noir). *Martens* les trouva bons & ſemblables, pour le goût, aux œufs de vanneau ; le moyeu de l'œuf eſt rouge, & le blanc eſt bleuâtre : le pere & la mere défendent courageuſement leur nichée, & s'élancent avec hardieſſe ſur ceux qui l'enlevent. *Martens* dit encore que le cri de ces *mouettes* eſt différent, ſelon les contrées plus ou moins Septentrionales, & il étend cette remarque à tous les animaux en général : elle n'eſt pas ſans vraiſemblance.

On diſtingue deux variétés de *mouettes rieuſes* : elles ſont dues à l'âge & au climat. Leur longueur eſt de douze à treize pouces ; l'envergure eſt de trois pieds : la tête & la gorge ſont noirâtres ; le tour des yeux, la queue & tout le plumage inférieur ſont d'un blanc éclatant, ainſi que le bord de l'aile ; le plumage ſupérieur eſt cendré : les pennes des ailes ſont les unes noires, les autres variées de blanc, de noir, de cendré : le bec eſt d'un rouge de ſang ; les pieds qui ſont de cette derniere couleur dans la petite eſpece, ſont noirâtres dans la grande : dans la femelle, le deſſus de la tête n'eſt que cendré, & le front & la gorge ſont tachetés de blanc. Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* aſſurent que les petits de ces *mouettes* ſont bons à manger, ce qui n'eſt pas ordinaire parmi ce genre d'oiſeaux.

MOUFFETTE ou MOFETTE. *Voyez* cet article à la ſuite *du mot* EXHALAISONS.

MOUFFETTES. M. *de Buffon* déſigne ſous ce nom générique, trois ou quatre eſpeces d'animaux, qui renferment & répandent, lorſqu'ils y ſont provoqués, une odeur ſi forte & ſi mauvaiſe, qu'elle ſuffoque, comme la vapeur ſouterraine qu'on nomme *mouffette*. Ces animaux qui ſe trouvent dans toute l'étendue de

Digitized by Google

l'Amérique Méridionale & tempérée, ont été désignés indistinctement par les Voyageurs, sous les noms de *puants*, *puants d'Amérique*, *bêtes puantes* (Voyez ce mot), *enfans du Diable*, *&c.*; & non-seulement on les a confondues entre eux, mais avec d'autres qui sont d'especes très-éloignées.

M. *de Buffon* distingue quatre especes de *mouffettes* sous les noms de *coaſe*, *conépate*, *chinche* & *zorille*; les deux dernieres appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique Méridionale, & pourroient bien, dit-il, n'être que deux variétés, & non pas deux especes différentes. Les deux premieres sont du climat tempéré de la Nouvelle-Espagne, de la Louisiane, des Illinois & de la Caroline, &c, & lui paroissent être deux especes distinctes & différentes des deux autres, sur-tout le *coaſe*, qui a le caractere particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que tous les autres en ont cinq; mais au reste, ces animaux ont tous à peu près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, & ne different, pour ainsi dire, que par les couleurs & la longueur du poil.

Le *coaſe* ou *yſquiepatli* des Mexicains est d'une couleur brune assez uniforme, & n'a pas la queue touffue comme les autres.

Le *conépate* a sur un fond de poil noir, cinq bandes blanches qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue.

Le *chinche* est blanc sur le dos & noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; il a les oreilles larges & presque semblables à celles de l'homme; sa queue est très-touffue & fournie de très-longs poils blancs, mêlés d'un peu de noir.

Le *zorille* connu sur les bords de l'*Orénoque*, sous le nom de *mapurita*, appelé aussi par les Indiens *ma-*

Digitized by Google

futiliqui, paroît être d'une eſpece plus petite; il a néanmoins la queue tout auſſi belle & auſſi fournie que le *chinche*, dont il differe par la diſpoſition des taches de ſa robe; elle eſt d'un fond noir, ſur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête juſqu'au milieu du dos, & d'autres eſpeces de bandes blanches tranſverſalement ſur les reins. La croupe & l'origine de la queue qui eſt noire juſqu'au milieu de ſa longueur, eſt blanche depuis le milieu juſqu'à l'extrémité, au lieu que celle du *chinche* eſt par-tout de la même couleur.

Tous ces animaux ſont à peu près de la même figure & de la même grandeur que le putois d'Europe ils lui reſſemblent encore par les habitudes naturelles, & les réſultats phyſiques de leur organiſation ſont auſſi les mêmes. Le putois eſt de tous les animaux de ce Continent celui qui répand la plus mauvaiſe odeur, elle eſt ſeulement plus exaltée dans les *mouffettes*, dont les eſpeces ou variétés ſont nombreuſes en Amérique, au lieu que le putois eſt le ſeul de la ſienne dans l'ancien Continent.

MOUFLON. Eſpece d'animal biſulce, cornupede, herbivore, ruminant, & qui ſe trouve en Ruſſie, dans la Sibérie Méridionale, dans la Grece, les Iſles de Sardaigne, de Corſe, & qui paroît être la ſouche primitive de toutes nos brebis, le prototype de l'eſpece ſortant des mains de la Nature; auſſi à l'extérieur paroît-il d'abord différer beaucoup de nos brebis.

M. *de Buffon*, qui a fait des recherches ſur cet objet, nous dit que le *mouflon* exiſte dans l'état de Nature: il ſubſiſte & ſe multiplie ſans le ſecours de l'homme; il reſſemble, plus qu'aucun autre animal ſauvage, à toutes les brebis domeſtiques: il eſt plus grand, plus vif, plus fort & plus léger qu'aucune d'entre elles: il a la tête, le front, les yeux & toute la face du bélier: il lui reſſemble auſſi par la forme des cornes, & par l'habitude entiere du corps; enfin,

Digitized by Google

il produit avec la brebis domeſtique; ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer qu'il eſt de la même eſpece, & qu'il en eſt la ſouche (*a*). La ſeule diſconvenance qu'il y ait entre le *mouflon* & nos brebis, c'eſt qu'il eſt couvert de poil & non de laine; mais les obſervations apprennent qu'on ne doit point regarder la laine dans les brebis domeſtiques, comme un caractere eſſentiel. La laine n'eſt qu'une production occaſionnée par le climat tempéré, car ces mêmes brebis tranſportées dans les pays chauds, y perdent leur laine, s'y couvrent de poils, & tranſportées dans les pays très-froids, leur laine y devient encore auſſi groſſiere & auſſi rude que du poil; dès-lors il n'eſt pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & ſauvage, qui a dû ſouffrir le froid & le chaud, vivre & ſe multiplier ſans abri dans les bois, ne ſoit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les brouſſailles, d'une laine que l'expoſition continuelle à l'air & à l'intempérie des ſaiſons auroit en peu de temps altérée & changée de nature; d'ailleurs, continue M. *de Buffon*, lorſqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domeſtique, le produit eſt une eſpece de *mouflon;* car c'eſt un agneau couvert de poil: ce n'eſt point un mulet infécond, c'eſt un *métis* qui remonte à l'eſpece originaire, & qui paroît indiquer que nos chevres & nos brebis domeſtiques ont quelque choſe de commun dans leur origine; & comme nous avons reconnu par expérience, que le bouc produit aiſément avec la brebis, mais que le bélier ne produit pas avec la chevre, il n'eſt pas douteux que dans ces animaux, toujours conſidérés dans leur état de dégénération & de domeſticité, la chevre ne ſoit l'eſpece dominante, & la brebis l'eſpece ſubor-

(*a*) M. *de Haller* dit que le *mouflon* retrouvé en abondance en Corſe ne paroît avoir du mouton que les cornes; il a, dit-il, l'agilité, le port & les morves du chamois. *Dict. d'Hiſtoire Naturelle commenté à Yverdon.*

Digitized by Google

donnée, puiſque le bouc agit avec puiſſance ſur la brebis, & que le bélier eſt impuiſſant à produire avec la chevre : ainſi notre brebis domeſtique eſt une eſpece bien plus dégénérée que celle de la chevre ; & il y a tout lieu de croire que ſi l'on donnoit à la chevre le *mouflon* au lieu du bélier domeſtique, elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'eſpece de la chevre, comme les agneaux produits par le bouc & la brebis, remontent à l'eſpece du bélier.

M. le Docteur *Pallas* parle très-ſavamment de l'*argali de Sibérie ;* il l'a déſigné ainſi : *Ovis fera Siberica, vulgò Argali dicta.* Conſultez les *Mélanges Zoologiques* de cet Obſervateur, *Faſcicul. XI, 1776.* La femelle de l'*argali* porte auſſi des cornes, *cornua in utroque ſexu*, &c. M. *Gmelin* parle du *mouflon* ſous les noms d'*argali* & de *ſtepniebarani* que cet animal porte dans la Sibérie Méridionale où on le trouve, depuis le fleuve Irtiſch juſqu'à Kamtſchatka. Les plus gros de ces *mouflons* (*moutons ſauvages*, ſelon les Ruſſes,) approchent de la taille d'un daim ; leurs cornes naiſſent au-deſſus & tout près des yeux, droit devant les oreilles ; elles ſe courbent d'abord en arriere, & enſuite en avant ; l'extrémité eſt tournée un peu en haut & en dehors ; depuis leur naiſſance juſqu'à peu près leur moitié, elles ſont fort ridées. C'eſt dans ces cornes que réſide toute la force de l'animal ; & tant qu'il eſt vivant, elles augmentent continuellement ſoit en épaiſſeur ſoit en longueur. Les habitans des montagnes diſent que ces animaux ſe battent ſouvent les uns contre les autres, en ſe frappant mutuellement de leurs cornes.

On peut juger de la force de ces quadrupedes, & par conſéquent des moyens de défenſe que leur a donnés la Nature, par le fait ſuivant. Le *mouflon* qui ſe voit dans la Ménagerie de Chantilly, a caſſé net un des barreaux de fer de ſa grille, en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçoit : (ce barreau

Digitized by Google

étoit carré, & large de quinze à dix-huit lignes ſur toutes les faces). Quelle force & quel acharnement ne doivent-ils donc pas apporter dans leurs combats, puiſque ſouvent ils y briſent leurs cornes? Elles ſont à leur origine de la groſſeur du poignet, & bien plus dures que dans le reſte; & on prétend qu'il y en a qui meſurées dans toute leur étendue, ont plus d'une aune de longueur; leur couleur eſt d'un jaune-blanchâtre; mais dans la vieilleſſe, elles deviennent brunes-noirâtres. Il eſt aiſé de juger par cette comparaiſon combien l'eſpece des animaux domeſtiques, en paſſant par la main de l'homme & en changeant de climat, a été modifiée, altérée & changée.

Le *mouflon* porte ſes oreilles extrêmement droites; elles ſont pointues & paſſablement larges: les jambes de derriere ſont un peu plus longues que celles du devant: le cou a quelques plis pendans; la couleur de tout le corps eſt griſâtre, mêlée de brun; le long du dos, il y a une raie d'un jaune-rouſſâtre; on voit cette même couleur au derriere, en dedans des jambes & au ventre, où elle eſt un peu plus pâle. Cette couleur dure depuis le commencement d'Août, pendant l'automne & l'hiver, juſqu'au printemps à l'approche duquel ces animaux muent & deviennent par-tout plus rouſſâtres. La deuxieme mue arrive vers la fin de Juillet. Les femelles ſont toujours plus petites; les cornes de celles-ci ſont très-minces en comparaiſon de celles des mâles, & même ne groſſiſſent guere avec l'âge: elles ſont toujours à peu près étroites, n'ont preſque point de rides, & ont à peu près la forme de celles de nos boucs privés: ces animaux s'accouplent en automne & au printemps, la portée eſt d'un ou deux petits. La chair du *mouflon* eſt bonne à manger, & eſt à peu près du goût de celle du chevreuil. Les Kamtſchadales diſent que ſa graiſſe ſur-tout, a une ſaveur délicieuſe.

Tout concourt à prouver d'une maniere évidente

la modification occaſionnée par les climats, & combien le même animal peut paroître différent de celui qui eſt la ſouche primitive. Nous avons dit à l'*article* BELIER, qu'on voit en Iſlande des brebis à pluſieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaiſſe, au-deſſous de laquelle, comme dans preſque tous les pays du Nord, ſe trouve une ſeconde fourrure d'une laine plus fine, plus douce, plus touffue. Dans les pays chauds, au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à queue longue & à courtes cornes, dont les unes ſont couvertes de laine, les autres de poils, & d'autres encore de poils mêlés de laine. La premiere de ces brebis des pays chauds eſt celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie*, *mouton d'Arabie*, laquelle reſſemble entiérement à notre brebis domeſtique, à l'exception de la queue, qui eſt ſi fort chargée de graiſſe, que ſouvent elle eſt large de plus d'un pied & peſe juſqu'à vingt livres. Dans cette race de brebis à groſſe queue, il s'en trouve qui ont la queue ſi longue & ſi peſante, qu'on leur donne une petite brouette pour la ſoutenir en marchant. Cette même brebis dans le Levant eſt couverte d'une très-belle laine, & à Madagaſcar & aux Indes elle eſt couverte de poils. Dans ces *moutons de Barbarie* toute la graiſſe qui, ordinairement dans les *moutons*, ſe porte aux reins, deſcend dans leur queue; c'eſt au climat, à la nourriture & aux ſoins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété, car ces brebis ſont domeſtiques comme les nôtres & exigent même plus de ſoins & de ménagement.

Le *mouflon* ou *mouton ſauvage* qu'on trouve en grand nombre dans la Sibérie Méridionale, dans les déſerts de la Tartarie, paroît plus fort & plus vigoureux que les autres qu'on trouve auſſi dans la Grece, dans les Iſles de Chypre, de Sardaigne & de Corſe. Cet animal a donc pu, dit M. *de Buffon*, peupler également le Nord & le Midi; & ſa poſtérité devenue domeſtique, après

Digitized by Google

avoir long-temps ſubi les maux de cet état, aura dégénéré & pris, ſuivant les différens traitemens & les climats divers, des caracteres relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant enſuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domeſtique, & toutes les autres races de brebis qu'on voit ſur le Continent. *Voyez les articles* BÉLIER, AGNEAU & QUADRUPEDES.

Le *mouflon* eſt le *muſimon* de *Pline* & de *Geſner*; le *tragelaphe* de *Belon*; la *chevre du Levant* de M. *Briſſon*; l'*ammon* de *Linnæus*.

MOULARD ou MOLÉE, eſt la *terre cimolée* des Ouvriers : celle qui eſt naturelle eſt une ſorte de *ſmectis* ou *argile à foulons*; mais celle qui eſt d'un grand uſage chez les Teinturiers, les Corroyeurs & les Peauſſiers, ſe trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs : elle eſt produite par le frottement du fer ſur le grès lorſqu'ils aiguiſent leurs uſtenſiles ſur la roue. Cette eſpece de *moulard* eſt auſſi d'uſage en Médecine : on l'eſtime aſtringent.

MOULE ou MOUCLE, *Mytulus ſeu Muſculus maris*. Nom donné à un genre de coquillages bivalves de mer, de riviere & d'étang. On en diſtingue pluſieurs eſpeces de mer, qui ſont très-connues des Curieux. En général les *moules* ſont oblongues, en les conſidérant de la tête au bord oppoſé; les deux valves ſont conſtamment égales, leur forme eſt convexe, quelquefois large vers le bas, & finiſſant en pointe au ſommet. Il y en a de remarquables par leur belle nacre intérieure & par les perles qu'on y trouve quelquefois. On les diſtingue en trois ſous-genres :

1.° Les *moules proprement dites*, dont les valves ferment exactement, & dont un des côtés eſt preſque droit, tandis que l'autre & l'extrémité inférieure ſont arrondis. Il y a : La *moule des papous*, dont la couleur eſt violette & roſe, de forme très-bombée, boſſue par

par les ſommets, d'où naiſſent deux avances arrondies en portion de cercle : la *moule du Détroit de Magellan*, ſinguliere par ſa couleur aurore, nacrée d'un bel orient, ondée de taches violettes, offrant aux yeux tant en dehors qu'en dedans, quand elle eſt dépouillée de ſa pellicule, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; les Indiens joignent & aſſujettiſſent enſemble les deux valves de cette coquille par une bordure d'écaille, & en forment ainſi une tabatiere à goulot, laquelle reſſemble aſſez à nos *poires à poudre* : la *moule de Rio de la Plata* dont la robe eſt violette-noire jouant l'opale ; la *moule* appelée la *gueule de ſouris*, par rapport à ſa forme pointue, eſt de couleur griſe, tachetée de violet & dont les bords ſont de couleur de roſe ; la *moule d'Alger*, qui eſt de couleur d'agate, avec une nacre vineuſe ; la grande *moule bleue* des parages du Languedoc ; le *çaïeu* des côtes de Normandie.

2.° Les *moules cylindriques*, dont les valves ſont fort longues, à peu près également larges des deux bouts, & qui ſe joignent très-exactement ; telles ſont les *dattes de mer*, improprement appelées *pholades bivalves*, leur coque n'eſt pas fort épaiſſe. L'eſpece connue ſous le nom de *moule arboriſée*, eſt même très-mince, nacrée en dedans, un peu aplatie vers l'un des bouts ; ſa robe eſt en partie fauve, & en partie chargée d'un deſſin en réſeau très-fin & plus coloré.

3.° Les *moules triangulaires*, nommées particuliérement *pinnes marines*, dont la forme aplatie imite à peu près un triangle iſocele, & dont les valves ne ferment point exactement. M. *Adanſon* fait un genre particulier de cette derniere *moule* ſous le nom de *jambonneau* ; Voyez *ce mot*. A l'égard des *tellines*, ce genre compoſe la ſixieme famille des *Coquilles bivalves*. Voyez TELLINE.

Décrivons maintenant la *moule de mer*, vulgairement appelée *cailleu* ou *cayeu*. C'eſt un ver teſtacée, connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure informe ou approchante de celle d'un petit muſ-

Digitized by Google

cle, d'où lui eſt peut-être venu ſon nom latin, *Muſculus*. L'animal eſt tendre, blanchâtre, un peu frangé ſur ſes bords, nageant dans une eau ſalée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, aſſez minces, convexes, & d'un bleu-noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu-blanchâtre en dedans, ordinairement liſſes des deux côtés, quelquefois chargés de vers à tuyau ou de glands marins. On apperçoit à travers les valves expoſées entre l'œil & la lumiere, de petites veines ou lignes bleues. La coquille eſt large, tranchante à ſa baſe, arrondie & finiſſant en pointe au ſommet, où eſt placé le ligament qui unit enſemble les deux pieces; il eſt d'une aſſez ample capacité, de figure rhomboïdale. M. *Van Heyde*, Médecin, a fait une exacte anatomie des *moules* : il a obſervé qu'elles ont une langue, de la graiſſe, des inteſtins, un foie, des cornes comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration que M. *Van Heyde* appelle *mouvement radieux*. Ajoutons que l'hermaphrodiſme de la *moule* eſt tel que ce ver teſtacée ſe multiplie indépendamment d'un autre animal de ſon eſpece, & eſt lui ſeul le pere & la mere de ſa poſtérité. La bouche de la *moule* eſt ſituée vers l'angle aigu de cet animal, & garnie de quatre franges flottantes en forme de mouſtaches qui paroiſſent lui ſervir de levres. Ces barbes qui bordent preſque la moitié de la *moule*, ſont un tiſſu admirable de fibres creuſes qui ſervent d'ouïes ou d'organes de la reſpiration, de vaiſſeaux pour la circulation des humeurs, & vraiſemblablement, ſelon quelques Phyſiciens, de coins pour ouvrir leurs écailles; car on obſerve deux gros muſcles ou tendons pour les fermer, & on chercheroit en vain leurs antagoniſtes, ou ceux deſtinés à les ouvrir. Lorſque la *moule* veut s'ouvrir, elle relâche les deux muſcles ou tendons, & gonfle les franges qui ſervent de coins, & qui font écarter les écailles; du moins on ne voit jamais de *moule* s'ouvrir

Digitized by Google

qu'elle ne pouſſe ſes franges dehors. Ainſi, cet animal fait concevoir les plus hautes idées de la fécondité de la Nature, par le ſpectacle intéreſſant qu'il offre aux yeux du Naturaliſte. Cet animal étonnant ſe ferme donc par la contraction de deux gros muſcles fibreux, qui ſont intérieurement attachés à chaque bouts de coquilles, & ces coquilles ſont bordées tout autour d'une membrane ou épiderme qui les applique ſi exactement l'une contre l'autre quand elles ſont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne pourroit ſortir de la *moule*. Nous l'avons inſinué, les *moules* reſpirent l'eau comme les poiſſons : ſi elles ſont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au-deſſus du talon de la coquille ; quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un ſeul coup par l'autre bout de la coquille.

M. *de Réaumur*, dans un *Mémoire ſur le mouvement progreſſif de diverſes eſpeces de coquillages*, nous apprend que les *moules* de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laiſſent pas cependant d'avoir la faculté de ſe mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le temps où il ne fait pas aſſez chaud pour tirer du ſel des marais ſalans, les pêcheurs jettent quelquefois dans ces marais des *moules* qu'ils ont priſes au bord de la mer ; ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faiſant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins ſalée, parce qu'elle reçoit celle de la pluie. Les pêcheurs jettent les *moules* ſéparées les unes des autres & à diverſes diſtances ; mais lorſqu'ils vont les pêcher enſuite, ils les trouvent aſſemblées en gros paquets, ou entaſſées par millions dans des endroits que les pêcheurs nomment *bancs de moules* : alors, on les y trouve en telle abondance, qu'en peu d'heures on en remplit des barques entieres. Pour ſe rapprocher ainſi, il a bien fallu que les *moules* fiſſent un mouvement de progreſſion ; mais il reſte à

Digitized by Google

ſavoir quelle partie elles emploient à cet uſage. Pour s'en inſtruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une *moule* par le côté oppoſé à ſa charniere ; rien ne paroît alors plus diſtinctement qu'une certaine partie noire, brunâtre & longuette, placée dans le milieu de la *moule*. On ſe fera une image aſſez reſſemblante de la figure de cette partie, en ſe rappelant celle de la langue d'un animal. C'eſt cette partie qu'on peut appeler la *jambe* ou plutôt le *bras de la moule*, puiſqu'elle ſe traîne par ſon moyen plutôt qu'elle ne marche. Quand la *moule* ſe prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir ſa coquille ; enſuite on voit paroître ſur ſes bords le bout de la jambe qu'elle alonge quelquefois juſqu'à un pouce de diſtance : il paroît que l'animal s'en ſert alors pour reconnoître le terrain ; enſuite il replie l'extrémité de cette partie, qui eſt charnue & très-flexible, ſur quelque corps pour le ſaiſir & s'y cramponner en quelque façon, de ſorte qu'en ſe contractant, ſa coquille eſt obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme qui étant couché ſur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit en ſe ſervant ſeulement de ſon bras & de ſa main pour ſaiſir un point d'appui. Les *moules* ne profitent pas ſouvent de la faculté qu'elles ont de ſe mouvoir, car elles ſont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils, & ce n'eſt que lorſque ces fils ſont rompus & qu'elles ſe trouvent iſolées, qu'elles ont recours à leurs bras.

On lit dans les *Mémoires de l'Acad.* que M. *Poupart* avoit déjà obſervé que les *moules* de riviere, étant couchées ſur le plat de leurs coquilles, font ſortir à leur volonté un bras dont elles ſe ſervent pour creuſer le ſable ſous elles, & par conſéquent baiſſer doucement de côté, de ſorte qu'elles ſe trouvent à la fin ſur le tranchant de leur coquille. Après cela elles avancent ce même bras le plus qu'il eſt poſſible, &

Digitized by Google

s'appuient enſuite ſur ſon extrémité pour attirer leur coquille à elles, & ſe traîner ainſi dans une eſpece de rainure qu'elles tracent elles-mêmes dans le ſable, & qui ſoutient la coquille des deux côtés.

Dans la *moule* de mer, c'eſt de la racine du bras dont nous avons parlé (lequel, dans les plus groſſes *moules*, a environ ſix lignes de longueur & deux & demie de largeur), que partent un grand nombre de fils, qui étant fixés ſur les corps voiſins, y tiennent la *moule* aſſujettie. Chacun de ces fils eſt gros à peu près comme un cheveu & long d'un à deux pouces. Ils ſont attachés par leur extrémité ſur des pierres, ſur des fragmens de coquille, & le plus ſouvent ſur les coquilles des autres *moules;* de là vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils ſont auſſi éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre : il y en a de collés en tout ſens ſur les différens corps qui entourent la *moule*. M. *de Réaumur* aſſure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une ſeule : ces fils ſont comme autant de petits câbles, qui tirant chacun de leur côté tiennent pour ainſi dire la *moule* à l'ancre. Ces fils ſont ceux que les Cuiſiniers ont ſoin d'arracher des *moules* de mer avant que de les faire cuire.

Mais de quelle adreſſe les *moules* ſe ſervent-elles pour s'attacher avec ces fils? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité, qui eſt beaucoup plus groſſe que le reſte? Nous avons dit que la *moule* fait ſortir de ſa coquille entr'ouverte une eſpece de bras qu'elle alonge par degrés & qu'elle raccourcit enſuite; c'eſt par cet alongement & ce raccourciſſement réitérés qu'elle peut donner à ce bras juſqu'à deux pouces de longueur, & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits plus ou moins éloignés. On voit par-là que la même partie eſt deſtinée à des fonctions fort différentes, puiſqu'elle ſert à la *moule*

Digitized by Google

tantôt de bras ou de jambes pour marcher, & tantôt de filiere pour filer. C'eſt dans l'ouvrage de M. *de Réaumur* qu'il faut voir tous ces détails, entre autres la deſcription de la fente ou du canal par où paſſe la liqueur qui forme les fils, & dans lequel elle ſe fige enſuite & prend de la conſiſtance; c'eſt ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliſte, que le procédé des vers à ſoie, des chenilles & des araignées pour filer, reſſemble à celui des Tireurs d'or, mais que le procédé des *moules*, au contraire, reſſemble à celui des Ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve dans le *Tome II de l'Académie de la Rochelle*, un Mémoire de M. *Mercier du Paty*, Tréſorier de France, ſur les *bouchots à moules*, eſpeces de parcs formés par des pieux avec des perches entrelacées, qui ſont une ſorte de clayonnage ſolide, capable d'une forte réſiſtance, & auquel les *moules* s'attachent par gros paquets pour y dépoſer leur frai, s'y engraiſſer, y croître & devenir plus ſaines & meilleures. Cet Académicien tâche de prouver par des raiſons & des expériences qui méritent d'être lues, que le mouvement progreſſif accordé à la *moule* par MM. *Poupart*, *Van Heyde*, *de Réaumur* & quelques autres Auteurs célebres, n'a aucune réalité. M. *Mercier* prétend que la *moule* ne file point le byſſus qui l'attache aux corps voiſins, puiſqu'il naît & croît avec elle comme une partie qui lui eſt eſſentielle. « Les » *moules*, dit notre Auteur, ſont ſédentaires : nées » pour un repos éternel, le même lieu les voit naître » & mourir. Elles portent en naiſſant des chaînes » qu'elles porteront toujours, & celles de leurs voi» ſins ſerviront encore pour les rendre plus fortes & » plus indiſſolubles. Mais ces chaînes n'ont rien de » triſte pour elles, leur ſalut dépend de leur cap» tivité même; leur byſſus les attache conſtamment » aux pierres, aux bois, ou les unes aux autres; » elles bravent ainſi les efforts des vents & des flots.

Digitized by Google

» Malheur aux *moules* que quelque accident détache ; » celles qui tombent dans la boue, reſteront dans » l'endroit de leur chute & y trouveront leur perte ». D'après cet expoſé, il eſt conſtant que ſi la *moule* avec la liberté de forger & de rompre elle-même ſes liens, avoit encore celle de voyager, on la verroit fonder de nouvelles colonies quand elle ſe trouveroit trop gênée ou dépourvue de nourriture. C'eſt au public éclairé à juger ce différent. Nous n'avons pu juſqu'ici trouver l'occaſion favorable de répéter les expériences de M. *du Paty*, qui dit encore que le drap marin qui enveloppe les coquillages, ſert à l'accroiſſement de leurs coquilles, de la même maniere que le bois ſe forme de l'endurciſſement de l'écorce, & les os de celui du périoſte.

La *moule* ayant la propriété de filer, ſemble partager l'emploi du ſexe & doit exciter ſa curioſité. Mademoiſelle *le Maſſon-le-Golft* inſtruite par la lecture des découvertes ſur les reproductions animales, a déſiré voir filer les *moules*, & voulu s'aſſurer ſi cet animal privé de l'eſpece de languette par le moyen de laquelle il change de lieu, le ſonde & s'y fixe ſolidement, pourroit en recouvrer une nouvelle. Pour s'en aſſurer, elle amputa cette partie à une *moule* de mer ; c'étoit le 13 Décembre 1773. Une nouvelle languette reparut le 11 Mars 1774, & la *moule* fila ; mais la *moule* s'étant fermée juſqu'au 26, la languette augmenta & reprit ſa couleur naturelle ; notre Obſervateur la vit filer juſqu'au 10 Mai. A cette époque, elle lui coupa la languette pour la ſeconde fois. Le 15 on apperçut ſa reproduction pour la ſeconde fois. Le 26, la *moule* attacha un fil, & un autre le 27. Le 4 Juin, la languette étoit alors auſſi longue, plus épaiſſe & même d'une couleur plus foncée qu'elle n'étoit dans ſon premier état. Le 9 Août, le bout de la languette de la *moule* fut coupé ; il s'eſt de nouveau reproduit & l'animal a filé. La *moule* mourut

Digitized by Google

le 15. Ces expériences ont été répétées en 1774, par le même Obſervateur, Mademoiſelle *le Maſſon-le-Golfe*, elles ont eu le même ſuccès. Ceci indique une reproduction parfaite, confirme le ſentiment de M. *de Réaumur*, & ne favoriſe pas l'hypotheſe de M. *Mercier du Paty*.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un bouchot, pourvu qu'on y laiſſe un dixieme de la peuplade & même un peu plus, comme cinq à ſix mille, pour peu qu'un parc ait été dégarni. Cette récolte ſe fait depuis le mois de Juillet juſqu'en Octobre; le temps du frai & le commencement des chaleurs en ſont ſeulement exceptés.

La *moule* de mer ſe trouve abondamment & par bancs le long de nos côtes maritimes. Ce petit ver teſtacée a des ennemis; car outre qu'on s'en ſert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poiſſon, M. *de Réaumur* a obſervé qu'il y a un petit coquillage de l'eſpece de ceux qu'on nomme en latin *Trochus* (*ſabot*, eſpece de limaçon à bouche aplatie), qui en fait ſa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une *moule*, la perce d'un trou très-rond, de la largeur d'une ligne, & y fait paſſer une eſpece de trompe longue de cinq à ſix lignes, qu'il tourne en ſpirale & avec laquelle il ſuce la *moule*. M. *de Réaumur*, qui a obſervé que les *moules* vides étoient toujours au moins percées d'un trou, eſt perſuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les *moulieres*. On rapporte qu'en quelques lieux du Bréſil, on voit des *moules* ſi groſſes, qu'étant ſéparées de leur coquille, elles peſent quelquefois juſqu'à huit onces chacune; & que les coquilles de ces groſſes *moules* ſont d'une grande beauté. Il y a des pinnes marines qui ſont des eſpeces de *moules triangulaires* qui les ſurpaſſent beaucoup en poids & en grandeur. *Voyez* PINNE MARINE.

Liſter dit que chez quelques habitans de Lancaſtre

Digitized by Google

en Angleterre, le principal uſage des *moules* eſt de ſervir à fumer les terres voiſines de la mer, d'où on les tire par charretée. M. *Linnæus* dit que le territoire de la province de Helſingie en Suede eſt en grande partie compoſé des mêmes coquillages : il ajoute que les Flamands mangent des *moules*, auſſi bien que les Anglois (il auroit pu y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les *moules* de mer ſont les plus eſtimées : elles ſont en effet d'un bien meilleur goût, & plus ſaines que celles de riviere ou d'étang. On doit choiſir les *moules* tendres, délicates & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon eſtomac, encore faut-il en uſer modérément ; car elles ſe digerent difficilement, & produiſent des humeurs viſqueuſes : elles paſſent même pour exciter la fievre & pour cauſer des obſtructions dans le bas-ventre.

De tout temps on a obſervé des maladies cauſées par des *moules* venimeuſes. *Werlhoff* dit qu'un homme robuſte, immédiatement après avoir mangé des *moules*, fut attaqué d'une cardialgie, de vomiſſemens & d'une fievre pourpre, & qu'il en mourut le troiſieme jour. Une Dame de Mecklembourg, ayant mangé des *moules* venimeuſes, éprouva outre les ſymptômes ordinaires, une très-grande hémorragie utérine. *Mentzel* ajoute à ces ſymptômes, des convulſions continuelles, & *Meibonius* parle de paſſions iliaques, cauſées par des *moules* venimeuſes.

Le Docteur *Mæhring*, dans le *VII.e Volume des Ephém. d'Allemagne, année 1774, page 115*, rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent que les *moules* ſont ſujettes à devenir venimeuſes par des maladies qui leur ſurviennent & qui en rendent l'uſage très-dangereux. Ces maladies de la *moule* ſont la mouſſe & la gale : les racines de la mouſſe s'introduiſent dans la coquille, l'eau pénetre par ces ouvertures &

Digitized by Google

la diſſout peu à peu. La gale eſt formée par une ſorte de tubercules qui naiſſent de la diſſolution de la coquille. Certains petits crabes qui ſe logent quelquefois dans les *moules*, peuvent auſſi contribuer à les rendre malſaines. Quelques perſonnes ayant mangé de ces *moules*, ont été attaquées d'anxiétés & de convulſions accompagnées d'éruptions cutanées.

La nature du venin des *moules* a été inconnue juſqu'à nos jours : des obſervations réitérées ont ſeulement donné lieu au proverbe ſuivant, *les moules ſont mal-ſaines dans les mois où la lettre R n'entre point :* ce qui ſe confirme réguliérement tous les ans, cette maladie ne régnant que pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août. Le haſard enfin a fait connoître à M. *J. B. de Beunie*, la cauſe de cette maladie. Un vomitif ordonné à un homme qui ſe croyoit près de périr, pour avoir mangé des *moules* venimeuſes, lui fit rendre une *étoile marine*, de la grandeur de trois lignes, & d'abord les ſymptômes affreux diſparurent, c'étoit au mois d'Août 1769 : M. *de Beunie*, d'après ce fait, ſe tranſporta ſur les bancs ou lieux d'où l'on tire les *moules* : quelle fut ſa ſurpriſe d'y remarquer autant de petites étoiles marines que de *moules !* il en ramaſſa une bonne quantité pour faire les expériences qu'il projetoit. Des bateliers lui aſſurerent qu'avant le mois d'Août l'on ne trouve que de grandes étoiles de mer, & que dans le courant du même mois, on en rencontre de petites qui parviennent à leur grandeur naturelle en Octobre, & qu'en hiver leur nombre diminue conſidérablement ; mais qu'alors, par la conſtruction de leurs rayons, elles ont une figure preſque ſphérique. En maniant cet inſecte, M. *de Beunie* eut les mains enflées, engourdies & enflammées. De retour chez lui, il fit avaler à un chien de taille médiocre, trois de ces petites étoiles marines, crues & enveloppées d'un morceau de viande ; le chien en mourut

Digitized by Google

dix heures après. Un autre chien qui fut ſoumis à la même épreuve, en fut très-malade : on le guérit promptement en lui faiſant avaler beaucoup de vinaigre ; des étoiles marines cuites ou ayant ſimplement bouilli, quoique données en plus grande quantité à des chiens, ne produiſirent pas d'effet dangereux. Il réſulte de cet expoſé, qu'on court un danger réel, en mangeant des *moules* crues dans la ſaiſon où le frai des étoiles marines (ou le *qual*) eſt dans les rivieres. Les vomitifs, & notamment le vinaigre, ſont les antidotes. Voici les ſignes diagnoſtiques que préſentent ceux qui ont mangé des *moules* venimeuſes. Ils éprouvent une ardeur dans la gorge ; les levres, la langue, l'œſophage, l'eſtomac, s'enflent ; la parole devient difficile, la tête ſe gonfle, les yeux s'enflamment, & ſont quelquefois hagards : la ſuperficie du corps devient gonflée & enflammée, même plus rouge que dans une éryſipele, il s'y joint une démangeaiſon inſupportable, une reſpiration très-gênée, beaucoup d'inquiétudes, quelquefois des convulſions & des douleurs cuiſantes. Les remedes appropriés & adminiſtrés promptement guériſſent le malade en trois ou quatre heures, quoique l'engourdiſſement ſubſiſte quelquefois pendant pluſieurs jours ; la ſaignée ne doit avoir lieu que pour calmer l'irritation du genre nerveux & prévenir le dangereux ſymptôme de l'inflammation. *Voyez* maintenant *l'article* ÉTOILE MARINE. M. *du Rondeau* prétend que les *moules* mangées crues en Avril & en Septembre, ne ſont pas toujours ſans danger, même après avoir paſſé par le feu. Il conſeille à ceux qui s'en trouvent incommodés, l'uſage d'un bain d'eau très-aiguiſée de vinaigre, des lavemens nitrés ; il aſſure que les *moules* bien lavées & cuites dans du vinaigre armé de quelques grains de poivre, ſont rarement mal-faiſantes. Conſultez le *Journ. de Phyſ. 1779, Tom. XV, pag. 384*, & le *Tome XXI, 1782, pag. 66.*

Digitized by Google

On prétend que les écailles des *moules* étant calcinées & pulvériſées, ſont un excellent diurétique : je les croirois plutôt abſorbantes. Les Maréchaux emploient contre les taies & les onglets qui naiſſent ſur les yeux des chevaux, cette poudre en guiſe de collyre ſec, qu'ils leur ſoufflent dans les yeux.

MOULE DE RIVIERE ou D'ÉTANG, *Mytulus fluviatilis aut lacuſtris.* C'eſt un teſtacée fort différent de celui de mer : on en diſtingue deux eſpeces ; la premiere eſt celle dont la charniere ſe trouve garnie de fort groſſes dents ; la ſeconde eſt celle dont la charniere paroît liſſe, tant les dents en ſont petites. La *moule* d'eau douce eſt du genre des *Tellines.* M. *Merry* y a découvert le même hermaphrodiſme que dans la *moule de mer ;* mais il dit auſſi que la coquille de la *moule de riviere* s'entr'ouvre par le moyen d'un puiſſant reſſort, & ſe ferme par la contraction de deux forts muſcles. Cet animal nage dans l'eau, & paroît quelquefois voltiger ſur ſa ſurface, dit M. *Poupart :* il rampe plus communément dans la vaſe ſur laquelle il reſte preſque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal ſont deux ovaires & deux véſicules ſéminales ; chaque ovaire & chaque véſicule ont leur canal propre ; c'eſt par ces quatre canaux que les œufs & la ſemence de la *moule* ſe rendent dans l'anus, où ces deux principes s'uniſſent enſemble en ſortant, ce qui ſuffit pour la génération. Au reſte, il eſt à remarquer que les ovaires de la *moule* ne ſe vident de leurs œufs qu'au printemps, & ne s'en rempliſſent qu'en automne ; de là vient qu'on les trouve toujours vides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal, l'air entre par l'anus dans les poumons. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, p. 408.* Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, *Conſultez l'année 1706, page 60 de la même Académie.*

Schelhammer dit dans les *Ephémérides des Curieux*

Digitized by Google

de la Nature, *Déc. 11*, *année 1687*, qu'en Allemagne les *moules* ſont fort abondantes dans les fleuves & reſſemblent à celles de la mer, par la groſſeur & par la figure, mais qu'elles ne ſont pas ſi bonnes à manger.

La *moule d'étang* eſt toujours plus grande que celle de riviere; mais c'eſt néanmoins le même ordre d'animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le ſable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pouces & même davantage; au beſoin elle fait ſortir une grande plaque ou langue, & ouvre ſes deux battans de même que la *moule* de riviere. On remarque que les *moules d'étang* ſont plus ſolitaires que celles de riviere, & la configuration de leurs valves imitant une navette de Tiſſerand, eſt différente de celle des *moules de mer* qui a une partie pointue & l'autre large & aplatie.

Pluſieurs *moules* fluviatiles donnent d'aſſez belles perles; telles ſont les *moules* d'Ecoſſe, de la Vologne & de l'étang de Saint-Jean-de-Nancy en Lorraine & de Saint-Savinien. *Rolfincius* parle de celles du Nil, *Kriger*, de celles de Baviere, *Velſch*, de celles des marais près d'Augsbourg, & on lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc.*, *ann. 1769*, qu'on en a trouvé de ſemblables dans les foſſés du Château de Maulet, près Houdan en Beauſſe; *Voyez* maintenant l'*article* NACRE DE PERLES.

MOULE FOSSILE ou MUSCULITE, *Mytulites*. Ce ſont des *moules* devenues foſſiles, ſouvent pétrifiées, quelquefois minéraliſées; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. *Voyez au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES, *& à la fin du mot* PYRITE.

MOURETIER ou MORET; c'eſt l'*airelle*. Voy. *ce mot*.

MOURINE. *Voyez à l'article* PASTENAGUE.

MOURINGOU, *Rheed*. *Voyez à l'article* BEN.

MOURON, *Anagallis*. Petite plante fort connue,

Digitized by Google

& dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous ne parlerons ici que du *mouron mâle*, du *mouron femelle* & du *mouron d'eau*.

Le MOURON MALE ou MOURON A FLEURS ROUGES, *Anagallis mas*, Dod. Pempt. 32 ; *Anagallis phœniceo flore*, C. B. Pin. 252 ; *Anagallis arvenſis*, Linn. 211 ; a une racine ſimple & fibrée : ſes tiges ſont tendres, herbacées, foibles, anguleuſes & couchées ſur terre : ſes feuilles ſont petites, arrondies, liſſes, glabres, oppoſées le long des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, aſſez ſemblables à celles de la morgeline : ſes fleurs ſont pédiculées, à roſette à cinq quartiers & rougeâtres ; il leur ſuccede de petits fruits ſphériques, membraneux, qui s'ouvrent tranſverſalement par la maturité en deux parties, remplis de petites graines anguleuſes & brunâtres.

Le MOURON FEMELLE ou MOURON A FLEURS BLEUES, *Anagallis fœmina*, Dod. Pempt. 32 ; *Anagallis cæruleo flore*, C. B. Pin. 252. Il ne differe du précédent, que par ſa fleur bleuâtre & qui eſt quelquefois blanche.

L'un & l'autre *mourons* ſont annuels, croiſſent dans les champs, dans les jardins & les vignobles ; les petits oiſeaux granivores, qu'on tient en cage, en ſont friands ; toute la plante a une ſaveur d'herbe un peu auſtere : elle eſt céphalique, vulnéraire & ſudorifique ; ſon ſuc convient dans la peſte, & pour le crachement purulent : ſa décoction mondifie les ulceres, & eſt bonne, dit-on, contre la morſure des chiens enragés. Cette vertu antihydrophobique vient d'être reconnue par pluſieurs Membres de la *Société Economique* de Berne. M. *de Haller* obſerve que c'eſt une opinion qui a repris faveur de nos jours, même en Baviere & en Franconie. Le *mouron* n'a cependant, dit-il, aucune qualité extérieure qui annonce une vertu auſſi unique que l'eſt celle de vaincre le poiſon du chien enragé.

Digitized by Google

MOURON D'EAU ou MOURON AQUATIQUE ou SAMOLE, *Anagallis aquatica, folio rotundo, non crenato*, C. B. Pin. 252; *Samolus Valerandi*, J. B. 3, 791, Linn. 243. Plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine eſt fibrée, blanche & vivace: elle pouſſe des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, droites, revêtues de petites feuilles ovales, ſpatulées, très-liſſes & entieres: il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leur bord: les fleurs ſont blanches, diſpoſées en grappes, droites, formées en godet découpé en roſette; il leur ſuccede des capſules ovales qui renferment dans une ſeule loge pluſieurs ſemences menues & rouſſâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ſes graines ſont mûres en Septembre: on peut manger ſes feuilles en ſalade: en Médecine elle eſt eſtimée antiſcorbutique, vulnéraire & apéritive; mais elle eſt peu d'uſage. *Voyez* SAMOLE.

MOURON DES PETITS OISEAUX. *Voyez* MORGELINE.

MOURON, en Normandie eſt le nom de la *ſalamandre*. Voyez *ce mot*.

MOUS ou MOUX ou MOLLUSQUES, *Animalia mollia aut Molluſca*. Nom que l'on donne à des animaux de mer, qui étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matiere qui leur tient lieu de ſang: tels ſont les *polypes*, la *ſeche*, le *calmar*, le *concombre marin*, l'*ortie de mer*, la *velette*, la *plume de mer*, la *chenille* ou la *taupe de mer*, le *raiſin de mer*, les *poumons marins*, le *lievre marin*, l'*anémone de mer*, la *pomme folle de mer*. Voyez *ces mots*.

Quelques Naturaliſtes ne regardent les *molluſques* que comme des eſpeces de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, ſe fondant ſur ce qu'ils ſont, dit-on, deſtitués de tête, d'oreilles, de nez,

Digitized by Google

d'yeux, de pieds & de poumons ; mais l'expérience eſt contraire ; s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils en ont au moins quelques équivalens. Parmi les *molluſques* les plus étranges, diſent-ils, il y en a de nus avec des bras, & qui vont & viennent dans l'Océan : il y a des *molluſques* qui portent leur maiſon, ce ſont les *ourſins*. Enfin, ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la *belemnite*, le *lithophyte*, le *tæthya*, la *néréide* ou l'*animal du tubipore*, la *méduſe*, la *mentula* ou le *priape de mer*, l'*holothurie*, & une grande quantité d'autres animaux marins & zoophytes qu'on ne connoît pas encore bien. En effet la Nature les a tellement multipliés & variés, & il y a une ſi grande différence entre les eſpeces mêmes, que les meilleurs Obſervateurs ſont ſouvent embarraſſés à quel genre ils doivent rapporter tel & tel animal.

MOUSQUITE. *Voyez* MOSQUILLES.

MOUSSACHE. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MOUSSE, *Muſcus*. Ce genre ou ordre de plantes eſt fort étendu, & même ſi nombreux que dans les environs de Paris, M. *Vaillant* en comptoit juſqu'à cent trente-ſept eſpeces ; mais l'on n'a pas encore bien décidé ce qui eſt eſpece ou variété dans la plupart des *mouſſes*. Ces plantes, dit M. *Adanſon*, approchent beaucoup de la famille des *Pins*, ſur-tout par la forme & la diſpoſition de leurs feuilles, & par les cônes des fleurs femelles de la plupart. Les *mouſſes* ſont ordinairement ramaſſées en gazon ou en touffes, ou diſpoſées en faiſceaux, & rampent ſouvent en s'étendant comme un tapis à la ſuperficie de la terre, ſur les pierres, ſur les troncs & les branches d'arbres & dans l'eau ; les rochers les plus durs & les plus unis ſont couverts d'une eſpece de *mouſſe* qu'on ne peut déraciner ſans détacher quelques parcelles du rocher. La deſtruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine qui contient les embryons propres à produire une nouvelle *mouſſe* plus abondante, & par ſucceſſion

Digitized by Google

ceſſion de temps le rocher ſe couvre peu à peu d'une plus grande quantité de terre où des herbes peuvent croître, puis des plantes plus élevées, enſuite des brouſſailles, des arbriſſeaux & enfin des arbres. On connoît des *mouſſes* qui ont bien moins de quatre lignes de hauteur, telle eſt la *phaſque*; d'autres ont juſqu'à cinq ou ſix pieds de longueur, tel eſt le *lycopode*. Quelques-uns prétendent que les *mouſſes*, vu leur petiteſſe, ſont parmi les végétaux, ce que ſont les mouches parmi les animaux, & que le mot *Muſcus*, (mouſſe) vient du mot *Muſca* (mouche), *Linnæi Critica Botanica*, 55. Quelque petites que ſoient ces plantes, la plupart ſont vivaces, toujours vertes, & repouſſent autant à leur extrémité ſupérieure qu'elles perdent par la pourriture à l'extrémité inférieure. C'eſt ainſi que ce végétal ſe rajeunit par l'une de ſes extrémités, tandis qu'il vieillit par l'autre. Les *mouſſes* végetent lentement, & leur fructification ne s'accomplit guere que dans l'eſpace de quatre à ſix mois.

Les *mouſſes*, quoique deſſéchées depuis pluſieurs années, ont la propriété de reverdir de nouveau lorſqu'on les humecte; auſſi aiment-elles les lieux frais, humides & à l'abri du ſoleil. Leurs racines ſont menues, fibreuſes, rameuſes, mais courtes & ramaſſées: les tiges ſont des branches cylindriques, foibles, rampantes, & jettent des racines de tous côtés: les feuilles ſont ſeſſiles, alternes, ou oppoſées, ou verticillées quatre à quatre, fort petites, plus ou moins entieres, la plupart triangulaires, un peu concaves, aſſez ſerrées; elles ſont communément imbriquées & ſe touchent entre elles: le feuillage eſt diſpoſé circulairement dans le plus grand nombre, & aplati ſur un même plan dans d'autres. Les fleurs mâles ſont ſéparées des fleurs femelles, & quelquefois ſur des pieds différens; ce ne ſont que des étamines & des capſules ou urnes, ou des cônes formés de feuilles rapprochées, & ſouvent ouvertes en étoiles: les fleurs fe-

Digitized by Google

melles ſont toujours au-deſſous des fleurs mâles lorſqu'elles ſont ſur le même pied : la pouſſiere fécondante & les graines conſiſtent dans des globules ſphériques & jaunes dans les unes, & ovoïdes dans les autres. Les graines des *mouſſes* ont été découvertes en 1719 & 1741 par *Dillen.* M. *Linnæus* les a auſſi obſervées (*a*).

On diviſe les *mouſſes* d'après *Dioſcoride*, en *Hypnum*, *Bryum*, *Sphagnum*, &c. &c. La plante *buxbaumia* eſt de l'ordre des *Mouſſes* à coiffe & monoïques ; elle eſt ſans feuilles. *Voyez* BUXBAUME. Le *politric* commun eſt de l'ordre des *Mouſſes* à coiffe & dioïques, à urnes renverſées. *Voyez* PERCE-MOUSSE.

Les *mouſſes* ont une urne chargée d'une coiffe ou une urne qui en eſt privée. Dans le premier cas, on obſerve des *mouſſes* qui n'ont que des fructifica-

(*a*) Ces fleurs mâles & femelles ſont encore bien incertaines, dit M. *de Haller* ; & différens Auteurs les ont entendues bien différemment. Preſque toutes les *mouſſes* ont des capſules ou nues ou couvertes d'une gaîne conique, remplie d'une pouſſiere. Cette capſule a preſque toujours un couvercle plus ou moins plat, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le contour de ce couvercle produit un ou pluſieurs rangs de filets élaſtiques, qui ſe redreſſent peu à peu, & font ſauter le couvercle. La capſule répand alors une pouſſiere, le plus ſouvent contenue dans la cavité ſimple de la capſule ; mais il y a des *mouſſes* dont la capſule a un ſac membraneux, concentrique à la capſule & rempli de pouſſiere ; & d'autres dont la capſule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'eſt là ce que *Linnæus* appelle *antheres* ; & certainement, dit M. *de Haller*, il y a bien de l'analogie entre les *antheres* & les capſules du *lycopodium*. Mais *Micheli* a vu dans la même pouſſiere des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du ſperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de M. *Linnæus*, c'eſt que d'habiles gens aſſurent avoir vu cette pouſſiere végéter & produire de petites plantes de la même eſpece ; ce qui prouveroit qu'elle appartient plutôt à la claſſe des graines.

Pour les organes femelles de M. *Linnæus*, c'eſt une pouſſiere plus ou moins fine contenue dans des eſpeces de roſes, que des tiges ſans capſule portent preſque toujours à leur ſommité, & quelquefois ſur une tige. M. *de Haller* dit être bien certain que dans l'un & l'autre cas cette prétendue pouſſiere eſt un amas de véritables feuilles ; c'eſt un bouton comme celui des arbres.

Digitized by Google

tions anthériformes, telles que la *buxbaume*, le *bryum*, l'*hypnum*, la *fontinalis*. Ce premier ordre offre encore par ſous-diviſion des *mouſſes* qui ont deux ſortes de fructifications, l'une anthériforme & l'autre en roſette; tels ſont le *polytric* commun appelé *perce-mouſſe*, le *mnium* & le *ſplachnum*. Dans le ſecond cas (l'urne privée de coiffe) les *mouſſes* ont des tiges garnies de feuilles, comme en ont le *lycopode*, le *ſphagnum*; ce ſecond ordre offre par ſous-diviſion des *mouſſes* ſans tiges, les urnes & les feuilles ſont toutes radicales, comme dans le *phaſcum*. Voyez BUXBAUME, BRY, HYPNE, FONTINALE, PERCE-MOUSSE, MNIE, SPLANC, LYCOPODE, SPHAIGNE & PHASQUE. Suivant quelques-uns, la *phaſque* & le *ſplanc* appartiennent aux FUCUS. Voyez *ce mot*.

En général les *mouſſes* ſont ſans ſaveur: celles qui croiſſent dans l'eau, comme le *ſphaigne des marais*,

Pluſieurs regardent les *mouſſes* comme des plantes imparfaites, parce que la fructification n'y eſt pas clairement connue.

M. *Necker*, Botaniſte de l'Électeur Palatin, vient de donner un Ouvrage ſur les *Mouſſes*; cet écrit n'admet pas les parties de la fructification dans ces ſortes de plantes: il n'admet qu'une ſeule claſſe ou famille de *mouſſes*, qu'il diviſe enſuite en trois ordres, dont les caracteres ſont établis ſur la germination. Toutes les *mouſſes*, dit-il, ſont pérennelles, vivipares, & leur germination n'eſt pas toujours la même: dans les unes elle eſt feuilletée, *Muſci frondeſcentes*; dans d'autres, elle eſt à plumes, *Muſci plumaſcentes*; & dans quelques-unes enfin, elle eſt à ſimple bourgeon, *Muſci gemmaſcentes*. Cet Ouvrage, qui ſouffrira peut-être beaucoup de contradictions, mérite cependant d'être lu par les Curieux en Botanique.

Enfin, un habile Muſcographe, M. *Jean Hedwig*, paroît avoir véritablement trouvé les fleurs & les fruits des *mouſſes* feuillues, ainſi que la maniere dont elles ſe propagent par ſemences. Dans les *mouſſes*, ſuivant M. *Hedwig*, les fleurs qu'on avoit regardées comme femelles, ſont préciſément les mâles, & les prétendues antheres ſont des capſules remplies de ſemences. Il faut mettre dans une goutte d'eau les petites parties qu'on voudra examiner à l'aide du microſcope & de quelques aiguilles. Les *mouſſes*, malgré leur occultation, leur petiteſſe, mettent ſouvent autant de temps que les plus grandes plantes à faire mûrir leurs fruits. Ces ſemences, dit M. *Hedwig*, ont des corylédons, une radicule & une plumule.

Digitized by Google

étant mises au feu, rougissent & se réduisent en cendres, sans donner aucune flamme (excepté la poudre des étamines du *lycopodium*). L'espece de *mirmau*, appelée par *Tournefort*, *Muscus squamosus abietiformis*, dont *Dillen* donne la figure sous le nom de *selago*, tab. 56, f. 1, est un purgatif & un vomitif aussi violent que l'hellébore, & qui trouble extrêmement le cerveau. La plupart des *mousses* sont purgatives, vermifuges & sudorifiques. Aux Indes, on regarde l'espece du *lycopodium*, appelé *tana-pouel* dans l'*Hort. Malabar. Vol.* 12, *t.* 14, comme un excellent aphrodisiaque, & cette plante est célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préside. Les habitans du Nord font de bons coussins & des sommiers avec la grande espece de *mousse*, appelée *sphagnon* par *Dillen*, *t.* 32, *fig.* 1, 2, & ils emploient la *mousse* qu'il nomme *Fontinalis antipyretica* dans leurs foyers pour empêcher les incendies, fondés sur ce que cette plante est antipyrétique, c'est-à-dire qu'elle ne prend ni ne communique la flamme; *Voyez* FONTINALE. Toutes les *mousses* bien séchées sont d'un usage merveilleux pour conserver secs les corps susceptibles d'humidité, & pour entretenir long-temps de jeunes plantes dans leur humidité sans les exposer à la pourriture, lorsqu'on veut les transporter fort loin. On se sert de la *mousse* commune pour garnir la peau des oiseaux morts, &c.

Maintenant nous nous contenterons de parler des *mousses* qui méritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *Muscus terrestris vulgatior*, Dod; Lob. Icon.; *Muscus vulgatissimus*, C. B.; Tourn.; est la plus commune de toutes les *mousses*, tout le monde la connoît: c'est une plante rampante, une espece de *lichen*, dit-on, qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui est pendant presque toute l'année, l'ornement des prairies ombragées,

Digitized by Google

des bois, des forêts; elle croît moins communément sur les pierres à large surface dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur une côte.

Cette sorte de *mousse* est astringente, propre pour arrêter les hémorragies, étant appliquée dessus; c'est un secret, dit *J. Bauhin*, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font usage de cette *mousse* pour calfater les vaisseaux. On l'emploie aussi à tenir frais les jeunes plants que l'on transporte fort loin. Le même *J. Bauhin* assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus, au mois de Mars, de la cendre qui aura servi à passer la lessive. Les arracher à la herse, sur-tout celles qui étouffent & font périr les foins, paroîtroit un procédé plus certain & moins dispendieux. La *mousse* est beaucoup plus légere que la terre qui l'est le plus.

La MOUSSE RAMPANTE A MASSUE ou MOUSSE DES BOIS, appelée *plicaire*, *lycopode*, *pied* ou *patte de loup*, *Lycopodium clavatum*, Linn. 1564; Dill. tab. 58, f. 1; *Plicaria*, *Cingularia Officinarum*. Elle est de l'ordre des *Mousses à urne privée de coiffe*, mais à urne réniforme & sessile, à tige garnie de feuilles. Le *lycopode* croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois aux environs de Paris & en Suisse: il pousse une tige longue de deux à quatre pieds, & quelquefois davantage, qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles éparses, mais très-rapprochées & pres-

Digitized by Google

que imbriquées, très-étroites, aiguës, rudes au toucher, terminées par un poil assez long, & toujours vertes; de l'extrémité de ces fléaux, il s'éleve des pédicules grêles, arrondis, presque nus, chargés de petites écailles écartées, divisés en rameaux courts, représentant chacun vers sa sommité, une simple ou double massue molle, d'un blanc-jaunâtre, qui contient les urnes : ces urnes répandent à leur maturité, d'elles-mêmes ou quand on les touche, une poussiere jaunâtre, semblable à de la fleur de soufre, & qui est très-facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle ordinairement *soufre végétal;* c'est dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, qu'on y peut recueillir cette espece de poudre subtile, jaunâtre qui ne se fond pas à l'eau même bouillante, mais qui étant jetée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout d'un coup, brûle comme une résine pulvérisée, détonne & fulmine comme la poudre à canon : on s'en sert en Moscovie & en Perse dans la composition des feux d'artifice. On l'introduit aussi dans les torches qui contiennent de l'esprit de vin, & qui étant enflammées font un si bel effet au spectacle de l'Opéra. Les doigts empreints de cette sorte de poudre, & plongés ensuite dans un vase rempli d'eau, n'en sont point mouillés. On y substitue quelquefois la poussiere fécondante du pin, dans les expériences physiques.

La décoction de cette plante est très-diurétique, & est un bon topique contre la goutte chaude; mise en poudre & délayée dans du vin rouge, elle arrête la diarrhée, la dyssenterie, affermit les dents & guérit le scorbut. La substance pulvérulente dont nous venons de parler, est estimée bonne contre l'épilepsie & les coliques venteuses des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en servent communément contre une maladie endémique des cheveux appelée *plica*, aussi l'appelent-ils *Plicaria.*

On distingue une autre espece de *lycopode*, il croît

Digitized by Google

dans les endroits marécageux & humides. C'eſt le *Lycopodium inundatum*, Linn. 1665; Dillen, tab. 61, f. 7. Sa tige eſt longue d'environ quatre pouces, rameuſe, rampante & feuillée; les rameaux fertiles ſont redreſſés, feuillés, longs d'un pouce & demi; les maſſues ſont feuillées, longues d'un pouce & d'un vert pâle.

La poudre fécondante de *pied de loup* eſt uſitée en Allemagne, comme l'eſt ici la poudre de réglisſe pour durcir les bols; mais ſon grand uſage, dit M. *de Haller*, c'eſt d'adoucir les écorchures de la peau des enfans, les bleſſures même au ſein des nourrices.

La MOUSSE D'ARBRE ou USNÉE COMMUNE, *Muſcus arboreus villoſus*, J. B.; Raij Hiſt.; & *Uſnea officinarum*, C. B.; eſt une eſpece de *lichen* dont les feuilles ſont découpées menu comme des poils, blanchâtres, molles; elle naît dans les crevaſſes & ſur les écorces raboteuſes de pluſieurs arbres, comme ſur le chêne, ſur le peuplier, ſur l'orme, ſur le bouleau, le pommier, le poirier, le pin, le ſapin, le picea, le cédre & ſur le larix ou méleze. La plus eſtimée eſt celle que l'on ramaſſe ſur le cédre, elle eſt fort aſtringente; priſe en décoction, elle arrête le vomiſſement, le cours de ventre & les hémorragies: des Parfumeurs font avec cette *mouſſe* pulvériſée, le corps de leur poudre de Chypre. La *mouſſe* qui croît ſur le chêne eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un fort bon remede pour la coqueluche épidémique des enfans: on la donne en poudre depuis vingt juſqu'à trente grains, ſuivant l'âge des enfans. Cette plante, *fauſſe paraſite*, nuit ſinguliérement aux arbres. *Voyez* ce que nous en avons dit au *mot* ARBRE.

LA MOUSSE MEMBRANEUSE ou NOSTOCH DES ALLEMANDS ou MOUSSE FUGITIVE, *Noſtoch*, eſt une eſpece de *lichen* ſingulier ou de *mouſſe* membraneuſe, (des Botaniſtes diſent que c'eſt une plante de l'ordre des *Fucus*, Voyez *ce mot*.) un peu onctueuſe, comme

Digitized by Google

une eſpece de gelée flottante ou tremblante au toucher, & preſque toujours ondulée, pliſſée, entortillée, de couleur verte pâle, un peu tranſparente, ſans ſaveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés. C'eſt le *Tremella noſtoc*, Linn. 1625; Dillen. tab. 10, f. 14. Ce corps ne ſe fond pas entre les doigts; tenace par nature, on a quelque peine à le déchirer, comme ſi c'étoit une feuille, & néanmoins on n'y voit ni fibres ni nervures. On en trouve par-tout aux environs de Paris, ſur la terre ſablonneuſe; lorſqu'elle s'étend, elle reſſemble un peu à la *mouſſe* à feuille de laitue: elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printemps & celui de l'automne.

M. *Magnol* dit que cette plante naît immédiatement après une grande pluie ſur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui ſont oppoſés au ſoleil levant, mais qu'elle ſe ſeche bien vîte au vent; alors elle ſe pliſſe, ſe chiffonne, s'affaiſſe, reſſemble à une petite croûte, & paroît avoir diſparu ou péri, voilà pourquoi on l'appelle *fugitive*: elle ſe diſſout preſque entiérement dans l'eau, & ſe corrompt en peu de temps. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, eſt ſon origine qui paroît inſtantanée, & en comparaiſon de laquelle la naiſſance des champignons eſt très-tardive. Lorſqu'on ſe promene en été dans un jardin où il n'y avoit pas le moindre veſtige de ce ſingulier végétal, s'il vient à pleuvoir, & qu'une heure après on retourne au même endroit du jardin, on en trouvera une quantité prodigieuſe.

Les Alchimiſtes à qui nous devons la connoiſſance du *noſtoch*, en racontent des choſes merveilleuſes, le décorent de noms céleſtes, & le regardent comme le principe radical de toute la nature végétale: leurs écrits ſont à ce ſujet remplis de fables & d'obſcurités. Le *noſtoch* eſt le *Cœli-folium* de *Paracelſe*, le *Flos terræ* & le *Flos cœli* de pluſieurs Auteurs.

Digitized by Google

Des Botaniſtes l'appellent *uſnée plante*, *Uſnea plantarum*. M. *Magnol*, Profeſſeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait rangée parmi les plantes : M. *Tournefort* en a fait de même. Mais M. *de Réaumur* eſt celui qui a découvert ſa véritable nature : ce Naturaliſte dit que quand le *noſtoch* a été ſéché de maniere à perdre ſa couleur & même à échapper à la vue, une nouvelle pluie le reproduit de nouveau & le rend viſible. Ainſi ce petit végétal ſe transforme ſucceſſivement, toujours diſpoſé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy* le jeune, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1708*, prétend avoir fait connoître plus évidemment que perſonne, la végétation des principes qu'on retire du *noſtoch* & ſes uſages. Il aſſure avoir trouvé à cette plante des racines, & en a même donné la deſcription ; cependant M. *de Réaumur* a toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit point. Il a remarqué dans de certains temps, ſur la ſurface de quelques-unes de ces plantes, quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette plante, & il les a ſemées dans des vaſes particuliers ; les graines ont germé, mais il n'y a jamais obſervé aucune racine ; les jeunes feuilles forment toute la plante. Or, s'il eſt vrai que le *noſtoch* n'ait point de racines, il faut néceſſairement qu'il croiſſe à peu près comme quantité de plantes marines, qui n'ont point non plus de racines & qui attirent par la ſurface de leur pellicule l'humidité dont elles ſe nourriſſent. Auſſi le *noſtoch* ne croît-il que lorſqu'il s'eſt rempli d'eau, alors il grandit un peu chaque fois, & M. *de Réaumur* aſſure que ſa croiſſance dure au moins une année. Peut-être que cette eſpece de végétal n'eſt pas encore bien connue. Rien cependant de plus ſimple que ce *noſtoch*, dit M. *de Haller* ; il y a pluſieurs lichens gélatineux qui n'en different que par de véritables ſoucoupes qu'elles produiſent ; au lieu que le *noſtoch* n'a que des eſpeces de grains qui, ſans être des graines, en ont l'apparence,

Digitized by Google

mais qui ne ſont que des globes pelotonnés de la plante même.

M. *Geoffroy* a écrit d'après un Médecin Suiſſe, que l'eau diſtillée du *noſtoch*, à la ſeule chaleur du ſoleil, priſe intérieurement, calme les douleurs; & qu'elle guérit les ulceres les plus rebelles, même les cancers & les fiſtules, ſi l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique ſur ces maux. Sa poudre, à la doſe de deux ou trois grains, produit les mêmes effets; les payſans en Allemagne s'en ſervent pour faire croître leurs cheveux. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie*, *1708*. Tout le merveilleux de cette plante conſiſte à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge: elle exiſtoit avant la pluie; la chaleur, le vent la deſſechent, & elle eſt toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies qui lui ſervent de nourriture.

MOUSSE AQUATIQUE. Elle eſt compoſée de filamens ſoyeux & très-fins. *Loefel* dans ſon Catalogue des plantes de la Pruſſe, donne ce nom au *lin maritime* d'*Imperatus*, qui eſt la *conferve*; Voyez *ce mot*. La *mouſſe aquatique* eſt communément la *ſphaigne des marais*; Voyez *ce mot*.

MOUSSE D'ASTRACAN. *Voyez* BUXBAUME.

MOUSSE GRECQUE, *Muſcavi*. Plante bulbeuſe, très-baſſe, dont on diſtingue cinq ſortes, ſavoir: la *jaune hâtive*, la *tardive*, la *blanche*, la *vineuſe*, & le *lilac de terre*, appelé *Uva ramoſa*. La jaune tantôt hâtive, tantôt tardive, a la moitié ſupérieure de ſa tige (*hampe*) garnie de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappe, & de bonne odeur; les autres ne ſentent rien. *Voyez* OIGNON MUSQUÉ.

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER, ou BRYON. *Voyez au mot* CORALLINE.

MOUSSE DU NORD; c'eſt le *lichen des rhennes*, *Lichen rangiferinus*, Linn. 1620; Dillen, tab. 16, f. 29 & 30. Ce *lichen* forme des eſpeces de ramifications coralloïdes ou arboreſcentes. Il eſt très-rameux, & ſes

Digitized by Google

rameaux ſont ramaſſés, longs de deux à quatre pouces, cylindriques, blancs : les dernieres ramifications ſont courtes & menues, ſouvent inclinées ou penchées. Ce *lichen* ſe trouve dans les bois & les *landes*. Voyez maintenant *l'article* RHENNE.

MOUSSE PÉTRIFIÉE. On ne trouve que des *mouſſes* empreintes ſur les pierres fiſſiles, argileuſes ou ſchiſteuſes, quelquefois elles ne ſont qu'incruſtées.

MOUSSERON. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

MOUSSONS. Vents périodiques ou anniverſaires, qui ſoufflent ſix mois du même côté, & les autres ſix mois du côté oppoſé. *Voyez à l'article* VENTS.

MOUSTAC. Ce ſinge de la famille des *Guenons*, ſe trouve dans les contrées Méridionales de l'Afrique. Les Voyageurs l'ont nommé le *blanc-nez*, parce que la levre au-deſſous de ſon nez eſt d'une blancheur éclatante, tandis que le reſte de ſa face eſt d'un bleu-noirâtre : cette levre ſupérieure eſt nue, & ſeulement bordée de poils noirs, auſſi bien que la levre inférieure, tout autour de la bouche. Il a le corps court & ramaſſé, & couvert d'un poil qui eſt cendré-verdâtre ; la poitrine & le ventre ſont d'un cendré-blanchâtre : il a deux gros toupets de poils d'un jaune vif au-deſſous des oreilles, & un toupet de poil hériſſé au-deſſus de la tête ; ce qui lui donne un air très-ſingulier : il marche à quatre pieds, & n'a environ qu'un pied de longueur : ſa queue eſt longue de vingt pouces. C'eſt la plus jolie eſpece de ſinge à longue queue.

MOUSTACHE, *pl. enl.* 518 ; c'eſt la *méſange barbue* ou le *mouſtache* de M. *Briſſon*. Cette eſpece de *méſange* eſt d'une taille au-deſſus de celle de notre groſſe *méſange*, & n'a point la queue fourchue, mais étagée du centre ſur les côtés ; le deſſus de la tête eſt d'un cendré clair ; le plumage ſupérieur eſt roux, mais varié de blanc ſur les plumes ſcapulaires ; la gorge eſt blanche ; le deſſous de la queue du mâle eſt noir ; le devant du cou & le deſſous du corps, d'un gris-blanc

Digitized by Google

nué de rougeâtre ; le pli de l'aile, blanc ; les pennes de l'aile ſont brunes, bordées de blanc & de roux : à la baſe du bec, de chaque côté, eſt une bande d'un noir de velours & terminée dans le mâle par des plumes qui tombent ſur les côtés du cou, ſe détachent & forment une eſpece de *mouſtache* : le bec du mâle eſt jaunâtre, celui de la femelle, noirâtre à la pointe ; l'iris eſt orangé ; les pieds & les ongles ſont bruns. Cet oiſeau ſe trouve quelquefois en Lorraine, en Angleterre & communément en Danemarck, dans les endroits où il y a des roſeaux & des marécages.

MOUSTACHE (poiſſon.) *Voyez* ASPREDE.

MOUSTEILLE. *Voyez* MUSTELE.

MOUSTIQUE. Eſpece de mouche qui ſe trouve par nuées le long des rives de la mer dans les Iſles Antilles : quoiqu'elle ne ſoit pas plus groſſe qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les maringouins, & ſans s'annoncer par un bourdonnement comme ceux-ci : ſa piqûre laiſſe une marque purpurine ſur la peau ; on ne peut pas dans ces contrées s'arrêter ſur le bord des eaux le ſoir ou le matin, ſans être cruellement tourmenté de ces inſectes. Les *mouſtiques* ſe retirent la nuit derriere des rochers, &c. à l'abri du vent : on en trouve auſſi à la Louiſiane, & l'on peut dire que cet inſecte, ainſi que le maringouin & les mouſquites, ſe ſont tellement multipliés en Amérique, &c. que c'eſt un des fléaux de nos Iſles, &c. *Voyez* MARINGOUIN & MOSQUILLES.

MOUTARDE, *Sinapi*. Plante annuelle dont on connoît pluſieurs ſortes ; on en diſtingue deux eſpeces principales par l'uſage que l'on en fait.

La GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SÉNEVÉ ORDINAIRE, *Sinapi rapi folio*, C. B. Pin. 99 ; Tourn. ; *Sinapis nigra*, Linn. 933. Elle croît fréquemment ſur le bord des foſſés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées : on la cultive auſſi dans les champs

Digitized by Google

& les jardins. Sa racine eſt ligneuſe, blanche, fibreuſe & annuelle : elle pouſſe à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moëlleuſe, un peu velue & rameuſe; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de la rave, mais elles ſont moins grandes : ſes fleurs ſont petites, jaunes & diſpoſées en croix, elles paroiſſent en Juin : lorſqu'elles ſont tombées, il leur ſuccede des ſiliques aſſez courtes, anguleuſes ou carrées par l'extrémité, remplies de ſemences arrondies, rouſſâtres, noirâtres, *ſemine nigro*, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine eſt ſur-tout d'uſage en cuiſine & en médecine, ainſi que la ſuivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *Sinapi apii folio*, C. B. Pin. 99; Tourn.; *Sinapi ſiliquâ hirſutâ, ſemine albo aut rufo*, J. B. 2, 856, Raij Hiſt.; *Sinapis alba*, Linn. 933. Elle croît naturellement dans les champs parmi les blés : on la cultive auſſi. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, rameuſe, velue, vide : ſes feuilles ſont pétiolées, ailées à leur baſe; le lobe qui les termine eſt aſſez grand, pointu, denté; elles ſont un peu velues : ſes fleurs qui paroiſſent en Mai & en Juin, ſont d'une odeur agréable, & ne different de celles de l'eſpece précédente, qu'en ce qu'elles ſont portées ſur des pédicules plus longs : elles ſont ſuccédées par des ſiliques velues, terminées par une longue pointe ou corne vide, remplies de ſemences arrondies, blanchâtres ou rouſſâtres & âcres : elles ſont mûres en Juillet & Août. Ces plantes appartiennent à la claſſe de celles qui contiennent un alkali volatil ſpontanée.

La ſemence de la premiere eſpece eſt plus mordicante : elle eſt ſtomacale, antiſcorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections ſoporeuſes : on l'emploie intérieurement & extérieurement; on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moût à demi-épaiſſi, ou avec un peu de farine & de

Digitized by Google

vinaigre, & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une eſpece de pâte liquide, âcre & piquante, qu'on ſert ſur les tables pour manger avec la viande rôtie ou bouillie, & qu'on emploie dans pluſieurs ſauces, notamment pour les mets tirés du cochon. La meilleure ſe fait à Dijon & à Angers : ſi l'on ne mêloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de *moutarde*, elle ſeroit auſſi bonne.

La *moutarde* préparée comme nous venons de le dire, convient aux vieillards : elle facilite la digeſtion, mais elle échauffe beaucoup : elle donne auſſi une mauvaiſe odeur à la bouche, ſuivie de quelques rapports de l'eſtomac. Si on ſe contente de la flairer dans des accès de vapeurs, elle ſoulage auſſi-tôt : elle réveille auſſi les léthargiques. Sa ſemence eſt un maſticatoire & un ſternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle eſt excellente contre le ſcorbut ; on en fait un grand uſage en Angleterre & en Hollande où le ſcorbut eſt fort fréquent & très-opiniâtre. Le ſeul inconvénient que j'ai remarqué, dit M. *Bourgeois*, d'un uſage fréquent & continué de la *moutarde*, c'eſt qu'elle attaque un peu les nerfs des yeux, & diſpoſe aux fluxions & aux rougeurs de cet organe. On fait avec la *moutarde* des cataplaſmes cauſtiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté : ces cataplaſmes ſont employés dans la goutte ſciatique, & pour faire ſuppurer les tumeurs ſquirreuſes. On ſe ſert auſſi de la graine de *moutarde* dans la préparation des peaux de faux chagrin. Malgré l'âcreté de la ſemence de *moutarde* qui eſt émulſive, on en tire une huile par expreſſion qui poſſede toutes les qualités communes des huiles graſſes, qui eſt par conſéquent très-relâchante, très-adouciſſante lorſqu'elle eſt récente & tirée ſans feu. Ce phénomene parut fort ſurprenant à *Boerhaave*. Conſultez les *Elémens de Chimie* de ce Savant.

La MOUTARDE dite SENEVÉ DES CHAMPS, *Sinapi erucæ folio*, C. B. ; Tourn. ; *Sinapis arvenſis*, Linn.

Digitized by Google

933. Sa tige eſt dure, rameuſe; la ſilique eſt torſe, enflée, à pluſieurs angles, terminée par une corne longue. Il eſt encore mention d'une *moutarde ſauvage* ſous le nom de *thlaſpi*. Voyez *ce mot.*

MOUTARDIER de *Belon*; c'eſt le *martinet noir*, Voyez *ce mot.*

MOUTEILLE. *Voyez à l'article* LOCHE.

MOUTON, *Vervex*. Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraiſſer plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. En liſant l'*article* BELIER, on verra que tout dans cet animal eſt devenu le domaine de la néceſſité & de l'induſtrie. Nous avons dit au *mot* PACO, que les quadrupedes improprement appelés *moutons du Pérou*, dont on ſe ſert dans les pays pour voiturer, ſoit du minérai aux fonderies, ſoit des fardeaux d'une ville à l'autre, ſont des animaux d'un genre différent. *Voyez* PACO.

MOUTONS DU CAP. *Voyez* ALBATROS.

MOUZOU & MOUYEOU. *Voyez à l'article* ARBRE *dont on retire de l'huile.*

MOXA DES CHINOIS, *Artemiſia Chinenſis, cujus mollugo moxa dicitur.* Voyez *à l'article* COTONNIER.

MOYEN DUC. *Voyez à l'article* DUC.

MOYTOU. *Voyez l'article* HOCOS.

MOZAN. Petit fruit de la groſſeur d'un pois, rouge d'abord, enſuite noir lorſqu'il eſt mûr, d'un goût plus agréable que nos groſeilles. Les habitans de la montagne du Pic de Ténériffe en expriment une eſpece de ſuc mielleux, dont ils font uſage dans le flux de ventre.

MUCKEN PULVER. *Voyez* MICHEN PULVER.

MUCU. *Voyez* CEINTURE D'ARGENT.

MUCUNA. *Voyez les articles* LIANE A CACONE, & POIS A GRATTER.

MUE. *Voyez aux articles* OISEAU, SERPENT, &c.

MUFLE, *Roſtrum quadrupedum.* C'eſt le muſeau, le bout du nez des quadrupedes : on dit le *muſle du bœuf*, *&c.*

Digitized by Google

MUFLE DE VEAU ou MUFFLIER, *Antirrhinum*. Le genre de l'*Antirrhinum* renferme pluſieurs eſpeces, & qui, ſelon M. *Deleuze*, ont pour caractere commun un calice partagé en cinq lobes plus ou moins longs, & une corolle monopétale en tube terminé par deux levres renflées qui ſe joignent ordinairement: à la baſe de la corolle eſt une protubérance qui, dans les eſpeces nommées *linaires*, s'alonge en éperon: la fleur contient deux paires inégales d'étamines & un piſtil, auquel ſuccede un fruit capſulaire percé de quelques trous à ſa pointe dans la maturité.

L'eſpece appelée vulgairement *muſle de veau*, *Antirrhinum vulgare*, J. B. 3, 462; croît dans les champs, aux lieux ſablonneux, incultes & dans les vignobles. Sa racine eſt ligneuſe & blanche; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, & moëlleuſes: ſes feuilles ſont ſemblables à celles du giroflier jaune: ſes fleurs ſont en épis aſſez longs, de couleur de chair, repréſentant par un bout le *muſle d'un veau*: à cette fleur ſuccede un fruit reſſemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon, ou ſi l'on veut au crâne d'un ſinge, & qui contient des ſemences menues & noires.

La racine de cette plante eſt bonne pour adoucir les fluxions qui tombent ſur les yeux. Quelques perſonnes en portent ſur elles pour ſe préſerver de la contagion. Tout le monde ſent ce que l'on doit penſer d'un ſemblable préſervatif.

Le *muſle de veau à fleurs pourpres* fait un effet agréable dans les jardins, par la belle couleur de ſes fleurs qu'il conſerve juſqu'aux premieres gelées. Il y a auſſi: le *muſle de veau à fleurs blanches*; un autre à *fleurs citronnées*; ceux ou à *fleurs bleues*, ou d'un *violet noirâtre*, ou *panachées*. La culture en produit de grandes variétés. *Linnæus* place dans ce genre les plantes appelées *linaire*, *cymbalaire* & *velvote*. Voyez *ces mots*.

MUGE

MUGE, *Mugil cephalus*, Linn., Willughb.; *Mugil*, Arted., Gronov.; *Parati Braſilienſibus*, Marcgr.; *Ceſtreus mugil*, Geſn.; à Rome, *Cefalo*; en Angleterre, *Mullet*. Poiſſon du genre du *Mugile*: il ſe trouve dans l'Océan. *Ariſtote* le met au rang de ceux qui évitent la haute mer, & ſe tiennent plus volontiers auprès des côtes. On dit qu'il ne touche point aux autres poiſſons, & qu'il ne ſe nourrit que d'herbes aquatiques; il entre ſouvent dans les fleuves, & on pêche de ces poiſſons dans la Garonne, le Rhône, la Loire & la Seine. *Pline* dit que le *muge* cache ſa tête lorſqu'il eſt effrayé à l'approche de quelque danger, & qu'il croit alors n'être pas appercu. Quelques-uns ont prétendu auſſi que l'autruche s'imagine n'avoir plus rien à craindre du chaſſeur qui la pourſuit, lorſqu'elle a mis ſa tête derriere un arbre. Mais *Gronovius* diſculpe le *muge* ſur ſa prétendue ſtupidité, & obſerve que ce poiſſon n'enfonce ſa tête dans le ſable que pour s'y retenir, & s'y attacher à l'aide des deux os dentelés qu'il a des deux côtés de la gueule, & éviter ainſi, non pas d'être attaqué par quelque ennemi, mais d'être emporté par la violence des flots. Il entre un grand nombre de *muges*, chaque année à la fin du printemps, dans l'étang de Martigues en Provence; ces poiſſons y frayent, & lorſqu'ils retournent vers la mer, on les prend dans des bourdigues. *Willughby* rapporte qu'on les détermine à y entrer, en jetant de grands cris & en faiſant beaucoup de bruit autour de l'étang; mais ce ſont plutôt les mouvemens que l'on fait alors, & qui font fuir les *muges* dans la bourdigue, où ils croient trouver un aſile. Ces poiſſons nagent d'une vîteſſe extrême. Selon le même Auteur, la chair du *muge* varie, ſuivant la ſaiſon & l'endroit où le poiſſon a été pêché; ceux d'étang ſont plus gras, ceux de mer ſont de meilleur goût; au reſte, on eſtime que leur chair eſt peu ſaine &

Digitized by Google

difficile à digérer. On fait en Italie, en Provence, en Languedoc & même ſur la côte de Barbarie, avec les œufs de ce poiſſon, ſalés & enſuite broyés, puis deſſéchés au ſoleil, une eſpece de pâte qu'on nomme dans ce pays *botargo* ou *boutargue*, & qui y eſt fort eſtimée : on la mange avec de l'huile & du citron les jours maigres.

Ce poiſſon a environ un pied de longueur. *Willughby* dit que le *muge* a la tête plane & comprimée par-deſſus; le muſeau eſt obtus; les iris des yeux ſont argentés. Le *muge* a de chaque côté, entre les yeux & les coins de la gueule, un oſſelet hériſſé d'aſpérités, & dont nous avons parlé ci-deſſus : au bout de la mâchoire inférieure, ſe trouve placé un tubercule ſaillant qui s'emboîte dans une cavité de la mâchoire ſupérieure; la gueule eſt dépourvue de dents; mais chaque côté du palais offre un tubercule chargé d'aſpérités : le dos eſt arqué, & le ventre eſt courbé encore plus ſenſiblement; le corps, la tête & les opercules des ouïes ſont garnis d'écailles aſſez grandes & arrondies à leur extrémité; le dos eſt d'un vert ſale; le ventre, blanc; les côtés ſont marqués de lignes, les unes noirâtres, les autres blanches, diſpoſées alternativement depuis la tête juſqu'à la queue; les écailles, traverſées par d'autres lignes plus obſcures : la premiere nageoire dorſale a cinq rayons forts & épineux; la ſeconde en a environ onze ſouples & rameux; les pectorales en ont chacune dix-huit, dont le premier court & épineux; les abdominales, chacune ſix; celle de l'anus en a treize; celle de la queue eſt échancrée & fourchue.

MUGE VOLANT, *Exocetus volitans*, Linn.; *Exocetus*, Arted., Gronov.; *ſive Adonis Rondeletii*, Willughb.: en Angleterre, *Flying Fish*; en Italie, *Peſce rondine*. Poiſſon du genre de l'*Exocet*. On le trouve dans les mers d'Europe & d'Amérique.

Le *muge volant* a été nommé *adonis*, parce qu'il

Digitized by Google

ſemble avoir pour amis la mer & la terre. Le nom d'*exocet*, que pluſieurs Auteurs lui ont encore donné, ſignifie proprement *qui va dormir dehors*; l'un & l'autre tirent leur origine de l'opinion où l'on étoit que ce poiſſon ſort ſouvent de ſon élément, & ſe retire ſur le rivage pour y dormir. Le *muge volant* a de la reſſemblance avec le goujon; il eſt long d'un demi-pied, d'une couleur jaunâtre ou dorée, avec des teintes de vert & de rougeâtre en pluſieurs endroits; il a en outre un trait blanc qui s'étend ſur toute la longueur de ſon dos; ſes ouïes ſont à peine ſenſibles, ce qui a fait dire à *Pline* qu'il n'en avoit point. Le ventre eſt large & relevé des deux côtés en forme de carêne; la nageoire dorſale a quatorze rayons; les pectorales en ont chacune quinze; les abdominales, ſix; celle de l'anus en a treize; celle de la queue, qui eſt fourchue, quinze.

On diſtingue une variété de *muge volant*, qui a été regardée par pluſieurs Naturaliſtes, comme une eſpece particuliere; voici ſes ſynonymes principaux: *Mugil alatus*, Rondel., Geſn., Willugb.; *Hirundo*, Plinii, Aldr. Boſſuet epigr., p. 96; Belon; *Aboadors Portugallis*, Kolb.; *Hirundo Luzon*, *venenata*, *ruberrima*, *Bangos dicta*, Edwards; le *poiſſon volant* de *du Tertre*. Cette variété ou eſpece eſt diſtinguée de la précédente, par la longueur exceſſive des nageoires pectorales, dont ce poiſſon ſe ſert quelquefois pour s'élancer au-deſſus des eaux, comme s'il avoit des ailes. *Linnæus* dit qu'il vole ainſi pour ſe dérober à la pourſuite des coryphenes. Quant à la couleur de ce même poiſſon, *Willughby* dit qu'elle eſt d'un bleu obſcur ſur le dos, d'un blanc-argentin ſur les côtés, & ſimplement blanchâtre ſur le ventre. Ce même Auteur ajoute, comme une ſingularité, que l'anus, dans cette eſpece, eſt à une diſtance de la nageoire de la queue moindre que le quart de la longueur du corps; ce qui ſe trouve dans très-peu

Digitized by Google

de poiſſons. *Artedi* & *Rondelet* font obſerver un autre caractere remarquable dans le *muge volant*, c'eſt que ſes lignes latérales ne commencent qu'aux nageoires abdominales, & s'étendent ſur le bas de cette partie juſqu'à la queue. Ces poiſſons ont beaucoup de rapport avec le *pirabe*; mais il ne faut pas les confondre avec d'autres eſpeces qui ſont du genre du *Trigle*, telles que l'*hirondelle de mer* & le *pirapede*: ce dernier eſt le *poiſſon volant* par excellence.

MUGILE, *Mugil*, Linn. Nom d'un genre de poiſſons. *Voyez à l'article* POISSON.

MUGUET ou LIS DES VALLÉES, *Lilium convallium album*, C. B. Pin. 304; *Convallaria majalis*, Linn. 451; c'eſt le *muguet de Mai*. Plante fort agréable, qui vient dans les vallées, dans les haies, dans les buiſſons, à l'ombre & parmi les arbriſſeaux aux lieux humides: ſa racine eſt vivace, menue, fibrée & rampante; elle pouſſe deux ou trois feuilles oblongues, aſſez larges, lancéolées, vertes, douces au toucher & luiſantes: du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'un demi-pied ou environ, grêle, anguleuſe & nue, de laquelle juſqu'au ſommet naiſſent un grand nombre de fleurs par intervalle, preſque toujours tournées d'un même côté, inclinées, flottantes, blanches, d'une ſeule piece, en cloche ou en grelot, diſpoſées en maniere de grappes, d'une odeur très-ſuave: à ces fleurs, qui ſont la parure des villageoiſes au printemps, ſuccedent des baies arrondies, rougeâtres, remplies de pulpe & de graines ameres preſque auſſi dures que la corne, & eſtimées fébrifuges.

Quoique ces fleurs ſoient très-ſuaves, *Ettmuller* prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile eſſentielle; leur parfum eſt léger & fugitif: deſſéchées, (mêlées avec la marjolaine, les feuilles de bétoine & la poudre d'arum ſimple, voilà la poudre de *Saint-Ange*) & priſes en poudre groſſiere par le nez, elles

Digitized by Google

excitent fortement à éternuer ; auſſi ces fleurs tiennent-elles un rang diſtingué parmi les céphaliques & les remedes pour les nerfs ; elles ſont utiles dans toutes les eſpeces de mouvemens convulſifs. Dans les boutiques, on prépare avec les fleurs de *muguet* une conſerve, & notamment une eau diſtillée, qui eſt agréable & d'un grand uſage en Médecine. Elle fait la baſe de la plupart des potions contre l'apoplexie, la paralyſie & les maladies convulſives. Cette eau eſt auſſi un très-bon cordial. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de *muguet*, qu'on a deſſéchées pendant l'été, avec le raiſin, & on en prépare un vin dont on ſe ſert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'eſprit de ces fleurs ſont propres.

Il y a d'autres eſpeces de *muguet* : l'une dont les fleurs ſont très-grandes ; l'autre dont la fleur eſt incarnate. On appelle auſſi *petit muguet*, le *caille-lait*, mais improprement ; car le véritable *petit muguet* eſt le ſuivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou HÉPATIQUE ÉTOILÉE, eſpece de grateron, *Aſperula odorata, flore albo*, Dod. Pempt. 355 ; *Aſperula ſive Rubeola montana, odorata*, C. B. Pin. 334 ; *Hepatica ſtellaris*, J. B. 3, 718 ; *Aparine latifolia, humilior, montana*, Tourn. 114 ; *Aſperula odorata*, Linn. 150. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, en Europe, répand une odeur douce & agréable : elle eſt de l'ordre des plantes *étoilées* ou *rubiacées* : ſa racine eſt vivace ; ſes tiges ſont grêles, carrées, noueuſes, liſſes, ſimples, droites & hautes de dix pouces : ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du grateron ordinaire, elles naiſſent en verticilles au nombre de ſix ou ſept autour de chaque nœud, diſpoſées en étoile : ſes fleurs naiſſent aux ſommités des rameaux, elles ſont d'une ſeule piece, en entonnoir à tube un peu alongé, partagées en quatre parties, blanches & d'une odeur douce : il leur ſuccede des

Digitized by Google

fruits ſecs, un peu velus, & qui contiennent chacun deux petites ſemences collées enſemble.

Cette plante eſt fort utile dans toutes les eſpeces d'obſtructions naiſſantes : elle eſt vulnéraire & aſtringente; on confit les fleurs pour s'en ſervir contre l'épilepſie, pour réjouir le cœur & pour les regles des femmes.

MUIRE ou MURE. Nom donné à l'eau des fontaines ſalantes. *Voyez l'article* EAU *& l'article* SEL COMMUN.

MULATRE. *Voyez au mot* MÉTIS.

MULET & MULE, *Mulus & Mula.* Eſpece de monſtre quadrupede, provenu de l'union d'un cheval & d'une ânesſe, ou de celle d'un âne vulgaire & d'une jument, ou de celle d'un onagre (âne ſauvage) & d'une jument. Les Anciens nommoient *Hinnuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une ânesſe, parce qu'ils henniſſent comme le cheval; & les autres *muli*, parce qu'ils braient comme l'âne : ils appeloient auſſi les premiers *Bardi* ou *Bardeau*, noms que les Muletiers donnent encore à leurs *mulets.* On appelle *Ginnus* le *mulet* métis provenant de l'accouplement, très-rarement fécond, du *mulet* avec la jument ou l'ânesſe. Le *mulet* qui naît de l'accouplement de l'âne & de la jument, eſt le *mulet* proprement dit & le plus ordinaire.

Le *mulet* proprement dit, a de même que l'âne qui l'a engendré, un tambour placé dans le larynx. Auſſi la voix du *mulet* imite-t-elle fort la voix de l'âne. *Voyez à l'article* VOIX.

On dit que le *mulet* n'eſt pas une eſpece certaine & conſtante qui puiſſe ſe reproduire, mais plutôt une eſpece bâtarde, une race mêlée, *partus hybridus.* Lorſqu'une ânesſe eſt couverte par un étalon (cheval), les *mulets* qui en proviennent reſſemblent plus au pere qu'à la mere, par les oreilles, le crin, la queue, le port & la couleur qui eſt noire ou d'un brun-noir,

Digitized by Google

Le *mulet* provenu d'un âne & d'une cavalle, a la tête plus courte & plus groſſe que le cheval : il reſſemble beaucoup à ſon pere (l'âne), par la longueur des oreilles & la briéveté de la criniere, les jambes ſeches; mais il reſſemble plus à ſa mere (la cavalle), par la grandeur & la groſſeur du corps, par l'avant-main, par l'encolure, par l'arrondiſſement des côtes, par la croupe & la hanche. Il a une queue de vache, courte & qui n'a de crin qu'à ſon extrémité : ſa couleur eſt quelquefois griſe, & il a, comme l'âne, ſur le dos une croix d'une couleur plus foncée. Le *bardeau*, qui naît du cheval & de l'âneſſe, a la tête plus longue & plus petite à proportion que celle de ſa mere; il a auſſi les oreilles plus courtes, les jambes plus fournies, & la queue garnie de crins à peu près comme celle de ſon pere (le cheval), & par ces caracteres, il paroît tenir beaucoup plus de ſon pere que de ſa mere : mais il tient beaucoup plus de ſa mere (l'âneſſe), par la forme & les dimenſions du corps. Il eſt plus petit que le *mulet* vulgaire; il a l'encolure plus mince, le dos plus tranchant, en forme de dos de carpe; la croupe plus pointue & plus avalée. Ainſi ces animaux procréés de pere & de mere d'eſpeces différentes, reſſemblent par la tête, par les membres, & par les autres extrémités, beaucoup plus à leur pere qu'à leur mere; & par la forme & les dimenſions du corps, ils reſſemblent plus à leur mere qu'à leur pere. En général, l'allure, les inclinations & les autres qualités du *mulet* tiennent plus du pere que de la mere. La plupart des autres animaux domeſtiques ſe font reconnoître auſſi par le pere : c'eſt ainſi que quand on a pluſieurs ſortes de taureaux, les veaux font bientôt diſtinguer celui qui les a fait naître, par le port & la couleur. Il en eſt de même des chiens & des poulets d'une même couvée : la reſſemblance de la mere ne l'emporte que quand le mâle manque de vigueur & de force.

Digitized by Google

Il eſt très-rare que le *mulet* & la *mule* engendrent; quoiqu'ils ſoient fort chauds, & ardens pour l'accouplement. Le Docteur *Hebenſtreit*, Profeſſeur de Leipzig, a penſé, d'après l'anatomie qu'il a fait de *mulets* mâles & femelles, que la raiſon de la ſtérilité de ces animaux provenoit de ce que la ſemence du mâle ne contenoit point de molécules organiques., *point de partie animée & pour ainſi dire ignée.* La *mule*, dit notre Anatomiſte, a le conduit de l'urine placé d'une maniere différente de celle qui a lieu dans les autres animaux; il ne va point à la vulve en paſſant entre le clitoris & l'orifice extérieur de la matrice, mais il eſt renfermé dans l'étui même de la matrice, & c'eſt de là que l'urine coule. Obſervons que la membrane qui forme cette matrice eſt très-déliée, & que ſa circonférence eſt très-ſpacieuſe. Cette ſeule conformation ſuffit pour rendre ſtériles toutes ou preſque toutes les *mules*: l'urine doit emporter la ſemence qu'elle a reçue. Ajoutez que cet écoulement perpétuel d'urine, durcit l'étui de la matrice, en ſorte qu'on n'y trouve pas, même lorſque la *mule* eſt jeune, les plis & les rides ordinaires. Une autre obſervation de l'Anatomiſte cité, & qui concerne la ſtérilité de la *mule*, c'eſt qu'on ne trouvoit point de véſicules tranſparentes (d'œufs), dans l'ovaire de la femelle: mais on lui objecte que c'étoit peut-être ici un vice des individus qu'il a obſervés. *Ariſtote* dit (*Hiſt. Anim. Lib. VI, c. 24.*) qu'il y avoit de ſon temps en Syrie, dans les terres au-delà de celles des Phéniciens, des *mulets* provenus du cheval avec l'âneſſe, qui tous engendroient leurs ſemblables, & par conſéquent formoient une eſpece bien diſtincte, ſuivant les principes reçus. Un fait auſſi notoire & rapporté par un Philoſophe très-digne de foi, prouve que l'eſpece de *mulets* dont il eſt queſtion, ſont des animaux ſpécifiquement féconds en eux-mêmes & dans leur poſtérité, & que c'eſt mal-à-propos qu'on a ſuppoſé aux *mulets* une infécondité

Digitized by Google

abſolue. Ils ont, comme les autres animaux, tous les organes convenables à la génération. Voici trois autres faits qui juſtifient l'aſſertion du Naturaliſte Grec cité ci-deſſus. On vit en 1703 une *mule* à Palerme en Sicile, qui à l'âge de trois ans, engendra un *muleton*; elle le nourrit de ſon lait, dont elle eut une aſſez grande abondance. *Conſultez* le *Journal de Trévoux*, *Octobre 1703*, *page 82*, ainſi que la deſcription anatomique de cette ſorte d'animaux, faite par *Blaſius* & *Stenon*. M. *B. de B.* nous a écrit qu'il a vu en 1767, une *mule* dans l'écurie du Roi de Naples qui allaitoit ſon petit. M. *Dubuiſſon*, ancien Conſeiller au Parlement de Paris, demeurant à Saint-Domingue, a mandé à l'Académie des Sciences de Paris, que le 27 Novembre 1771, il a fait dreſſer un procès-verbal, lequel conſtate qu'il y a aux *Terriers rouges* de cette Iſle une *mule* qui a fait un *muleton*. L'animal qui l'a couverte eſt un âne ſervant d'étalon dans le pays, & la *mule* paroît âgée de neuf à dix ans; cet âne eſt très-ardent, mais beaucoup plus auprès des *mules* que des cavalles, & comme l'amour n'a d'attrait abſolu qu'entre deux êtres de la même eſpece, cet âne devoit être plus ardent encore auprès d'une ânesſe. Il paroît que ſi les animaux franchiſſent quelquefois la barriere établie par la Nature, pour la ſéparation des eſpeces, c'eſt nous qui les y forçons en les retenant en captivité, en nous oppoſant à leurs penchans légitimes pour les exciter à des feux illicites; en un mot, il eſt probable que des animaux en liberté, & ſur-tout jouiſſant de la liberté du choix, n'engendrent point de *mulets*; mais il ne paroît pas moins vrai que le *mulet* peut engendrer & que la *mule* peut produire: ſeulement ces animaux d'eſpece mixte, ne développent que rarement & difficilement ce principe de fécondité; jamais dans les climats froids, rarement dans les climats chauds, & plus rarement dans les climats tempérés. La fécondité eſt beaucoup plus rare dans le *bardeau*, que dans le

Digitized by Google

mulet proprement dit ; celui-ci tient de ſon pere (l'âne) l'ardeur de tempérament qui lui eſt propre ; le pere du *bardeau* (le cheval,) eſt moins puiſſant en amour. L'âne ſemble corrompre & détruire la génération du cheval ; car ſi l'on donne d'abord le cheval étalon à des jumens, & qu'on leur donne le lendemain, ou même quelques jours après, l'âne étalon au lieu du cheval, ces jumens produiront preſque toujours des *mulets*, & non pas des chevaux ; le contraire n'arrive pas lorſqu'on donne l'âne en premier & le cheval en ſecond à la jument ; car le produit eſt preſque toujours un *mulet*.

Columelle prétend qu'il ne faut pas ſouffrir que les *mulets* s'accouplent, parce qu'après l'accouplement ils deviennent vicieux, capricieux, fantaſques, malins & ſujets à ruer. Les *mulets* ſont quelquefois ſujets à s'épouvanter à l'aſpect des objets qui leur paroiſſent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener ; auſſi fait-on beaucoup de cas de ceux qui ne ſont point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître ou à celui qui a coutume de les gouverner. Les *mulets* vivent ſouvent plus de trente ans ; ils ſont fort ſains & très-ruſés, pleins de mémoire, & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent, c'eſt-à-dire qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils ſemblent nés pour porter docilement & long-temps de gros fardeaux ; marchant d'un pied aſſuré, même au milieu des cailloux, ils ne bronchent point. En Eſpagne on ne connoît guere que les attelages de *mulets*, même pour les carroſſes. Ils ſervent dans les montagnes ; ils paſſent auſſi hardiment qu'adroitement ſur les bords des précipices : les Marchands forains & les Meûniers s'en ſervent utilement pour tranſporter leurs marchandiſes dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les blés dans les champs. En Auvergne ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux, qui y ſont moins communs.

Digitized by Google

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fourniſſent beaucoup de *mulets*; les meilleurs ſont ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait paſſé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on eſtime celui dont la couleur eſt d'un noir ſimple ou mouchetée de rouge tirant ſur le vif & le gris argenté; le gris de ſouris doit être rejeté; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit auſſi aſſortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux *mulets* noirs. Les ânes étalons deviennent ſi furieux à la vue de la cavalle qu'on veut leur faire ſaillir, qu'il faut les tenir toujours muſelés de peur qu'ils n'eſtropient les appareilleurs. C'eſt ordinairement depuis la mi-Mars juſqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'étant à terme au bout de onze à douze mois, & même treize, les *mulets* naiſſent dans un temps où les herbages ſoient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulains que ſix mois, à cauſe de la douleur qu'elles reſſentent aux mamelles après ce temps-là : c'eſt pourquoi il faut les ſevrer à cet âge ou leur faire teter une autre jument.

Comme les *mulets* ſont plus forts que les *mules*, on les eſtime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture on préfere les *mules*. Un bon *mulet* doit avoir les jambes rondes & un peu groſſes; il faut qu'il ſoit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue; la *mule* au contraire, doit avoir les pieds petits & les jambes ſeches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & voûté, & la tête ſeche & petite. On connoît aux dents l'âge des *mulets* & des *mules*, comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, qui à l'âge de trois mois ont pris preſque toute leur croiſſance, & qui pour lors ſont, dit-on, la moitié de la hauteur du *mulet*. Les *mulets* ne ruent que

Digitized by Google

du derriere. On ne les doit faire ſervir qu'à cinq ans; d'ailleurs, leur nourriture & leur gouvernement ſont les mêmes que pour les chevaux. Ils s'engraiſſent par la boiſſon, & aiment, ainſi que les ânes, à ſe rouler pour ſe délaſſer. Quoique ce ſoit un animal auſſi commun dans tous les pays chauds qu'il eſt rare dans les pays froids, cependant il ſoutient aſſez bien l'hiver, & même mieux que l'âne.

Les parties du *mulet* dont on a fait uſage en Médecine, ſont l'ongle, l'urine & la fiente. L'ongle du *mulet*, pris intérieurement depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules, eſt propre pour arrêter les regles trop abondantes, & toutes les eſpeces de flux; on en fait auſſi des fumigations. L'urine avec ſon ſédiment, guérit les cors des pieds, & ſoulage la goutte : on s'en ſert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour réprimer le flux de la dyſſenterie & celui des menſtrues : elle eſt auſſi ſudorifique. Ces ſortes de remedes ſont proſcrits ou oubliés de la Médecine moderne.

MULET. Ce mot eſt ſynonyme de celui de *métis*. On donne auſſi ce nom à un oiſeau de race croiſée, c'eſt-à dire provenu de l'accouplement de deux eſpeces différentes, mais du même genre. *Voyez à l'article* SERIN. Il y a auſſi des *mulets* parmi les plantes : le haſard opere tous les jours dans nos jardins & dans nos pépinieres de ces unions contre nature; & il n'eſt pas douteux que nous ne leur devions un grand nombre de nouvelles eſpeces, dont l'art a ſu profiter, & qui n'auroient jamais exiſté ſans elles : on produit ces ſortes de monſtres végétaux en mettant de la pouſſiere fécondante d'une eſpece de plante dans le piſtil ou dans l'utricule d'une autre. Il ſuffira pour cela qu'il y ait quelque analogie dans leurs fleurs, c'eſt-à-dire dans leurs pouſſieres & leurs germes, & l'on aura une plante différente de l'une & de l'autre; & le ſujet fécondé a ſouvent quelque ſupériorité ſur le ſujet fécondant,

Digitized by Google

ce qui ſemble indiquer que le germe appartient originairement à la femelle. Ces *mulets*, dit M. *Bonnet*, ſont de toutes les productions organiques, celles qui peuvent répandre le plus de jour ſur le grand myſtere de la génération; & les Naturaliſtes, qui doivent chercher à multiplier & à varier les expériences en ce genre, trouveront dans les végétaux bien des moyens de ſe ſatisfaire & à peu de frais. *Voyez à l'article* FLEURS.

MULET, *Mullus*, Linn. Nom d'un genre de poiſſons pectoraux. *Voyez à l'article* POISSON *& celui de* ROUGET.

Quelques-uns ont donné auſſi le nom de *mulet* (poiſſon) au *muge*. Voyez *ce mot*.

MULET FÉCOND de Daouric; c'eſt le *Czigitai*. Voyez *ce mot*.

MULET BARBET de M. *Duhamel*. C'eſt le *rouget* de ce Dictionnaire.

MULET ou GUÊPE-MULET. On donne ce nom à une eſpece de *guêpes* qui ne ſont pas faites pour la multiplication de l'eſpece, & qui ſe nomment *ouvrieres*, parce qu'elles ſont ſeules chargées du ſoin des travaux dans le guêpier & à la campagne. On donne auſſi le nom de *mulet* aux abeilles & aux fourmis qui naiſſent ſans ſexe. La piqûre de l'aiguillon de ces guêpes eſt plus douloureuſe, & le venin plus actif que celui des abeilles. *Voyez aux mots* ABEILLE, GUÊPE & FOURMI.

MULET ou MULLET de mer. *Voyez à l'article* MUGE.

MULETTE. Les Fauconniers appellent ainſi l'eſtomac ou le géſier des oiſeaux de proie, où tombe la mangeaille du jabot pour être digérée. *Voyez* FAUCON.

MULLE. *Voyez à l'article* GARANCE.

MULOT, *Mus agreſtis major*, *Macrouros Geſneri*, Ray. C'eſt un animal plus petit que le rat & plus gros que

Digitized by Google

la *ſouris ;* il n'habite jamais les maiſons, & ne ſe trouve que dans les champs & dans les bois. Il eſt remarquable par les yeux qu'il a gros & proéminens ; il differe encore du rat & de la ſouris par la couleur du poil qui eſt blanchâtre ſous le ventre, & d'un roux-brun ſur le dos. Il a auſſi la tête à proportion beaucoup plus groſſe & plus longue, les oreilles plus alongées, plus larges, & les jambes plus hautes. Il eſt très-généralement & très-abondamment répandu, ſur-tout dans les terrains ſecs & élevés. Les *mulots* varient beaucoup pour la grandeur ; ce qui donne lieu de croire qu'ils ſont long-temps à croître : les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue.

On trouve auſſi dans les terres un autre animal connu ſous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs ;* mais comme il eſt fort différent du rat & du *mulot*, M. *de Buffon* lui donne un nom particulier ; il le nomme *campagnol ;* Voyez *ce mot.* On a donné en divers endroits différens noms au *mulot*, tels que ceux de *ſouris de terre*, de *rat ſauterelle*, parce qu'il va toujours par ſauts ; (le *rat ſauteur de montagne* eſt le *gerbuah* des Arabes ; *Voyez à l'article* GERBOISE ;) de *ratte à la grande queue*, de *grand rat des champs* de M. *Briſſon*, de *rat domeſtique moyen.*

Le *mulot*, dit M. *de Buffon*, habite dans les bois & dans les campagnes qui en ſont voiſines ; il ſe retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il ſe pratique ſous des buiſſons ou ſous des troncs d'arbres. Il y amaſſe une quantité prodigieuſe de glands, de noiſettes, de faînes ; on en trouve quelquefois juſqu'à un boiſſeau dans un ſeul trou, & cette proviſion, au lieu d'être proportionnée à ſes beſoins, ne l'eſt qu'à la capacité du lieu. Ces trous ſont ordinairement de plus d'un pied ſous terre, & ſouvent partagés en deux loges ; l'une où il habite avec ſes petits, & l'autre où il fait ſon magaſin.

Digitized by Google

Ces animaux, de même que les *campagnols*, font ſouvent un grand dommage aux plantations; ils font ſeuls plus de tort à un ſemis de bois, que tous les oiſeaux & les autres animaux enſemble. M. *de Buffon* avoit ſemé quinze à ſeize boiſſeaux de glands en 1740; les *mulots* déterrerent & emporterent tous ces glands dans leurs trous. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage eſt de tendre des piéges de dix en dix pas; il ne faut pour appât qu'un morceau de noix grillée qu'on place ſous un quatre de chiffre, on en prend de cette maniere une quantité prodigieuſe; une ſouriciere à trous eſt auſſi un moyen très-efficace. On détruit encore beaucoup de *mulots* en bouchant la plupart de leurs trous, & en faiſant entrer dans les autres de la fumée de ſoufre dont l'effet eſt très-actif & meurtrier. Les *mulots* ravagent ſouvent les champs & les prés de la Hollande, mangent l'herbe des pâturages, & au défaut d'herbes montent ſur les arbres & en rongent les feuilles & le fruit. M. *Muſchembroek* rapporte que le nombre de ces animaux étoit ſi grand en 1742, qu'un payſan en tua pour ſa part cinq à ſix mille.

Le *mulot* pullule encore plus que le rat: il produit plus d'une fois par an, & les portées ſont ſouvent de neuf & dix petits; au lieu que celles du rat ne ſont que de cinq ou ſix. C'eſt ſur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité; il y en a beaucoup moins au printemps, car ils ſe détruiſent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver: les gros mangent les petits; ils mangent auſſi les campagnols, & même les grives & autres oiſeaux qu'ils trouvent pris aux lacets; ils commencent toujours par la cervelle & finiſſent par le reſte du cadavre.

Nous avons mis, dit M. *de Buffon*, dans un même vaſe douze de ces *mulots* vivans; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger,

Digitized by Google

il y en eut qui ſervirent de pâture aux autres ; & enfin au bout de quelques jours il n'en reſta qu'un ſeul, tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui reſta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *mulot* eſt un animal généralement répandu dans toute l'Europe, où il a pour ennemis les loups, les renards, les martres, les oiſeaux de proie, & même les animaux de ſon eſpece. Les ravages cauſés par les *mulots* ont été connus des Anciens. On avoit élevé à Ténedos un Temple à *Apollon ſmynthien* ou *deſtructeur des mulots*. Les Troyens & les Éoliens eurent recours à l'*oracle de Delphes*, pour ſavoir de lui comment ils pourroient ſe délivrer de ce fléau.

MULOT (grand). *Voyez* SURMULOT.

MULOT A QUEUE COURTE. *Voyez* CAMPAGNOL.

MULOT VOLANT. *Voyez à l'article* CHAUVE-SOURIS, treizieme eſpece.

MULTIVALVES, *Polyvalvia*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à des coquilles marines qui ont pluſieurs pieces ordinairement inégales entre elles, ou adhérentes & jointes enſemble par des cartilages, ou articulées les unes avec les autres. Ces pieces excedent toujours le nombre de deux, & vont communément à trois, cinq, ſix, douze, &c. ainſi qu'on le remarque dans les *ourſins*, les *glands de mer*, les *pouſſepieds*, les *conques anatiferes* & les *pholades* : des Auteurs y ajoutent l'*oſcabrion* & les *tuyaux d'orgues* ; mais les *tuyaux d'orgues* ſont des *vermiculaires* ; il faudroit y ſubſtituer les *tuyaux de mer multivalves*, tels que le *taret*. Voyez *ces différens mots* & l'*article* COQUILLE & COQUILLAGE.

MULU. C'eſt le *cerf-cheval* de la Chine, qui n'eſt qu'une eſpece de cerf de la hauteur des petits chevaux : on l'appelle *chuenma* dans les provinces de Séchuen & de Jun-Nau. Le *mulu* eſt l'*hippelaphe*. Voyez *à l'article* CERF.

MUMIE.

Digitized by Google

MUMIE. *Voyez* MOMIE.

MUNCOS de *Rumphius*. C'eſt la *mangouſte*, Voyez *ce mot*. Voyez auſſi MUNGO.

MUNDICK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'*étain* pauvre, dont les particules métalliques ſont tellement atténuées, minéraliſées & mélangées dans une terre ou pierre réfractaire, qu'elle ne mérite preſque pas la peine d'être exploitée: aujourd'hui les Mineurs Anglois déſignent par ce mot une ſubſtance dure & pierreuſe qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce minéral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours minéraliſés par du ſoufre. Le *mundick*, ſuivant *Becher*, eſt une pyrite blanche probablement arſénicale.

MUNGO ou MUNCOS ou MESSE, *Ophiorrhiza Mungos foliis lanceolato-ovatis*, Linn. C'eſt une plante que *Kæmpfer* range entre les valérianes, dont cependant les Modernes la ſéparent. Elle eſt ſi commune en Guzarate, en Décan, qu'on s'en ſert pour le fourrage des chevaux. On prétend que ſa racine qui eſt appelée *hampaddu-tanah*, par les Malais, & qui eſt très-célebre à Java & à Sumatra, a la vertu de préſerver des ſuites fâcheuſes des morſures venimeuſes des ſerpens, des ſcorpions & des chiens enragés. Sa ſemence eſt groſſe comme un grain de poivre & noirâtre. Quelquefois, dit *Lémery*, les hommes en mangent après l'avoir fait cuire comme du riz: cette ſemence eſt fébrifuge.

MURÈNE, *Muræna*, Linn., Arted. Nom d'un genre de *poiſſons apodes*, de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, & qui ont dix oſſelets à la membrane des ouïes, & des narines tubuleuſes, tels que l'*anguille*, le *congre*, la *muréne* proprement dite, &c. *Voyez à l'article* POISSON. Nous ne parlerons ici que de cette derniere eſpece d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

Digitized by Google

La VÉRITABLE MURÊNE ou FLÛTE, *Muræna Helena*, Linn.; *Muræna pinnis pectoralibus carens*, Arted., Gronov.; *Muræna maculata nigra & viridis*, Catesb.; *Muræna sive Conger Braſilienſibus*, Seba; *Fluta*, Colum. *Mourêne* ou *morena* des Italiens; c'eſt la *murêne* de tous les Anciens. Poiſſon de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage. La *murêne* eſt longue de plus de trois pieds, & approche beaucoup de l'anguille par ſa forme; mais elle a le corps plus large, le muſeau plus alongé, plus comprimé, & terminé en pointe plus aiguë: l'ouverture de ſa gueule eſt très-grande; le bord de chaque mâchoire eſt garni d'une ſeule rangée de très-petites dents; au milieu du palais ſe trouve une à deux autres dents plus fortes, plus alongées, & mobiles. vers le dedans de la gueule; la partie inférieure du palais offre en outre une rangée de très-petites dents, qui deſcend vers le fond de la gueule & où ſe trouvent quatre os alongés & dentés: à l'extrémité du muſeau, ſont deux apophyſes courtes & fiſtuleuſes, & au-deſſus des yeux, deux autres plus groſſes & encore plus courtes. *Willughby* préſume que c'eſt dans ces dernieres que réſide l'organe de l'ouïe, & dans les autres l'organe de l'odorat: il fonde ſon opinion par rapport à la faculté auditive de ce poiſſon, ſur ce qu'on lit dans les Anciens, que les pêcheurs attiroient les *flûtes* (*murênes*) en ſiffiant, & que *Craſſus* avoit apprivoiſé un de ces poiſſons, de maniere qu'il venoit à lui quand il l'appeloit.

Les yeux de cette *murêne* ſont petits, recouverts d'une membrane tranſparente & d'un bleu clair; les prunelles ſont bordées d'un cercle de couleur d'or: auprès des ouïes, qui ſont au nombre de quatre, il y a de part & d'autre une ouverture ronde, par laquelle le poiſſon rejette l'eau. Cette *murêne* n'a point de nageoires à l'abdomen, ni à la poitrine; ſur le dos paroît une nageoire qui commence aſſez

Digitized by Google

près de la tête, & s'étend jusqu'à la queue dont elle fait le tour, ensuite se prolonge jusqu'à l'anus; cette nageoire est couverte par la peau du corps, avec laquelle elle a peu d'adhérence: la peau est lisse, d'un roux-noirâtre, panaché de jaune; ce poisson s'avance dans l'eau par des mouvemens tortueux, semblables à ceux des serpens, ce qui lui est commun avec tous les poissons anguilliformes.

La *murène* vit de chair: elle se tient cachée pendant le froid dans les crevasses des roches marines, ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains temps. Cette *murène* est ennemie de la poulpe, espèce de polype de mer, qui fuit le combat autant qu'il peut, & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ses longs bras d'envelopper la *murène*. Celle-ci glisse & s'échappe, & la poulpe devient sa victime; mais la langouste, dit-on, venge la poulpe en détruisant à son tour la *murène*. Voyez LANGOUSTE.

Rondelet dit que les pêcheurs craignent la morsure de la *murène*, parce qu'elle est venimeuse & dangereuse, ils ne la touchent, lorsqu'elle est vivante, qu'avec des pinces; ils lui brisent les mâchoires avec un bâton, & lui coupent la tête: ses cendres, dit le même Naturaliste, guérissent sa morsure ainsi que les écrouelles. Quand la *murène* a mordu quelqu'un, le plus sûr est de cerner l'endroit entamé. Ces *murènes* sont adroites à se sauver; lorsqu'elles sont prises à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles se voient prises dans les filets, elles tâchent de passer au travers des mailles. On ne pêche ce poisson que sur les bords caillouteux des rochers marins: on tire plusieurs de ces cailloux pour faire une fosse jusqu'à l'eau, ou bien on y jette un peu de sang, & à l'instant on y voit venir la *murène* qui avance sa tête entre deux rochers. Aussi-tôt qu'on lui présente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poisson, elle se jette goulument dessus

Digitized by Google

& l'entraîne dans ſon trou; il faut alors avoir l'adreſſe de la tirer tout d'un coup, car ſi on lui donnoit le temps de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la mâchoire que de la prendre. Cela fait voir que ſa force eſt au bout de ſa queue, ce qui vient de ce que la grande arête de ce poiſſon eſt renverſée de haut en bas, en ſorte que les arêtes, qui dans tous les autres poiſſons ſont penchées vers la queue, ſont ici tournées en ſens contraire; elles remontent du côté de la tête. Quoique la *muréne* ſoit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir ſans beaucoup de peine, à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue, & mieux encore à moins qu'on ne l'écraſe à coups redoublés ſur l'épine, pour la mettre hors d'état de s'élancer. Ceci prouve auſſi que la vie animale s'étend juſqu'au bout de la moëlle épiniere de la *muréne*.

M. le Vicomte *de Querhoent* nous tranquilliſe ſur le prétendu venin de la *muréne*. Voici ce qu'il nous a mandé concernant ce poiſſon. » La *muréne*, dit-il, ſe trouve en abondance ſur les côtes d'Afrique & aux Iſles Antilles: on la trouve auſſi au Bréſil, à Surinam & dans l'Inde; il faut avoir attention, lorſqu'on la prend à l'hameçon, de la tuer avant de l'en détacher; ſans cette précaution, elle s'élance ſur le pêcheur & lui fait de cruelles bleſſures qui ne ſont pas cependant venimeuſes, ayant vu pluſieurs Matelots en être mordus ſans en avoir éprouvé de ſuites fâcheuſes «. La *muréne* eſt auſſi très-abondante à l'Iſle de l'Aſcenſion, mais notamment dans les mers de l'Italie; ſa chair eſt excellente lorſqu'elle eſt ſéchée, & la cuiſſon rend ſes vertebres couleur de gris-de-lin.

La chair de la *muréne* eſt blanche, graſſe, molle, tendre, d'aſſez bon goût, & à peu près nourriſſante comme celle de l'anguille; les grandes ſont beaucoup meilleures que les petites. On ſait que les Ro-

Digitized by Google

mains les plus riches en nourriſſoient à grands frais dans des viviers. L'Hiſtoire rapporte que *Vidius Pollion*, ami d'*Auguſte*, s'étoit fait connoître par ſa gourmandiſe féroce. Perſuadé que les *murènes* nourries de chair humaine, en devenoient d'une chair plus délicate, il faiſoit jeter dans les piſcines établies près le golfe de *Mare Piano* en Italie, où il les nourriſſoit, des eſclaves accuſés des plus légeres fautes. On n'eſt pas moins ſurpris en liſant les Anciens, d'y voir l'attachement ſingulier qu'avoient conçu pour cet animal des perſonnages auſſi graves & auſſi ſenſés d'ailleurs que les célebres Orateurs *Hortenſius* & *Craſſus*. L'un verſa des larmes ſur la perte d'une *murène*; l'autre enchérit ſur une pareille puérilité, il prit le deuil après la mort de la ſienne. Il eſt ſingulier que ce poiſſon qui eſt marin, & qui n'entre jamais dans les fleuves, puiſſe vivre & s'engraiſſer dans une eau douce. Il ſeroit à déſirer pour le progrès de l'Hiſtoire Naturelle, que quelque Obſervateur habitant des rivages de la mer, pût reconnoître ſi la *murène* n'eſt pas un animal vivipare; ſes écailles ſont ſi peu ſenſibles qu'elles ont été méconnues par la plupart des Ichtyologiſtes.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyliologiſtes donnent à un genre de coquillage univalve, en volute, qui approche beaucoup du genre des buccins, mais qui en differe à pluſieurs égards. Le *murex* eſt communément garni de pointes & de tubercules, ſon ſommet eſt chargé de piquans ou de clous, quelquefois élevé, & quelquefois aplati: la bouche eſt toujours oblongue, dentée ou édentée; la levre dans quelques-uns eſt étendue en aile, dans d'autres elle eſt garnie de doigts ou pattes, repliée & déchiquetée; le fût eſt ridé, quelquefois uni. Telles ſont les coquilles qu'on nomme le *bois veiné*, la *muſique*, le *plain-chant*, le *foudre*, le *rocher triangulaire* ou *dragon*, le *turban*, le *caſque*, l'*araignée* ou

la *griffe du diable*, le *ſcorpion*, l'*oreille de cochon*, la *tourterelle*, l'*aigrette*, le *bézoard*. Dans la comparaiſon de ces coquillages, on trouve à pluſieurs d'entre eux des caracteres ſpécifiques & eſſentiels dans la figure de leur robe. On en a des exemples dans le *rocher* qui n'a point de pointes, & qui a des ailes; l'*araignée* qui a des pointes, ainſi que des doigts ou crochets remarquables; le *rocher cannelé* qui eſt ſans pointes, ni ailes, ni boutons, qui a la tête plate, mais dont la bouche eſt dentelée & oblongue. *Voyez* ces différens *mots*.

On a donné le nom de *murex* à ce genre de coquillage, parce qu'il a la figure d'un *rocher* hériſſé. Le *murex*, dit M. *d'Argenville*, de l'Ouvrage duquel nous avons extrait une partie de ce qui précede, eſt pris chez pluſieurs Naturaliſtes pour le nom générique de pluſieurs coquillages qui fourniſſent la teinture de pourpre; d'où il ſuit, d'après le même Auteur, que la pourpre & le buccin n'en ſont que des eſpeces.

M. *Adanſon* met le *murex* dans le rang des coquillages operculés & du genre des *Pourpres*. Comme les eſpeces qu'il a obſervées ſur les côtes du Sénégal, ont des noms particuliers, & que le travail de cet Académicien mérite d'être lu, nous y renvoyons nos Lecteurs.

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux Anciens. *Virgile*, dans ſon *Énéide*, *Liv. IV*, dit:

. . . . Tyrioque ardebat murice lana.

parce que le ſuc de ce ver teſtacée ſervoit, chez les Anciens, à teindre leurs robes de pourpre, & que les Tyriens y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre ſervoit auſſi aux Empereurs Romains d'encre pour ſigner ou ſouſcrire leurs Édits: on l'appeloit *ſacrum encautum*, & nul autre que l'Empereur ne pouvoit uſer de cette encre ſans commettre

Digitized by Google

un crime de leſe-Majeſté. On prétend que le haſard ſeul fit connoître aux Tyriens l'uſage de cette magnifique teinture; un chien ayant dévoré un ou pluſieurs de ces animaux à coquille ſur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif & le plus beau, ce qui fit naître l'envie de s'en ſervir à ceux qui l'obſerverent.

Le *murex* eſt appelé *piſſeur* en Amérique, à cauſe qu'il jette promptement ſa liqueur, qui eſt la véritable pourpre : *Cochlea veram purpuram fundens.* Cette liqueur, dit le Pere *Plumier*, eſt conſervée dans un grand repli qu'il a ſur le dos près du cou en forme de gibeciere; il faut être bien adroit pour recueillir ce ſuc, car il le jette très-rapidement dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce ſuc étant tiré de l'animal, eſt d'abord blanc, enſuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge-purpurin. Le linge teint de ce ſuc, conſerve toujours ſa couleur. Il n'eſt pas étonnant, pourſuit le P. *Plumier*, que la pourpre des Anciens fût ſi précieuſe, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre ſeulement un manteau.

On a parlé dans le *Journal de Trévoux*, *Octobre 1712*, d'un petit limaçon des Indes Occidentales, qu'on trouve au Sud de Guatimala, où l'Amérique Septentrionale confine avec l'Iſthme de Darien. Ce petit animal, dit *Lémery*, paroît être le *murex* des Anciens : il eſt de la groſſeur d'une abeille; ſa coquille eſt mince & peu dure : on les ramaſſe à meſure qu'on en trouve, & on les conſerve dans un pot plein d'eau; mais comme il eſt rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens ſont long-temps à en amaſſer la quantité néceſſaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin, on les écraſe avec une pierre bien polie, & l'on mouille auſſi-tôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge : il

Digitized by Google

en réſulte la couleur de pourpre la plus riche qui ſe puiſſe voir. Ce qu'il y a d'avantageux, c'eſt que plus on lave l'étoffe qui en eſt teinte, plus ſa couleur en devient belle & éclatante, elle ne s'altere point par la vieilleſſe : cette teinture eſt d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent. *Voyez* maintenant *l'article* POURPRE.

MURICITE. Coquille foſſile & univalve de la famille des *Rochers* ou *Murex*.

MURIE, *Muria*. Nom que l'on donne aux eaux, aux terres & aux pierres qui contiennent beaucoup de ſel marin ou de ſel gemme.

MURIER, *Morus*. Eſt un arbre dont on diſtingue deux eſpeces principales ; ſavoir : le *mûrier blanc*, *Morus alba*, Linn. 1398 ; J. B. 1, 119 ; *aut fructu albo*, C. B. Pin. 459, & le *mûrier noir*, *Morus nigra*, Linn. 1398 ; J. B. 1, 118 ; *aut fructu nigro*, C. B. Pin. 459. Cette diſtinction, au reſte, n'eſt fondée, ni ſur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même ſur celle du fruit. On appelle *mûriers noirs* ceux qui produiſent de gros fruits bons à manger, & qui ſont toujours d'un rouge ſi foncé, qu'ils paroiſſent noirs : ceux-là ſe réduiſent à deux ou trois variétés. Tous les autres *mûriers* ſont rangés dans la claſſe des *mûriers blancs*, ſoit que le fruit ſoit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci, il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un vert foncé ; les uns produiſent de très-grandes feuilles entieres, d'autres de très-petites profondément échancrées. Le fruit de tous ces *mûriers* eſt ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *mûrier blanc*, arbre qui tire ſon origine de l'Aſie, doit nous intéreſſer d'une maniere particuliere, parce que ſes feuilles ſervent d'aliment au ver à ſoie, inſecte précieux auquel nous devons la matiere des plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des *mûriers* en France, que ſous le regne

Digitized by Google

de *Charles IX.* L'expérience a appris que cet arbre n'eſt pas tellement particulier aux pays chauds, tels que l'Eſpagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puiſſe auſſi réuſſir fort bien dans d'autres provinces aſſez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois près de la Rochefoucault, & même en Allemagne, où ces arbres fourniſſent aux vers à ſoie une très-bonne nourriture.

Il y a des *mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont attachées ſur un filet en forme d'épi; elles n'ont point de pétales, mais quatre étamines; les fleurs femelles, dépourvues auſſi de pétales, ont un piſtil formé d'un embryon ovale, qui devient une baie ſucculente. Les baies ou grains ſont raſſemblés ſur un poinçon commun, & forment une eſpece de tête plus ou moins alongée, qu'on nomme *mûre*.

Les feuilles des *mûriers* ſont pétiolées, poſées alternativement ſur les branches; mais il y en a de figures très-différentes ſuivant les eſpeces. Les unes ſont entieres, dentelées ſeulement ſur les bords; d'autres ſont découpées très-profondément. Parmi les *mûriers ſauvages* il y en a un dont les feuilles ſont rondelettes, aſſez conformes à celles du roſier: auſſi l'appelle-t-on *mûrier à feuilles de roſe*. Il y en a qui ſont un peu rudes au toucher, d'autres ſont liſſes. Le climat, le ſol, la culture, & d'autres cauſes accidentelles produiſent beaucoup de variétés de *mûriers*.

Les *mûriers* viennent dans toutes ſortes de terrains; ils croiſſent plus vigoureuſement dans les terres fortes & humides; mais on prétend qu'ils donnent des feuilles qui forment une nourriture trop groſſiere, peu favorable à la ſanté des vers, & préjudiciable à la bonne qualité de la ſoie. Une bonne terre légere eſt la meilleure. On a vu de ces *mûriers blancs* croître

Digitized by Google

dans des terrains ſablonneux, où la bruyere venoit à peine; mais on dit que leurs feuilles ſont trop ſeches & ne donnent point aſſez de nourriture aux vers à ſoie.

On peut multiplier les *mûriers* de rejetons enracinés, ou par la ſemence, par les marcottes & par les boutures. Si l'on veut élever des *mûriers noirs*, on choiſit les plus groſſes & les plus belles *mûres* pour en tirer la graine: ſi ce ſont des *mûriers blancs* qu'on veut multiplier, on tire la graine des plus belles *mûres* qui ſe trouvent ſur les *mûriers* dont les feuilles ſont grandes, blanchâtres, douces, tendres, & les moins découpées qu'il eſt poſſible. La meilleure graine ſe tire ordinairement du Piémont, du Languedoc, &c. J'incline en général, dit M. *Duhamel*, à donner la préférence à la graine qu'on recueille dans les pays où il fait quelquefois aſſez froid; il m'a paru que les arbres qui en proviennent en étoient plus capables de réſiſter à nos gelées. Il arrive ſouvent dans nos hivers rigoureux, dit M. *Bourgeois*, que la gelée détruit la tige des jeunes *mûriers*, ſur-tout le premier hiver, mais il ne faut pas s'en inquiéter; on n'a qu'à les couper à raſe terre, & ils repouſſent des tiges auſſi belles & auſſi vigoureuſes que les premieres. Les caracteres d'une bonne graine ſont d'être groſſe, peſante, blonde, de répandre beaucoup d'huile lorſqu'on l'écraſe, & de pétiller lorſqu'on la jette ſur une pelle rouge.

On ſeme cette graine dans une bonne terre. Dans l'automne de la ſeconde année, on arrache du ſemis tous les arbres qui ont de petites feuilles d'un vert très-foncé, qui ſont rudes & profondément déchiquetées; ces eſpeces d'arbres ne produiroient point de bonnes feuilles pour les vers à ſoie. A la troiſieme année, lorſque le plant eſt de la groſſeur du doigt, on l'arrache pour le mettre en pépiniere. Selon M. *Bourgeois*, on doit déjà tranſplanter les *mûriers*

Digitized by Google

au printemps de la ſeconde année ; ils réuſſiſſent beaucoup mieux, & ils prennent plutôt leur accroiſſement. Sans cette tranſplantation, les *mûriers* ne pouſſeroient qu'une racine en pivot, & la plus grande partie des arbres périroit quand on les arracheroit pour les mettre aux places où ils doivent toujours reſter. Quelques Cultivateurs prétendent qu'il faut couper à raſe terre tous ces jeunes arbres à la troiſieme année, gros ou petits, droits ou tortus, pour leur faire pouſſer plus de racines. D'autres ne pratiquent cette méthode que pour ceux qui ſont tortus ou languiſſans.

On peut élever les *mûriers blancs* pour les vers à ſoie, ſoit en taillis, ſoit en quinconce, en leur laiſſant acquérir leur grandeur naturelle. Un des plus sûrs moyens d'avoir de belles feuilles de *mûriers*, c'eſt de les greffer. Les greffes réuſſiſſent en fente, en écuſſon, en ſifflet, ſur-tout quand on greffe les *mûriers* d'Eſpagne ſur nos *mûriers* à petites feuilles.

Les *mûriers* entés ſur des ſauvageons qu'on a choiſis d'une bonne eſpece, comme ceux qui viennent de la graine du *mûrier* d'Italie, appelé *mûrier roſe*, ou du *mûrier* d'Eſpagne, donnent, dit M. *Bourgeois*, des feuilles beaucoup plus belles & d'une meilleure qualité pour les vers à ſoie, que les *mûriers* qui ſont entés ſur le ſauvageon commun ou épineux à petites feuilles. C'eſt une obſervation qui a été faite par un grand nombre de Cultivateurs de *mûriers*, notamment par M. *Thomé* de Lyon, dont l'autorité ſur la culture des *mûriers*, & les inſtructions ſur ce qui concerne la maniere d'élever les vers à ſoie, doivent être d'un grand poids.

Les *mûriers* greffés donnent, il eſt vrai, plus de feuilles, & des feuilles plus nourriſſantes pour les vers à ſoie, que les *mûriers* ſauvageons; mais l'expérience apprend auſſi que les *mûriers* ſauvageons peuvent exiſter pendant deux ſiecles; au lieu que l'ex-

Digitized by Google

tenſion des feuilles produite par la greffe, occaſionne dans l'arbre une diſſipation de ſéve prématurée, qui en accélere le dépériſſement. On propoſe, dans un Mémoire inſéré dans un *Traité ſur la culture des* mûriers blancs, *par M.* Pomier, *Ingénieur des Ponts & Chauſſées*, de greffer les *mûriers blancs* ſur les *mûriers noirs*; & il y a lieu de penſer que ces arbres alors ſubſiſteroient bien, parce qu'il eſt démontré que le *mûrier blanc* périt ordinairement par les racines; au lieu que le *mûrier noir* n'eſt ſujet à aucune maladie.

On voit dans preſque tous les Livres d'agriculture, qu'on peut greffer les *mûriers* ſur l'orme : je n'oſerois aſſurer, dit M. *Duhamel*, que cette greffe n'aura jamais de ſuccès; cependant je l'ai tentée bien des fois inutilement, & j'ai bien des raiſons de penſer qu'elle ne peut pas réuſſir. On voit auſſi dans les Ouvrages cités, que le *mûrier* peut ſe greffer ſur le figuier & ſur le tilleul; mais il faut en général, pour que les greffes réuſſiſſent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & ſur-tout que la ſéve ſe mette en mouvement dans ces arbres dans le même temps.

Plus on prend ſoin des *mûriers*, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de bonnes feuilles. On fait un tort conſidérable aux *mûriers*, quand on les effeuille trop jeunes pour en nourrir les vers, parce que les feuilles ſont les organes de la tranſpiration des arbres, & en partie de leur nutrition, par leurs pores abſorbans qui s'abreuvent de l'humidité de l'air. *Voyez les articles* ARBRE & FEUILLE. Les *mûriers* ont une ſi grande abondance de ſéve, qu'ils peuvent repouſſer juſqu'à deux ou trois fois de nouvelles feuilles. Lorſque l'hiver eſt doux, les *mûriers* pouſſent leurs feuilles de très-bonne heure, mais il eſt toujours dangereux de faire éclore trop tôt les vers, en ſe fondant ſur

Digitized by Google

cette espérance, parce que l'on ne doit compter que sur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant sujettes à périr par les petites gelées.

En Toscane & sur-tout aux environs de Florence, ainsi que l'a observé M. l'Abbé *Nollet*, les habitans, avec la moitié moins de *mûriers* que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à soie : ils observent pour cela de ne faire éclore que dans deux temps différens. Les premiers vers étant éclos, se nourrissent de la premiere dépouille des *mûriers* ; & lorsqu'ils ont produit leur soie, on fait éclore d'autres vers qu'on nourrit de la seconde récolte des mêmes arbres.

M. *Bourgeois* dit qu'on cultive aujourd'hui près de Bienne en Suisse plusieurs especes de *mûriers blancs*. Selon cet Observateur, parmi les *mûriers blancs sauvageons*, le *mûrier épineux* est le moins estimé. Il produit des branches hérissées d'épines & garnies de feuilles petites & peu abondantes dont la récolte est difficile & dispendieuse. Le *mûrier sauvageon* ordinaire & commun produit des feuilles dentelées, oblongues & très-minces ; mais il mérite quelque considération, parce qu'il réussit très-bien en haie comme la charmille, & dans une exposition favorable ; il est plus printanier que les autres especes. Le *mûrier sauvageon* qui provient de graine de *mûrier rose* ou *d'Italie enté*, produit beaucoup de feuilles un peu arrondies, de grandeur moyenne, tirant sur le jaune clair & d'une très-bonne qualité.

Parmi les *mûriers blancs entés*, il y a le *mûrier rose* ou *d'Italie enté*, qui pousse des feuilles grosses, épaisses, lisses, & fort abondantes ; c'est l'espece qui est aujourd'hui la plus cultivée en France, en Italie & en Piémont. M. *Thomé* lui donne la préférence sur toutes les autres especes de *mûriers* pour élever les vers à soie, & il l'a mis fort en vogue.

Digitized by Google

Cet arbre eſt cependant délicat ; il a beaucoup ſouffert en Suiſſe par les hivers rigoureux de 1766 & 1767. Le *mûrier* appelé *feuille romaine* pouſſe de très-grandes feuilles qui le diſtinguent de toutes les autres eſpeces ; il n'eſt pas rare d'en trouver qui égalent la feuille de courge. Le *mûrier d'Eſpagne* a beaucoup de reſſemblance avec le *mûrier roſe ſauvageon* ; ſes feuilles ſont cependant plus grandes & plus pointues : il n'eſt point délicat, & il réſiſte aux plus fortes gelées & aux hivers les plus rigoureux des climats froids. Le *mûrier* appelé *petite reine*, a la feuille très-liſſe, oblongue, d'une grandeur médiocre : cette eſpece eſt très-eſtimée & très-bonne.

M. *Miller* parle de *mûriers de Virginie* dont les feuilles ſont velues : ils ſont fort rares en Europe.

On trouvera au *mot* VER A SOIE, l'uſage & l'utilité de chacune de ces eſpeces de *mûriers*, & les expériences qu'on a faites nouvellement en Languedoc & en Suiſſe ſur la propriété de ces différentes feuilles pour la nourriture & le produit des vers à ſoie.

L'utilité des *mûriers blancs* ne ſe borne pas à la nourriture des vers à ſoie ; on peut les émonder tous les trois ou quatre ans comme les ſaules ou les peupliers, pour en faire des fagots, dont on fait manger la feuille aux moutons pendant l'hiver ; avant de les brûler. Ces animaux ſont fort friands de cette feuille, qui les nourrit bien & leur procure de très-belle & fine laine. On pourroit même, dans tous les pays & dans la plupart des campagnes, comme cela ſe pratique en Eſpagne, attendre la premiere gelée blanche, pour ſecouer les feuilles de ces arbres, qu'on ramaſſe pour les faire ſécher ſous des hangars, ayant la précaution de les remuer de temps en temps. C'eſt avec cette feuille qu'on nourrit en Eſpagne les moutons pendant le froid & les gelées. Par cette méthode on ne gâte point les *mûriers*, qui fourniſſent des feuilles chaque année, & on

Digitized by Google

prétend que cette nourriture contribue beaucoup à la beauté & à la fineſſe des laines d'Eſpagne. D'après toutes ces conſidérations, M. *Bourgeois* conclut que même dans les pays où on ne gagneroit pas à élever des vers à ſoie, ſoit à cauſe de la nature du climat, ſoit à cauſe de la diſette & de la cherté des ouvriers & de la main-d'œuvre, ou enfin à cauſe de quelques circonſtances particulieres, on ne devroit pas négliger la culture des *mûriers blancs*.

Les oiſeaux ſont très-friands des fruits des *mûriers blancs*, & on remarque que ceux qui ſont engraiſſés avec ces fruits, ſont un excellent manger : (en effet les merles nourris & engraiſſés avec le fruit de cet arbre, ſont d'une grande délicateſſe & d'un goût exquis. M. *Bourgeois* dit les avoir trouvés préférables à ceux qui ſe nourriſſent de ceriſes & de raiſins. Cependant le fruit du *mûrier blanc* a un goût douceâtre & très-fade). On doit par conſéquent mettre ces eſpeces de *mûriers* dans les remiſes, ſi la terre eſt aſſez bonne pour que ces arbres puiſſent y ſubſiſter

On cultive les *mûriers* à gros fruit noir, à cauſe de leurs fruits qui ſont bons à manger. Ces fruits mangés à jeun dans leur maturité, paſſent pour être laxatifs & adouciſſans. On fait avec le ſuc de ces *mûres* cueillies avant leur maturité, un ſirop propre à calmer les inflammations de la gorge, pris en gargariſme, & pour déterger les ulceres de la bouche. Le ſuc des *mûres noires* ſert à colorer pluſieurs liqueurs & quelques confitures. Quelques perſonnes en ont fait un vin qui n'eſt pas déſagréable; d'autres s'en ſervent pour donner une couleur foncée au vin rouge, il contribue même à lui donner de la douceur. Quoique ce ſuc ſoit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enleve difficilement. Le verjus, l'oſeille, le citron & les *mûres vertes*, emportent ces taches de deſſus les mains; mais pour le linge, le plus court eſt de mouiller

Digitized by Google

l'endroit taché, & de le ſécher à la vapeur du ſoufre; l'acide vitriolique qui s'échappe de cette ſubſtance en combuſtion, emporte tout de ſuite la tache.

Le bois du *mûrier* eſt jaune, il eſt aſſez dur & propre à faire différens ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau, pour en détacher l'écorce qui eſt rude, épaiſſe, filamenteuſe & propre à faire des cordes. L'écorce des racines du *mûrier noir* eſt un excellent vermifuge, priſe en poudre à la doſe de trente grains, ou en infuſion à la doſe d'une drachme.

MURIER A PAPIER, *Morus papyrifera*, Linn. On le cultive dans le Japon. Le Pere *du Halde* dit qu'on dépouille les branches de leur écorce & qu'on en fait un papier aſſez fort pour couvrir les paraſols ordinaires, ſur-tout quand il eſt huilé & coloré. Les feuilles de ce *mûrier* ſervent auſſi de nourriture aux vers à ſoie. Le *mûrier à papier* du Japon ſe cultive maintenant en France, & il y fructifie. Il aime les terres ſablonneuſes & y pouſſe avec vigueur. Il croît même plus vîte que notre *mûrier*, ſans être ſenſible au froid. M. *de la Rouviere* prétend avoir tiré une belle ſoie végétale de l'écorce des jeunes branches de ce *mûrier*, coupées dans le temps qu'elles ſont en ſéve, enſuite battues & rouies. Les femmes de la Louiſiane choiſiſſent, pour cette même production, les jets ou pouſſes qui ſortent de la ſouche des *mûriers*, & qui ont quatre ou cinq pieds de haut; elles en ôtent l'écorce, la font ſécher au ſoleil, puis elles la battent pour en faire tomber la partie extérieure; l'intérieure, qui eſt l'écorce fine, reſte toute entiere. Elles battent derechef cette derniere pour la rendre plus fine encore; après quoi elles la mettent blanchir à la roſée: enſuite elles la filent, en font divers ouvrages, tels que des réſeaux, des franges; ſouvent même elles la treſſent & en fabriquent un tiſſu croiſé.

MURIER. (oiſeau) *Voyez* BEC-FIGUE.

MURIER

MURIER DE RENARD. *Voyez à l'article* RONCE.

MURRA ou MURRINA. Eſpece de matiere ſemblable à la porcelaine dont on a fait des vaſes fort recherchés par les Romains. *Du Sault, traduction de Juvenal*, ſatire VI, n.° 16. *Voyez l'article* MYRRHINA, & VASES.

MURTE. *Voyez* MIRTHE.

MURTILLE. Arbriſſeau fort commun dans toute la partie Méridionale de l'Amérique, juſqu'au Détroit de Magellan. Les Naturels du pays l'appellent *unni*. Ils font avec ſon fruit une ſorte de vin, qui eſt une liqueur agréable & ſaine. Le *murtille* eſt l'*airelle; Voyez ce mot.*

MUSA. *Voyez* BANANIER.

MUSARAIGNE ou MUSET, *Mus-araneus terreſtris; Mus cæcus*. Selon M. *de Buffon*, la *muſaraigne* ſemble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui ſe trouve entre le *rat* & la *taupe*, qui ſe reſſemblant par leur petiteſſe, different beaucoup par la forme, & ſont en tout des eſpeces très-éloignées. La *muſaraigne*, plus petite encore que la *ſouris*, reſſemble à la taupe par le muſeau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoique un peu plus gros que ceux de la taupe, ſont cachés de même, & ſont beaucoup plus petits que ceux de la ſouris; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds; par la queue, par les jambes, ſur-tout celles de derriere, qu'elle a plus courtes que celles de la ſouris; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur ordinaire de la *muſaraigne* eſt d'un brun mêlé de roux; mais il y en a auſſi de cendrées, de preſque noires, & toutes ſont plus ou moins blanchâtres ſous le ventre. Elles ſont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique; car la *muſaraigne* du Bréſil paroît différente.

Digitized by Google

Ce très-petit quadrupede a une odeur forte qui lui eſt particuliere, & qui répugne aux chats : ils chaſſent & tuent la *muſaraigne*, mais ils ne la mangent pas comme la ſouris. C'eſt apparemment cette mauvaiſe odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de ſa morſure dangereuſe pour le bétail, & ſur-tout pour les chevaux ; l'ouverture de la gueule de cet animal eſt même trop petite, pour qu'il puiſſe les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraiſemblablement que d'une cauſe interne, & ne ſont certainement pas cauſées par la morſure ou la piqûre de cet animal, comme le vulgaire le penſe.

La *muſaraigne* eſt le *biſemus* des Siléſiens ; elle habite aſſez communément, ſur-tout en hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier, & mange du grain, des inſectes, des chairs pourries. On la trouve auſſi fréquemment dans les bois à la campagne, ſoit dans des trous d'arbres, ſoit dans des trous en terre abandonnés par des taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'elle ſe pratique elle-même, en fouillant avec les ongles & le muſeau : elle ſe cache auſſi ſous la mouſſe & ſous les feuilles. On dit qu'elle donne autant de petits que la ſouris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu qu'elle, mais elle n'eſt pas auſſi agile à beaucoup près ; on la prend aiſément, parce qu'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU, *Mus-araneus aquatilis.* C'eſt un petit animal amphibie qui a été obſervé pour la premiere fois en 1756, par M. *Daubenton ;* il eſt un peu plus grand que la *muſaraigne de terre.* Il a le muſeau plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie ſupérieure de ſon corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, eſt de couleur noirâtre, mêlée d'une teinte de brun ; & la partie inférieure a des teintes de fauve, de gris

Digitized by Google

& de cendré, ſa queue eſt de couleur griſe & preſque nue, à l'exception du côté inférieur, qui eſt revêtu d'un bout à l'autre de poils courts & blanchâtres; les doigts ont auſſi ſur les côtés des poils qui ne ſe trouvent pas dans la *muſaraigne de terre.*

La *muſaraigne d'eau* reſte cachée pendant le jour dans les fentes des rochers, ou dans des trous ſous terre le long des petits ruiſſeaux. Lorſqu'on veut la prendre, il faut la chercher à la ſource des fontaines, vers le lever ou le coucher du ſoleil. Elle met bas au printemps, & produit ordinairement neuf petits.

MUSARAIGNE DU BRÉSIL, *Mus-araneus Braſilienſis.* Elle reſſemble plus à notre *muſaraigne de terre* qu'à aucun autre animal; mais elle eſt de beaucoup plus groſſe & plus grande; elle a environ cinq pouces de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, la queue n'a pas deux pouces de longueur: elle a le muſeau pointu & les dents fort aiguës: ſon poil qui eſt brun, offre trois bandes noires aſſez larges, & qui s'étendent longitudinalement depuis la tête juſqu'à la queue. Cette eſpece n'eſt pas auſſi abondante que notre *muſaraigne de terre.*

MUSC, *Moſchus.* Nom donné à une ſubſtance odoriférante, tantôt ſolide, tantôt liquide ou molle & qui ſe forme par ſécrétion dans des poches ſituées dans différentes parties du corps d'animaux très-différens, comme le dos du pécari, les aines du caſtor, le nombril du porte-muſc, le deſſous de l'anus de la civette & de la genette. Le *muſc* d'Afrique eſt fourni par la civette, & on l'appelle ſimplement *civette.* Le *muſc* d'Aſie qui eſt très-différent, & connu aſſez généralement aujourd'hui ſous le ſeul nom de *muſc*, eſt produit par le *porte-muſc.* Voyez ce que nous en diſons *à l'article* PORTE-MUSC.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE, *Nux moſchata, aut Nux myriſtica aromatica.* Fruit aromatique d'un arbre de l'Inde Orientale, qui eſt grand comme

Digitized by Google

un poirier. Le bois de cet arbre eſt moëlleux, & ſon écorce eſt cendrée : ſes feuilles reſſemblent à celles du pêcher ; elles ſont verdâtres en deſſus, blanchâtres en deſſous, ſans queue ; étant froiſſées entre les mains, elles répandent une odeur pénétrante : ſa fleur eſt formée en roſe, jaunâtre & fort ſuave ; il lui ſuccede un fruit arrondi, de la groſſeur d'une petite orange, attaché à un long pédicule, & dont le noyau eſt couvert de trois écorces.

La premiere de ces trois écorces eſt charnue, molle, pleine de ſuc, épaiſſe d'environ un doigt, velue & rouſſe, parſemée de taches jaunes, dorées & purpurines, de même que nos abricots & nos pêches. Cette groſſe écorce, qui eſt d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle-même dans le temps de la maturité. Sous ce brout ou premiere écorce eſt une enveloppe réticulaire ou membrane à réſeau qui eſt en quelque ſorte partagée en pluſieurs lanieres, d'une ſubſtance viſqueuſe, huileuſe, mince & comme cartilagineuſe ; d'une odeur très-aromatique, fort agréable ; d'une ſaveur âcre, balſamique, aſſez gracieuſe, & d'une couleur rouge-jaunâtre : c'eſt ce que l'on appelle *macis* en Europe, *bisbeſe* ou *besbahe* dans l'Arabie, & aux Moluques, *bongopala*, & que quelques Commerçans nomment improprement avec le public *fleur de muſcade*. A travers les mailles de cette ſeconde enveloppe, on en apperçoit une troiſieme, qui eſt une coque dure, mince, ligneuſe, d'un brun-rouſſâtre, caſſante, laquelle contient un noyau qui eſt la *noix muſcade*. Cette *noix* eſt ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée, d'une couleur brune-cendrée, dure, fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres & de rouge-brun ; d'une excellente odeur, d'une ſaveur âcre & ſuave, quoique amere, & d'une ſubſtance très-huileuſe.

M. *Geoffroy* (*Mat. Médic.*) dit, que lorſque l'on fait une inciſion dans le tronc du *muſcadier*, ou que

Digitized by Google

l'on en coupe les branches, il en découle un ſuc viſqueux, d'un rouge pâle comme le ſang diſſous : ce ſuc devient bientôt d'un rouge foncé, & laiſſe ſur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le *muſcadier* vient de lui-même dans les Iſles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental; on l'appelle à Ternate *goſora*, & en langue Malaie *pela*. Mais on le cultive ſur-tout dans la province de Banda, qui eſt compoſée de ſix petites Iſles, qui ſont *Nyra* ou *Néra*, *Lontar*, *Pulo-way*, *Gunon-gapy*, *Pulorong*. & *Roſſingyen*. Les trois premieres de ces Iſles ſont extrêmement fertiles en *noix muſcades*.

Il y a deux ſortes de véritables *noix muſcades* dans les boutiques; l'une eſt de la figure d'une olive & s'appelle *muſcade femelle*; c'eſt celle que nous venons de décrire & qui eſt ſi fort en uſage; l'autre eſt appelée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *maneque*; elle eſt plus alongée & un peu moins aromatique, auſſi eſt-elle moins recherchée. Entre ces deux ſortes de noix il y en a de figures irrégulieres, qui ſont des jeux de la Nature. Il y a de plus les *noix muſcades* ſauvages.

Les Hollandois en diſtinguent pluſieurs eſpeces, & nomment la principale, *noix muſcade mâle des boutiques*; elle eſt plus groſſe que la *noix muſcade* ordinaire ou femelle; elle eſt oblongue, comme carrée, preſque ſans odeur, & d'un goût déſagréable; elle eſt intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent aſſez facilement; & ſi on la mêle avec les autres *muſcades*, on prétend qu'elle les corrompt; c'eſt pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *palatuhir*, c'eſt-à-dire, *noix de montagne*; les Anciens l'appeloient *azerbe*; mais à peine eſt-elle connue aujourd'hui en France. Des gens ſuperſtitieux la recherchent ſeulement pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choſes ſurprenantes. L'arbre qui donne ces ſortes de *noix muſcades*, croît

Digitized by Google

dans le Malabar & dans les Iſles Moluques; il eſt plus haut que le *muſcadier* ordinaire, mais moins branchu & moins feuillu; ſon *macis* eſt pâle, ſans ſuc & d'une odeur déſagréable.

Récolte & préparation des NOIX MUSCADES.

Lorſque ces fruits ſont mûrs, les habitans montent ſur les arbres & ils les cueillent en tirant à eux les rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent auſſi-tôt avec le couteau, & en ôtent le brout ou premiere écorce que l'on entaſſe dans les forêts, où elle pourrit avec le temps. Dès que ces écorces ſe pourriſſent, il croît deſſus une certaine eſpece de champignons, que l'on appelle *boleti moſchatyni*: ils ſont noirâtres, & très-recherchés des habitans, qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maiſon ces noix dépouillées de leur premiere écorce, & ils enlevent ſoigneuſement le *macis* avec un petit couteau. Ils font ſécher au ſoleil pendant un jour ce *macis*, qui eſt d'un beau rouge, mais dont la couleur devient obſcure ou rouſſâtre. Enſuite ils le tranſportent dans un autre endroit moins expoſé aux rayons du ſoleil, & l'y laiſſent pendant huit jours, afin qu'il s'y amolliſſe un peu. Puis ils l'arroſent de l'eau de la mer, pour l'empêcher de trop ſécher, & de peur qu'il ne perde ſon huile. Ils prennent garde auſſi d'y mettre trop d'eau, car il ſe pourriroit & les vers l'attaqueroient. Enfin, ils le renferment dans de petits ſacs, & ils le preſſent fortement: il ne faut pas confondre le *macis* avec le *macer*. Voyez *ce dernier mot*.

On expoſe au ſoleil pendant trois jours les *noix* qui ſont encore revêtues de leur coque ligneuſe; enſuite on acheve de les bien ſécher près du feu, juſqu'à ce qu'elles rendent un ſon quand on les agite, & alors on les frappe avec de petits bâtons pour les débarraſſer de leur coque qui ſaute en morceaux. On

Digitized by Google

diſtribue ces *noix* en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles, qui ſont deſtinées à être apportées en Europe; le ſecond renferme celles que l'on réſerve pour l'uſage des gens du pays, & le troiſieme contient les plus petites, qui ſont irrégulieres ou non mûres; on brûle celles-ci, & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expreſſion : une livre en donne ordinairement trois onces : cette huile eſt de la conſiſtance du ſuif, & a entiérement le goût de la *noix muſcade*. Cette même *noix* donne auſſi par la diſtillation, de même que le *macis*, une huile eſſentielle, tranſparente, volatile & d'une odeur exquiſe.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les *noix muſcades* que l'on a choiſies, ſe corromproient bientôt, ſi on ne les arroſoit, ou plutôt ſi on ne les confiſoit, pour ainſi dire, avec de l'eau de chaux faite de coquillages calcinés que l'on détrempe avec de l'eau ſalée à la conſiſtance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les *noix muſcades* renfermées dans de petites corbeilles, juſqu'à ce qu'elles ſoient tout-à-fait enduites de la liqueur. Enſuite on les met en un tas, où elles s'échauffent, & toute l'humidité ſurabondante s'évapore. Dès qu'elles ont ſué ſuffiſamment, elles ſont bien préparées & propres pour paſſer la mer.

On confit auſſi dans l'Iſle de Banda le fruit entier du *muſcadier* de la maniere ſuivante. Lorſque ces fruits ſont preſque mûrs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille : enſuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours, juſqu'à ce qu'ils aient perdu leur ſaveur acerbe & âpre : alors on les cuit légérement dans un ſirop de ſucre; ſi on veut qu'elles ſoient dures, on y jette un peu de chaux. On répete pendant huit jours cette même opération & toujours dans un nouveau ſirop; enfin on met pour

Digitized by Google

la derniere fois ces fruits ainſi confits dans un ſirop un peu épais, & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces *noix* dans de la ſaumure ou dans du vinaigre; & quand on en veut manger, on les fait macérer dans de l'eau douce, enſuite on les fait cuire dans du ſirop de ſucre, &c.

Uſages & propriétés de la MUSCADE.

On préſente dans les deſſerts les *muſcades* entieres confites; les Indiens en mangent quelquefois en buvant du thé; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent auſſi le *macis*; mais on a coutume de rejeter le noyau, qui eſt préciſément la *noix muſcade*. Bien des Voyageurs marins qui vont dans le Nord, en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont obſervé que ſi l'on fait un uſage immodéré de cette ſorte de confiture, elle attaque la tête & cauſe des maladies ſoporeuſes. On emploie fréquemment la *noix muſcade* ſimple & non confite pour aſſaiſonner les alimens : on s'en ſert auſſi en Médecine; elle fortifie l'eſtomac, facilite la digeſtion, corrige la mauvaiſe haleine, appaiſe le vomiſſement, diſſipe les vents & guérit les coliques; elle arrête le flux de ventre, excite les regles, provoque la ſemence, augmente le mouvement du ſang, réſiſte aux poiſons, & eſt fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut uſer ſobrement, car elle cauſe l'aſſoupiſſement & rend lourd. On vante la fumigation de ces *noix*, comme un remede éprouvé dans les coliques venteuſes & dans certaines douleurs de la matrice, qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces *noix* torréfiées conviennent dans la dyſſenterie.

Le *macis* a la même vertu que la *noix muſcade*; il eſt moins aſtringent, mais l'excès n'en eſt pas moins dangereux.

Digitized by Google

L'huile de *noix muſcade* tirée ſoit par expreſſion, ſoit par diſtillation, eſt, ainſi que celle du *macis*, très-propre dans les tranchées du ventre, dans les coliques néphrétiques, & dans certaines maladies des nerfs: elle appaiſe le hoquet, & ſi l'on en frotte légérement les tempes, elle procure le ſommeil. On peut blanchir cette huile en la faiſant macérer long-temps dans l'eſprit de vin: elle eſt la baſe de pluſieurs baumes compoſés, reconnus ſouverains dans l'apoplexie & les maladies convulſives. *Ray* prétend qu'elle a la ſinguliere propriété de faire croître la gorge ou les mamelles, appliquée extérieurement.

Obſervations ſur le commerce de la MUSCADE, *du* GIROFLE *& de la* CANNELLE.

Par ce qui précede, on a vu que les *muſcadiers* croiſſent dans pluſieurs Iſles de l'Océan Oriental. On verra à l'*article* PIGEON RAMIER DES MOLUQUES, que cet oiſeau eſt, ſans le ſavoir, un grand planteur de *muſcadiers*; il en ſeme, en quelque ſorte, dans les lieux où l'intérêt d'une nation puiſſante par ſon commerce, &c. croit avoir intérêt de les détruire. Les Hollandois dont les plus grands obſtacles n'ont jamais laſſé la patience, ſe ſont approprié la récolte de la *muſcade*, ainſi que celle du *girofle* & de la *cannelle* qui naiſſent dans les Iſles de Ternate & de Ceylan, &c. ſoit à titre de conquête, ſoit en payant aux Inſulaires des penſions, qui ſont plus utiles à ceux-ci que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours eſt-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les habitans des Iſles Moluques, &c. à abattre & arracher tous les *girofliers*, & ils ne les ont conſervés que dans l'Iſle d'Amboine & de Ternate, dont ils ſont comme les maîtres. (On ſait effectivement que pour dédommager le Roi de Ternate de la perte du produit de ſes *girofliers* dans les autres Moluques, les Hollandois lui payent tous les ans environ dix-huit

Digitized by Google

mille rixdales en tribut ou en préſent, & qu'ils ſe ſont en outre obligés par un traité de prendre à ſept ſous ſix deniers la livre tout le *giroſle* que les habitans d'Amboine apportent dans leurs magaſins.) Ils ſont auſſi parvenus à détruire la *cannelle* par-tout ailleurs que dans l'Iſle de Ceylan qu'ils poſſedent. Il en eſt de même à l'égard du poivre blanc, &c.; de ſorte que l'Europe entiere & preſque toute l'Aſie paſſent par leurs mains pour cette eſpece de commerce. Il n'y a donc que les ſept ou huit Compagnies Hollandoiſes de l'Inde Orientale qui nous apportent ces ſortes d'épiceries fines. *Voyez les mots* CANNELLE & GIROFLE.

Les magaſins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, tant dans l'Inde qu'en Europe, ſont immenſes & d'une richeſſe très-conſidérable; ils en ont actuellement chez eux la récolte de ſeize années. Ils ne diſtribuent point aux Nations voiſines leur derniere récolte, mais toujours la plus ancienne: en 1760 ils vendoient la proviſion de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de *giroſle*, de *muſcade*, &c. dans leurs magaſins, ils les jettent à la mer. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'ils s'en débarraſſent, ils les brûlent. Le 10 Juin 1760, j'en ai vu à Amſterdam, près de l'Amirauté, un feu dont l'aliment étoit eſtimé huit millions argent de France: on devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile eſſentielle de ces ſubſtances; mais il n'étoit pas permis à perſonne d'en ramaſſer, & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre particulier qui dans un ſemblable incendie ramaſſa quelques *muſcades* qui avoient roulé du foyer, fut, me dit-on, pris au corps, condamné tout de ſuite à être pendu & exécuté ſur le champ. Nous nous étendrons plus ſur cet objet dans

Digitized by Google

le Journal de nos Voyages, que nous nous propoſons de donner dans quelque temps. Nous ajouterons ſeulement que la jalouſie des Hollandois, pour ſe conſerver l'unique débit du *giroſle*, n'a cependant jamais pu empêcher qu'il ne s'en fît un aſſez grand divertiſſement, par quantité de leurs propres Officiers en pluſieurs lieux des Indes. Une maniere qu'ils ont de tromper la Compagnie, dit M. *de Jaucourt*, eſt d'en vendre aux navires des autres Nations qu'ils rencontrent en mer, & de mouiller le reſte, afin que le nombre des quintaux de *giroſle* qui ſont leur cargaiſon, s'y trouve toujours; ce qui peut aller à dix pour cent, ſans que les Commis des magaſins qui les reçoivent à Batavia, puiſſent s'en appercevoir.

Nous apprenons de M. *de Romé de Liſle* qui eſt arrivé il y a quelques années de l'Inde, que les Anglois tirent beaucoup de *cannelle*, de *poivre* & de *giroſle* de l'Iſle de Sumatra: ils en font l'entrepôt au comptoir de Bancoul, ce qui déplaît fort aux Hollandois. Nous avons vu auſſi un échantillon d'aſſez bonne *cannelle* tranſplantée à la Martinique. Enfin, pour qu'une partie de notre numéraire ne paſſât plus chez nos voiſins pour ces productions aromatiques & exotiques, il étoit naturel que des François cherchaſſent à introduire dans quelques-unes de nos poſſeſſions, la culture de ces épiceries végétales. On a trouvé les moyens d'obtenir pluſieurs milliers de plants de *giroſliers* & de *muſcadiers*, & de les planter à l'Iſle de France, aux Iſles de Bourbon & des Échelles, même à Cayenne, où ils donnent déjà les plus grandes eſpérances. *Voyez* ce qui en eſt dit à l'*article* GIROFLE.

MUSCADE du Para. *Voyez à l'article* CONANA SAUVAGE.

MUSCARDIN. *Voyez* à la ſuite du *mot* LOIR.

MUSCARDIN VOLANT. *Voyez à l'article* CHAUVE-SOURIS, quinzieme eſpece.

Digitized by Google

MUSCAT. Nom donné aux raiſins blancs de Frontignan & aux raiſins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de *muſcat* à la *poire rouſſeline.*

MUSCLE, *Muſculus aut Torus.* C'eſt la partie charnue & fibreuſe du corps de l'animal, deſtinée uniquement à être l'organe ou l'inſtrument du mouvement. La ſtructure des *muſcles* & la cauſe de leur gonflement, leur nombre & leur inſertion, leurs uſages ou propriétés, tous ces effets de la Nature étonnent le Phyſicien & ſont dignes de la réflexion du Philoſophe, & notamment de l'étude de l'Anatomiſte.

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez* MOULES FOSSILES.

MUSEAU-LONG, *Gymnotus roſtratus*, Linn. ; *Gymnotus maxillis elongatis, tubuloſis, ſubconnatis, corpore maculoſo, caudâ ſubacutâ*, Gronov. Poiſſon du genre du *Gymnote* : il ſe trouve dans les mers de l'Amérique. Suivant *Gronovius*, il ne differe du *carape*, que par ſon muſeau qui eſt plus alongé : le corps eſt d'une couleur blanche, avec des taches bleues. *Linnæus* dit que dans le carape, la nageoire de l'anus ſe prolonge à peu près juſqu'à l'extrémité de la queue ; au lieu que dans le *muſeau-long*, elle eſt ſenſiblement plus courte que la queue ; ſes nageoires ont chacune dix-neuf rayons ; celle de l'anus en a deux cents quatre-vingt-ſeize.

MUSET, MUSETTE en Savoie & en vieux François ; c'eſt la *muſaraigne* ; Voyez *ce mot.*

MUSICIEN de Cayenne. *Voyez* ARADA.

On donne auſſi le nom de *muſicien*, au *crapaud criard* ; Voyez *ce mot.*

MUSIMON de *Pline* & de *Geſner.* Quadrupede connu dans les Iſles de Corſe & de Sardaigne, ſous le nom de *muflo* ou *mufron* ou *muſione* ; il court avec grande viteſſe : les chaſſeurs font cas de ſa chair. C'eſt le *mouflon* ; Voyez *ce mot.*

Digitized by Google

MUSIQUE (la). Nom trivial donné à une eſpece de coquille univalve, de la famille des *Murex*, laquelle ſe diſtingue par des points rougeâtres ou noirâtres, diſtribués ſur cinq lignes paralleles & pareilles à celles d'un papier de muſique réglé & garni de notes. C'eſt le *coupet* de M. *Adanſon*.

MUSOPHAGE VIOLET, *Muſophaga violacea*. Oiſeau qui, ſelon M. *Paul Erdman Iſert*, paroît appartenir à l'ordre des *Guêpiers*, & ſe rapprocher des eſpeces appelées *bout-de-petun* & *couroucou*; il habite la plaine au bord de la riviere, dans la province d'Acra en Guinée : on ſoupçonne que le fruit du *muſa paradiſiaca & ſapientum*, eſt ſa principale nourriture. Sa longueur, depuis le bout du bec à celui de la queue, eſt de dix-neuf pouces : le bec eſt court, triangulaire, très-rouge; le demi-bec ſupérieur eſt très-voûté & a un grand prolongement de couleur jaune, qui va preſque juſqu'au milieu du ſommet de la tête : les deux mâchoires, depuis leur extrémité juſqu'en leur milieu, ſont garnies d'eſpeces de dents dont les antérieures ſont les plus groſſes; les narines ſont ovales; la tête eſt violette, mais d'un rouge-pourpre vers les tempes : il y a ſous les yeux une ligne blanche, oblique; les paupieres ſont pourprées; la pupille eſt d'un bleu obſcur; l'iris, de couleur de foie : le cou, la poitrine & le corps ſont violets : la queue eſt de la longueur du corps, cunéiforme, retrouſſée, violette, elle eſt compoſée de neuf pennes : les pieds ſont noirs & pourvus de quatre doigts, dont celui du milieu eſt preſque le double plus long que les autres; les ongles ſont demi-lunaires & d'un bleu foncé; ſa langue eſt très-épaiſſe. On voit ce *muſophage violet* au Cabinet du Roi, à Paris.

MUSSOLE. Coquillage bivalve que quelques-uns regardent comme étant de la famille des *Moules*, mais que M. *Adanſon* met dans le genre du *Pétoncle*. On l'appelle communément *arche de Noé*.

Digitized by Google

MUSTELE, *Muſtela vulgaris*, Rondel., Willughb.; *Gadus muſtela*, Linn.; *Gadus dorſo dipterygio, ſulco magno ad pinnam dorſi primam, ore cirrato*, Arted., Gronov.; à Veniſe, *Donzellina*, *Sorge marina*; en Angleterre, *Wiſtle-fish*. Poiſſon du genre du *Gade*; il ſe trouve dans les mers de l'Europe. Suivant *Willughby*, il a la figure, la couleur & la ſurface gliſſante de l'anguille, mais il eſt de moitié plus court à proportion de ſon volume; il n'a guere que huit à neuf pouces de longueur: il eſt auſſi un peu comprimé, & il a le ventre un peu plus ſaillant; le corps eſt brun, quelquefois jaunâtre. Il a ſouvent ſur les côtés des taches blanchâtres dont une partie eſt diſpoſée ſur une même ligne dans toute ſa longueur; quelquefois ces taches ſont d'un rouge-noirâtre: les écailles qui recouvrent la peau, ſont à peine ſenſibles: la gueule eſt aſſez fendue; les mâchoires & le palais ſont hériſſés de petites dents; à l'angle de la mâchoire inférieure eſt un ſeul barbillon blanc; il y en a quatre bruns à la mâchoire de deſſus, dont deux à l'extrémité du muſeau & les deux autres auprès des narines. Quelques individus n'ont que deux de ces barbillons, & rarement ils en ſont entiérement dépourvus. Les yeux ſont petits; leurs iris, blancs, & quelquefois d'un rouge clair, d'autrefois argentés: la premiere nageoire dorſale eſt implantée dans une cavité; elle eſt petite, courte, membraneuſe, & comme frangée par des poils ſouples, dont le ſecond dépaſſe les autres: la ſeconde nageoire dorſale eſt très-longue, & garnie de cinquante-ſix rayons; les pectorales en ont chacune environ ſeize; les abdominales, environ ſix ou ſept, dont le premier eſt bien plus long que les autres; celle de l'anus en a environ quarante-ſept, elle ſe prolonge preſque juſqu'à la queue; cette derniere eſt arrondie & garnie de vingt-cinq rayons cartilagineux: la veſſie aérienne eſt partagée par une cloiſon

Digitized by Google

percée d'un trou ; elle eſt tranſparente dans la partie antérieure, le reſte eſt d'une ſubſtance opaque, épaiſſe & blanche. Ce poiſſon eſt réputé vivipare. On en diſtingue une variété dont les taches d'un rouge-noirâtre ſe trouvent en plus grand nombre ſur le milieu du dos & ſur la tête, & plus rares auprès de la queue & ſur les côtés. La chair de ce poiſſon eſt molle.

MUSTELE FOSSILE. Eſpece de poiſſon du genre du *Cobite*. Voyez MISGURN.

MUTHUSUSA. *Voyez à l'article* BISON.

MYDAS, *Teſtudo* (*Mydas*) *pedibus pinniformibus, unguibus palmarum binis, plantarum ſolitariis, teſtâ ovatâ*, Linn. Cette *tortue de mer* dite la *tortue franche*, a le muſeau aigu par le bord & à peu près ſemblable à celui d'un épervier, mais plus obtus : elle n'a point de dents : la carapace ſupérieure eſt de figure ovale ; elle eſt entourée d'un bord compoſé de vingt-ſept petites lames, dont celles de derriere, plus grandes chacune que la précédente, ſont inclinées l'une ſur l'autre, ce qui fait paroître le bord denté ou ondé ; cette carapace eſt couverte de quinze lames d'une véritable écaille, dont ſix placées ſur le dos ſont anguleuſes ; la premiere eſt plus petite que les autres, & la derniere eſt un peu plus relevée en boſſe ; les latérales ſont oblongues & liſſes : l'écaille inférieure (le plaſtron) eſt moins dure que dans les autres eſpeces, & eſt ſouvent parſemée de glands de mer qui y adherent fortement, ainſi qu'aux pieds de l'animal : les pieds ſont garnis d'écailles dont la ſubſtance eſt calleuſe ; ceux de devant ont cinq doigts unis par une membrane, le premier eſt très-court, le ſecond a une fois plus de longueur, le troiſieme eſt très-long ; ils vont enſuite en diminuant, de maniere cependant que le quatrieme eſt plus long que le ſecond, & le cinquieme un peu plus long que le premier : les ongles des deux premiers doigts ſont aigus, ceux des autres doigts ſont mem-

Digitized by Google

braneux & à peine apparens : les pieds de derriere ſont plus courts & plus obtus, ils ont cinq doigts unis auſſi par une membrane ; le premier, qui eſt le plus court, porte un grand ongle aigu ; l'ongle du ſecond eſt ovale ; les autres ſont membraneux, & à peine diſtingués du pied : la ſurface ſupérieure de l'écaille eſt d'un roux obſcur. On trouve cette *tortue* dans les Iſles de l'Océan, comme celle de l'Aſcenſion, &c. ; ſa chair eſt verdâtre & bonne à manger. Elle marche en portant autant de perſonnes qu'il en peut monter ſur ſa carapace ; lorſqu'elle eſt renverſée ſur le dos, elle ne peut ſe retourner. Les Anciens ſe ſervoient de ſa carapace garnie de ſon écaille comme de bouclier : ils l'employoient auſſi pour faire des voûtes.

Seba, Muſ. 1, tab. 8, fig. 9, fait mention d'une variété de cette eſpece de *tortue*, *Teſtudo marina Americana*, *Mydas dicta*. Selon *Marcgrave*, c'eſt le *jurucuja* des Braſiliens. L'écaille ſupérieure (la carapace) a ſon bord diviſé en vingt-cinq parties qui forment de petites éminences, d'où réſultent des eſpeces d'ondulations, comme il eſt dit plus haut ; le diſque eſt convexe, un peu relevé en forme de carêne, & recouvert par quinze lames de véritable écaille, dont celles du milieu ſont toutes hexagones, & la plupart des latérales, quadrangulaires : la partie inférieure de l'écaille (le plaſtron) eſt compoſée de treize lames, ſans compter celles qui ſont ſur les côtés : la queue eſt courte & molle : les pieds, tant de devant que de derriere, ſont alongés, & ont leur bord poſtérieur plus large, plus aigu & denté, & l'antérieur plus épais ; ils ont au milieu un grand ongle, & un autre à peine apparent, placé extérieurement, & ſemblable à une écaille aiguë.

MYLABRE, *Mylabris*. Inſecte *coléoptere* dont les antennes plus groſſes vers le bout, & à articles hémiſphériques un peu triangulaires, ſont poſées ſur une trompe

trompe courte & large : quatre antennules accompagnent la bouche ou l'extrémité de la trompe de ce petit animal : les élytres ou étuis ſont arrondis au bout, & ſi courts qu'ils ne couvrent que les deux tiers du corps. On trouve le *mylabre* ſur les fleurs : ſes yeux ſont aſſez ſaillans & comme échancrés en devant.

MYRABOLTS. C'eſt le nom que l'on donne à la *myrrhe* qui vient d'Arabie, mais que les Européens tirent ſouvent de Surate. *Voyez* MYRRHE.

MYRE, *Muræna Myrus*, Linn. ; *Muræna roſtro acuto, lituris albis vario, margine pinnæ dorſalis nigro*, Arted. ; *Serpens marinus alter, compreſſâ caudâ*, Willughby. Ce poiſſon, qui eſt du genre de la *Muréne*, ſe trouve dans la mer de Toſcane : il a, ſuivant *Willughby*, beaucoup de reſſemblance avec l'eſpece appelée *ſerpent ſans tache ;* mais il en differe par pluſieurs caracteres. 1.° Il eſt plus court au moins d'un tiers, à proportion de ſon volume. 2.° Il a le muſeau moins alongé & la gueule moins fendue. 3.° Les bords des mâchoires, ainſi que le milieu du palais, ſont garnis de deux ou trois rangées de petites dents à peu près égales entre elles. 4.° Vers l'extrémité de la mâchoire de deſſus & auprès des narines, il y a deux barbillons comme tubuleux & très-courts. 5.° Le bout du muſeau offre diverſes raies blanchâtres ; on y diſtingue deux lignes dirigées dans le ſens de la longueur du poiſſon, & deux autres ſituées tranſverſalement : derriere celle-ci il y a environ dix points d'une teinte cendrée, rangés à la file, & qui s'étendent juſqu'à la nageoire dorſale. 6.° La queue eſt aplatie comme celle de l'anguille, & pareillement garnie d'une nageoire qui en fait le tour. 7.° La nageoire de la queue eſt non-ſeulement bordée de noir, mais le fond de ſa couleur eſt blanc. 8.° Enfin, les couleurs du *myre* ſont moins foncées que celles du *ſerpent ſans tache*. La chair de ce poiſſon eſt tendre, & preſque dépourvue d'arêtes.

Digitized by Google

Le *Myrus* décrit par *Rondelet* offre une variété du poiſſon décrit ci-deſſus. Cet Auteur dit qu'il a le muſeau pointu; le corps long, fluet, arrondi, d'une couleur noirâtre; le tronc garni de deux petites nageoires membraneuſes, dont l'une s'étend depuis le cou juſqu'à la queue, & l'autre commence à l'anus, & ſe termine pareillement à la nageoire de la queue; le bord de ces nageoires eſt noirâtre; les deux côtés du corps ſont marqués de quelques points dorés.

MYRMÉCOPHAGE velu. C'eſt le *fourmilier*. Le *myrmécophage à écailles* eſt le *pangolin*. Voyez *ces mots*.

MYROBOLANS, *Myrobolani*. C'eſt le nom que l'on donne à des fruits deſſéchés qui viennent des Indes Orientales, où ils ſont appelés *fruits du panel*, & dont nous diſtinguons cinq eſpeces principales: ſavoir; les *citrins* ou *jaunes*, les *indiens* ou *noirs*, les *chébules*, les *bellerics* & les *emblics* ou *chinois*. Nous ſavons peu de choſe touchant les arbres ſur leſquels on les recueille. Pluſieurs Auteurs prétendent qu'ils croiſſent ſur des arbres entiérement différens. M. *Adanſon* au contraire, dans l'Ouvrage intitulé *Familles des plantes*, *Vol. II*, *pag.* 442, dit poſitivement que des cinq *myrobolans* connus dans les boutiques, il n'y a que l'*emblic* qui faſſe une eſpece & même un genre diſtinct de la famille des *Tithymales*. Les quatre autres ne ſont, ajoute-t-il, que des variétés du même fruit. Le *myrobolan indien* n'eſt que ce même fruit encore petit & dans ſa jeuneſſe. Le *belleric* eſt le même dans ſa maturité; enfin, le *chébule* & le *citrin* ne ſont que des variétés plus raccourcies & preſque ſphériques. M. *Adanſon* aſſure que ceci a été vérifié aux Indes tout récemment par un Obſervateur verſé dans la Botanique. On prétend que la *féve de Bengale* eſt encore une eſpece de *myrobolan*.

Les MYROBOLANS CITRINS, *Myrobolani citrinæ*, ſont des fruits oblongs, arrondis, de la groſſeur du pouce, mouſſes par les extrémités, de couleur jau-

Digitized by Google

nâtre ou citrine, communément ornés de cinq grandes cannelures longitudinales & d'autant de petites. L'écorce extérieure eſt glutineuſe, amere & un peu âcre: elle couvre un noyau dur, anguleux, ſillonné, jaunâtre, lequel contient une amande de couleur griſe ou fauve. Ces fruits viennent, dit-on, ſur un arbre qui eſt de la grandeur du prunier ſauvage, dont les feuilles ſont conjuguées, ſemblables à celles du cormier, & qui croît principalement vers Goa.

Les MYROBOLANS CHÉBULES, *Myrobolani chebulæ*, reſſemblent aux *citrins*, mais ils ſont plus grands & s'approchent plus de la forme d'une poire: ils ſont également relevés de cinq côtés, ridés, d'une couleur brunâtre en dehors, & d'un roux-noirâtre en dedans; ils ont le même goût & la chair plus épaiſſe que les précédens; leur noyau eſt anguleux & creux, contenant une amande oblongue; on les caſſe difficilement. On dit que l'arbre où ils naiſſent a des feuilles ſimples, ſemblables à celles du pêcher, & des fleurs rougeâtres en étoile: il croît aux environs de Décan & de Bengale. *Proſper Alpin* a décrit une eſpece de *myrobolan chébule* que l'on cultive au Caire, mais qui eſt tout différent du précédent.

Les MYROBOLANS INDIENS, *Myrobolani nigræ*, ſont gros & longs comme de petits glands, ridés, noirs en dehors, brillans, creuſés extérieurement d'un ſillon qui leur donne l'apparence d'un fruit imparfait, contenant une amande avortée. Quand on les mâche, ils s'attachent aux dents & font cracher; leur ſaveur eſt acerbe, amere & acide: on prétend que les feuilles de l'arbre qui les porte, ſont ſemblables à celles du ſaule; il croît à Cambaye.

Les MYROBOLANS BELLERICS, *Myrobolani bellericæ*, ſont arrondis, peu anguleux, gros, de la figure de la noix muſcade, un peu jaunâtres, ſe terminant en un pédicule un peu gros, comme la figue. Leur écorce eſt un peu molle, auſtere & aſtringente; elle

Digitized by Google

çontient un noyau griſâtre, dans la cavité duquel ſe trouve une amande ſemblable à une aveline. L'arbre qui les porte naît à Bengale; il a des feuilles ſemblables à celles du laurier, mais plus pâles; du moins telle eſt l'aſſertion de ceux qui ſont, des cinq eſpeces de *myrobolans*, autant de fruits abſolument différens.

Les MYROBOLANS EMBLICS, *Myrobolani emblicæ*, ſont preſque ronds, relevés par ſix côtes, de la groſſeur d'une noix de galle & d'un gris-noirâtre: ils contiennent, ſous une pulpe charnue, qui s'ouvre en ſix parties en mûriſſant, un noyau léger, blanchâtre, gros comme une petite aveline, anguleux, diviſé en trois cellules, & qui s'ouvre en trois parties lorſqu'il eſt mûr. On ne nous apporte communément que les ſegmens de la pulpe deſſéchés; ils ſont noirâtres & d'un goût aigrelet & un peu auſtere. Ces fruits croiſſent, dit-on, ſur un arbre dont les feuilles ſont courtes & découpées fort menu comme celles de la fougere. Les Indiens ſe ſervent des *emblics* pour tanner le cuir, le verdir, & pour faire de l'encre; ils en mangent auſſi de confits dans de la ſaumure pour exciter l'appétit. Ils naiſſent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les *myrobolans* rougit le papier bleu: ils purgent ſans danger, & on s'en ſert dans les cas où il faut reſſerrer en même temps. Leur décoction eſt fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les *myrobolans* étoient autrefois ſeuls autant en uſage, que le ſont aujourd'hui le ſéné & les tamarins enſemble.

Le *hobus des Indiens Occidentaux* eſt auſſi une eſpece de *myrobolan*. Les habitans ſe ſervent des ſommités les plus tendres de l'arbre qui les produit, ainſi que de ſon écorce, pour en faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués; ils en mettent auſſi dans leurs bains: Le fruit, qui eſt une eſpece de prune, eſt laxatif. Si l'on fait des inciſions à la

Digitized by Google

racine de l'arbre qui porte ce fruit, il en ſort une eau qui eſt bonne à boire.

La FÉVE DE BENGALE, *Faba Bengalenſis*, eſt encore un fruit étranger que *Samuel Dale* croit être le *myrobolan citrin*, qui a avorté à cauſe de la piqûre de quelque inſecte. Ce fruit a la forme d'un nombril, il eſt large d'un pouce, brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-ſeptieme Recueil des *Lettres édifiantes*, on trouve une Lettre du Pere *Cœurdoux*, accompagnée de recherches de M. *Poivre*, dans laquelle il eſt dit que le *cadoucas*, dont les Indiens ſe ſervent dans leur teinture, eſt un vrai *myrobolan citrin* qu'ils mêlent avec du lait de la femelle du buffle, & qui leur ſert pour teindre en noir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *pend joucadoucaie* le *myrobolan* à demi-mûr, & *cadoucaipou* la noix de galle du *myrobolan*: on ſe ſert dans l'Inde de celui-ci, avec le *chayaver*, qui eſt une eſpece de caille-lait blanc du Malabar, pour teindre & peindre, ſoit en jaune, ſoit en vert, ſoit en bleu, en faiſant les mélanges convenables de ces ingrédiens.

MYRRHE, *Myrrha*. C'eſt un ſuc réſino-gommeux, connu chez les Arabes ſous le nom de *ler-mur-mor*: on nous l'apporte de cette partie de l'Ethiopie que l'on appeloit autrefois le pays des Troglodites. Dans le commerce, la *myrrhe* eſt en morceaux qui varient beaucoup pour la groſſeur, la conſiſtance, la couleur, l'odeur, le goût & la tranſparence. La belle *myrrhe* eſt en larmes ou en morceaux plus ou moins gros, de couleur jaune ou rouſſe, un peu tranſparente. Lorſqu'on la briſe, on y voit des veines blanchâtres comme la baſe de l'ongle, ce qui fait dire *myrrhe onglée*; elle eſt d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, cauſant des nauſées, d'une odeur forte. Mais ſi on la pile ou qu'on la brûle elle exhale une odeur aſſez agréable; elle doit être un peu friable &

Digitized by Google

peu graſſe. Les morceaux bien tranſparens, qui ne ſont point amers dans l'intérieur, & qui ſont entiérement diſſolubles dans l'eau, ne ſont que de la *gomme arabique;* il faut les rejeter, & retirer également ceux qui ſont brunâtres, viſqueux & d'une ſaveur déſagréable. Ces derniers ne ſont ſouvent que du *bdellium.*

On ne dit rien de certain ſur l'arbre dont la *myrrhe* découle, & on ne ſait point ſi c'eſt par inciſion qu'on la retire : on prétend ſeulement que l'arbre ou plante à *myrrhe*, eſt originaire d'Abexim dans l'Ethiopie, & que les Arabes l'appellent *bodoins.* Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne *myrrhe* des Anciens, parce qu'elle n'a pas l'odeur exquiſe de celle dont tous les Auteurs font mention; on en aromatiſoit les vins les plus délicats, & on la préſenta comme un parfum très-précieux au *Sauveur* du monde, pendant qu'il étoit dans la crêche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en eſt des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas diſputer. Les hommes ſont également inconſtans à l'égard des odeurs : le muſc & la civette, &c. en fourniſſent des exemples ſenſibles (*a*). Les Anciens diſtinguoient

(*a*) On trouve dans le *Journal de Phyſique, &c. par M. l'Abbé* Rozier, *Supplément, tom. XIII*, 1778, des obſervations ſur la *myrrhe*, faites en Abyſſinie par le Chevalier *James Bruce*, dont voici le détail. « Les Anciens, particuliérement *Dioſcoride*, ont parlé de la *myrrhe* comme s'ils ne l'avoient jamais vue; ou celle qu'ils ont vue & décrite, eſt abſolument inconnue aux Médecins & aux Naturaliſtes modernes. Cependant les Arabes qui forment l'anneau de la chaine entre les Médecins Grecs & les nôtres, chez qui cette ſubſtance croiſſoit, & qui lui donnerent ſon nom, fourniſſent une preuve inconteſtable que la *myrrhe* que nous connoiſſons, ne differe nullement de celle des Anciens, venant dans les mêmes contrées d'où les Grecs la tiroient autrefois, c'eſt-à-dire de la côte Orientale de l'Arabie-Heureuſe, ſur le bord de l'Océan Indien & de cette portion baſſe de l'Abyſſinie, qui eſt au Sud-Eſt de la mer Rouge, environ entre les douzieme & treizieme degrés de latitude Nord, limitée à l'Occident par le méridien qui coupe l'Iſle de Maſſova, & au Levant par celui qui traverſe le Cap de Guardſey, dans le Détroit de Babel-Mandel. Les Grecs appeloient cette région *Troglodytie*, qu'il ne faut pas confondre avec celle qu'habitoit une

Digitized by Google

deux sortes de *myrrhe ;* l'une liquide, qu'ils appeloient *ſtacté* ou *ſtarti ;* & l'autre ſolide, qu'ils nommoient *myrrhe troglodite.* Ils retiroient la *myrrhe ſtacté* par inciſion, & la recevoient dans des vaſes qu'ils bouchoient exactement. Quelquefois les gros morceaux offrent à l'extérieur ou contiennent un ſuc comme huileux, que les Modernes nomment auſſi *ſtacté.* Il ſuffit que ce ſuc ſoit privé du contact de l'air immédiatement après ſon écoulement, pour qu'il ne s'endurciſſe pas ou

autre Nation de Troglodites, différens à tous égards, vivant dans les forêts entre l'Abyſſinie & la Nubie. La *myrrhe* de l'Abyſſinie fut toujours plus eſtimée que celle de l'Arabie, & a conſervé la préférence juſqu'à nos jours. Cette partie de l'Abyſſinie étant en partie ſubmergée & enfoncée, en partie déſerte & dévaſtée par une Nation Barbare du Midi, les Arabes y entretiennent fort peu de commerce, ſi ce n'eſt par quelques aventures déſeſpérées de Marchands Mahométans, entrepriſes par haſard, quelquefois favorables & ſouvent très-malheureuſes. La voie d'exportation la plus ordinaire pour la *myrrhe troglodite*, eſt l'Iſle Maſſova : mais il en ſort ſi peu en comparaiſon de celle qui vient de l'Arabie au Grand-Caire, que c'eſt ſurement l'unique raiſon pour laquelle notre *myrrhe* n'eſt pas ſi bonne que celle des Anciens, qui la recevoient de l'Abyſſinie. Quoique ces Barbares emploient la gomme, les feuilles & l'écorce de cet arbre dans pluſieurs maladies qui les affectent, comme il eſt l'arbre le plus commun du pays, cela ne les empêche pas de le couper chaque jour pour le brûler dans leurs uſages domeſtiques ; & comme ils ne plantent ni ne remplacent jamais les arbres détruits, probablement la vraie *myrrhe troglodite* n'exiſtera plus dans quelques années, & les deſcriptions erronées des anciens Grecs feront naître à la poſtérité, comme à nous, différentes conjectures toutes fauſſes ſur la queſtion, *Quelle étoit cette myrrhe des Anciens ?* »

« Quoique celle des Troglodites fût ſupérieure à toute eſpece de *myrrhe* de l'Arabie, les Grecs s'appercevoient fort bien qu'elle n'étoit pas toute de même bonté. *Pline* & *Théophraſte* prétendent que cette différence vient de ce que les arbres ſont en partie ſauvages, en partie cultivés ; ſuppoſition gratuite, puiſqu'ils étoient tous ſauvages. C'eſt l'âge de l'arbre, ſa ſanté, la maniere d'y faire l'inciſion, le temps où l'on recueille la *myrrhe*, & la température de l'air pendant cette récolte, qui ont toujours déterminé & déterminent encore la qualité de la drogue. Pour avoir de la premiere ou de la plus parfaite ſorte de *myrrhe*, les Sauvages choiſiſſent un jeune arbre vigoureux, ſans mouſſe ni autre plante paraſite à l'écorce, & l'inciſent profondément à coups de hâche au-deſſus des premieres groſſes branches. Celle qui découle la premiere année de cette plaie, eſt la *myrrhe* du premier accroiſſement, & n'eſt jamais fort abondante. Cette opération ſe pratique quelque temps après la

Digitized by Google

qu'il s'endurciſſe très-peu, & ſon aromate ſe conſervera infiniment mieux (*b*).

La *myrrhe* comme gomme-réſine, eſt en partie inflammable, en partie diſſoluble dans l'eſprit de vin, & en partie diſſoluble dans l'eau. Suivant *Cartheuſer*, la *myrrhe* contient ſept parties de ſubſtance gommeuſe. On l'eſtime priſe intérieurement, pour les obſtructions de la matrice; elle excite les regles, les purgations des femmes accouchées; elle chaſſe le placenta & le fœtus

ceſſation des pluies, c'eſt-à-dire, depuis Avril juſqu'en Juin, & la *myrrhe* eſt produite en Juillet & en Août. La ſéve, habituée à couler par cette ouverture, continue à couler d'elle-même au retour de chaque ſaiſon; mais les pluies du Tropique, qui ſont très-violentes & durent ſix mois, charient tant d'ordures & d'eau dans l'inciſion, que dès la ſeconde année l'arbre commence à ſe pourrir en cet endroit, de ſorte que la *myrrhe* eſt de ſeconde qualité, & ſe vend au Caire environ un tiers moins que la premiere. Celle qui ſuinte des inciſions près des racines & aux troncs des vieux arbres, eſt du ſecond accroiſſement & de ſeconde qualité, quelquefois plus mauvaiſe; c'eſt pourtant la bonne *myrrhe* des boutiques de l'Italie, par-tout, excepté Veniſe. Elle eſt d'un rouge-noirâtre, ſale, ſolide & peſante; elle perd peu de ſon poids, quoiqu'on la garde long-temps, & ſe diſtingue difficilement de celle de l'Arabie-Heureuſe. La troiſieme & la plus mauvaiſe eſpece découle des anciennes inciſions faites autrefois ſur de vieux arbres, ou celle qui n'ayant pas d'abord été remarquée, a reſté ſur l'arbre un an entier: elle eſt noire, peſante & de couleur de terre; elle a peu d'odeur & d'amertume; c'eſt apparemment le *caucalis* des Anciens.

Quand on achete de la *myrrhe* nouvellement récoltée, elle a toujours une très-forte odeur d'huile rance; & étant miſe dans de l'eau, il s'en détache des globules d'une matiere huileuſe, qui viennent nager à la ſurface. Cette onctuoſité ne dépend pas de la *myrrhe*, mais de ce que les Sauvages la recueillent dans des peaux de chevre, ointes de beurre pour les rendre ſouples; de ce qu'ils la gardent dans ces peaux & la portent ainſi au marché: de ſorte que loin d'être un défaut, comme quelques-uns le penſent, c'eſt ſigne que la *myrrhe* eſt fraîchement cueillie, ce qui eſt la meilleure qualité que celle de la premiere ſorte puiſſe avoir; d'autant plus que cette couche huileuſe doit avoir retenu les parties volatiles de la *myrrhe* fraîche, qui s'échappent abondamment, au point d'occaſionner une diminution de poids très-conſidérable. «

(*b*) *Pline* parle du *ſtacti* comme d'une *myrrhe* récente ou liquide, & *Dioſcoride*, *chap.* 67, en dit à peu près autant. M. *Bruce* penſe, mais à tort, que les anciens Grecs ou Romains, placés à une ſi grande diſtance, en ont jamais pu l'avoir en cet état, parce que les Naturels du pays lui ont raconté qu'elle ſe durcit ſur l'arbre à

Digitized by Google

mort : mais les femmes groſſes qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la preſcrit utilement dans l'aſthme & la toux, dans la jauniſſe & les affections ſcorbutiques : elle convient auſſi à l'eſtomac : on la recommande comme un baume ſingulier pour les ulceres tant internes qu'externes ; on la donne en ſubſtance depuis demi-gros juſqu'à un gros, ſous la forme de bols ou de pilules, quelquefois en diſſolution dans l'eſprit de vin ou de l'eau-de-vie. Cette

l'inſtant où elle eſt expoſée à l'air, & qu'étant près du lieu où elle croît, il n'en a point vu de plus molle qu'elle l'eſt actuellement. *Dioſcoride* fait auſſi mention d'une eſpece de *myrrhe*, qu'il dit être verte & de la conſiſtance d'une pâte. Comme *Serapion* & les Arabes prétendent que le *ſtarti* étoit une préparation de *myrrhe* diſſoute dans de l'eau, M. *Bruce* préſume que cette eſpece verte inconnue étoit pareillement une compoſition de *myrrhe* mêlée avec quelque autre ingrédient, & non une ſorte de *myrrhe abyſſine* qu'on n'auroit jamais pu voir molle ni verte. Telle eſt la concluſion de M. *Bruce*. Ce même Obſervateur ſoupçonne que l'*apocalbaſum* ou la *gomme de Saſſa* & la *myrrhe* ſont la même ſubſtance, *Voyez* OPPOCARBASUM : & il prétend que la *myrrhe arabique* ſe diſtingue de la *myrrhe* d'Abyſſinie, de la maniere ſuivante. — On prend une poignée des plus petits morceaux qui ſe trouvent au fond du ballot qui contient la *myrrhe*, & on les jette dans un baſſin avec aſſez d'eau chaude pour les couvrir : la *myrrhe* y reſte quelque temps ſans altération viſible, parce qu'elle ſe diſſout lentement ; tandis que la gomme ſe gonfle cinq fois autant que ſa groſſeur primitive, & paroît former comme autant de parties blanches parmi la *myrrhe*. Cette diſtinction ne dit rien : eſt-ce la *myrrhe arabique* qui ſe diſſout, eſt-ce celle d'Abyſſinie qui ſe gonfle ? Celle d'Arabie agiroit donc comme une pure gomme arabique ou d'acacia, & celle d'Abyſſinie agiroit comme la gomme adragante. Il nous paroît que M. *Bruce*, dont nous reſpectons d'ailleurs le zele, a mal fait ſes expériences ; ou ſi elles n'ont rien d'équivoque, il faut croire que les prétendues *myrrhes* dont il s'eſt ſervi, n'étoient qu'un mélange de gomme d'acacia d'Arabie & de gomme de Baſſora ou d'adragante d'Égypte ; & nous ſommes portés à le croire, lorſqu'il dit que les branches, les feuilles & l'écorce de l'arbre à *myrrhe* lui furent apportées du pays des Troglodites par des Sauvages nus, ſes commiſſionnaires ; qu'il trouva que les feuilles & l'écorce reſſembloient beaucoup à celles de l'*acacia vera*. Parmi ces feuilles, il obſerva des épines droites, d'environ deux pouces de longueur ; il fait auſſi remarquer qu'il a vu un arbre *faſſa*, originaire du pays de la *myrrhe*, couvert de belles fleurs cramoiſies. On ſait que l'arbriſſeau qui donne la gomme adragante, eſt épineux, & que ſes fleurs ſont un peu purpurines. *Voyez maintenant* BAUMIER.

Digitized by Google

teinture appliquée extérieurement, préſerve de la pourriture vermineuſe & de la gangrene ou corruption des plaies : c'eſt encore un bon remede pour déterger & fortifier les gencives attaquées du ſcorbut : on en met une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau de ſauge diſtillée : on ſe ſert de ce mélange matin & ſoir en guiſe de gargariſme. Mais pour peu qu'on ſoit ſujet au piſſement de ſang ou à quelqu'autre hémorragie, il en faut faire peu d'uſage intérieurement. En Pharmacie on fait avec la *myrrhe* pluſieurs compoſitions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les Livres qui traitent de cet Art : elle entre auſſi dans la thériaque & dans la confection d'hyacinthe, &c.

MYRRHINA, MURRINA, MURRA, MORRHA, *Morrhinæ vaſa.* On ſoupçonne que cette matiere qui ſe trouvoit en Caramanie & avec laquelle les anciens Romains formoient des vaſes précieux, connus ſous le nom de *vaſes myrrhins*, dont ils ſe ſervoient dans leurs repas & pour renfermer des parfums, étoit une eſpece de *pierre de gallinace.* Voyez *ce mot*, & ce qui eſt dit des *vaſes myrrhins* à la ſuite de l'*article* VASES.

MYRTE. *Voyez* MIRTHE.

MYRTIL. *Voyez* MIRTIL.

MYRTILLE. *Voyez* AIRELLE & MIRTHE.

MYSTE, *Clupea myſtus.* Linn. *Linnæus* doute ſi ce poiſſon appartient au genre du *Clupe ;* il ſe trouve dans les mers des Indes. Il a le corps d'une forme alongée & aiguë comme celle d'une lame d'épée : la nageoire dorſale a douze rayons ; les pectorales en ont chacune dix-huit ; les abdominales, ſix ; celle de l'anus qui ſe prolonge juſque ſur la nageoire de la queue, en a quatre-vingt-quatre ; celle de la queue a environ douze rayons.

MYTULITE, *Mytulites.* Nom donné aux *moules* pétrifiées ou foſſiles.

Digitized by Google

N.

NABAL ou NABBA. Au Cap de Bonne-Eſpérance, on donne ce nom au *rhinocéros*; Voyez *ce mot*. Les Hottentots prononcent la premiere ſyllabe de ce mot avec un claquement de langue qu'on ne ſauroit exprimer par l'écriture.

NABIS. Du temps de *Pline*, les Ethiopiens donnoient ce nom à la *giraffe*. Voyez *ce mot*.

NACELLE, *Cymba lepas*. Eſpece de *lépas* à coquille chambrée & qui reſſemble parfaitement bien à une *nacelle*: il ſe plaît dans les ſables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages: il ſe trouve au Sénégal.

On donne auſſi le nom de *nacelle* à une eſpece d'*oſcabrion*. Voyez *ce mot*.

NACRE; c'eſt dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une *nacre* qu'en leur ſurface intérieure; d'autres ont beſoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur *nacre* ſoit à découvert.

NACRE DE PERLES, ou MERE DE PERLES, ou HUÎTRE A ÉCAILLE NACRÉE, *Mater perlarum, ſeu Concha margaritifera*. Ce riche coquillage eſt une *huître à écailles nacrées*, qui varie en grandeur & qui ſe pêche dans les mers Orientales & dans l'Iſle de Tabago. On lui a donné le nom de *mere de perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de *perles*, & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles* (mot tiré de la Langue Eſpagnole, qui appelle *Nacar de perlas* la coquille des *perles*) eſt un coquillage bivalve fort peſant, d'un gris-rouſſâtre ou verdâtre en dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée en dedans, uni & lui-

Digitized by Google

ſant, d'une ſubſtance plus dure, plus ſolide & plus caſſante que les *perles* mêmes qu'il produit. Il eſt de figure aplatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des muſcles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'*huître perliere* eſt grande, épaiſſe & peu creuſe ; elle eſt ſujette à être extérieurement piquée de vers : on en enleve la partie extérieure, irréguliere & ſale, quelquefois par l'eau-forte affoiblie, mais plus communément par le frottement d'une meule ; alors toutes les ſurfaces de la *nacre* bien nettoyées ſont plus ou moins tranſparentes, d'un blanc-argentin, très-luiſant, mêlé des plus belles couleurs de l'iris ou de l'arc-en-ciel, de maniere qu'on y voit tout à la fois des teintes de jaune, de rouge, de violet, de bleu & de vert, leſquelles changent inceſſamment, ſelon qu'on regarde la *nacre* en différens ſens : ce changement de couleur, qui eſt cauſé par les diverſes manieres dont les parties paralleles à ſa ſurface qui compoſent la *nacre*, reçoivent la lumiere & la réfléchiſſent à nos yeux, ſe nomme *orient* en langage de Bijoutier. La *nacre* a encore la ſingularité de paroître ondée à ſa ſurface, quoiqu'elle ſoit parfaitement unie ; & cette apparence approche ſi fort de la réalité, qu'on la touche quelquefois pour s'aſſurer par-là de l'illuſion qu'elle fait aux yeux.

Les *perles* (*Perlæ aut Margaritæ*) qu'on y trouve, ſont, de même que la coquille *nacre*, des ſubſtances pierreuſes & calcaires, c'eſt-à-dire calcinables & diſſolubles par les acides, rondes & anguleuſes, grenées, comme tranſparentes, d'une ſaveur terreuſe, ainſi que les écailles mêmes.

Origine des PERLES.

Sténon, ce ſavant Auditeur de *Bartholin*, qui fut élevé à l'Epiſcopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le caveau ſépulcral des Grands-Ducs de Florence ; *Sténon*, dis-je, dans ſa *Diſſertation ſur les Corps ſolides*

Digitized by Google

qui ſe trouvent naturellement contenus dans d'autres corps ſolides, prétend en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans & leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A meſure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend auſſi, s'avance ſucceſſivement & laiſſe ſon empreinte ſur le limbe de chaque petite coquille, ſoit que ce dernier limbe ſoit formé de la matiere qui tranſſude de celui de l'animal, ou qu'il ne ſoit autre choſe que le limbe même de l'animal qui ſe détache tous les ans du reſte du corps, & qui eſt remplacé tous les ans par de nouveaux limbes qui ſe développent ſucceſſivement.

C'eſt par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des *perles*, tant de celles qui ſont fixées à la coquille & qui ſont peu rondes, que de celles qui ſe trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conſervé une rondeur parfaite; car la ſeule différence qui ſe trouve entre les lames dont ſont compoſées les *perles*, & celles des coquilles de la *nacre*, c'eſt que ces dernieres ſont preſque planes, & que les autres ſont courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1.° Que certaines *perles* inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le ſont que parce qu'elles faiſoient partie d'un groupe de petites *perles* renfermées ſous une enveloppe commune: 2.° Qu'un grand nombre de *perles* jaunes le ſont non-ſeulement à la ſurface, mais encore dans tous les points de leur ſubſtance, vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal: il ajoute que les *perles* les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long-temps portées.

Ce ſentiment de *Stenon* ſur l'origine des *perles*, eſt conforme à celui des Modernes qui penſent que la matiere des *perles* n'eſt autre choſe que celle qui forme la *nacre* de la coquille, & non une lepre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuſe, for-

Digitized by Google

mée du ſuc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies ; & M. *Geoffroy le jeune* n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette claſſe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La *perle* n'eſt exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en tranſſudant de l'animal, au lieu de s'aplatir en s'étendant, & de former des couches dans le fond de la coquille, a ſtillé par gouttes ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés. Cette liqueur eſt repliée tantôt régulièrement, tantôt d'une maniere chiffonnée ; ce qui a formé des *perles* plus ou moins régulieres. En diſſolvant lentement dans un acide nitreux & très-affoibli une *perle*, on s'eſt convaincu de la vérité de ce qu'on avance ici. *Voyez les articles* CORAIL, CORALLINES & COQUILLAGE, pour la théorie de cette petite expérience, & l'hiſtoire de ces ſortes de productions formées par de petits animaux.

Pour une *perle* que l'on trouve dans la partie charnue de l'*huître perliere*, on en trouve mille attachées à la *nacre*, où elles ſont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les *perles*, qui ſont diſtribuées indiſtinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroiſſent au point d'empêcher les coquilles de ſe fermer, & alors les huîtres périſſent. On trouve ordinairement dans chaque *nacre* une ou deux *perles* mieux formées que les autres. On a obſervé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur eſt nacré, produiſent des *perles* : on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade griſe*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, dans la *pinne marine*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'eſt point déſagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuſes.

Digitized by Google

Pêche des PERLES.

Preſque toutes les *perles* viennent des pays étrangers : il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la premiere eſt autour de l'Iſle de Bahrain ou Baharen dans le Golfe Perſique ; la ſeconde ſur la côte de l'Arabie-Heureuſe, proche de la ville de Catifa : elle appartient à un Prince Arabe ; la troiſieme près de l'Iſle de Ceylan, dans la mer qui bat un gros Bourg appelé *Manar*, là eſt le lieu qui s'appelle *Côte de la pêcherie ;* la quatrieme ſur la côte du Japon : & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette derniere, parce que les Japonois ne ſe ſoucient guere de joyaux. On compte auſſi quatre pêcheries de *perles* en Occident, qui ſont toutes ſituées dans le Golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle-Eſpagne. La premiere eſt le long de l'Iſle de Cubagna, à cent ſoixante lieues de Saint-Domingue ; la deuxieme eſt à l'Iſle de la Marguerite (*Iſle des Perles*), à une lieue de Cubagna ; la troiſieme eſt à Comogote, aſſez proche de la Terre-ferme ; la quatrieme eſt au Rio de la Hacha ou riviere de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des *perles* dans la Méditerranée : on en pêche auſſi ſur les côtes de l'Océan, en Ecoſſe & ailleurs. Le produit annuel de cette pêche dans les parages de Baharen, eſt très-eſtimé ; il montoit autrefois à 3,600,000 livres. La pêche des *perles* près de l'Iſle de Ceylan, eſt peut-être la plus conſidérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle permet aux habitans du pays d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye ſoixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui ſe ſéparent en diverſes rades ; des plongeurs pêchent chacun quelques

Digitized by Google

milliers d'huîtres à *perles* qu'ils apportent ſur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met auſſi à part les *perles* qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans ce millier ſe monte au-delà d'un écu, c'eſt une marque que la pêche ſera en ce lieu très-abondante. Si le prix eſt de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réuſſit, on publie que la pêche ſe fera; alors arrive une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo pour préſider à la pêche; le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux groſſes chaloupes Hollandoiſes, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour aſſigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement; & auſſi-tôt les plongeurs de chaque bateau plongent à la profondeur de trois, quatre & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour, auſſi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils ſont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui eſt tellement diſpoſée que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aiſément lâcher ou tirer ſelon le beſoin; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rarement à l'eſtomac), afin d'enfoncer plus vîte, & une eſpece de ſac à ſa ceinture pour y mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il eſt deſcendu au fond de la mer, ſans perdre de temps il court çà & là, quelquefois ſur le ſable, tantôt ſur une vaſe très-viſqueuſe, & tantôt parmi des pointes de rochers; il ramaſſe promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans ſon ſac. S'il y a plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite ou envoie un de ſes camarades pour le ramaſſer.

Digitized by Google

maſſer. Le plongeur avertit qu'il a beſoin de revenir à l'air, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps : il y a toujours un ou deux matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de cette corde pour obſerver ſes mouvemens. Il eſt rare qu'un plongeur accoutumé dès ſon enfance à plonger, puiſſe retenir ſon haleine plus d'un quart-d'heure; il a toujours ſoin de mettre du coton dans ſes narines & ſes oreilles, ſouvent il arme ſes doigts d'eſpeces de mitaines de cuir pour éviter d'être bleſſé contre les rochers. Comme les *huîtres à perles* ſont quelquefois adhérentes à leur ſurface, alors il les détache avec un inſtrument de fer dont il eſt muni. Les bateaux ſont aſſez peu éloignés les uns des autres, pour que les plongeurs puiſſent aſſez ſouvent ſe battre ſous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés. Ils prétendent qu'à ſoixante pieds de profondeur, ils y voient auſſi clair qu'à terre; ils ſont expoſés à de grands périls, car outre les riſques de deſcendre ſi profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'eſtropier & même de ſe tuer en tombant ſur quelque pierre, ou de s'évanouir en manquant d'air, ils courent encore celui d'être dévorés par des requins. C'eſt le danger le plus grand & le plus ordinaire qui les menace. On préſume bien qu'un tel métier eſt très-fatigant; auſſi ces habitans, quoique habiles, ne peuvent guere plonger que ſept ou huit fois par jour. Le travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage; quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une ſorte de parc ou dans des foſſes creuſées dans le ſable les huîtres qui lui appartiennent; là il les étale à l'air, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, ce qui dure trois ou quatre jours, afin d'en retirer les *perles* ſans les endommager; les *perles* étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins à cribles qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte

Digitized by Google

qu'il reſte une diſtance entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous du ſecond crible ſont plus petits que ceux du premier, & ainſi des autres. Les *perles* qui ne paſſent point par le premier crible, ſont du premier ordre; celles qui reſtent dans le ſecond, ſont du deuxieme ordre, & ainſi juſqu'au dernier qui n'étant point percé reçoit les *ſemences de perles*, ce ſont les plus petites. Ces différens ordres font la différence des *perles* pour la groſſeur, & leur donnent ordinairement le prix, lorſqu'elles ſont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes, ou au moins ils ont la préférence ſur le prix que l'on en offre. Toutes les *perles* qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche.

La pêche des *perles* Occidentales ſe fait depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars. On fait quelquefois une ſeconde pêche de *perles* dans les Indes Orientales; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur ces parages au temps de la pêche: elles peuvent être cauſées par la quantité de peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aiſe, ou par la nourriture mal-ſaine que fournit la chair des huîtres, qui eſt indigeſte & mal-faiſante, ſoit encore par l'infection de l'air, occaſionnée par la putréfaction des huîtres, qui étant expoſées à l'ardeur du ſoleil, ſe corrompent en peu de jours & exhalent une puanteur ſeule capable de cauſer des maladies contagieuſes.

Nous avons dit qu'il y a d'autres animaux teſtacées que l'huître nacrée, qui fourniſſent des *perles;* telles ſont les *moules* fluviatiles du Nord & de la Lorraine; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade griſe* & la *pinne marine*, &c. Celles de Lorraine ſe trouvent communément dans la Vologne, petite riviere dont l'eau eſt très-limpide, & qui ſort du lac de Longe-mere, ſitué dans

Digitized by Google

les montagnes des Voſges. Cette riviere nourrit des moules en abondance dans un eſpace de quatre à cinq lieues de longueur, depuis un village du Juſſarapt, juſqu'à ſon embouchure dans la Moſelle, au-deſſous du village de Jarmenil. Ces moules ſont enfoncées dans la vaſe ou dans le ſable ſur la moitié de leur longueur, qui eſt de quatre pouces; leur largeur en a environ deux. Les valves de ces moules ſont épaiſſes d'une bonne ligne, liſſes & noires à l'extérieur; leur intérieur eſt terne. On a obſervé que parmi ces moules il n'y a guere que celles qui ont des convexités en dehors qui contiennent des *perles*, & ces convexités extérieures correſpondent à des concavités dans l'intérieur de la moule: le nombre de ces protubérances indique communément la quantité de *perles* que la moule renferme ou qu'elle a renfermées; car il arrive quelquefois que la *perle* ſe perd, lorſqu'elle eſt mobile & que l'animal ouvre ſa coquille. Les coquilles liſſes contiennent rarement des *perles*. S. A. R. le Duc *Léopold* avoit établi des gardes pour veiller à ce que perſonne n'en pêchât, s'en réſervant pour lui ſeul le produit. Feu Madame la *Princeſſe Charlotte*, Abbeſſe de Mons, avoit un collier fait avec ces *perles*; mais quoique brillantes & blanches, elles ſont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident: on ſait cependant que le Roi de Suede avoit anobli M. *Linnæus*, pour avoir trouvé le moyen de faire groſſir les *perles* des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume avoient permis auſſi à ce ſavant Naturaliſte de ſe nommer un ſucceſſeur dans ſes différens emplois; mais le ſecret n'a point été rendu public. Ce moyen ſeroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on auroit mis des ſcolopendres marines? On a remarqué que toutes les moules taraudées par ces inſectes marins, contenoient les plus groſſes & les plus belles *perles*.

Digitized by Google

L'étang de Saint-Jean, près de Nanci, & d'autres rivieres, même dans le Canada, nourriſſent auſſi des *moules à perles*.

Les *perles* varient aſſez quant à la couleur; il y en a de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les *perles* de couleur plombée ne ſe trouvent qu'en Afrique, où le ſol de la mer eſt très-vaſeux. La couleur d'un jaune-doré ou verdâtre, ſi eſtimée des Arabes, peut provenir de ce que les pêcheurs vendant leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les *perles*, quelques-unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, ſe gâtent, ſe putréfient, & produiſent des émanations qui colorent les *perles* qu'elles contiennent. Nous le répétons : plus les *nacres* de la coquille ſont belles, plus les *perles* le ſont : le volume des *perles* répond auſſi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des *perles* dont la couleur eſt auſſi d'un gris de lin ; celles-ci ſont fort rares, ainſi que celles de couleur de corail rouge qui ſe trouvent quelquefois attachées à la *nacre* intérieure & vineuſe de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de *perles*. Les années pluvieuſes ſont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même obſervation à l'égard de nos *perles* d'Ecoſſe & de Lorraine.

Obſervations ſur les PERLES.

La loupe pierreuſe qu'on appelle *perle*, eſt d'une eau argentée comme celle de la *nacre* : la beauté de la *perle* peut ſurpaſſer même celle de la *nacre* de la coquille, quoique formées toutes deux d'une même matiere. Cette différence vient de ce que la *nacre de perles* touche par ſes extrémités à la bourbe; au lieu que la matiere de la *perle* a été reçue entre les mem-

Digitized by Google

branes qui la tiennent à couvert. M. *de Réaumur* a observé auſſi que la couleur des *perles* répondoit à la couleur de la coquille où elles ſe trouvoient renfermées ; & que les *perles*, moitié couleur de *nacre* & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaiſſeaux qui contenoient des ſucs de différentes couleurs. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un ſuc pierreux & nacré qui s'eſt extravaſé en forme de nœud. Quand ils en trouvent de demi-ſphériques, ils les font ſcier ; & de deux de même groſſeur, collées enſemble, ils compoſent une *perle.* Les *perles* d'une figure irréguliere, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni rondes ni en poires, ſont appelées *baroques :* telles ſont les *perles* d'Ecoſſe. Les *perles parangonnes* ſont des *perles* d'une groſſeur extraordinaire.

Les *perles* les plus eſtimées en Europe ſont celles d'Orient ; & entre celles-là on choiſit par préférence celles qui ſont les plus groſſes, parfaitement rondes, polies, blanches, luiſantes, qui réfléchiſſent les objets, qui ſont rayonnantes & paroiſſent tranſparentes ſans l'être : c'eſt ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel orient.* Leur prix eſt plus ou moins haut, ſuivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités. En Perſe & dans les régions Orientales, elles ne ſe vendent qu'au poids de l'or ; mais en Europe elles ſuivent le tarif des pierreries. L'uſage des *perles*, pour le luxe & la parure des Dames, &c. en a fait un grand objet de commerce. Colliers, braſſelets, pendans d'oreilles, coiffures ou aigrettes, & autres ornemens de la tête, broderies de vêtemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, ſont des reſſources que la toilette emploie pour ajouter aux graces de la beauté, ſans pouvoir jamais y ſuppléer. Voici quelques autres faits qui aſſurent le tarif du

Digitized by Google

prix & la conſommation des *perles* : en Aſie, en Arabie, &c. il n'eſt point d'habitant qui ne ſe faſſe un point de religion de percer au moins une *perle* à ſon mariage. Parmi la quantité de *perles* que l'on préſente tous les ans au Roi d'Eſpagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles, & les deſtine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en conſacre à cet uſage, par un habit de la ſtatue de *Notre-Dame de la Guadeloupe*. Le fond blanc de cet habillement n'eſt compoſé que de *perles* ; le rouge & le vert ſont formés d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puiſſe mettre une ſi grande magnificence dans ſa dévotion. En 1579, on préſenta au Roi *Philippe II* une *perle* trouvée à Panama : elle étoit naturellement faite en poire & de la groſſeur d'un œuf de pigeon : elle eſt eſtimée quatorze mille quatre cents ducats : c'eſt probablement la fameuſe *perle* que les Eſpagnols ont nommée la *Pérégrine*. *Tavernier* en a vu en 1633 une entre les mains de l'Empereur de Perſe, que l'on avoit achetée d'un Arabe cent dix mille quatre cents livres ſterling. *Pline* évalue la *perle* de *Cléopatre* à quatre-vingt mille livres ſterling. On ſait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver ſon luxe & ſon opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant, dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuſes *perles* qui lui ſervoient de pendans d'oreilles. L'hiſtoire nous apprend encore que *Clodius Eſopus*, fameux Comédien Romain, voulant ſurpaſſer ſon pere en magnificence, fit avaler des *perles* diſſoutes dans le vinaigre à tous les convives de ſon feſtin.

En Médecine, on ne ſe ſert que des *perles* menues, qu'on appelle *ſemences de perles*. Quoique moins cheres que les groſſes, elles n'ont pas moins de vertu : leur préparation conſiſte à les réduire, ſur le porphyre, en une poudre impalpable. La *nacre de perles*

Digitized by Google

préparée par cette même méthode, n'eſt pas moins bonne. Ces ſubſtances ſont abſorbantes & propres à arrêter le vomiſſement & le dévoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans pluſieurs préparations de Pharmacie; mais les Médecins inſtruits & de bonne foi, conviennent que les *perles* & la *nacre de perles* ne ſont que des abſorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la *nacre* des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence, que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la *nacre de perles*; on leur a perſuadé depuis que les préparations coſmétiques étoient formées de *perles* fines: aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de biſmuth. Les Tabletiers ſont avec la *nacre de perles*, des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jauniſſent ainſi que les *perles*, à force d'être expoſés à l'air: il ne faut pas l'eſpace d'un ſiecle pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article, nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs qui prétendent qu'ils ont l'eſtomac propre à nettoyer les *perles* & à en augmenter le poids. Ce fait eſt d'autant plus impoſſible, que les *perles*, comme les os, l'ivoire & les dents, s'amolliſſent dans les liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles y perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les *perles* ſe nettoyoient dans l'eſtomac d'un Juif, il en ſeroit de même dans l'eſtomac d'un Muſulman ou d'un Chrétien; mais dans tous ce ſeroit aux dépens du volume des *perles*. Voici un exemple bien frappant de la durée & du ramolliſſement des *perles*: En jetant les fondations de *Saint-Pierre* de Rome, on trouva un caveau où avoient été dépoſés, cent dix-huit ans auparavant, les corps de deux jeunes filles de

Digitized by Google

Stilicon, qui avoient été promiſes l'une après l'autre à l'Empereur *Honorius*, mais qui moururent avant les noces ; les parens les inhumerent avec beaucoup de pompe & de magnificence ; toutes les richeſſes qui avoient été renfermées dans le caveau, furent portées au Pape ; elles étoient en très-bon état, à l'exception des *perles* qui étoient ſi tendres, qu'elles s'écraſoient facilement entre les doigts ; mais elles n'avoient rien perdu de leur forme.

On tire parti auſſi de la charniere des huîtres nacrées ; c'eſt un gros ligament que des Hollandois, voiſins des pêcheries de *perles*, font deſſécher ; ils ont l'art de le tailler & de le polir enſuite de maniere à imiter la barbe d'une plume : ils les vendent ſous le nom de *plume de paon ;* cette préparation eſt d'un beau verdâtre chatoyant. A l'égard des *fauſſes perles*, Voyez *à l'article* ABLE.

NACRÉ. Nom donné à pluſieurs ſortes de papillons de jour, qui ne marchent que ſur quatre pattes, & dont le deſſous des ailes inférieures eſt orné de taches brillantes de couleur de perle. On en diſtingue pluſieurs ſortes. Il y a : Le *grand nacré* (c'eſt l'*adippe* de *Linnæus*) : ſa chenille eſt épineuſe & d'un rouge-briqueté ; elle a ſur le dos deux rangées de taches noires ſéparées par une ligne blanche. Le *nacré* (c'eſt l'*aglaia* du même Naturaliſte). Le *nacré découpé*. Le *petit nacré*. Les papillons appelés *le collier argenté*, grand & petit, & quelques autres papillons, ont auſſi des taches nacrées ſous les ailes. Le *nacré ordinaire* a ſes taches d'argent entourées d'une teinte verdâtre qui domine également dans le milieu de ſes ailes. C'eſt la plus grande différence d'avec le *grand nacré* qui eſt le roi des papillons *nacrés*. Le *nacré découpé* a des marques bleues ſur le bord des ailes inférieures : la forme de ſes ailes ſupérieures lui a fait donner le nom qu'il porte. Il y a encore le *nacré* appelé *cardinal*, & le *nacré alezan*. Voyez

Digitized by Google

maintenant l'*article* PRINCE & *celui de* ROI *des papillons nacrés.*

NACRÉE, se dit d'une coquille dont le dedans est argenté & brillant comme la *nacre de perles.*

NADIR. *Voyez* la signification de ce mot à l'*article* GLOBE.

NAGEOIRE, *Pinna.* Voyez *à l'article* POISSON.

NAGMAUL. *Voyez* SANDAT.

NAGOR. Nom que l'on donne à une espece particuliere de *gazelle* d'Afrique. Le *nagor* est de la grandeur d'un chevreuil : ses cornes sont presque lisses, légérement courbées, & leur courbure est dirigée en avant, mais moins que dans le *nanguer*, Voyez *ce mot.* Ces cornes n'ont pas six pouces de longueur : l'animal est d'un roux pâle sur tout le corps, & n'a pas le ventre blanc comme les autres gazelles. Au reste, il y a plusieurs variétés dans cette espece, auxquelles les Hollandois du Cap de Bonne-Espérance ont donné les noms de *grys-bok*, *steen-bok*, *rit-bok*, &c.

Le *grys-bok* dont le nom signifie *bouc gris*, est de la grandeur d'une chevre commune : il a les jambes plus longues à proportion du corps que le *steen-bok* des mêmes contrées. Cette espece de *nagor* se trouve, de même que le *steen-bok*, sur les plateaux des montagnes, parmi les rochers, les broussailles & la bruyere : Il n'est pas très-léger à la course, car les chiens l'atteignent quelquefois & le forcent : sa chair est aussi bonne à manger que celle du *steen-bok.*

Le *steen-bok* ou *bouc des rochers* est d'un blanc sale sous le ventre : il a au-dessous des yeux sous le cou & sur les fesses, une tache de cette même couleur blanc sale : il court avec une très-grande vîtesse & fait des sauts de sept à neuf pieds de hauteur. Le *béek-bok* ou *chevre pâle* des Hollandois de ce Cap, n'est qu'une variété du *steen-bok.*

Le *rit-bok* ou *bouc des roseaux.* Ses cornes sont longues de plus d'un pied, environnées d'anneaux

Digitized by Google

juſqu'au-delà de la moitié de leur longueur ; les oreilles ſont très-longues, blanches en dedans, avec une tache ſans poil ; il a quatre mamelles à côté deſquelles ſont deux ouvertures dans la peau qui forment deux tubes où l'on peut faire entrer le doigt ; la queue eſt longue, plate & garnie de longs poils blanchâtres : il y a variété pour les couleurs du poil. Le *rit-bok* marche en petites troupes ; on les rencontre près des fontaines parmi les roſeaux, ainſi que dans les bois ; mais ils ne ſe trouvent que fort avant dans l'intérieur des terres du Cap de Bonne-Eſpérance.

NAÏADE. *Voyez* PUNAISE-TIPULE.

NAÏADE MARINE, *Najas marina*, Linn. 1441. Plante annuelle qui croît dans les eaux profondes & dans la mer : ſa tige eſt très-branchue, preſque épineuſe : ſes feuilles ſont étroites, luiſantes, ondulées, bordées de dents piquantes, oppoſées ou verticillées : les fleurs mâles ſont pédunculées, à une ſeule étamine ; les fleurs femelles, ſeſſiles, à un ſeul ovaire nu, pointu, terminé par un ſtigmate triſide.

NAI-CORANA. *Voyez* POIS A GRATTER.

NAIN, *Nanus ſive Pumilio.* Nom donné à celui qui eſt petit au-delà de ce que naturellement il doit être. On ne ſait quel eſt le plus haut degré de la petite taille auquel le nom de *nain* peut convenir. Le *nain* & le *géant* forment les deux termes de la ſtature des hommes. *Voyez l'article* GÉANT.

L'excès & le défaut, quand ils ſont extrêmes, dit M. *Changeux*, ont des analogies ſurprenantes. Les rapports ſinguliers qui ſe trouvent entre les *nains* & les *géans*, le démontrent d'une maniere aſſez frappante ; le rapprochement des extrêmes offre, dit-il, une induction qui peut nous éclairer ſur la maniere d'agir de la Nature concernant cette queſtion tant de fois agitée : *Quelles ſont les vraies limites de la taille humaine ?* Les *géans* pechent par excès & les *nains* par défaut, & cependant ils ſe reſſemblent en

Digitized by Google

plusieurs points, d'une maniere qui n'est pas seulement curieuse à examiner, mais qui conduit à la solution des doutes des Philosophes sur la taille humaine, & encore de plusieurs autres problêmes que notre Observateur expose dans sa Dissertation insérée dans le *Journal de Physique*, *Supplément*, *Tom. XIII*, *1778*.

On ne doit pas croire à l'existence des races & des peuplades entieres de *pygmées-nains* ou de *géans*. Les premiers, s'ils pouvoient exister, deviendroient bientôt la proie des autres peuples & des bêtes sauvages; il est une latitude déterminée pour la force d'accrétion & de nutrition; il est un point fixe d'où part cette force, & un certain espace dans lequel elle se développe: or, cet espace étant trop resserré pour les *nains*, la force d'accrétion ou le principe de la nutrition & de la vie, ne peuvent jouir chez eux de toute leur propriété & de toute leur énergie; une cause contraire présente le même phénomene chez les *géans*: car l'espace dans lequel les forces vitales ont à se développer étant trop grand, la vie se perd en quelque sorte en s'étendant trop. De ces raisons physiques M. *Changeux* infere que les *géans* & les *nains* si différens par leurs proportions, doivent cependant avoir des qualités très-ressemblantes. En effet, ces especes si opposées dans la race humaine, sont également des écarts de la Nature. L'esprit, chez les uns & les autres, est, dans les deux sexes, ordinairement borné; leur foiblesse physique est égale à leur imbécillité; cette foiblesse est évidente chez les *nains*, dans lesquels toutes les facultés semblent décroître dans la même proportion de la taille, mais sans jamais s'anéantir; on la remarque également dans les *géans*; ils sont, comme les *nains*, dépourvus du libre exercice de leurs facultés ou n'en possedent qu'une partie; il ne faut pas que la taille des *géans* nous en impose: les *géans*, bien loin d'être en état d'escalader les Cieux, & d'entasser *Ossa* sur *Pélion*, sont presque toujours

Digitized by Google

d'une lâcheté extraordinaire, & ils ne ſont guere plus à craindre que les *nains*. *Gui Patin* rapporte qu'à Vienne leurs Majeſtés Impériales ont eu en même temps des *nains* & des *géans*; que quelquefois les *nains* ſe moquoient des *géans* & les inſultoient. On avertit un jour l'Empereur qu'un de ſes *nains* avoit combattu avec avantage un *géant*: l'Empereur voulut être & fut témoin de ce ſingulier combat; ce qui fit dire à quelqu'un que *Les grands hommes ne ſe meſurent plus à la taille.* Une taille exceſſivement grande eſt un déſordre dans l'organiſation, auſſi bien que celle qui eſt exceſſivement petite; & ce vice a à peu près les mêmes ſuites que le défaut oppoſé. On trouve beaucoup plus d'exemples de défaut de conformation dans la taille des *nains* & des *géans*, que dans celle des individus d'une taille ordinaire.

La Nature a gardé des proportions admirables dans ſes ouvrages, & c'eſt à ces proportions qu'ils doivent leur perfection & leur force. Les êtres ont des qualités, des inclinations, des formes, dont les raiſons ſe trouvent & dans leur propre conformation, & dans l'organiſation du grand tout dont ils ſont partie.

En ſuppoſant que le prototype de la taille humaine, à l'âge de la maturité, ſoit de cinq pieds & demi; celle du plus petit *nain*, de deux pieds huit pouces; & celle du plus grand *géant*, de huit pieds & demi, il réſulte que deux à trois pieds, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de la taille ordinaire, paroiſſent être les bornes que la Nature ne franchit jamais. Il eſt ſûr que les hommes, dans les deux extrêmés, ſeront également diſproportionnés par raport au plan univerſel dont ils ſont partie. Enfin des obſervations faites ſur les hommes d'une grandeur & d'une petiteſſe extraordinaires, prouvent que ces êtres ſont également imparfaits & contraires au plan primitif, & en quelque ſorte aux vues de la Nature. Quant aux nations en-

Digitized by Google

tieres de pareils hommes, l'on peut aſſurer que s'il eſt réellement des peuples entiers qui different par la taille, ce n'eſt pas autant qu'on l'a dit & voulu faire croire. On a attendu en vain les quatre individus de la nation Pygmée, annoncés dans la *Gazette de France du 26 Juin 1775*. Suivant les Lettres du Gouverneur de la province du Tucuman, la taille la plus élevée de ces *nains* étoit de trente-un pouces & quelques lignes, meſure de France (*a*).

On a cherché depuis long-temps l'art de faire des *nains* dans le regne animal, même dans le végétal. *Voyez* pour ce dernier, l'*article* NAIN à la ſuite du *mot* PLANTE. On attaque ordinairement les animaux que l'on veut rendre petits, par l'eſtomac qui eſt un des premiers organes de l'accrétion; on racornit, par le moyen des acides & des ſpiritueux, ce viſcere qui eſt un des premiers agens de l'économie animale. On verſe auſſi de l'eſſence de térébenthine ſur la partie de la peau qui couvre la colonne vertébrale, c'eſt-à-dire, depuis la tête juſqu'à la queue. On n'a pas le même art pour étendre la taille & faire des

(*a*) Que doit-on penſer maintenant des étonnantes découvertes, diſons des ſublimes viſions de M. *Henrion*, Savant d'ailleurs très-eſtimable, de l'Académie des Inſcriptions dont il fut un membre zélé? Après avoir travaillé pendant plus de quinze ans à un Traité général des poids & des meſures des Anciens, ce Savant voulut en donner une idée à ſes confreres; il apporta à l'Académie, en 1718, une eſpece de table ou d'échelle chronologique de la différence des tailles humaines, depuis la naiſſance du monde juſqu'à la naiſſance de *Jeſus-Chriſt*. Dans cette table, l'Auteur aſſigne à *Adam* 123 pieds 9 pouces de haut, & à Eve 118 pieds 9 pouces trois quarts: d'où il établit une regle de proportion entre les tailles maſculines & les tailles féminines, en raiſon de 25 à 24; mais il ravit bientôt à la Nature cette majeſtueuſe grandeur. Selon lui, *Noé* avoit déjà 20 pieds de moins qu'Adam; *Abraham* n'en avoit plus que 27 ou 28; *Moyſe* fut réduit à 13; *Hercule* à 10; *Alexandre le Grand* n'en avoit guere que 6; *Jules-Céſar* n'en avoit pas 5. Eh! que ſerions-nous aujourd'hui, ſi la Providence n'avoit daigné gliſſer ſur les périodes de la décroiſſance, en un mot, ſuſpendre les ſuites graduées d'un ſi prodigieux abaiſſement! Dans la ſucceſſion de quelques ſiecles, il n'y auroit plus de taille viſible.

Digitized by Google

géans; la Nature ſeule en a les moyens, ainſi que pour les vrais *nains*.

Pour avoir une idée des individus *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bébé*, de M. *Borwſlaski*, & de M. *Bereſchny*.

Bébé, ce fameux *nain* du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, naquit à ſept mois dans les Voſges, de parens bien faits, bien conſtitués & ſains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naiſſant : il ne peſoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine; ſa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie ſur le mamelon, une chevre fut ſa nourrice. Un ſabot qu'on rempliſſoit à moitié de laine, lui ſervit long-temps de berceau : on l'eût pris pour un *Liliputien*. A l'âge de deux ans, il commença à marcher; on lui fit des ſouliers de dix-huit lignes de longueur. A ſix ans, il étoit haut de quinze pouces. Son accroiſſement fut proportionné à ſa petiteſſe premiere juſqu'à l'âge de douze ans : à cet âge, la Nature fit un effort dans quelques parties ſeulement : les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre; l'épine du dos s'arqua en cinq endroits, & l'apophyſe naſale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence, il ſembloit qu'elle ne paſſoit pas les bornes de l'inſtinct; & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a pu concevoir aucune idée de l'Être ſuprême. Il paroiſſoit aimer la muſique; on étoit même parvenu à le faire danſer & à battre quelquefois la meſure aſſez juſte. Il avoit ſans ceſſe les yeux tournés ſur ſon maître, qui par des ſignes dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dreſſés. Les paſſions cependant régnerent dans ſon ame : il étoit ſuſceptible de colere, de jalouſie & d'emportement dans ſes déſirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui tient à l'économie animale

Digitized by Google

paroiſſoit ſelon l'ordre ordinaire de la Nature. A l'âge d'environ ſeize ans, il avoit vingt-neuf pouces de haut ; ce fut ſon âge brillant ; il étoit joli. A l'âge de dix-ſept ou dix-huit ans, les ſignes de ſa virilité ou de ſa puberté furent très-évidens & même très-forts pour ſa petite ſtructure : il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit longtemps abuſé, & l'on attribue aux excès de *Bébé* l'avancement de ſa vieilleſſe ; car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être ceſſa d'être gai, ſes forces s'affoiblirent, ſa tête ſe pencha, il commença à tomber dans une eſpece de caducité où l'on diſtinguoit une enfance marquée : la derniere année de ſa vie (il avoit alors vingt-trois ans & trente-trois pouces de hauteur), il paroiſſoit accablé par le poids des années ; il ne pouvoit ſupporter l'air extérieur que par un temps chaud & marchoit à peine cent pas. On a diſſéqué *Bébé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé ; le lobe gauche du cervelet étoit preſſé dans un endroit, un peu relevé dans d'autres & hors de la poſition naturelle ; la moëlle alongée étoit également comprimée, ce qui doit vraiſemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut auſſi avoir occaſionné le dérangement des vertebres : on a conſervé le ſquelette de *Bébé* ; on le voit actuellement dans la Bibliotheque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce ſquelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus ; mais à l'examen on voit que c'eſt celui d'un adulte. Voici la traduction de l'épitaphe que le Roi de Pologne, *Staniſlas I*, Prince auſſi grand que bienfaiſant, a fait faire & placer ſur le tombeau de *Bébé*, (M. le Comte *de Treſſan* en eſt l'Auteur) : *Ci-gît* Nicolas Ferri, *Lorrain ; jeu de la Nature ; merveilleux par la petiteſſe de ſa ſtructure, chéri du nouvel* Antonin ; *vieux dans l'âge de la jeuneſſe. Cinq*

Digitized by Google

luſtres furent un ſiecle pour lui. Il eſt mort le 9 Juin 1764.

Paſſons maintenant à l'hiſtoire de M. *Borwſlaski*, l'un des plus jolis *nains* qui aient exiſté.

M. *Borwſlaski*, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760 ; il étoit à la ſuite de Madame la Comteſſe *Humiecska*, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi *Staniſlas*. Sa ſtature étoit plus ſurprenante que celle de *Bébé* ; à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien priſe, il avoit les membres bien proportionnés, de beaux yeux, & les traits aſſez agréables : il avoit beaucoup de force, jouiſſoit d'une bonne ſanté, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, danſoit avec juſteſſe, & avoit l'eſprit auſſi bien fait que le corps : il avoit la mémoire bonne, le jugement fort ſain, un cœur ſenſible & ſans méchanceté. Il étoit fort inſtruit dans la Religion Catholique, il liſoit, écrivoit & calculoit bien : il s'exprimoit facilement en Allemand & en François : on diſoit de lui qu'il ne lui manquoit que la taille ordinaire à ſon eſpece. Le pere & la mere de M. *Borwſlaski* étoient de taille ordinaire, & ont eu ſix enfans : ſon aîné n'avoit que trente-quatre pouces, & ſa ſœur qui étoit la moins âgée, n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de ſix ans ; les trois cadets de M. *Borwſlaski* avoient chacun cinq pieds & demi. La mere eſt toujours accouchée à terme. Ces *nains*, en venant au monde, repréſentoient une maſſe informe, preſque auſſi large que longue : leur tête, leurs membres, leur corps ne ſe ſont développés que par degrés.

On trouve dans l'Hiſtoire d'Angleterre, l'oppoſé de ces deux *nains*. En 1731 un Payſan de Berkshire amena à Londres ſon fils âgé de ſix ans, qui avoit près de cinq pieds de haut, robuſte, fort & à peu près de la groſſeur d'un homme fait.

Le

Digitized by Google

Le fameux *nain*, *Lucius*, dont *Auguſte* donna le ſpectacle au peuple de Rome, n'avoit que dix-neuf pouces de haut, & ne peſoit que dix-ſept livres; ſa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliotheque du Roi dans le Cabinet des Médailles.

Voici la deſcription d'un autre *nain*, mais monſtrueux, qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Ruſſie: il a lui-même donné ſa deſcription en Langue Ruſſe; en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Daniſow Bereſchny, fils d'un Coſaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere, freres & ſœurs ſont de ſtature ordinaire; mais ce *nain* parvenu à l'âge de trente ans, n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras; ſes épaules ſe terminent en petits moignons de chair; à peine peut-on paſſer un doigt entre ſa tête & ſes épaules, tant ces deux parties ſont étroitement liées enſemble; cependant il n'eſt pas laid à voir. Il porte une grande mouſtache qui lui va preſque juſqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'eſprit, de jugement & de mémoire. Sa poitrine eſt aplatie, & les jambes courbes comme ſi on les avoit retournées; les genoux ſont ſans jointures, les os ſont continus aux deux jambes juſqu'aux talons, les gras de jambe ſont preſque totalement oblitérés; chaque pied n'a que quatre orteils, y compris le pouce, tous quatre recourbés & deux ſeuls ſont mobiles. Il marche fort vîte; mais quand il tombe, faute de jointures aux genoux, il ne peut ſe relever. Il écrit fort couramment du pied gauche; le caractere de ſon écriture eſt des plus liſibles, tant en Ruſſe qu'en Latin: il deſſine très-correctement au crayon, à la plume & à l'encre de la Chine: il chante, joue aux cartes & aux échecs: il fume & remplit lui-même ſa pipe: il tricote des bas, & ſe ſert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même: il ſe dé-

Digitized by Google

botte : il mange auſſi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choſes très-ſurprenantes : il n'emploie les deux orteils ſéparés qu'il a au pied droit, que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand déſir de s'inſtruire, autant il apprend avec facilité. Il appartient à un Colonel qui eſt jaloux de cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Ruſſie fait élever un ſemblable *nain* monſtrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant ſeize ans (1772).

On a vu en 1774 à la foire Saint-Germain à Paris, une *naine* que l'on a aſſuré être âgée de vingt ans, & qui n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille *naine* étoit aſſez bien proportionnée, excepté le front qui étoit fort grand. A ſa voix & à ſes manieres enfantines on n'auroit pas dit qu'elle fût auſſi âgée ; mais en examinant les traits de ſon viſage, & d'autres qui ne paroiſſoient pas équivoques, on y trouvoit exprimés très-diſtinctement les caracteres de ſon âge.... Tout prouve que les *nains* les plus petits de même que les *géans* les plus grands, ne forment aucune race d'hommes ; ce ne ſont que des individus iſolés & diſperſés dans l'eſpece humaine.

L'hiſtoire nous apprend que *Jefferi-Hudſon*, *nain* de *Henriette de France*, femme de *Charles* Ier, Roi d'Angleterre, n'avoit que dix-huit pouces de haut à l'âge de huit ans ; on le ſervit à la Reine dans un pâté froid. La taille de ce *nain* reſta la même juſqu'à trente ans. Mais alors il parvint bruſquement à la hauteur de trois pieds neuf pouces. Ce *nain* étoit foible, & le Poëte *Davenand*, dans un poëme intitulé, *la Jeffréide*, y décrit un combat qu'il dit s'être paſſé entre ce petit héros & un coq-d'Inde.

NALIM. Nom qu'on donne en Ruſſie à la *lotte*. Voyez *ce mot*.

Digitized by Google

NAMETARA. *Voyez* MOMBAIN.

NANDAPOA; les *Topinamboux* prononcent *nhandu-apoa* : c'eſt la *cigogne* du Bréſil de M. *Briſſon ; nandapoa* eſt le nom Braſilien. Cet oiſeau eſt à peu près de la groſſeur de la *cigogne blanche ;* le ſommet de la tête eſt couvert d'un bourlet oſſeux d'un blanc-griſâtre : les pennes des ailes & de la queue ſont noires, avec un reflet d'un beau rouge ſur celles des ailes ; le reſte du plumage eſt blanc : les pieds ſont de couleur cendrée : les plumes du bas du cou, longues & pendantes. Sa chair, dit *Marcgrave*, eſt bonne à manger après qu'on l'a dépouillée de ſa peau.

NANGUER ou NANGUEUR. Nom donné à une eſpece de *gazelle* qui ſe trouve au Sénégal, & qui pourroit bien être le *dama* des Anciens.

Ces gazelles *nanguers* ſont de très-jolis animaux & fort faciles à apprivoiſer ; elles ſont de la forme & de la couleur du chevreuil ; les cornes ont ſix à ſept pouces de longueur, elles ſont noires, rondes & courbées en avant à la pointe, à peu près comme celles du chamois le ſont en arriere.

NAPAUL ou FAISAN CORNU des Indes, d'*Edwards*, Tom. III, *pag.* & *pl.* 116. Ce ſingulier & rare oiſeau du Bengale eſt ainſi appelé, dit M. *de Buffon*, parce qu'il a en effet deux cornes ſur la tête ; ces cornes ſont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuſes à leur extrémité, couchées en arriere, & d'une ſubſtance analogue à la chair calleuſe : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillé de noir qu'ont les *faiſans ;* mais il a tout cet eſpace garni de petites plumes noires qui ont l'apparence de poils : au-deſſous de cet eſpace & de la baſe du bec inférieur prend naiſſance une ſorte de gorgerette, formée d'une peau ſeche, laquelle tombe & flotte librement ſur la gorge & la partie ſupérieure du cou : cette gorgerette eſt noire

Digitized by Google

dans ſon milieu, ſemée de quelques poils de même couleur, & ſillonnée par des rides plus ou moins profondes, en ſorte qu'elle paroît capable d'extenſion dans l'oiſeau vivant; & l'on peut croire qu'il ſait la gonfler ou la reſſerrer à ſa volonté: les parties latérales en ſont bleues, avec quelques taches orangées & ſans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique ſur le cou, eſt garnie de petites plumes noires, ainſi que la partie du cou qu'elle recouvre: le ſommet de la tête eſt rouge: le cou & la poitrine ſont d'un rouge-orangé, parſemé de taches rondes, blanches, entourées d'un cercle noir, ſemées près à près aſſez réguliérement: le dos, le croupion, les plumes ſcapulaires, les couvertures du deſſus des ailes & le ventre, variés de taches blanches en forme de larmes & entourées de noir, mais tournées de maniere que la pointe regarde la tête: les pennes des ailes & de la queue ſont rouſſâtres: les ailes ne paſſent guere l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant; les pieds & les ongles ſont blanchâtres. La groſſeur du *napaul* eſt à peu près celle du *faiſan* commun.

NAPEL, *Aconitum napellus*, Linn. 751; *Aconitum cæruleum, ſeu Napellus verus.* Quoique nous ayons déjà dit quelque choſe de cette plante prétendue venimeuſe au *mot* ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage ſur l'hiſtoire du *napel*, depuis que M. *Antoine Storck* a rendu publiques les nouvelles expériences qu'il a faites ſur cette plante.

Le *napel* eſt une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Siléſie, & ailleurs, notamment dans les lieux frais des montagnes de la France, de la Suiſſe & de l'Italie. On la cultive auſſi dans les jardins, pour la beauté de ſes fleurs, elle y prend très-facilement, elle y dure fort long-temps, quoique négligée & même mal-traitée. Sa racine eſt vivace, de la groſſeur d'un petit navet, noire en

Digitized by Google

dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres navets collatéraux ; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, liſſes, moëlleuſes, roides, difficiles à rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, d'un vert foncé, nerveuſes & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une maniere plus remarquable que dans toute autre eſpece d'*aconit.* Ses fleurs ſont diſpoſées en forme d'épi aux ſommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un héaume de couleur bleue rayée, & plus court que dans les autres eſpeces : ſous ce héaume ou caſque, on trouve deux petits nectaires imitant la forme de deux petits piſtolets. A cette fleur ſuccede un fruit à pluſieurs graines membraneuſes (tricapſulaires), diſpoſées en forme de tête, qui renferment des ſemences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il ſeroit prudent de bannir de nos jardins un poiſon auſſi mortel à tout animal qui en mange, que l'eſt le *napel.* Tous les Auteurs de Botanique s'accordent auſſi à dire, qu'entre tous les poiſons que fournit le régne végétal, celui du *napel* a toujours été regardé comme un des plus dangereux ; quelques Auteurs aſſurent que ſa racine échauffée dans la main, ſuffit pour cauſer la mort. Toujours eſt-il vrai que ſa fleur portée en bouquet, produit quelquefois des ſyncopes : nous en avons vu les effets ſur deux jeunes perſonnes. On rapporte qu'un jeune homme, habitant du mont Pilat en Suiſſe, prit des fleurs de *napel* dans ſa main, & deſcendit la montagne pour aller à une danſe. Arrivé à la ſalle du bal champêtre, il ſentit ſa main s'engourdir, jeta les fleurs, danſa quelques heures de ſuite avec une jeune fille : le poiſon ſe communiqua par le ſimple attouchement, & tous deux moururent le ſoir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure

Digitized by Google

après la tête tout enflée ; il paroît par ſes effets que la racine eſt cauſtique & corroſive : elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulſions, la gangrene & la mort. *Matthiole* raconte l'hiſtoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour eſſayer quelques antidotes qu'on propoſoit contre ce poiſon. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut ſaiſi de vertiges & de ſi violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante ; cet état fut ſuivi d'une enflure générale de tout le corps ; le viſage devint livide, les yeux ſortoient d'une maniere affreuſe hors de la tête ; enfin des convulſions horribles terminerent bientôt la vie & l'eſpérance de ce criminel. Autrefois on empoiſonnoit les fleches avec le ſuc de cette plante, & l'on détruiſoit auſſi les animaux ſauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le *napel* adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Weſper* dit, qu'en temps de peſte on s'eſt ſervi de cette plante pilée, en guiſe de véſicatoire : ce qui démontre évidemment ſa qualité cauſtique & corroſive. On ſait encore que les fleurs du *napel*, portées ſur la tête, ont la propriété de détruire l'eſpece vermineuſe qui attaque la peau, & de cauſer en même temps une migraine très-douloureuſe.

M. *de Haller* rapporte qu'on a des exemples récens en Allemagne & en Suede de l'effet dangereux & même funeſte du *napel*. Son poiſon, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes ſavent s'en abſtenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en ſueur, le même Obſervateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire ſa fleur portée en bouquet.

Digitized by Google

Cet exposé des propriétés du *napel* suffiroit bien pour en proscrire l'usage intérieur ; mais l'illustre *Storck*, accoutumé par l'expérience à douter de la violence des poisons végétaux, a voulu s'assurer par lui-même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit sur sa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'*aconit napel* ; elle produisit de l'ardeur & lui causa une salivation qui durerent long-temps ; il ressentoit aussi des douleurs momentanées, vagues & lancinantes ; mais il ne s'ensuivit aucun mal. Cette même poudre jetée sur un ulcere chancreux & fongueux, ne le consuma pas.

M. *Storck* fit ensuite de l'extrait de *napel* avec le suc exprimé de cette plante : il en mit un grain entre la paupiere inférieure de son œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit ensuite un mélange de deux grains de cet extrait avec deux gros de sucre en poudre, & pour observer particuliérement ce qui se passeroit dans le corps, il avala lui-même six grains de ce mélange, qui ne produisirent rien. Le second jour il en prit huit, sans qu'il en éprouvât aucun mal-aise, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troisieme jour. Enhardi par le succès de ces essais, il en prit vingt grains : aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il transpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainsi pendant sept jours, & le huitieme il se reposa ; il recommença le neuvieme, & continua jusqu'au quatorzieme, sans s'appercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de là, que la poudre de *napel* excite la transpiration & la sueur, qu'on peut en donner aux malades intérieurement avec sécurité en l'administrant en petites doses pour commencer ; qu'elle convient dans les maladies, dont on peut chasser la matiere ou la cause par les voies de la transpiration.

Digitized by Google

& de la ſueur, telles que les fievres, les douleurs ſciatiques, & même dans les cas de glandes enflées & ſquirreuſes. Ainſi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de *napel* deſſéchée ou tranſplantée des Alpes dans les jardins, perd ſa qualité vénéneuſe, & qu'elle n'eſt point un poiſon dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deſlandes* aſſure qu'il en eſt de même dans la Bretagne ; mais il eſt très-probable, ainſi que l'obſerve M. *de Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du *napel* : c'eſt, dit-il, une eſpece d'*aconit à fleur bleue*, mais du reſte très-ſemblable à l'*Aconitum lycoctonum*. Il eſt ſûr du moins que le *napel* a tué un Chirurgien en Suede, & qu'il eſt mortel pour les chevres de Falhun. C'eſt aux Médecins qu'il convient de prononcer ſur l'uſage interne du *napel* & de décider s'il doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poiſon du *napel*, on commence par donner promptement un émétique, ſuivi d'une boiſſon abondante de lait & de beurre bouillis enſemble ; l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les ſels volatils de vipere ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE. *Voyez* PÉTROLE.

NARCAPHTE, *Narcaphtum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & réſineuſe de l'arbre qui produit l'*oliban ;* les Juifs Orientaux s'en ſervent dans leurs parfums ; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poumon. On donne auſſi le nom de *narcaphte*, au *tignamé* ou *thymiama*. Voyez OLIBAN.

NARCISSE, *Narciſſus latifolius*, C'eſt une plante dont la racine eſt bulbeuſe, noirâtre en dehors, blanche en dedans, viſqueuſe, amere, & pouſſant en deſſous des fibres comme les autres racines bulbeuſes. Il ſort de ſa racine des feuilles vertes pâles,

Digitized by Google

longues, liſſes, aſſez ſemblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entre elles une tige (c'eſt une hampe), haute d'un pied, creuſe, nue, cannelée, portant en ſa ſommité une grande fleur blanche, ſortant d'un ſpathe; le limbe extérieur eſt de ſix pieces aſſez grandes, ovales & preſque obtuſes; l'intérieur forme un anneau très-court, évaſé en godet, crénelé, d'une couleur purpurine en ſon bord, d'une odeur fort agréable: à cette fleur ſuccede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de ſemences arrondies, noires & ameres: la fleur de cette plante eſt un peu narcotique, & ſa racine eſt agglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cauſe de la beauté & de la bonne odeur de ſa fleur: elle eſt une des premieres dont la fleur décore nos parterres au retour du printemps. Il y en a de pluſieurs ſortes: 1.° Le *narciſſe de Conſtantinople*. 2.° Le *grand narciſſe d'Inde*. 3.° Le *narciſſe rouge*. 4.° Celui qui eſt *jaune*. 5.° Le *narciſſe d'Angleterre*. Il ſe trouve auſſi dans les bois & les prairies une eſpece de *narciſſe jaune* qu'on nomme *aiau*. Voyez CAMPANE JAUNE.

On plante les *narciſſes* dans les parterres en planches à quatre doigts de diſtance, à la fin de Janvier: on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubéreuſes ne ſont que des eſpeces de *narciſſes*. Voyez *ces mots*. En général les *narciſſes* ont les fleurs diſpoſées en épi, en panicule ou en ombelle.

Le *narciſſe des Poëtes*, *Narciſſus Poeticus*, Linn. 414; a les feuilles linéaires. Le *narciſſe multiflore*, *Narciſſus multiflorus aut Tazetta*, Linn. 416: ſa hampe ſoutient un bouquet de fleurs qui ſort d'un ſeul ſpathe; le limbe intérieur eſt fort court, campanulé & tronqué, ordinairement d'une couleur différente que le limbe extérieur, tirant toujours ſur le

Digitized by Google

jaune juſqu'au rouge. On trouve aſſez communément cette eſpece de *narciſſe* dans les lieux humides & maritimes des provinces Méridionales de la France.

Les *amaryllis* ſont de la famille des *Narciſſes*. On diſtingue : L'*amaryllis* du Cap. L'*amaryllis jaune* ou *narciſſe d'automne*. L'*amaryllis à fleur en croix*, ou le *lis de Saint-Jaques*. L'*amaryllis Orientale* appelée la *girandole*. L'*amaryllis* appelée la *belle-dame des Italiens*, &c. &c.

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE GOUMAS. *Voyez à l'article* CAMPANE JAUNE.

NARCISSE DE MER ou DE MATTHIOLE, ou PETITE SCILLE BLANCHE. *Voyez* à la ſuite du *mot* SCILLE.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du *narciſſe*. Ce n'en eſt peut-être qu'une empreinte.

NARD, *Nardus*. On a donné ce nom à différentes plantes d'uſage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le NARD INDIEN ou SPICA-NARD, *Nardus Indica*. C'eſt, ſelon M. *Geoffroy* (*Mat. Médic.*), une racine chevelue, ou plutôt un aſſemblage de fibres entortillées, attachées à la tête de la racine, qui ne ſont rien autre choſe que les filamens nerveux des feuilles fanées, deſſéchées, ramaſſées en un petit paquet, de la groſſeur & de la longueur du doigt, de couleur brune-rouſsâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du ſouchet. Cette partie filamenteuſe de la plante qui eſt en uſage, n'eſt, dit auſſi M. *Geoffroy*, ni un épi, ni une racine, mais c'eſt la partie inférieure des tiges, qui eſt d'abord garnie de pluſieurs petites feuilles, qui en ſe fanant & en ſe deſſéchant tous les ans, ſe changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuſes qui ſubſiſtent.

On a donné à ce *nard* l'épithete d'*épi*, à cauſe de

Digitized by Google

ſa figure; la racine à laquelle il eſt attaché, eſt de la groſſeur du doigt, fibreuſe, brunâtre, ſolide & caſſante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entieres, blanchâtres & de petites tiges creuſes, cannelées, &c.

Le *nard Indien* croît en grande quantité dans l'iſle de Java, dans celle de Ceylan, dans les Moluques & aux environs de Colombo; & les habitans en font beaucoup d'uſage dans leurs cuiſines, pour aſſaiſonner les poiſſons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce *nard* s'appelle *Gramen cyperoïdes aromaticum Indicum*, Breyn.; & *Linnæus* la déſigne ainſi: *Andropogon nardus*. C'eſt le *Lagurus paniculatus* de Burman, Fl. Ind. p. 30: ſes tiges ſont articulées, feuillées, ſemblables à celles des roſeaux; ſes fleurs ſont en panicule, d'un vert pâle, & nombreuſes, & du genre des *Barbons*, Voyez *ce mot*. On eſtime le *ſpica-nard* alexitere, céphalique, ſtomachique, néphrétique & hyſtérique. *Riviere* dit qu'il convient, pris en ſubſtance dans du bouillon, pour l'hémorragie des narines. *Bontius* dit que dans les Indes on fait infuſer dans du vinaigre le *nard* deſſéché, & qu'après y avoir ajouté un peu de ſucre, on fait uſage de ce remede contre les obſtructions du foie & de la rate: il convient encore, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, pour la morſure des bêtes venimeuſes.

Le NARD CELTIQUE, *Nardus Celtica; Spica Gallica aut Romana*. C'eſt une eſpece de *valériane*, dit M. *de Haller*: ſa racine eſt rampante, chevelue, rouſsâtre, garnie de petites écailles, d'un vert-jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu déſagréable: les petits rameaux de cette plante baſſe pouſſent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes; à leur partie ſupérieure ils donnent naiſſance à pluſieurs petites têtes qui ſoutiennent de petites

Digitized by Google

feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige; haute d'un pied, ayant ſur chaque nœud deux petites feuilles oppoſées; elle porte en ſa ſommité beaucoup de fleurs qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant ſur le rouge, & qui dans la ſuite deviennent de petites graines oblongues & aigrettées.

Toutes les parties de cette plante ſont aromatiques, & étant récemment ſéchées, ont l'odeur de la petite valériane. *Cluſius* dit que le *nard Celtique* fleurit en Août, preſque ſur les neiges même, ſur le ſommet des Alpes de Stirie. M. *de Haller* dit qu'il eſt commun ſur les Alpes de la Vallée d'Aoſt, & qu'il y en a auſſi ſur le Saint-Bernard; les feuilles paroiſſent enſuite, lorſque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramaſſent vers le commencement de Septembre, lorſque les feuilles jauniſſent; car alors ſon odeur eſt agréable, au lieu qu'il n'en a point lorſqu'elles ne ſont que de paroître, ou que la plante eſt encore verte. Ce *nard*, qu'on trouve en bottes chez les Droguiſtes, a les mêmes propriétés que le précédent; il eſt cependant plus diurétique & plus carminatif. On en tranſporte en Egypte, où, ſuivant M. *de Haller*, on lui attribue quelque vertu pour adoucir la peau.

Le NARD DE MONTAGNE, *Nardus montana tuberoſa; Allium montanum, latifolium minus, Montis Aurei*, Hort. Reg. Par. C'eſt, ſelon quelques-uns, une eſpece de valériane des Pyrenées, &c. dont la racine eſt oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la groſſeur du petit doigt: ſa tête qui eſt portée ſur une petite tige rougeâtre, eſt garnie de fibres chevelues, brunâtres & un peu dures. Cette racine eſt vivace, d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *Nardus Indica* eſt une eſpece de *gramen*. Voyez ci-deſſus.

Le *nard bâtard du Languedoc* ou *nardet*, *Nardus ſtricta*, Linn. 77; eſt une ſorte de *chiendent* qui croît dans les lieux ſecs & arides: ſa tige eſt un chaume

Digitized by Google

très-menu, d'un demi-pied de hauteur, terminé par un épi long de deux pouces : les fleurs ſont rangées d'un ſeul côté ; les balles, ſeſſiles, étroites, pointues, chargées de barbes courtes : les feuilles ſont très-menues & très-déliées : ſa racine eſt vivace.

Le *faux nard*, *Allium victoriale*, eſt la racine de l'ail ſerpentin des Alpes. *Voyez* AIL.

Le *nard ſauvage*, *Nardus ruſtica*, eſt la racine du cabaret. *Voyez ce mot.*

Le *nard commun*, eſt l'*aſpic* ou *lavande mâle*. Voyez LAVANDE.

NARHWAL ou NARWAL ou LICORNE DE MER, *Unicornu marinum*. Voyez *à la ſuite de l'article* BALEINE.

NARI ou NORI. Dans le Maduré, on donne ce nom au *chacal*. Voyez *ce mot.*

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtſchatka donnent au poiſſon rouge de leurs mers.

NASE, *Cyprinus naſus*, Linn. ; *Cyprinus pinnâ ani radiis quatuordecim*, *roſtro prominente*, Arted., Gronov. ; en Allemagne, *Naſen ;* en Italie, *Savetta ;* à Ferrare, *Sueta*. Poiſſon du genre du *Clupe :* il ſe trouve dans le Rhin, le Danube, & dans pluſieurs fleuves d'Italie ; il a depuis un demi-pied juſqu'à près d'un pied de longueur. *Willughby* rapporte, d'après *Baltner*, que les *naſes* dépoſent leurs œufs en Avril, au milieu du lit des fleuves, & ont ſoin auparavant de nettoyer le fond de l'eau ; que pendant le temps du frai, les mâles ont la tête parſemée de points blancs & le corps hériſſé d'aſpérités ; qu'ils nagent auſſi alors par troupes, en ſorte qu'un ſeul pêcheur en prend quelquefois juſqu'à deux ou trois mille en une nuit ; qu'ils ſont dans leur bonté au mois d'Août ; cependant que leur chair eſt flaſque, inſipide, pleine d'arêtes, ſur-tout vers la queue, ce qui fait préférer la partie compriſe depuis la tête juſqu'à la nageoire dorſale.

Selon *Willughby*, ce poiſſon reſſemble à la *chevanne*

Digitized by Google

par sa forme & par sa couleur : il a la tête petite à proportion du volume de son corps; mais son caractere le plus frappant consiste dans la forme très-particuliere de son museau, qui ne peut être mieux comparé qu'à ces nez épatés que l'on appelle vulgairement *camus*. De là le nom de *nase*, que les différens Auteurs ont donné au poisson dont il s'agit : la gueule est très-étroite, & imite étant fermée un arc de cercle; mais elle prend une forme quadrangulaire, quand le poisson l'ouvre; les mâchoires sont dépourvues de dents : le crâne est comme transparent; les iris des yeux sont d'une couleur d'or mêlée d'argent : les écailles qui recouvrent le corps sont grandes; les lignes latérales se rapprochent du dos; le ventre est large & aplati : la nageoire dorsale a onze rayons; les pectorales en ont chacune sept; les abdominales, neuf; celle de l'anus en a douze; celle de la queue qui est divisée en deux lobes, vingt-cinq : on voit une tache noire sur l'occiput; le ventre & les côtés sont argentés : toutes les nageoires inférieures, ainsi que le dessous de la queue, ont quelquefois une légere teinte de rouge.

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros insecte, dont il est parlé à l'*article* SCARABÉE MONOCÉROS. *Voyez ce mot.*

NASIQUE, *Simius nasutus*. Nom donné par M. *Daubenton* à un singe du genre des *Guenons* à longue queue, fesses calleuses, &c. qui a un nez très-long, bien prononcé & semblable à celui de l'homme, excepté qu'il est un peu aplati. La cloison du nez qui chez les animaux est en général épaisse, se trouve dans celui-ci aussi mince que dans l'homme. Ce singe se voit actuellement au Cabinet du Roi, à Paris.

NASITOR. *Voyez* CRESSON ALÉNOIS.

NATICE, *Natica*. Nom que M. *Adanson* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé assez semblable à la nérite, & qui selon M. *d'Argenville*, est un limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a

Digitized by Google

point de gencives, ni de dents, ſeul caractere qui le diſtingue de la *nérite*. Voyez *ce mot*.

NATIF. Dans l'Hiſtoire Naturelle du regne minéral ce mot eſt ſynonyme de *vierge*; il exprime un métal ou un demi-métal qui ſe trouve dans le ſein de la terre ſous la forme qui lui eſt propre, & ſans être mélangé. On dit de l'argent *vierge*, du cuivre & de l'or *natifs*.

NATRON, *Natrum*. C'eſt un ſel alkali terreux, appelé quelquefois *alkali terreſtre Oriental*. Il eſt en partie fixe, & toujours mêlé avec des corps terreſtres. Quelquefois il contient du ſel marin, ou un ſel alkali volatil, de maniere cependant que l'alkali fixe y domine. Le *natron* fond aiſément à l'humidité de l'air; réſous en liqueur, il fait moins d'efferveſcence avec tous les acides que ſous une forme ſolide, il ſe diſſout dans quatre fois ſon poids d'eau chaude. Cette eſpece de ſel minéral ou d'*alkali minéral natif*, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable ſoude végétale en pains durs & aſſez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on ſe ſervoit autrefois en France pour faire du ſavon & du verre, ſe trouve auſſi en Egypte, en Syrie, dans la Nubie, dans l'Aſie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre* des Anciens, lequel fermentoit avec les liqueurs acides, & dont ils ſe ſervoient comme d'un ſel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificatoires (*Jérémie*, *chap.* 2, *verſ.* 22). Ils le mêloient avec du ſable pour en faire du verre (*Tacit. liv.* 5). *Salomon* fait entendre cette efferveſcence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorſqu'il dit (dans les *Proverbes*, *chap.* 25, *verſ.* 20): *Celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme ſi l'on méloit du nitre avec du vinaigre*. Or, il n'y a que le *natron* qui poſſede cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce ſel dans le commerce, ainſi que la ſoude végétale d'Egypte, que l'on appeloit auſſi *natron*, & qui a été prohibée ſous le Miniſtere du Grand *Colbert*.

Digitized by Google

On lui ſubſtitue le ſel de verre ou l'*anatron* factice. Le *natron* naturel, tel qu'il ſe trouve dans la terre, eſt ordinairement blanchâtre ou d'un blanc-rougeâtre & en maſſes informes.

Nous avons donné dans notre *Minéralogie* un détail aſſez circonſtancié de l'extraction & de l'uſage de ce ſel en Egypte. C'eſt dans l'hiver que ce ſel ſuinte naturellement de la terre : on le ramaſſe dans l'état de liqueur dans deux grands lacs, dont l'un eſt ſitué près de Memphis, & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer l'eau ſurabondante ; & lorſque elle eſt aſſez diminuée pour que le ſel commence à ſe criſtalliſer, on le retire avec des pelles faites en écumoire ; puis après l'avoir égoutté, on le tranſporte dans de grands magaſins à Terrané & à Damanchou. Les payſans ſont contraints par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux, partie en bateau ſur le Nil, & l'autre partie ſur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devroient pour leurs terres enſemencées.

Les Arabes emploient ce ſel pour blanchir leur cuivre & leur linge ; les Egyptiens s'en ſervent au lieu de ſoude dans leur ſavon & leur verre ; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur ſorgo ; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs ; les Bouchers, &c. s'en ſervent auſſi pour attendrir ou conſerver les viandes, &c. *Conſultez* notre *Minéralogie*, *1774*, *Tom. I*, *page 467 & ſuivantes*. Le ſel alkali qui ſe trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le *natron* : l'on donne auſſi au ſel d'Epſom le nom de *natron d'Angleterre*. Voyez SEL D'EPSOM.

NATURALISTE, *Naturæ inveſtigator*. C'eſt un Phyſicien & un Philoſophe qui conſidere l'aſſemblage & l'état des choſes créées dans la Nature : il en fait ſon étude, pour apprendre à les diſtinguer les unes des autres :

Digitized by Google

tres : il a le droit de prendre pour ſa deviſe, *Naturam amplectitur omnem.* Mais il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette ſcience, parce qu'elle eſt trop étendue pour qu'un ſeul homme puiſſe en embraſſer & en approfondir tous les détails ; tel ſe livre à l'étude des foſſiles & des minéraux, & s'occupe de leur origine, de leur accroiſſement, leur ſtructure, leur dépériſſement, leur deſtruction, & des nouvelles formes que prennent leurs parties intégrantes en entrant dans la compoſition d'autres corps : tel autre tâche de connoître à l'aide des méthodes les individus du regne végétal ; ſouvent il ſe borne à la culture des plantes & à la recherche des qualités & des propriétés qu'elles manifeſtent ſans le ſecours de l'art : il y en a qui obſervent la formation du germe dans les ſemences des plantes, ſon développement, la production de la plantule dans ſa radicule & ſa plume, l'accroiſſement des tiges, des branches, des boutons, des feuilles, des fleurs, des fruits, & l'organiſation de ces différentes parties des plantes : ceux-ci ne trouvent d'agrément que dans les recherches que préſente l'étude du regne animal ; elles ont pour objet le développement de l'embryon & du fœtus de l'homme & des animaux, leur naiſſance, les changemens qui leur arrivent dans les différens âges de la vie, la ſuite des générations dans les eſpeces, la diverſité des races & les variétés de leurs individus, leurs métamorphoſes, la durée de leur vie, leur mort & ce qui ſubſiſte de leur corps quelque temps après ſa deſtruction : ceux-là cherchant à leurs travaux des objets plus éloignés, n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du téleſcope obſervent ce qui ſe paſſe dans l'immenſité des cieux ; d'autres enfin, ſe reſtreignent à l'obſervation météorologique. Ainſi le Minéralogiſte, le Botaniſte, le Zoologiſte, l'Aſtronome, le Phyſicien, &c. ſont les démonſtrateurs des ouvrages & des opérations de la Nature : ils ſont ſes interpretes & concourent tous à former un

Digitized by Google

corps de Science, qui renferme l'Hiſtoire Naturelle. *Voyez les articles* NATURE, ELÉMENS, CIEL & PLANETE, MÉTÉORES, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.

NATURE, *Natura.* Ce mot pris en général comprend le ſyſtême du monde, la machine ou le mécaniſme de l'univers, l'aſſemblage de toutes les choſes créées. La *Nature* eſt le monde réel, poſſible, ou l'univers créé, *Natura naturata.* Les Phyſiciens étudient la *Nature* d'après l'ordre & le cours naturel des choſes, d'après l'action des cauſes ſecondes, ou des lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agiſſent dans toutes les occaſions par une néceſſité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & préſidé à cet enchaînement des cauſes & des effets, *Natura naturans.*

Tout ſe tient dans l'univers, & ce vaſte enſemble ne ſubſiſte que par l'accord & la correſpondance de toutes ſes parties: il n'y exiſte rien, juſqu'au plus petit atome, qui n'y ſoit auſſi néceſſaire que l'exiſtence de la mouche l'eſt à la ſubſiſtance de l'araignée: tout eſt ſoumis à l'ordre univerſel: la *Nature* entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les êtres compoſent. Les animaux compoſent un ſyſtême qui ſe lie à celui des végétaux; celui-ci, au ſyſtême des autres corps qui couvrent la ſurface de notre globe: tout prouve que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême général ou plus étendu. Ces principes ſeront établis & confirmés dans toute la ſuite de cet Ouvrage. On y reconnoîtra auſſi que rien ne ſe perd, que rien ne s'anéantit dans la *Nature.* Il faut donc voir d'un œil philoſophique la deſtruction & le renouvellement des choſes. Cette révolution perpétuelle des êtres par laquelle, dit M. *Changeux*, ils s'éleveroient à l'état le plus complet pour retomber dans l'état oppoſé, & par laquelle ils ſe releveroient de cet état pour remonter à l'état complet, eſt une idée qui n'a pas échappé

Digitized by Google

aux méditations des Anciens ; elle assujettit toute la *nature* à une loi bien simple, & elle embrasse tout l'univers. Le système de la Métempsycose, si on l'interprete comme il mérite de l'être, n'est probablement que celui que nous venons d'exposer. Quand *Pythagore* disoit que l'ame des hommes passe dans toutes sortes d'états & dans tous les corps, il entendoit que les plantes & les animaux ne forment qu'une grande chaîne, dont tous les animaux changent incessamment de place & se trouvent successivement dans tous les points de la circonférence ; car on sait ce que les Anciens entendoient par le mot *ame*. Enfin, M. *Changeux* prétend que l'on résout par ce système la grande énigme de la constance apparente des especes, & de la mort ou du renouvellement perpétuel des individus. Il n'y a réellement dans tout cela qu'une destruction plus ou moins lente, & une reproduction de formes précaires & accidentelles, forme qui résulte de la disposition variée des élémens. Les regnes, continue M. *Changeux*, paroissent immuables ; les classes & les especes ont aussi des termes dans leur durée, qui nous échappent ; il n'y a que les individus qui nous semblent sujets à la mort : mais dans cette succession & cette chaîne, il n'est peut-être rien d'immuable que l'action de la *Nature* qui se porte en tous sens, & qui anime & vivifie la matiere sous toutes sortes de figures, suivant qu'elle la trouve disposée à recevoir ces formes. *Voyez maintenant l'article* ÉLÉMENS.

On fait encore un autre usage du terme de *nature :* on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer son tempérament, son humeur, ses inclinations, ses habitudes réelles. La *belle nature* est la *nature* embellie par les Beaux-Arts pour l'usage & l'agrément. C'est ainsi qu'on cultive les fleurs, c'est ainsi que la Peinture & la Sculpture font servir la *nature* morte à l'imitation de la *nature* vivante. On dit qu'un corps est *naturel*, quand l'art ne l'a pas produit. Le Chimiste étudie la nature des corps

Digitized by Google

en les décompoſant, & ſon travail établit la ligne de ſéparation qui diſtingue la Chimie de l'Hiſtoire Naturelle. Dès que les procédés de l'art ont détruit la ſtructure des minéraux ou altéré l'organiſation des plantes & des animaux, (ſoit par la pulvériſation, diſſolution, macération, diſtillation, ſoit par la calcination, fuſion, vitrification, &c.) le Naturaliſte ceſſe d'obſerver : il ne doit point mêler les procédés de l'art aux opérations de la *Nature*.

« La *Nature*, dit M. *de Buffon*, (*Hiſt. Natur. des Minér.*) indépendamment de ſes hautes puiſſances auxquelles nous ne pouvons atteindre, & qui ſe déploient par des effets univerſels, a de plus les facultés de nos Arts qu'elle manifeſte par des effets particuliers; comme nous, elle ſait fondre & ſublimer les métaux, criſtalliſer les ſels, extraire le vitriol & le ſoufre des pyrites, &c. Son mouvement, plus que perpétuel, aidé de l'éternité du temps, produit, entraîne, amene toutes les révolutions, toutes les combinaiſons poſſibles : pour obéir aux lois établies par le Souverain Être, elle n'a beſoin ni d'inſtrumens, ni d'adminicules, ni d'une main dirigée par l'intelligence humaine; tout s'opere, parce qu'à force de temps tout ſe rencontre, & que dans la libre étendue des eſpaces & dans la ſucceſſion continue du mouvement, toute matiere eſt remuée, toute forme donnée, toute figure imprimée; ainſi tout ſe rapproche ou s'éloigne, tout s'unit ou ſe fuit, tout ſe combine ou s'oppoſe, tout ſe produit ou ſe détruit par des forces relatives ou contraires, qui ſeules ſont conſtantes, & ſe balançant ſans ſe nuire, animent l'univers & en font un théâtre de ſcenes toujours nouvelles & d'objets ſans ceſſe renaiſſans; & en ne conſidérant la *Nature* que dans ſes productions ſecondaires, qui ſont les ſeules auxquelles nous puiſſions comparer les produits de notre art, nous la verrons encore bien au-deſſus de nous; tels ſont le *ſoufre* & le *baſalte* qu'elle produit au feu de ſes volcans, les diverſes

Digitized by Google

ſortes de *ſpaths* criſtalliſés à pleine eau ; ces autres corps pierreux & paraſites (les *ſtalactites*) formés goutte à goutte dans les grottes, &c. &c. ». On voit que le temps qui eſt tout pour l'homme, n'eſt rien ou n'eſt que peu de choſe pour la *Nature.*

NATURE DE BALEINE ou BLANC DE BALEINE. *Voyez à l'article* BALEINE.

NAUCORE ou MOUCHE-SCORPION, *Panorpa ; Muſca ſcorpiura.* En voici la deſcription par M. *de Cayeu de Valernod.*

La *naucore*, dont nous avons déjà dit quelque choſe à l'*article* MOUCHE-SCORPION, eſt un inſecte *hémiptere* aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaiſe par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premieres pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les quatre dernieres. Les ruiſſeaux n'ont point d'inſecte plus agile ni qui ſaute mieux, quoiqu'à ſon déſavantage, parce que les deux dernieres pattes, deſtinées à faire reſſort, ſont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, ſavoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La *naucore* ne laiſſe pas d'être un fort bel inſecte. La gaîne de la trompe eſt noire à ſon extrémité, mais cette couleur s'éclaircit peu à peu en remontant vers la tête, & prend alors une teinte verte fort agréable ; cette gaîne eſt d'une ſeule piece, dure comme de la corne, faite en bec d'oiſeau & creuſée intérieurement dans toute ſa longueur : la trompe eſt logée dans ce canal & en remplit toute la capacité ; elle eſt également creuſe en dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec ſa délicateſſe. Les yeux ſont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur : l'entre-deux, à commencer un peu au-deſſous de la jonction de la trompe, eſt

Digitized by Google

d'un blanc-jaunâtre, mêlé d'une légere teinte de vert, ainſi que la moitié antérieure du corſelet, les pattes & les antennes ; celles-ci ſont très-courtes & placées au-deſſous des yeux : la moitié poſtérieure du corſelet eſt parfaitement ſemblable aux écailles d'ablette, dont on ſe ſert pour contrefaire les perles. Le deſſus des étuis eſt d'un noir ſatiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur baſe, d'où ſortent deux lignes en maniere d'V conſonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche s'étend le long de l'écuſſon, & ſe termine à la ſuture, à l'endroit où la partie cartilagineuſe de ces mêmes étuis ſe joint à la partie membraneuſe ; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, s'étend entre la premiere & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corſelet ſont bordés en deſſous d'un rang de poils d'un gris ſale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, leſquels naiſſent d'une ſtrie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de maniere qu'ils reſſemblent parfaitement à un V conſonne renverſé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarſes : celles de la premiere paire ſe replient en devant & en deſſous, en forme de pinces ; mais les autres ne different en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'eſt-à-dire qu'elles ſont faites en nageoire. Les ailes que les étuis couvrent à demi, ſont d'un gris de lin tendre dans leur partie ſupérieure, & noires dans la partie inférieure, qui reſte toujours découverte.

Cette *naucore*, que je nommerois volontiers *androſacée*, pourſuit M. *de Cayeu*, parce que je l'ai priſe dans une touffe d'herbes, mêlée de beaucoup d'androſace, ſe trouve, comme toutes les autres *naucores*, communément dans les ruiſſeaux, & ſe nourrit du parenchyme des plantes qui y croiſſent, & même de la ſubſtance des inſectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diametre à ſes deux extrémités ;

Digitized by Google

mais il ſe renfle dans ſon milieu, & forme une eſpece d'eſtomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui ſervent à la génération ſont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui eſt beaucoup plus long que chacun des ſix autres qui le compoſent : celles du mâle conſiſtent en un amas de petits vaiſſeaux blancs qui aboutiſſent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en deſſus dans toute ſa longueur, & armée d'un petit crochet à ſon extrémité : elle ſort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle eſt ſitué à la partie latérale & externe du *rectum*, & communique à cette partie par une ouverture qui eſt placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire eſt un amas de petits grains blancs qui s'apperçoivent d'autant mieux à la vue ſimple, que les autres parties du ventre ſont d'une couleur verdâtre. Le tout eſt enveloppé, dans les deux ſexes, par une membrane adipeuſe qui tapiſſe l'intérieur, & qu'on pourroit appeler le *péritoine*. D'après cette deſcription des parties internes de cet inſecte, il n'eſt pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en deſſous qu'en deſſus, & que par conſéquent ſes ailes ſont pliées en toit.

Les *naucores* piquent très-vivement, & font couler dans la bleſſure une liqueur venimeuſe qui fait enfler la partie & cauſe une douleur d'autant plus inſupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remede que j'aie trouvé pour ces ſortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, eſt la ſalive appliquée ſur le champ & qu'on y laiſſe ſécher. La douleur ceſſe en un quart-d'heure.

NAVET, *Napus ; Bunias ; Braſſica napus*, Linn. 931 ; var. *β*. Le *navet* eſt la racine d'une plante biſannuelle qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins. Il y a des *navets* que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la

Digitized by Google

nourriture des beſtiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du *navet* de jardin, *Napus ſativa*, C. B. Pin. 95, eſt de forme, de groſſeur & de couleur différentes, ſuivant l'eſpece ou plutôt les ſous-variétés produites par la culture; elle eſt charnue, d'un goût doux, exhalant une petite odeur aſſez agréable: ſes feuilles ſont un peu alongées, découpées profondément, rudes au toucher, d'un gros vert, chargées de poils courts, un peu rares, étalées ſur la terre; le lobe terminal eſt large, arrondi & dentelé. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, eſt branchue, liſſe, garnie de feuilles alternes, amplexicaules, oblongues, cordiformes à leur baſe, légérement dentelées, douces au toucher: les fleurs naiſſent en abondance aux extrémités de ſes rameaux; ces fleurs ſont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre pétales diſpoſés en croix. Aux fleurs ſuccedent des ſiliques longues d'environ un pouce, qui contiennent des ſemences arrondies & d'un rouge-brun, d'un goût âcre & piquant qui tient de l'amer.

Il y a pluſieurs ſortes de *navets*, mais quelques-uns ne ſe plaiſent que dans certains terrains; tels ſont les *navets* de Freneuſe, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégénerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'eſt de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vient le mieux dans les terres arides, ſablonneuſes & caillouteuſes, où toutes les autres ne font que languir.

Les ſix eſpeces dont la culture réuſſit le mieux dans nos climats, ſont: Le *petit navet hâtif* de Berlin, qui eſt fort menu, plus rond que long, & blanc; c'eſt le plus petit & le meilleur. Le *navet* de Vaugirard, qui eſt de médiocre groſſeur, un peu alongé, tirant ſur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il eſt fort commun à Paris & fort eſtimé. Le *navet* commun, tant le rond que le long, qui eſt celui qu'on cultive

Digitized by Google

le plus communément à Aubervilliers. Le *navet gris*, ainſi nommé de ſa couleur, & dont la forme eſt alongée. Le *navet* de Meaux, qui rend le plus de profit par ſa groſſeur & par ſa longueur qui eſt communément de huit à dix pouces; cette eſpece, élevée aux environs de Meaux, eſt meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a auſſi le *navet*, ou *jaune* ou *noirâtre* en dehors, qui eſt excellent. Le *navet* de Freneuſe, près Poiſſy, eſt auſſi très-eſtimé.

Toutes ces eſpeces ſe cultivent de la même maniere, & réuſſiſſent mieux en général dans les terres légeres que dans toutes les autres. On ſeme les *navets* en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août, & ils viennent ordinairement mieux dans cette derniere ſaiſon. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne ſoit ni trop ſeche ni trop trempée, & avoir attention de ſemer très-clair. Quand la graine eſt levée on éclaircit le plant, de maniere qu'il reſte environ ſix pouces de diſtance d'un pied à l'autre, & on ſarcle toutes les mauvaiſes herbes. Les *navets* ſont ordinairement bons au bout de deux mois, & alors il faut les arracher de crainte qu'ils ne ſe cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printemps ſervent pour l'été; & ceux du mois d'Août paſſent l'hiver, étant mis dans le ſable après qu'on en a tordu la fane, ou entaſſés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou ſoit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement, & que les pleurs de la terre ne puiſſent pas l'inonder.

On peut auſſi ſemer les *navets* dès le mois de Février ſur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur ſoit preſque amortie: on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour ſe procurer la graine de toutes ces eſpeces, on choiſit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de diſtance les

Digitized by Google

unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne ſe conſerve bonne que pendant deux ans.

Le *navet* a pour principal ennemi la *liſette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, ſur-tout dans les années ſeches. On n'y connoît point de remede, ſi ce n'eſt de donner une nouvelle façon à la terre & de ſemer de nouveau, lorſqu'un plant de *navets* a été ainſi ravagé. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'on peut éloigner & détruire cet inſecte en arroſant ces jeunes plantes, même les choux & les raves, pendant pluſieurs ſoirs de ſuite avec de l'urine de cochon mêlée avec partie égale d'eau. Cette urine n'a point, ſelon notre Obſervateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux; elle rafraîchit les plantes, les préſerve de la ſéchereſſe, & les fait croître & proſpérer très-facilement. On a auſſi remarqué qu'en ſemant après la mi-Août, le plant eſt ordinairement beaucoup moins fatigué de ces inſectes, parce qu'ils commencent alors à ſe retirer.

Le *navet* eſt un légume aſſez ſain, quoique un peu venteux; on le met dans les ſoupes, on le mange à la ſauce blanche & à la moutarde: on le frit en pâte, & il ſe marie bien avec la plupart des viandes, ſinguliérement avec le mouton & le canard. On tire par expreſſion de la graine du *navet* une huile qui ſert à brûler & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le *navet* a de grandes propriétés dans la Médecine; ſa décoction eſt d'un uſage très-familier dans les bouillons propres pour la poitrine; mêlée avec le ſucre elle forme un ſirop très-eſtimé pour appaiſer la toux invétérée & pour l'aſthme. La ſemence du *navet* eſt inciſive & apéritive.

Les *navets* que l'on cultive pour la nourriture du bétail, ſe réduiſent à trois eſpeces. L'une eſt le *navet* à grande racine, que l'on cultive quelquefois pour le ſervice de la table, mais qu'on donne auſſi au bétail

Digitized by Google

quand on ſe trouve en avoir une aſſez grande quantité. L'autre eſpece eſt la *rabioule* du Limouſin, du Poitou, de la Bretagne. *Voyez* RAVE GROSSE. L'eſpece la plus eſtimée en Angleterre eſt la *turnip rouge* d'Ecoſſe. Enfin la troiſieme eſt la *rave* du Limouſin. Il y a auſſi le *turneps*. Voyez *ce mot*.

NAVET DU DIABLE. *Voyez à l'article* BRYONE.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *Napus ſylveſtris*, Bauh. Pin. 95; Tourn. 229; *Bunias ſylveſtris*, Lob. Icon. 200; *Braſſica napus*, Linn. 931, var. *α*. Cette plante du genre des *Choux*, eſt biſannuelle, & ne differe du *navet* commun & cultivé que par ſa racine qui eſt beaucoup plus petite, fibreuſe, peu charnue, d'un goût âcre & qui ſent le ſauvageon : ſa tige eſt haute de deux pieds, un peu rameuſe, glabre & feuillée : ſes feuilles inférieures ſont en lyre, à lobe terminal, arrondi & denté, & ont des poils courts en leurs bords, ſur leur pétiole & leur nervure; les ſupérieures ſont amplexicaules & très-glabres : ſa fleur eſt jaune & quelquefois blanchâtre. La *navette* croît naturellement en France & dans d'autres parties de l'Europe, entre les blés, ſur les levées & les bords des foſſés : elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine. M. le Chevalier *de la Marck* croit que cette plante a produit originairement les *navets* cultivés & les *rabioules*, & qu'elle en eſt le type.

Toute la plante eſt beaucoup plus alexitere que celle du *navet* commun, ſur-tout la ſemence. Tout le monde ſait que les Oiſeleurs s'en ſervent pour nourrir en cage bien des eſpeces de petits oiſeaux, comme ſerins, chardonnerets, linotes, pinſons, &c. C'eſt de cette même graine émulſive qu'on tire par expreſſion une huile appelée *rabette* ou *navette*, dont on ſe ſert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient auſſi dans leurs ouvrages. La grande conſommation que l'on fait de cette huile, a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, ſur-

Digitized by Google

tout aux environs de Rouen, dans le pays de Caux & dans la Picardie. On ſeme la *navette* depuis le commencement d'Avril juſqu'en Juillet, & en plein champ: il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herſe après la ſemaille. On connoît que la ſemence eſt mûre, quand la coſſe eſt devenue blanche. La graine appelée *groſſe navette* eſt la graine du *colſa*, Voyez *ce mot*. M. l'Abbé *Roſier* a fait un très-bon Traité ſur *la meilleure maniere de cultiver la* navette & *le* colſa, & *d'en extraire une huile dépouillée de ſon mauvais goût & de ſon odeur déſagréable*. Cet Ouvrage eſt précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine ſi l'huile de pavot dite d'*œillet*, eſt narcotique & ſomnifere, en un mot ſi elle eſt auſſi dangereuſe que quelques-uns l'ont ſoupçonné, & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des *Porcelaines*. La *navette* eſt rare & reſſemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts ſeroient alongés, pointus & creuſés en gouttiere.

NAUTILE ou VAISSEAU-COQUILLE, ou VOILIER, *Nautilus aut Polypus teſtaceus*. C'eſt un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les *nautiles* ſont contournés en ſpirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la derniere paroît ſeule extérieurement. On diſtingue deux ſortes de *nautiles*:

1.° Le NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRÉ, *Nautilus craſſus Indicus*; il eſt à cloiſons, ombiliqué & ſans oreilles, nacré en dedans, à flammes ondées & fauves ſur la moitié de ſa robe la plus voiſine de la tête, marqué d'une grande tache noire à la ſeconde révolution.

Quand on diviſe longitudinalement la coquille de ce *nautile* en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou ſiphon qui communique d'une concamération à

Digitized by Google

l'autre; on y compte ſouvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à meſure qu'ils approchent du centre. C'eſt par ce petit tuyau ou ſiphon que l'animal paſſe un muſcle ou ſa queue qu'il attache à ſa coquille, auſſi ne la quitte-t-il jamais. Ce ſiphon lui-même eſt compoſé d'articulations, en ſorte qu'il paroît être produit à différentes repriſes comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloiſons à meſure qu'il augmente de volume. Ces concamérations ou cloiſons ſont ſimples, unies, courbées & non découpées, ou à ſutures comme dans la corne d'Ammon (eſpece de foſſile), qui paroît extérieurement herboriſée uniquement par cette diſpoſition de pieces de rapport.

2.° La coquille du *nautile* qui eſt mince, s'appelle NAUTILE PAPYRACÉ, *Nautilus papyraceus polypoſus.* Celle-ci eſt à oreilles & ſans oreilles, cannelée, d'un ſeul vide, à carêne tuberculeuſe, plus ou moins large, & d'un roux enfumé, le reſte d'un blanc de lait, ſans articulations ou concamérations, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à ſa coquille de la même maniere que dans l'eſpece précédente.

On diſtingue plus exactement : 1.° Le *nautile poli & épais.* 2.° Le *nautile ombiliqué.* 3.° Le *nautile commun*, chambré & partagé en pluſieurs cellules. 4.° Le *nautile cannelé*, mais vide & ſans aucune ſéparation en dedans. 5.° Le *nautile papyracé*, aplati & mince. 6.° Le *nautile à oreilles* & à large carêne. 7.° Le même *nautile* à carêne ondée en ſillon & dentelée des deux côtés. 8.° Celui dont la carêne eſt par-tout dentelée. Enfin, ſi toutes les cornes d'Ammon foſſiles, &c. que nous trouvons dans la terre ſont autant de moules intérieurs de *nautiles*, il doit ſe trouver autant d'eſpeces de *nautiles* qu'il y a de cornes d'Ammon; & par conſéquent le nombre des eſpeces de *nautiles* encore inconnues ſeroit bien grand par rapport au nombre des eſpeces connues.

Digitized by Google

On a donné le nom de *nautile* à cette coquille ; parce qu'on a prétendu que c'eſt de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaiſſeau, & l'animal ſemble ſe conduire ſur la mer comme un pilote conduiroit un navire. Quand le *nautile* veut nager, il éleve deux de ſes bras en haut & étend la membrane mince & légere qui ſe trouve entre ſes deux bras, comme une voile ; il ſe ſert des deux autres appendices, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans ſa coquille que ce qu'il lui en faut pour leſter ce petit navire, & pour marcher avec autant de vîteſſe que de ſureté ; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie ſa voile, retire ſes avirons & remplit ſa coquille d'eau pour enfoncer ou ſe précipiter plus aiſément au fond de la mer. Il retourne ſa barque ſens deſſus deſſous lorſqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverſer la maſſe des eaux ; mais dès qu'il en a atteint la ſuperficie, il tourne adroitement ſon petit vaiſſeau, dont il vide l'eau, & épanouiſſant ſes barbes palmées, il ſe met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'eſt un navigateur perpétuel, qui eſt tout à la fois le pilote & le vaiſſeau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de *nautiles* voguer ſur la ſuperficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille eſt une eſpece de polype à huit pieds, *Polypus octipes teſtaceus* ; quand il ſe retire, il n'emplit pas tout-à-fait ſa coquille. Le derriere de ſon corps eſt creux & couvert de poireaux ; le deſſus eſt plat, cartilagineux & ridé, tirant ſur une couleur ſombre, mêlée de quelques taches noires. On voit, dit M. d'*Argenville*, à la partie de devant, une multitude de petits pieds poſés l'un

Digitized by Google

ſur l'autre, avec pluſieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés : ces lambeaux reſſemblent à la main d'un enfant, & ſe diviſent en vingt doigts très-petits ; ils ſervent à l'animal pour s'alonger, ſe retirer, ſaiſir ſa proie & la porter à ſa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de ſa coquille, ni de défenſe, eſt en priſe aux crabes, aux araignées & aux ſcorpions de mer. On fait peu d'uſage, dans les tables, de ce teſtacée, parce que ſa chair eſt fort dure ; mais l'écaille, dans l'eſpece qui eſt épaiſſe & nacrée en dedans, ſert à faire des vaſes à boire, qu'on grave en dehors : les Sauvages en font des cuillers qu'ils nomment *papeda* ; on en tire auſſi une ſorte de *burgaudine*.

Les plus beaux *nautiles* parmi ceux à coquille épaiſſe, ſe pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Eſpérance. Le *nautile papyracé* ſe trouve dans pluſieurs lieux de la Méditerranée, &c. ; ſon écaille eſt d'un blanc de lait, quelquefois tirant ſur le jaune & enfumé vers la carêne.

NAUTILITE. On appelle ainſi le *nautile* qui eſt devenu foſſile ou pétrifié : on en connoît quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui eſt chambré, que le papyracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon ; les uns & les autres ſont compoſés de pluſieurs ſpirales tournées ſur elles-mêmes, & qui vont en diminuant juſqu'au centre ; leurs volutes ſont ſéparées intérieurement en pluſieurs cellules traverſées d'un petit ſiphon articulé, qui paſſe de l'une à l'autre ; mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. *Voyez* CORNE D'AMMON & NAUTILE.

NAWAGA, *Gadus callarias*, Linn. ; *Gadus dorſo tripterygio, ore cirrato, colore vario, maxillâ ſuperiore longiore, caudâ æquali*, Arted., Gronov. ; *Ajellus varius vel ſtriatus*, Willughb. ; en Angleterre, *Cod-fish* ;

Digitized by Google

en Suede, *Sma-torsk*. Poiſſon du genre du *Gade*: il eſt très-commun dans la Mer Baltique, & rare dans l'Océan; ſa longueur ordinaire eſt au moins d'un pied. Sa peau, dit *Willughby*, paroît liſſe, tant ſes écailles ſont peu ſenſibles: la gueule eſt très-fendue, terminée en pointe, & garnie de dents en ſon contour & à la partie antérieure du palais; la langue, de couleur argentée; deux oſſelets hériſſés de petits aiguillons ſont ſitués à l'entrée du goſier; un petit barbillon charnu pend à la mâchoire de deſſous; les ouïes ſont au nombre de quatre de chaque côté. La couleur de ce poiſſon eſt d'un roux obſcur, qui prend une teinte de blanchâtre vers le ventre: en hiver, la teinte rouſſe eſt preſque griſâtre, elle eſt alors panachée de bandes & de taches noires; les eſpeces de lignes latérales ſont blanchâtres: les trois nageoires dorſales ſont noires; la premiere eſt garnie de quatorze ou quinze rayons, la ſeconde, de dix-huit à vingt, & la troiſieme, de dix-ſept ou environ; les pectorales en ont chacune vingt; les abdominales, ſix; la premiere de l'anus en a dix-huit à vingt; & la ſeconde, environ dix-ſept. *Willughby* obſerve que ce poiſſon ne vit point dans l'eau douce, à moins qu'elle ne ſoit mêlée avec de l'eau de mer: contre l'ordinaire des autres poiſſons, il conſerve ſa voracité, lors même qu'on le renferme dans un vivier, & ſe jette encore alors ſur les petits poiſſons dont il a coutume de ſe nourrir dans l'état de liberté. La chair du *nawaga* eſt délicate, lorſqu'il eſt frais; elle ſe diviſe, dans la cuiſſon, en eſpeces de lames, comme celle du ſaumon.

NÉBULEUX (le), *Labrus niloticus*, Linn., Haſſelq. Poiſſon du genre du *Labre*; il ſe trouve dans le Nil. Des eſpeces de nuages formés par la diſtribution des couleurs ſur les nageoires du dos, de la queue & de l'anus, ont fait donner à ce poiſſon le nom qu'il porte: la nageoire dorſale a trente rayons, dont

Digitized by Google

dont les dix-ſept antérieurs épineux ; chacune des pectorales en a quatorze mous & flexibles ; chacune des abdominales, ſix dont un épineux ; celle de l'anus, douze dont trois épineux ; il y a dix-ſept rayons à la nageoire de la queue.

NECTAR, ſe dit d'un ſuc végétal dont l'odeur & la ſaveur ſont exquiſes. Dans certains végétaux, on trouve beaucoup de ce ſuc mielleux dans les *nectaires* (*Nectaria*), organes de la ſécrétion du miel. *Voyez à l'article* PLANTE *& à celui de* FLEUR.

NÉCYDALE, *Necydalis*. Petit inſecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui reſſemble aſſez à nos *cicindeles*, mais qui en diffère par le nombre des articles de ſes tarſes (il y en a quatre à toutes les pattes), & par la forme de ſes étuis qui ſont beaucoup plus courts que ſon corps : les ailes débordent les élytres, & ſont étendues le long du dos qu'elles recouvrent : le ventre eſt alongé : les yeux ſont gros & ſaillans, courbés en arc, & ils entourent la baſe des antennes : le corſelet a un rebord. Cet inſecte n'eſt pas commun aux environs de Paris : on le trouve ſur le chêne. On donne auſſi le nom de *nécydale* à la *nymphe* des inſectes.

NEDASOBILI. *Voyez à l'article* ZIBELINE.

NÉFLIER, *Meſpilus*. Pluſieurs ſortes d'arbriſſeaux ſont compris ſous ce nom générique ; tels ſont les *azeroliers*, les *aubépins*, le *buiſſon ardent*, les *amelanchiers*, l'*alchminier*.

LE NÉFLIER VULGAIRE, *Meſpilus vulgaris*, J. B. 1, 69 ; *Meſpilus Germanica*, Linn. 684 ; *& folio laurino non ſerrato, ſive Meſpilus ſylveſtris*, C. B., Tourn. C'eſt un arbriſſeau ou un arbre de médiocre grandeur, qui ſe trouve ſouvent dans les haies en Allemagne & en France ; il eſt rameux & un peu épineux : ſon tronc eſt ordinairement tortu ; ſon bois eſt doux & s'uſe par le frottement ; ſes gros troncs ſont re-

Digitized by Google

cherchés pour les vis de preſſoir : les branches ſont difficiles à rompre ; on fait avec les plus jeunes, qui ſont pliantes & élaſtiques, les meilleurs manches de fouet : les feuilles ſont ovales, lancéolées, légérement dentées, un peu lanugineuſes & blanches en deſſous : ſes fleurs ſont en roſe, blanches ou rouges : le fruit eſt comme une petite pomme ſauvage, preſque rond, rougeâtre lorſqu'il eſt mûr, charnu, terminé par une eſpece de couronne en forme d'ombilic. Ce fruit a une ſaveur âpre, mais en mûriſſant il acquiert une ſaveur douce, vineuſe, fort agréable, de ſorte qu'il peut ſervir à garnir les deſſerts ſur les tables : il contient quatre ou cinq oſſelets pierreux, très-durs.

Il y a une eſpece de *néflier* dont le fruit eſt ſans noyau ; ſon fruit eſt le plus petit de tous, & de moindre qualité. Comme les *neſles* commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive ſouvent que cette partie eſt pourrie avant que le deſſus ſoit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les *neſles* molliſſent, on les ſecoue dans un van, pour meurtrir le deſſus, qui alors s'amollit auſſi promptement que le dedans. Pour que le fruit du *néflier* ſoit bon, il faut qu'il ait été greffé ; on l'ente ſur le poirier ſauvage ou ſur l'épine blanche.

L'AZEROLIER ou POMMETTE, *Cratægus azarolus ; Meſpilus apii folio laciniato*, C. B. Pin. 453. Les feuilles de cet arbriſſeau ſont reſſemblantes à celles de l'aubépine, mais plus grandes : ſes fleurs ſont en grappe, de couleur herbeuſe, en roſe : le fruit eſt rond, plus petit que la nefle, avec une couronne formée par les pointes du calice ; il eſt d'abord vert, mais en mûriſſant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût ; il contient trois oſſelets. On le cultive en Italie & en Languedoc, où il ſe nomme *pommette*. Les *azeroles* blanches ne ſont pas ſi bonnes : en Provence on en fait des confitures. Les *azeroliers*

Digitized by Google

ſont un fort joli effet dans le mois de Mai, lorſqu'ils ſont en fleur. Cet arbriſſeau mis dans les remiſes, attire le gibier par ſes fruits; il n'a pas tant d'épines que l'aubépine; il croît plus vîte & devient plus grand. L'*azerolier* de Virginie mérite d'être cultivé à cauſe du brillant de ſes feuilles & de l'éclat de ſon fruit.

L'AUBÉPINE ou ÉPINE-BLANCHE, ou NOBLE-ÉPINE, *Oxyacanthus ſive Spina acuta*, Dod.; *Meſpilus apii folio, ſylveſtris, ſpinoſa, ſive Oxyacantha*, C. B. Pin. 454, Tourn.; *Cratægus Oxyacantha*, Linn. 683. C'eſt un arbriſſeau médiocrement gros, tortueux, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois de la tige: ce bois eſt couvert d'une écorce rougeâtre ou brune-cendrée, ſuivant l'âge; ſes branches fermes & piquantes, ſont très-propres à préſenter toutes ſortes de figures ſous le ciſeau du Jardinier: ſes feuilles ſont alternes, pétiolées, liſſes, découpées & inciſées: ſes fleurs qui ſont très-odorantes, ſont en roſe, ramaſſées en bouquet, en corymbe: ſes fruits ſont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuſe, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbriſſeau eſt très-agréable dans le mois de Mai, ſur-tout l'*aubépine* à fleurs doubles (*a*).

M. *Parmentier* a répété diverſes expériences qui détruiſent le préjugé accrédité que l'odeur des fleurs de l'*aubépine* eſt capable de gâter la marée, c'eſt-à-dire, les poiſſons de mer, & particuliérement le maquereau, tandis qu'on ne devroit en accuſer que

(*a*) M. *la Bruyere*, Garde-chaſſe de la Varenne du Louvre, nous a montré le 13 Décembre 1775, deux rameaux de *noble-épine* en fleurs très-odorantes, leſquels avoient été pris dans une remiſe à côté du pavé qui conduit à Wuiſſou, capitainerie de la Varenne du Louvre; il en avoit envoyé dès le 11 de ce mois quatre rameaux fleuris à Sa Majeſté. Cet arbuſte avoit des tiges de ſept pieds de hauteur, & de ſept ans de coupe.

Digitized by Google

le temps, ſur-tout lorſqu'il fait chaud ou qu'on eſt menacé d'un orage accompagné de tonnerre.

Le fruit de cet arbriſſeau reſte attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & ſert de nourriture aux oiſeaux, ſur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on peut en tirer un eſprit ardent : ſon bois excelle par la dureté & l'égalité; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait un grand cas pour les ouvrages au tour. L'*aubépine* ſe trouve particuliérement dans les haies.

Le BUISSON ARDENT ou ARBRE DE MOÏSE, *Meſpilus pyracantha*, Linn. 685; J. B. 1, 51; *Meſpilus aculeata, pyri folio aut amygdali folio*, Tourn. 642. C'eſt un arbriſſeau épineux, très-rameux, dont les feuilles reſſemblent en quelque façon à celles du poirier ſauvage ou à celles de l'amandier : ſes fleurs ſont diſpoſées en roſes, de couleur jaune-rougeâtre : ſes fruits reſſemblent à ceux de l'aubépine, mais ils ſont d'un beau rouge-écarlate : lorſqu'ils ſont en grande quantité, ils font paroître l'arbriſſeau comme en feu. Le *buiſſon ardent* croît naturellement dans les haies & dans les jardins en Provence & en Italie; ſes feuilles ſont toujours vertes, & ſes fruits ne ſe détachent point durant tout l'hiver; l'écorce eſt noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbriſſeau étoit le buiſſon où *Dieu* apparut à *Moïſe*, & lui ordonna de défaire ſes ſouliers parce qu'il étoit en Terre-Sainte; & que c'eſt à raiſon de cette prérogative que le fruit reſte perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'eſt-il nommé *buiſſon ardent* qu'à cauſe de l'éclat de ſon fruit.

L'AMELANCHIER, *Dioſpyros*, J. B.; *Meſpilus folio rotundiori, fructu nigro, ſubdulci*, Tourn. 642. Cet arbriſſeau a beaucoup de rapport avec les précédens; ſes fleurs ſont blanches; ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier & elles ſont lanugineuſes

Digitized by Google

en dessous. Le fruit devient bleu, dit M. *de Haller*, & on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une poire par la quantité de graines qui va jusqu'à dix. Cet arbrisseau se trouve aussi à Sumatra, près de Jambian. Les Malais l'appellent *gamomong*; il est connu aussi sous le nom d'*hebenaster*; c'est le *Pyraster Idæus vel Petræus*, Gesn. Ap.

L'*amelanchier velu*, *Mespilus cotonaster*, est un très-joli arbuste.

Toutes les especes de *néfliers* dont je viens de parler, ont, ainsi que le *néflier* lui-même, deux stipules (ce sont deux especes de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le *cotonaster* & le *pyracantha* ont pour stipules deux petits filets.

Toutes ces especes de *néfliers* s'accommodent assez bien de toutes sortes de terrains. La graine de *néflier* ne leve souvent qu'à la seconde année. C'est une excellente pratique que de répandre beaucoup de fruits d'*aubépine*, d'*azeroliers* & de *buissons ardens* dans les semis des bois, car ces arbrisseaux, qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaignier, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croît mieux. (Il faut cependant observer que l'*aubépine* ne fait que languir dans une terre seche & sablonneuse.)

Toutes les especes de *néfliers* sont long-temps à croître, leur bois est dur; ils sont très-propres pour greffer les poiriers qui restent nains, ils donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés sur des poiriers sauvageons. Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

NÉGA. *Voyez* CERISIER.

NEGRAL d'*Edwards*. Voyez VENGOLINE.

NEGRE, *Homo pelli nigræ*. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui sont tout noirs, & qui se trouvent dans la Zone torride, sur-tout en Afrique entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négresse*, & son enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné

Digitized by Google

à la ſuite du *mot* HOMME, la deſcription des différentes races humaines dont la peau eſt noire. En général les *Negres* varient entre eux par la nuance de leur teint, mais ils different encore des autres hommes par tous les traits de leur viſage : des joues rondes, l'os de la pommette élevé, le front un peu boſſu, le nez court, large, écraſé ou plat, de groſſes levres, le lobe ou appendice de l'oreille petit, la laideur & l'irrégularité de la figure caractériſent leur extérieur. Les *Négreſſes* ont les reins écraſés & une croupe monſtrueuſe, ce qui donne à leur dos la forme d'une ſelle de cheval. Les vices les plus marqués ſemblent être l'apanage de cette race infortunée. On prétend que la pareſſe, la perfidie, la vengeance, la cruauté, l'impudence, le vol, le menſonge, l'irréligion, le libertinage, la mal-propreté & l'intempérance ſemblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conſcience; les ſentimens de compaſſion leur ſont donc preſque inconnus: ſeroient-ils un exemple terrible de la corruption de l'homme abandonné à lui-même?

L'on peut juſqu'à certain point regarder les races des *Negres* comme des nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs uſages ſont quelquefois ſi bizarres, ſi extravagans & ſi déraiſonnables, que leur conduite jointe à leur couleur, a fait douter pendant long-temps s'ils étoient véritablement des hommes iſſus du premier homme comme nous, tant leur férocité & leur animalité les faiſoient, en certaines circonſtances, reſſembler aux bêtes les plus ſauvages. On a vu de ces peuples ſe nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Preſque tous les Noirs (*Negres*) ne regardent leurs femmes, notamment ceux de Loanga, que comme de viles eſclaves créées uniquement pour les amuſer, les ſervir & leur obéir : ſouvent elles n'oſent les regarder & elles leur parlent à genoux. Seroit-il vrai qu'un état ſi pé-

Digitized by Google

nible & ſi humiliant ne les afflige point ? On trouve cependant des *Negres* aſſez attachés à leurs femmes, ou très-amoureux de leurs maîtreſſes : celles-ci ne le cedent en rien aux hommes, & ſuivent ſans réſerve l'ardeur de leur tempérament. On voit auſſi des *Negres* du Congo, qui dans le deſſein de plaire, deviennent grands railleurs, pantomimes, &c. Un ſeul Congo ſuffit pour mettre en bonne humeur tous les *Negres* d'une habitation. Mais par quelle ſingularité les *Négreſſes*, qui ſont très-fécondes en Afrique, ne multiplient-elles plus autant dans l'Amérique ? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cauſe d'une pareille ſtérilité, diſons plutôt de cet avortement : ſelon quelques-uns, l'amertume du ſort de ces eſclaves les porte ſouvent à ſe délivrer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. On nous a aſſuré que celles qui ſe font avorter, ne veulent pas que le maître barbare qu'elles ſervent, profite d'une poſtérité qui lui eſt dévolue par la force, & dont la condition ne peut être que malheureuſe, puiſqu'elle doit être ſemblable à la leur. Combien de *Negres*, eſclaves malheureux & outrés par le déſeſpoir, ou ſe pendent, ou s'empoiſonnent, ou aſſaſſinent leurs camarades ; il y en a même qui exercent leur fureur ſur leurs enfans & leurs femmes, & quelquefois ſur leur maître. Un peu plus d'humanité, diſons moins d'avarice, de tyrannie, de férocité de la part de leurs maîtres, en adouciſſant leur ſort préviendroit ces maux. On frémit d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaiſir dans nos Iſles, pour aller à la chaſſe des *Negres marrons* (Negres fugitifs), comme nous allons à celle des loups & des ſangliers en Europe, & que la chaſſe eſt bonne quand on en a tué un grand nombre : quelquefois encore des maîtres impitoyables & barbares ſe font un jeu atroce de poignarder parmi leurs Negres les malades mutilés ou trop vieux, pour éviter que les frais de leur

Digitized by Google

traitement ou de leur entretien, n'abſorbent le prix de la vente de ces eſclaves : on ſe refuſe à croire cet affreux calcul d'intérêt. Comment certains habitans de l'Amérique, policés & élevés en Europe, peuvent-ils, malgré le cri de l'humanité, ne donner que peu ou point de nourriture à leurs eſclaves *Negres* ? Ces infortunés, nos ſemblables & nos égaux, ſacrifient aſſez patiemment leur vie & leurs travaux aux beſoins de leurs maîtres, & ſouvent à ſatisfaire leur luxe & leurs paſſions frivoles ou brutales, ſans attirer ſur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de ſomme que l'on fait travailler : pour ces animaux, le repos ſuit la fatigue, & les alimens réparent les forces ; tandis que la crainte des ſupplices, les coups de fouet & les traitemens les plus durs aſſujettiſſent à un travail forcé les *Negres* dans les Colonies ſoumiſes aux Européens ?

Les Turcs, qui paſſent pour moins barbares, ſe livrent à un trafic non moins infame que celui des *Negres*, en vendant des *Blancs* de l'un & l'autre ſexe, achetés dans la Géorgie, dans la Mingrélie, dans la Circaſſie & en divers endroits voiſins de la mer Noire. Le lieu de ce marché, qui ſe tient à Conſtantinople, s'appelle *Jaſſir-Bazard* ; il eſt fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan : les jeunes filles ſont nues ſous une couverture qui les enveloppe ; un Crieur en annonce le prix. L'acheteur viſite la marchandiſe ; ſi elle lui convient, il la paye & l'emmene. On ne peut que gémir de douleur & de pitié ſur les égaremens & les préjugés qui ſubjuguent quelquefois des nations entieres, & qui étouffent leur ſenſibilité au point de leur laiſſer voir de ſang froid les uſages les plus barbares ; c'eſt ainſi que la pratique coupable de mutiler des hommes pour dénaturer leur voix, outrage également l'humanité, la raiſon, la Religion. Qui ne gémiroit en voyant chez des peuples

Digitized by Google

policés des peres cruels immoler eux-mêmes leurs fils, leur poſtérité, & peut-être des citoyens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur patrie ? *Voyez l'article* EUNUQUE à la ſuite du *mot* HOMME.

La couleur des *Noirs* a fait enfanter nombre de ſyſtêmes ; on a beaucoup diſputé ſans que perſonne ait pu donner encore des raiſons ſatisfaiſantes ſur le principe de cette couleur ſi oppoſée à la nôtre, & ſi conſtante à ſe perpétuer dans ces races lorſqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraiſemblance que l'action du ſoleil eſt la cauſe primitive & principale de la couleur des hommes *Noirs*. Les vrais *Negres* n'exiſtent que dans les contrées du Globe où l'excès de la chaleur eſt le plus grand. On n'en trouve que dans la Zone torride & dans trois régions ſeules placées ſous cette Zone, c'eſt-à-dire, au Sénégal, dans la Guinée, & ſur d'autres côtes Occidentales de l'Afrique, dans la Nubie & dans la terre des Papous, qu'on appelle *Nouvelle Guinée*. L'atmoſphere eſt brûlante dans ces trois contrées ; la chaleur y eſt exceſſive. Les peuples du Nord ſont les plus blancs, & inſenſiblement à meſure que les terres ſont plus près de la Ligne équinoxiale, & qu'elles reçoivent les rayons du ſoleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir ; & ſi ces mêmes hommes, noircis par la puiſſante action du ſoleil, vont habiter le Nord, ils blanchiſſent peu à peu, du moins leur poſtérité, & perdent leur couleur brûlée. Les *Blancs*, tranſplantés dans la région la plus ardente de la Zone torride, y éprouvent d'abord la fievre ; l'épiderme du viſage, des mains, des pieds, ſe hâle, ſe durcit & ſe détache par feuillets & par lambeaux. Juſqu'ici la couleur des *Negres* ne paroît que locale, extrinſeque, accidentelle, & leurs cheveux courts & friſés reſſemblent à une fine laine. Ne pourroit-on

Digitized by Google

pas penſer auſſi que la variété de la couleur des *Negres* dont la peau eſt toujours nue, n'eſt due qu'à la differente température de leurs brûlans climats ? car ils ont huit mois entiers de ſéchereſſe continuelle, un ciel toujours pur, ſans pluie, ſans tempête, ſans orage, une chaleur extrême, un ſerein abondant. Leurs alimens & les exhalaiſons de leur ſol peuvent auſſi concourir à produire ce phénomene phyſique. Dans un Européen ou un *Blanc*, la lymphe eſt blanche, excepté quand elle eſt mêlée de bile, car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un *Negre*, dont la lymphe & la bile ſont noires, la peau, ſelon quelques rapports, doit par une raiſon ſemblable être de la même couleur ; cependant d'habiles Anatomiſtes ſoutiennent que le ſang des *Negres*, leur lymphe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os, l'intérieur de leurs levres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il eſt donc inconteſtable que la race des hommes *Blancs* & la race des hommes *Noirs* ne ſont pas deux eſpeces différentes, puiſque le fruit de leurs alliances conſerve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les *Négrillons* naiſſans & même les fœtus *negres* reſſemblent aſſez aux *Blancs*, à l'exception d'un filet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du ſcrotum ou au bout du gland. Ces marques ſont un ſigne certain que l'enfant ſera noir ; & les peres *Negres* qui ſuſpectent la fidelité de leurs femmes, n'ont pas beſoin d'autres preuves pour abandonner, comme ne leur appartenant pas, les enfans qui naiſſent ſans cette marque noire. Cette tache eſt griſe chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des *Négrillons* eſt blanchâtre les huit premiers jours, & cette teinte quoique foible ſe fait remarquer aiſément ; leur peau commence par

Digitized by Google

brunir, par prendre une teinte qui tire ſur le biſtre & devient enfin noire.

Quelques Anatomiſtes modernes & très-célebres, en cherchant la cauſe de cette noirceur, ont trouvé que le tiſſu de la *membrane réticulaire* de la peau des *Negres* étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuſe qui paroiſſoit au travers de l'épiderme blanchâtre qui eſt fort délié & tranſparent. *Conſultez* les *Mém. de l'Acad. des Sciences, part.* 30, *art.* 13, *ann.* 1702. Conſultez auſſi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. *le Cat*; il y dit que c'eſt dans le ſyſtême nerveux & dans ſes appartenances qu'il faut chercher la fabrique des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au *Negre*. Ajoutons à cela que la ſubſtance médullaire de leur cerveau eſt communément bleuâtre. D'après ce principe, la ſubſtance muqueuſe du corps réticulaire, cauſeroit ſeule la teinte qu'offre la peau des habitans des différentes Zones.

Pluſieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits auſſi ſinguliers, où il s'agit de différens hommes nés *blancs* en Europe, & devenus *noirs* en Europe. De nos jours une pareille métamorphoſe de *blanc* en *noir*, & de *noir* en *blanc*, s'eſt renouvelée annuellement dans la perſonne d'une Dame de diſtinction très-reſpectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche: dès qu'elle étoit enceinte, elle commençoit à brunir & vers la fin de ſa groſſeſſe elle devenoit une véritable *Négreſſe*. Après ſes couches la couleur noire diſparoiſſoit peu à peu, ſa premiere blancheur revenoit, & ſon fruit n'avoit aucune teinte de *noir*. L'on compte auſſi des *Negres* nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, *blancs* en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un *Negre* d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût

Digitized by Google

né d'un pere & d'une mere des plus noirs. Les yeux de ce *Blafard* ou *Albinos*, ou *Negre-blanc*, ſont toujours tremblotans, & ne diſtinguent bien les objets que dans l'obſcurité. M. l'Abbé *Dicquemare* a conſigné dans le *Journal de Phyſique de M. l'Abbé* Roſier, *Mai 1777*, une obſervation ſur une *Négreſſe blanche* qui naquit à la Dominique en 1759 de pere & mere *noirs*. Elle a tous les traits des *Negres*, & plus particuliérement de ceux de la Baſſe-Guinée; elle en a auſſi les cheveux, les ſourcils, les cils, &c. à la couleur près; car les cheveux, quoique d'une eſpece de laine fort courte, ſont blonds, & les ſourcils comme les cils, d'un blond un peu doré. Le fond de la couleur de la peau, eſt d'un blanc fade; elle a ſur les joues, les levres, le nez & autres parties ſanguines, une légere teinte de rouge, qui n'eſt pas dans les parties mattes ni dans les tranſparentes, & qui augmente dans les momens de vivacité & de timidité. Ses yeux ſont longs: dans un mouvement continuel & involontaire, les prunelles s'approchent ou s'écartent quelquefois l'une de l'autre: la vue eſt foible ſans être très-courte. La lumiere l'incommode, & cette fille ne voit ni mieux ni plus tard que les autres au déclin du jour. Elle a l'air timide, la voix douce, l'odeur de poireaux verts, mais ſa peau n'eſt pas douce comme celle des *Negres*. Son pere & ſa mere ont eu pluſieurs enfans *noirs*; mais on dit qu'un aîné, né *blanc*, a *noirci* peu à peu en grandiſſant; cet éthyops toujours croiſſant, s'eſt enfin arrêté à la couleur des *Cabres*. Nous avons vu à Paris en 1778 & 1779, une *Négreſſe blanche*, ſemblable à celle dont parle M. l'Abbé *Dicquemare*. Madame ***, ſa maîtreſſe, a fait des tentatives, mais ſans ſuccès, pour la placer parmi les animaux rares de la Ménagerie de Chantilly.

Digitized by Google

Table des mélanges d'où réſulte la dégradation des couleurs BLANCHE & NOIRE *dans l'eſpece humaine.*

1.° Un *Blanc* avec une *Négreſſe*, ou un *Negre* avec une *Blanche*, produiſent un *Mulâtre*, moitié blanc & moitié noir, ou d'un jaune-noirâtre, à cheveux noirs, courts & friſés.

2.° Un *Blanc* avec une *Mulâtre*, ou un *Negre* avec une *Mulâtre*, produiſent un *Quarteron*, trois quarts blanc & un quart noir, ou trois quarts noir & un quart blanc, ou d'un jaune moins foncé que ci-deſſus. (En Amérique, on a donné le nom de *Cabres* à ceux qui proviennent d'un *Noir* & d'une *Mulâtre*, ou d'un *Mulâtre* & d'une *Noire*, c'eſt-à-dire qu'ils ſont trois quarts de noir & un quart de blanc, & qu'ils ſont moins noirs qu'un *Negre* plus noir qu'un *Mulâtre*.)

3.° Un *Blanc* avec une *Quarteronne*, ou un *Negre* avec une *Quarteronne*, produiſent un *Ochavon*, c'eſt-à-dire, *Octavon*, ſept huitiemes blanc & un huitieme noir, ou ſept huitiemes noir & un huitieme blanc.

4.° Un *Blanc* avec une *Ochavonne*, ou un *Noir* avec une *Ochavonne*, produiſent l'un preſque tout *blanc*, l'autre preſque tout *noir*. Et dans les générations ſuivantes, toujours mêlées (le mariage du *Blanc* ſe faiſant en Europe, & celui du *Noir* au Sénégal), le teint s'éclairciroit ou deviendroit plus foncé, juſqu'à ce qu'enfin il naquît ou un individu *blanc* ou un individu *noir*.

Telle eſt la marche des influences & des cauſes phyſiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'eſpece humaine. Il ne faut que quatre générations de races croiſées pour blanchir un *Negre*; il en faut tout autant pour noircir un *Blanc*. L'on ſent bien que les mélanges d'un *Mulâtre* avec une *Quarteronne* ou avec une *Ochavonne*, produiront d'autres couleurs qui approcheront du blanc ou du noir, en proportion de la progreſſion ci-deſſus.

Digitized by Google

Nous avons rapporté d'après pluſieurs Obſervateurs, aux *articles* HOMME, ANE, &c. que la cauſe qui paroît maintenir & perpétuer l'eſpece, peut ou ſemble procéder de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force, & c'eſt ordinairement le pere. Une jeune *Négreſſe* de Virginie, après avoir accouché la premiere fois d'un enfant *noir*, accoucha la ſeconde de deux jumeaux; l'un, qui étoit garçon, ſe trouva *noir*; & l'autre, qui étoit fille, ſe trouva *mulâtre*. Le garçon conſervoit en croiſſant ſes cheveux courts, naturellement friſés & reſſemblans à de la laine: par d'autres marques encore il montroit qu'il étoit un vrai *Negre*, & ſemblable en tout au pere *noir* qui l'avoit engendré. La fille au contraire étoit aſſez blanche, avoit des yeux bleus, des cheveux noirs, longs & non friſés naturellement: elle reſſembloit beaucoup à l'Inſpecteur de la plantation *Thomas Plum*, que le mari *Negre* ſavoit habiter avec ſa femme, & dont il étoit jaloux. Enfin devenue enceinte pour la troiſieme fois, cette *Négreſſe* accoucha de trois enfans dont deux étoient *Mulâtres*, & l'autre abſolument *Negre*. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination? Le Phyſicien n'admet point une explication de cette eſpece: il la rejette comme abſurde & contraire en tout point aux lois de la Nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troiſieme accouchement, le concours de deux peres de race différente, & alors une ſuperfétation. *Conſultez* le ſavant *Diſcours de M.* Alſtroëmer *dans le Journal d'Hiſtoire Naturelle de M. l'Abbé* Roſier.

Ainſi, l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne ſont qu'une variété accidentelle dans les climats chauds, qui ſe confirme ou s'efface par une ſuite de générations dans des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverſes ſortes de brutes, s'obli-

Digitized by Google

tere ou ſe change ſous des Zones oppoſées. C'eſt ainſi que le *merle*, le *corbeau*, l'*ours* ſont noirs chez nous, & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes eſpeces & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore; la cauſe de la couleur noire ſous la Zone torride eſt extrinſeque, & dépend uniquement de la température locale; cette couleur noire dans l'eſpece humaine, eſt auſſi accidentelle que le brun, le rouge, le jaune, l'olive & le baſané. Nous devons regarder les *Blancs* comme la tige de tous les hommes. *Adam*, *Eve* & leurs deſcendans juſqu'à l'époque du déluge univerſel furent blancs: dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru ſur la face de la Terre: les régions de la Zone torride avoient été inconnues aux hommes juſqu'alors. On peut conſulter les Hiſtoriens ſacrés & profanes: on y verra que *Noé*, ſes trois fils & leurs femmes reſpectives qui furent ſauvés de l'arche, ſe partagerent tout l'ancien Continent, & l'Afrique alors y fut compriſe. Ce ne fut qu'après la confuſion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de *Noé* ſe diviſerent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia: ſes deſcendans pénétrerent peu à peu juſqu'aux extrémités de cette Preſqu'Iſle. Les premiers de ces habitans Africains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu baſanés: leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées & preſque mulâtres: d'autres générations ſucceſſives devinrent par la ſuite des temps parfaitement maures: ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs: enfin ceux qui furent ſous l'Équateur, dans la Zone torride, recevant les impreſſions du climat & des ardeurs du ſoleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu ſans doute un temps aſſez conſidérable pour opérer inſenſiblement, & degré par degré, cette métamorphoſe.

Digitized by Google

Ceux des Iſmaélites, des Sarraſins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale, y devinrent noirs auſſi après quelques générations; tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Eſpagne, ne changerent pas leur couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, baſanée ou jaune chez les autres. M. l'Abbé *de Manet*, Auteur de la très-bonne & récente *Hiſtoire de l'Afrique*, préſume que la métamorphoſe complete du *blanc* au *noir* parfait, pourroit être au bout de trois ſiecles; il faudroit donc quinze générations pour cette métamorphoſe, en comptant vingt ans par chaque génération. *Benjamin de Tudelle*, ce Juif ſi fameux par ſes voyages, diſoit en 1175, qu'il ne faudroit pas plus de ſix ſiecles & de trente générations non croiſées, pour que la couleur blanche devînt parfaitement noire. Il faudroit ſans doute un plus grand nombre de générations pour que des *Negres* tranſplantés dans nos contrées tempérées, perdiſſent entiérement leur couleur noire.

Qu'on obſerve philoſophiquement & avec attention deux *Negres*, l'un de race ancienne & l'autre de race moderne, l'on reconnoîtra que les parties de la peau qui ne ſont pas ou ne ſont que peu expoſées aux rayons du ſoleil, ceſſent d'être colorées, ou au moins ne le ſont que foiblement, comme les aiſſelles, le dedans des mains, l'entre-deux des doigts, le deſſous du menton & ſur-tout des pieds, l'entre-deux des cuiſſes, le bas ventre; tandis que la tête, le deſſus des bras, le dos, le ventre & les épaules, continuellement expoſés à l'air, car c'eſt leur peau qui leur ſert de vêtement, ſont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchiſſent, & qui par conſéquent ont ſouvent les mains dans l'eau, les ont preſque blanches. Ceux qui ont reçu des bleſſures, éprouvé des brûlures, ou l'impreſſion des puſtules de la petite vérole ſur quelques parties du corps, ont ces mêmes parties blanches ou de

Digitized by Google

de couleur baſanée. Celui qui ſe noie, garde après ſa mort la pâleur que la frayeur & le ſaiſiſſement lui avoient cauſée ; & dans les *Negres* âgés, la couleur noire s'éclaircit & perd ſon éclat.

C'eſt ſur les côtes Occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angola, que les *Negres* vendent aux Européens, non-ſeulement les priſonniers qu'ils ont faits en temps de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une *Négreſſe* livre ſa fille à un étranger pour une ſomme de *cauris* (petite coquille de la famille des *porcelaines*, qui ſert de monnoie dans le pays, & dont les femmes font des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de leur teint) ; ſouvent des enfans non moins dénaturés tâchent de ſurprendre & de garrotter leur pere pour le troquer au marché, ſoit contre quelques ſerpes, ſoit contre quelques bouteilles d'eau-de-vie ou d'autres liqueurs également enivrantes, dont les *Negres* ſont généralement fort avides. L'humanité frémit & s'indigne de ce trafic honteux, auſſi aviliſſant en lui-même qu'odieux par les circonſtances qui l'accompagnent. Et ſi ſe dégradant eux-mêmes, incapables de ſentir la dignité de leur nature, les habitans de la Côte d'Afrique ont la cruauté de vendre leurs freres, de méconnoître juſqu'aux liens de la parenté la plus intime ; comment des Chrétiens, des Européens ne rougiſſent-ils pas de s'aſſocier à leur crime & de le partager en enchériſſant eux-memes dans les marchés ouverts à la vente des Eſclaves, en aſſimilant à des brutes des hommes que la Nature leur a donnés pour freres, & ſur leſquels, malgré leur dégradation, l'Être ſuprême n'a pas moins imprimé ſon ſublime caractere ? La culture de nos Colonies exige, dit-on, ce commerce inconnu à nos peres, le beſoin l'autoriſe, l'uſage l'entretient. Calcul affreux qui met un vil intérêt en oppoſition avec les droits de la juſtice & des principes les plus ſacrés. Conve-

Digitized by Google

nons néanmoins que les François, dont l'inclination eſt naturellement compatiſſante, ſe refuſent à certaines perquiſitions qui choquent la bienſéance & font ſouffrir l'humanité. Lorſqu'il s'agit d'examiner un *Negre* eſclave, ils s'aſſurent particuliérement de ſon âge, de ſon tempérament & de ſon caractere. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établiſſemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leurs achats; ils viſitent toutes les parties du corps des *Noirs*, & n'oublient aucune des attitudes dont ils ſont ſuſceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir s'ils ſont auſſi bien conſtitués que l'annonce leur extérieur; ils les font courir, crier, ſauter; ils ne dédaignent pas de lécher leur peau pour découvrir par le goût de la ſueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les *Negres* ne ſe plaignent jamais: la peur des ſorciers & des eſprits qu'ils appellent *zambis* leur feroit braver la mort); ils examinent ſi le poil du menton n'eſt pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que celui qu'on leur a déclaré. Les *Negres* ne ſont pas toujours enchaînés; on ſe contente de leur paſſer au bras une eſpece de menotte à laquelle une piece de bois eſt attachée: quelquefois on les eſtampe d'un fer aſſez chaud pour imprimer ſur la peau ou à l'épaule ou à la poitrine, le cachet de leur maître. Ces traces de barbarie, marques humiliantes de leur eſclavage, deviennent héréditaires dans la poſtérité de ces malheureux, deſtinée à être la compagne & l'héritiere de leur infortune; en un mot les *Negres* ſont pour les *Blancs* une eſpece de bétail. Le *Blanc* veut que le *Noir* ſoit un être qui differe de lui encore plus par la condition que par la couleur. Le *Negre* cultive une terre féconde, & la production en eſt abſorbée par le *Blanc*. L'un s'épuiſe en travaillant, l'autre s'enrichit dans l'indé-

Digitized by Google

pendance : le *Negre* ſeme, bâtit, procure les denrées de luxe, il eſt l'artiſan de l'aiſance & de l'opulence de ſon maître, & ce *Negre* n'a point de récolte à lui, il eſt ſans logement, il meurt de faim, il eſt ſans vêtemens, dans l'indigence, & languit dans un affreux eſclavage. Nous avons un Édit donné à Verſailles au mois de Mars 1724, appelé communément le *Code noir*, & qui ſert de Réglement pour l'adminiſtration de la juſtice, de la police, de la diſcipline, & de loi pour le commerce des Eſclaves *Negres*, &c.

Il vient de s'établir à Londres, une *Société pour travailler à l'abolition de la traite des Negres ;* ſon cachet offre un *Eſclave-Negre* chargé de chaînes & s'écriant : *Ne ſuis-je pas un homme, un frere !* Cette cauſe importante portée au tribunal de la juſtice & de la religion, même de la ſaine politique, doit toucher les ames ſenſibles : il s'agit donc d'appuyer ou de combattre le projet généreux d'abolir l'infame trafic des malheureux Africains. Les Commerçans d'Eſclaves que l'atrocité de leur commerce ne fait pas rougir, parce que l'abus criminel & barbare qu'ils font de leurs victimes eſt toléré, commencent déjà à regretter la perte d'une branche de commerce très-lucratif ; & ils pardonneront difficilement aux Quakers qui ont été les premiers à donner l'exemple généreux de n'avoir aucun Eſclave en ce genre dans leurs poſſeſſions.

NEGRE. Nom donné à des *papillons de jour* de couleur brune-noirâtre, qui ne marchent que ſur quatre pattes, & proviennent de chenilles épineuſes qui ſe métamorphoſent en chryſalides nues, angulaires & ſuſpendues par leurs pieds. La couleur de ces papillons varie pour la nuance, ainſi que les deſſins qu'on y obſerve. On diſtingue pluſieurs ſortes de ces papillons. Il y a : Le *grand negre des bois ;* quatre grands yeux à prunelle d'un bleu-verdâtre ſont ſur les ailes

Digitized by Google

ſupérieures & deux petits ſur les ailes inférieures : on les voit auſſi au-deſſous des ailes, mais ils ſont bordés d'un cercle de couleur fauve, & vers le milieu du deſſous, eſt une bande tranſverſale griſe ; ces yeux ſont plus grands dans l'eſpece femelle que dans le mâle. Ce papillon paroît vers la fin de Juillet, en Allemagne & en France. On a obſervé que l'accouplement qui dure ordinairement peu dans les papillons de jour, eſt d'un jour entier dans celui-ci.

On diſtingue encore : Le *negre Hongrois*, grande & petite eſpece. Le *negre à bandes fauves*, grande, moyenne & petite eſpece. Ces papillons appelés *negres Hongrois*, ont les ailes ſupérieures traverſées en deſſus & en deſſous d'une bande de moire-dorée & ornée de quelques points noirs : les antennes ſont noires en deſſus & blanchâtres en deſſous. Les *papillons negres à bandes fauves* tant en deſſus qu'en deſſous des ailes, offrent dans ces bandes des yeux noirs à prunelles blanches (il en faut excepter la petite eſpece qui n'a que de très-petits points noirs, au lieu d'yeux). Ces papillons paroiſſent en Mai & Août, dans les montagnes d'Alſace ; leur vol eſt lent ; ils agitent peu leurs ailes : ils ſe repoſent ſouvent & ſont faciles à approcher. On a donné le nom de *negres Bernois* à deux papillons de la même eſpece, l'un grand, l'autre petit, & qui ſe trouvent près des Glaciers, dans le Canton de Berne.

Il paroît que le papillon *icare*, & qui ſe trouve en Ruſſie, eſt une variété du *grand negre des bois* : ſes prunelles ſont blanches.

NEGRE de l'*Hiſt. des Voyages*. C'eſt le *thon*. Voyez *ce mot*.

NEGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des *émeraudes* brutes de la premiere couleur ; elles ſont eſtimées. *Voyez* ÉMERAUDE.

NÉGRILLON, NÉGRITE & NÉGRESSE. *Voyez à l'article* NEGRE.

Digitized by Google

NEGRO-FISH. *Voyez* à la ſuite de l'*article* PERSEGUE.

NEGUNDO. C'eſt un arbre des Indes Orientales & particuliérement du Malabar, qui eſt du genre du *Vitex*, ſelon les Modernes : on en diſtingue deux eſpeces : l'une eſt réputée *mâle* & l'autre *femelle*. Le mâle eſt grand comme un amandier : ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau ; elles ſont dentelées, lanugineuſes & velues comme celles de la ſauge. La femelle eſt appelée par les Portugais, *norchila* ; par les Canarins, *niergundi* ; en Malagate, *ſambali* ; & en Malabar, *noche* ou *bem-noſi*. Cet arbre ſemelle croît à la même hauteur que le mâle, mais ſes feuilles ſont plus larges, plus arrondies, non découpées & ſemblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre eſpece, dit *Lémery*, ſont appelées par les Arabes, par les Perſes & par les habitans de Décan, *bache* ; & par les Turcs, *ayt* : leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la ſauge, mais elles ſont un peu plus âcres & ameres ; vers le lever du ſoleil il paroît ſur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en eſt ſortie la nuit : leurs fleurs reſſemblent aſſez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écraſés, cuits dans de l'eau & fricaſſés dans de l'huile, ſoulagent quantité de douleurs, ſur-tout celles des jointures ; ce remede eſt auſſi vulnéraire & cicatriſant. Les femmes du pays ſont une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont elles boivent & ſe lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception ; les feuilles ſeules étant mâchées, donnent une bonne haleine & répriment, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *Nix*. Eſpece de météore, que l'on peut regarder comme des molécules aqueuſes condenſées, concretes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air, où flottent les nuages qui les produiſent.

Digitized by Google

Elle tombe ſur la terre en petits flocons blancs, fort rares, très-légers, & qui ſont d'autant plus menus, que le temps eſt plus froid. Ainſi la *neige*, dont les différences d'avec la grêle ſont viſibles & connues de tout le monde, n'eſt comme elle que de l'eau qui s'eſt glacée dans l'air. Lorſque les molécules aqueuſes qui ſe ſont élevées dans l'atmoſphere en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive aſſez ſouvent que le froid eſt aſſez conſidérable pour les geler : elles ſe changent alors en *neige* ou en *grêle ; en neige*, ſi la congélation les ſaiſit avant qu'elles ſe ſoient réunies en groſſes gouttes ; en *grêle*, ſi les particules d'eau ont le temps de ſe joindre avant que d'être priſes par la gelée. *Voyez* GRÊLE.

La *neige* tombe plus ſouvent la nuit que le jour ; elle eſt plus fréquente & plus abondante dans les pays Septentrionaux que dans les pays tempérés. Elle eſt en rayons criſtallins plus ou moins épais, paralleles, durs, pointus & hériſſés ; le nombre des rayons n'eſt pas toujours déterminé, non plus que leur forme ; on peut le reconnoître en recevant de la *neige* ſur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais ; alors on verra des criſtaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon eſt ſouvent compoſé comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légeres ; c'eſt un amas de petites lames glacées, confuſément couchées les unes ſur les autres & qui obſervent cependant un ordre aſſez régulier (celui de la *glace*) par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant ſous des angles de ſoixante degrés, ſe fait remarquer dans la ſtructure des particules de la *neige*. Ce ſont des étoiles communément à ſix rayons, ſimples ou branchus, ces derniers compoſés d'un filet principal & de filets latéraux attachés au premier ſous un angle de ſoixante degrés. Il en eſt de plus compoſés encore, mais on y voit preſque toujours le même arrangement ;

Digitized by Google

cette ſtructure réguliere ne peut ſe bien obſerver que dans la *neige* qui tombe par un froid vif; tout eſt plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Conſultez* les *Elémens de Phyſique de* Muſſchembroeck, *Tab.* 24.

Il ne tombe qu'une eſpece de *neige* à la fois, ſoit en différens jours, ſoit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Phyſicien que la congélation a beaucoup de rapport avec la criſtalliſation.

La *neige* eſt très-froide au toucher, ainſi que la *glace;* quelques Phyſiciens & Aſtronomes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'exiſtence eſt peut-être une chimere. Ces effets du prétendu nitre aérien, ſont, ſelon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide univerſel répandu dans l'atmoſphere : ſeul il contribue, dit-il, à la production de la *neige*, de la *glace*, & à leur fraîcheur, de même qu'à celle de l'atmoſphere : mêlé & combiné dans la terre avec les terres abſorbantes & les ſtériles, il forme, ſelon lui, un corps ſavonneux qui conſtitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres ſels n'entrent pas dans le ſuc nourricier des plantes, & ne ſont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroiſſement, ainſi que le célebre *Wallerius* l'a expoſé dans ſes *Elémens d'Agriculture phyſique & chimique*, *page* 134, *&c.* imprimés à *Yverdon*, 1767. Il eſt conſtant que la *neige* contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroiſſement d'un grand nombre de végétaux : car l'on a obſervé que les années où il tombe une grande quantité de *neige*, ne ſont jamais ſtériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement, ſont chargées en leur baſe, ſur leur adoſſement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes : mais il faut pour cela que la *neige* ſe fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organiſation des végétaux;

Digitized by Google

rien n'eſt ſur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une *neige* qui ſéjournant ſur la terre, ſe fond en partie pendant le jour pour ſe geler de nouveau la nuit ſuivante.

La *neige* qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année preſque tout le pays qu'habitent les Lapons, les oblige à ſe pratiquer des habitations ſouterraines, pour ſe préſerver du froid exceſſif qu'on y éprouve. On lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* quelques expériences de M. *Guettard*, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid ſous la *neige*, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de *neige* eſt épais, plus le thermometre qu'on plonge dans le bás de cette maſſe, ſe tient au-deſſus de zéro : c'eſt auſſi ce que les perdrix ſemblent avoir appris de la Nature. Ces oiſeaux ſe cachent en hiver ſous la *neige*, & on les y chaſſe au moyen de chiens dreſſés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorſqu'ils ſont pris de la nuit en voyageant, ſe forment des cabanes de *neige*, où ils paſſent les nuits les plus froides, ſans avoir rien à craindre de la rigueur du temps.

Lorſque la *neige* ſurvient en gros flocons après quelques jours de forte gelée, on obſerve que le froid, quoique toujours voiſin de la congélation, diminue ſenſiblement, & ſouvent le dégel ſuccede. Il tonne rarement lorſqu'il *neige* ; nous en avons cependant pluſieurs exemples : 1.° Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il *neigeoit*. 2.° Dans le dernier ſiecle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voiſines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver ; la foudre tomba en pluſieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une *neige* fort groſſe & fort épaiſſe. Il paroît que l'électricité atmoſphérique concourt à la formation de la *neige*.

La *neige* eſt compreſſible, plus rare, plus légere que la glace, & plus ſujette à l'évaporation : en ſe

Digitized by Google

réſolvant en liqueur, elle diminue conſidérablement de volume. M. *Van-Swinden* dit que la denſité moyenne des *neiges* paroît être à celle de l'eau comme 1 à 10. Trente pouces de *neige* égalent donc ou produiſent trois pouces & demi d'eau. Comme cette eau concrete ſe fond aiſément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été : on s'en ſert ſur-tout dans les pays chauds & dans les plaines ; c'eſt ce qui ſe pratique à Rome. Elle ſe conſerve auſſi bien que la glace dans les glacieres ; mais il faut pour cela la ramaſſer par pelotons, la battre & la bien preſſer, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jette de l'eau qui en remplit les intervalles en ſe gelant auſſi-tôt. On ramaſſe plus facilement la *neige* dans les prairies & ſur les gazons, que par-tout ailleurs. Les *neiges* qui couvrent le ſommet des hautes montagnes influent beaucoup ſur la conſtitution de l'atmoſphere qui les environne, elles le refroidiſſent : c'eſt la raiſon pour laquelle la ſituation de certains pays influe ſur les vents & contribue à rendre ceux qui y regnent plus froids ou moins chauds qu'ils ne devroient l'être. C'eſt à la fonte des *neiges* congelées ſur le ſommet des montagnes, que nous devons communément le phénomene des *fontaines intermittentes* : Voyez *au mot* FONTAINE. Sa fonte trop ſubite cauſe ſouvent des inondations conſidérables. M. *Ducarla* dit qu'on peut évaluer à ſept pouces d'eau la maſſe de *neige* qui tombe ſur Pitchinça toutes les vingt-quatre heures. Cette *neige* qui ſe renouvelle ſans ceſſe ſur cette montagne ſi élevée dans le Nord du Pérou, ſe fond ſans ceſſe par la chaleur de l'incendie volcanique qui exiſte dans la chaîne des Cordillieres ; auſſi les torrens d'eau, les rivieres qui ſortent ou découlent de ces volcans ſont-ils des plus étonnans.

A l'égard des taches rouges diſperſées çà & là & empreintes ſur la *neige*, que le peuple prévenu & ſuperſtitieux regarde comme dues à des gouttes d'une

Digitized by Google

pluie de ſang & qui ont plus d'une fois jeté la terreur & la conſternation dans les eſprits, un Gentilhomme du Haut-Vivarais a reconnu que ce phénomene étoit dû à une cauſe très-ſimple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773, dans les allées de ſon jardin, il y vit de la *neige* couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide : le 7 Janvier 1774, ces taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme ſemblable à des gouttes de ſang qui y ſeroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques lignes au-deſſous de la ſurface de la *neige* : en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excrémens de petits oiſeaux ; ces excrémens tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raiſin d'Amérique*, plante dont il y avoit pluſieurs pieds dans ſon jardin, couverts de leurs fruits, & dont le ſuc eſt rouge. Pluſieurs de ces fruits exprimés ſur la *neige* par notre Obſervateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà l'explication du prodige prétendu. *Voyez* PUCE DE NEIGE.

Autant l'eau de *neige* eſt ſalutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle eſt, dit-on, nuiſible en boiſſon, ſur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suiſſe, où nous avons vu que ceux qui en font uſage, ſont en effet attaqués de goître & d'enflure de gorge ; peut-être que la matiere pierreuſe qui peut s'y trouver, les alimens ſolides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la *neige* ; car M. *Bourgeois* a obſervé que parmi les habitans de pluſieurs villages ou hameaux ſitués ſur les montagnes en Suiſſe, & qui n'ont ſouvent pendant tout l'hiver que de l'eau de *neige* pour toute boiſſon, on n'y trouve perſonne attaqué de goître, ou d'enflure de gorge. On ne ſauroit croire, rapporte *Tournefort*, combien la *neige* fortifie quand on la mange ; on ſent dans l'eſtomac, quelque temps après, une chaleur pareille à celle

Digitized by Google

que l'on éprouve dans les mains quand on l'y a tenue un demi-quart d'heure ; & bien loin d'avoir des tranchées, comme la plupart des gens ſe l'imaginent, on a le ventre tout conſolé ; c'eſt ce dont il fit l'expérience ſur le mont Ararat. *Conſultez* ſon *Voyage au Levant*. Nous remarquerons encore ici que la *neige* appliquée à l'extérieur eſt un ſpécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien uſage de leur pays, pour rappeler la chaleur & la vie dans les membres gelés ; c'eſt communément ſous forme de friction que la *neige* s'emploie dans ce cas (*a*). La *neige* eſt encore un moyen aſſuré pour conſerver du gibier pendant plus de deux mois ; les Danois, &c. en ſont venir ainſi d'Iſlande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en eſt pas moins bon à manger ; il ſuffit de le dégeler par degrés inſenſibles dans des eaux ſucceſſivement moins froides.

On appelle en Suiſſe *lauvine* ou *lavanche*, (*Labina*), une quantité de *neige* qui ſe pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la deſcription des *Glaciers* ſi merveilleux & ſi terribles de la Suiſſe, diſtingue deux eſpeces de *lauvines ;* celles qu'on appelle *venteuſes*,

(*a*) On peut conſulter dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle, par M. l'Abbé* Rozier, *Supplément, tom. 13, pag. 22 & ſuivantes*, une *obſervation pour ſervir à l'Hiſtoire Médicale de la* Neige, *par M.* Meunier *Médecin à Veſoul.* Il s'agit de l'uſage de la *neige*, appliquée (dans un ſachet de deux pieds de longueur & de ſept à huit pouces de diametre) ſur la région lombaire, pour rappeler l'écoulement des lochies ſupprimées dans une femme qui étoit en couche. Cette méthode déjà ancienne, utile & ſalutaire à l'eſpece humaine, offre une ſingularité choquante & un coup-d'œil meurtrier ; &, il faut en convenir, le premier qui l'oſa pratiquer, ne peut être taxé de puſillanimité, mais doit être regardé, ou comme un grand homme, ou comme un heureux téméraire. La ville de Syracuſe eſt la ſeule en Europe, dit M. *Meunier*, où les Médecins regardent la ſuppreſſion lochiale qui développe une fievre ardente, &c. comme une maladie de peu d'importance ; accoutumés aux ſuccès les plus conſtamment heureux, ils négligent tous nos remedes connus, pour n'employer qu'une méthode ſimple, invariable, commode, & tellement infaillible, que l'Hiſtoire Médicale de cette

Digitized by Google

ſont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chute, au point qu'il briſe les arbres, qu'il étouffe les hommes & les animaux, & qu'il renverſe les maiſons. La rapidité ſurprenante avec laquelle ces *lauvines* roulent juſqu'au bas des vallons où elles s'encaiſſent dans les enfoncemens & cavités qui s'y trouvent, met les Voyageurs dans le plus grand danger; cependant comme elles ont peu d'épaiſſeur, on n'eſt pas toujours étouffé; en quoi elles ſont beaucoup moins dangereuſes que la ſeconde eſpece que l'on appelle *lauvines foncieres*, parce qu'elles détruiſent complétement tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une *neige* beaucoup plus compacte, elles ſont infiniment plus peſantes: elles roulent par conſéquent avec moins de vîteſſe que les prémieres, mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur chute. Comme elle cauſe dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre, elles donnent ordinairement au Voyageur averti, le temps de ſe ſouſtraire au péril par la fuite.

ville ne tranſmet aucun événement malheureux de l'application d'un ſeul moyen (la *neige*) qui, ſur le ſimple énoncé, paroit mériter d'être proſcrit par les gens éclairés. Malgré cela, un Médecin François qui agiroit ainſi, éprouveroit ſurement le ſort du célebre *Boerhaave*, que ſa réputation ne mit point à l'abri de l'anathême de ſes collegues, lorſque dans une maladie aiguë il oſa donner des fruits acidules à un homme de qualité. Le ſuccès réprima les propos intempérés de ces Zoïles; mais un événement funeſte auroit abrogé peut-être pour jamais un remede ſalutaire connu dix-huit ſiecles avant que ce grand homme eût oſé le renouveler. L'on voit ailleurs des changemens volontaires de la chaleur au froid ſe faire avec une impunité d'autant plus frappante, que ces mutations ſont plus ſubites. Une coutume fort ancienne en Ruſſie paroit être établie pour embarraſſer tout Phyſicien raiſonneur. Les payſans de ce vaſte État, quand ils ſont indiſpoſés, ſe mettent dans des fours chauds, ſuivant le témoignage de M. l'Abbé *Marſy*; lorſqu'ils ne peuvent plus en ſupporter la chaleur, ils en ſortent précipitamment & s'enſévelifſent pour un moment ſous la *neige*: ce paſſage inſtantanée d'un excès à un autre, non-ſeulement n'eſt point nuiſible, mais eſt preſque toujours ſuivi de la ſanté que l'on cherche.

Digitized by Google

Les *lauvines* ſont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer à faire gliſſer la *neige*, ſur-tout celle qui eſt tombée récemment aux ſommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroît ſi fort en tombant, qu'avant que d'arriver au vallon, elle peut acquérir la groſſeur d'une maiſon, quelquefois celle d'une colline, & couvrir enſuite pluſieurs arpens de terre. On penſe bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de ſe garantir de ces ravages : ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement : ils conſtruiſent leurs maiſons derriere quelque petite colline, capable d'arrêter, ou de rompre la force des *lauvines*. Pour paſſer la montagne de Gothard, on traverſe la Vallée d'Urſeren, & l'on voit au-deſſus d'un Village, un bois qui forme un triangle, dans lequel il eſt défendu, ſous des peines fort rigoureuſes, de couper des arbres, parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En pluſieurs endroits où elles ſont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle aigu eſt tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs, on leur recommande en Suiſſe, de prendre avec eux des guides qui connoiſſent les endroits les plus redoutables, de faire leur voyage ſans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour derniere ſureté, on tire au milieu des vallons quelques coups de piſtolet, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelotes qui pourroient être ſur le point de tomber. Dans les paſſages étroits on pouſſe en hiver & au printemps la précaution juſqu'à remplir les ſonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur ſon n'excite point la chute de quelque *lauvine*. En pluſieurs endroits, ſur-tout dans le pays des Griſons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées, & des cavités pratiquées dans le roc, où l'on peut, en appercevant une *lauvine* en mouvement, ſe retirer pour la laiſſer paſſer par-deſſus. On

Digitized by Google

avertit les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuſe, parce qu'elles cauſent un vent ſi violent, que les hommes & les animaux en ſont étouffés. Quelquefois les *lavanches* ſont réduites en pouſſiere à l'inſtant de leur chute, & cette pouſſiere glacée ſe répand aſſez haut & à une aſſez grande diſtance. C'eſt un ſpectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puiſſe voir : il faut en avoir été témoin pour s'en former une idée préciſe : *Voyez* GLACIERS. M. *Mikheli* dit que toutes les montagnes de la Suiſſe que la *neige* couvre toujours, ont au moins 1500 toiſes de hauteur : en effet, celles dont le ſommet ne s'éleve pas autant, ne conſervent guere leur *neige*, & l'on prétend que la Zone vaporeuſe n'excédant pas trois mille ſix cents toiſes d'élévation, il n'eſt plus poſſible qu'il exiſte de *neige* au-deſſus de cette hauteur ; au reſte, l'élévation de la région de l'air où il gele continuellement, n'eſt pas la même ſur toute la Terre. A l'Equateur elle eſt de deux mille quatre cents quarante toiſes, & elle deſcend par degrés de là vers les Pôles.

On ſera peut-être bien aiſe de ſavoir comment on voyage en Laponie, où le terrain eſt toujours couvert de *neige*. Dès le commencement de l'hiver on marque avec des branches de ſapin les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui ſont des traîneaux & de petits bateaux) ont foulé la premiere *neige* qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuſer, que la nouvelle *neige* que le vent répand de tous côtés, les releve & les met de niveau avec le reſte de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui paſſent enſuite refoulent de nouveau cette *neige*, que d'autre *neige* vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creuſés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la *neige* de niveau, quoiqu'ils ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrain, ſont

Digitized by Google

cependant des eſpeces de chauſſées ou des ponts formés de *neige* foulée : mais ſi on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abymes de *neige*. On eſt donc fort attentif à ne pas ſortir de ces chemins, & d'ordinaire ils ſont creuſés vers le milieu d'une eſpece de ſillon, formé par tous les traîneaux qui y paſſent, & qui ſont traînés par des rhennes : *Voyez ce mot.* Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins; les Finnois & les Lapons ne ſe retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois juſqu'aux cornes dans la *neige* ; & ſi dans ces lieux on étoit ſurpris par quelqu'un de ces orages pendant leſquels la *neige* tombe dans une ſi grande abondance, & eſt jetée de tous côtés par le vent avec tant de fureur qu'on ne peut voir à deux pas de ſoi, il ſeroit impoſſible de reconnoître aucun chemin, & l'on périroit infailliblement, ſur-tout ſi l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On obſerva en 1729 ſur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une ſi affreuſe quantité de *neige*, que quarante maiſons en furent couvertes, & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés. (On trouve auſſi dans *le Journal Etranger 1757*, la relation d'une famille enſévelie ſous la *neige* pendant ſix ſemaines.) S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuſe de *neige* cache, & où elle recele des cavités dans leſquelles on peut être abymé, on ne croiroit guere poſſible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans ſe ſervent pour ne pas enfoncer dans la *neige* (méthode qui a beſoin d'un long exercice); l'autre en ſe confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : *Voyez au mot* RHENNE.

Digitized by Google

On lit dans la nouvelle *Hiſtoire de Kamtſchatka*, que les *neiges* ſont très-abondantes dans la Preſqu'Iſle de Lopatka ; elles ont preſque la ſolidité de la glace, de ſorte qu'elles réfléchiſſent les rayons du ſoleil, & avec tant de force qu'il eſt impoſſible d'en ſoutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réſeaux de crins noirs, afin de briſer une partie des rayons; mais malgré ces précautions, ils ont la peau baſanée comme les Indiens ; la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue. La fin de l'année 1783 & le commencement de celle de 1784, ont été remarquables à Paris par la durée du froid & la quantité de *neige* qui y eſt tombée pendant environ deux mois.

NEITSER-SOAK. Nom que les Groënlandois donnent à une eſpece de *phoque*. Voyez PHOQUE A CAPUCHON.

NÉLICOURVI de Madagaſcar. Nom d'un oiſeau qui paroît, dit M. *Mauduyt*, avoir beaucoup de rapports avec le *toucnam-corvi*, n'en différer que par des nuances de plumage, & ne former qu'une variété. Il eſt de la taille du moineau-franc : l'iris eſt jaune, ainſi que la tête, la gorge & le devant du cou ; tout le deſſus du corps eſt d'un vert terne ; un trait de cette même couleur regne ſur chaque joue ; le ventre eſt d'un gris foncé ; les pennes de la queue & des ailes ſont noires, mais ces dernieres ſont bordées de vert : le bec & les pieds ſont noirs.

Cet oiſeau fait ſon nid ſur le bord des ruiſſeaux, & l'attache le plus ſouvent à des feuilles de l'arbre appelé dans le pays *caldeir* ou *baquois* ; ce nid eſt compoſé de paille & de jonc artiſtement entrelacés, & il forme par le haut une poche ſur l'un des côtés de laquelle eſt adapté un long tuyau tourné vers le bas ; l'ouverture du nid eſt au bas du tuyau : voilà le nid de la premiere année ; car la ſuivante le *nélicourvi* en

Digitized by Google

en attache un nouveau au bout de l'ancien, & l'on en voit ainſi juſqu'à cinq attachés au bout les uns des autres; & comme ces oiſeaux nichent les uns près des autres, il n'eſt pas rare de voir juſqu'à cinq & ſix cents de leurs nids ſur le même arbre: chaque ponte n'eſt que de trois œufs. *Voyage aux Indes & à la Chine, Tome III, page 200, pl. 112.*

NEMER. C'eſt le nom Arabe de la *panthere*. Voyez *ce mot.*

NEMOTELE, *Nemotelus*. Genre d'inſecte ailé, de la claſſe des *Dipteres*, dont les antennes grenues ſont terminées par une pointe, & placées ſur la gaîne de la trompe comme dans les charançons; la bouche forme un bec aigu; les articles ou grains des antennes ſont ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais terminés par une ſixieme piece longue & filiforme. Les *nemoteles* ne reſſemblent aux mouches que par leur port extérieur; on en diſtingue de pluſieurs ſortes: on les trouve ſur les fleurs. M. *de Réaumur* a décrit la larve des *nemoteles* ſous le nom de *ver-lion*. Voyez FORMICA-VULPES.

NEMS. Nom d'un animal d'Afrique qui par ſa force & ſa ſoupleſſe reſſemble beaucoup à nos *furets*, & encore plus au *vanſire*. On lit dans l'*Encyclopédie méthodique*, que le *nems* a en marchant le corps alongé, & qu'il paroît bas de jambes; le train de devant eſt un peu moins élevé que celui de derriere: les oreilles ſont ſans poil & de la même forme que celle du furet commun: l'œil eſt vif, l'iris, d'un fauve foncé; le muſeau, très-fin & ſans mouſtaches: tout le corps & la queue ſont couverts d'un poil long, jaſpé d'un brun foncé mêlé d'un blanc ſale: le ventre eſt d'un poil fauve clair ſans mélange; le poil de la tête eſt court & d'un jaune plus ou moins foncé; le poil des jambes eſt ras & de même couleur qu'à la tête: les pattes ont quatre doigts en avant & un petit doigt par derriere; les ongles ſont petits & noirs: la queue.

Digitized by Google

qui eſt au moins du double plus longue que celle de nos furets, eſt très-groſſe au commencement du tronçon, & très-mince au bout qui finit en pointe.

NEMUSIEN. *Voyez à l'article* SATYRE PAPILLON.

NÉNUPHAR, *Nymphæa.* Plante aquatique dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une eſt à *fleur blanche*, & préférée à l'autre dont la *fleur* eſt *jaune.*

Le NÉNUPHAR BLANC, ou BLANC D'EAU, ou LIS DES ÉTANGS, ou VOLET, ou PLATEAU A FLEUR BLANCHE, *Nymphæa alba*, Linn. 729; J. B. 3, 770; Dod. Pempt. 585; *Nymphæa alba major*, C. B. Pin. 193. Cette plante qui eſt fort en uſage en Médecine, ne ſe cultive point dans les jardins; elle croît naturellement à la ſurface des eaux tranquilles, dans les marais, rarement dans les eaux croupiſſantes & peu profondes, mais notamment dans les étangs & les grandes pieces d'eau, quelquefois dans les rivieres ſur les bords, & dans les ruiſſeaux qui coulent lentement, où elle eſt aſſez agréable à voir. Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds ſur ſon écorce, blanche en dedans, charnue, fongueuſe, chargée de ſuc viſqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par pluſieurs fibres; elle pouſſe des feuilles grandes, larges, arrondies, épaiſſes, charnues, cuiraſſées, nageantes à la ſurface de l'eau, veineuſes, échancrées en fer à cheval, ou cordiformes, vertes-blanchâtres en deſſus, & vertes-brunâtres en deſſous, ſoutenues par des queues longues, groſſes comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueuſes: ſes fleurs qui paroiſſent depuis le mois de Mai juſqu'en automne, ſont ſolitaires, grandes, groſſes, larges quand elles ſont épanouies; elles ont pluſieurs feuilles (pétales) diſpoſées en roſe, blanches comme celles du lis, preſque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles : à ces fleurs ſuccede un fruit rond, reſſem-

Digitized by Google

blant à une tête de pavot, partagé en plusieurs loges qui contiennent des semences oblongues, noirâtres & luisantes. Cette plante est toute d'usage : elle paroît être la même que l'*aguape* du Brésil ; ses feuilles qui nagent sur l'eau & ses belles fleurs en forme de volant, ornent magnifiquement un étang pendant l'été ; au printemps, lorsque ses feuilles paroissent sur l'eau, elles indiquent qu'il est temps de sortir les plantes de l'orangerie, & qu'il n'y a plus de gelées à craindre.

Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *Nymphæa lutea*, Linn. 729. Sa feuille est un peu oblongue ; sa fleur est jaune, moins garnie que la précédente, plus courte que le calice, qui est à cinq feuilles ; son fruit est de figure conique ; sa racine est vivace, verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & sert quelquefois aux mêmes usages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le *nénuphar* blanc est plus rare.

On emploie ordinairement la racine de *nénuphar* dans les tisanes rafraîchissantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la vessie, dans les fievres ardentes, les insomnies ; enfin, dans tous les cas où il est nécessaire de tempérer l'impétuosité du sang & des esprits vitaux. M. *Bourgeois* dit que cette racine en tisane tempere & adoucit l'ardeur de l'urine dans les gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau distillée, une conserve, un miel, un sirop & une huile, le tout préparé de ses fleurs. On donne communément le sirop de *nénuphar* pour ralentir le désir du coït.

NÉPENTHES. Espece de philtre dont *Hélene* se servoit, suivant *Homere*, & qui vraisemblablement n'étoit que l'*opium*. Consultez l'*Histoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, page 73.

NER, en Perse, désigne un *chameau métis* issu d'un chameau à deux bosses & d'une femelle à une

Digitized by Google

ſeule boſſe, qui eſt celle du *dromadaire.* Voyez l'*article* CHAMEAU.

NÉRÉIDES. Ce ſont, ainſi que les *ſirenes*, de prétendus monſtres marins. *Voyez au mot* HOMME MARIN. On donne auſſi le nom de *néréide* à l'animal du *tubipore.*

M. *Pallas* dans ſes *Mélanges Zoologiques*, traite des *néréides* & les diviſe en deux genres, ſavoir : les *néréides errantes*, & les *néréides tubicoles.* Les premieres ſont des *animaux mous* qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines; elles s'attachent auſſi quelquefois aux rochers, ſe cachent dans le fond de la mer ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *néréides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les *vers à tuyaux* ou *vers tubicoles :* elles ſont cachées dans une eſpece de petit tube qu'elles forment de différentes matieres. On diviſe les *néréides tubicoles* en *néréides cylindriques* & en *néréides aplaties.*

En général, les *néréides* ont le corps mince, ſouvent très-long, linéaire, plus petit vers la tête qui eſt ornée de franges : le corps eſt diviſé en pluſieurs anneaux, & on remarque ſur chaque ſegment ou anneau une eſpece de pied. Selon notre Auteur, les *néréides* peuvent, comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, ſe contracter, ſe gliſſer facilement dans les interſtices ou fentes les plus étroites. Elles different de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles ſont privées d'ouïes. *Voyez* APHRODITE.

NERF, *Nervus.* Les Anatomiſtes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : *Voyez à l'article* HOMME. Dans le Commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale ſeche de cet animal : les Selliers le réduiſent en filaſſe longue de huit à dix pouces, par le moyen de groſſes cardes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle-forte les

Digitized by Google

arçons des ſelles & les panneaux des chaiſes & des carroſſes.

NERIETTE ANTONINE, *Epilobium antonianum.* C'eſt l'*herbe de Saint-Antoine* ou *épilobe à épi.*

NÉRITE, *Nerita.* Coquillage univalve, operculé, & que pluſieurs Naturaliſtes mettent dans la famille des *Limaçons à bouche demi-ronde ou cintrée.* Il y a des *nérites* qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-ſaignante;* d'autres *nérites* ſont ombiliquées, telle que la *grive.* Comme le noyau des *nérites* n'eſt point du tout apparent à leur ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec: les tours des ſpirales ſont fort peu ſenſibles au dehors & en très-petit nombre; ſouvent la pointe n'en ſort que peu ou point. M. *Adanſon* fait un genre de la *nérite*, il la range à la ſuite des coquillages operculés, & la rapproche plus que toute autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux: mais l'animal eſt, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les *nérites* ſont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne ſont point hermaphrodites, comme les *limas*, les *buccins* & les *planorbes;* les unes ſont mâles & les autres femelles: elles bouchent leurs coquilles d'une eſpece d'opercule empreinte de ſpirales. Il n'y a qu'une eſpece de *nérite* fluviatile qui ſoit vivipare; les petits ſortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mere. On diſtingue ſur-tout l'eſpece appelée *porte-plumet*, Voyez *ce mot.* Les *nérites* de riviere que les enfans ramaſſent dans le ſable, ſont mortes & toutes bariolées de roſe ou de lignes noires. L'eſpece qui nous vient du Miſſiſſipi, connue ſous le nom d'*idole*, eſt verte-noirâtre, ventrue, ombiliquée, à ſtries inégales en forme de rides. Lorſque ces ſortes de coquilles ſont devenues foſſiles, on les nomme *néritites.* On n'en trouve point de terreſtres vivantes.

Digitized by Google

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile eſſentielle d'orange. *Voyez* ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-EPINE, *Rhamnus*. Il y a pluſieurs eſpeces de *nerpruns* : celui qu'on nomme ſimplement *nerprun purgatif ordinaire*, *Rhamnus catharticus aut ſolutivus*, Linn. 279, C. B. Pin. 478; *Epina infectoria*, Matth., Bell.; qui s'éleve en arbriſſeau & quelquefois en arbre : le *petit nerprun purgatif* ou *graine d'Avignon*, dont les fruits ou les baies ſont employés dans la teinture; & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes* & *baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuſe ou jaunâtre, qui naiſſent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus ſouvent ſur les côtés, avec autant d'étamines : aux fleurs ſuccedent des baies qui contiennent pluſieurs ſemences aplaties d'un côté & bombées de l'autre. (Le *nerprun ordinaire* a, dit M. *de Haller*, les fleurs mâles ſur une plante, & le fruit ſur une autre; le *nerprun de Baviere* a les étamines réunies au fruit.) Les feuilles des *nerpruns* ſont aſſez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées; ſouvent elles ſont oppoſées ſur les branches, & quelquefois elles ſont alternes. Ces arbriſſeaux ſe plaiſent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides; ils peuvent être placés dans les boſquets d'été, & encore mieux dans les remiſes; car les oiſeaux ſe nourriſſent de leur fruit, quoiqu'il ſoit purgatif : on en fait faire des paliſſades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du *nerprun* une pâte dure, qu'on appelle communément *vert de veſſie*. Pour la faire, on écraſe ces baies quand elles ſont noires & bien mûres, on en exprime le ſuc, qui eſt viſqueux & noir; on le met évaporer à petit feu juſqu'à conſiſtance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus

Digitized by Google

belle ; on la met dans des veſſies que l'on ſuſpend dans un lieu chaud, & on l'y laiſſe durcir pour la garder. Cette ſubſtance donne un beau vert, dont les Peintres & les Teinturiers font uſage ſous le nom de *vert de veſſie*, ainſi appelé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des veſſies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou ſafranée ; lorſqu'elles ſont mûres, un beau vert ; enfin encore plus tard, vers la Saint-Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies du *nerprun* un extrait purgatif ; il eſt peu d'uſage en Médecine. Le ſirop qu'on prépare avec le ſuc de ces baies lorſqu'elles ſont mûres, eſt très-uſité dans toutes les eſpeces d'hydropiſie ; il purge abondamment les ſéroſités par les ſelles, & diſſipe l'enflure : on le donne à la doſe de deux onces. Ce remede eſt très-doux & ſans danger : c'étoit, dit M. *Bourgeois*, le grand remede du célebre *Sydenham*.

On peut greffer des ceriſiers & des pruniers ſur le *nerprun*, & avoir par ce moyen des ceriſes & des prunes purgatives ; mais ces eſpeces de fruits occaſionnent ſouvent des ſuperpurgations & des vomiſſemens énormes. Les feuilles de cet arbriſſeau paſſent pour être déterſives.

Les fruits du *petit nerprun*, *Lycium gallicum ; Rhamnus catharticus minor*, C. B. Pin. 478, Tourn. ; étant cueillis verts, ſe nomment *graine d'Avignon*, ou *grainette*, ou *graine jaune*, & fourniſſent une belle teinture jaune dont on fait un grand uſage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature ſe ſervent auſſi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuſe qui eſt ordinairement la baſe de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *ſtil de grain*. Les Teinturiers & ſur-tout les Corroyeurs ſe ſervent de la *grainette* pour teindre en jaune, en y joignant de

Digitized by Google

l'alun par parties égales. Cette espece de *nerprun* croît en abondance dans les lieux rudes & terreux, aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaissin; on en trouve aussi en Dauphiné, en Languedoc & en Provence, &c. C'est un arbrisseau épineux comme le précédent, dont les racines sont jaunes & ligneuses, les rameaux longs de deux à trois pieds & couverts d'une écorce grisâtre.

NEVROPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

NEZ (le), *Squalus-nasus*. M. *Broussonet* appelle ainsi un *chien de mer* de la section de ceux qui ont *une nageoire derriere l'anus, sans avoir des trous aux tempes*. Cette espece se trouve dans la mer qui borde la province de Cornouailles en Angleterre : c'est le *porbeagle* de *Borlase*. Le *beaumaris-shark* de *Pennant*, & le *touille-bœuf* de *Duhamel* paroissent appartenir à la même espece. Ce *chien de mer* a la peau très-lisse & très-légérement marbrée ; la queue est marquée sur les côtés d'un pli longitudinal & saillant ; le museau est relevé, assez saillant, de forme conique & percé de petits trous (ce qui a déterminé M. *Broussonet* à lui donner le nom de *nez*); son corps est arrondi, très-gros dans son milieu, & court relativement à celui des autres especes. Ces caracteres suffisent pour le reconnoître. L'ouverture de la gueule est ample & armée d'un grand nombre de dents alongées, mobiles, aiguës, dilatées à leur base, & tournées vers le fond de la gueule ; la langue est rude ; les yeux sont grands ; cinq grands évents (*expiracula*), de chaque côté : les nageoires pectorales sont grandes & également éloignées du bout du museau & de la base des nageoires de l'abdomen ; celles-ci, petites, situées autour de l'anus & au-delà du milieu du corps : la premiere nageoire dorsale est presque triangulaire & située avant le milieu du corps ; la seconde, bien plus petite que la premiere, placée au-delà de l'aplomb de la nageoire de derriere l'anus : la queue, divisée en deux lobes grands & lancéolés,

Digitized by Google

dont le ſupérieur eſt un peu plus long ; la ligne latérale commence au-deſſus des yeux & fait d'abord des zigzags ; vers le bout de la queue elle forme le pli longitudinal ſaillant, dont il eſt parlé ci-deſſus : on voit encore un enfoncement à la baſe de la nageoire de la queue en deſſus & en deſſous. On voit ce *chien de mer* au Cabinet du Roi ; il eſt long de deux pieds & demi.

NEZ COUPÉ, *Staphilodendron.* Eſt, ſelon quelques Auteurs, le *faux-piſtachier* ou une eſpece de *piſtachier ſauvage*, dont le fruit eſt véſiculaire & nauſéabonde : mais en conſidérant tous ſes caracteres, on trouve qu'il n'a preſque aucun rapport avec le *piſtachier.* Voyez *ce mot* & *celui de* FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIAO. *Voyez* ce que c'eſt à l'*article* ANE, *ſur la fin.*

NHAMDUI. Eſpece d'*araignée* venimeuſe du Bréſil : ſon corps eſt long d'un pouce & demi, garni ſur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-luiſant, orné aux côtés de ſix cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; ſa partie antérieure eſt de couleur jaune ou rouge-brune : une ſingularité remarquable, c'eſt que la poſtérieure eſt luiſante & argentée, & qu'elle repréſente un viſage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet inſecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fievre quarte.

NHANDAPOA. *Voyez* NANDAPOA.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. Quelques-uns ont donné ces noms au fruit de la *liane contre-poiſon.* Le *nhandiroba* eſt l'*avila.* Voyez *ce mot* & l'*article* LIANE CONTRE-POISON.

NHANDUAGUACU de *Marcgrave.* C'eſt le *thouyou.* Voyez *auſſi l'article* JABIRU.

NHANDU-APOA. C'eſt le *nandapoa.* Voyez *ce dernier mot.*

Digitized by Google

NIAIS, (terme de Fauconnerie). *Voyez à l'article* FAUCON.

NICKEL. Il eſt mention dans le *Tom. XIII des Mém. de l'Acad. Roy. de Suede, ann. 1751*, d'une nouvelle ſubſtance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helſingie, & qui reſſemble beaucoup à la ſubſtance que les Mineurs appellent *kupfer-nickel :* Voyez *ce mot.* Suivant M. *Monnet* (*nouveau Syſtême de Minéralogie*), le *kupfer-nickel* eſt le *nickel* uni au ſoufre. Le tiſſu de cette ſubſtance eſt grenu : elle eſt ſolide & brillante quand on la caſſe : long-temps expoſée à l'air, elle ſe décompoſe & ſe couvre d'un enduit vert (c'eſt du *nickel* en chaux verte & friable) qui ſe diſſout dans l'eau, & dont on peut retirer par l'évaporation, &c. des criſtaux verts qui ſe forment en priſmes quadrangulaires. Ce ſel, ou plutôt cette chaux verte de *nickel* fondue avec le flux noir, donne un régule qui reſſemble au biſmuth, & qui ſe diſſout dans l'eau-forte, dans l'eau régale & dans l'eſprit de ſel. Ce qui eſt encore ſingulier, c'eſt que la mine elle-même, lorſqu'on la calcine, répand une fumée d'abord ſulfureuſe, enſuite d'un blanc-jaunâtre, d'une odeur déſagréable, comme arſénicale : ſi on laiſſe cette mine expoſée à une chaleur plus vive, il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair, & ſonnans : à meſure qu'on a tenté quelques expériences, on a découvert dans cette ſubſtance, du fer & du cobalt ; mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur, inſéré dans le *XVI.e Tom. des Savans de Suede, ann. 1754*, que le nouveau demi-métal ſe trouve en plus grande quantité dans le *kupfer-nickel* que dans aucune autre ſubſtance minérale ; & que M. *Cronſtedt* penche à croire que le *nickel* n'eſt autre choſe qu'un alliage des ſubſtances métalliques ou ſémi-métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait. On trouve auſſi du *nickel* dans la mine de Kuhſchacht à Freyberg en Saxe ; il n'entre en fuſion qu'après avoir parfaitement rougi.

Digitized by Google

M. *Baumé* regarde le *nickel* comme un *cobalt* dans un état particulier & dépouillé de la ſubſtance qui fournit du bleu par la vitrification. *Conſultez* la *Chimie expérimentale* de M. *Baumé*, *Tom. II*, *pag.* 299, &c. *Conſultez* auſſi la *Diſſertation chimique ſur le nickel*, ſoutenue dans l'Auditoire de *Guſtave*, par *J. Afzel Arvidſſon*, inſérée dans le *Journal de M. l'Abbé* Rozier, *Octobre 1776* : on y lit que le *cobalt* n'appartient pas à l'eſſence du *nickel*, & l'Auteur paroît préſumer que le *nickel*, le *cobalt* & la *pierre d'aimant*, ou le *régule de la pierre d'aimant noire*, ſont autant de modifications du fer.

NICOTIANE ou TABAC, *Nicotiana*, Tourn. C'eſt l'*youly* des Caraïbes : plante très-uſitée, dont on diſtingue trois eſpeces principales : ſavoir, le *grand tabac*, le *moyen* & le *petit*.

1.° La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, ou PETUN, *Nicotiana major latifolia*, C. B. Pin. 169 ; *Nicotiana major, ſive Tabacum majus*, J. B. 3, 629 ; *Petum ſive Tabacum*, Piſ. ; *Nicotiana tabacum*, Linn. 258. La racine de cette plante, qui eſt le grand & le vrai *tabac mâle*, eſt blanche, fibreuſe, d'un goût fort âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur de quatre, cinq ou ſix pieds, groſſe comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ſes feuilles ſont amples, lancéolées, ovales, non pétiolées ou ſans queue, alternes, velues, nerveuſes, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuſes au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la ſalive ; elles ſont attachées à la tige par de larges appendices : le haut de la tige ſe diviſe en pluſieurs rejetons, qui ſoutiennent des fleurs faites en godet, découpées en cinq parties, pointues, de couleur purpurine ou ferrugineuſe ; les étamines de cette fleur vont ſouvent toutes enſemble féconder le piſtil, de maniere que ſi on les obſerve dans le temps où elles tranſmettent leur pouſſiere, on les voit toucher le ſtigmate, & former une couronne autour de cet

Digitized by Google

organe ; elles s'en éloignent auſſi-tôt après la fécondation : à ces fleurs ſuccedent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de ſemences petites, rougeâtres & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainſi que la ſuivante. C'eſt une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins ; elle fleurit, comme les autres *nicotianes*, en Juillet & Août dans notre pays, & y eſt ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Bréſil, où la terre eſt bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine ſe peut conſerver dix années en ſa fécondité, & ſes feuilles près de cinq avec toute leur force.

2.° La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES, *Nicotiana major anguſtifolia*, C. B. Pin. 170 ; *Nicotiana ſive Tabacum folio anguſtiore*, J. B. 3, 630. Elle ne differe de la précédente que par ſes feuilles qui ſont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues aſſez longues.

3.° La NICOTIANE A FEUILLE RONDE ou OBLONGUE, ou PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE, ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE, *Nicotiana minor*, C. B. Pin. 170 ; *& fœmina nonnullorum ; Dubius Hyoſciamus luteolus, ſolanifolius*, Lobel Icon. 269 ; *Nicotiana ruſtica*, Linn. 258. Sa racine eſt quelquefois ſimple & groſſe comme le petit doigt ; d'autres fois elle eſt diviſée en pluſieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes : elle pouſſe une tige à la hauteur d'un à deux pieds, droite, ronde, dure, velue, groſſe comme le doigt, rameuſe, glutineuſe au toucher : ſes feuilles ſont eſpacées & alternes, oblongues, graſſes, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes : ſes fleurs, ſes fruits & ſes ſemences ſont ſemblables à celles des eſpeces précédentes ; mais les fleurs ſont jaunes-verdâtres & à diviſions obtuſes :

Digitized by Google

il leur ſuccede des capſules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues ſemences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainſi que les précédentes eſpeces, nous vient originairement d'Amérique; elle eſt annuelle: par la culture elle s'eſt comme naturaliſée dans toute l'Europe; car dès qu'une fois elle a été tranſplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai: au reſte elle ſe renouvelle aiſément de graine. *Cluſius* dit que ce *tabac* femelle eſt bon pour la plupart des maladies auxquelles ſert le véritable *petun*, mais qu'il eſt beaucoup plus foible; auſſi a-t-il peu d'odeur en comparaiſon des autres. Cette eſpece de *nicotiane* eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un excellent vulnéraire: elle déterge & cicatriſe les plaies les plus opiniâtres & même les ulceres d'un mauvais caractere; elle guérit en peu de temps les contuſions: pendant l'été on applique les feuilles vertes ſur la partie malade, & on les change matin & ſoir. On en conſerve pour l'hiver dans de l'eau-de-vie foible, dont on fait le même uſage.

Il y a: Le *tabac paniculé*, *Nicotiana paniculata*, Linn. 259. Cette plante eſt originaire du Pérou; ſa tige qui eſt annuelle, grêle & haute de deux pieds, ſe termine par un panicule chargé de beaucoup de fleurs, dont le tube eſt aſſez long, grêle, en forme de petite maſſue; le limbe eſt rougeâtre, à diviſions courtes & obtuſes: les feuilles ſont pétiolées, cordiformes & entieres.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale* de M. *Geoffroy*, diſent qu'en Eſpagne & en Portugal le *tabac* demeure toujours vert comme le citronnier; mais dans les pays froids il périt aux premieres gelées, & l'hiver on ne peut le conſerver que très-difficilement dans les ſerres, en pot ou en caiſſe. En Amérique il vient très-haut, ſur-tout l'eſpece à large feuille, & ſon

Digitized by Google

odeur eſt très-pénétrante. L'on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres eſpeces pour faire le *tabac* en corde, à mâcher & en poudre, dont l'uſage eſt ſi commun. C'eſt en Août & en Septembre qu'on ramaſſe les feuilles des plantes dont on a coupé les ſommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'eſt moins par la diverſité des feuilles de *nicotiane*, que par la préparation qu'on leur fait ſubir, en y mêlant du ſirop de ſucre, ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violette ou de bois de roſe, qu'on parvient à produire de la différence dans les ſortes de *tabac* connues ſous les noms de *ſcaferlati du Levant*, de *canaſſe*, d'*andouille de Saint-Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauban*, de *briquet du Bréſil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'eſpece de leſſive dont on arroſe les feuilles, le mélange du *tabac* d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à former ſa couleur, ſa ſaveur & ſon odeur. Celui de la Havanne & de Séville, vulgairement appelé *tabac d'Eſpagne*, eſt préparé ſans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la roſe : il eſt d'une couleur très-foncée; il tire ſon nom d'un canton ſitué dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorſqu'on veut cultiver du *tabac*, ce doit être dans une terre graſſe & humide, expoſée au midi, labourée & engraiſſée avec du fumier conſommé : on le ſeme en France à la fin de Mars; les Indiens & les Eſpagnols le ſement en Automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jette dix à douze graines de *tabac*, & on recouvre le trou : lorſqu'il eſt levé, on doit arroſer la plante pendant le temps ſec, & la couvrir avec des paillaſſons dans le grand froid. Comme chaque graine pouſſe une tige, on doit ſéparer les racines : lorſque les tiges ſont hautes d'environ trois pieds, on coupe

Digitized by Google

le ſommet avant la floraiſon, afin qu'elles ſe fortifient, & l'on arrache celles qui ſont piquées de vers, ou qui ſe diſpoſent à pourrir. On connoît que les feuilles ſont mûres quand elles ſe détachent facilement de la plante, qu'elles ſe caſſent, & que froiſſées elles exhalent déjà une odeur pénétrante : on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la côte, en faire des paquets & les mettre ſécher dans un grenier. On laiſſe la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la *nicotiane* bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, ſon pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, ſur-tout au Bréſil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre Monde. Les Eſpagnols qui la connurent premiérement à Tabaco, Iſle de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu ſur tous les autres. On l'a appelée *nicotiane*, du nom de M. *Nicot* Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoiſſance par un Marchand Flamand, la préſenta au Grand-Prieur à ſon arrivée à Lisbonne, & puis à ſon retour en France, à la Reine *Catherine de Médicis ;* de ſorte qu'elle fut nommée *nicotiane*, *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe à la Reine*. Le Cardinal *de Sainte-Croix*, Nonce en Portugal, & *Nicolas Ternabon*, Légat en France, qui furent les premiers à l'introduire en Italie, donnerent auſſi leurs noms au *tabac :* quelques-uns l'ont appelé la *bugloſe* ou la *panacée antarctique*, d'autres l'*herbe ſainte* ou *ſacrée* & *propre à tous maux*, apparemment à cauſe de ſes vertus miraculeuſes. Il y a eu des Botaniſtes qui à raiſon de ſa ſeule vertu narcotique ſemblable à celle de la juſquiame, l'ont nommée *juſquiame du Pérou*. *Thevet* a diſputé à *Nicot* la gloire d'avoir donné le *tabac* à la France ; & il eſt ſans conteſtation que *François Drack* fameux Capitaine Anglois qui conquit la Virginie, en enrichit

ſon pays. Les trois eſpeces de *tabac* ſont d'uſage, mais on ſe ſert plus communément de l'eſpece à *feuille large*, tant intérieurement qu'extérieurement.

La Nature n'a jamais produit aucun végétal dont l'uſage ſe ſoit étendu ſi univerſellement & ſi rapidement. Le *tabac* n'étoit autrefois qu'une ſimple production ſauvage d'un petit canton de l'Amérique; mais depuis que les Européens ont contracté la ſinguliere habitude d'en prendre, ſoit en poudre par le nez, ſoit en feuilles au moyen d'une pipe, ou en maſticatoire, l'on en a prodigieuſement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît, ſont Vérine, le Bréſil, Borneo, la Virginie, le Mexique. On en cultive auſſi dans les campagnes, en Italie, en Eſpagne, en Hollande, en Angleterre & dans l'Ukraine, même dans le Palatinat du Rhin; car le *tabac* vient par-tout & ſe vend très-cher, quoiqu'il coûte fort peu. Il eſt à préſent défendu d'en cultiver preſque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ſes feuilles. Quel que ſoit l'intérêt de cette défenſe, il eſt certain que le *tabac* d'Amérique eſt préférable à celui de l'Europe, & qu'il eſt d'un produit conſidérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de *tabac* de l'Aſie, & notamment de la Chine où l'on en cultive & où l'on en conſomme beaucoup. Le *tabac* de ce pays ſeroit-il moins bon que celui d'Amérique ?

Le *tabac* a eu ſes détracteurs ainſi que ſes panégyriſtes. *Amurat IV* Empereur des Turcs, un Czar & un Roi de Perſe en défendirent l'uſage à leurs ſujets ſous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. *Jacques Stuart* Roi d'Angleterre, & *Simon Paulli* ont fait un traité ſur le mauvais uſage du *tabac*. On trouve une Bulle d'*Urbain VIII*, par laquelle il excommunie ceux qui prennent du *tabac* dans les Egliſes. Le Pere *Labat* dit que le *petun* fut comme une pomme de diſcorde, qui alluma une guerre très-vive entre les Savans,

Savans, & qu'en 1699, M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, n'ayant pu ſe trouver à une theſe de Médecine contre le *tabac*, à laquelle il devoit préſider, en avoit chargé un autre Médecin, dont les habitudes & les principes n'étoient ſans doute pas d'accord; car pendant tout le temps que dura l'acte, on remarqua qu'il ne quitta point ſa tabatiere, & qu'il ne ceſſa pas un moment de prendre du *tabac*.

Nous ne nous arrêterons point ſur l'uſage du *tabac* en poudre pris par le nez, ſoit par plaiſir ou par uſage, ſoit par néceſſité. Perſonne n'ignore qu'il excite l'éternuement, & procure une abondante évacuation de ſéroſité (*mucus narium*), ſur-tout dans ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. Si l'excès ou l'abus du *tabac* en poudre ou en feuilles eſt vraiment dangereux, il peut être utile d'en uſer modérément. Le mouvement convulſif que le *tabac* excite dans les nerfs, quoique irrégulier, peut être bon, ne fût-ce que pour nous délivrer d'une humeur ſuperflue; alors il devient remede: mais pour être en ſanté eſt-il néceſſaire d'avoir toujours le remede à la main, & peut-on regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulſions?

Toutes les eſpeces de *tabac* purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en ſubſtance, le *tabac* convient dans l'apoplexie & la léthargie, même dans l'épilepſie: mais on ne peut trop en redouter les effets; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remede, le caractere âcre & cauſtique de cette plante s'eſt décelé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la premiere fois; ils deviennent ivres, & s'ils ne rejetoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triſte état. Combien de malades tombés dans des aſſoupiſſemens léthargiques, n'ont recouvert le ſentiment & la connoiſſance que pour mieux ſentir d'autres convulſions accompagnées de vomiſſemens, de ſueurs froides,

Digitized by Google

d'un pouls foible & frémiſſant, & d'autres accidens plus funeſtes ? S'il faut être ſur ſes gardes quand on emploie ce remede, même dans les affections ſoporeuſes, que doit-on penſer de ſes effets, quand en bonne ſanté on en fait un uſage continuel, ſouvent immodéré & toujours ſans correctif ? Le plus grand bien qu'on puiſſe en attendre eſt de faire couler les catarres, la migraine, &c. comme le font moins dangereuſement la poudre de bétoine, de muguet, &c. : mais le moindre mal qu'il puiſſe produire eſt, dit-on, de deſſécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire & de détruire, ſinon entiérement, au moins en partie la fineſſe de l'odorat. Combien ne doivent pas s'applaudir les Savans qui s'abſtiennent de l'uſage du *tabac !*

On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, *année 1770*, *page 179*, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralyſie, occaſionnés par l'uſage immodéré du *tabac*. *Jean Bauhin* vante la *nicotiane* pour détruire comme par enchantement toutes les vermines qui déſolent les hommes & les animaux. En Italie on ſe ſert de ſa ſemence pour appaiſer le priapiſme : c'eſt de là qu'on a donné à la troiſieme eſpece de *tabac* le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'uſage du *tabac* peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les ſoldats & les matelots moins ſenſibles à la diſette des vivres qui n'eſt que trop fréquente dans les armées ou ſur les vaiſſeaux, & pour les préſerver des attaques du ſcorbut. (M. *Bourgeois* dit que le *tabac* d'Eſpagne appliqué ſur les gencives ſaignantes des ſcorbutiques, les guérit entiérement & raffermit les dents ébranlées.) Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degrés, & qu'en même temps il faut tâcher de ne s'en pas faire un beſoin habituel. La fumée de l'eſpece de *tabac* que les Hollandois appellent *canaſter* (*canaſſe*), introduite par l'anus dans les inteſtins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure

Digitized by Google

& la deſcription dans la *Chirurgie d'Heiſter*; eſt un grand remede dans le miſéréré, ſur-tout celui qui a pour cauſe une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le paſſage du canal inteſtinal. Cette fumée introduite dans l'anus & la trachée-artere eſt auſſi utile pour rappeler à la vie les noyés. On eſtime la cendre de *tabac* très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perſe & même en Chine on ſe ſert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des Iſles Antilles ont une autre façon très-ſinguliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de *tabac* dans certaines écorces d'arbre très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, ſerrent les levres, & par un mouvement de la langue contre le palais ils font paſſer la fumée par les narines. Dans les deux Preſqu'Iſles de l'Inde & dans les Iſles de l'Océan Oriental, preſque tous les peuples Idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de *tabac* appelés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargoulis double, dont la conſtruction eſt auſſi bizarre que diſpendieuſe ; l'un ſert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le *tabac* & le charbon allumé : cette fumée de *tabac* eſt très-douce & beaucoup plus agréable ; ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. *Voy.* BANGUE.

Le *tabac* infuſé dans l'urine d'homme eſt très-efficace, dit M. *Bourgeois*, pour détruire toute eſpece de vermine, ſoit celle des enfans, ſoit celle des brutes. Les Maréchaux & les Vachers de la Suiſſe s'en ſervent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede eſt auſſi très-bon pour détruire les fourmis & les fourmilieres. *Conſultez l'article* FOURMI, pour la maniere d'en faire uſage contre ces inſectes.

Digitized by Google

NICTALOPE. *Voyez l'article* ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *Nidus avis*, Linn. 1339. C'eſt une plante qui croît dans les bois, communément au pied des ſapins : ſa racine eſt vivace & compoſée de groſſes fibres cylindriques, fragiles, pleines de ſuc, entremêlées de maniere qu'elles ne repréſentent pas mal un nid d'oiſeau ; elle pouſſe deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creuſées, ou d'écailles pointues, rougeâtres & deſſéchées, luiſantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ſes fleurs ſont rangées aux ſommités des tiges comme dans l'orchis, compoſées chacune de ſix feuilles pâles : à ces fleurs ſuccede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des ſemences ſemblables à de la ſciûre de bois. On a donné auſſi le nom de *nid d'oiſeau* à une eſpece de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle eſt déterſive, réſolutive & vulnéraire, appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. *Nidus*. Nom que l'on donne à un petit réduit compoſé de diverſes matieres où l'oiſeau pond, couve & éleve ſes petits dans leur premier âge. *Voyez à l'article* OISEAU. On donne le nom d'*aire* au *nid* ou à l'endroit qu'habitent les grands oiſeaux de proie, tels que l'*aigle*, le *faucon*, l'*autour*, &c. *Voyez ces mots.*

Il y a peu de *nids* dont la Médecine faſſe uſage, excepté celui d'*hirondelle*. Voyez *ce mot* & celui dont nous avons parlé ſous le nom d'ALCYON SALANGANE.

A l'égard des *nids d'oiſeau pétrifiés* avec les *œufs* de ces animaux, rien n'eſt plus faux que leur exiſtence ; à moins qu'on ne regarde comme *pétrifiés* les *nids* & les *œufs* que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de temps ſe trouvent *incruſtés* de façon à faire croire qu'ils ſeroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

Digitized by Google

NIEKE CORONDE. C'eſt la *fauſſe cannelle* du Ceylan.

NIELLE, *Nigella*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue douze eſpeces tant ſauvages que cultivées : nous n'en citerons que trois qui ſont annuelles.

1.° La NIELLE DES CHAMPS ou LA NIELLE SAUVAGE ou BATARDE, la BARBUE ou POIVRETTE COMMUNE, *Nigella ſylveſtris ; Nigella arvenſis*, Linn. 753 ; *Nigella arvenſis, cornuta*, C. B. Pin., Pitt. Tourn. ; *Melanthium ſylveſtre*, Dod. Pempt. 303. C'eſt une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, ſur-tout après la moiſſon. Sa racine eſt fibreuſe, petite, blanchâtre : elle pouſſe une tige, tantôt ſimple & tantôt rameuſe, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ſes feuilles qui reſſemblent aſſez à celles de l'aneth, ſont découpées en petits filamens alternes : ſes fleurs qui paroiſſent vers la fin de l'été, ſont comme étoilées, compoſées de cinq feuilles ; bleuâtres, grandes & agréables : il leur ſuccede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets qui au ſommet s'écartent les uns des autres, mais qui ſont unis enſemble depuis le milieu juſqu'en bas, partagés ainſi dans leur longueur par autant de loges qui renferment pluſieurs ſemences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que les ſuivantes : toutes ſont annuelles.

2.° La NIELLE ROMAINE ou NIELLE DES JARDINS ou NIELLE CULTIVÉE & DOMESTIQUE ou CUMIN NOIR ou le FAUX CUMIN, *Nigella Romana, flore minore ſimplici, candido ; Nigella ſativa*, Linn. 753. Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aiſément, reſſemble à la précédente ; ſes fleurs ſont d'un blanc pâle ; ſes ſemences ſont noires ou jaunes & anguleuſes, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques perſonnes l'ont déjà employée dans les cuiſines aux mêmes uſages du poivre : la meilleure vient d'Italie. C'eſt le *gith* des Arabes.

Digitized by Google

3.° La NIELLE-DE CANDIE ou DU LEVANT, *Nigella Cretica*, C. B. Pin. 146, Tourn.; *Nigella Damaſcena*, Linn. 753. C'eſt une eſpece de *nielle* plus petite que les précédentes, & qui ſe diſtingue encore par ſes fleurs bleuâtres & par l'odeur de ſa graine, que l'on prendroit pour du cumin, tant elle eſt forte : elle a les mêmes propriétés des autres *nielles* : on la cultive dans quelques campagnes en terre graſſe : elle fleurit dès le mois de Juin.

La ſemence de *nielle*, qui de toutes les parties de la plante eſt la ſeule dont nous nous ſervions en ce pays-ci, doit être bien deſſéchée avant qu'on en faſſe uſage, car elle contient une humidité qui, ſelon *Tragus*, eſt fort pernicieuſe : ſon infuſion eſt apéritive & rétablit les regles, elle convient auſſi dans la colique venteuſe : cette même infuſion remédie parfaitement au rhume de cerveau & à l'enchifrénement : pour cela on tire cette liqueur par le nez, ayant ſoin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que ſans cela, ce qu'on attire par le nez, paſſeroit dans la bouche & dans le goſier : on retire beaucoup d'huile eſſentielle de la *nielle*, & elle eſt excellente pour réſiſter au mauvais air & tuer les vers. M. *Cartheuſer* dit auſſi en avoir retiré par expreſſion, & l'appelle *unguineuſe*.

NIELLE DES BLÉS, FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE, ou GARIDELLE, ou LAMPETTE, *Lychnis ſegetum major*, C. B. Pin. 204; *Pſeudo-melanthium nigellaſtrum*, Chab. 443. Eſpece de *lychnis* que M. *Linnæus* appelle *Agroſtemma githago*, 624. Cette plante annuelle naît dans les champs & ſe trouve par-tout dans les blés : ſa racine eſt petite, mais ſa tige eſt haute de deux à trois pieds, droite, ſimple, velue, genouillée, creuſe & rameuſe : ſes feuilles qui ſont oppoſées deux à deux, ſont étroites, longues, pointues & embraſſent la tige par une large baſe qui eſt revêtue de longs poils blanchâtres : ſes fleurs qui paroiſſent depuis Mai juſqu'en Juillet, ſont grandes, purpurines, quelquefois

Digitized by Google

blanchâtres, quelquefois rougeâtres, à cinq pétales, échancrées, contenues dans un calice d'une seule piece divisée en cinq lanieres oblongues qui dépassent la fleur: à ces fleurs succedent des capsules séminales, oblongues, à peu près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent plusieurs semences noirâtres, rudes & assez inodores. Cette plante est annuelle comme la *nielle commune* : elle convient dans la curation des ulceres, des fistules, & pour arrêter les hémorragies. *Sennert* a passé dans le Danemarck pour un Magicien, pour avoir guéri, comme par miracle, de telles maladies. La façon de s'en servir est de tenir sous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutieres*, Membre de la *Société d'Agriculture* de Paris, prétend que la graine de la *nielle des blés* produit une farine plus blanche & plus légere que celle du froment, qu'on peut faire une poudre à poudrer supérieure en qualité; & enfin, qu'un arpent de terre ensemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture pourroit donc être avantageuse : elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne encore le nom de *nielle* à une maladie qui attaque certains végétaux : *Voyez* ce que nous en avons dit *au mot* ARBRE & notamment *à l'article* BLÉ.

NIGAUT. C'est le *petit cormoran*. Voyez *ce mot*.

NIGROIL. C'est l'*oblade*. Voyez *ce mot*.

NIGUA ou NIGUAS. *Voyez* NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. *Voyez* ZING.

NIL-GAUT. *Voyez* NYL-GHAU.

NIMBO d'Acosta, *Melia azadirachta, foliis pinnatis*, Linn., Mill. Dict. n.° 2; *Olea Malabarica, fraxini folio*, Pluk.; *Arbor Indica, fraxino similis, oleæ fructu; seu Azedarach floribus albis, sempervirens.* Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* ou *aria-*

Digitized by Google

bepou, en Malabar; c'eſt le *margouſier à feuilles de frêne* des Européens habitans de l'Inde. Cet arbre eſt aſſez élevé, & vert toute l'année: par ſes feuilles, il reſſemble aſſez au frêne: ſon bois eſt d'un blanc-jaunâtre; l'écorce eſt noirâtre, & la cime étalée & diffuſe: ſes fleurs ſont petites, d'un blanc-jaunâtre, compoſées de cinq pétales, & elles viennent en grappes alongées & paniculées, aux ſommités des rameaux; leur odeur eſt ſemblable à celle du triolet odorant: aux fleurs ſuccedent des fruits d'abord jaunâtres, enſuite purpurins & de la forme d'une petite olive: ſes feuilles ſont vertes, ameres au goût, dentelées par les bords & eſtimées. Trempées dans le ſuc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire; priſes intérieurement elles ſont ſpécifiques contre les vers. Les habitans du Malabar tirent de ſon fruit une huile par expreſſion bonne pour les piqûres & dans les contractions des nerfs.

NIMSE. Nom qu'en Barbarie on donne au *furet*. Voyez *ce mot*.

NINGAS ou NIGUAS ou NIGUE. C'eſt une ſorte de *mitte* des Indes Occidentales, fort incommode pour les hommes: elle eſt exceſſivement abondante dans les bois où elle vit ſur les feuilles tombées & deſſéchées; auſſi-tôt qu'un homme ou un animal ſe repoſe ſur ces feuilles, il eſt couvert de *ningas*: cette vermine ſe cache auſſi dans la pouſſiere, & ſaute à la maniere des puces; elle s'introduit entre cuir & chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nus, elle y pond des œufs en ſi grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne ſoit par un cautere, ou qu'on ne coupe les chairs où elle s'eſt nichée: cette vermine qui cauſe des démangeaiſons très-vives, eſt preſque la même que le *tous* du Bréſil & la *chique* ou *mitte-pique* ou *tique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Leſſer, dans ſa *Théologie des Inſectes*, dit que c'eſt par le moyen des *ningas* que les Anatomiſtes ont eu

Digitized by Google

occaſion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le ſang prenoit ſon cours par les extrémités des arteres ; mais cet inſecte, dit *Leſſer*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les obſervations de M. l'Abbé *Chappe* dans ſon *Voyage de la Californie*, que ces *niguas* dont la couleur eſt noire, dont la groſſeur & la figure tiennent de la puce, & qui ſont ſi communs & ſi incommodes à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne ſont pas les mêmes que les *chiques* des Antilles, quoiqu'ils s'introduiſent de même dans la peau des pieds & des mains, & qu'ils y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Rozier*, 1.° c'eſt qu'au Mexique les Indiens n'y connoiſſent point pour remede l'infuſion du tabac ou les feuilles de tabac broyées, remede ſi ſimple qui préviendroit les ſcarifications & les amputations qui rendent leurs pieds monſtrueux : 2.° que la plaie qu'y font les *niguas*, devient, dit-on, mortelle ſi on y laiſſe couler de l'eau. Le premier ſoin après avoir arraché la *nigua*, eſt de remplir avec du ſuif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez* ſon hiſtoire à la ſuite *du mot* GENS-ENG.

NIOU. *Voyez à l'article* GNOU.

NIRUALA. C'eſt un arbre de pluſieurs pays des Indes, ſur-tout du Malabar, dont les feuilles diſtillent un ſuc, qui reçu ſur un linge qu'on applique ſur les aines, provoque fort promptement l'urine. Quel eſt cet arbre ?

NITRE ou SALPÊTRE, *Nitrum*. C'eſt un ſel à qui la criſtalliſation donne une figure priſmatique, hexangulaire, avec une petite pointe aiguë ; il eſt d'une ſaveur fraîche, ſalée & amere. Le *nitre* eſt en partie fixe, & en partie volatil : il fuſe ſur les charbons ardens, il entre en fuſion au feu ; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne. Cette détona-

Digitized by Google

tion du *nitre* eſt, dit M. *de Buffon*, le plus terrible phénomene que la Nature ſollicitée par notre art, ait juſqu'ici manifeſté. Si le feu de *Promethée* fut dérobé aux Cieux, celui-ci ſemble pris au Tartare; portant par-tout la ruine & la mort, combiné par un génie funeſte, ou plutôt ſoufflé par le démon de la guerre, il eſt devenu le grand inſtrument de la deſtruction des hommes & de la dévaſtation de la Terre.

Bien des Naturaliſtes regardent l'origine du *nitre* comme due au regne minéral. La plupart des Chimiſtes, & notamment *Glauber*, diſent que ce ſel appartient au regne végétal, & qu'il eſt uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entre eux le donnent au regne animal. Le célebre *Stahl* a donné une ſavante théorie ſur la génération de ce ſel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoi qu'il en ſoit de ces diverſes opinions, il eſt conſtant qu'on trouve du *nitre* tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours: tantôt il eſt attaché contre des murailles dont le ciment n'eſt pas ſec, alors il eſt fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur eſt humide & voiſin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques; on l'en détache avec des balais, c'eſt ce qu'on appelle *nitre* ou *ſalpêtre de houſſage*: tantôt, mais plus rarement, le *nitre* ſe rencontre ſur certaines roches déſertes dans les Indes. M. *Dombey*, Botaniſte François, a mandé de Lima à M. l'Abbé *Rozier*, que ſur les côtes de la mer Pacifique, près de Lima, on rencontre une grande quantité de *ſalpêtre* que l'on pourroit ramaſſer avec la pelle, & dont on ne fait aucun uſage: c'eſt principalement ſur les terres qui ſervent de pâturages & qui ne produiſent que des graminées, que l'on trouve le plus abondamment de ce ſel. On en a trouvé dans une mine de charbon près celle de Tutweiler, dont la montagne

Digitized by Google

brûle toujours, & dans une eſpece de granite deſtructible de Finlande. Ainſi l'on trouve du *nitre* dans les terres & dans les pierres, à la ſuperficie de la terre; dans les végétaux, ſur-tout parmi les borraginées, dans les plantes ameres, telles que la fumeterre, le creſſon de fontaine, l'héliotropium. *Rauvolf* dit que les Mahométans tirent un *nitre* des feuilles & des rameaux du ſaule incinérés: d'autres retirent du *ſalpêtre* de la terre où les animaux vont uriner.

La terre *nitreuſe*, celle qu'on dit être la ſeule matrice propre à produire du *nitre*, qui l'a déjà produit, & qui eſt abſolument néceſſaire pour en produire, doit être viſqueuſe & alkaline : c'eſt cette terre bien remuée, bien diviſée, qui coopere ſi merveilleuſement à l'amélioration ou à la fécondité des végétaux, & avec laquelle, ſuivant M. *Bowles*, les Eſpagnols fabriquent beaucoup de *ſalpêtre*. M. *Godefroi Pietsch*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749, par un Mémoire ſur le *ſalpêtre*, aſſure être parvenu à faire du *nitre* même avec du vitriol (quelques-uns diſent du vinaigre), de l'urine putréfiée & de la chaux, le tout expoſé pendant quelque temps à l'air. *Voyez* auſſi quelques détails ſur les *nitrieres* artificielles *à l'article* SALPÊTRE. En France, le Gouvernement vient de donner les plus grands encouragemens pour travailler à l'augmentation d'une ſubſtance devenue très-néceſſaire. On n'imagine pas combien de tentatives ont été faites, & combien de petites fabriques particulieres ſe ſont déjà établies dans le Royaume.

Tout le ſel de pierre, autrement dit le *ſalpêtre* du commerce qui ſe fait à Paris, ſe retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, ſur-tout des caves, &c. On leſſive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une baſe alkaline: puis par la voie de l'épuration, ſuivie d'une évaporation graduée, on parvient à en obtenir des criſtaux

Digitized by Google

de *nitre* plus ou moins tranſparens, &c. *Conſultez* pour ce procédé le *Dictionnaire de Chimie.*

Le *nitre* entre dans la compoſition de la *poudre détonante* & de celle *à canon*, (cette derniere eſt compoſée de *nitre*, de *ſoufre* & de *charbon;* le redoutable effet de cette poudre, tient à ce que tout ſon *nitre* s'enflamme, & s'enflamme à la fois, ou dans le moins de temps poſſible; la détonation, l'explosion ſont d'autant plus redoutables, que cette matiere ſe trouve plus renfermée, & que les réſiſtances qu'on lui oppoſe ſont plus grandes. Le *nitre* entre dans les flux employés par les Artiſtes pour fondre quantité de métaux: le *nitre* eſt la baſe de l'eau-forte, de l'eau-régale: on s'en ſert auſſi pour préparer des glaces & pour ſaler les viandes & quelques poiſſons, ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce ſel eſt d'un uſage très-étendu & très-fréquent; il calme l'efferveſcence du ſang & tempere l'ardeur de toutes les eſpeces de fievres, même les ardeurs d'urine: on en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le *nitre* eſt la baſe de la *poudre anti-ſpaſmodique* ou tempérante de *Stahl.* On en fait le *criſtal minéral* ou *ſel de prunelle*, dont les propriétés ſont les mêmes que celles du *nitre.*

NIVA-TOKA. C'eſt le *ſureau commun* du Japon. Sa moëlle ſert dans ce pays de meche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. *Voyez* MARTEAU inſecte. Le *niveau de mer* eſt le *marteau*, eſpece de *chien de mer.*

NIVEREAU ou NIVEROLLE. C'eſt le *pinſon de neige;* Voyez *ce mot.*

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des *vers noctiluques* du Royaume de Siam: ils ſont d'un vert-doré extrêmement beau. *Voyez* VER LUISANT.

NOBLE-EPINE. *Voyez* AUBÉPINE *à la ſuite de l'article* NÉFLIER.

Digitized by Google

NOCTULE. Nom donné à une eſpece de *chauve-ſouris*. Voyez *cet article*.

NOEMBA. C'eſt, à Java, le nom du *rhinocéros*. Voyez *ce mot*.

NODDI. C'eſt la *mouette brune* de la Louiſiane, *pl. enl.* 997; l'*hirondelle de mer à tête blanche* de *Cateſby*; le *thouarou* de Cayenne. C'eſt un oiſeau qui tient à peu près autant des *hirondelles de mer* que des *mouettes*: il a, dit M. *Mauduyt*, l'extérieur & la taille des premieres & même le bec grêle & alongé, mais il n'eſt pas aplati ſur les côtés. Ainſi à s'en tenir ſtrictement aux caracteres génériques, le *noddi* eſt un *goiland*, & par ſa taille il eſt de la ſection des *Mouettes*; il n'eſt guere plus gros que la grande *hirondelle de mer*: ſa longueur totale eſt de près de quinze pouces; ſon envergure eſt de deux pieds quatre à cinq pouces; ſes ailes pliées ne vont pas tout-à-fait au bout de la queue: le deſſus de la tête eſt blanchâtre ſur le devant, & d'un gris-blanc ſur le derriere; tout le reſte du plumage eſt d'un brun plus ou moins foncé ſur les différentes parties & tirant ſur le noir ou le cendré.

Le *noddi* habite les iſlots jetés au milieu des mers entre les Tropiques & peu au-delà. Il eſt très-commun ſur l'iſlot du grand Connétable près de Cayenne; on le trouve auſſi à l'Iſle Rodrigue. *Catesby* l'a vu dans l'Amérique Méridionale, où ces oiſeaux, dit-il, dans la ſaiſon de la nichée s'approchent du rivage, y dépoſent leurs œufs à nu ſur le rocher, & pêchent en troupes, jetant des cris continuels; mais paſſé cette ſaiſon, les *noddis* s'éloignent en haute mer, & ſe portent quelquefois à plus de cent lieues des terres. Le *noddi* reſſemble à l'oiſeau nommé *fou*, par le peu de crainte que lui inſpire la vue de l'homme, par la maniere dont il ſe laiſſe approcher & ſaiſir, & par la ſécurité avec laquelle il ſe poſe ſur les vaiſſeaux, ſur leurs œuvres & même ſur les navigateurs qui

Digitized by Google

lui tendent la main ou le bras : la ſécurité de cet oiſeau eſt l'effet de ſon inexpérience ; par-tout où l'homme n'a pas exercé ſon empire, les animaux ſont paiſibles & confians, & ce ne ſont, dit M. *Mauduyt*, que les malheurs de l'eſpece qui les inſtruiſent à prendre la fuite.

NŒUD. *Voyez à l'article* PLANTE.

NOIR, *Niger aut Ater*. Cette couleur qui eſt oppoſée au blanc, en ce qu'elle eſt la plus obſcure de toutes, eſt connue ſous différentes épithetes & formée de diverſes matieres. Il y a : Les *noirs d'ivoire & d'os* calcinés dans un vaſe couvert. Le *noir d'Allemagne* qui eſt fait avec la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire & l'os, le tout brûlé & calciné, enſuite lavé & porphyriſé. Le *noir de charbon*. Le *noir des Corroyeurs*, c'eſt une eſpece d'encre. Le *noir d'Eſpagne*, il ſe fait de liége brûlé. Le *noir de fumée*, il eſt produit par des réſines brûlées. Le *noir de terre*, eſt une eſpece de charbon foſſile tendre & gras au toucher.

Dans nos Colonies on déſigne ſous le nom de *Noirs*, les Negres. *Voyez l'article* NEGRE.

NOIRAUD, *Chætodon nigricans*, Linn. ; *Chætodon nigreſcens, caudâ albeſcente, æquali, utrinque aculeatâ*, Arted. Poiſſon du genre du *Chétodon ;* il ſe trouve dans la mer Rouge : il reſſemble beaucoup au *chétodon rayé* ; mais il eſt plus large & ſes écailles ſont plus petites, à proportion du volume du corps. Le corps eſt d'une couleur noirâtre ou brune : la nageoire dorſale a trente-huit rayons, dont neuf épineux ; les pectorales qui ſont blanchâtres en ont chacune ſeize ; les abdominales qui ſont d'un noir aſſez décidé, chacune ſix ; celle de l'anus en a vingt-neuf, dont trois épineux ; celle de la queue en a ſix, ſans compter d'autres rayons plus petits qui ſont ſur les côtés ; la nageoire de la queue eſt très-large, blanchâtre ; & ſa forme, étant développée, repréſente un trian-

Digitized by Google

gle; les nageoires du dos & de l'anus ont la même teinte que le corps, excepté à leur baſe qui eſt blanchâtre.

NOIR-MANTEAU. *Voyez* GOILAND *à manteau noir.*

NOIRPRUN. *Voyez* NERPRUN.

NOIR-SOUCI. Eſpece de *moineau* ou de *pinſon* que M. *Commerſon* a vu à Buenos-Ayres; il fréquente les terres cultivées & les jardins: ces oiſeaux volent par paires; le mâle & la femelle montrent un attachement & une fidélité réciproques. Le nom de *noir-ſouci* exprime les deux couleurs qui dominent ſur leur plumage: le plumage ſupérieur eſt d'un noir légérement bleuâtre, mais plus foncé ſur la tête & le deſſus du cou & aux bordures des pennes des ailes & de la queue; le plumage inférieur eſt de couleur de ſouci, mais éclairci ſur le ventre & la queue: il y a dix-ſept pennes aux ailes, dont la deuxieme & la troiſieme ſont les plus longues; la queue eſt formée de douze pennes égales: le bec eſt court, fort & convexe, noirâtre mais plus foncé en deſſus qu'en deſſous: les pieds ſont d'un brun-rougeâtre; le doigt du milieu eſt uni à l'extérieur par une membrane juſqu'à la premiere articulation.

NOISETIER D'EUROPE. *Voyez* COUDRIER.

NOISETIER DE SAINT-DOMINGUE. Le Pere *Nicolſon* penſe que cet arbre ne peut ſe rapporter à aucune des plantes connues, & qu'on en doit faire un nouveau genre. « Cet arbre, dit-il, n'eſt pas commun; il croît dans les mornes & en plaine: ſa racine eſt fibreuſe, pivotante; ſon épiderme, d'un brun ſombre; l'enveloppe cellulaire, rougeâtre; le liber, blanc; le bois, filandreux, aqueux, blanc, ſans odeur ni ſaveur. L'arbre s'éleve juſqu'à plus de quarante pieds; ſon tronc alors a quatre ou cinq pieds de circonférence; il eſt droit; ſon épiderme eſt mince, griſâtre, rempli de tubercules & de calloſités: l'enveloppe cel-

Digitized by Google

lulaire eſt verte, caſſante, aqueuſe, gluante, d'une odeur un peu forte, d'un goût âcre; le liber, jaunâtre, gluant, viſqueux, de même odeur & ſaveur que l'enveloppe cellulaire; le bois, tendre, fendant, blanc, viſqueux: le centre des branches & du tronc offre une moëlle tendre, gluante, blanche, qui rougit à l'air. Le corps de l'arbre pouſſe pluſieurs branches à ſon ſommet, qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs autres branches minces, tortueuſes, caſſantes. »

« Les feuilles croiſſent par bouquets aux extrémités; elles ſont faites en cœur, échancrées par la baſe, légérement ſinuées dans leur contour, ſans dentelure, arrondies au ſommet; les plus grandes ſont longues de neuf à dix pouces & ont environ ſept pouces dans leur plus grande largeur, elles ſont d'un vert pâle, veloutées, garnies en deſſous d'une côte ſaillante, de groſſes nervures & de fibres diſpoſées en réſeau, liſſes, d'un vert foncé en deſſus, épaiſſes, bien nourries, gluantes, d'un goût fade, portées ſur un pétiole arrondi, plus ou moins long, à l'extrémité duquel on voit ſur les côtés deux petites glandes hémiſphériques, luiſantes; elles naiſſent après les fleurs, lorſque les fruits commencent à ſe former. »

« Les fleurs ſont rangées le long d'une grappe ou panicule qui a communément deux pieds de longueur, au commencement elle eſt droite, peu à peu elle s'incline, & devient enfin pendante: chaque grappe porte plus de deux cents petits boutons, diſpoſés par petits bouquets étagés; les uns s'épanouiſſent en fleurs, les autres ſont les embryons des fruits: chaque bouquet croît des aiſſelles d'une follicule mince, alongée, traverſée dans ſa longueur par un petit filet; elle ſe replie en pluſieurs ſens ſur les bouquets, & ſemble deſtinée à protéger les boutons qui les compoſent; ils ont beſoin d'être ſoutenus, car un rien les fait tomber: les fleurs ſont verdâtres, ſans odeur, ſans corolle; le calice eſt compoſé de cinq

Digitized by Google

cinq feuilles, dont deux ſont alongées, pointues & rabattues en dehors; les trois autres ſont obtuſes, creuſées en cuiller : le centre eſt occupé par quatre étamines réunies par la baſe ; les antheres ſont triangulaires, d'un rouge pâle, appliquées les unes contre les autres, & formant un triangle : toutes ces fleurs tombent après avoir fécondé les jeunes fruits : ceux-ci ſont oblongs & verts. On apperçoit à leur ſommet un petit trou par où s'inſinue ſans doute la pouſſiere prolifique des étamines; il ſe ferme à meſure que le fruit groſſit: pluſieurs avortent & tombent à terre ; il en reſte ordinairement cinq ou ſix ſur chaque grappe, qui groſſiſſent en peu de temps: quand ils ſont mûrs, ils ont aſſez la forme d'une noix de France revêtue de ſon enveloppe, ils ont alors environ un pouce & demi de diametre : le pédicule qui les porte eſt crochu, long d'un pouce : ces fruits ſont couverts d'une pellicule mince, verts, extérieurement tachetés de gris, d'une ſubſtance verdâtre, mollaſſe, viſqueuſe, acerbe, qui enveloppe une capſule ligneuſe, à trois loges qui s'ouvrent chacune en deux valves, & qui contiennent une noix ſphérique, médiocrement dure, dans laquelle eſt renfermée une amande pareillement ſphérique, légérement étranglée par un ſillon circulaire, & laiſſant appercevoir une petite cavité dans ſon centre : cette amande eſt recouverte d'une pellicule extrêmement fine, argentine & comme ſoyeuſe & du goût de l'aveline. On mange ces fruits qui ſont auſſi bons étant frais que les meilleures avelines de France, mais ils ranciſſent en vieilliſſant ».

NOIX. *Voyez* NOYER.

NOIX D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article* CACHOU.

NOIX DES BARBADES. *Voyez* RICIN.

NOIX DE BEN. *Voyez* BEN.

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot* MYROBOLANS.

Digitized by Google

NOIX DE BICUIBA. C'eſt une eſpece de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A meſure qu'il brûle, il en ſort une huile, avec laquelle M. *Jean Verdois*, Conſul de la Nation Françoiſe, atteſte avoir guéri pluſieurs cancers & certaines eſpeces de coliques. On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *année 1710*, *page 16*, que M. *de la Mare*, Officier de Marine, ayant apporté de ce fruit des Indes, fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant, chez M. *Boudin*, alors premier Médecin de feu Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez* COCO.

NOIX DE COURBARI. *Voyez* COURBARIL.

NOIX DE CYPRE ou DE CHYPRE. *Voyez* CYPRÈS.

NOIX DE GALLE, *Galla*. On donne improprement ce nom (car ce n'eſt pas un fruit) à une eſpece de coque végétale ou d'excroiſſance que l'on trouve particuliérement ſur les chênes du Levant; cette tubéroſité eſt occaſionnée par la piqûre d'une ſorte d'inſecte qui y dépoſe ſes œufs, &c. Ces *galles*, qui ſont aſtringentes, varient pour la groſſeur, la couleur, le poids, la figure & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe, quelquefois tuberculeuſe & même écailleuſe. Si l'on ouvre les *noix de galles* encore récentes, on trouve à leur centre une ou pluſieurs larves ou nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les *noix de galles* ſont vieilles, elles ſont perforées chacune d'un trou rond que le vermiſſeau, métamorphoſé en mouche, a fait pour ſe procurer une iſſue & s'envoler. Les *noix de galles* nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfere celles qui ſont épineuſes, noires, dures & peſantes, aux *noix de galles* blanches, légeres, peu dures & rougeâtres de nos climats & qu'on appelle *caſſenoles*; elles donnent à la ſolution de vitriol martial une couleur violette & noire. La *noix de galle* réduite en poudre offre un moyen facile & ſûr pour reconnoître la qualité martiale

Digitized by Google

des eaux. On les estime fébrifuges & propres à resserrer & fortifier les parties qui sont trop relâchées ; mais M. *Bourgeois* prétend qu'on n'en doit faire usage qu'extérieurement ; elles arrêtent les accès sans évacuer la matiere morbifique, & produisent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fievre : elles sont la base de l'encre, elles servent aussi aux Coffroyeurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez à l'article* CHÊNE *& au mot* GALLES. *Voyez aussi* BAISONGE *à l'article* PUCERON.

NOIX DE GIROFLE ou NOIX DE MADAGASCAR. *Voyez* CANNELLE GIROFLÉE.

NOIX IGASUR ou FÉVE DE SAINT-IGNACE. *Voyez à la suite du mot* NOIX VOMIQUE.

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du *cacaotier*, & tantôt à celui du *cocotier*. Voyez *ces mots.*

NOIX DE MARAIS ou FÉVE DE MALAC. *Voyez* ANACARDE.

NOIX MÉDICINALE ou COCO DES MALDIVES. *Voyez* COCO.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez* RICIN.

NOIX MÉTHEL ou DATURA. *Voyez à l'article* POMME ÉPINEUSE.

NOIX DES MOLUQUES. C'est la *noix vomique*. Voyez *ci-après.*

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot* MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *Nux insana*, est un fruit des Indes, gros comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, semblable à celle de la prune sauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerisier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La *noix narcotique* cause un assez mauvais effet à

Digitized by Google

ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles* NOYER & PACANE.

NOIX PÉTRIFIÉE. Il y a quelques années qu'en creuſant des anciens puits de ſalines abandonnés depuis cent ſoixante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toiſes de profondeur des *noix pétrifiées*, très-ſingulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui ſoit pétrifiée, tandis que l'écale ou la coque ligneuſe & le zeſt même n'ont point changé de nature. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, page 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot* PISTACHIER.

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez* RICIN.

NOIX DE SERPENT ou NOIX NHANDIROBA. On a donné ces noms à l'*ahouai* & au fruit de l'*avila*. Le *nhandiroba* eſt l'*avila*, Voyez *ce mot* & l'*article* LIANE. CONTRE-POISON.

NOIX DE TERRE. *Voyez* TERRE-NOIX.

NOIX VOMIQUE, *Nux vomica, aut Malus Malabarica fructu corticoſo, amaricante, ſemine plano, compreſſo.* C'eſt une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une ſubſtance dure comme de la corne, de couleur griſe, un peu lanugineuſe, remarquable par une eſpece de nombril qui eſt au centre. Ces amandes ſe trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît ſur un arbre très-gros (ſon tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît, ſous le nom de *modira-caniram*, au Malabar & à la Côte de Coromandel, & porte des fleurs d'une ſeule piece en entonnoir. On ſoupçonne que cet arbre eſt le même que celui qui donne le *bois de couleuvre* : Voyez *ce mot*. Mais ce ſont, ſelon M. *Linnæus*, deux eſpeces du genre qu'il nomme *ſtrychnos*.

Digitized by Google

Les *noix vomiques*, ainſi que tous les médicamens amers, ſecouent violemment les nerfs ſenſibles de l'eſtomac des animaux, & les font périr. La *noix vomique* eſt, pour les quadrupedes & les oiſeaux, ainſi que pour l'homme, un poiſon dont une très-petite doſe bouleverſe l'eſtomac & occaſionne des mouvemens convulſifs & des angoiſſes terribles. Diverſes expériences faites ſur des chiens, prouvent que ce poiſon produit le même phénomene dans les autres animaux, c'eſt-à-dire, des mouvemens convulſifs, l'épilepſie & la mort. La diſſection des animaux à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le ſang ou dans le ſuc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement ſemblable à ceux qu'occaſionnent les poiſons coagulans, tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poiſon ne corrode point les membranes de l'eſtomac, mais il irrite les fibres nerveuſes, dont il détruit le mouvement uniforme & oſcillatoire. Dès que le ſuc ſtomacal a commencé à diſſoudre la *noix vomique*, les effets du poiſon commencent à ſe faire ſentir; c'eſt au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la *noix vomique* eſt très-dangereuſe, quoique quelques-uns oſent aſſurer qu'elle n'eſt funeſte qu'aux bêtes & point aux hommes; ſon uſage doit donc être abſolument banni, à moins qu'on n'en faſſe uſage à l'extérieur, la poudre de ces *noix* étant réſolutive. On lit dans l'*Encyclopédie*, *Vol. IV*, *p.* 251, *col.* 2, qu'on peut ſauver la vie des oiſeaux qui auroient avalé de ce poiſon, en leur faiſant boire de l'eau par force, & qu'on ſauve pareillement le chien en lui faiſant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la *noix igaſur* ou *igaſar* des Philippines, autrement dite *féve de Saint-Ignace*, eſt auſſi une eſpece de *noix vomique*. L'*iſagur*, ſi connu chez les Indiens ſous le nom de *mananaag*, *manaog* & *cathologan* ou *catbalogen*, & chez les Eſpagnols

Digitized by Google

ſous celui de *pepitas de Biſayas*, eſt un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une ſubſtance qui tient de la corne, ſemblable à l'hermodacte, d'une ſaveur de pepin de citron, mais très-amere, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieilliſſant. La plante qui donne l'*igaſur* s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle eſt très-rampante; ſon tronc eſt ligneux, liſſe, poreux, de la groſſeur du bras : ſes feuilles reſſemblent à celles du malabathrum, ſa fleur à celle du grenadier, & il lui ſuccede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre ſubſtance dure, comme pierreuſe; l'intérieur de ce fruit eſt rempli d'une chair un peu amere, jaune & molle, dans laquelle ſont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en ſe ſéchant.

Ce ſont les Jéſuites Portugais Miſſionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus juſqu'alors. Le Pere *George Camelli*, l'un d'entre eux, raconte des choſes ſurprenantes du cas que les Indiens en font. Le commun du peuple, dit-il, donne indifféremment la *noix igaſur* pour guérir généralement tous les maux du corps humain, ſans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la doſe; pluſieurs la portent même ſuſpendue au cou, & croient que par le moyen de cette amulette ils ſont préſervés & exempts de tout poiſon, de la peſte, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & ſpécialement du *ſopto*, eſpece de poiſon dont on rapporte qu'il tue en le reſpirant ſeulement; &, ce qui eſt bien plus, du démon même. Cependant notre Miſſionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulſifs, entre autres le ris ſardonique & le ſpaſme dans les Eſpagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens : en général ſes vertus ſemblent différer peu de celles de la *noix va-*

Digitized by Google

mique ; mais ces amandes n'ont aucune reſſemblance entre elles ; au reſte ce remede, dit M. *de Haller*, n'a pas pu prendre en Europe. On nous a aſſuré que trois de ces amandes ſuffiſoient pour faire uriner un bœuf, mais qu'un plus grand nombre engorge les voies urinaires.

NOIX VOMIQUE FOSSILE. C'eſt la *pierre lenticulaire*. Voyez *ce mot*.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiſeau appelé *grand goſier* en Afrique & en Amérique par tous les Voyageurs, *pélican* ou *onocrotale* par les Naturaliſtes. *Voyez* PÉLICAN.

NOMBRIL ou OMBILIC, *Umbilicus*. C'eſt le nœud formé par la peau & la réunion des vaiſſeaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt né. Chez les hommes le *nombril* eſt apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il eſt preſque inſenſible & ſouvent entiérement obliteré ; les ſinges n'ont même qu'une eſpece de calloſité ou de dureté à la place du *nombril*. Il eſt probable que les hommes n'auroient pas le *nombril* plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naiſſance de l'enfant ; *Voyez à l'article* HOMME. Le *nombril* eſt ſujet, particuliérement dans les femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale*.

NOMBRIL MARIN, *Umbilicus marinus*. C'eſt un *limaçon* ombiliqué. *Voyez au mot* LIMAÇON DE MER.

Les Naturaliſtes donnent auſſi le nom de *nombril marin* aux *opercules* des coquillages marins & operculés. *Voyez à l'article* COQUILLAGE.

NOMBRIL DE VÉNUS, *Umbilicus Veneris*. Plante autrement connue ſous le nom de *cotyledon* ou *cotyloïde ombiliqué*, & dont on diſtingue deux eſpeces principales que nous allons décrire : elles ſont de la famille des *Joubarbes*.

Digitized by Google

1.° Le GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *Cotyledon major*, Tourn. 90; C. B. Pin. 285; *& vera radice tuberosâ*, J. B. 3, 683. Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & les vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, est assez commune dans plusieurs provinces de France & de l'Europe Méridionale; elle ne s'éleve pas si aisément dans les jardins: sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibreuse en dessous; elle pousse des feuilles rondes, épaisses, grasses, pleines de suc, creusées en bassin comme un nombril, attachées par des queues longues, verdâtres, d'un goût visqueux & insipide; d'entre lesquelles s'éleve une tige menue, haute de sept à dix pouces, qui se divise en plusieurs rameaux courts, revêtus de petites fleurs pendantes, monopétales, en cloche, de couleur ou vert-jaunâtre ou blanchâtre ou tirant sur le purpurin: ces fleurs sont remplacées par des fruits à quatre ou cinq capsules membraneuses, qui renferment des semences fort menues: la tige porte de petites feuilles particulieres, alternes, presque cunéiformes. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conserve ses feuilles pendant l'hiver; elle fleurit en Avril & Mai; alors ses feuilles se flétrissent.

2.° Le COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *Cotyledon flore luteo, radice repente, majus*, Dodart. Sa racine est longue, vivace & rampante. Ses feuilles sont plus épaisses que les précédentes & crénelées en leurs bords: la tige est rougeâtre, haute d'un pied; les fleurs sont jaunes & disposées en épi terminal: à ces fleurs succedent des fruits composés aussi de quatre ou cinq capsules oblongues, ventrues, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins des Curieux, où elle n'est pas difficile à conserver, mais elle périt comme la

Digitized by Google

précédente eſpece. On diſtingue pluſieurs autres eſpeces de *cotylets :* celui d'Eſpagne : pluſieurs du Cap de Bonne-Eſpérance : celui d'Egypte ; & l'eſpece à feuilles laciniées des grandes Indes.

Les feuilles du *cotyledon* ont un goût viſqueux & aqueux ; elles ſont rafraîchiſſantes, & produiſent, ainſi que la *joubarbe*, de très-bons effets dans les inflammations externes, ſur les brûlures & les hémorroïdes.

NONNAT ou MENUISE. *Voyez à l'article* POISSON.

NONNETTE de *Belon ;* c'eſt la *méſange* (groſſe). La *nonnette cendrée* eſt la *charbonniere* (petite).

NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

NORD ou SEPTENTRION, l'un des quatre points cardinaux du Monde. *Voyez aux articles* GLOBE & VENT.

NORD-CAPER. Eſpece de baleine qui ſe pêche ſur les côtes de Norwege & d'Iſlande : c'eſt la *baleine glaciale* de *Klein.* Voyez *au mot* BALEINE.

NORI. Nom du *chacal* à Maduré, *Voyez* CHACAL.

NORRIN. C'eſt l'*alvin.* Voyez *à l'article* POISSON.

NORRKA. Les Naturaliſtes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche compoſée, comme graniteuſe, où le mica abonde ; nous en avions des échantillons qui contenoient du talc.

NOSTOCH. Eſpece de *fucus terreſtre.* Voyez *à la ſuite de l'article* MOUSSE.

NOTOPEDE. *Voyez* TAUPIN.

NOU des Hottentots. *Voyez à l'article* GNOU.

NOYAUX. Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & ſolides des coquillages, *Metroliti :* la matiere qui compoſe ces *noyaux* varie beaucoup, elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces foſſiles étoient enfermés ; elle s'eſt inſinuée ſous la forme d'une vaſe liquide dans la cavité de la coquille, & s'eſt endurcie & moulée à meſure que l'eau s'en retiroit : il n'eſt pas toujours poſſible de bien déterminer

Digitized by Google

à quelle ſorte de coquille tel *noyau* peut ſe rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractere que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui ſouvent en fait la différence ſpécifique.

On dit auſſi *noyaux* (*Nuclei*) d'amande, de pêche, de ceriſe, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau* (*Oſſiculum*) eſt la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'*amande*. On dit *fruits à noyaux*; leur péricarpe ou enveloppe eſt charnue, *Drupa*.

Enfin on appelle *noyau*, la partie la plus dure qui ſe trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *Nux juglans*. Le *noyer* eſt un arbre qui devient très-beau, agréable par ſon feuillage, & qui eſt d'une très-grande utilité, tant par ſes fruits que par ſon bois.

Il y a pluſieurs eſpeces de *noyers* qui different ſoit par leurs fruits, ſoit par leurs feuilles. On diſtingue le *noyer* ordinaire, dit auſſi *noyer royal*, *Nux juglans, ſive Regia vulgaris*, C. B. Pin. 417; *Juglans regia*, Linn. 1415: ſes feuilles ſont grandes, compoſées de cinq à ſept folioles, ovales, oblongues & très-entieres. Il y a le *noyer* à gros fruits, dits *noix de jauge*; ſes noix ſont extrêmement groſſes, mais elles ne ſont jamais bien pleines & ont peu de ſaveur. Il y a une eſpece de *noyer* à fruit tendre, un autre à feuilles découpées: le *noyer* qui donne ſes fruits deux fois l'année: le *noyer* de la Louiſiane, dont le fruit a la figure d'une noix muſcade, & que l'on nomme *pacane*; & quelques autres eſpeces du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la Saint-Jean*, & que *Carlowiz* & *Valvaſſor* ont dit ne fructifier qu'à la Saint-Jean; c'eſt le *Nux fructu ſerotino* des Auteurs. Comme les *noyers* ſe multiplient de ſemence, il ſe forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les *noyers* portent ſur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles; les fleurs mâles forment

Digitized by Google

des chatons compactes ; la pouſſiere fécondante des chatons paſſe pour être bonne dans la dyſſenterie ; les fleurs femelles ſont aſſemblées deux ou trois enſemble : aux fleurs femelles ſuccedent les fruits qui ſont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brout de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneuſe, contenant une amande diviſée en quatre lobes. Preſque tous les *noyers* ont les feuilles conjuguées & attachées ſur une côte terminée par une feuille impaire ; elles ont une bonne odeur.

Les *noyers* ſe plaiſent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, ſur les collines & dans les gorges des montagnes à l'expoſition du Nord & du Levant : leurs racines pénetrent dans le tuf, dans la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit de racines, ſi on en excepte la vigne. On doit avoir ſoin de labourer la terre au pied des *noyers* réunis en quinconce, ſi on ne veut point les voir périr ; on prétend que les cendres ſont le meilleur & le ſeul engrais qui convienne aux *noyers*. Il faut cependant avertir les Economes ruſtiques qu'on ne doit point planter de *noyers* dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur eſt pernicieux ; les graines ne mûriſſent point ſous leur ombre : ajoutons que les racines des *noyers* s'étendant à plus de ſix toiſes dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne qui languit & ne produit rien. Les *noyers* réſiſtent aſſez bien aux froids de nos climats, à moins qu'ils ne ſoient exceſſifs. L'hiver de 1709 en fit périr une grande partie.

Les *noyers* ne ſe multiplient ordinairement que par ſemences ou noix, quoique quelques perſonnes diſent avoir réuſſi avec ſuccès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de ſept ans de ſemence, & il eſt à ſa perfection lorſqu'il eſt âgé d'environ ſoixante ans. Si l'on fait une inciſion à ſon tronc, il en ſort une liqueur abondante qui peut ſervir de boiſſon.

Digitized by Google

Les *noix* different par la groſſeur, la figure, la dureté & le goût : il y en a une eſpece dont l'amande eſt amere. Les noix ſont très-bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'âcreté ou de rancidité en ſéchant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande ſe gonfle, on peut la dépouiller de ſa peau ou pellicule dont la ſaveur eſt âcre, & alors l'amande eſt aſſez douce. On confit les noix vertes, ſoit avec leur brout, ſoit ſans brout. On fait avec les noix ſeches & pelées une eſpece de conſerve brûlée aſſez agréable, que l'on nomme *nougat*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de ſanté très-ſtomachique; pour cela on les dépouille de leur brout & on les grille au ſucre. Quelquefois on fait infuſer les noix vertes entieres dans de l'eau-de-vie & du ſucre; c'eſt encore un ratafia très-uſité & connu ſous le nom de *brout de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrédiens de l'eau appelée l'*eau de trois noix*. M. *Baron*, dans ſes Notes ſur *Lémery*, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les diſtiller qu'une fois.

Le plus grand uſage que l'on fait des noix ſeches & pilées ſous la meule, eſt d'en retirer par expreſſion une premiere huile, que quelques perſonnes préferent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures : cette huile en vieilliſſant acquiert, dit-on, une vertu particuliere; elle devient propre à entrer dans pluſieurs emplâtres, dans les cataplaſmes contre l'eſquinancie, dans les lavemens adouciſſans. On prend enſuite la pâte qui reſte après avoir exprimé cette huile vierge, on la met dans de grandes chaudieres de fer ſur un feu lent; lorſque cette pâte eſt brûlante, on la met auſſi-tôt dans des toiles & on la porte au preſſoir; par ce moyen on en retire une ſeconde huile,

Digitized by Google

qui a une odeur désagréable, mais qui est bonne à brûler, propre à faire du savon, & excellente pour les grosses peintures, sur-tout quand on a soin de la mêler avec de la litharge : cette huile a la propriété de faire sécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'essence de térébenthine est propre à faire un vernis gras, qui est assez beau & qu'on peut appliquer sur les ouvrages de menuiserie. On a observé que des *leucoma* ou *taies* des yeux avec aveuglement à la suite de la petite vérole, ont été guéris par l'application de l'huile de noix récente.

La décoction des feuilles de *noyer* dans de l'eau simple, déterge les ulceres, sur-tout lorsqu'on y ajoute un peu de sucre : elle est très-efficace pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez* la maniere d'en faire usage *à l'article* FOURMI. On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de *noyer*, n'est point tourmenté des mouches pendant la journée, parce que cette amertume éloigne ces insectes. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux ; l'expérience, dit-on, a appris que le mal de tête survient à quelques personnes qui se couchent sous les *noyers* pour s'y reposer & y dormir : cet effet n'est point occasionné par l'ombre du *noyer*, mais par les exhalaisons qui sortent de ses feuilles, & qui sont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit causer quelque incommodité, ce seroit sans doute à des personnes qui par la suite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, se mettroient à l'abri sous son feuillage, & dont la transpiration se trouveroit arrêtée par la trop grande fraicheur de la place.

On fait usage en Médecine de toutes les parties du *noyer*. Cet arbre est très-précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, sur-

Digitized by Google

tout celle des racines, les feuilles & le brout pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noiſette très-ſolides; les étoffes même que l'on teint avec ces ſubſtances n'ont pas beſoin d'être alunées. La décoction du *brout de noix* eſt ſpécifique contre le ſéjour des punaiſes & le venin des animaux; le ſuc ou l'extrait de ce brout eſt un bon remede contre les vers: les coquilles & les zeſtes de ce fruit ſont ſudorifiques & utiles aux perſonnes qui ont une conſtipation de ventre habituelle; les noix confites ſont fort prolifiques & corrigent la mauvaiſe haleine, elles ſont eſtimées pour fortifier l'eſtomac & arrêter les vomiſſemens qui viennent de la foibleſſe de ce viſcere. Les Menuiſiers & les Tourneurs font avec le brout pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de *noyer*. Le bois de *noyer* eſt liant, aſſez plein, facile à travailler, on en fabrique les meilleurs ſabots: il eſt recherché par les Sculpteurs, les Ebéniſtes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'eſt un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes ſortes de meubles, il n'eſt pas ſujet à la vermoulure. M. *Bourgeois* dit que c'eſt ſur-tout de la racine de *noyer* que les Ebéniſtes & les Tabletiers ſe ſervent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On ſcie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui repréſentent le marbre & toutes ſortes de ramages. Ces racines ſont ſi fort recherchées en Angleterre où les *noyers* ſont rares, qu'on en tranſporte par eau depuis la Suiſſe.

Les *noyers* de la Virginie & ceux de la Louiſiane, dit M. *Duhamel*, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il eſt quelquefois preſque noir, mais ſes pores ſont fort larges; ce ſont de fort beaux arbres; leurs feuilles ſont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles: mais le fruit des noix noires n'eſt bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloiſons

Digitized by Google

intérieures ſont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une eſpece de pain, par la méthode que voici : Ils écraſent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau; le bois ſurnage avec une portion d'huile, à meſure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il ſe précipite au fond une eſpece de farine : c'eſt celle dont ils ſont uſage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de *pacane* qui ſoit fort bonne, non-ſeulement parce que ſon écorce n'eſt pas fort dure, mais encore parce que ſon amande participe un peu du goût de la noiſette. En Canada il y a une eſpece de *noyer* amer; c'eſt le *hickori* des Anglois qui fournit, quoique en petite quantité, une liqueur auſſi épaiſſe & auſſi ſucrée qu'un ſirop; mais cette liqueur eſt moins agréable que celle de l'érable.

Il croît ſur le tronc du *noyer* un champignon ou une ſubſtance ſpongieuſe, de la conſiſtance du cuir, dont les Anciens ſe ſervoient comme de cautere : ils l'appliquoient d'un bout ſur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laiſſoient ainſi brûler juſqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le ſarment de vigne, &c.

A l'égard du *noyer des Indes* ou de *Ceylan*, Voyez CARDENTINE en arbre. On a donné au *noyer de la Jamaïque*, le nom de *ſablier*; Voyez HURA.

Nicolſon donne la deſcription d'un *noyer* qui ſe trouve dans les mornes à Saint-Domingue, où il n'eſt cependant pas commun; c'eſt un grand arbre dont le tronc eſt cendré, gros & aſſez ſemblable au *noyer* d'Europe : ſes feuilles reſſemblent à celles du frêne; ſes fleurs ſont blanchâtres & en épis : ſes fruits, ridés, ligneux, arrondis, pointus au ſommet, aplatis à la baſe, chambrés en dedans, & renfermant une amande qui ſuit les ſinuoſités de la coque qui eſt très-épaiſſe, très-dure, & qui ne ſe diviſe point en deux comme les noix de France, dont elles approchent par leur forme & leur goût. *Eſſai ſur l'Hiſt. Nat. de Saint-Domingue.*

Digitized by Google

NSOSSI. Sous ce nom, l'*Ancienne Encyclopédie* fait mention d'un petit quadrupede du Royaume de Congo, & qui par les traits indécis & peu caractérisés qu'on en donne, le font cependant soupçonner être un *chevrotain*. Voyez *ce mot*.

NU, *Cyclopterus nudus*, Linn. Poisson du genre du *Bouclier*; il se trouve dans la mer des Indes : son corps est nu & sans aucune saillie ; il a de chaque côté, derriere la tête, une épine : la nageoire dorsale a six rayons; les pectorales en ont chacune vingt-un ; les abdominales, chacune dix, dont les quatre premiers épineux ainsi que les dix dont celle de la queue est garnie.

NU, *Chætodon alepidotus*, Linn. Cette espece est du genre du *Chétodon*, & se trouve dans la mer de la Caroline : son corps est d'une forme rhomboïdale, dénué d'écailles ; le dos est d'une couleur bleuâtre ; la nageoire de cette partie a la forme d'un fer de faux, & offre cinquante-un rayons, dont les trois premiers épineux; chacune des pectorales en a vingt-quatre flexibles; il n'y a point d'abdominales ; celle de l'anus a quarante-sept rayons, dont les trois premiers épineux; celle de la queue, qui est fourchue, en a vingt-trois : les mâchoires sont garnies d'une seule rangée de dents; la membrane des ouïes est formée de six osselets ; les lignes latérales ponctuées ; une autre ligne de part & d'autre s'étend aussi sur une même direction, & dans toute la longueur du corps du poisson.

NUAGES ou NUÉES, *Nubes*. Un amas de vapeurs humides qui sont suspendues dans l'air supérieur, ou qui sont mues par le vent, produit les *nuages* : ainsi les *nuées* sont formées par l'évaporation des eaux, tant stagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer : elles ne se forment point lorsqu'il pleut, au contraire, elles se détruisent; mais dès qu'il fait beau temps, c'est-à-dire quand la lumiere du soleil, qui

Digitized by Google

qui doit éclairer notre atmoſphere, n'eſt point affoiblie par l'interpoſition des *nuages*, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent ainſi que la fumée des cheminées, en colonne & s'élevent juſque dans la région de l'air, où leur peſanteur égalant celle de l'atmoſphere, elles paroiſſent flotter & nager ſous la forme de *nuages* d'abord légers, enſuite plus épais, enfin noirâtres : c'eſt alors qu'ils abſorbent la lumiere, obcurciſſent l'air d'autant plus, qu'ils ſont plus ramaſſés & comme réunis; mais dans tous les temps, ils ſont le jouet des vents qui agitant l'air, leur font prendre différentes formes, augmentent leur volume, c'eſt-à-dire leur longueur & leur diametre, & les diſperſent de telle maniere qu'ils diſparoiſſent entiérement : le vent fait quelquefois avancer les *nuées* avec une rapidité étonnante. On ſait par les obſervations que, pendant une grande tempête, les *nuages* ainſi pouſſés parcourent ſouvent quatre-vingts milles par heure, & vingt milles dans le même eſpace de temps, par un vent modéré. Les *Tranſactions philoſophiques* font mention d'une tempête pendant laquelle les *nuées* parcouroient juſqu'à trois milles par minute. Or, quand les *nuées* circulent à raiſon de quatre ou cinq milles par heure, le vent que ce mouvement produit eſt, en général, un peu plus ſenſible. C'eſt quand les *nuages* ſont trop épais & chargés de matiere électrique, ou lorſque la colonne d'air qui les ſoutient eſt trop foulée, lorſqu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête, que le cours, l'amas, le choc & la ſéparation des *nuages* a lieu, & qu'ils ſe réſolvent en gouttes plus ou moins groſſes, ce qui produit les différentes *pluies*. Voyez *ce mot*, *celui de* MER, & *celui des* EAUX DU CIEL, *à l'article* EAUX.

Il y a des *nuages* qui paroiſſent rouges au lever & au coucher du ſoleil; d'autres qui ſe trouvent plus près de l'horizon, paroiſſent violets & deviennent

Digitized by Google

bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumiere qui pénetre dans les globules de vapeur tranſparente, & qui y éprouvant une réfraction, ſort par un autre côté & ſe ſépare en ſes couleurs, dont la rouge vient d'abord frapper notre vue, enſuite la violette, puis la bleue, ſuivant la différente hauteur du ſoleil. Ces couleurs ſe forment à peu près de la même maniere que celles de l'*arc-en-ciel*. Voyez *ce mot*.

Tous les Voyageurs Phyſiciens s'apperçoivent facilement de la formation des *nuages*; il ſuffit de contempler dans un lointain le lieu où ſe rendent les brouillards des rivieres, de la mer, & les vapeurs qui ſortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes on voit les *nuages* ſe former, comme ſi les montagnes rendoient de la fumée. Ces *nuages* naiſſent, montent, ſe réuniſſent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les *nuages*, même les plus épais que l'on a vus du pied des montagnes s'accrocher au ſommet, & que l'on a enſuite traverſés pour arriver au haut, ne ſont que des brouillards ſemblables à ceux qui s'abaiſſent de temps en temps ſur les plaines. On voit quelquefois des *nuages* qui ſont ſuſpendus les uns au-deſſus des autres, & qui paroiſſent fort diſtincts & très-éloignés les uns des autres; ce phénomene dépend de la différence de leur peſanteur ſpécifique qui les tient en équilibre avec une couche d'air plus ou moins denſe. Ces différens *nuages* plus ou moins élevés, prennent ſouvent différentes routes, ſans ſe mêler enſemble; ils ſont auſſi de différentes figures, & quand ceux de même élévation ſe réuniſſent, c'eſt toujours par leurs baſes qu'ils ſe confondent. Selon l'élévation ou la région qu'habitent les *nuages*, l'eau qui en diſtille eſt ſouvent congelée avant que de parvenir ſur notre ſol; *Voyez aux mots* GELÉE & NEIGE. Au reſte, les *nuages* d'où tombent la grêle, ne ſont jamais plus élevés, dit *Kepler*, que d'un quart de mille, c'eſt-à-dire, cinq mille pieds

Digitized by Google

du Rhin. *Fromond*, dans ſa *Météorologie*, prétend qu'un *nuage* de pluie eſt rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui ſont blanchâtres, peu opaques, & qui réfléchiſſent encore la lumiere du ſoleil, ſont élevés d'environ demi-lieue : ainſi les *nuages* ſont formés 1.° pour ſoutenir & contenir la matiere dont la pluie eſt formée : 2.° pour défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du ſoleil qui la pourroit deſſécher : 3.° enfin pour être une des principales cauſes des vents libres qui ſouffient de toutes parts, & dont l'utilité eſt très-grande. Les *nuages* ſont en tout temps électriques & renferment la matiere du *tonnerre*; Voyez *ce mot*. La maſſe des forêts ſemble attirer les *nuages*.

NUIT, *Nox*. Nom donné à cet état de ténebres oppoſé à la clarté & à la lumiere du jour, qui ne commence qu'à la fin du crépuſcule, & qui dure tant que le ſoleil eſt ſous l'horizon; *Voyez* JOUR. Sous l'Equateur, les *nuits* ſont égales aux jours; ſous le Pôle la *nuit* dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes, les *nuits* ſont égales aux jours, dans tous les climats de la terre. Dans l'hémiſphere Septentrional que nous habitons, les *nuits* ſont plus grandes que les jours, depuis l'équinoxe d'automne juſqu'à celui du printemps; & les *nuits* ſont plus courtes que les jours, depuis l'équinoxe du printemps juſqu'à celui d'automne. Les plus grandes *nuits* de l'hémiſphere Septentrional arrivent au ſolſtice d'hiver, & les plus courtes au ſolſtice d'été; c'eſt le contraire dans l'hémiſphere Méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux *pierres fromentaires* ou *nommulaires*, & notamment aux *pierres lenticulaires*. Voyez *ce mot* & *l'article* PIERRE NUMISMALES.

NUMMULAIRE ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ECUS, ou HERBE A CENT MAUX, *Nummularia*, Linn.

Digitized by Google

211 ; Dod. Pempt. 600 ; *& major*, *lutea*, C. B. Pin. 309 ; *aut Centimorbia*, J. B. 3, 370 ; *Lyſimachia*, *humi fuſa*, *folio rotundiore*, *flore luteo*, Tourn. 141. C'eſt une plante qui croît très-communément à la campagne dans les lieux humides, le long des foſſés & des chemins, & proche des ruiſſeaux : ſa racine eſt vivace, traçante, menue ; elle pouſſe pluſieurs tiges longues, grêles, anguleuſes, rampantes à terre, tout-à-fait couchées, portant des feuilles oppoſées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crêpées, vertes-jaunâtres, d'un goût fort aſtringent : ſes fleurs ſortent pendant l'été des aiſſelles des feuilles ; elles ſont grandes, jaunes, formées en roſette & ſolitaires : il leur ſuccede de petits fruits ſphériques, qui contiennent des ſemences fort menues : cette plante eſt du genre des *Lyſimachies*.

La *nummulaire* s'étend plus ou moins en grandeur, ſuivant les terres où elle naît ; celle qui ſe trouve dans les jardins eſt plus grande que celle des champs. On doute que cette plante faſſe aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques payſans : elle eſt aſtringente, antiſcorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes ſortes de flux, & pour conſolider les plaies & les ulceres du poumon.

NUTATION, *Nutatio*. En Botanique, c'eſt la direction de la plante du côté du ſoleil : *Voyez* ſur cette eſpece de mouvement *l'article* PLANTE. La *nutation* en Aſtronomie, ſe dit du mouvement qu'on obſerve dans l'axe de la Terre, en conſéquence duquel il incline tantôt plus, tantôt moins ſur le plan de l'écliptique. La *nutation* de l'axe de la Terre vient de la figure de cette planete qui n'eſt pas parfaitement ſphérique, & ſur laquelle l'action du ſoleil & notamment de la lune eſt un peu différente ſelon les ſituations où ces deux aſtres ſont par rapport à nous ; c'eſt-à-dire, que la force de cette action ne paſſe pas toujours exactement par le centre de gravité de la Terre, & que par conſé-

Digitized by Google

quent elle doit produire dans ſon axe un petit mouvement de rotation. *Voyez* TERRE & PLANETE.

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne préſentée à la *Société Royale* de Londres par M. *Jonas Bergùs*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ſes branches penchées, oppoſées, rondes; les inférieures ſont unies; les ſupérieures ſont velues, rameuſes, & les rejetons que la tige pouſſe ſont oppoſés : les feuilles ſont oppoſées, en forme de cœur alongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aiguës, entieres, unies de tous les côtés, nerveuſes, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert; les feuilles inférieures ſont plus petites, & celles qui ſont tout-à-fait au bas ſont en forme de cœur ovale, & petites : les fleurs ſont raſſemblées au nombre de cinq ou ſix, diſpoſées en ombelles ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court; le calice ou périanthe eſt d'une ſeule piece, tubulé, à ſix ou ſept diviſions dans ſa partie ſupérieure : ces diviſions ſont en forme d'alêne & velues; la corolle eſt monopétale; le tube, cylindrique, cannelé, long d'un pouce & renflé dans le haut; le limbe eſt plane, ſéparé en huit ou neuf diviſions qui ſont ovales, oblongues & aiguës; les étamines au nombre de deux, ſont fort courtes; leur ſommet ou anthere eſt linéaire, obtus, ſillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle; le germe eſt de forme ronde, tronqué, émouſſé, poli, & le ſtyle eſt en forme de fils de la longueur des étamines; le ſtigmate eſt gros & fendu en deux.

NYL-GHAU ou NEEL-GAU. Le Docteur *William Hunter* a donné dans le *Journal de Phyſ. par M. l'Abbé* Rozier, *ſuppl. Tom. XIII, 1778*, la deſcription d'un animal Indien & ſauvage qu'il dit être nouveau pour les Naturaliſtes. C'eſt un quadrupede d'une taille élégante; il eſt plus grand qu'aucun animal ruminant de nos climats, le ſeul bœuf excepté; & l'on doit déſirer qu'on puiſſe le multiplier, le plier au joug & le faire

Digitized by Google

labourer : ſa grande vîteſſe & ſa force conſidérable pourront être employées d'une maniere fort avantageuſe. Un *nyl-ghau* mâle, dit M. *Hunter*, a paru au premier coup d'œil, être d'une eſpece qui tiendroit le milieu entre le taureau & le cerf; on pourroit ſuppoſer, dit-il, que ce ſeroit un mulet provenant de ces deux eſpeces : ſa forme eſt un mélange fort apparent de reſſemblances à l'un & à l'autre; ſon corps, ſes cornes, ſa queue ne different pas beaucoup de ces mêmes parties dans le taureau; ſa tête, ſon cou & ſes jambes ſe rapprochent beaucoup de celles du cerf. Ne pourroit-on pas ſoupçonner que le *nyl-ghau* eſt la *vache-biche*, peut-être une petite eſpece de *bubale*? Voyez *ces mots.*

La couleur ou le pelage du *nyl-ghau* mâle apporté des Indes, eſt en général d'un gris d'ardoiſe, tenant d'un mélange de poils noirs & blancs; ſa hauteur priſe au garrot eſt de quatre pieds un pouce; la longueur du tronc depuis la racine du cou juſqu'à celle de la queue eſt d'environ quatre pieds : le train de derriere eſt plus bas que celui de devant; il y a une eſpece de boſſe ou d'élévation ſur les épaules, & cet endroit eſt garni d'une petite criniere qui prend du milieu de la tête, & finit au milieu du dos : ſur la poitrine ſe trouve une touffe de longs poils noirs; ſes teſticules ſont oblongs & pendans comme dans le taureau : le bout de la queue eſt orné d'une touffe de longs poils noirs & blancs : les jambes ſont petites à proportion de leur longueur, mais un peu plus groſſes ou plus fortes que celles des bêtes fauves; les ſabots ſont d'une longueur irréguliere : le cou eſt long & délié comme celui d'une bête fauve; la tête eſt longue & mince; les narines ſont longues (la cloiſon des narines étoit percée par art, pour paſſer une corde ou une bride, ſelon la coutume des Orientaux d'attacher & de conduire les bêtes à cornes) : l'ouverture de la bouche eſt longue & garnie de ſix dents mâchelieres de

Digitized by Google

chaque côté de l'une & l'autre mâchoire ; il y a quatre larges dents inciſives à l'inférieure : les yeux ſont d'une couleur ſombre ; la cornée eſt de couleur bleue comme de l'acier bruni, & l'iris preſque noir ; les oreilles ſont longues de ſept pouces, très-larges à l'extrémité & marquées ſur leurs bords de trois bandes noires, ou à peu près comme la peau d'un zebre : les cornes qui ſont permanentes, longues de ſix à ſept pouces, ayant trois pouces de groſſeur à leur naiſſance, creuſes & de couleur fort brune, triangulaires à leur baſe, élégamment courbées & diſpoſées comme le ſont celles du taureau.

On nourrit cet animal d'avoine, d'herbe verte & de foin, il eſt avide de pain ; ſa fiente a la forme de balles rondes, & de la groſſeur d'une aveline. Il a paru à notre Obſervateur qu'il ſe dirigeoit par l'organe de l'odorat qu'il a très-exquis, ainſi que tous les animaux de l'eſpece des bêtes fauves.

La maniere de combattre du *nyl-ghau* eſt fort particuliere. Deux mâles furent mis dans un enclos fort petit & appartenant au Lord *Clive* : ils étoient à une diſtance conſidérable l'un de l'autre, ils ſe préparerent pour l'attaque en ſe laiſſant tomber ſur leurs genoux ; enſuite ils s'approcherent l'un de l'autre d'un pas aſſez rapide, toujours ſur leurs genoux ; & quand ils ſe trouverent à la diſtance de quelques verges, ils firent un ſaut & s'élancerent l'un contre l'autre. Cet animal ne paroît vicieux & féroce que dans le temps du rut ſeulement ; il porte la queue horizontalement en courant, & la tient baſſe & entre les jambes, lorſqu'il eſt en repos.

La femelle du *nyl-ghau* eſt beaucoup plus petite & moins groſſe. Dans ſa taille ſvelte & ſa couleur tirant ſur le jaune, elle reſſemble beaucoup aux bêtes fauves, & elle n'a point de cornes ; elle a quatre tettes, & l'on penſe qu'elle porte neuf mois ; elle ne met bas ordinairement qu'un petit & quelquefois deux. Le

Digitized by Google

jeune *nyl-ghau* mâle reſſemble à la femelle par la couleur, & par conſéquent il eſt ſemblable au faon.

Quoique le *nyl-ghau*, dit M. *Hunter*, ait beaucoup de rapports avec les bêtes fauves, il en differe par des caracteres qui lui ſont particuliers : c'eſt une eſpece diſtincte : l'Anatomie a fait voir qu'il differe de tout animal connu ; ſes cornes ne tombent point. Ce quadrupede ſauvage & à pied fourchu ne ſe voit point dans toutes les parties de l'Inde, c'eſt même une curioſité dont on fait préſent aux Nababs & aux grands Seigneurs : *Bernier* eſt peut-être le ſeul Auteur qui en ait fait mention. Dans le IVe Volume de ſes Mémoires, il fait le récit d'un voyage qu'il entreprit l'an 1664, de Delhi à la province de Cachemire, avec le Mogol *Aurengzeb* qui s'en alloit au *Paradis terreſtre* (c'eſt le nom que les Indiens donnent à cette partie Septentrionale de l'Empire) pour éviter la chaleur de l'été : en parlant de la chaſſe qui étoit l'eſpece d'amuſement qui plaiſoit le plus à l'Empereur, ce Voyageur décrit particuliérement la chaſſe du *nyl-ghau*, mais ſans rien dire de cet animal, ſinon que l'Empereur en tue quelquefois dans ſa marche à Cachemire un ſi grand nombre, qu'il les diſtribue par quartiers à tous ſes Omrahs : ce qui montre que dans cet endroit ces animaux ſont ſauvages & en grand nombre, & qu'ils paſſent pour un mets délicieux ; mais qu'ils ſont très-rares à Bengale, à Madras & à Bombay : dans ces pays-là on en fait des préſens aux Nababs & autres perſonnes conſidérables.

Nyl-ghau, en idiome Perſe, ſignifie *vache-bleue*, ou plutôt un *taureau bleu*, *ghau* étant maſculin.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÉVE & NÉCYDALE, *Nympha aurelia ;* ce ſont autant de noms dont les anciens Naturaliſtes ſe ſont ſervis indifféremment pour déſigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les papillons, les mouches & le plus grand nombre des inſectes ont paſſé en ſortant de l'état de

Digitized by Google

chenille ou de faux ver, pour parvenir à celui de mouche ou de papillon ; c'eſt cet état que ceux qui élevent des vers à ſoie, expriment par le mot de *féve* ou *cocon ;* mais aujourd'hui le ſens en eſt fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature ſi féconde & ſi variée dans ſes œuvres, n'obſerve point les mêmes lois dans la naiſſance des inſectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naiſſent ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, ſi nous nous en rapportons au ſentiment d'un grand nombre d'Anatomiſtes, ou d'un œuf couvé hors de ſon ventre ; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares ;* Voyez *ces mots*. Dans l'un & l'autre cas, ils ſortent de l'œuf tout parfaits, ils n'ont plus beſoin que de croître. La Nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les inſectes : elle les fait paſſer (du moins le plus grand nombre des inſectes ailés que nous connoiſſons) par pluſieurs états, avant de les amener à leur perfection ; elle les fait être ſucceſſivement trois eſpeces d'animaux qui paroiſſent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons pour exemple le papillon : il eſt d'abord contenu dans un œuf ; mais que ſort-il de cet œuf ? ce n'eſt point un papillon, c'eſt un inſecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux eſtomac, grand nombre de jambes, qui groſſit en peu de temps, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art : après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jaune devient malade, ceſſe de manger, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *féve* ou *chryſalide*, & *nymphe* dans d'autres inſectes : ce travail eſt pénible, laborieux, pluſieurs y perdent la vie. L'animal ne prend cette forme qu'après s'être défait de ſa peau, de ſes jambes, de l'enveloppe extérieure de ſa tête, de ſon crâne & de ſes mâchoires, de ſa filiere, de-

Digitized by Google

ſon prodigieux eſtomac & d'une partie de ſes poumons ; en quittant cet état de chenille & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, ſans lui laiſſer la liberté d'aucun de ſes membres ; ainſi empaqueté & emmaillotté, il paſſe un temps aſſez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns juſqu'à plus d'un an, ſans prendre aucun aliment, & il n'a pas de moyens pour en prendre, on diroit qu'alors il eſt nourri des ſucs fournis par les alimens que la chenille avoit pris, dont la ſurabondance auroit été réſervée & miſe en dépôt pour l'état de chryſalide ; & dans cet état la plupart ſont dans une inaction totale ou apparente : pendant cette eſpece de léthargie, il ſe fait une tranſpiration inſenſible des humeurs ſuperflues, qui fait prendre de la ſolidité aux parties intérieures de la chryſalide ; & enfin, de cet être mitoyen entre l'animal vivant & l'animal mort, il en ſort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier : le premier rampoit, celui-ci vole : le premier broutoit l'herbe, ſe traînoit lourdement ſur la terre ; celui-ci plus agile, vole leſtement, n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de roſée & du ſuc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs : la larve avoit des mâchoires pour hacher, le papillon n'a plus qu'une trompe pour ſucer, & ne rend pas d'excrémens ſenſibles : la larve ignoroit parfaitement les plaiſirs de l'amour ; dans l'état de chryſalide, l'animal ſembloit en quelque ſorte ne point ſentir ſon exiſtence momentanée ou paſſée, & ne pouvoir jamais prétendre à la forme brillante que la Nature lui préparoit ; il n'avoit aucune connoiſſance de ſon ſexe : devenu papillon, il ſemble que le ſoin de ſe reproduire l'occupe uniquement, il ſemble n'être né que pour perpétuer ſon eſpece : les jouiſſances de l'amour deviennent excluſivement le but de ſes affections ; il y apporte un empreſſement, une ardeur,

Digitized by Google

une fureur même qu'on n'apperçoit dans aucune autre de ſes actions. Tous les animaux ſont ſoumis à la loi de ne ſe reproduire qu'à leurs dépens, de ne communiquer la vie qu'en empiétant ſur la leur : un attrait irréſiſtible les entraîne & les précipite : ils s'y livrent ſans réſerve. Enfin, la loi qui ordonne le ſacrifice eſt exécutée & n'eſt jamais éludée ; le changement de *chryſalide* en papillon eſt le dernier que l'inſecte lépidoptere éprouve ; ces paſſages d'un état d'engourdiſſement à un état d'activité, d'une condition vile à une exiſtence brillante, a frappé les Naturaliſtes de tous les ſiecles. Nous le répétons : ces inſectes paroiſſent mourir d'épuiſement & de vieilleſſe ; le mâle, preſque auſſitôt après s'être accouplé ; la femelle après avoir dépoſé ſes œufs : un ſeul acte les conduit au terme fatal, & les y fait toucher précipitamment.

Les anciens Philoſophes ont raiſonné beaucoup ſur ces changemens, & ſouvent aſſez mal : les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoſes completes ; les autres ont regardé l'état de *fève* ou *chryſalide* comme une véritable mort ; & le retour de l'animal en papillon, comme une réſurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raiſon, que ces divers ſentimens. Le ver à ſoie, dans quelque temps qu'on le prenne, ſoit chenille, ſoit féve, ſoit papillon, n'a jamais ceſſé de vivre, ni d'être le même animal ; la ſeule différence qu'on peut remarquer dans ſes différens états, eſt qu'il avoit, étant chenille, des parties qui devoient être inutiles au papillon ; elles ſe ſont deſſéchées & détruites, lorſque le ver (c'eſt une chenille) a pris la forme de féve ou de chryſalide : d'autres parties néceſſaires au papillon, comme les ailes, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à ſe développer que lorſque le temps d'en faire uſage s'eſt approché. Cette merveille que la Nature opere dans les inſectes, arrive auſſi dans

Digitized by Google

nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître ? Le *rhymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres s'anéantiſſent après la naiſſance ; d'autres qui étoient inconnues à la premiere enfance, ſe développent avec l'âge. Chez les quadrupedes qui ont des armures, comme les *cornes*, les *bois*, les fœtus n'en ſont pas encore pourvus ; les teſticules, qui doivent être externes, ſont contenus dans l'intérieur dans les jeunes mâles, & ne deſcendent dans le ſcrotum que quand l'individu devient adulte : la crête & les caroncules qui accompagnent la tête ou le cou de certains oiſeaux, l'ergot, ne paroiſſent que quand l'animal a pris la plus grande partie de ſon accroiſſement. . . . Cet échange de parties ſe fait en bien plus grand nombre & dans un temps plus court dans les inſectes, ce qui le rend plus remarquable : c'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à ſoie comme un animal différent de ſon papillon, de penſer que le papillon eſt un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il eſt aiſé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, ſans qu'il en arrive d'accident à la mere, parce que le fœtus & la mere ſont deux animaux complets, qui ont ſéparemment les parties néceſſaires à la vie. Il n'en eſt pas de même du ver à ſoie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à ſoie lorſqu'il eſt dans l'état de ver, on lui trouvera diſtinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muſcles & des ouvertures qui tiennent lieu de poumon. Que l'on ouvre un ſemblable animal dans l'état de *chryſalide* ou de *papillon*, on retrouvera toujours ces mêmes parties : ces parties eſſentielles à la vie & au mouvement ſont uniques dans le ver à ſoie, qui paroît ſucceſſivement ſous trois formes différentes, quoiqu'il ne ſoit toujours que le

Digitized by Google

même animal, puiſque les parties qui conſtituent la vie ſont toujours les mêmes.

A tout inſtant, l'Hiſtoire Naturelle nous préſente de ſemblables merveilles, qui toutes manifeſtent la puiſſance du Créateur. La *chryſalide*, ainſi nommée à cauſe de ſa couleur d'or, ou *féve* à cauſe de ſa forme, ſont deux termes ſous leſquels eſt connu l'état d'un ver (chenille), qui après avoir quitté ſa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle, ordinairement liſſée & quelquefois velue, qui ſe deſſeche, devient ſolide & forme une eſpece de boîte angulaire ou arrondie, dans laquelle il eſt incruſté; le ver à ſoie & toutes les chenilles ſe mettent en *chryſalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes, & on en connoît peu d'arrondies qui ne produiſent des *phalenes;* Voyez *ce mot & l'article* PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des inſectes qui s'enveloppent d'une membrane tranſparente, très-fine, flexible, & qui ſouvent laiſſe voir la figure du futur inſecte toute formée. Toutes les mouches paſſent par cet état, où elles ne laiſſent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture: dans cet état, les ſauterelles en ſont autant. Parmi les *chryſalides* ou *féves*, celles qui n'ont point de mouvement progreſſif, ſont autant de coques ſoyeuſes ou nues, cachées ſous des feuilles ou dans des creux d'arbre, ou dans des trous en terre; parmi celles-ci quelques-unes reſſemblent à de petits lingots d'or. Ce ſont les véritables *aurélies*, telles ſont les larves des couſins, des tipules, & des inſectes qui naiſſent dans l'eau.

M. *de Réaumur* a cherché d'où pouvoit venir aux *chryſalides* cet or qui les couvre quelquefois avec profuſion; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau liſſe, polie, d'un blanc très-clair; la couleur de cette derniere peau mêlée

Digitized by Google

à celle de la peau ſupérieure, nous fait voir de l'or où il n'y en a pas: c'eſt ainſi encore que les écailles de pluſieurs poiſſons paroiſſent dorées: c'eſt un effet produit par la réflexion de la lumiere. Ainſi la différence entre les *féves*, les *nymphes*, les *chryſalides* ou *aurélies* conſiſte dans leur forme, dans la tranſparence du voile qui les couvre ou ſon opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membraneuſe qui les couvre eſt une toile derriere laquelle l'inſecte rampant change d'habit: la toile ſe briſe, l'acteur paroît avec un appareil éclatant, & vient jouer un nouveau rôle ſur le théâtre de l'Univers. Il faut obſerver que la plupart des *chryſalides*, *nymphes*, &c. réſiſtent aux vapeurs les plus pernicieuſes; celle du ſoufre ne les détruit pas abſolument: la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique ſembleroit indiquer qu'elles n'ont pas beſoin de reſpirer; mais ſi on les plonge dans l'huile d'olive, elles périſſent, ſigne certain du beſoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complete de la vie & des mœurs des inſectes, *Voyez les articles* INSECTE, CHRYSALIDE & CHENILLE.

Le mot de *Nymphe*, ſelon M. *Pluche*, ſignifie *jeune mariée*, parce que c'eſt dans cet état que l'inſecte prend ſes plus beaux atours, & la derniere forme ſous laquelle il doit paroître pour multiplier ſon eſpece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie, le mot *nymphes*, *Nimphæ*, ſignifie deux eſpeces de crêtes ſpongieuſes, ſenſibles au toucher, d'un rouge-vermeil & fermes dans les jeunes filles, ſituées une de chaque côté, & qui deſcendent en groſſiſſant juſque vers le milieu de la vulve: elles ne ſont ni de même longueur dans tous les ſujets, ni toujours de même groſſeur l'une que l'autre; elles s'alongent tellement dans quelques femmes, ſur-tout en Afrique, qu'on eſt obligé de les

Digitized by Google

couper, autrement elles incommoderoient en s'aſſeyant, en marchant & même dans l'acte vénérien. L'exciſion des *nymphes* a lieu en Orient ſous le nom de *circonciſion*. Voyez *cet article au mot* HOMME.

NYMPHIPARE. *Voyez l'article* VIVIPARE.

NZFUSIE ou NZIME, à Congo, c'eſt la *civette*. Voyez *ce mot*.

Digitized by Google

O

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *Opulus*. C'eſt un arbriſſeau qui ſe trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a pluſieurs eſpeces; l'une aſſez jolie, qui croît dans les haies; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere eſpece ſont fragiles & remplis d'une moëlle blanche comme dans le ſureau: ſes feuilles ſont oppoſées, pétiolées, glabres, un peu pointues & dentées, découpées ordinairement en trois lobes: ſes fleurs ſont blanches, odorantes, diſpoſées en maniere d'ombelle, mais de deux ſortes; celles de la circonférence ſont plus grandes que les autres, elles ſont découpées en roſette à cinq quartiers inégaux, & ſont ſtériles; les fleurs plus petites qui ſont au centre, ſont en godet, découpées auſſi en cinq quartiers, & contenant le même nombre d'étamines; celles-ci ſont hermaphrodites: on voit ſuccéder à ces fleurs des baies molles, aſſez ſemblables à celles du ſureau, mais plus grandes & rouges; elles ſont vomitives & purgatives: ſouvent cet *obier* s'appelle le *ſureau d'eau* ou *ſureau aquatique*; *Sambucus aquatica, flore ſimplici*, C. B. Pin. 456; *Opulus*, Ruelli. 281; *Viburnum lobatum; Viburnum opulus*, Linn. 384.

L'*obier* que l'on cultive pour faire des boſquets, &c. ne differe du précédent que par ſes fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramaſſées en un globe épais, forment un coup d'œil charmant; toutes les fleurs en ſont ſtériles. On donne à cet arbriſſeau divers noms, tels que ceux de *roſe de Gueldre* ou *pelote de neige* (c'eſt l'*obier* à fleurs doubles), ou *pain blanc* ou *caillebote*; *Opulus flore globoſo*,

Digitized by Google

boſo, Tournef. Inſt. 607; *Viburnum*, *opulus roſeus*. Cet arbriſſeau s'éleve de cinq à douze pieds, & ſe multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés; il ſe plaît de préférence dans les lieux humides & gras: il fleurit en Mai; ſes fruits mûriſſent à la fin de Septembre, mais ils ne ſont bons qu'après l'hiver: ils reſtent long-temps ſur l'arbre après la chute des feuilles. Les oiſeaux ſont fort friands des baies de l'*obier*; ainſi il eſt propre à être planté dans les remiſes: on met ſes fleurs dans les appartemens pour le plaiſir de la vue & de l'odorat. La *roſe de Gueldre* dont les fleurs ſont ramaſſées en rond, produit un effet des plus agréables dans les parterres.

Le *piminia* ou *obier précoce* de Canada, a les fleurs ſtériles, plus grandes, & il végete plus promptement que celui de France.

OBIER ou AUBIER, eſt la couche ligneuſe qui ſe trouve immédiatement ſous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez* AUBIER.

OBLADE, *Sparus melanurus*, Linn.; *Sparus lineis longitudinalibus variis*, *maculâ utrinque ad caudam*, Arted.; c'eſt le *Nigroil* de pluſieurs; à Marſeille, *Oblada*; à Rome, *Ochiata*. Poiſſon du genre du *Spare*; il ſe trouve dans la mer de Toſcane: il a le corps plus alongé & les yeux plus grands que les autres ſpares: il a de chaque côté près de la queue, une grande tache noire; la couleur du dos eſt d'un bleu-noirâtre; les côtés ſont argentés & marqués dans toute leur longueur de pluſieurs lignes obſcures: ſa longueur eſt d'environ une palme; il peſe à peu près une livre: ſa chair a en quelque ſorte le goût & la qualité de celle de la dorade. Suivant *Willughby*, l'ouverture de la gueule de ce poiſſon (*Melanurus*), eſt médiocre; les mâchoires ſont garnies chacune d'une rangée de dents; il y a dans le fond de la gueule deux tubercules hériſſés d'aſpérités: les iris des yeux ſont dorés; le corps eſt couvert d'écailles aſſez grandes;

Digitized by Google

la queue, profondément échancrée : enfin la forme du corps, la ſituation & le nombre des rayons de chaque nageoire ſont comme dans la dorade.

OBLETIA. M. *le Monnier* a appelé ainſi un genre de plante, du nom de M. *Aublet*, Botaniſte François, qui a enrichi le Jardin Royal des Plantes d'une quantité de ſemences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'Iſle de France. On a démontré en 1771, dans le Jardin Royal, une plante de ce genre ſous la dénomination de *Verbenna Americana, tubo flore longiſſimo.* Le Profeſſeur en avoit reçu la graine, il y avoit trois ans, de l'Amérique Septentrionale, dans des terres de *miclos.*

L'*obletia* eſt une plante vivace qui ſe conſerve ici l'hiver dans l'orangerie; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année : la fleur eſt de couleur pourpre & a quatre étamines : les ſemences ſont brunes : les feuilles ſont en forme de cœur & oppoſées ; la tige qui eſt haute de deux ou trois pieds, eſt rougeâtre, quadrangulaire, très-velue : la racine eſt blanchâtre, fibreuſe & chevelue. Nous avons obſervé que trois à quatre feuilles de cette plante, écraſées & miſes dans une once d'eau, lui donnent en peu de momens la conſiſtance d'une gelée de pomme & non pas celle de la glace, comme on nous l'avoit mandé.

OBSIDIENNE. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN, *Oceanus.* C'eſt cette immenſe étendue de mer qui embraſſe les grands continens du Globe que nous habitons. L'*Océan* ne comprend pas en général toutes les mers, puiſqu'il en eſt pluſieurs qui ſont reſſerrées & enfermées dans de certains eſpaces de terres. *Voyez au mot* MER.

OCELOT. Animal du Nouveau Monde, d'un naturel féroce & carnaſſier, & qui reſſemble aſſez pour la figure, la grandeur & le naturel au *jaguar* & au *couguar*; Voyez *ces mots.* Le mâle, dans cette eſpece

Digitized by Google

de quadrupede, eſt de tous les animaux à peau tigrée, celui dont la robe eſt la plus belle & la plus élégamment variée ; celle du léopard même n'en approche pas pour la vivacité des couleurs & la régularité du deſſin. On voit ſur la peau de l'*ocelot* mâle, beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs ſont en général bien moins vives : la robe du mâle eſt ſemée de taches noires, longues ſur le dos & arrondies ſur le ventre ; & c'eſt cette différence très-apparente qui a pu induire en erreur les Naturaliſtes qui ont fait de cet animal deux eſpeces différentes, à chacune deſquelles ils ont donné un nom particulier, en déſignant le premier ſous le nom Mexicain de *tlatlauhqui ocelot*, & le ſecond, ſous celui de *tlacooʒlotl* ou *tlalocelotl*.

L'*ocelot* eſt le *tlalocelotl*, *Catus pardus Mexicanus* de Hernandez, le *pardalis* de Linnæus, le *chat-tigre* de Dampier.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, ſur quatre pieds de longueur : la queue, quoique aſſez longue, ne touche cependant pas la terre, lorſqu'elle eſt pendante, & par conſéquent elle n'a guere que deux pieds de longueur : ils ſont plus altérés de ſang qu'avides de chair ; & c'eſt par cette raiſon qu'ils détruiſent un grand nombre d'animaux, parce qu'au lieu de ſe raſſaſier en les dévorant, ils ne font que ſe déſaltérer en leur ſuçant le ſang ; ils ſont cependant timides : ils attaquent rarement les hommes, & lorſqu'ils ſont pourſuivis par des chiens, ils gagnent les bois & grimpent promptement ſur les arbres les plus voiſins ; ils y demeurent & même y ſéjournent pour dormir & pour épier le gibier ou le bétail, ſur lequel ils s'élancent, dès qu'ils le voient à portée.

L'*ocelot*, dans l'état de captivité, conſerve ſes

Digitized by Google

mœurs ; rien ne peut adoucir ſon naturel féroce, rien ne peut calmer ſes mouvemens inquiets ; on eſt obligé de le tenir toujours en cage : ils frayent enſemble, mâle & femelle, comme nos chats domeſtiques ; ils ne produiſent ordinairement que deux petits.

On a vu en 1764 deux de ces animaux à Paris, à la foire Saint-Ovide ; ils étoient jeunes & avoient été apportés des terres voiſines de Carthagene : ils avoient été enlevés tout petits à leur mere au mois d'Octobre 1763 ; à trois mois ils étoient parvenus à être déjà aſſez forts pour tuer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice ; ils lui déchirerent la tête & ſucerent juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang : à un an d'âge ils avoient environ deux pieds de longueur ; il eſt certain qu'il leur reſtoit encore à croître, & que probablement ils n'avoient atteint alors que la moitié ou les deux tiers de leur accroiſſement. On les nourriſſoit avec de la viande fraîche, dont ils mangeoient ſept à huit livres par jour ; quelquefois on leur donnoit des chats vivans dont ils ſuçoient le ſang ſans jamais les manger.

Parmi les *ocelots* le mâle prend ſur la femelle un empire bien décidé ; il n'a aucun égard pour elle : celle-ci tremblante n'oſe point toucher à ce qu'on leur donne à manger, que le mâle, brute & ſauvage, & qui ſent la ſupériorité de ſes forces, ne ſoit tout-à-fait repu, & n'ait raſſaſié ſon appétit vorace ; elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne ſe ſoucie plus : ces animaux ne mangent d'aucune viande cuite ni ſalée. On voit une grande quantité d'*ocelots* aux environs de la Baie de Campêche.

OCHRE, *Ochrus folio integro capreolos emittente.* Plante qui croît dans les champs des pays chauds, entre les blés : ſa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges qui ne reſſemblent pas mal à celles de la geſſe :

Digitized by Google

ſes feuilles ſont oblongues, les unes ſimples, les autres compoſées d'autres feuilles rangées par paires, & terminées par des vrilles : de l'aiſſelle des feuilles naiſſent des fleurs légumineuſes, blanches & ſuccédées de fruits en gouſſes ou coſſes, leſquelles contiennent cinq ou ſix graines arrondies, de couleur d'*ochre* obſcure. Cette plante eſt eſtimée réſolutive.

OCHRE, *Ochra*, *terra metallica*. Les Minéralogiſtes donnent ce nom à des terres limo-argileuſes, plus ou moins mélangées, graſſes, peſantes, qui ont de la ſaveur & une couleur dont l'intenſité s'augmente par l'action du feu ; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fuſion, & donnent un culot demi-métallique ou métallique : propriétés qui font regarder les *ochres* comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matiere inflammable qui lui rend le phlogiſtique qu'il avoit perdu.

Wallerius dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être diſſous par l'eau qui donnent des *ochres* chacun ſelon leur eſpece; c'eſt par la même raiſon, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'*ochre* n'eſt point un métal proprement dit, mais une décompoſition, une terre métallique, qui ſe ſépare du vitriol (diſons d'une ſubſtance métallique vitrioliſée) après qu'il a été diſſous dans l'eau, & qui ſe précipite : elle eſt d'une conſiſtance terreuſe, & ſon origine eſt probablement due à la décompoſition des pyrites ſulfureuſes, martiales, &c. d'autant plus que quantité d'*ochres* de Suede en ſont encore chargées. Parmi les *ochres* il y en a d'une conſiſtance pulvérulente, & d'autres qui ſont par croûtes, placées dans la terre, les unes au-deſſus des autres : on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles ſont formées, par leur poids qui ſurpaſſe celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les *ochres* dans la plupart des

Digitized by Google

ſources minérales : ce ſont ces ſubſtances qui en altérent la tranſparence, & qui enſuite ſe dépoſent au fond des couloirs ou des baſſins ſous la forme d'une rouille : on rencontre encore l'*ochre* dans les terres bolaires, dans quelques marnes. L'eau eſt le principal intermede des *ochres ;* l'eau les a formées, tranſportées & dépoſées dans les endroits où on les trouve. Voici les différentes ſortes d'*ochres*, qui toutes, même les plus abondantes en matiere métallique, ne ſont que des mines ſecondaires ou paraſites.

L'*ochre de zinc* eſt une *terre calaminaire*, une mine terreuſe, qui contient du *zinc*, & communément du *fer*. Voyez *les mots* ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre* eſt un cuivre diſſous & précipité dans l'intérieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette ſubſtance, on lui donne différens noms : celle qu'on appelle *vert de montagne*, *terre verte*, *terre de Vérone* ou *ochre verte*, eſt ou en pouſſiere, ou en morceaux ſolides de couleur verte, brunâtre, graſſe au toucher comme de la glaiſe, & contenant très-peu de terre métallique. La *terre* ou *cendre bleue de montagne* eſt auſſi une *ochre de cuivre :* elle ſe trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *terre mêlée de bleu* & *de vert* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argileuſe, mêlée d'un guhr de craie. L'ardoiſe ou la pierre ſchiſteuſe, qui eſt devenue une mine de cuivre, telle que celle qu'on trouve en Allemagne, doit ce métal à la décompoſition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* eſt effectivement une terre ferrugineuſe, précipitée, qui n'eſt minéraliſée, ni par le ſoufre, ni par l'arſenic ; & qui de jaune ou de brune qu'elle eſt ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique ; enfin, qui peut à l'aide d'un phlogiſtique, produire une petite quantité de fer caſſant à chaud.

L'*ochre jaune* eſt friable & d'une conſiſtance peu ferme ; elle a la propriété de tacher les mains. Il s'en

Digitized by Google

trouve des minieres très-abondantes dans le Berry, près de Vierzon, à Moragnes & à Saint-Georges, dont les lits ou couches ſont aſſez étendus & ont depuis vingt-cinq, cinquante, cent, juſqu'à deux cents pieds de profondeur; leur épaiſſeur eſt de quatre juſqu'à huit pouces: au-deſſus eſt un lit de ſablon blanc, au-deſſous une couche de terre argileuſe, d'un jaune plus ou moins foncé; on l'appelle dans le commerce *terre jaune*, *jaune de montagne* & *ochre jaune*; on s'en ſert en peinture. L'*ochre* dans ſa miniere, eſt communément molle, quelquefois mouillée; on l'exploite de la même maniere dont les Glaiſiers des environs de Paris font l'extraction de la terre dont ſe ſervent les Potiers; ſur un trou perpendiculaire, large de quatre à cinq pieds, eſt établi un tourniquet: on trouve auſſi de l'*ochre jaune* à Bitry en Nivernois, à Janay en Brie. *Conſultez* les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *1762*.

On trouve auſſi dans les boutiques, ſous le nom de *terre* ou *jaune de Naples*, *giallolino*, une autre ſubſtance peſante, quoique poreuſe, également utile en peinture. On eſt encore incertain ſi ſon origine eſt due aux volcans; ſi c'eſt un tuf ochreux, jaunâtre, formé ſoit par précipitation, ſoit par dépôt; ſi c'eſt une précipitation de l'art, faite par le moyen de l'antimoine, ou une terre colorée par une forte décoction de gaude.

L'*ochre brune* n'eſt que le *jaune de montagne* altéré par une couleur étrangere: elle reſſemble tantôt à l'*ochre de rue des Peintres*, qui n'eſt que la *terre jaune* calcinée ou colorée en jaune-ſafrané; & tantôt elle reſſemble à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez *ces mots*.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, eſt d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intenſité au feu; elle eſt friable: on l'emploie, ainſi que le *jaune de montagne*, dans la groſſe peinture à l'huile & en détrempe pour mettre les

Digitized by Google

planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Eſpagne*, l'*ochre de Murcie*, eſpece de *rubrique :* le Village d'Almuzaroné eſt bâti ſur un terrain de cette nature. Cette *ochre rouge* eſt ſeche, peu dure : on s'en ſervoit autrefois pour rougir les talons des ſouliers, & pour colorer le tabac d'Eſpagne : l'eſpece commune eſt le *brun-rouge*, dont les Frotteurs ſe ſervent en France. On en envoie une autre eſpece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la Nature ou par l'art ; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty :* on s'en ſert pour polir les glaces, & on l'emploie aux mêmes uſages que les précédentes.

Lorſque ces ſortes d'*ochres* font effervescence avec les acides, elles décelent alors un mélange de craie. La connoiſſance des terres avec leſquelles les *ochres* ſont mêlées, eſt très-importante.

La *terre d'Ombre*, *Terra Ombria*, eſt très-connue par ſon uſage pour les couleurs : elle eſt moins une ſorte d'*ochre* brunâtre qu'une terre bitumineuſe, ſubtile, légere, abondante en glaiſe & en matiere inflammable, qui exhale une odeur fétide de charbon de terre : ſouvent elle devient blanche par la calcination ; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune :* celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, eſt préférée à celle de Sahlberg en Suede, & à celle des Cévennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* eſt d'un brun-noirâtre, graſſe au toucher, en poudre ou en maſſe, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuſe, bien plus fétide & plus déſagréable que la *terre d'Ombre ;* on la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve auſſi dans une tourbiere du Duché de Berg. En Saxe on s'en ſert en teinture ; & dans la plupart des pays elle eſt utile en peinture. Ces deux dernieres terres ſont très-bitumineuſes, & contiennent très-peu de terre métallique ; on pourroit les ranger dans la claſſe des terres minérales & inflam-

Digitized by Google

mables. Combien de végétaux qui, en ſe décompoſant, ſe trouvent minéraliſés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une ſubſtance friable & ſemblable à la *terre de Cologne* ou à la *terre d'Ombre* : on rencontre dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un ſuc bitumineux & qui reſſemblent abſolument à de la *terre de Cologne* qui ſeroit d'un beau brun & en maſſes.

Enfin, on trouve ſouvent dans la deuxieme couche de la terre d'étang ou de prairie, un tuf d'*ochre* diſpoſé par lits : ailleurs on rencontre des *ochres* qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmelin*, dans la *Relation de ſon voyage en Sibérie*, *Vol. II*, *p. 59*, dit avoir trouvé une *ochre* de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le *crayon rouge* ou la *ſanguine des Peintres* & quantité de mines limoneuſes, comme une ſorte d'*ochre de fer*.

Divers Minéralogiſtes regardent auſſi les *guhrs* des métaux comme des eſpeces d'*ochres* : mais on n'a que trois ſortes d'*ochres* qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus, c'eſt-à-dire, formées de la décompoſition des métaux qui ſe vitrioliſent, ſavoir, du *zinc*, du *cuivre* & du *fer*. Selon la nature de la décompoſition, de la précipitation & des mélanges accidentels, ces terres paroiſſent ſous différentes couleurs. En général, les *ochres* ſont aſtringentes & deſſicatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à la *perdrix de montagne* de leur pays.

La *perdrix ococolin* habite les hautes montagnes du Mexique, où la température eſt froide; elle eſt plus groſſe que la *perdrix griſe*; ſa longueur totale eſt d'un pied neuf pouces. *Fernandez* dit que tout ſon plumage eſt varié de brun, de jaunâtre & de fauve; il y a de plus des taches griſes & d'autres taches blanches ſur les côtés & le derriere de la tête & une grande partie du cou, & des taches noires ſur le deſſus de la tête, la gorge & les côtés; les ailes

Digitized by Google

cendrées en deſſous, ſont griſes en deſſus & variées de taches blanches & fauves : le bec & les pieds ſont d'un rouge pâle.

OCOROME du pays des Moxes. Animal carnaſſier qui paroît être le *couguar*. Voyez *ce mot*.

OCOSOL ou OCOSCOL. *Voyez à l'article* STYRAX.

OCOTZINITZCAN. *Voyez* TROUPIALE *à queue annelée*.

OCOZOALT. C'eſt une eſpece de *ſerpent à ſonnettes*, qui ſe trouve au Mexique, dans la province de Tlaſcala, & dont la morſure eſt mortelle. *Voyez l'article* SERPENT A SONNETTES *& le mot* BOICININGUA.

ODONTOPÊTRES ou ODONTOLITES ou OPHIODONTES. *Voyez l'article* GLOSSOPÊTRES.

ŒDICNEMON. Nom donné par quelques-uns au *courlis de terre* qui eſt le *grand pluvier* ou l'*ouſtardo* de *Belon*.

ŒIL, *Oculus*. C'eſt l'un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : ſa propriété eſt de faire diſtinguer les différens objets qui ſe préſentent à la vue : l'*œil* dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés mécaniques. *Voyez* ce que nous en avons dit entre autres aux *mots* ARAIGNÉE, ŒIL A RÉSEAU, à l'*article* INSECTE, & à l'*article* CHAT : *Voyez* auſſi ce que nous diſons des *ſens*, à la ſuite du *mot* HOMME ; nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'*œil* : organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame, puiſque les paſſions ſe peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux, voiſin du cerveau & abondant en eſprits, & qu'on ne peut manquer d'y lire les divers mouvemens qui agitent l'ame.

ŒIL BLANC. *Voyez* CHERIC.

ŒIL DE BŒUF, *Buphthalmum*. Nom donné à un genre de plante à fleurs conjointes, de la diviſion des *Radiées*, & qui comprend, dit M. le Chevalier *de la*

Digitized by Google

Marck, des herbes & de petits arbriſſeaux dont les feuilles ſont ſimples, oppoſées ou alternes, & dont chaque fleur, qui eſt terminale & jaune, a un calice commun ou nu, & compoſé de deux ou trois rangs de folioles preſque égales, ou dont les folioles extérieures fort grandes, ſemblent former une collerette ſur laquelle la fleur eſt aſſiſe : le fruit conſiſte en pluſieurs petites ſemences ovales ou oblongues, couronnées par un petit rebord plus ou moins denté. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, que l'on cultive au Jardin du Roi.

ŒIL de bœuf à calice nu, ne formant point de collerette.

Il y a : L'*œil de bœuf à feuilles de lychnis*, *Buphthalmum fruteſcens*, Linn. : c'eſt un petit arbriſſeau ; il croît aux Antilles & dans la Virginie : ſa tige eſt haute d'environ quatre pieds, droite, articulée & munie de rameaux redreſſés ; les feuilles ont vers leur baſe deux petites dents preſque oppoſées. L'*œil de bœuf* du Pérou, *Buphthalmum Peruvianum*, H. R. : cette eſpece découverte par M. *Dombey*, eſt un peu moins grande que la précédente, & chargée d'un duvet plus ſoyeux & argenté dans ſa partie ſupérieure. L'*œil de bœuf à feuilles de lauréole*, *Buphthalmum arboreſcens*, Linn. : cette eſpece à tige ligneuſe, croît aux Iſles Bermudes & dans pluſieurs contrées de l'Amérique Septentrionale. L'*œil de bœuf rampant*, *Buphthalmum repens*, *an Verbeſina mutica ?* Linn. : on trouve cette eſpece dans l'Amérique Méridionale ; ſa tige eſt articulée & rampe ſur la terre. L'*œil de bœuf du Cap de Bonne-Eſpérance*, *Buphthalmum durum*, Linn. L'*œil de bœuf ſoyeux* de l'Iſle de Ténériffe, *Buphthalmum ſericeum*, Linn. fils : ſes feuilles ſont ſpatulées, entieres & couvertes de poils couchés, blancs & ſoyeux. L'*œil de bœuf à feuilles de pétaſite*, *Buphthalmum ſpecioſiſſimum*, Linn. : il croît dans les montagnes de la Breſſe en France. L'*œil de bœuf hélianthoïde* de la Caroline,

Digitized by Google

Buphthalmum helianthoïdes, Linn. : on dit que le ſuc de cette eſpece eſt un peu cauſtique. L'*œil de bœuf à grandes fleurs*, *Buphthalmum grandiflorum*, Linn. 1275 : cette eſpece croît dans les montagnes des Provinces Méridionales de la France, de l'Italie & de l'Autriche ; elle eſt vivace, très-propre à ſervir de décoration dans les parterres ; elle a un aſpect agréable à cauſe de la grandeur de ſes fleurs, qui ont quelquefois plus de deux pouces de diametre, quoique ſes autres parties ſoient petites à proportion. L'*œil de bœuf à feuilles de ſaule*, *Buphthalmum ſalicifolium*, Linn. : cette eſpece ſe trouve auſſi dans les provinces Méridionales, de la France, mais ſa tige eſt diviſée en ſon ſommet en deux ou trois rameaux courts & uniformes : elle eſt abondamment velue.

ŒIL de bœuf à calice feuillé, & débordant en maniere de collerette.

Il y a : L'*œil de bœuf épineux*, *Buphthalmum ſpinoſum*, Linn. : cette eſpece eſt annuelle, & croît ſur le bord des champs en Languedoc, en Eſpagne & en Italie ; les feuilles calicinales extérieures ſont fort longues, nerveuſes, pointues, terminées par une épine, & elles forment une ample collerette en étoile, ſur laquelle la fleur eſt aſſiſe. L'*œil de bœuf aquatique*, *Buphthalmum aquaticum*, Linn. : cette eſpece croît ſur le bord des eaux en Languedoc & en Provence, dans le Portugal & dans l'Iſle de Candie ; ſon odeur eſt un peu aromatique lorſqu'on la froiſſe. L'*œil de bœuf maritime*, *Buphthalmum maritimum*, Linn. : cette eſpece eſt vivace, & croît dans les lieux maritimes des provinces Méridionales de la France. Quant à l'*œil de bœuf des Teinturiers*, Voyez CAMOMILLE DES TEINTURIERS.

ŒIL DE BŒUF. On donne auſſi ce nom à une eſpece de *lanier* d'Afrique, qui ſe trouve à Sierra-Leona & au Cap de Bonne-Eſpérance ; on l'appelle auſſi *élanceur* : ces noms lui conviennent, 1.° à cauſe de ſes mou-

Digitized by Google

chetures blanches, cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux; 2.° à cauſe de la légéreté avec laquelle il s'élance pour fuir ou pour attaquer.

ŒIL DE BŒUF. *Voyez à l'article* VENTS.

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une eſpece de *pyrethre*, à la *grande marguerite*, & à un *lépas:* Voyez *ces mots.*

ŒIL DE BOURRIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un *dolic* qui croît dans l'Amérique Méridionale, à la Martinique, &c. C'eſt la *cacone*; Voyez LIANE A CACONE.

ŒIL DE CHAT. *Voyez* BONDUC COMMUN.

ŒIL DE CHAT, *Oculus cati.* C'eſt une eſpece d'*agate* dont la pâte eſt très-fine, tranſparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre: des accidens heureux lui ont donné, lors de ſa formation, des taches en forme de point entouré de cercles qui ont quelque reſſemblance avec l'*œil d'un chat;* & les Lapidaires, qui ſavent tirer bon parti de cette bizarrerie, les taillent fort adroitement: ils tâchent de trouver le juſte milieu du point, pour en former un *œil* dans toutes ſes proportions; voilà ce que les Italiens appellent *bel' occhio.* Quand ces ſortes de pierres ſont privées du point du milieu, les Lapidaires les taillent toujours en ovale: ces ſortes d'*yeux de chat* ſont les plus communs, leur couleur eſt griſe-verdâtre, & ils n'offrent qu'un chatoyement en long.

L'*œil de chat*, quand il eſt parfait, doit avoir un point dans le milieu, d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles, rarement de couleur roſe, mais verdâtres, très-vifs, couleur de poireau, comme entre-mêlés de taches dorées, & dont l'enſemble rend aſſez bien la configuration & le brillant de l'*œil d'un chat.* Cette pierre, qui eſt ſuſceptible d'un beau poli, produit un effet aſſez agréable quand on l'expoſe entre la lumiere & l'œil. L'*œil de chat* eſt très-rare & très-eſtimé quand il eſt dans ſa perfection:

Digitized by Google

l'on en voit un dans le Cabinet du Grand-Duc de Toſcane, qui eſt plus gros que le pouce : l'*œil de chat* vient de l'Egypte & de l'Arabie.

ŒIL DE CHRIST. *Voyez à l'article* ASTER.

ŒIL DU MONDE ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES, ou PIERRE CHANGEANTE, *Oculus mundi, aut Lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre à peine demi-tranſparente eſt un caillou naturel, très-rare; peu de Naturaliſtes en ont fait mention : on obſerve que *Boyle* eſt le premier qui en ait parlé avec quelque préciſion ; *Knæffel* ou *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméléon ; Hill* l'a rangée dans le genre des *Pierres hydrophanes.* On en diſtingue de pluſieurs couleurs, griſe, rouſſâtre, ou cendrée & entrecoupée de veines jaunâtres ; il y en a auſſi de verdâtres ; d'autres de couleur d'ivoire, tirant du blanc au jaune, & étant tachetées par-ci par-là d'un blanc de lait. Cette pierre eſt ſolide, compacte, aſſez dure, cependant peu peſante ; frappée contre l'acier, rarement elle donne des étincelles : elle eſt un peu poreuſe, reçoit bien le poli, & réfléchit fortement les rayons de la lumiere ; de façon qu'étant expoſée au ſoleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaiſir, ce qui lui a fait donner le nom de *chatoyante :* Voyez CHATOYANTE.

L'eſpece de *pierre chatoyante* la plus rare, ou la *pierre hydrophane* par excellence, ſe reconnoît par la propriété de paroître en quelque ſorte opaque à l'air, c'eſt-à-dire étant ſeche, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau, mais de reprendre peu à peu ſon premier état au ſortir de l'eau & à meſure qu'elle ſe ſeche. Ce phénomene ſeroit-il dû à l'effet des particules d'eau limpides qui s'inſinuant dans les pores de la *pierre*, en rempliſſent les eſpaces & la rendent perméable aux rayons de lumiere ? La gravité ſpécifique de cette *pierre* eſt à celle de l'eau dans le rapport de 2 à 1 ; ce qui annonce & confirme l'idée qu'on doit avoir de ſa poroſité.

Digitized by Google

M. le Docteur *Maty* nous a rendu témoin de cette expérience ſur une *pierre* de cette eſpece qui eſt au *Muſæum* de Londres; M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Stathouder, nous en a montré une qui a la même propriété : l'une & l'autre reſſemblent à une petite lentille, un peu laiteuſe au centre. Nous avons répété les expériences connues ſur cette *pierre*, & nous avons en effet obſervé avec admiration qu'en la plongeant dans l'eau, elle y devenoit peu à peu tranſparente & changeoit de couleur : il n'eſt pas néceſſaire de la mouiller entiérement, la moitié ou même une moindre partie de ſon épaiſſeur ſuffit. Quand on veut la voir redevenir plus promptement opaque, ou dans ſon premier état, il faut l'eſſuyer au ſortir de l'eau, & en l'examinant ainſi, on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre; ce point s'augmente peu à peu, il s'étend, & l'opacité augmente auſſi peu à peu, & paſſe de ſa ſurface au milieu & juſqu'au fond de l'épaiſſeur de la *pierre :* plus la *pierre* a été deſſéchée, & moins promptement la tranſparence aura lieu; ſi elle a été mouillée depuis peu de jours, elle change ſur le champ par l'immerſion, & augmente un peu en peſanteur : cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle abſorbe une quantité de liqueur qui lui eſt néceſſaire pour devenir tranſparente. M. *Gerhard* ayant mis cette *pierre* devenue ainſi tranſparente dans un verre bien fermé, qui contenoit un hygrometre, cet inſtrument a tourné, ce qui démontre l'évaporation du fluide qui s'étoit introduit dans la *pierre.* En général, ſon retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le paſſage à la tranſparence, ſur-tout ſi on a employé l'eau chaude & pure.

Les acides n'ont point de priſe ſur cette *pierre :* les liqueurs éthérées ne changent pas ſenſiblement ſa couleur & ſes effets : l'huile de tartre l'éclaircit, & ſemble détruire la mutabilité de cette *pierre.* On ne connoiſſoit pas encore bien de quelle ſubſtance elle

Digitized by Google

provenoit, lorſque M. le Baron *de Veltheim* découvrit qu'elle forme l'écorce opaque qui environne les opales & les calcédoines d'Iſlande & de Feroë. M. *Titius* a appris le premier aux Gurieux de Paris (en Novembre 1777), que l'*œil du monde* ſe tiroit de la matiere intercalée dans les couches de calcédoine de l'Iſle de Feroë : on en trouve auſſi en Chine, en Arabie & en Egypte; on la trouve encore en Siléſie, à Koſemuz dans le Duché de Nimpſch, & ſur-tout à Grache dans le Duché de Munſterberg, où elle conſtitue l'écorce brunâtre & jaunâtre martiale de la chryſopraſe verte, jaune & blanche. M. *Gerhard* dit, d'après ſes expériences, que cette *pierre* eſt compoſée de deux tiers d'alun, d'un tiers de terre vitrifiable & de matiere graſſe. On peut *conſulter* les *Obſervations de MM.* Van Winperſe, Bruckmann & Gerhard *ſur la* pierre chatoyante.

ŒIL-DE-PAON, PAON DU JOUR, ŒIL DU JOUR, *Papilio Oculus pavonis dictus*, Petiv. Muſ. p. 34, n.° 314. Nom donné à un beau *papillon de jour* provenant d'une chenille épineuſe. Le *paon du jour* ou *œil de paon diurne*, eſt d'un rouge-brun; il ne marche que ſur quatre pattes: les belles taches dont le deſſus du diapré de ſes ailes eſt orné, lui ont mérité le nom qu'il porte : ſous les yeux des ailes inférieures, on aperçoit dans le mâle, un petit point noir; ce point ovale, au contraire, eſt bleu dans les femelles. Ce papillon habite les forêts, les jardins & les environs des prairies : attaché à ſon lieu natal, il ne s'en écarte point; l'eſpace qu'il parcourt eſt une enceinte fort bornée : ſon vol, quoique aſſez rapide, eſt majeſtueux, ſur-tout quand le temps eſt très-calme; il plane preſque toujours : la chenille de l'*œil-de-paon* paroît deux fois l'année, au commencement de Mai & au mois de Juillet. Le papillon de la derniere nichée paſſe ordinairement l'hiver dans quelque trou; il n'en ſort qu'au commencement du printemps, pour dépoſer les

œufs

Digitized by Google

œufs qui produiſent les premieres chenilles du mois de Mai. La chenille de *l'œil-de-paon* a des épines fort ſimples, garnies de petits poils; le premier anneau n'en a point; le deuxieme anneau en porte deux; les ſuivans en ont chacun ſix; l'avant-dernier en a quatre, & le dernier deux; en tout cinquante-ſix épines: dès qu'on touche cette chenille, elle jette auſſi-tôt par la bouche une goutte de liqueur verte: la couleur de ſa derniere peau eſt d'un noir luiſant piqué ou orné de points blancs, ce qui lui a fait donner le nom de *chenille à bandes de perles*: cette chenille ſe nourrit de toutes les eſpeces d'orties; ſa chryſalide eſt angulaire, nue, ſuſpendue par la queue, verte d'abord, enſuite brune & ornée de pluſieurs taches d'or. Le papillon *œil-de-paon* eſt connu de tous les Curieux d'inſectes: mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit*, qui eſt une belle grande eſpece de phalene dont la chenille qui eſt à tubercules, ſe plaît ſur l'abricotier, le pêcher, le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* ſe trouve ſur la ronce & le roſier. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL ROUGE. *Voyez* ROTENGLE.

ŒIL-DE-SERPENT, en Italien *Occhio di ſerpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *bufonite*, qui n'eſt qu'une dent molaire, de forme hémiſphérique ou oblongue, ſoit de la dorade, ſoit du grondeur. D'autres fois ils appellent ainſi les taches cerclées d'une ſorte d'agate, connue ſous le nom d'*onix*, que l'on taille de façon à repréſenter un œil. *Voyez les mots* CRAPAUDINE & ONIX.

ŒILLÉ (L'). M. *Brouſſonet* a donné ce nom à une eſpece de *chien de mer*, dont le corps eſt gris, moucheté, & qui a de chaque côté du cou une grande tache noire, ronde, avec un cercle blanc, & qui a quelque reſſemblance avec un œil. Cette eſpece de *chien de mer* eſt de la ſection de ceux qui ont une nageoire derriere l'anus, avec des trous aux tempes. M. *Brouſſonet*

Digitized by Google

donne la description de l'*œillé*, d'après un individu long de deux pieds & demi, & qui se voit dans la description de M. le Chevalier *Banks:* il a été pêché au mois de Juillet, dans la mer du Sud, sur la côte de la Nouvelle Hollande,

« L'*œillé* (*Squalus ocellatus*) a la tête courte, relativement à la longueur du corps; les dents petites, comprimées, aiguës, dilatées à leur base, & nombreuses; les narines près du museau, en partie fermées par une appendice recouverte par un lobule assez épais; les yeux petits & oblongs; les trous des tempes aussi oblongs, médiocres; au-dessous des yeux, cinq évents (*expiracula*) de chaque côté, dont les deux derniers sont les plus rapprochés; les nageoires pectorales, arrondies, noirâtres dans le milieu, grises sur les bords; les abdominales semblables aux pectorales, & situées autour de l'anus, & avant le milieu du corps; la première nageoire du dos située au-delà de l'aplomb de l'anus, ayant postérieurement une légere échancrure & deux taches noires au bord antérieur; la seconde dorsale ne differe de la premiere que parce qu'elle est un peu plus petite; la nageoire de derriere l'anus très-rapprochée de celle de la queue; celle-ci échancrée vers son extrémité: le corps alongé, légérement chagriné, gris-moucheté; de chaque côté, après les boutonnieres ou évents, une tache ronde, noire, avec une aréole blanchâtre; le dessous du corps, d'un gris-verdâtre; la tête, sans taches ».

ŒILLÉ. Espece de *pleuronecte*. Voyez ARGUS.

ŒILLÉ, *Callionymus ocellatus*. M. *Pallas*, (*Spicil. 9, Fascic. 8, p. 25, tab. 4, f. 1, 2, 3,*) a désigné par cette phrase latine, une espece de *callionyme* qui lui avoit été envoyé de l'Isle d'Amboine: sa longueur est celle du petit doigt; les nageoires, sur-tout du dos, dans les individus femelles, sont plus grandes que dans les mâles: la couleur du corps est d'un gris-cendré, mêlé de brun, & parsemé de points blancs;

Digitized by Google

celle de la partie inférieure eſt blanchâtre : la membrane de la premiere nageoire dorſale offre quatre grandes taches, dont le centre eſt noir, le diſque brun, & le bord formé de deux cercles, l'un blanc, & l'extérieur noir.

ŒILLÉ, *Labrus ocellaris*, Linn. Une tache ronde, dont cette eſpece de *labre* eſt marquée vers la baſe de la queue, eſt le caractere qui lui a fait donner ce nom : la nageoire dorſale a vingt-ſix rayons, dont les quinze premiers épineux ; les pectorales en ont chacune vingt, tous mous & flexibles ; celles des abdominales, ſix, dont un épineux ; celle de l'anus & celle de la queue, chacune treize, dont trois épineux : on ignore les lieux où ce poiſſon ſe trouve.

ŒILLET, *Caryophyllus hortenſis*, Tourn. Tab. 174 ; *Tunica*, Fuchs., Dill. ; *Dianthus*, Linn. C'eſt une plante que l'on éleve dans les jardins à cauſe de la beauté de ſes fleurs, de leur douce odeur, & de ſa taille légere : ſa racine eſt ſimple & fibreuſe ; ſes tiges ſont nombreuſes, liſſes, cylindriques, hautes d'une coudée, genouillées, noueuſes & branchues : ſes feuilles naiſſent de chaque nœud deux à deux ; elles ſont longues, dures, étroites, épaiſſes & verdâtres : les fleurs naiſſent aux ſommets des tiges, elles ſont à pluſieurs feuilles diſpoſées en rond, légérement dentelées, ſouvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de girofle ; le calice eſt d'une ſeule piece en tube découpé à ſon extrémité en cinq dents, & garni à ſa baſe de deux paires d'écailles ; ce qui fait, dit M. *Deleuze*, le principal caractere de ce genre : le piſtil des fleurs devient dans la ſuite un fruit arrondi, rempli de ſemences aplaties, comme feuillées & noires.

Qualités des ŒILLETS.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. *de Tournefort* en diſtingue

Digitized by Google

quatre-vingt-neuf especes qui different par la grandeur, la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'*œillet* comme la premiere des fleurs. Les noms que les Fleuristes donnent aux *œillets*, (*Dianthus coronarius sive Caryophyllus*, Linn. 587.) sont nombreux, & dépendent de la fantaisie des Amateurs, qui les appellent par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-César*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante:* ce dernier est un *œillet* d'un rouge de sang sur un blanc de lait, &c. Les *œillets* qu'on distingue communément sont les *violets*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *rose*, les *piquetés* & les *œillets tricolors*, l'*œillet des Chartreux*, *Dianthus Carthusianorum*, Linn. 586: les feuilles sont linéaires, & forment à leur base, une gaîne qui enveloppe la tige, au-dessus de chaque nœud; les fleurs sont rouges; le calice couleur de rouille. L'*œillet* de la Chine est décrit par *Tournefort* dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1701*, *Caryophyllus Sinensis, supinus, leucoii folio, flore vario aut pleno.* Les *œillets* les plus estimés aujourd'hui par les Fleuristes, sont, dit M. *Bourgeois*, les *œillets* jaunes piquetés de cramoisi; mais sur-tout les *œillets d'un jaune-citron* de trois pouces de large, sans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces *œillets* n'étoient point connus dans la Suisse il y a vingt ans, ils y sont venus de Hollande; ce sont des *œillets* de graine que le hasard a produits. On a encore une nouvelle espece d'*œillet*, qu'on appelle *œillets de plumes*, parce qu'ils ressemblent parfaitement à ces *œillets* artificiels qu'on fait de plumes d'oiseaux à Venise: le cœur de cette fleur est d'un cramoisi foncé, & les feuilles du tour sont d'un blanc de neige: on les estime sur-tout parce qu'ils fleurissent un mois avant les autres especes; mais ils sont fort délicats, & périssent souvent en hiver par l'humidité & la gelée.

Bradley & *Miller* ont trouvé qu'on pouvoit assez

Digitized by Google

commodément diviſer le genre des *œillets* en cinq ordres, qu'ils diſtinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, d'*étincelans* & de *flambés*. Les *piquetés* ont le fond blanc & ſont tachetés de rouge : les *dames-peintes* ont les pétales blancs en deſſous & tachetés de rouge en deſſus : les *bizarres* ſont rayés & diverſifiés de quatre couleurs : les *étincelans* ne ſont que de deux couleurs, mais toujours par raies : enfin, les *flambés* ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé. Aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*, même l'*œillet à feuilles ciliées* à leur baſe, *Dianthus armeria*, Linn. 586; c'eſt l'*œillet velu*, qu'il ne faut pas confondre avec l'eſpece barbue qui eſt l'*œillet de Poëte*. Voyez *cet article*.

Un *œillet* pour être parfait, doit avoir les panaches bien oppoſés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle; ces panaches doivent s'étendre ſans interruption, depuis la racine des feuilles juſqu'à leur extrémité : les gros panaches, par quart ou par moitié, ſont plus beaux que les petits. Un bel *œillet* doit avoir trois pouces de large, & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze ſont trop ſujets à crever. L'*œillet* doit ſe terminer en formant une houppe ronde; il ne doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui le brouillent & le hériſſent, & les feuilles ne doivent point s'alonger en pointe.

Culture des ŒILLETS.

On les peut élever de graine, de marcottes & d'œilletons : mais on les multiplie plus ſouvent par les marcottes que l'on ſépare des pieds, que par la graine; car les fleurs qui viennent ſur les pieds élevés de graine, deviennent ſauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées, mais toujours

Digitized by Google

moins odorantes & ſimples, quoique la ſemence ait été tirée d'*œillets* à fleur double.

La terre qu'on donne aux *œillets*, doit être réglée ſur l'eſpece dont ils ſont : les *violets*, les *pourpres*, les *rouges*, (*Caryophyllus maximus ruber*, C. B. Pin. 207 ;) les *piquetés*, demandent tous une terre compoſée d'un tiers de ſable noir qui ſe trouve ſur le bord des eaux, l'autre tiers moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuſe ; le tout mêlé, paſſé à la claie & au crible quand on veut les emporter : les *incarnats* veulent une terre compoſée moitié de terreau bien pourri, moitié de ſable noir ou de terre taupiniere. La marcotte des *œillets* dure depuis le 20 Juillet juſqu'au mois d'Août : elle ſe fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillaſſons ou de la ſerre ; arroſer au beſoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également : il faut encore ménager les feuilles, ſoutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réuſſiſſe ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particuliérement aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les ſoins de la culture relevent beaucoup la beauté & les graces que les *œillets* ont reçu de la Nature : on récolte la graine à la fin de Septembre, & on la ſeme à la fin de Mars ; on peut conſulter *Bradley* & *Miller* ſur la culture des *œillets*.

Propriétés des ŒILLETS.

L'odeur des *œillets* eſt ſubtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, ſur-tout ceux dont la couleur eſt d'un beau rouge-pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais ſur-tout dans les maladies malignes & peſtilentielles. Quelques-uns vantent le ſuc de cette plante

Digitized by Google

entiere comme propre à réſiſter au venin : on prépare dans les boutiques un ſirop, *Sirupus de tunicâ*, une conſerve, un vinaigre, une poudre & une eau diſtillée d'*œillet* : l'eau excite les ſueurs ; le vinaigre d'*œillet rouge* a une ſaveur & une odeur agréables : dans les temps de peſte, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes ; on en prend auſſi deux cuillerées le matin : la conſerve & le ſirop d'*œillet* ſont eſtimés en Médecine comme de grands cordiaux ; on fait auſſi un ratafia d'*œillet domeſtique* très-agréable avec l'eau-de-vie, le ſucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou PASSE-FLEUR, *Lychnis*. Plante à racine vivace dont on diſtingue deux eſpeces principales ; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1.° LA PASSE-FLEUR CULTIVÉE ou COQUELOURDE A COURONNE. On l'appelle auſſi *couquelourde* ou *coquelourde des Jardiniers*, *Lychnis vulgaris*, Park., Raij Hiſt. ; *Lychnis coronaria Dioſcoridis ſativa*, C. B. Pin. 203, Tourn. On cultive cette plante dans les jardins : ſa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuſes & cotonnées : ſes feuilles ſont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuſes & molles ; ſes fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes, qui jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : ſa couleur eſt variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou de blanc : à cette fleur ſuccede un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend ſouvent la figure d'un pot ; il contient deux ſemences arrondies.

2.° LA PASSE-FLEUR SAUVAGE ou le COMPAGNON BLANC, *Lychnis ſylveſtris*, *alba ſimplex*, C. B. Pin. 204 ; *Lychnis dioïca*, Linn. 626. Sa racine eſt longue de deux à trois pieds, très-groſſe, blanche,

Digitized by Google

fendue & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer : ſa tige eſt haute d'un pied & demi, droite, cylindrique, articulée & velue, rougeâtre vers ſa baſe : ſes feuilles ſont larges, ovales, velues, molles & terminées en pointe : ſes fleurs ſont communément blanches, quelquefois rouges; le calice eſt grand, ſtrié & ventru: cette plante croît dans les prés & notamment dans les champs proche des haies.

On en cultive la variété à *fleurs rouges doubles* ſous le nom de *Bourbonnoiſe*.

Le ſuc de ces plantes aſpiré par les narines excite l'éternuement : leurs ſemences priſes au poids de deux ſcrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du ſcorpion. La graine du *lychnis*, ſuivant *Dioſcoride*, étoit autrefois en uſage contre les morſures venimeuſes des ſerpens; aujourd'hui on ne la voit guere recherchée que par les moineaux, & ſur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la MIGNARDISE DES JARDINS, *Dioſanthos ; Dianthus verſicolor, aut fimbriatus, ſive ſuperbus & plumarius*, Linn. 589. C'eſt une eſpece d'*œillet* ſauvage ſimple, dont les fleurs ſont petites & les pétales découpés comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate; & comme elle repréſente par la fineſſe de ſes découpures les franges ou effilures des manchettes qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée *effilée* : on cultive dans les jardins pluſieurs variétés de cette belle plante, qui croît en gazon & s'éleve peu : ſes feuilles ſont nombreuſes, linéaires, pointues, bleuâtres & glauques : les unes ſont un peu velues à l'entrée de la corolle; toutes ont une odeur ſubtile, agréable : cette plante eſt originaire des montagnes Méridionales; ſa racine eſt vivace; ſes fleurs ſont propres à réſiſter au venin.

ŒILLET D'INDE, *Tagetes*. Plante annuelle de genre & de claſſe entiérement différens de l'*œillet*, & dont on diſtingue deux eſpeces principales.

1.° LE GRAND ŒILLET D'INDE, *Tanacetum, ſive Flos Africanus major, flore pleno*, C. B.; *Caryophyllus*

Digitized by Google

Indicus major, Matth. Sa racine eſt fort fibreuſe; elle pouſſe une tige haute de deux à trois pieds, groſſe comme le pouce, nouée, rameuſe, pleine de moëlle: ſes feuilles reſſemblent à celles de la tanaiſie; leurs bords ſont tiquetés de points tranſparens qui ſont des glandes véſiculaires: ſes fleurs naiſſent ſeules aux ſommités, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois groſſes comme le poing: elles ſont, dit M. *Deleuze*, compoſées d'un diſque de *fleurons* & d'un petit nombre de *demi-fleurons* portés ſur un placenta ras, & ſoutenus par un calice d'une ſeule piece en godet à cinq pointes: à ces fleurs ſuccedent des ſemences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2.° Le PETIT ŒILLET D'INDE, *Tanacetum Africanum*, *ſeu Flos Africanus minor*, C. B.; *Caryophyllus Indicus minor*, Matth. Sa racine eſt courte & fibrée; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuſes: elle reſſemble pour le reſte à l'eſpece précédente.

On cultive les *œillets d'Inde* dans les jardins, à cauſe de la beauté de leur fleur. On diſtingue pluſieurs variétés du *grand œillet d'Inde*; il y en a dont les fleurs ſont d'un jaune pâle ou de ſoufre, d'autres de couleur orangée & veloutée, il y en a même à fleurs blanches & à fleurs noirâtres; on appelle cette derniere l'*Africaine*, & ſa tige eſt plus haute que dans les eſpeces ordinaires: toutes ces variétés ſont ou ſimples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent juſqu'aux gelées, & ces fleurs ſont portées ſur des péduncules aſſez longs. Le *grand œillet d'Inde* vient originairement du Mexique; nous l'avons naturaliſé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le *petit œillet d'Inde* commence à donner des fleurs jaunes, veloutées, mêlées de roux & de couleur ſafranée; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'eſt pas plus agréable que celle du *grand œillet d'Inde*. Les Fleuriſtes cultivent depuis peu une nouvelle eſpece d'*œillet d'Inde* dont l'odeur eſt agréable.

Digitized by Google

L'*œillet d'Inde* ſe multiplie de graine ; on la ſeme ſur une couche tempérée, & on la tranſplante quand elle a acquis un peu de force, elle ſe plaît dans preſque tous les terrains ; quand on veut la conſerver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs ſont peu d'accord ſur les vertus médicinales de cette plante. *Hermandez*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes du Mexique*, dit que le ſuc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la ſemence, les menſtrues & les ſueurs. *Dodonée* au contraire, prétend que l'*œillet d'Inde* eſt un poiſon : il en cite pluſieurs exemples. En attendant que cette conteſtation ſoit décidée, il vaut mieux s'abſtenir de mâcher ou d'avaler les feuilles de cette plante, qui, employée extérieurement, eſt bonne pour déterger & pour réſoudre.

ŒILLET DE MER. Eſpece d'*aſtroïte* ou de production à polypier : ce corps marin & organiſé eſt creuſé par des ſillons ondoyans ou feuilletés, & a en général la figure d'un *œillet* qui ſeroit comprimé & épanoui. *Voyez* MADRÉPORE.

ŒILLET DE POETE, *Dianthus barbatus*, Linn. 586 : on l'appelle auſſi *œillet barbu*. On le cultive dans les jardins : les écailles du calice ſont auſſi longues que le tube du calice : ſes tiges ſont nombreuſes, hautes d'un pied, liſſes & droites, garnies de feuilles lancéolées, aſſez larges, pointues, liſſes & à trois nervures ; les fleurs, en faiſceau terminal bien garni : les plus beaux *œillets barbus* ſe voient en Languedoc.

ŒILLETON ; *Voyez à l'article* PLANTE. Quand on détache avec la main les *œilletons* de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner*.

ŒNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *Œnanthe*. Plante à racine vivace, & dont on diſtingue deux eſpeces principales qu'il faut bien ſe garder de confondre enſemble.

1.° L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *Œnanthe*

Digitized by Google

apii folio, Tourn., C. B. Pin. 162; *Filipendula tenuifolia*, Tabern. Icon. 141; *Œnanthe pimpinelloïdes*, Linn. 366. Ses racines ſont des eſpeces de navets noirs en dehors, blancs en dedans, ſuſpendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénetrent avant dans la terre; elles ont un goût de panais : les feuilles, qui partent de la racine, ſont larges, répandues à terre, ſemblables à celles du perſil : il s'éleve d'entre elles pluſieurs tiges hautes de deux pieds, glabres, rameuſes, cannelées, chargées de feuilles dont la figure approche de celles de la queue de pourceau, linéaires & alongées : ſes fleurs qui paroiſſent pendant l'été, ſont diſpoſées en ombelle, compoſées chacune de cinq pétales rangés en fleur de lis, de couleur blanche tirant ſur le purpurin : elles ſont remplacées par des ſemences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de la circonférence de l'ombelle ſont ſtériles : chaque graine eſt à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes & du piſtil : les ombelles particulieres ſont garnies à leur baſe d'une fraiſe de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive auſſi dans les jardins des Curieux : ſa racine qui reſſemble un peu à celle de la filipendule, eſt apéritive, diſſipe les vents & appaiſe les douleurs des hémorroïdes.

2.° L'ŒNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *Œnanthe chærophylli foliis*, H. R. Monſpel., C. B., Tournefort; *Œnanthe cicutæ facie, ſucco viroſo, croceo*, Lob. Icon.; *Œnanthe crocata*, Linn. 365. Cette plante qui ne croît guere que dans les pays froids & Septentrionaux, le long des ruiſſeaux, en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de reſſemblance avec la ciguë, même pour les propriétés : ſes racines ſont des navets, comme celles de l'aſphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, ſans aucunes fibres, remplis du même ſuc que la plante : il ſort de la racine pluſieurs tiges hautes d'environ trois pieds,

Digitized by Google

éparſes, rondes, rameuſes, cannelées, portant des feuilles aſſez ſemblables à celles du cerfeuil, vertes-brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un ſuc laiteux, mais qui jaunit enſuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant : ſes fleurs ſont diſpoſées en ombelle comme celles de la ciguë, compoſées de pluſieurs pétales rangés en roſe ou en fleur de lis : elles ſont remplacées par de petits fruits, compoſés de deux ſemences oblongues & cannelées.

Cette eſpece d'*œnanthe*, appelée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la province de Cumberland, *langue morte*, eſt un poiſon corroſif & dangereux : il cauſe dans le ventricule une ardeur très-douloureuſe ; il trouble la vue & l'eſprit, reſſerre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorragies par les oreilles, une tenſion conſidérable vers la région de l'eſtomac, & il en cautériſe la tunique nerveuſe. Les antidotes ou remedes à ce poiſon conſiſtent à boire beaucoup d'huile, de graiſſe ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuſes qui puiſſent adoucir le ſuc rongeant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas : la ſaignée eſt encore utile en pareil cas. Dix-ſept priſonniers François, dans la guerre de 1744, eurent la liberté de ſe promener à Pembroke & aux environs ; ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri ſauvage, ils la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangerent ſur le champ, & en petite quantité, la racine avec du pain & du beurre ; deux en moururent, & les autres éprouverent une partie des ſymptômes annoncés ci-deſſus. M. *de Haller* dit que c'eſt de l'*œnanthe* dont parle *Stalpart van der Wiel*, & que M. *Mead* l'a priſe pour la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'eſt la même plante encore qui a été funeſte à quelques ſoldats François en Corſe, & qui pourroit bien être l'*herbe ſardoa* des Anciens.

Digitized by Google

Des Naturaliſtes ont auſſi donné le nom d'*œnanthe* à pluſieurs oiſeaux, tels que le *cul-blanc*, le *traquet*, &c. *Voyez ces mots.*

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez au mot* LAINE.

ŒSTRE, *Œſtrus.* Genre d'*inſecte diptere* ou de mouche à deux ailes, dont les antennes ſétacées, courtes & fort petites, naiſſent d'une groſſe baſe qui repréſente un bouton rond : au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui ſervent probablement de ſuçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide : peut-être que l'*œſtre* devenu inſecte parfait, n'a plus beſoin de nourriture; cette propriété lui ſeroit commune avec pluſieurs autres inſectes.

Les larves de l'*œſtre* reſſemblent à des eſpeces de vers courts; on remarque à leur partie poſtérieure deux grands ſtigmates : ces larves varient de figure, ſuivant les différens endroits où elles vivent; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois ſous la peau des bœufs. *Voyez à l'article* VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, *& à l'article* TAON. A l'égard de l'*œſtre aquatique*, Voyez MOUCHE A CORSELET ARMÉ. *Voyez auſſi* MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.

ŒUF, *Ovum.* Ce nom ſe donne à un corps compoſé & organique, en général d'une forme elliptique, & que pondent les femelles des oiſeaux, des poiſſons, des lézards, de la plupart des ſerpens & des inſectes; l'on dit ordinairement *œuf de poule*, *œuf de tortue*, *œuf de carpe*, *œuf de fourmi*, *œuf de ſerpent*, *œuf de crocodile*, &c. Tous les animaux ovipares produiſent un corps organique ſemblable : c'eſt une eſpece de réſervoir qui contient l'embryon & la ſubſtance deſtinée à lui ſervir de premiere nourriture; mais les uns couvent leurs *œufs* fécondés dans le ſein de la mere, & les font éclore par la chaleur de l'incuba-

Digitized by Google

tion; tels ſont les oiſeaux : d'autres les dépoſent au fond des eaux pour être enſuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans le même élément; tels ſont les poiſſons proprement dits : d'autres enfin mettent bas leurs *œufs* fécondés dans le ſein de la mere, dans un lieu où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmoſphere, l'animal nouveau né trouve à ſe nourrir; tels ſont la plupart des inſectes qui naiſſent reptiles & finiſſent par être volatiles; tels ſont encore les lézards, les tortues & la plupart des ſerpens..

On appelle *ovaire* la partie de la femelle où l'*œuf* ſe forme. Les femelles de tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer ou couver; mais ces *œufs* ne produiront rien s'ils ne ſont fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle : c'eſt ainſi que la poulette met bas communément des *œufs* ſtériles, qui avec la même forme & la même ſtructure apparente, ont néanmoins de grandes différences à l'intérieur; ſouvent des poulettes font de petits *œufs* qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire ſuperſtitieux ou ignorant, par amour du merveilleux ou par préjugé d'éducation, attribue fauſſement au coq. Ces *œufs* ſe nomment *œufs blancs*; étant couvés ils ne produiſent rien. *Voyez à l'article* COQ l'*extrait d'un Mémoire de M.* de la Peyronie, *imprimé dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710*, ſous le titre d'*Obſervations ſur les* œufs de poule ſans jaune, *que l'on appelle vulgairement* œufs de coq.

L'*œuf* d'oiſeau, fécondé ou non, ſe détache ſous la forme d'un petit globe jaune, de la grappe que l'on appelle *ovaire*, à laquelle il étoit d'abord attaché par un pédicule: il n'eſt alors compoſé que du jaune contenu dans les membranes & de la *cicatricule*; il eſt reçu dans un canal placé au-deſſous de l'ovaire & connu ſous le nom d'*oviductus* : c'eſt par le ſéjour qu'il fait dans ce canal qu'il s'y forme un dépôt ſucceſſif de l'humeur albumineuſe qui conſtitue

Digitized by Google

le *blanc*, & qu'il s'y recouvre de la croûte calcaire qui constitue la *coque* : quelquefois cette derniere ne se forme pas complétement, & alors l'*œuf* est sans écaille & mou, & porte le nom d'*œuf hardé*; (on tenteroit alors inutilement de le faire couver). Quelques-uns prétendent que les poules qui pondent des *œufs* sans écaille, sont ou malades, ou par trop fécondes, ou trop grasses ; en est-il de même pour les gros *œufs* qui ont deux blancs & deux jaunes, *Ova gemellifica* ? On a observé qu'ils sont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuses & lascives ; de pareils *œufs* jumeaux & formés, sont distincts & séparés dans l'ovaire & dans l'*oviductus* ou conduit des *œufs*. Que peut-on dire de ces *œufs* qui contiennent des corps étrangers, tels que des épingles, &c. ou des *œufs* qui contiennent un autre *œuf*, *Ovum in ovo*, ayant également sa coque ? Ce dernier fait, qui est en faveur de l'*emboîtement*, a été attesté par MM. *Petit* & *Winslow*, *Hist. de l'Acad. 1742*, *pag.* 42. (A l'égard des fœtus trouvés dans d'autres fœtus, les rapports à cet égard sont trop suspects.) On nomme *œuf nain*, *Ovum centeninum*, le petit *œuf* que la poule pond le dernier de la saison : il est aussi sans jaune. M. *Wolff* a montré à l'*Académie des Sciences* de Pétersbourg un *œuf* simple, contenant dans un seul blanc & un seul jaune deux embryons développés par six jours d'incubation. On lit dans l'*Hist. de l'Acad. Royale des Sciences*, *ann. 1775*, une observation sur un *œuf* monstrueux, par M. *Marcorel Baron d'Escalles* ; c'est un *œuf* de poule fort petit, qui quand on le laissoit abandonné à lui-même, se relevoit constamment sur le bout le plus pointu ; lorsqu'avec la main on le retiroit de cette position, on sentoit qu'il faisoit des efforts pour la reprendre : cet *œuf* renfermoit dans la partie opposée à celle sur laquelle il se reposoit, la moitié d'une coque ressemblante

Digitized by Google

aſſez à une taſſe, & recouverte d'une membrane fine & déliée qui l'iſoloit dans l'intérieur de l'*œuf*. On conſerve dans le Cabinet de Chantilly, un *œuf* de poule de Caux, gros comme celui d'une dinde; la coque blanche, mince & peu dure, eſt recouverte d'une ſubſtance comme coriacée, & de l'épaiſſeur de quatre lignes; le jaune étoit de couleur pâle, très-gros, & nageoit dans un *ſerum* peu abondant, & très-fluide: au reſte, c'eſt par les accidens que l'*œuf* peut éprouver dans l'*oviductus*, qu'il a des formes variées, qu'il eſt droit, courbé, liſſe, raboteux, fillonné, ou qu'il offre les bizarreries dont il eſt mention ci-deſſus; & ces phénomenes méritent d'être placés parmi les faits les plus rares: quant à la forme que tout le monde connoît à l'*œuf*, elle dépend de la preſſion graduée & alternative qu'il éprouve dans l'*oviductus* & dans l'inteſtin; la différence de ſes deux bouts n'a d'autre origine que la compreſſion différente à laquelle il eſt ſoumis, ſuivant les points de la ſurface expoſés ſucceſſivement aux contractions de l'inteſtin qui s'en débarraſſe.

Pour compléter l'hiſtoire de l'*œuf* en général, *Voyez l'article* INSECTE, *celui de* POISSON *& celui d'*OISEAU: on verra dans ce dernier ce que contient l'*œuf*, & la maniere dont le petit s'y forme & en ſort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, penſent que tous les animaux & les hommes même ſont produits par un œuf. Ce que les Anciens appeloient *teſticules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaires*. On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'*œufs* plus ou moins conſidérable; chacun de ces *œufs* eſt ordinairement de la groſſeur d'un pois; il eſt fécondé, organiſé & animé lorſqu'il eſt encore dans le ſein de la femme. *Voyez l'article* HOMME. *Liſez* auſſi les *articles* GÉNÉRATION, SEMENCE, VIVIPARE.

Nous

Digitized by Google

Nous invitons inſtamment nos Lecteurs à conſulter les *Conſidérations ſur les corps organiſés* & la *Contemplation de la Nature;* ils y trouveront les idées les plus ſublimes & les plus profondes ſur la maniere dont on peut concevoir la nutrition & l'accroiſſement des germes avant la fécondation, dans l'hypotheſe de l'*emboîtement.* Ces Ouvrages ſavans & immortels du célebre M. *Bonnet* de Geneve, bien dignes de l'accueil qu'ils ont reçu du Public, ſont faits pour fixer toute l'attention des Phyſiciens, des Naturaliſtes, des Philoſophes, & pour fournir aux méditations de quiconque s'applique à ſonder les profondeurs de la Nature : l'étendue & la ſagacité des vues de l'Auteur, en ouvrant à l'imagination la carriere la plus vaſte, élevent l'ame, agrandiſſent la penſée, & préſentent l'idée la plus haute que l'on puiſſe ſe former de la puiſſance & de l'intelligence de l'Auteur qui a préſidé à la conſtruction des êtres organiſés (*a*). Les *œufs* ſont plus ou moins ſa-

(*a*) Suivant M. *Bonnet*, il faut que le germe croiſſe avant la fécondation, puiſque les œufs croiſſent dans les poules vierges. Si on admet l'hypotheſe de l'emboîtement (hypotheſe très-combattue par les Épigénéſiſtes modernes), cet accroiſſement ou ce développement a commencé depuis la création : il doit s'opérer par les ſucs alimentaires les plus ſubtils de la mere ; ces ſucs pris dans le fluide nerveux, ſont travaillés de nouveau & d'une maniere plus ſubtile encore, par le germe qui les reçoit le premier ; il les tranſmet au germe de la deuxieme génération, qui les élabore comme celui de la premiere génération, & qui en extrait des ſucs nourriciers beaucoup plus ſubtils encore ; ce ſont autant d'atomes alimentaires qu'il envoie au germe de la troiſieme génération, &c. &c. Dans cette opinion, plus les germes ſe dégradent dans cette ſérie de générations, & plus les organes ſécrétoires acquierent de fineſſe : les calibres diminuent dans une proportion exactement relative à l'augmentation de petiteſſe des germes. Ici la matiere eſt diviſible à l'indéfini. Que de variations la puiſſance & la réſiſtance ne ſouffrent-elles pas dans ces différens périodes de la vie animale !

Nous avons conſeillé à notre Lecteur à l'*article* GÉNÉRATION, de lire & méditer, ſur cet important objet ainſi que ſur la *fécondation*, les *Conſidérations ſur les corps organiſés.* Invités par l'Auteur, M. *Bonnet*, à en donner un extrait, nous avons inſéré à l'*article* GÉNÉRATION, le précis du chapitre VII du deuxieme volume de ſon Ouvrage, & nous plaçons ici le précis du chapitre IX du premier volume ; à coup ſûr on nous ſaura gré de notre déférence.

Digitized by Google

voureux & bienfaiſans. Parmi les poiſſons, il y en a dont les *œufs* ſont venimeux, ou du moins qui purgent violemment ; tels ſont ceux du brochet, du barbeau, &c. Chez les oiſeaux les *œufs* des premieres pontes ſont moins gros que ceux de la ſeconde & de la troiſieme.

On appelle *œufs frais*, ceux qui ſont récemment pondus, & même tous ceux qui n'ont point encore perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on

« L'infatigable M. *de Haller* ayant interrogé la Nature, comme elle demandoit à l'être, ſur la formation des corps organiſés, en a obtenu des réponſes qui reculent les bornes de nos connoiſſances : c'eſt de l'intérieur d'un œuf de poule qu'elle lui a rendu ſes oracles. Il les a tranſmis à la poſtérité dans un ſavant écrit qui a pour titre : *Mémoires ſur la formation du cœur dans le poulet, ſur l'œil, ſur la ſtructure du jaune, & ſur le développement.* Cet Auteur a mis à la ſuite de ſes Obſervations des *corollaires mêlés* qui en ſont comme les réſultats. M. *Bonnet* a détaché de ces corollaires les vérités les plus importantes. »

« *Premier fait.* La membrane qui revêt intérieurement le jaune d'œuf, eſt une continuation de celle qui tapiſſe l'inteſtin grêle du poulet ; elle eſt continue avec l'eſtomac, le pharynx, la bouche, la peau, l'épiderme. La membrane externe du jaune eſt un épanouiſſement de la membrane externe de l'inteſtin ; elle ſe lie au méſentere & au péritoine. Le jaune a des arteres & des veines qui naiſſent des arteres & des veines méſentériques du fœtus. Le ſang, qui circule dans le jaune, reçoit du cœur le principe de ſon mouvement : le jaune de l'œuf eſt donc une partie eſſentielle du poulet. »

« *Deuxieme fait.* Les parties ſolides du poulet ſont d'abord fluides : ce fluide s'épaiſſit peu à peu & devient une gelée. Les os eux-mêmes paſſent ainſi ſucceſſivement par cet état de fluidité & de gelée. Au ſeptieme jour de l'incubation, le cartilage eſt encore gélatineux. Le cerveau n'eſt encore, le huitieme jour, qu'une liqueur tranſparente & ſans doute organiſée. Le fœtus gouverne déjà ſes membres, ce qui prouve l'exiſtence des eſprits animaux. — Le fluide organiſé eſt ainſi conduit par degrés à la mucoſité : il devient membrane, cartilage, os par nuances imperceptibles, ſans mélange d'aucunes parties. Dans le travail de l'évaporation inſenſible des parties comme aqueuſes, les élémens ſe rapprochent pour former des ſolides, & plus la proximité des élémens augmente, plus l'attraction acquiert de force ; les vaiſſeaux devenus plus larges, admettent de plus en plus des molécules gommeuſes, albumineuſes ». Il eſt dit à l'*article* ŒUF, que ſi l'on prévient par des enduits l'évaporation du ſuperflu, on conſerve le fœtus dans l'œuf.

« *Troiſieme fait.* L'approximation graduelle des élémens diminue de plus en plus la tranſparence des parties, ce qui nous les rend

Digitized by Google

trouve d'abord en les ouvrant, quand ils ne ſont point trop cuits : non-ſeulement c'eſt une choſe curieuſe de conſerver frais par leurs qualités des *œufs* qui ſont vieux par le temps, mais il y a un avantage réel à ſe procurer toujours en bon état un aliment qui devient ſouvent équivoque quand il eſt gardé. Dans les voyages de mer, & dans les ſaiſons où les poules ne pondent que très-rarement, c'eſt une véritable reſſource qu'une proviſion d'*œufs* qui ſont

viſibles. — A la fin du ſecond jour de l'incubation, l'on diſtingue très-bien les battemens du cœur. — Les accroiſſemens du petit animal ne ſont jamais plus rapides que dans ces premiers jours. — Le poumon ne peut être apperçu qu'au ſixieme jour, alors il a dix centiemes de pouce de longueur. — Le foie eſt plus grand encore lorſqu'il commence à paroître : on le découvre le quatrieme jour. — L'eſtomac & les reins s'offrent le cinquieme & le ſixieme jour. — Enfin, les inteſtins apparoiſſent le ſeptieme jour ; la véſicule du fiel, le huitieme : les tégumens ne ſemblent pas exiſter encore. »

« *Quatrieme fait.* Les vaiſſeaux dilatés de plus en plus par l'impulſion du cœur, admettent des particules plus groſſieres, plus hétérogenes, & par-là même plus colorantes que les particules diaphanes. De là les différentes couleurs qui parent ſucceſſivement l'animal. La chaleur naturelle & celle du climat paroiſſent y contribuer auſſi. — Dans les végétaux, M. *de Haller* prétend que la chaleur ſeule ſuffit pour les colorer ; mais M. *Bonnet* croit que c'eſt plutôt l'effet de la lumiere. »

« *Cinquieme fait.* A meſure que l'embryon ſe développe, ſes parties revêtent de nouvelles formes & de nouvelles ſituations, & ces changemens concourent avec l'opacité à faire reconnoître chaque partie. Le premier jour, le fœtus ne reſſemble pas mal à un têtard. Sa tête eſt groſſe, & l'épine dorſale qui eſt fort grêle paroit lui compoſer une petite queue ou un court appendice. Des membres & des viſceres ſortent enfin de cette petite queue, de ce filet preſque inviſible, & la tête en devient à ſon tour un appendice. Pendant les premiers jours de l'incubation, les inteſtins du poulet ſont inviſibles ; mais alors ils ſont pourvus d'un appendice énorme qui tient au petit animal par un canal de communication : le jaune eſt cet appendice placé ainſi hors du corps du poulet. A la fin de l'incubation, & ſur-tout après la naiſſance, tout ſe montre ici ſous une nouvelle face. Les inteſtins ſont devenus grands, le canal de communication s'eſt obliteré, le jaune a diſparu, & il n'eſt plus rien hors du corps du poulet qui lui appartienne. Ainſi le jaune & les inteſtins demeurent à l'extérieur du poulet, preſque juſqu'à la fin de l'incubation. Dans ces premiers temps, le poulet paroît donc un animal à deux corps. La tête, le tronc & les extrémités compoſent l'un de ces corps ; le jaune & ſes dépendances compoſent l'autre,

Digitized by Google

auſſi bons que s'ils étoient nouvellement pondus : on ſait que l'*œuf* expoſé à l'air s'y corrompt par le laps du temps; ſous la machine pneumatique il ſe conſerve ſans ſe gâter. D'après ces principes connus, feu M. *de Réaumur* nous a offert un moyen fort ſimple, facile & très-ſur : il a conſeillé de boucher les pores de la coquille de l'*œuf* avec un enduit indiſſoluble à l'eau, tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun, ou une légere couverture de graiſſe de mouton, ou d'huile, ou de cire liquéfiée.

Mais à la fin de l'incubation, la membrane ombilicale ſe flétrit; le jaune & les inteſtins ſont repouſſés dans le corps du poulet par l'irritabilité qu'acquierent les muſcles du bas ventre, & le petit animal n'a plus qu'un ſeul corps. »

» *Sixieme fait.* L'état de fluidité où ſont d'abord tous les organes, ne les empêche point de s'acquitter de leurs fonctions eſſentielles; ils digerent, préparent & filtrent les humeurs comme ils le feront pendant toute la vie du poulet. Les reins encore inviſibles, ſéparent déjà l'urine. — Quant à la maniere dont les ſécrétions s'operent, on a obſervé que des vaiſſeaux filtrent en différens temps des humeurs qui paroiſſent différentes. Dans le poulet de neuf jours, la bile eſt fluide, tranſparente, & ſans amertume. C'eſt une pure lymphe très-différente de la bile de l'animal adulte. Il en eſt de même de la liqueur ſéminale qui n'eſt d'abord dans l'enfant qu'une ſéroſité. »

Telles ſont les conſéquences importantes de ces faits, dit M. *Bonnet*; la premiere origine du germe appartient à la femelle. Le jaune de l'œuf eſt une partie eſſentielle du poulet : or, le jaune exiſte dans les œufs qui n'ont point été fécondés : le poulet exiſte donc dans l'œuf avant la fécondation. On eſt fondé à dire que les ovaires de toutes les femelles contiennent originairement des embryons préformés, qui n'attendent, pour commencer à ſe *développer*, que le concours de certaines cauſes. Les ovaires des vivipares contiennent de véritables œufs. Le germe d'abord fluide & tranſparent devient gélatineux, enfin ſolide & plus ou moins opaque. Le germe, quoique fluide, eſt déjà organiſé; il a des vaiſſeaux, mais leur délicateſſe extrême nous les offre ſous l'apparence trompeuſe d'un fluide. La forme & la ſituation concourent avec le repos & la tranſparence, à tromper nos yeux. On a peine à reconnoître le poulet ſous la forme d'un petit filet blanchâtre, immobile, étendu en ligne droite & terminé par une excroiſſance. Enfin, le germe préexiſte à la fécondation : toutes ſes parties eſſentielles ont coexiſté dans le même temps; le développement des unes paroît précéder celui des autres; leur conſiſtance, leurs proportions relatives, leur forme, leur ſituation, ſubiſſent peu à peu de très-grands changemens.

Digitized by Google

On a l'expérience qu'un *œuf* ainſi préparé & gardé cinq à ſix mois, fait encore le lait, & n'a pas le moindre mauvais goût: cependant quand on veut les conſerver plus ſurement & plus long-temps, il faut choiſir des *œufs* qui n'aient point été fécondés; autrement le germe étouffé ſous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie : les *œufs* inféconds n'ont donc pas le même principe de corruption qui réſide dans les *œufs* féconds; ceux-ci ſe corrompent bien vîte ſous la poule ou expoſés à une chaleur équivalente, lorſque l'embryon ne parvient pas à s'y développer : les *œufs* inféconds ſoutiennent cette chaleur pendant trente, quarante ou même cinquante jours, ſans preſque s'altérer: ceci prouve que la fécondation en occaſionnant un mouvement inteſtin dans les humeurs de l'*œuf*, procure le principe de corruption.

Quelques-uns ont cru, mais à tort, que l'électricité eſt un fluide fécondateur: il eſt dit à l'*article* GÉNÉRATION, que l'électricité eſt au plus un moyen de hâter le développement des *œufs* qui ont été fécondés ſuivant les lois ordinaires de la Nature.

Les *œufs* féconds & vernis n'ont pas ſeulement l'avantage de ſe conſerver bons pour être mangés comme frais, ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute ſureté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de ſix ſemaines, & que l'organiſation (les ligamens qui tiennent le jaune ſuſpendu peuvent être rompus,) n'ait pas été dérangée par les cahots ſur terre ou les roulis ſur mer; ce qu'on prévient en ſuſpendant dans un filet la boîte qui contient les *œufs*, & où on a eu ſoin de les aſſujettir exactement dans du coton, du ſon ou de la ſciure de bois; enſuite, pour la couvée, l'on ôte le vernis qui eſt ſur la coque de l'*œuf* fécondé, par le moyen du même diſſolvant qui a ſervi à le compoſer: ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiſeaux étran-

Digitized by Google

gers qu'on ne peut tranſporter vivans qu'avec beaucoup d'embarras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manieres d'intercepter la tranſpiration & l'accès de l'air extérieur dans les *œufs* & dans tous les corps que l'on veut préſerver de corruption ou d'altération, expliquent en même temps la cauſe qui a pu conſerver pendant trois cents ans trois *œufs* dans un mur d'Egliſe dans le Milanez, & où on les a trouvés après ce temps très-bons : en effet, un de ces *œufs* ouvert à l'inſtant n'avoit rien perdu de ſa fraîcheur, de ſon odeur & de ſa ſaveur ; les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à ſe gâter. Les Payſans ſe contentent de conſerver leurs *œufs* dans de la ſciure de bois, dans du ſon ou de la cendre bien preſſée dans un tonneau : ils ſavent auſſi que tout *œuf* vieux offre une cavité intérieure quand il eſt cuit, & que ce vide eſt la meſure de la quantité du liquide qui a tranſpiré au travers de la coque : ainſi un *œuf* frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumiére & l'œil ; un *œuf* cuit pour être un comeſtible ſalutaire, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais d'une ſubſtance molle & humide, comme le dit l'*Ecole de Salerne*.

Si ſumas ovum, molle ſit atque novum.

M. *Bourgeois* rapporte un fait ſingulier par rapport à la conſervation des *œufs* de poule, & dont il eſt difficile de donner une raiſon phyſique ſatisfaiſante ; c'eſt que les *œufs* pondus pendant le courant du mois d'Août, ſe conſervent beaucoup mieux & ne ſe corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'eſt celui d'Août où les ſubſtances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Payſannes de la Suiſſe conſervent preſque tous leurs *œufs* du mois d'Août, pour les

Digitized by Google

vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés, parce qu'ils ſont beaucoup plus rares & plus chers: quoique ces *œufs* ne ſoient pas auſſi bons que les *œufs* frais, il eſt cependant rare qu'on en trouve de corrompus & qu'on ne puiſſe employer aux uſages de la cuiſine : des particuliers les conſervent dans des vaſes qu'on remplit lits par lits de cendres & d'*œufs*. Les *œufs* de la plupart des oiſeaux & de tous peut-être, ſont un manger fin; & pris frais offrent généralement un aliment ſain, reſtaurant, agréable, délicat; tels ſont ceux de poule, de faiſan, de perdrix.

Parmi les animaux ovipares, il y en a qui au ſortir de l'*œuf* ſe trouvent ſous leur forme parfaite, ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront; tels ſont la plupart des poiſſons & de ces eſpeces d'animaux appelés *amphibies cuiraſſés*, les limaçons qui ſortent de l'*œuf* avec leur petite maiſon ſur le dos, les araignées qui changent de peau, ainſi que les cruſtacées; d'autres paſſent par différens états, tels que les inſectes qui ſe métamorphoſent, la grenouille qui a d'abord une queue ſans pieds, & enſuite des pieds ſans queue. Les oiſeaux ſortent de l'*œuf* avec une ſorte de duvet, mais bientôt ils acquierent des plumes qui les garantiſſent du froid, de l'humidité, & leur ſervent à voler. *Voyez* ce que nous avons dit ſur l'*Art de faire éclore en toutes ſaiſons des* œufs *d'oiſeaux domeſtiques*, à la ſuite de l'*article* COQ.

Les *œufs* ont en général une forme elliptique, plus ou moins alongée, ſuivant les eſpeces; & ils different entr'eux par le volume, par la conſiſtance de la coque & par la couleur de cette enveloppe extérieure: ils different auſſi par le goût de leur ſubſtance intérieure. Les *œufs de ſerpent* ſont ronds: ceux d'*autruche* ſont oblongs, également elliptiques par les extrémités: ceux de *poule* & de la plupart des oiſeaux ont un *gros* & un *petit bout*, ou un *bout arrondi* &

Digitized by Google

un bout qui approche davantage d'être *pointu ;* enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre ; certains *œufs d'insectes* ſont aigrettés ou bien ornés d'une eſpece de couronne de poils ; ceux des *poiſſons* ſe couvrent d'une eſpece de corps muqueux, qui les garantit de l'eau lorſqu'ils ſont hors du corps de la mere.

Les *œufs* de la plupart des *oiſeaux* ont une couleur dominante, & ſur laquelle ſont répandues des taches plus ou moins nombreuſes, plus ou moins grandes & plus ou moins variées ; dans un aſſez grand nombre d'autres eſpeces d'oiſeaux, l'*œuf* n'a qu'une couleur uniforme & ſans tache ; la couleur la plus ordinaire & qui ſert le plus communément de fond, eſt le blanc, ou pur comme dans l'*œuf de poule*, ou altéré d'une teinte griſâtre ou verdâtre : ainſi les *œufs* du *dindon*, ceux de l'*oie*, du *canard*, du *faiſan*, ne ſont pas d'un blanc pur, mais on les diſtingue à la teinte dont ils ſont colorés, ainſi qu'à leur groſſeur & à leur forme. Quelques eſpeces d'oiſeaux, comme le gros *tinamon*, produiſent des *œufs* d'un bleu aſſez foncé ; d'autres des *œufs* verdâtres ; & ceux du *faiſan blanc* de la Chine ont une teinte rougeâtre, pâle & uniforme : quant aux *œufs* dont la robe eſt tachetée, ces taches, ſur la couleur dominante de la coquille, ſont griſes, cendrées, brunes, noirâtres, rougeâtres, quelquefois bleuâtres ou verdâtres ; elles ſont communément plus larges, plus preſſées & en plus grand nombre vers le gros bout. Quelques-uns ont cru, mais ſans fondement, qu'il y avoit des rapports entre le fond de couleur & les taches des *œufs*, & le fond du coloris & des panaches du plumage ; on ſait que la poule noire pond des *œufs* auſſi blancs que la poule dont le plumage eſt de cette derniere couleur, &c. &c.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un teſtacée du genre des *Porcelaines* : ceux qui ſont épais ont la levre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé : ceux qui ſont minces & fragiles, ſont *papyracées*.

Digitized by Google

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une eſpece particuliere d'*ourſin* (*Briſſus*). Voyez *à l'article* OURSIN.

ŒUFS DE MER, *Carnumi*. Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE. Nom que l'on donne à une pierre compoſée de petits grains gros comme des têtes d'épingles; *Voyez* CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, & *ſur-tout le mot* OOLITHES. Il y a des Auteurs qui ont auſſi donné le nom d'*œuf de pierre* à un ourſin foſſile ou pétrifié. *Voyez* ÉCHINITES.

ŒUF DE SERPENT ou ŒUF DES DRUIDES. La ſuperſtition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les *œufs de ſerpent* étoient formés de la propre bave de ces animaux; *Voyez à l'article* SERPENT. *Boëce de Boot* a donné le nom d'*œuf de ſerpent* ou d'*œufs de mer* à des *échinites* ou ourſins devenus foſſiles. *Voyez* OURSIN.

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. *Voyez* EGAGROPILE.

OFFE. C'eſt une eſpece de *jonc* qu'on apporte d'Alicante en Eſpagne, & qu'on emploie beaucoup dans nos provinces Méridionales, ſur-tout à faire des filets pour la pêche; c'eſt probablement du ſpart. *Voyez à l'article* SPART.

OHIOHIN. Nom que les Hurons donnent au petit quadrupede déſigné ici ſous celui d'*écureuil Suiſſe*. Voyez *ce mot*.

OHUA. Les Tartares Mongous donnent ce nom au *tzeiram*. Voyez *ce mot*.

OIE. *Voyez* OYE.

OIGNARD. *Voyez* CANARD SIFFLEUR.

OIGNON ou OGNON, *Cepa*. Plante potagere, biſannuelle, bulbifere, & qui eſt généralement connue; ſon nom eſt commun à la plante & au fruit: ſa partie bulbeuſe eſt de différentes couleurs & figures, ſuivant l'eſpece. L'*oignon* eſt rempli d'un ſuc ſubtil &

Digitized by Google

très-âcre, qui irrite les yeux & les fait pleurer; ſes feuilles ſont fiſtuleuſes : cette plante ne fleurit qu'à la ſeconde année; elle porte à ſon ſommet une tête de la groſſeur du poing, compoſée de fleurs en lis : à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize eſpeces d'*oignons* que compte M. *de Tournefort*, il ſe trouve encore d'autres variétés quant à la couleur, la groſſeur, & la forme, que produit l'art de la culture. L'eſpece la plus commune dans nos jardins eſt l'*oignon* blanc ou rouge, *Cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis vel purpuraſcentibus*, C. B. Pin. 71; *Allium cepa*, Linn. 431 : ſa tige eſt haute de deux à trois pieds, nue, cylindrique, fiſtuleuſe, ventrue ou renflée à la partie inférieure : ſes feuilles ſont longues, cylindriques, fiſtuleuſes & pointues : ſes fleurs ſont purpurines ou blanches, & ramaſſées en tête ſphérique. L'*oignon* blanc d'Eſpagne eſt l'*oignon doux* par excellence, *Cepa Africana maxima, bulbâ lignariâ dulci*. L'*oignon* de Strasbourg eſt plus amer & ſe conſerve plus long-temps; mais aucun *oignon* d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des *oignons* appelés *baſal* en Egypte.

Tout le monde connoit l'uſage des *oignons*; les blancs ſont plus doux & plus eſtimés que les rouges. Leurs vertus pour la ſanté ſont très-remarquables : ils ſont pectoraux, apéritifs & ſouverains dans pluſieurs maladies. Dans la derniere peſte de Marſeille, on s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès pour guérir les peſtiférés : on donnoit au malade le ſuc exprimé d'un *oignon* dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on ſubſtituoit un peu de thériaque, & qu'on faiſoit cuire enſuite au four : le malade qui l'avoit mangé ſuoit abondamment & étoit guéri; on appliquoit auſſi ſur le bubon un ſemblable *oignon* (M. *Bourgeois* craint qu'un tel remede n'augmente la fonte, la diſſolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit,

Digitized by Google

dit-il, plutôt chercher à prévenir : c'eſt dans cette vue que les bons Praticiens modernes ſe ſervent preſque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les fievres malignes & peſtilentielles). On prétend qu'un *oignon* pelé, aſſaiſonné de miel & de ſel, eſt un ſouverain remede pour la morſure des chiens enragés : ſon jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, en arrête les bruiſſemens ou tintemens. L'*oignon* cru ou cuit ſous la cendre & même dans les alimens, eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un excellent remede contre l'hydropiſie : il diſſipe les obſtructions ; il rétablit la circulation de la lymphe arrêtée dans le tiſſu cellulaire, & procure une copieuſe évacuation par les urines : il produit preſque le même effet que l'*oignon de ſcille*, qui eſt ſi utile dans cette maladie.

La CIBOULE, *Cepa fiſſilis*, a à peu près les mêmes qualités & propriétés que l'*échalotte*, Voyez *ce mot*. Elle en differe par la grandeur, mais elle lui reſſemble par la fleur ; on peut ſubſtituer l'une au défaut de l'autre : elles demandent toutes deux la même culture : on coupe les feuilles de la *ciboule* menu, & on les mêle crues dans la ſalade & dans les viandes ſalées pour leur donner du haut goût ; mais ces feuilles ſe digerent difficilement : elles rendent l'haleine mauvaiſe & produiſent des rapports déſagréables.

La CIBOULETTE, *Allium ſchœnopraſum*, Linn. 432 ; *Cepa ſectilis*, *juncifolia*, *perennis*, Moriſ. Hiſt. Oxon. 383. Sa tige eſt haute de cinq à ſix pouces, grêle ; ſes feuilles ſont auſſi longues que les tiges, un peu fiſtuleuſes & très-menues ; les fleurs ſont purpurines, ramaſſées en tête : cette plante eſt d'uſage comme la *ciboule*.

Les *oignons* ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie, mais plutôt maigre que graſſe & même un peu ſablonneuſe : ſi on les plante dans une terre bien fumée & humide, ils pouſſent, dit M. *Bourgeois*, beaucoup en feuilles, & la bulbe

Digitized by Google

reſte petite. Selon cet Obſervateur, pour avoir de beaux & gros *oignons*, il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante, mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler : lorſqu'ils ſont devenus grands & qu'ils ne profitent plus, on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux. *Voyez* le *Journal Economique*, *Janvier 1758.*

OIGNONS DE FLEURS. Les Fleuriſtes donnent le nom de *caïeux* (*Soboles*) à de petits *oignons* de fleurs qui naiſſent autour des gros, c'eſt-à-dire aux petites bulbes qui ſortent des parties latérales de la principale bulbe, lorſqu'elle a produit ſa tige & qu'elle s'eſt ſéchée : ces petites bulbes ſe conſervent long-temps hors de terre pour y être repiquées quand on veut ; elles ſe fortifient quand elles reſtent trois ans de ſuite en terre, & elles portent dans l'année qu'on les replante. Lorſque l'on tire les *oignons* tous les ans, les *caïeux* ne ſont point aſſez forts ; il faut les mettre dans une planche en pépiniere, dont on leve de temps en temps les *oignons* qui ſont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anemones changent de nom, ils s'appellent *pattes ;* dans les renoncules ce ſont des *griffes :* les *caïeux* conſervent ſeuls les plus belles eſpeces de fleurs, ſans dégénérer. *Voyez à l'article* FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. *Voyez* SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, ou JACINTHE MUSQUÉE, *Hiacinthus muſcari*, Linn. 454. C'eſt une plante que l'on cultive dans les jardins des Fleuriſtes : l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles, ou parce qu'elles ſont ſauvages. M. *de Tournefort* a fait une différence de ce genre de plante d'avec la *jacinthe*, par la fleur, qui dans le *muſcari* eſt en grelot, c'eſt-à-dire en cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la *jacinthe* eſt fort évaſée. Ce qu'on appelle improprement racine de l'*oignon muſqué* eſt une groſſe

Digitized by Google

bulbe, couverte de plusieurs tuniques, d'un goût amer, garnie en dessous de quelques fibres longues & grosses, qui sont ses véritables racines : cet *oignon* est vomitif; il pousse cinq à six feuilles cannelées & couchées à terre; il sort d'entre elles une grosse tige (c'est une hampe) haute d'un demi-pied, revêtue dans le milieu de sa longueur, de fleurs en grelot, crénelées, d'un vert-bleuâtre ou purpurines d'abord, ensuite jaunâtres & aromatiques, comme musquées : à ces fleurs succedent des fruits triangulaires, qui renferment dans trois loges des semences grosses comme des orobes, rondes & noires. Cette plante est originaire d'Asie, & se trouve en Europe depuis 1554 : elle est aujourd'hui dans les campagnes. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

OISEAU, *Avis*. C'est un animal bipede, ovipare, dont le corps est couvert de plumes, qui a deux ailes plus ou moins propres à voler, un bec qui lui sert à prendre sa nourriture & qui est formé d'une substance dure & analogue à la corne : la queue qui termine le corps des *oiseaux*, est composée de plumes plus ou moins longues, qui sont attachées à une piece mobile (le croupion, ou plutôt le *coccix* qui est composé de six vertebres), dont les mouvemens la dirigent en haut, en bas, sur les côtés, capable de s'étendre & de se resserrer; la queue enfin, est un des principaux traits qui distinguent ces animaux. Nous examinerons en détail, dans la suite de cet article, les parties de l'*oiseau* qui se présentent à l'extérieur; contentons-nous maintenant d'en observer l'ensemble.

M. *Mauduyt* observe que le corps des *oiseaux* n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout; qu'il est oblong, déprimé sur les côtés, légérement arrondi en dessous, un peu aplati en dessus, large & épais en devant, mince & effilé vers la partie postérieure; que sa position naturelle est horizontale dans la plupart des especes, & verticale dans quelques-unes;

Digitized by Google

que couverts par les plumes qui cachent les formes, les articulations, les contours, les *oiſeaux* dans l'état de repos, ne préſentent qu'une maſſe ſans élégance, ſans grace, ſans aucun trait qui, comme dans les quadrupedes, annonce la force, la ſoupleſſe ou l'agilité; nulle phyſionomie dans les parties de la tête : l'*oiſeau* en repos ne paroît que ſtupide & peſant; mais c'eſt pour lui un état forcé, dans lequel il ne demeure qu'autant que le ſommeil ou la maladie l'y retiennent; le mouvement eſt l'état qui lui convient, celui dans lequel ſes facultés ſe déploient, & ſon caractere ſe montre : c'eſt alors que ſes plumes, renverſées en arriere, affaiſſées & appliquées plus immédiatement ſur les différentes parties, permettent de juger des formes; que le corps, conſidéré dans ſon enſemble, paroît propre à fendre un élément fluide, à gliſſer ſur ſa ſurface, à l'ouvrir dans tous les ſens; que les regards de l'*oiſeau* qui changent ſans ceſſe d'objet, ne ſe fixent ſur aucun; que ſon agitation continuelle, le mouvement de toutes ſes parties, ſon fréquent changement de lieu & la facilité avec laquelle il paroît ſe porter d'une place à une autre, annoncent la légéreté, la ſoupleſſe & la viteſſe dans les mouvemens, la multiplicité des ſenſations, la foibleſſe de leurs impreſſions, l'inconſtance & ſouvent la pétulance dans les déſirs : ces traits expriment en effet les principales facultés des *oiſeaux* & le fond de leur caractere en général.

Tous les *oiſeaux* proviennent d'œufs; leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs ſuivant les ſaiſons, leur chant, la différence de leur figure & de leur grandeur, tout mérite l'attention du Philoſophe, & pique la curioſité de l'homme qui cherche à s'inſtruire. Nous préſenterons ce qu'on peut en dire en général, dans le tableau raccourci que nous nous propoſons d'en donner ici, d'après les Naturaliſtes qui en ont traité.

Ceux qui, depuis *Ariſtote* & *Pline* juſqu'à MM. *Lin-*

Digitized by Google

næus, *Klein* & *Briſſon*, ont écrit ſur la nature des *oiſeaux*, les ont diviſés en *terreſtres* & en *aquatiques*, puis en *oiſeaux domeſtiques*, en *voyageurs* ou *paſſagers*, en *oiſeaux des bois*, en *erratiques*, en *ſédentaires*, en *oiſeaux de riviere*, en *oiſeaux de nuit*, & en *oiſeaux de proie* : ils ont marqué, dans les différentes claſſes qu'ils en ont faites, ce qui les diſtingue les uns des autres, ſoit que ce ſoient les plumes, le bec & les ongles, ou la tête, le cou, les ailes, les cuiſſes, les jambes & les pieds, & indiqué quels ſont leurs alimens, leurs mœurs ou habitudes.

On peut, dit *Linnæus*, réduire les *oiſeaux* à ſix ordres principaux.

Le premier ordre contient ceux du *genre corbin*, c'eſt-à-dire, qui ont le bec fort, courbé à l'extrémité ſupérieure qui eſt pointue & tranchante, la mandibule inférieure arrondie & coupante dans ſon contour, & les ſerres ou ongles très-crochus & très-acérés, (*Accipitres*) ; tels ſont les *oiſeaux de proie* qui ſont carnaſſiers & d'un caractere ſanguinaire, c'eſt-à-dire, qui vivent de rapine & de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la déchirent & la mangent étant appuyés ſur une jambe, comme les *aigles*, le *faucon*, les *chats-huants*, le *duc*, le *milan*, le *lanier*, le *hobereau*, le *condor*, le *vautour*, l'*épervier*, & même les *pies-grièches*. Nous diſons que le bec des *oiſeaux de proie* eſt aſſez fort pour dépecer les chairs ; les ſerres ne ſont pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuiſſes ſont très-robuſtes ; leurs muſcles, très-forts : ils ont une vue perçante & ſubtile pour apercevoir de loin. On diſtingue ces *oiſeaux* en *diurnes* ou *oiſeaux de jour*, & en *nocturnes* ou *oiſeaux de nuit*. Ainſi il y en a qui volent & ſont en mouvement pendant le jour, d'autres la nuit ; & cette premiere différence vient de l'organiſation de leurs yeux, trop ſenſibles dans les *oiſeaux de nuit* pour ſupporter l'éclat du jour, & pas aſſez ſenſibles dans les *oiſeaux diurnes*,

Digitized by Google

pour distinguer les objets à l'aide du peu de lumiere qui est répandue dans l'atmosphere pendant la nuit. On connoît les *oiseaux de rapine*, sur-tout les *diurnes*, par leur tête & leur cou court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large, épaisse & charnue comme celle de l'homme. Les *oiseaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête plus exprimée, plus large que dans les autres *oiseaux*, elle ressemble à une sorte de face; quelques-uns prétendent qu'elle est faite à peu près comme celle des chats: leurs yeux sont saillans, placés en devant de la tête, & cerclés, ainsi que les deux côtés de la tête, d'un entourage de plumes longues & unies, douces au toucher, courbées d'abord de devant en arriere, & ramenées en avant à leur extrémité; tels sont les *hiboux-cornus* ou *chats-huants*, la *fresaie*, la *chevêche*, &c. Les *oiseaux de nuit* ont les doigts irréguliers, car le dernier n'est pas, à proprement parler, un doigt de devant, il est placé de côté & peut se tourner en arriere; ces *oiseaux* l'alongent pour prendre leur proie, c'est ce qui fait que la plupart des *oiseaux de nuit* semblent avoir deux doigts devant & deux derriere: ces *oiseaux* ont une membrane calleuse que les Naturalistes nomme *céra*, & qui fait le tour de la base du bec.

Presque tous ces *oiseaux* vivent solitaires, ne s'attroupent point, excepté les vautours; les *oiseaux de nuit* craignent & fuient les *oiseaux de proie* qui ne vont que le jour; ceux-ci sont plus forts en tout: tous multiplient peu, & ne produisent guere que deux petits à la fois; ils sont très-garnis de plumes, ils ont les ailes longues & vivent plus long-temps que les autres especes d'*oiseaux*: comme ils ne sont pas toujours assurés de trouver leur pâture, la Nature leur a donné la faculté de supporter long-temps la faim. Dans ce genre d'*oiseaux*, & seulement dans ceux de jour, les femelles sont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage,

Digitized by Google

nage, plus fortes, plus courageuſes & plus féroces encore, parce qu'elles ont ſeules ſoin de leurs petits : les mâles étant d'un tiers moins grands ſont appelés *tiercelets* (*Tercellini, quaſi tertiarii*). On diviſe les *oiſeaux de rapine diurnes* en grands & en petits. Les grands ſont les *aigles* & les *vautours* ; leur caractere eſt ſi féroce, ſi indomptable, qu'on ne peut les dreſſer pour la fauconnerie ; ils ſont trop fiers pour ſervir l'homme. Les petits *oiſeaux de proie diurnes*, ſont encore conſidérés comme poltrons, tels que le *milan* ; ou comme courageux & de haut vol, tels que l'*autour*, l'*épervier*, le *gerfaut* & l'*émerillon*. Ces *oiſeaux* de haut vol, ſont les ſouverains de l'air, & malheureuſement ils en ſont les tyrans : indépendans du vent, avec des rames excellentes que leur fournit la conſtruction des pennes de leurs ailes, ils peuvent voler contre ſon cours, s'élancer autant qu'il leur plaît, & dominer ſur un vaſte horizon, y découvrir tous les objets ſans que leur ombre réciproque y mette obſtacle ; ils chaſſent auſſi dans les plaines. Ceux de bas vol ſont, le *faucon*, le *lanier*, le *hobereau* & le *ſacre* : il n'y a parmi les *oiſeaux nocturnes* que le *grand-duc* qui ſoit *oiſeau* de *fauconnerie*. Voyez *au mot* FAUCON, l'hiſtoire & la maniere de dreſſer ces *oiſeaux* à la chaſſe du vol, &c.

Le ſecond ordre comprend les *oiſeaux à bec de pic* (*Picæ*), tels que les *corbeaux*, les *corneilles*, les *pies*, les *pics*, le *geai*, la *huppe*, le *loriot*, l'*étourneau*, les *merles*, &c. Quelques individus de cette famille ont le bec un peu oblong, fort & gros ; on les appelle *demi-oiſeaux de proie* ou *demi-rapaces* : ces *oiſeaux* fréquentent indifféremment les pâtis, les guérets, les taillis, de même que les prairies & les rivages ; ils vivent de fourmis, de moucherons, de fruits & de graines.

Le troiſieme ordre contient les *oiſeaux de rivage* (*Grallæ*), qui fréquentent les bords des eaux douces, les lieux marécageux & les rivages de la mer, qui

Digitized by Google

volent autour de cet élément pour y trouver du poiſſon dont ils font leur nourriture, & qui cependant ne ſe mettent pas à la nage; ces *oiſeaux de rivage* ont les pieds fendus (*Fiſſipedes*), les jambes & les cuiſſes fort longues (*Imantopedes*), le cou long, un bec long, pointu & tranchant ſur les côtés (*Scolopaces*); ils ont les cuiſſes dégarnies de plumes au-deſſus du genou, à une plus ou moins grande hauteur, afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuſes; tels ſont les *hérons*, la *grue*, le *flamand*, le *butor*, le *crabier*, la *cigogne*, le *courlis*, &c. Quelques-uns de cet ordre ſont haut-montés ſur leurs jambes & ont le bec peu long, comme le *bihoreau*, l'*échaſſe*, le *vanneau*, le *chevalier*, le *pluvier*, le *culblanc*, &c.; pluſieurs ont les doigts très-longs, comme dans les *hérons*, & armés d'ongles auſſi fort longs: ſouvent ces *oiſeaux* ſe tiennent ſuſpendus en l'air ſur les eaux, & guettent d'en haut ſi par haſard quelque poiſſon remonte vers la ſurface des eaux; & quand ils en apperçoivent, ils ſe précipitent ſur le champ avec une rapidité étonnante; il eſt rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiſeaux aquatiques* par excellence (*Anſeres*), c'eſt-à-dire, qui marchent mal ſur terre & nagent bien dans l'eau où ils cherchent leur nourriture; tels ſont le *pélican*, la *palette*, le *cygne*, les *oies*, les eſpeces de *canards*, le *harle*, le *morillon*, la *macreuſe*, le *cormoran*, les *mouettes*, les *goîlands*, &c.; en un mot tous les *oiſeaux* dont les doigts des pieds ſont unis par une toile membraneuſe (il faut en excepter le *phénicoptere*, Voyez BÉCHARU), ou même qui ſe tiennent ſur l'eau ſans être entiérement palmés, mais avec des membranes ſimples ou feſtonnées, comme la *grebe*, la *foulque* & la *poule d'eau*; celle-ci eſt même ſans membranes. Pluſieurs d'entre ces *oiſeaux*, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſon, ont le bec dentelé, crochu à ſon

Digitized by Google

extrémité : ils ſont la plupart *podicipedes*, c'eſt-à-dire, qu'ils paroiſſent boiter, & ont preſque tous les jambes courtes ; ils marchent en ſe tenant preſque droits ſur leurs pieds comme l'homme ; ils ont les cuiſſes couvertes de plumes à la jointure ; l'orteil ou doigt de derriere court ; le croupion moins élevé que les autres *oiſeaux* ; le bec terminé, dans un grand nombre, par un appendice qui pend en deſſous. Parmi les *oiſeaux* de cet ordre, il y en a qui ne ſe tiennent qu'en mer, comme les *fous*, les *frégates*, &c. ; il y en a qui ne vivent que ſur les eaux douces, comme certaines eſpeces d'*oies*, de *canards*, &c. ; & d'autres qui fréquentent également les eaux ſalées & les eaux douces : les *oies*, les *canards* & les *cygnes* ont à l'extrémité de la mandibule ſupérieure un onglet courbé & tranchant, & les bords intérieurs des deux mandibules ſont garnis d'aſpérités on de dentelures, au moyen deſquelles ces *oiſeaux* retiennent plus facilement leur proie ; ils mordent avec ténacité & en déchirant.

On comprend dans le cinquieme ordre les *oiſeaux* (*Paſſeres*), qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies ; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buiſſons & les haies, où ils ſe nourriſſent d'inſectes, de graines, de baies, &c. ; tels ſont les *pigeons*, la *tourterelle*, les eſpeces de *pinſons*, l'*alouette*, le *chardonneret*, le *verdier*, le *ſerin*, l'*ortolan*, la *linotte*, la *bergeronnette*, les *bruans*, la *fauvette*, le *roitelet*, les *hirondelles*, le *tarin*, & tous ces petits *oiſeaux* dont le bec eſt aſſez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, la queue longue, un vol fort & rapide. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'inſectes : ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuſes, l'ont fort court & propre à broyer.

Le ſixieme & dernier ordre renferme les *oiſeaux*

Digitized by Google

(*Gallinæ*) du genre des *Poules ;* tels que le *paon*, le *coq-d'Inde*, le *coq privé* & celui de *bruyeres*, le *faiſan*, la *perdrix*, la *gélinotte*, &c. : ces *oiſeaux* ont le bec aſſez court, un peu recourbé, le corps gras, peſant & la chair blanche, des ailes courtes & concaves ; ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps ; leurs pieds ſont, ainſi que ceux de la premiere famille, garnis d'une peau : ils ſe retirent dans les lieux ſecs & vivent d'herbes, quelquefois d'inſectes : ils font leur nid à terre ; leurs petits, qui ſont couverts de duvet, ſuivent la mere, courant çà & là, & ramaſſant ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'*oiſeaux terreſtres*, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les *oiſeaux de proie* ; ce ſont ceux qui ſont d'une énorme grandeur, & qui ont des ailes peu propres à voler, comme l'*autruche*, l'*émeu* ou le *caſoar* & le *dodo :* l'*autruche* d'Afrique n'a que deux doigts par devant & point ſur le derriere : la prétendue *autruche* d'Amérique (le *tou-you*) en a trois par devant & point par derriere : le *caſoar*, la *canepetiere*, l'*outarde*, &c. fourniſſent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile & très-ſimple, pourroit prendre la ſuivante, qui eſt de M. *Klein :* elle conſiſte à ne conſidérer les *oiſeaux* que par leurs pieds ; alors on en feroit huit familles. (On ſait que les jambes & les pieds des *oiſeaux* ont une forme particuliere à cette claſſe d'animaux, & qu'ils ſont plus déliés & plus alongés à proportion que dans les autres animaux ; les cuiſſes ſont emboîtées vers le milieu du corps, ſur les côtés, dans la plupart des eſpeces ; près de l'extrémité du corps, dans quelques-unes ; les écailles dont ſont couverts les pieds ou les doigts & les jambes, varient ainſi que le nombre & la direction des doigts, leſquels ſont ou déliés ou réunis par une membrane & terminés par des ongles liſſes,

Digitized by Google

brillans, arrondis en dessus, aplatis ou sillonnés & ternes en dessous, plus ou moins arqués & quelquefois tout droits.) Dans le système de M. *Klein*, la premiere famille comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds sur le devant, & point par derriere; telle est l'*autruche* : dans la deuxieme, on rangeroit ceux qui en ont trois par devant & point par derriere; tels sont l'*émeu*, l'*outarde*, la *pie de mer*, le *pluvier vert*, le *vanneau*, le *coure-vîte* : dans la troisieme, les *oiseaux* qui ont quatre doigts, dont deux sont dirigés en avant, & les deux autres en arriere; tels que le *perroquet*, le *coucou*, la *pie*, &c. : dans la quatrieme, les *oiseaux* à quatre doigts, trois devant & un derriere; tels que les *oiseaux* chantans, les *rossignols*, les *alouettes*, les *colibris*, même les *aigles*, les *vautours*, les *faucons*, les *oiseaux de nuit*, les *corneilles*, les *grues*, les *cicognes*, le *jabiru* : dans la cinquieme, les *oiseaux* palmipedes, à quatre doigts aux pieds, trois devant & un derriere; tels que le *canard* & le *plongeon* : dans la sixieme, les *oiseaux* palmipedes, à quatre doigts en avant; tels que le *cormoran*, l'*onocrotale*, &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied : dans la septieme, les palmipedes à trois doigts en avant; tels que le *pinguin* : enfin dans la huitieme, les *oiseaux* dactilobes, à quatre doigts frangés de chaque côté, c'est-à-dire bordés par une membrane, & dont plusieurs ont trois doigts devant & un derriere; tels que le *colimbe* & les *foulques* : les doigts des *oiseaux* sont communément composés de trois articles ou *phalanges*. En réfléchissant sur cette distribution synoptique, on y trouve quelque confusion; on peut même dire qu'elle n'est ni lumineuse, ni conséquente, ni exacte : l'Auteur range dans la troisieme famille, le *martin-pêcheur* & l'*oiseau rhinocéros*; par la disposition de leurs doigts ils appartiendroient à la quatrieme famille; & on voit dans la quatrieme famille

Digitized by Google

l'*aigle*, le *colibri*, le *coq*, la *grue*, &c. On pourroit, en ſe ſervant des caracteres généraux dont il eſt fait mention ci-deſſus, les pattes, le bec, &c. & dans le deſſein d'établir une méthode ſur des principes plus univoques, étendre les ſubdiviſions au nombre de vingt-ſix ordres, ainſi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briſſon* dont l'ouvrage contient la deſcription de plus de treize cents eſpeces. Voici quelle eſt alors, ſuivant la méthode de M. *Briſſon* adoptée par M. *Mauduyt*, la ſérie des ordres.

PREMIER ORDRE.

Le GENRE du *pigeon*, qui contient quarante-quatre eſpeces & un grand nombre de variétés. Les *tourterelles* appartiennent à ce genre.

[Quatre doigts dénués de membranes, trois devant, un derriere, tous ſéparés environ juſqu'à leur origine; les jambes couvertes de plumes juſqu'au talon (c'eſt-à-dire, les cuiſſes juſqu'au genou); le bec droit; le bout de la mandibule un peu renflé & courbé, & les narines à demi-couvertes d'une membrane épaiſſe & molle.]

SECOND ORDRE.

[Jambes & doigts, comme ci-deſſus; le bec en cône courbé.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du GENRE du *dindon*, qui comprend deux eſpeces & deux variétés.

[Tête & cou ornés de papilles charnues & d'une membrane charnue pendante à la partie ſupérieure de la tête.]

du GENRE du *coq* & de la *poule*, qui comprend ſix eſpeces & quelques variétés.

[Deux longues membranes charnues ſous la gorge; une crête membraneuſe ſur le front.]

Digitized by Google

du *GENRE* de la *pintade.*

[Deux membranes charnues, longues & pendantes à l'ouverture du bec ; une corne conique ſur le front ; point d'ergot.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *gélinotte*, qui comprend douze eſpeces. Le *coq de bruyeres* appa rtient à ce *genre.*

[La tête dénuée de membranes charnues ; les pieds couverts de plumes ; point d'ergot.]

du *GENRE* de la *perdrix*, qui comprend vingt-une eſpeces & quelques variétés. Le *francolin* & la *caille* appartiennent à ce *genre.*

[Les pieds nus ; la queue courte.]

du *GENRE* du *faiſan* & du *paon*, qui comprend dix-huit eſpeces & quelques variétés.

[Les pieds nus, & la queue longue.]

Les *hoccos*, le *paragua* & le *marail* appartiennent à ce genre ; cependant le *hocco* a la tête couverte de plumes friſées à contre-ſens, & la queue de ces trois derniers n'eſt pas longue : il auroit fallu en faire un ſous-genre.

TROISIEME ORDRE.

[Les jambes & les doigts, comme dans l'ordre précédent ; le bec court & crochu.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[La baſe du bec, couverte d'une peau nue ; *oiſeaux de proie diurnes.*]

du *GENRE* de l'*épervier*, qui comprend trente-neuf eſpeces & quelques variétés. L'*autour*, *le faucon*, le *lanier*, le *gerfaut*, le *ſacre*, le *hobereau*, l'*émérillon*, le *buſard*, le *milan*, appartiennent à ce *genre.*

[La courbure du bec commence à ſon origine.]

Digitized by Google

du *GENRE* de l'*aigle*, qui comprend quinze eſpeces.

[La courbure du bec commence à quelque diſtance de ſon origine.]

du *GENRE* du *vautour*, qui comprend quatorze eſpeces.

[La courbure du bec, comme ci-deſſus; la tête nue, ou ſeulement converte de duvet.]

La ſeconde SECTION eſt compoſée

[*Oiſeaux de proie nocturnes*; la baſe du bec eſt couverte de plumes tournées en devant.]

du *GENRE* du *hibou*, qui comprend neuf eſpeces & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce *genre*.

[La tête eſt ornée de touffes de plumes en forme d'oreilles.]

du *GENRE* du *chat-huant*, qui comprend onze eſpeces. La *hulotte* & la *chouette* appartiennent à ce *genre*.

[La tête eſt dénuée de touffes de plumes en forme d'oreilles.]

QUATRIEME ORDRE.

[Les jambes & les doigts, comme dans l'ordre précédent; le bec en cône alongé.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

[Les plumes de la baſe du bec ſont tournées en devant & couvrent les narines.]

du *GENRE* du *coracias*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec un peu courbé en arc.]

du *GENRE* du *corbeau*, qui comprend onze eſpeces & quelques variétés. La *corneille* & le *choucas* ſont de ce *genre*.

[Le bec droit; ſon bout un peu tourné vers le bas; les plumes de la queue à peu près d'égale longueur.]

Digitized by Google

du *GENRE* de la *pie*, qui comprend ſix eſpeces & une variété.

[Le bec comme dans le *corbeau*; les plumes du milieu de la queue ſont plus longues que les latérales.

du *GENRE* du *geai*, qui comprend quatre eſpeces & une variété.

[Le bec tout-à-fait droit; les deux mandibules égales.]

du *GENRE* du *caſſe-noix*, qui comprend une eſpece.

[Le bec tout-à-fait droit; la mandibule ſupérieure, plus longue que l'inférieure, & obtuſe.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

[Les plumes de la baſe du bec tournées en arriere, laiſſent le bec à découvert.]

du *GENRE* du *rollier*, qui comprend dix eſpeces.

[Le bec eſt droit; ſon bout, un peu tourné vers le bas.]

du *GENRE* du *troupiale*, qui comprend trente-deux eſpeces. Le *caſſique*, le *baltimore* & le *carouge* ſont de ce *genre*.

[Le bec eſt droit & très-pointu.]

du *GENRE* de l'*oiſeau du paradis*, qui comprend pluſieurs eſpeces.

[Le bec eſt droit & un peu comprimé par les côtés; communément deux plumes au-deſſus de la queue, plus longues que tout l'oiſeau, & qui n'ont des barbes qu'à leur origine & à leur bout.]

CINQUIEME ORDRE.

[Les doigts & les jambes, comme ci-deſſus; le bec droit, & les bords de la mandibule ſupérieure, échancrés vers le bout.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

[Bec convexe en deſſus,]

du *GENRE* de la *pie-grieche*, qui comprend vingt-ſix eſpeces & une variété. L'*écorcheur* eſt de ce *genre*.

Digitized by Google

M. *Mauduyt* obſerve avec raiſon que les *pies-grieches* pourroient être placées à la ſuite des *oiſeaux de proie*, à cauſe de la reſſemblance des habitudes.

[Le bec droit, convexe en-deſſus, auſſi épais que large à ſa baſe; le bout de la mandibule ſupérieure crochu.

du GENRE de la *grive*, qui comprend ſoixante-ſix eſpeces & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rouſſerolle*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaſeur* ſont de ce *genre*.

[Le bout de la mandibule ſupérieure, preſque droit.]

du GENRE du *cotinga*, qui comprend dix eſpeces.

[Le bec plus large qu'épais à ſa baſe.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du GENRE du *gobe-mouche*, qui comprend trente-huit eſpeces. Le *tyran* eſt de ce *genre*.

[Le bec eſt comprimé horizontalement à ſa baſe, & preſque triangulaire.]

SIXIEME ORDRE.

[Les jambes & les doigts, comme ci-deſſus; le bec droit & les deux mandibules entieres.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du GENRE du *pique-bœuf*, qui comprend une eſpece.

[Le bec preſque quadrangulaire, un peu convexe en deſſus, & anguleux en deſſous.]

La ſeconde SECTION eſt compoſée

du GENRE de l'*étourneau*, qui comprend quatre eſpeces & quelques variétés.

[Le bec convexe; ſon bout un peu plus large qu'épais, & obtus.]

Digitized by Google

SEPTIEME ORDRE.

[Les jambes & les doigts, comme ci-deſſus; le bec menu & un peu courbé en arc.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* de la *huppe*, qui comprend une eſpece.

[La tête eſt ornée d'une huppe longitudinale de plumes à deux rangs, & que l'oiſeau peut plier à volonté.]

La ſeconde SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *promérops*, qui comprend cinq eſpeces.

[La tête ſimple ou ſans huppe.]

HUITIEME ORDRE.

[Les jambes & les doigts, comme ci-deſſus; le bec très-petit, comprimé horizontalement à ſa baſe & crochu à ſon bout; l'ouverture du bec plus large que la tête.

Il eſt compoſé

du *GENRE* du *tette-chevre*, qui comprend ſept eſpeces.

[La queue eſt ſimple.]

du *GENRE* de l'*hirondelle*, qui comprend dix-huit eſpeces & une variété. Le *martinet* eſt de ce *genre*.

[La queue eſt fourchue.]

NEUVIEME ORDRE.

[Jambes & doigts comme ci-deſſus; le bec en cône raccourci.]

Il eſt diviſé en trois SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

[Les deux mandibules droites.]

du *GENRE* du *tangara*, qui comprend trente-quatre eſpeces. L'*eſclave*, l'*évêque* & le *cardinal* ſont de ce *genre*.

Digitized by Google

[Les bords de la mandibule ſupérieure ſont échancrés vers le bout.]

du GENRE du *chardonneret*, qui comprend ſept eſpeces & un grand nombre de variétés. Le *tarin* eſt de ce *genre*.

[La pointe du bec grêle & alongée; les deux mandibules droites & entieres.]

du GENRE du *moineau*, qui comprend ſoixante-quatorze eſpeces & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinſon*, le *ſerin*, le *verdier*, le *bengali*, le *ſénégali*, le *maïa*, le *grenadin* ſont de ce *genre*.

[La pointe du bec groſſe & courte; les deux mandibules droites & entieres; la baſe du bec beaucoup moins groſſe que la tête.]

du GENRE du *gros-bec*, qui comprend vingt eſpeces, parmi leſquelles ſe trouve le *cardinal huppé*.

[La baſe du bec preſque auſſi groſſe que la tête.]

du GENRE du *bruant*, qui comprend quinze eſpeces & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

[Les deux mandibules droites & entieres, & leurs bords rentrans en dedans.]

La ſeconde SECTION eſt compoſée

[La mandibule ſupérieure crochue.]

du GENRE du *coliou*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec convexe en deſſus, & aplati en deſſous.]

du GENRE du *bouvreuil*, qui comprend dix eſpeces & deux variétés.

[Le bec convexe en deſſus & en deſſous.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

du GENRE du *bec-croiſé*, qui comprend une eſpece.

[Les deux mandibules ſont crochues & ſe croiſent.]

Digitized by Google

DIXIEME ORDRE.

[Mêmes jambes & mêmes doigts ; le bec eſt en alêne.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* de l'*alouette*, qui comprend treize eſpeces & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouſe*, la *calandre* ſont de ce *genre*.

[Le bec eſt en alêne ; les narines ſont découvertes ; l'ongle du doigt de derriere eſt preſque droit, & plus long que le doigt.]

du *GENRE* du *bec-figue*, qui comprend quatre-vingt-deux eſpeces & quelques variétés. La *fauvette*, le *roſſignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, le *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *tarier*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit*, ſont de ce *genre*.

[L'ongle du doigt de derriere eſt courbé en arc, & n'eſt pas plus long que le doigt.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *méſange*, qui comprend dix-huit eſpeces. Le *poul* ou *ſouci* appartient à ce genre.

[Les narines ſont couvertes par les plumes de la baſe du bec.]

ONZIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

du *GENRE* du *torchepot* ou *ſittelle*, qui comprend trois à quatre eſpeces & quelques variétés.

[Le bec en forme de coin ; les doigts & les jambes, comme dans les ordres précédens.]

Digitized by Google

DOUZIEME ORDRE.

[Mêmes doigts & mêmes jambes ; le bec effilé.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* du *grimpereau*, qui comprend trente-trois eſpeces & une variété. Le *ſucrier* appartient à ce genre.

[Le bec eſt courbé en arc, vallant toujours en diminuant de groſſeur & finiſſant par une pointe très-aigüe.]

du *GENRE* du *colibri*, qui comprend ſeize eſpeces.

[Le bec effilé, courbé en arc, de la même groſſeur dans preſque toute ſa longueur, un peu renflé vers le bout ; les pieds très-courts.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de l'*oiſeau mouche*, qui comprend vingt eſpeces.

[Le bec effilé, droit, comprimé horizontalement ; & un peu renflé vers le bout ; les pieds très-courts.]

TREIZIEME ORDRE.

[Quatre doigts dénués de membranes, deux devant, deux derriere ; les jambes couvertes de plumes juſqu'au talon.]

Il eſt diviſé en cinq SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[Le bec droit ; la langue très-longue, reſſemblante à un ver de terre.]

du *GENRE* du *torcol*, qui comprend une eſpece & une variété.

[Le bec droit & pointu ; les plumes de la queue flexibles.]

du *GENRE* du *pic*, qui comprend trente-deux eſpeces.

Digitized by Google

[Le bec droit, en forme de coin; les plumes de la queue roides & en forme de coin.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *jacamar*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec droit, très-long, quadrangulaire & pointu; la langue pas plus longue que le bec.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

[Le bec un peu courbé en en-bas, convexe en deſſus, comprimé par les côtés.]

du *GENRE* du *barbu*, qui comprend cinq eſpeces.

[La baſe du bec eſt garnie de plumes roides en forme de poils, tournées en devant.]

Il y a des *barbus* dont l'extrémité ſupérieure du bec eſt très crochue & fendue dans ſon milieu.

du *GENRE* du *coucou*, qui comprend vingt-huit eſpeces & une variété.

[La baſe du bec eſt dénuée de plumes en forme de poils.]

La quatrieme SECTION eſt compoſée

[Le bec court & crochu.]

du *GENRE* du *couroucou*, qui comprend ſept eſpeces.

[Le bec eſt plus large qu'épais.]

du *GENRE* du *bout-de-petun*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec eſt plus épais que large, & tranchant en deſſus.]

du *GENRE* du *perroquet*, qui comprend quatre-vingt-dix-ſept eſpeces & deux variétés. Les *aras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perruches* ſont de ce genre.

[Le bec plus épais que large, convexe en deſſus.]

La cinquieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *toucan*, qui comprend douze eſpeces.

[Le bec eſt long, de la groſſeur de la tête, dentelé comme une ſcie; le bout des deux mandibules tourné en bas; la langue reſſemblante à une plume.]

Digitized by Google

QUATORZIEME ORDRE.

[Quatre doigts dénués de membranes, trois devant; un derriere; celui du milieu des trois doigts antérieurs, étroitement uni au doigt extérieur juſqu'à la troiſiéme articulation, & au doigt intérieur, juſqu'à la premiere; les jambes couvertes de plumes juſqu'au talon.

Il ſemble qu'il eût été plus naturel de placer l'ordre XIV avant le XIII.

Il eſt diviſé en cinq SECTIONS :

La premiere SECTION eſt compoſée

[Le bec court, comprimé par les côtés vers le bout.]

du *GENRE* du *coq-de-roche*, qui comprend une eſpece.

[La tête eſt ornée d'une huppe longitudinale de plumes, formant un demi-cercle.]

du *GENRE* du *manakin*, qui comprend treize eſpeces.

[La tête huppée ou non-huppée.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *momot*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec conique, dentelé comme une ſcie, & le bout des deux mandibules courbé en bas.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *martin-pêcheur*, qui comprend vingt-ſix eſpeces.

[Le bec droit, aſſez long, gros & pointu.]

du *GENRE* du *todier*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bec droit, aſſez long, aplati horizontalement & obtus.]

La quatrieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *guêpier*, qui comprend treize eſpeces.

[Le bec courbé en arc & pointu.]

La

Digitized by Google

La cinquieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *calao*, qui comprend ſix eſpeces.

[Le bec gros, en forme de faux, dentelé comme une ſcie.]

QUINZIEME ORDRE.

[Les doigts dénués de membranes; la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; les ailes petites à proportion de la groſſeur du corps, elles ne ſont point propres pour le vol.]

Il eſt diviſé en trois SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* de l'*autruche*, qui comprend une eſpece.

[Deux doigts devant, point de doigt derriere; le bec droit, aplati horizontalement, ſon bout onguiculé & arrondi; la partie ſupérieure de la tête chauve & calleuſe.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *thouyou*, qui comprend une eſpece.

[Le bec droit, aplati horizontalement; ſon bout arrondi.]

du *GENRE* du *caſoar*, qui comprend une eſpece.

[Le bec droit, preſque conique; un caſque de corne ſur la tête; deux membranes charnues vers le milieu de la gorge.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *dronte*, qui comprend une eſpece.

[Le bec long & fort, le bout des deux mandibules crochu; les ailes petites à proportion du corps, elles ne ſont point propres pour le vol.]

SEIZIEME ORDRE.

[Trois doigts devant, dénués de membranes; point de doigt de derriere; la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; les ailes aſſez grandes & propres pour le vol.]

Digitized by Google

Il eſt diviſé en trois SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* de l'*outarde*, qui comprend trois eſpeces.
La *canepetiere* eſt de ce *genre*.

[Le bec en cône courbé.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de l'*échaſſe*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec droit, très-long, cylindrique, & renflé vers le bout.]

du *GENRE* de l'*huîtrier*, qui comprend une eſpece.

[Le bec droit, très-long, aplati par les côtés & renflé vers le bout.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *pluvier*, qui comprend ſeize eſpeces.
Le *courlis de terre* eſt de ce *genre*.

[Le bec eſt droit, court, renflé vers le bout.]

DIX-SEPTIÈME ORDRE.

[Quatre doigts dénués de membranes, trois devant, un derriere ; la partie inférieure des jambes dénuée de plumes ; les ailes aſſez grandes & propres pour le vol.]

Il eſt diviſé en douze SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[Le bec droit, renflé vers le bout.]

du *GENRE* du *vanneau*, qui comprend huit eſpéces.

[Les ongles très-courts.]

du *GENRE* du *jacana*, qui comprend cinq eſpeces.
Le *chirurgien* eſt de ce *genre*.

[Les ongles très-longs.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *coulon-chaud*, qui comprend deux eſpeces.

Digitized by Google

[Le bec plutôt courbé en en-haut que droit, & un peu comprimé horizontalement.]

La troiſieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *perdrix de mer*, qui comprend quatre eſpeces.

[Le bec convexe en deſſus, comprimé par les côtés vers le bout, & le corps aplati par les côtés.]

La quatrieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *râle*, qui comprend dix eſpeces.

[Le corps & le bec aplatis ou comprimés par les côtés.]

La cinquieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *bécaſſeau*, qui comprend vingt-une eſpeces & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubéche*, le *merle d'eau*, la *grive d'eau* & le *canut* ſont de ce *genre*.

[Le bec menu, de moyenne longueur, droit, obtus & liſſe par le bout.]

du *GENRE* de la *barge*, qui comprend huit eſpeces.

[Le bec menu, très-long, plutôt recourbé en en-haut que droit, liſſe & obtus par le bout.]

du *GENRE* de la *bécaſſe*, qui comprend ſix eſpeces & une variété.

[Le bec menu, très-long, droit, obtus & raboteux par le bout.]

La ſixieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *courlis*, qui comprend quatorze eſpeces & une variété. L'*ibis* eſt de ce *genre*.

[Le bec courbé en arc en en-bas.]

La ſeptieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *ſpatule*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bec droit, plat horizontalement; le bout plus large & arrondi en forme de ſpatule.]

Digitized by Google

La huitieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *cigogne*; qui comprend douze eſpeces. La *grue* appartient à ce *genre*, ainſi que la *demoiſelle de Numidie.*

[Le bec long, gros, droit, pointu & liſſe.]

Du *GENRE* du *héron*, qui comprend quarante-ſept eſpeces. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* ſont de ce *genre.*

[Le bec gros, long, droit & pointu; une rainure longitudinale de chaque côté ſur la mandibule ſupérieure.]

du *GENRE* de l'*ombrette*, qui comprend une eſpece.

[Le bec gros, long, droit, aplati par les côtés; le bout de la mandibule ſupérieure crochu.]

La neuvieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *cuillier* ou *ſavacou*, qui comprend deux eſpeces & une variété.

[Le bec gros & court; la mandibule ſupérieure en forme de cuillier & onguiculée à ſon bout.]

La dixieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de l'*oiſeau royal*, qui comprend une eſpece.

[Le bec court, droit & conique vers le bout; la tête ornée d'une huppe compoſée de plumes qui reſſemblent à des racines de chiendent.]

La onzieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *cariama*, qui comprend une eſpece.

[Le bec en cône courbé; les ailes non armées.]

du *GENRE* du *kamichy*, qui comprend une eſpece.

[Les ailes armées de deux eſpeces de cornes ou d'éperons dans la partie antérieure; une petite corne cylindrique, & courbée en arc en avant ſur le front.]

La douzieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de la *poule-ſultane*, qui comprend dix eſpeces & une variété.

[Le bec en cône aplati par les côtés; le front chauve.]

Digitized by Google

DIX-HUITIEME ORDRE.

[Quatre doigts, trois devant, un derriere, garnis dans toute leur longueur de membranes fendues.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* de la *poule d'eau*, qui comprend trois eſpeces.

[Les doigts garnis de membranes ſimples; le bec droit & pointu.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *phalarope*, qui comprend quatre eſpeces.

[Les doigts garnis de membranes feſtonnées : le bec menu & droit; la mandibule ſupérieure, courbée en arc vers le bout.]

du *GENRE* de la *foulque*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bec en cône aplati par les côtés.]

DIX-NEUVIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

du *GENRE* du *grèbe*, qui comprend onze eſpeces & une variété.

[Quatre doigts, dont les trois antérieurs ſont joints enſemble par des membranes demi-fendues, & le poſtérieur ſéparé; les jambes placées tout-à-fait derriere, & cachées dans l'abdomen; le bec droit & pointu.]

VINGTIEME ORDRE.

[Trois doigts devant, tous joints enſemble par des membranes entieres, & point de doigts de derriere; les jambes, placées comme dans l'ordre précédent.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

Digitized by Google

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* du *guillemot*, qui comprend quatre eſpeces.

[Le bec droit & pointu.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *macareux*, qui comprend une eſpece & une variété.

[Le bec aplati par les côtés, cannelé tranſverſalement, auſſi épais que long.]

du *GENRE* du *pingoin* ou *pinguin*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bec comme celui du *macareux*, mais plus long qu'épais.]

VINGT-UNIEME ORDRE.

[Quatre doigts, dont les trois antérieurs ſont joints enſemble par des membranes entieres, & le poſtérieur ſéparé; les jambes placées comme dans le XIXe ordre.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[Le bec droit, le bout de la mandibule ſupérieure crochu.]

du *GENRE* du *manchot*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bout de la mandibule inférieure comme tronqué.]

du *GENRE* du *gorfou*, qui comprend une eſpece.

[Le bout de la mandibule inférieure arrondi.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* du *plongeon*, qui comprend ſix eſpeces.

[Le bec droit & pointu.]

Digitized by Google

VINGT-DEUXIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

du *GENRE* de l'*albatros*, qui comprend une eſpece.

[Trois doigts devant, tous joints enſemble par des membranes entieres, & point de doigt derriere; les jambes avancées vers le milieu du corps, hors de l'abdomen & plus courtes que le corps; le bec comprimé par les côtés, le bout de la mandibule ſupérieure crochu, celui de la mandibule inférieure comme tronqué.]

VINGT-TROISIEME ORDRE.

[Quatre doigts dont les trois antérieurs ſont joints enſemble par des membranes entieres, & le poſtérieur ſéparé; les jambes avancées vers le milieu du corps, hors de l'abdomen & plus courtes que le corps; le bec ſans dentelures.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS:

La premiere eſt compoſée

[Le bec crochu vers le bout.]

du *GENRE* du *puffin*, qui comprend quatre eſpeces.

[Le bec preſque cyndrique, le bout des deux mandibules crochu.]

du *GENRE* du *pétrel*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bout de la mandibule ſupérieure crochu, celui de la mandibule inférieure comme tronqué.]

du *GENRE* du *ſtercoraire*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bout de la mandibule ſupérieure crochu, celui de la mandibule inférieure arrondi.]

du *GENRE* du *goiland*, qui comprend quinze eſpeces. Les *mouettes* ſont de ce *genre*.

[Le bec comprimé par les côtés, crochu vers le bout; le deſſous de la mandibule inférieure anguleux.]

Digitized by Google

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de l'*hirondelle de mer*, qui comprend ſept eſpeces.

[Le bec droit, aplati par les côtés; les deux mandibules d'égale longueur.]

du *GENRE* du *bec-en-ciſeaux*, qui comprend une eſpece.

[La mandibule inférieure beaucoup plus longue que la ſupérieure.]

VINGT-QUATRIEME ORDRE.

[Les doigts & les jambes, comme dans l'ordre précédent; le bec dentelé.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[Le bec preſque cylindrique, la mandibule ſupérieure crochue vers le bout.]

du *GENRE* du *harle*, qui comprend huit eſpeces.

[Le bec dentelé comme une ſcie.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

[Le bec convexe en deſſus & aplati en deſſous.]

du *GENRE* de l'*oie*, qui comprend ſeize eſpeces & une variété. Le *cygne* eſt de ce *genre*, ainſi que l'*éderdon*.

[Le bec dentelé comme une lime, auſſi épais que large, ayant le bout onguiculé & obtus.]

du *GENRE* du *canard*, qui comprend quarante-deux eſpeces & pluſieurs variétés. La *tadorne*, le *morillon*, la *macreuſe*, le *millouin*, la *ſarcelle* ſont de ce *genre*.

[Le bec comme celui de l'*oie*, mais plus large qu'épais.]

Digitized by Google

VINGT-CINQUIEME ORDRE.

[Quatre doigts, tous joints enſemble par des membranes entieres; les jambes, comme dans l'ordre XXIII.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

La premiere eſt compoſée

[Le bec pointu.]

du *GENRE* de l'*anhinga*, qui comprend une eſpece.

[Le bec droit & pointu.]

du *GENRE* du *paille-en-cul*, qui comprend trois eſpeces.

[Le bec un peu courbé vers le bas & pointu: deux des plumes de la queue très-longues.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

[Le bec crochu vers le bout.]

du *GENRE* du *fou*, qui comprend ſept eſpeces. L'*oie de Soland*, l'oiſeau *frégate*, ſont de ce *genre*.

[Le bec droit, conique, crochu vers le bout.]

du *GENRE* du *cormoran*, qui comprend deux eſpeces.

[Le bec droit, preſque cylindrique, crochu vers le bout.]

du *GENRE* du *pélican*, qui comprend trois eſpeces & une variété.

[Le bec droit, aplati horizontalement, crochu vers le bout: une poche membraneuſe ſous la gorge.]

VINGT-SIXIEME ORDRE.

[Quatre doigts, dont deux antérieurs ſont joints enſemble par des membranes entieres; & le poſtérieur ſéparé: les jambes placées comme dans l'ordre XXIII, mais plus longues que le corps.]

Il eſt diviſé en deux SECTIONS :

Digitized by Google

La premiere eſt compoſée

du *GENRE* du *flamand* ou *phénicoptère*, qui comprend une eſpece.

[Le bec dentelé, courbé en bas vers le milieu de ſa longueur; la mandibule inférieure plus large que la ſupérieure.]

La deuxieme SECTION eſt compoſée

du *GENRE* de l'*avocette*, qui comprend une eſpece.

[Le bec ſans dentelures, menu, très-long, comprimé horizontalement, & courbé en arc en en-haut.]

du *GENRE* du *coureur*, qui comprend une eſpece.

[Le bec ſans dentelures, court & droit.]

Amours des OISEAUX, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leur habitation, leurs émigrations, leur vol, leur durée, leur marche, leur chant, leur plumage, &c.

Des animaux, dit M. *Mauduyt*, (*Encyclopéd. Méthod.*) en qui la vue eſt le ſens dominant, qui par leur poſition la plus ordinaire découvrent une vaſte étendue, qui ſont invités tour à tour & appelés par les objets variés qu'ils découvrent, pour qui le changement de place eſt plutôt un jeu qu'une peine, devoient être continuellement en action, ſe porter ſouvent d'un lieu à l'autre, s'arrêter à chaque endroit peu de temps, être beaucoup plus en mouvement qu'en repos, aller & venir, & parcourir tous les points de l'eſpace; leur caractere & leur extérieur devoient être comme dans les papillons, ceux de l'inconſtance & de la légéreté, & auſſi de la gaieté, parce que les objets nouveaux qu'ils découvrent les tiennent toujours occupés, les diſtraient & renouvellent à chaque inſtant leurs déſirs & leurs jouiſſances; tels ſont en effet les *oiſeaux*, images

Digitized by Google

d'un être libre, indépendant, léger, ſatisfait, qui jouit ſans ceſſe & qui vole d'un plaiſir à un autre. L'inconſtance & la légéreté, le plaiſir de prendre du mouvement, ſont tout pour eux; ce plaiſir ou ce beſoin eſt ſi grand en eux, qu'il leur fait oublier juſqu'à la perte de leur liberté, qui ſembloit devoir leur être plus chere qu'à aucun des autres animaux; bornés à la cage étroite dans laquelle ils ſont enfermés, la plupart, ſur-tout les plus petits, qui dans l'état naturel ſont les plus actifs, ſe font en peu de jours à la captivité, & parcourant ſans ceſſe tous les points d'un eſpace étroit, s'exercent auſſi librement & d'un air auſſi ſatisfait, expriment auſſi ſouvent leurs plaiſirs par leur chant que quand ils ſe jouoient dans les airs, ſans limites pour eux. Il n'y a que quelques eſpeces qui, naturellement plus poſées, conſervent toujours le ſouvenir de leur liberté, dont cependant elles faiſoient moins d'uſage, & qui ne peuvent ſe faire à la captivité.

Mais des images qui ſe renouvellent & ſe ſuccedent, ſe nuiſent les unes aux autres, & ſe détruiſent réciproquement; des objets qu'on ne connoît que par un coup d'œil paſſager ſur leur ſurface, ne ſont que des impreſſions très-peu profondes. Auſſi les *oiſeaux* ne paroiſſent-ils avoir que des perceptions légeres & ſuperficielles, & fort peu de mémoire. En liberté, ils ne ſoupçonnent ni ne reconnoiſſent les piéges qu'on leur tend: échappés par quelque haſard, ils s'expoſent au même danger, fort peu de temps après: en captivité, ils ne paroiſſent s'attacher ni aux choſes, ni aux perſonnes, ils ne contractent aucun lien d'habitude; (l'éducation de quelques individus captifs ne détruit point cette regle générale ſur la nature des *oiſeaux*:) pétulans dans leurs déſirs, comme ils ſont vifs dans leurs mouvemens, leurs rixes en liberté ou en captivité, ſont fréquentes, violentes, momentanées & auſſi facilement oubliées

Digitized by Google

que commencées : des mouvemens de la colere la plus ardente, ils paſſent à l'expreſſion du plaiſir par le chant. Elégans dans leur forme, propres dans leur vêtement dont ils ſont ſoigneux, dégagés des fanges de la terre, dont ils foulent à peine la ſuperficie, ſouvent parés d'une robe éclatante, ils ont droit de plaire par ces titres, par l'agrément de leur chant, par la gaieté qui leur eſt naturelle, & ſur-tout par leur extérieur qui annonce un être heureux & ſatisfait. Cependant il vient tous les ans une ſaiſon où ces êtres légers, inconſtans, ſans aucun ſentiment profond, ſans attachement qui les fixe, changent abſolument de caractere & preſque de nature. Un beſoin impérieux, qui dans tous les animaux prédomine ſur les autres affections, & dans les *oiſeaux* ſur la légéreté & l'inconſtance même, opere cette révolution; ce beſoin eſt celui d'aimer, de ſe livrer aux ſoins de la propagation de ſon eſpece; & la ſaiſon où il ſe fait ſentir, eſt le printemps : il paroît qu'il eſt préparé par le repos de l'automne & de l'hiver, par l'action des ſucs dépoſés pendant ces deux ſaiſons, dans les teſticules du mâle & dans les germes de l'ovaire de la femelle, qui doivent fournir à la génération qui ſe prépare. La Nature ſe renouvelle en même temps : elle invite tous les êtres au plaiſir & à la jouiſſance; elle fournit des alimens plus abondans & plus nutritifs; la chaleur dilate les humeurs & les met en mouvement : toutes ces cauſes font renaître un ſentiment que l'épuiſement, le froid & la diſette avoient ſuſpendu : il éclate dans toute ſa force au moment où les cauſes qui le produiſent ont acquis toute leur énergie. Alors l'*oiſeau* qui étoit indifférent pour tout, excepté pour ſon inconſtance, ſent le beſoin d'aimer & de ſe fixer; il cherche une compagne, la trouve & s'y attache : elle répond à ſon empreſſement, & la Nature paſſe pour eux un contrat qui ſera fidellement obſervé, ſi la main

Digitized by Google

cruelle de l'homme ou les animaux carnaſſiers ne le rompent, en donnant la mort à l'un des deux contractans.

Dans la plupart des eſpeces ce contrat n'eſt que limité & ne doit pas durer plus long-temps que les beſoins qui y ont donné lieu : dans celles chez qui les beſoins ne ſont jamais ſuſpendus, comme l'eſpece du *pigeon* & de la *tourterelle*, le contrat égale la durée de la vie, & l'un des deux époux ne devient libre que par la mort de l'autre : les *oiſeaux* que nous avons rendus domeſtiques, comme le *coq*, le *dindon*, le *canard*, &c. ne connoiſſent pas les douceurs d'un engagement : la captivité qui ne peut détruire l'impulſion que la Nature donne à tous les êtres pour leur reproduction, leur laiſſe des beſoins, mais elle leur en ravit les charmes.

Cependant ces êtres légers, que rien ne pouvoit fixer, devenus depuis qu'ils ſe ſont unis des modeles de conſtance & de fidélité, livrés à l'impulſion des déſirs les plus vifs, mais n'en ſentant que l'un pour l'autre, ne bornent & ne rapportent pas à eux ſeuls le bonheur dont ils jouiſſent. Le ſentiment de leur union leur en inſpire un ſecond auquel ils ne ſeront pas moins ſenſibles : il les avertit de la naiſſance des petits qui ſeront le gage de leur amour, des beſoins qu'ils auront, des ſoins qui leur ſeront néceſſaires. Le plaiſir de s'aimer, de s'en donner des preuves, de chérir leur poſtérité & de travailler pour elle, devient leur unique paſſion. Leurs jours s'écoulent partagés entre les careſſes réciproques des deux époux & le ſoin de préparer un nid : ardens dans leurs déſirs, ils ſavent néanmoins les réprimer ; ils ſavent en jouir en en retardant l'accompliſſement, en le faiſant précéder par les ſignes & les careſſes qui ſont l'expreſſion de la ſenſibilité, qui préparent la jouiſſance, qui l'augmentent & en ſont le charme. Les autres animaux plus impétueux,

Digitized by Google

entraînés plus puiſſamment par la violence de leurs déſirs, ne les faiſant pas précéder de même par des careſſes qui les expriment, connoiſſent moins l'art de jouir, & n'en goûtent pas de même les douceurs. Les *oiſeaux* paroiſſent être les ſeuls animaux qui, comme l'homme, font préluder à l'union des ſexes, le rapprochement de l'organe qui donne paſſage à la voix dans l'homme, dans les animaux aux ſons qui leur tiennent lieu de langage, & qui ſert à prendre de la nourriture. C'eſt à l'Anatomie à nous apprendre quel rapport exiſte entre cet organe & ceux de la génération, & comment ſenſibles au même acte, ils ſont mutuellement affectés. Tels ſont les préliminaires des facultés, des habitudes ou mœurs des *oiſeaux*. Indépendamment de ce que ces objets ſeront traités ſéparément, en parlant de chaque genre d'*oiſeau* particulier, nous nous propoſons dans la ſuite de cet article, de nous étendre ſur l'influence de la conſtitution ſur le caractere, ainſi que ſur les modifications qu'elle produit dans les habitudes & les mœurs; & pour peindre mieux les qualités des *oiſeaux*, leur penchant pour les mœurs ſociales, commun à beaucoup d'eſpeces, lorſqu'ils ne ſont pas occupés des plaiſirs & des ſoins de l'amour; enfin pour les faire plus ſurement aimer, nous dirons, avec M. *de Buffon*, que les *oiſeaux* nous repréſentent tout ce qui ſe paſſe dans un ménage honnête; de l'amour ſuivi d'un attachement ſans partage, & qui ne ſe répand enſuite que ſur la famille.

Nous avons dit que le printemps paroît être la ſaiſon déterminée pour les amours des *oiſeaux*; c'eſt alors que les teſticules des mâles, renfermés à l'intérieur du corps, ſtimulés par les ſucs, commencent à ſe tuméfier conſidérablement, & que ces animaux déſirent tous perpétuer leur eſpece. (La forme des teſticules approche, dans la plupart des eſpeces, de celle d'une féve.) L'ardeur & la fécon-

Digitized by Google

dité doivent être d'autant plus actives, plus impétueuſes & plus grandes, qu'elles ont été plus long-temps réprimées & préparées pour un temps fixe. La langue chez ces animaux, comme on l'a déjà obſervé, eſt en général la partie qui ſert aux préludes de l'amour, qui reçoit & qui rend ſes careſſes, & qui donne ici la plus grande preuve de leur ſenſibilité, de leurs déſirs. L'acte qui termine leurs careſſes, la derniere jouiſſance, ne dure qu'un inſtant; l'impreſſion qu'il fait naître, doit être très-vive, très-agréable, puiſquelle eſt de ſi courte durée. Entre les *oiſeaux* l'on en voit qui ſont plus portés à l'amour que les autres, même des mâles plus lubriques que des femelles, & des femelles plus provoquées à l'ardeur amoureuſe que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non-ſeulement par la beauté de leur plumage, mais encore l'amour les fait chanter preſque tout le jour; alors leur voix eſt plus forte; ils s'entendent réciproquement; ils s'efforcent à l'envi d'élever leur voix au-deſſus l'un de l'autre; & cette lutte qu'on prendroit pour un défi, dure quelquefois aſſez long-temps. Les mâles paroiſſent donc ſe diſputer à qui chantera le plus mélodieuſement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les *roſſignols*, dans les *fauvettes*, & même dans les *coqs*, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La *tourterelle* a un chant plaintif, attendriſſant. Chaque *oiſeau* a ſon chant & ſon cri particulier, par lequel on le peut diſtinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & ſe répondent conſtamment dans leurs chants; tout prouve que ſenſibles aux modulations & à l'harmonie, ils ont le ſens de l'ouïe auſſi délicat que fin; & comme dans ces animaux les mâles (ſans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci ſemblent donner la préférence à ceux qui, dans leur eſpece, les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous expoſerons dans

Digitized by Google

la ſuite de cet article pluſieurs détails ſur la voix des *oiſeaux* (*a*).

Tous les *oiſeaux* mâles qui, ſelon *Redi*, ont deux verges, & qui ſont ou aigrettés ou crêtés, ou éperonnés ou barbus, cochent leurs femelles à peu près de la même maniere: les uns, lors de la fécondation, la tiennent contre terre; les autres preſque tout debout. Les divers *oiſeaux* ne prennent point, comme les divers quadrupedes, des poſitions dans leur accouplement; la femelle de l'*oiſeau* plie un peu les jambes, &, le corps baiſſé, les ailes à demi ouvertes, elle reçoit le mâle qui la ſaiſit ordinairement avec ſon bec ſur le ſommet de la tête, appuie ſes deux pieds ſur ſon dos, écarte la queue de côté, & abaiſſe le croupion vers celui de la femelle, qui fait effort pour élever le ſien, en portant auſſi en même temps la queue de côté. Il ſemble que la plupart des *oiſeaux* ne faſſent que comprimer fortement leur femelle; qu'il n'y a entre eux qu'un contact momentanée, qu'une union ſuperficielle, comme chez le *coq*, les *moineaux*, les *pigeons*, &c. dont la verge eſt fort courte; d'autres, à la vérité, comme l'*autruche*, le *canard*, l'*oie*, &c. ont ce membre d'une groſſeur conſidérable, & l'intromiſſion ou union intime n'eſt pas équivoque dans ces eſpeces. L'orifice externe de la matrice aboutit à l'anus. La ſemence eſt ou abſorbée ou pompée. L'accouplement étant paſſé, la plupart ſe tiennent compagnie pendant tout le reſte de l'année juſqu'au retour du printemps. L'ovaire eſt compoſé d'un grand nombre de globules ou de grains arrondis, très-petits, à demi tranſparens, d'une teinte pâle, & retenu par une membrane

(*a*) On cite pluſieurs obſervations qui tendent à prouver que la morſure des *oiſeaux* excités par un certain degré de colere, notamment dans la ſaiſon où ils ſont animés de la paſſion de l'amour, étoit venimeuſe, & même mortelle, ſans en excepter ceux des *oiſeaux* dont le bec paroit le moins propre à mordre, tels que les *canards*. Conſultez la *Nature conſidérée*, &c. *page* 246, *15 Novembre* 1774.

commune,

Digitized by Google

commune, transparente & fort mince: en un mot, cette membrane contient le germe de tous les œufs qu'une poule ou tout autre *oiseau* femelle doit pondre dans le cours de sa vie: chacun d'eux est enveloppé par une pellicule qui est un prolongement de la membrane commune. Dans les *oiseaux* dont la ponte est réglée, hors la saison où elle a lieu, tous les germes sont égaux, ils ont le même volume & la même nuance; mais dans le temps qui précede la ponte, pendant qu'elle a lieu, durant la saison où elle se renouvelle, après l'éducation des premiers petits, suivant les especes, & en tout temps dans les *oiseaux* qui ne cessent pas de produire, comme la *poule* & le *pigeon* de voliere, on voit sur l'ovaire des globules beaucoup plus gros les uns que les autres, d'un jaune décidé, & dont le nombre est égal à la quantité d'œufs qui seront déposés à la ponte dont la saison ou le moment approche. L'ovaire s'affaisse, se flétrit & disparoît dans les vieilles femelles qui ne sont plus aptes à la génération, & pour lesquelles les mâles prennent de l'aversion. *Consultez* les *Exercitations de* Harvey *sur la génération.* (*Harvey* étend la vertu d'un simple accouplement du *coq* & de la *poule*, sur tous les œufs que celle-ci pondra dans une année.)

Les femelles des *oiseaux* pondent les œufs: elles les couvent constamment de leur propre chaleur jusqu'à ce que le petit vienne à éclore: cette action de couver s'appelle *incubation.*

La *poule*, oiseau si précieux à nos besoins, pond presque tous les jours en certaines saisons; on prétend que quelques *oiseaux* pondent indifféremment toute l'année, d'autres dans une seule saison. La femelle ne pond ordinairement qu'un œuf par jour, & c'est presque constamment le matin; les petites especes font leur ponte en quatre, cinq ou six jours, suivant le nombre des œufs à chaque couvée; mais il y a un jour de

Digitized by Google

repos pour la plupart des grandes eſpeces, entre chacun de ceux où la femelle dépoſe ſes œufs : cette opération eſt ſans doute pénible ; les gouttes de ſang dont la coquille de l'œuf eſt quelquefois mouchetée, en ſont un témoignage. La quantité des œufs eſt en quelque ſorte déterminée à chaque eſpece ; car ſi l'on en caſſe ou ſi on leur en retire quelques-uns, ils en font bientôt un pareil nombre pour compléter la couvée ; c'eſt ſur-tout ce qu'on remarque dans les *canards*, les *hirondelles* & les *moineaux*. Qu'on ne touche point aux œufs des *poules*, on remarquera qu'elles ceſſeront de pondre & ſe mettront à couver auſſi-tôt qu'elles en auront de quinze à vingt : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre juſqu'à ce qu'elles en aient produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que ſi les *oiſeaux* n'ont pas une connoiſſance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laiſſent pas de diſtinguer un grand nombre d'avec un petit. Il eſt heureux que les *oiſeaux* les moins nuiſibles & en même temps les meilleurs à manger, ſoient ceux qui ſe multiplient le plus. Au reſte, on a remarqué que ceux de ces animaux qui ſont carnaſſiers, tels que les *oiſeaux de proie*, nourriſſent leurs petits & n'en ont ordinairement qu'un petit nombre : en effet, les grands *oiſeaux* carnaſſiers ne font qu'une ponte & ne produiſent que deux œufs ; les petits ne pondent pas plus de quatre œufs à chaque couvée, & ils n'en font guere au-delà de deux en une ſaiſon : ceux au contraire dont les petits mangent ſeuls dès qu'ils voient le jour, tels que les gallinacées (la *perdrix*, le *faiſan*, &c.), & qui ne font qu'une ponte, en ont juſqu'à quinze & quelquefois plus. Mais quel ſoin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! l'on ne peut qu'admirer le mécaniſme même de l'œuf, la naiſſance & l'éducation des petits. Commençons par examiner les *nids*.

Les beſoins ordinaires de la vie qui ſeront pour

Digitized by Google

les petits, les mêmes que pour les pere & mere, & la maniere d'y pourvoir, décident du lieu où le *nid* doit être placé; & les beſoins particuliers de ces petits, de la façon dont il doit être conſtruit. Le ſoin de conſtruire le *nid* regarde, dans la plupart des eſpeces, le mâle & la femelle; mais le mâle paroît ſe charger ſpécialement de raſſembler & d'apporter les matieres dont le *nid* doit être compoſé, & la femelle du ſoin de les arranger; elle les met en œuvre, en pliant & en entrelaçant avec ſon bec les brins de plantes deſſéchées; c'eſt ainſi qu'elle donne la premiere forme & la ſolidité au *nid*, & à meſure qu'elle le garnit elle peſe ſur les ſubſtances qu'elle a accumulées; en les écartant & les arrangeant par les mouvemens de tout ſon corps, elle les moule & leur fait prendre une forme convenable: dans les petits *oiſeaux*, le *nid* eſt ordinairement plus ſpacieux à ſon fond que vers ſes bords. Le plaiſir de ſe livrer à cette occupation, qui ne peut être que l'effet d'une prévoyance inſpirée par la Nature, ſemble être ignoré des *oiſeaux* devenus domeſtiques: tout eſt fini pour le mâle quand il s'eſt ſatisfait auprès de ſa femelle; elle-même compoſe à peine un *nid* groſſier & mal conſtruit; elle ſemble ſe repoſer du ſoin de lui en préparer un, ſur l'homme auquel elle va livrer une nouvelle génération de captifs: ſa tendreſſe plus forte, mais moins éclairée peut-être que celle du mâle, l'attache ſeule à ſa couvée qui ne recevra que ſes ſoins; le pere ne reconnoîtra pas même ſes petits & n'éprouvera aucune affection pour eux. Le ſentiment d'une union réciproque & de la tendreſſe pour les petits qui en ſeront le gage, n'appartient qu'aux *oiſeaux* qui vivent & ſe multiplient ſous les loix de la Nature, c'eſt-à-dire en liberté. L'exemple du *ſerin* ne fait rien contre ce que nous avançons; le *ſerin* eſt un priſonnier & non un eſclave: il a ſi peu reçu nos lois, il ſent ſi peu qu'il ait beſoin de nous, qu'il ne revient jamais quand il

Digitized by Google

peut s'échapper, & qu'il défait toujours le *nid* qu'on lui a préparé pour le reconſtruire à ſa façon. L'amour changé en une union douce, le ſentiment de cet amour propagé juſqu'aux petits, & partagé pour eux entre le mâle & la femelle, n'appartiennent donc en effet qu'aux eſpeces libres; c'eſt une prérogative des mâles parmi les *oiſeaux*, de partager avec les femelles les ſoins néceſſaires pour les petits; c'eſt une ſupériorité qu'ils ont ſur les autres animaux, & qui rend leurs mœurs plus réglées, plus douces & plus aimables. La plupart des *oiſeaux* en liberté conſtruiſent leurs *nids* avec beaucoup de ſoin, & les façonnent avec un art admirable: il n'y a que ceux qui profitent des *nids* abandonnés par les autres *oiſeaux*, ou qui dépoſent leurs œufs dans des trous d'arbres, des fentes de rochers, dans des trous de mur, dans des trous en terre ou ſur la terre nue, qui ne garniſſent pas le fond ſur lequel ils pondent; mais il n'y a qu'un petit nombre d'exemples de ces négligences & de cette inſouciance apparente pour les petits qui n'ont pas apparemment beſoin de ſoins plus recherchés. Les *oiſeaux* qui font réellement un *nid*, ſont donc les plus nombreux; ceux qui ont coutume de voler fort haut & de percher, placent ordinairement leur *nid* ſur des arbres élevés; les très-grands *oiſeaux*, ſur le ſommet des rochers; les petits *oiſeaux* poſent le leur à différentes élévations, & quelques-uns très-près de terre, dans les buiſſons, &c. Les *oiſeaux* qui ne perchent pas ou qui ont coutume d'être le plus communément à terre, y conſtruiſent auſſi leur *nid* qu'ils cachent au pied de quelque arbre, ſur l'avance de quelques rochers, ou plus ſouvent parmi les plantes touffues: on a obſervé que le *nid* des *fauvettes* en général, & des *oiſeaux* à bec fin, eſt mieux conſtruit que celui des *gros-becs*, des *pinſons*, des *bouvreuils*, &c.

On ne peut trop admirer la parfaite reſſemblance

Digitized by Google

qui ſe trouve entre les *nids* des *oiſeaux* de la même eſpece ; chaque famille en effet les conſtruit avec la même matiere & de la même façon ; l'induſtrie, la propreté & la précaution y regnent par-tout. Suppoſons dans un ſeul endroit un amas de brins de bois ſec, des écorces, des feuilles ſeches, du foin, de la paille, de la mouſſe, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la ſoie, des toiles d'araignées, des plumes & quantité d'autres menues proviſions : on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire ; celui-ci a beſoin d'un brin de lichen, ou de mouſſe, celui-là demande une plume, il faut à cet autre un fétu, à un autre de la laine : il y a quelquefois de grandes querelles, alors chacun tire de ſon côté, & emporte au *nid* ce qu'il peut. Les dehors du *nid* ſont des matieres groſſieres qui ſervent de fondement : on y emploie les épines, les joncs, le gros foin, & la mouſſe la plus épaiſſe : ſur cette premiere aſſiſe encore informe, ils étendent, entrelacent & plient en rond des matériaux plus délicats, & diſpoſés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux inſectes : comme chaque eſpece a ſon goût ou ſa maniere pour ſe meubler, ils ne manquent point de tapiſſer le dedans de petites plumes, ou de le doubler avec de la laine, du crin ou du poil, des duvets, matériaux qui forment le luxe de leur *nid*, mais néceſſaires pour empêcher leurs œufs de ſe froiſſer ou de ſe caſſer, & pour entretenir la chaleur autour d'eux & de leurs petits.

Par une ſuite de quelques lois de la Nature dont les faits prouvent l'exiſtence, en un mot, par un preſſentiment que la Nature inſpire aux *oiſeaux*, l'étendue du *nid* eſt proportionnée à la longueur du corps de la mere & au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la ſtructure : le nombre des petits eſt toujours en raiſon de la petiteſſe de l'individu ; ainſi plus l'individu eſt petit, plus la fa-

Digitized by Google

mille eſt conſidérable : on diroit que la Nature, dans la population & la génération des animaux, ſupplée par le nombre quand elle leur refuſe la groſſeur ; & quoique les petites eſpeces ſoient plus fécondes en général que les grandes, cependant il n'y a point de relation graduelle & proportionnée. En effet, beaucoup de petits *oiſeaux* font quatre pontes en un été, chacune de quatre ou cinq œufs, dont le nombre par conſéquent monte de ſeize à vingt. Les *oiſeaux* appelés *anis* ſont peut-être les ſeuls chez qui pluſieurs femelles ſe réuniſſent pour faire un ſeul & même *nid*, y pondre & couver en ſociété. Nous avons dit que les outils des *oiſeaux* ſont leur bec ; avec un tel inſtrument ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier & l'induſtrie du Maçon : il y a des *nids* dont toutes les pieces ſont proprement attachées & liées comme avec un fil que l'*oiſeau* ſe fait avec de la bourre, du chanvre, du crin & des toiles d'araignées ; telle eſt la *méſange*. Voyez *ce mot*.

Les *loriots*, dont le mâle & la femelle ſe recherchent preſque à leur arrivée dans nos climats, font leurs *nids* ſur des arbres élevés, quoique ſouvent à une hauteur fort médiocre ; ils les façonnent avec une ſinguliere induſtrie ; *Voyez à l'article* LORIOT. Le *toucnam-corvi* ſuſpend ſon *nid* à des branches d'arbres. Dans les pays chauds, il n'eſt pas très-rare de trouver des *nids*, tels que ceux des *néli-courvis*, attachés à des branches ou à des feuilles qui pendent au-deſſus de l'eau ; par cette précaution ils ſe délivrent de la crainte de voir les ſinges, les ſerpens & d'autres ennemis gagner leur *nid* en montant aux arbres, & leur enlever leurs œufs ou leurs petits.

D'autres *oiſeaux*, comme le *merle* & la *huppe*, enduiſent l'intérieur du *nid* d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui eſt deſſous, & qui, à l'aide d'un peu de bourre ou de mouſſe qu'ils

Digitized by Google

y attachent quand il eſt encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite : d'autres enfin, comme quelques eſpeces d'*hirondelles*, font un *nid* ſans bois, ſans foin, ſans liens ; ils gâchent la pouſſiere avec l'eau qu'ils ont priſe en volant & en raſant la ſuperficie des eaux, & c'eſt avec cette pouſſiere détrempée qu'ils conſtruiſent un logement d'une ſtructure tout-à-fait ſinguliere ; enſuite ils en garniſſent le dedans de ſubſtances molles & chaudes. Les *oiſeaux aquatiques* font leur *nid* au milieu des joncs & des roſeaux, ſur des touffes de ces plantes, & ſemblent prendre plus de précautions encore que les autres *oiſeaux* ; la plupart s'arrachent le duvet dont ils ſont revêtus, pour en garnir l'intérieur de leur *nid* : ce ſoin indique, dit M. *Mauduyt*, que les œufs ont beſoin d'une grande chaleur, car il ne ſauroit concerner les petits qui quittent le *nid* pour n'y plus rentrer, preſque auſſi-tôt qu'ils ſont nés ; mais la chaleur de l'incubation dans les lieux frais & humides, auroit été probablement trop foible ſans l'attention de garnir le *nid* de la matiere la plus propre à conſerver la chaleur. Quel inſtinct ! quelle prévoyance de la part du pere & de la mere, avant qu'un beſoin urgent leur en faſſe ſentir la néceſſité !.... Pluſieurs *oiſeaux aquatiques*, tels que la *poule d'eau*, &c. poſent leur *nid* ſur l'eau même, l'attachent par des liens flexibles aux plantes voiſines en état de le retenir, & le conſtruiſent de façon que, toujours porté par les eaux, il monte ou baiſſe avec elles. Les *oiſeaux* de mer ont coutume de ſe raſſembler pour nicher ſur des rochers à fleur d'eau, ou des iſlots iſolés & déſerts au milieu des flots : c'eſt un aſile environné de toutes parts, aucun animal n'y pénetre ; l'homme même n'y aborde qu'avec peine & rarement ; la tranquillité, la ſureté y ſont entieres : c'eſt ſans doute une des raiſons pour leſquelles les individus de cet ordre ſont ſi nombreux en général, tels que les *fous*, les *hirondelles de mer*,

Digitized by Google

les *goilands*, &c. Les matériaux de leur *nid* ſont ordinairement d'algue ou de mouſſe arrachée entre les rochers.

C'eſt ainſi que les *oiſeaux* fabriquent pour leurs petits une habitation ſolide, & qu'ils ne la bâtiſſent pas indifféremment en toutes ſortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puiſſent être tranquilles & à l'abri de leurs ennemis; & quel que ſoit le nombre des œufs à chaque ponte, la femelle ne commence à les couver que quand la ponte eſt finie; alors elle ne quitte plus le *nid*: elle couve ſes œufs nuit & jour avec tant d'aſſiduité, qu'elle ſemble aimer mieux ſouffrir la faim que de les expoſer aux plus légeres inſultes en allant chercher elle-même ſa nourriture. L'*oiſeau*, cet animal ſi agile, ſi inquiet, ſi volage, oublie en ce moment ſon naturel, pour ſe fixer ſur ſes œufs pendant le temps néceſſaire: les *oiſeaux* les plus timides & les plus foibles montrent du courage & de la force lorſqu'il s'agit de ſauver leurs œufs, même des œufs ſtériles, ou des œufs qui ne viennent pas d'eux, &, ce qui eſt encore plus étrange, des œufs ſimulés: nous reviendrons ſur ces objets. L'ardeur que les *poules* ont pour couver eſt très-grande; lorſque ce beſoin les anime, on les entend glouſſer, on les voit s'agiter, abaiſſer leurs ailes, hériſſer leurs plumes, & chercher par-tout des œufs qu'elles puiſſent couver. Mais paſſons à l'hiſtoire de l'*œuf*.

Nous avons dit *à l'article* ŒUF, que les *œufs* des *oiſeaux* different par la couleur de leur robe, par leur groſſeur & par leur forme plus ou moins alongée ſuivant les eſpeces; tous ont une coque ou une écorce aſſez dure, blanche, fragile, calcaire, diſſoluble avec efferveſcence dans les acides, & unie à une certaine quantité de matiere lymphatique: cette coquille n'eſt point une couche terreuſe inorganique; elle a un tiſſu qui lui eſt propre: elle eſt percée par une grande

Digitized by Google

quantité de petits trous, & l'on obſerve à ſa ſurface un réſeau vaſculaire tranſparent, dont les différentes alvéoles ſe terminent aux pores que nous venons d'indiquer : ces trous ſont les extrémités de petits vaiſſeaux qui partent de la membrane collée à la partie interne de la coquille, & qui viennent s'ouvrir à ſa ſurface. M. *Stæhelin* eſt parvenu à les injecter en plongeant une partie de l'*œuf* dans une liqueur colorée & en ſoumettant cet appareil au vide de la machine pneumatique. Ces vaiſſeaux & leurs bouches au dehors de l'*œuf* ſont deſtinés à répandre une partie du fluide le plus évaporable contenu dans l'*œuf ;* & c'eſt à cette évaporation qu'eſt dû le vide que l'on trouve dans le gros bout de l'*œuf ;* il eſt aiſé de concevoir d'après cela, que cette cavité doit être d'autant plus grande, que l'*œuf* eſt pondu depuis plus de temps : cette évaporation paroît néceſſaire pour la formation & le développement du poulet. Sous la coque ſe trouve une membrane mince, molle, d'un tiſſu aſſez ſerré & qui revêt toute la paroi interne de la coquille, excepté vers le gros bout, où elle ſe détache pour former une petite cavité lenticulaire que nous avons déjà fait obſerver : cette membrane eſt l'enveloppe commune des parties intérieures de l'*œuf* que nous allons décrire; pour en développer l'organiſation & ſa ſtructure, prenons pour exemple l'*œuf* d'une *poule* où les parties ſont plus ſenſibles : on y diſtingue facilement le jaune (*vitellum*), qui eſt au centre ; le premier blanc, qui eſt très-viſqueux (*albumen*), qui environne le jaune ; un ſecond blanc très-lymphatique, dans lequel la maſſe du milieu nage ; les ligamens qui ſoutiennent le jaune vers le centre de l'*œuf ;* les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le blanc le plus intérieur, & une troiſieme & une quatrieme qui environnent le tout ; enfin, la coque (*putamen*), qui ſert de défenſe à tout le reſte. Tout ce qui eſt intérieur eſt façonné le premier ; la coque ſe

Digitized by Google

forme la derniere, & ſe durcit d'un jour à l'autre : l'uſage de cette croûte eſt double, 1.° elle met la mere en état de ſe délivrer de l'*œuf* & de le couver ſans l'écraſer ; 2.° elle met le petit à couvert de tout accident, juſqu'à ce qu'il ſoit formé & en état de ſortir. On peut dire de même que l'*œuf* fécondé remplace dans les petits *oiſeaux* la matrice, la mamelle & le lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui eſt dans l'*œuf*, ſe nourrit d'abord du blanc de l'*œuf*, & enſuite du jaune lorſqu'il eſt un peu fortifié & que ſes parties commencent à s'affermir : c'eſt ſur la membrane qui environne le jaune que ſe trouve la *cicatricule* (*cicatricula*), ou petit corps blanc, qui eſt ſeul le véritable germe (*ſtamen*), où réſide l'ébauche, l'eſquiſſe, c'eſt-à-dire le poulet en petit. Il a dès-lors tous ſes organes, (dit M. *Pluche* d'après *Willughby* & *Malpighi*, &c.) mais aplatis, repliés & enveloppés dans un point ; la fécondation développe le tout : dès que la moindre portion de l'eſprit vital qui eſt deſtiné à l'animer, a paſſé au travers des enveloppes juſqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à ſe mouvoir en lui. Il y a, pour ainſi dire, une ſorte de rapports généraux pour la maniere dont l'eſprit vivifiant ſe gliſſe par les pores des membranes de l'*oiſeau* encore dans ſon *œuf* & du fœtus dans la matrice : il en eſt à peu près de même pour la maniere dont le poulet, ou plutôt l'embryon, reçoit des ſucs nutritifs ; ils lui ſont tranſmis par un lacis de vaiſſeaux qui répond au placenta, & qui ſe réuniſſent en un cordon ombilical, lequel aboutit, dans les *oiſeaux*, à la partie correſpondante dans les quadrupedes : tous ces petits canaux, auparavant aplatis, ſe gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il eſt preſque impoſſible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation juſqu'à ce qu'il perce ſon

Digitized by Google

écaille. Des Auteurs font encore obſerver ici une précaution auſſi ſenſible qu'admirable, qu'on remarque dans la ſituation de la *cicatricule* où le poulet ſe forme. Cette petite tache ronde, qui eſt ſur l'enveloppe du jaune, ſe trouve toujours placée preſque au centre de l'*œuf* & vers le haut du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a beſoin. De quelque maniere qu'on remue l'*œuf*, le petit n'eſt jamais renverſé: le jaune eſt ſoutenu à chaque extrémité, par un ligament appelé *chalazon*, & compoſé de trois globules ſemblables à des grains de grêle, réunis enſemble & comme enfilés. Ces cordons muqueux, qu'on nomme communément *glaires*, & qu'on peut comparer, dit M. *de Haller*, à des pôles qui ſuſpendent le *microcoſme* de *l'œuf*, ſe trouvent toujours à l'ouverture de l'*œuf*, s'attachent ſolidement, en effet & de part & d'autre, à la membrane commune qui eſt collée à la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne paſſeroit pas juſte par le milieu du jaune, mais au-deſſus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales, en ſorte que l'hémiſphere le plus petit & le plus léger du jaune où le germe eſt poſé, demeure néceſſairement élevé vers le ventre de l'*oiſeau* qui couve l'*œuf*; & que l'autre partie étant plus groſſe & plus peſante, deſcend toujours vers le bas autant que les liens le permettent: ſi l'*œuf* ſe déplace, le petit n'en ſouffre point, & il jouit, quoi qu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu à peu le développement de ſes parties: ne pouvant plus gliſſer en bas, il ſe nourrit à l'aiſe, d'abord de ce blanc liquide & délicat qui eſt à ſa portée; enſuite il tire ſa vie & ſon accroiſſement du jaune qui eſt une nourriture plus forte. Lorſque ſon bec eſt durci & qu'il a preſque rempli toute la capacité de ſa maiſon, il ſe met en devoir de rompre la coque; il fait déjà entendre diſtinctement ſa voix avant que ſa coque ſoit fêlée, ce qui prouve

Digitized by Google

toujours la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque : enfin il en ſort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps juſqu'à ce qu'il puiſſe s'affermir ſur ſes pattes, & aller chercher lui-même à vivre ; (dans les *oiſeaux* qui ne ſont pas de l'ordre des *Gallinacées*, ce ſont le pere & la mere qui apportent des alimens aux petits.) On prétend avoir obſervé qu'en général les petits *oiſeaux* ne voient que le ſeptieme jour qu'ils ſont éclos, mais ils entendent auſſi-tôt l'*appel* ou le *cri* du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les *poulets* s'y prennent pour ſortir de l'*œuf*, à la ſuite de l'*article* COQ : *Voyez auſſi à l'article* ŒUF, des détails philoſophiques ſur la génération du *poulet* & ſur les phénomenes de l'incubation.

Nous avons expoſé que dès que la ponte eſt finie, la femelle ne quitte plus le *nid* que pour prendre de la nourriture deux ou trois fois chaque jour. Avec quel art les *oiſeaux* mâles partagent & adouciſſent la peine de leurs fidelles compagnes ! ils ſe tiennent aux environs du *nid*, veillent à ce qui peut arriver, ne craignent aucun ennemi, bravent au moins les plus dangereux, s'ils ne peuvent les écarter, ni leur réſiſter. Mais lorſqu'aucun accident ne trouble le bonheur du mâle, il en exprime ſouvent le ſentiment par ſon chant, il l'interrompt pour chercher de la nourriture ; il réitere ſes voyages de pourvoyeur ſans ſe rebuter ; il apporte à ſa compagne une partie des alimens qu'il a trouvés, & ces alimens qu'il lui offre, remontent ordinairement de ſon jabot où ils ont déjà ſubi le premier mouvement de la digeſtion ; quelquefois, lorſqu'ils en ſont ſuſceptibles, comme un ver, un inſecte, une portion de fruit, le mâle les porte les tenant à ſon bec ; la femelle les reçoit avec des battemens d'ailes & un gazouillement qui paroiſſent être l'expreſſion de ſa

Digitized by Google

ſatisfaction & de ſa reconnoiſſance : chacun eſt à portée de voir, dans ces circonſtances, le *moineau* mâle, rappeler de ſon premier eſtomac des alimens que ſa femelle reçoit avec l'expreſſion du plaiſir. Des Ecrivains très-eſtimables prétendent que la femelle ne témoigne du plaiſir que parce que les alimens flattent ſon goût, & que ce ſymbole des ſoins que le pere & la mere prendroient de leurs petits, ne ſauroit, dans ce foible animal, être un plaiſir moral, qu'il ne peut être que phyſique.... Au reſte, on voit en tout l'inquiétude officieuſe du mari & l'aſſiduité pénible de la mere : le mâle couche dans un endroit près du *nid*, & ſes jours ſe paſſent aux environs du même lieu, dans les mêmes exercices ; comme la femelle paſſe les ſiens dans le *nid*, occupée du ſoin de couver, de remuer de temps en temps les œufs, de les changer de place & de poſition. Ces occupations des deux époux continuent pendant tout le temps de l'incubation (la couvée) ; ſa durée plus courte pour les petites eſpeces, & plus longue pour les grandes, s'étend à peu près de treize à quatorze jours, ou de vingt-neuf à trente, ſelon les eſpeces.

Lorſque les petits ſont nés, les ſoins du pere & de la mere redoublent ; par leurs mouvemens ils en donnent des ſignes extérieurs. Tant que les petits ont beſoin d'autant de chaleur qu'il en falloit pour les *œufs*, la mere les couve auſſi réguliérement, elle les quitte même pour moins de temps ; doucement poſée au-deſſus & les preſſant légérement, elle ne ſe ſouleve que pour les alimenter & les nettoyer avec ſon bec ; elle eſt mere, les excrémens de ſes enfans ne la dégoûtent point : elle ſeule alimente ſes petits d'abord, mais peu de jours après leur naiſſance le pere partage ce ſoin avec elle. Les alimens varient pour la qualité & la quantité ſuivant l'âge ; jamais ils n'accordent au-delà de ce qui eſt néceſſaire :

Digitized by Google

malgré les careſſes, les demandes & l'importunité de leurs petits, ils ſavent oppoſer une utile ſévérité à leur appétit déſordonné. Ainſi le déſir des alimens au-delà du beſoin, eſt commun à toutes les eſpeces dans le premier âge, & c'eſt le premier vice à réprimer.

Lorſque les plumes qui ſuccedent au duvet que les petits apportent même en naiſſant, ont toutes acquis aſſez de grandeur pour leur conſerver pendant long-temps leur chaleur propre, la mere alors ne les couve plus conſtamment que la nuit, & par intervalles dans le jour : lorſque les grandes plumes des ailes ont aſſez d'étendue pour que les petits puiſſent ſe fier à leurs ailes, alors le pere & la mere les invitent à quitter le *nid ;* il les y forcent même en ſe tenant à quelque diſtance, en ne portant plus la nourriture, mais en obligeant à la venir chercher. Cet exercice, le jour où il a lieu la premiere fois, commence avec l'aurore, & ce jour eſt pour toute la famille, plein d'agitation & de ſollicitude : on entend les cris répétés des petits qui expriment leurs beſoins preſſans, & probablement la méfiance qu'ils ont de leurs forces, pour un eſſai qu'ils n'ont pas encore fait : le pere & la mere, partagés entre la tendreſſe qui les pouſſe vers leurs petits, & la néceſſité qui les en tient éloignés, expriment l'affection de ce double ſentiment par leurs mouvemens; ils s'approchent, ils s'éloignent, ils invitent, ils encouragent les petits en leur répondant : le beſoin qui les preſſe & qui commande, les détermine enfin; ils prennent leur eſſor & s'élancent vers le pere & la mere qui quelquefois s'éloignent à l'inſtant, pour les conduire plus loin & pour les enhardir. Il eſt aiſé de s'imaginer, dit M. *Mauduyt*, quelle eſt la douceur de ce moment pour la famille réunie; mais ſi cet inſtant eſt plein de charmes, il eſt auſſi rempli de dangers; les cris des petits, leur éparpillement, la foibleſſe de ceux qui ſont moins

Digitized by Google

bien conſtitués ; la chute qu'ils peuvent faire juſqu'à terre, les expoſe plus que jamais aux regards & à la pourſuite de leurs ennemis de toute eſpece, à celle de l'homme, inſenſible même à ce ſpectacle de la tendreſſe paternelle, ſans pitié pour la douleur du pere & de la mere, qui oubliant comme lui les lois de la Nature, & concevant une hardieſſe qu'ils n'ont jamais qu'en ce moment, le bravent, le menacent & s'expoſent à ſa tyrannie, pour en délivrer leurs petits s'ils le pouvoient. L'homme peut-il voir ſans intérêt, ſans pitié, des plaiſirs & des douleurs dont ſon cœur connoît la douceur & l'amertume ? en bravant ces ſentimens, il s'annonce inſenſible & cruel. Mais non ; l'homme ne ſauroit être aſſez méchant pour ſe faire un amuſement de la douleur d'un être ſenſible, & nous aimons mieux croire que la loi de la néceſſité, celle du beſoin, qui lui ſont impoſées, le rendent ſeules dur & barbare à l'égard des *oiſeaux* & de tous les animaux qu'il prend ; mais les hommes inſultent à la Nature en détruiſant de ſang froid des animaux non nuiſibles & dont ils ne tirent aucun parti.

La ſortie du *nid* exécutée, & les premiers eſſais tentés, les petits ſuivent le pere & la mere dans leurs courſes qu'ils ſavent proportionner aux forces de leur famille ; elles s'accroiſſent de jour en jour, & bientôt le temps arrive où la faim & le refus des peres & meres obligent les petits de ſe pourvoir eux-mêmes d'alimens. L'inſtant où ils y ſont habitués, rompt les liens du beſoin qui les attachoit & ceux de la tendreſſe du pere & de la mere qui les abandonnent pour ſe livrer aux ſoins d'une nouvelle couvée. Les petits ſe mêlent à ceux de leur eſpece ; ils s'aſſocient, & tous libres la premiere année de leur naiſſance, ils volent par troupes & ne s'occupent que de leurs propres beſoins, juſqu'au printemps ſuivant, où ils ſe ſéparent pour s'unir, ſelon les ſexes,

Digitized by Google

& pour former, comme leurs pere & mere, une union plus intime & plus douce ; car la crue des oiſeaux eſt prompte : la plupart des eſpeces ont acquis leur grandeur au bout de trois ou quatre mois de naiſſance & ſont fécondées au printemps de l'année ſuivante. Ce que nous venons de dire concerne tous les *oiſeaux* qui ne ſont pas de l'ordre des *Gallinacées* : expoſons maintenant quelques détails relatifs à ce qui vient d'être expoſé.

Les *pigeons*, les *tourterelles*, les *moineaux* & pluſieurs autres *oiſeaux* qui ne s'accouplent point indifféremment, & qui font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour ; mais parmi ceux devenus domeſtiques ou captifs, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre ſoin de leurs œufs ni de leurs petits, puiſque même ils abandonnent leur femelle. On a déjà obſervé que la plupart des *oiſeaux* aquatiques femelles, quand elles ſont obligées de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid.

Non-ſeulement le *pigeon* mâle couve les œufs & travaille à la conſtruction du nid comme la femelle, mais les petits *pigeons* ne pourroient pas digérer des graines dures, ſi le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur jabot ; enſuite de quoi ils font remonter & dégorgent cette mangeaille préparée, dans le bec des *pigeonneaux*.

Le *hibou* fait ſon nid ſur le haut de quelque montagne eſcarpée, dans l'endroit qui eſt le plus expoſé aux ardeurs du ſoleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, ſe changent par la chaleur en une eſpece de bouillie propre à nourrir ſes petits.

Il y a quelques *oiſeaux* qui, ſans conſtruire de *nid*, profitent, pour y pondre, de ceux abandonnés par les autres *oiſeaux* ; mais le *coucou* pond ſes œufs dans un nid qui ne lui appartient pas, & qui eſt déjà

Digitized by Google

déjà occupé & garni d'œufs étrangers à ſon eſpece, & laiſſe au propriétaire du nid le ſoin de les couver & de les faire éclore conjointement avec les ſiens propres, & de les élever en commun. Mais quelle étrange ſurpriſe pour le propriétaire du *nid*, pour la mere qui au lieu d'un individu de ſon eſpece, ne trouve qu'un étranger, intrus dans le berceau de ſes enfans, & qui doit les méconnoître bientôt! *Voyez à l'article* COUCOU.

L'*autruche* ne couve ſes œufs que pendant la nuit dans les régions les moins ardentes de celles que ſon eſpece habite; le jour elle les couvre de ſable, & l'ardeur du ſoleil les échauffe.

Tous les *oiſeaux*, excepté le *coucou*, ſont très-attachés à leurs petits: occupés alors des beſoins de leur famille, ils s'y livrent en entier; il faut trouver à vivre pour quatre ou ſix ou dix, & quelquefois davantage, au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandiſſent, le *roſſignol* & la *fauvette* n'accompagnent plus de leur ramage les ſervices qu'ils leur rendent, ils ſuſpendent leurs concerts; leur chant décéleroit à des tyrans le ſéjour d'une proie trop facile à prendre: le beſoin les fait aller en quête, ſur-tout les mâles, dès le ſoleil levant: de retour, ils diſtribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice ſuccede celui de ſentinelle, & telle eſt l'influence de l'amour maternel ſur le caractere & les habitudes, qu'une *poule* gourmande & inſatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne ſavoit que fuir auparavant: à la tête d'une troupe de *pouſſins*, c'eſt une héroïne qui affronte tous les dangers pour la défenſe de ſes petits, & qui y met une ardeur égale au déſir qu'elle a de pondre & de couver.

C'eſt ainſi que ſemblable à la *poule* de nos baſſe-cours, la *poule d'Inde* ſuivie de ſa petite famille a l'art de pouſſer un cri lugubre qu'ils ſavent diſtinguer & qui

Digitized by Google

détermine tous ſes enfans à ſe tapir, à ſe cacher ſous les buiſſons, & à contrefaire les morts ; ce cri, ce ſignal d'alarme, d'épouvante & de calamité annonce qu'il y a quelque danger qui menace la famille, qu'il y a dans l'air un *oiſeau de proie* prêt à fondre ſur eux ; ſes regards, ſes cris, ſes plumes hériſſées, ſes mouvemens précipités, tout annonce en elle les craintes & le trouble qui l'agitent, ſans lui faire rien perdre du courage que lui inſpire ſa tendreſſe pour ſes petits ; elle n'attend pas l'approche de l'ennemi, elle ſe précipite au-devant de lui, avec une bravoure ou une force qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un être foible & timide dans toute autre circonſtance : ſi elle n'a pas ſuccombé aux coups, ſi l'*oiſeau de proie* diſparoit, l'alarme ceſſe, & la mere de famille pouſſe un nouveau cri qui retire les petits de la conſternation ; elle revient auſſi-tôt à ſes ſoins ordinaires, & les petits reprennent leurs ébats. A meſure que l'on étudie de plus en plus la Nature, ſon mécaniſme, ſon art, ſes reſſources, la multiplicité de ſes moyens, ſes déſordres même apparens, tout nous étonne, tout nous ſurprend. On peut conſulter l'*article* PERDRIX.

Lorſque les petits *loriots* ſont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendroit d'un ſi petit *oiſeau* : on a vu le pere & la mere s'élancer courageuſement ſur ceux qui leur enlevoient leur couvée ; & ce qui eſt encore plus étonnant, on a vu la mere priſe avec le nid, continuer de couver en cage & mourir ſur ſes œufs.

Les *perdrix blanches* habitent les Alpes, où elles ſe nourriſſent de ſemences du bouleau nain ; & afin qu'elles fuſſent plus en état de courir parmi les neiges, la Nature leur a donné des pattes couvertes de plumes ; comme nos *perdrix griſes*, elles ont l'habitude de s'apparier le mâle avec la femelle, & de s'aider mu-

Digitized by Google

tuellement pour élever leurs petits. Dans les eſpeces des *Gallinacées*, comme celles du *coq*, du *dindon*, du *faiſan*, de la *perdrix*, de la *caille*, &c. les petits, en ſortant de l'œuf, ſont en état de marcher, de prendre la nourriture eux-mêmes ; ils n'ont beſoin que d'être réchauffés par la mere qui en ſe tapiſſant preſque à terre, les ailes un peu dilatées, les met ainſi à l'abri ; c'eſt la mere qui les conduit aux lieux abondans en alimens & les appelle quand ils ſont diſperſés : cette douce ſociété dure juſqu'au printemps ou environ.

Le *pélican* habite les déſerts arides, & il place ſon nid dans des lieux fort éloignés de la mer ; & comme il lui faut aller chercher bien loin la proviſion de l'eau, &c. qui lui eſt néceſſaire, tant pour lui que pour ſes petits, la Nature l'a pourvu d'un inſtrument propre à cet uſage : il porte ſous la gorge une eſpece de ſac aſſez ample & profond : il le remplit d'une quantité d'eau & de poiſſon, qui lui eſt ſuffiſante pour s'abreuver & ſe nourrir pendant pluſieurs jours : *Voyez à l'article* PÉLICAN.

Les *oies*, les *canards* & les *plongeons*, qui vivent dans l'eau, y trouvent à ſe nourrir d'inſectes aquatiques, de petits poiſſons, d'œufs de poiſſons, &c. ; la forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'inſtinct & au genre de vie qui leur ſont propres : la même remarque peut ſe faire dans toutes les autres eſpeces d'*oiſeaux*.

Les *canards* & tous les *oiſeaux* qui comme les palmipedes ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats ſe repoſent pendant la nuit ſur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux, & qui en Europe ne perchent jamais, paſſent, dit-on, toute la nuit ſur des branches d'arbres à la Guiane ; ils auroient couru trop de périls ſur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nom-

Digitized by Google

bre & par leur force; la néceſſité leur a appris à triompher de leur forme & des obſtacles qu'elle oppoſoit à leur ſureté. Ainſi le mécaniſme & la diſpoſition des organes ne déterminent pas toujours ſeuls les actions des animaux ; l'inſtinct, une main inviſible ou une prévoyance bienfaiſante en reglent & en dirigent les mouvemens; en un mot, cette obſervation ſur les *oiſeaux* palmipedes (l'*anhinga* peut être cité en exemple) eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle marque une fin & un objet prémédités. La plupart des *oiſeaux aquatiques* qui ne vivent que ſur la mer, ſont d'excellens nageurs, & ont en même temps le vol très-léger, très-facile & très-prompt; ils l'emportent à ce double égard ſur les *oiſeaux* qui ne vivent communément que ſur les eaux douces; ils ont encore l'avantage de ſe repoſer ſur les flots, même les plus agités; & comme ils trouvent auſſi à la ſurface de la mer les alimens dont ils ont beſoin, ils ſe portent en mer à des diſtances très-conſidérables, & quelquefois à deux ou trois cents lieues de toute terre : l'eau eſt leur élément; ils ne viennent ordinairement à terre que pour y paſſer la nuit ou y faire leur ponte. Ces *oiſeaux* de rapine de l'élément humide ſe retirent ſur des rochers, des iſlots déſerts & dans des lieux inhabités; ils paroiſſent en général mener une vie aſſez miſérable; communément maigres, ils ſont ſans ceſſe tourmentés par la faim. Les *oiſeaux* qui vivent ſur les eaux douces ont plus de reſſources que ceux qui vivent ſur la mer; leur vie eſt moins chétive, auſſi ſont-ils plus charnus; leur chair eſt même ſouvent chargée de graiſſe. Les *oiſeaux aquatiques* ne paroiſſent pas en général craindre le froid, & ce ſont les êtres animés, vivant hors du ſein des eaux, qu'on trouve le plus avant vers le Nord.

Un *oiſeau* palmé de Norwege (eſpece de *labbe* ou de *ſtercoraire*) a une façon de vivre tout-à-fait

Digitized by Google

particuliere ; comme il n'a pas la même facilité que les autres *oiſeaux aquatiques* de plonger dans l'eau pour prendre des poiſſons, il ſe nourrit aux dépens des *mouettes*, qui ſe voyant pourſuivies rejettent une partie de leur proie, dont il fait ſon repas : comme les poiſſons ſe tiennent en automne au fond de l'eau, une eſpece de *plongeon*, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les *mouettes*, fournit auſſi de quoi vivre à cet *oiſeau*.

Le *héron* & le *martin-pêcheur*, qui ont un appétit plus fort pour le poiſſon que pour tout autre aliment & qui en digerent mieux la chair, quoique leur vue ſoit perçante, quoiqu'ils traverſent l'eſpace avec autant de facilité que les autres *oiſeaux*, obligés d'attendre & d'épier une proie qu'ils ſurprennent, demeurent quelquefois à la guetter des heures entieres au même endroit ; ou bien le *héron* en ſe promenant lentement au bord des eaux, attend qu'elle paroiſſe à leur ſurface : on doit préſumer que cette proie étant d'une fuite rapide, elle échappe très-ſouvent.

La nourriture la plus ordinaire des petits *oiſeaux* eſt le *polygonum aviculare* (renouée vulgaire), plante fort commune, qui ſe trouve par-tout, juſque dans les grands chemins & qui après la moiſſon eſt très-abondante dans les champs : les ſemences, dont elle eſt toute chargée, tombent à terre, & ſont recueillies durant toute l'année par les *oiſeaux* qui portent le nom de *granivores*. Le *moineau* qui marche & perche auſſi facilement qu'il vole, eſt un grand déprédateur de froment. *Voyez l'article* MOINEAU.

Les gros *oiſeaux de rapine* vivent de petits quadrupedes & de divers petits *oiſeaux* : ceux d'entre eux qui ſont foibles & plus lâches que les autres, ſe contentent ſouvent des cadavres que le haſard leur fait trouver. Les *oiſeaux* carnaſſiers s'élevent dans les airs, & parcourent l'eſpace d'un vol rapide pour découvrir la proie qui leur conviendra, & ſur laquelle ils ſe

Digitized by Google

jetteront. Les *oiſeaux* étant des animaux à ſang chaud, ont beſoin de pâture en toutes ſaiſons; il n'en eſt pas de même de certains animaux qui paſſent l'hiver ſans prendre de nourriture; on a obſervé que le mouvement périſtaltique de leurs inteſtins étoit ſuſpendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne ſont nullement preſſés de la faim : telle eſt l'expérience qu'en a fait *Liſter*. Leur ſang ne ſe coagule point, dit-on, dans la palette, comme celui des autres animaux, & en eſt par-là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyere* ſe creuſent ſouvent des retraites ſous la neige, où ils ſe promenent pendant l'hiver, mais ils muent en été; de ſorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils ſont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins ſans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui eſt alors en ſa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger : les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont beſoin de leurs ailes pour s'éloigner en cas de péril.

Le goût du *perroquet* eſt décidé pour certaines baies, certaines ſemences; il cherche en volant, les arbres qui les produiſent, & quand il les a rencontrés, il ſe poſe ſur leurs branches auxquelles il atteint les unes après les autres; ſatisfait du lieu où il ſe trouve, ſans déſir pour les objets qu'il découvre aux environs, il paſſe beaucoup de temps ſans changer de lieu, ſans s'écarter : il deſcend rarement à terre, parce qu'il marche mal; & en général il prend peu d'exercice, parce que le mouvement lui coûte davantage, & que les objets épars ſur la terre, n'excitent pas également ſon appétit. Peut-être doit-il à cette conſtitution un caractere plus poſé, plus réfléchi, des impreſſions plus profondes, une ſenſibilité plus grande, une mémoire plus fidelle, & en général des actions moins ſuperficielles.

Digitized by Google

Les *oiſeaux* appelés *ſédentaires*, trouvent en tout temps dans les pays où ils ſont nés, ce qui leur eſt néceſſaire; ne s'éloignant qu'à des diſtances très-bornées, & parvenus au terme où les circonſtances changent les alimens, ils ne paſſent pas au-delà, & l'eſpece reflue ſur elle-même, en rétrogradant vers l'intérieur du pays où elle eſt plus nombreuſe que vers les confins.

Les *oiſeaux ſédentaires* diurnes, qui vivent ſous la Zone torride de l'ancien Continent, n'ont pas de repréſentans ſous la même Zone de l'autre Continent. Ainſi l'*autruche*, le *caſoar*, le *dronte*, le *paon*, la *pintade*, le *colao*, le *barbican*, le *ſecrétaire*, le *rallier*, le *guépier*, le *piquebœuf*, le *coliou*, les *veuves*, &c. forment des genres propres aux pays chauds de l'ancien Continent; tandis que le *touyou*, les *hoccos*, l'*agami*, les *toucans*, les *tangaras*, le *ſavaçou*, le *kamichi*, les *cotingas*, les *fourmiliers*, les *colibris*, les *oiſeaux-mouches*, à l'exception d'une ou deux eſpeces, appartiennent aux climats ſitués dans le nouveau Monde ſous la Zone torride, & aux terres qui en ſont voiſines. Il n'en eſt pas de même des *oiſeaux ſédentaires* nocturnes; tous ou preſque tous ſe trouvent ſous les Zones torrides, tempérées & glacées dans l'ancien & le nouveau Continent. Les *oiſeaux ſédentaires* diurnes, & les *erratiques* qui ſe trouvent ſous les Zones tempérées, à de très-grandes diſtances dans l'ancien Continent, ſe retrouvent ſouvent ſous les mêmes paralleles en Amérique; tels ſont le *poul* ou *ſouci*, le *tarin*, le *jaſeur* & nombre d'*oiſeaux* d'eau.

Les *oiſeaux erratiques*, plus vigoureuſement conſtitués que les *ſédentaires*, trouvant par-tout une température qui leur convient & les alimens dont ils ſe nourriſſent, n'adoptent point de patrie, ne ſe fixent nulle part, vont en avant, continuent leur route, ſuivent l'abondance des vivres qui ſe préſentent, retournent également ſur leurs pas, ſuivant les circonſtances;

Digitized by Google

parvenus au point d'où ils étoient partis, ils reprennent la même route ou tournent d'un autre côté ; ils ne s'arrêtent que pour multiplier & élever leur famille. Les petits, à leur tour, partent du lieu où ils ſont nés, pénetrent dans d'autres pays, en cheminant chaque jour en avant, s'arrêtent auſſi pour multiplier. C'eſt ainſi que les *oiſeaux erratiques* ſont diſperſés ſur la ſurface du Globe, en des points d'où ils ſe portent de tous les côtés. Nous avons dit que les *oiſeaux erratiques* fréquentent le bord des eaux pour chercher leur nourriture. En effet, on les voit ſuivre en remontant ou en deſcendant les rivages des ruiſſeaux qui ſe jettent dans les rivieres, celles-ci menent aux fleuves, ceux-ci à la mer. Les *hérons* ſont, parmi les *oiſeaux de rivage*, des *oiſeaux erratiques :* les *goilands*, les *pétrels*, &c. qui ſe repoſent ſur les flots, qui ſe portent en mer à des diſtances infinies, ſont des *oiſeaux erratiques* parmi les *oiſeaux de mer.*

Il y a des *oiſeaux* qui vont vivre pendant une ou deux ſaiſons, chaque année dans un pays, ſous un climat tempéré, tandis que toutes les terres ſituées près du Nord ou des Pôles, où ils ont paſſé l'été fort agréablement, ſont couvertes de neige & de glaçons. Ces *oiſeaux* qui tous les ans ſe montrent & diſparoiſſent à des époques marquées, ſont nommés *oiſeaux de paſſage.* Rien de plus ſingulier que la maniere dont voyagent les *oiſeaux de paſſage* : le jour du départ eſt marqué pour chaque eſpece ; ils s'aſſemblent par troupes : la réſolution priſe & annoncée à chacun d'eux, ils ſe mettent enſemble en route, & maintiennent une ſorte de diſcipline ; c'eſt ſur-tout la nuit ou au moins fort tard le ſoir, ou de très-bonne heure le matin, que ces *oiſeaux de paſſage* voyagent ; preſque tous ont un vol très-élevé & très-ſoutenu ; nuls traîneurs, aucuns déſerteurs : ſans bouſſole & ſans carte, guidés par l'inſtinct des beſoins, ils ſuivent in-

Digitized by Google

variablement la route qui conduit au lieu où ils ſe propoſent d'arriver (*a*).

Le degré de froid ou de chaud qui regne dans l'atmoſphere accélere ou retarde les émigrations des *oiſeaux de paſſage ;* il y a apparemment un rapport ſecret entre le changement des ſaiſons, c'eſt-à-dire, entre la température qui convient à la conſtitution de certaines eſpeces, & celle qui eſt néceſſaire pour la production des alimens dont elles ſe nourriſſent. Les vents paroiſſent avoir auſſi une grande influence ſur les voyages des *oiſeaux :* l'hiſtoire de ces émigrations eſt eſſentiellement liée aux obſervations météorologiques, & les ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, ces émigrations régulieres ſur notre hémiſphere, par diverſes ſortes d'*oiſeaux*, ſont très-avantageuſes à pluſieurs Nations différentes, qui profitent de la viſite de ces nouveaux habitans ; il y en a qui fixent l'attention des Curieux inſtruits : un peuple ignorant s'en empare, les admire un inſtant & les mange, ſans pouſſer plus loin ſes recherches. Ces *oiſeaux* ſont nommés *paſſagers*, & preſque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats pour ainſi dire à jour marqué : il y a peu de ces *oiſeaux*, excepté quelques eſpeces granivores, qui ne ſortent du pays où ils ſont nés. Au reſte, le Moteur de la Nature a donné à la plupart de ceux qui reſtent, & ils ſont en petit nombre, l'inſtinct puiſſant de trouver aſſez de nourriture dans leur pays natal. On obſervera que ceux des *oiſeaux* qui ne font pas de tranſmigrations, ont le bec fort & mangent de tout, tandis que ceux qui ne vivent que d'inſectes

(*a*) On prétend que la peſte peut quelquefois être apportée par les oiſeaux ; voici les obſervations ſur leſquelles on ſe fonde. Dans la derniere peſte de Marſeille, les oiſeaux quitterent le pays, & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entiérement diſſipée. On ſe rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie par une corneille. Comme cet oiſeau y eſt très-rare, il fut ramaſſé avec empreſſement par pluſieurs perſonnes. De vingt-ſept qui compoſoient la compagnie & qui toucherent l'oiſeau fatal, il en mourut ſeize.

Digitized by Google

ailés ont le bec foible ; ceux-ci ſont donc obligés pour vivre, de paſſer en d'autres contrées : il y auroit pour eux en hiver une diſette abſolue dans notre climat. Parmi les *oiſeaux de paſſage*, il y en a qui font de longs voyages, & d'autres qui n'en font que de courts, en comparaiſon des premiers : tous en automne vont du Nord au Midi, & au printemps, du Midi au Nord ; par-là ils évitent le trop grand froid & le trop grand chaud ; mais ils s'arrêtent dans les contrées où la Nature n'eſt point expirante ou exceſſive par ſa température, où au contraire elle eſt active, & où le retour du printemps ramenant les inſectes, les vers, les reptiles, les baies, les fruits, &c. &c. tout abonde pour les émigrans : ainſi le changement de ſéjour eſt pour les *oiſeaux de paſſage*, un acte forcé & non volontaire, une loi impoſée par le beſoin.

Les *grives*, les *étourneaux*, les *pinſons* & les *cailles* forment autant de caravanes emplumées qui nous quittent dans l'automne ; & pour nous dédommager en quelque ſorte de leur abſence, le froid trop rigoureux dans d'autres contrées nous ramene les *bécaſſes*, les *bécaſſines*, & beaucoup d'autres ſortes d'*oiſeaux* aquatiques ; & l'on ſait que le froid eſt de courte durée dans notre climat. M. *Bourgeois* obſerve ici que le paſſage & le ſéjour des différens *oiſeaux* varient dans chaque pays ſuivant la nature du climat. En Suiſſe, dit-il, les *grives à pieds noirs* n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver, & elles y reſtent pour l'ordinaire juſqu'au printemps : les *bécaſſes* & les *bécaſſines* font leur paſſage au printemps & en automne ; on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver ni pendant l'été.

L'*étourneau*, dit M. *Linnæus*, ne trouvant plus en Suede ſur la fin de l'été, une auſſi grande quantité de vermiſſeaux qu'auparavant, deſcend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que ſoit le *loriot*, il y a des pays qu'il ſemble éviter ; on ne le trouve ni en Suede, ni

Digitized by Google

en Angleterre, ni dans les montagnes du Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il ſe montre réguliérement en Suiſſe deux fois l'année : c'eſt vers la fin du printemps que les *loriots* arrivent dans nos climats. Ils travaillent preſque auſſi-tôt à la propagation de leur eſpece : dès que les petits ſont élevés, & ils acquierent de la force en peu de temps, la famille ſe met en marche pour voyager, c'eſt ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre : ils ne ſe réuniſſent jamais en troupes nombreuſes, ils ne reſtent pas même aſſemblés en famille, car on n'en trouve guere plus de deux ou trois enſemble ; quoiqu'ils volent peu légérement & en battant des ailes, comme le merle, il eſt probable qu'ils vont paſſer leur quartier d'hiver en Afrique, même en Aſie ; car on les voit paſſer à Malthe dans le mois de Septembre & repaſſer au printemps ; & l'on ſait que notre *loriot* ſe trouve auſſi en Chine, ainſi que l'*oiſeau* appelé *Huppe*. Arrivés dans nos climats, les *loriots* font la guerre aux inſectes, & vivent de ſcarabées, de chenilles & de vermiſſeaux ; mais leur nourriture favorite, celle dont ils ſont le plus avides, ce ſont les ceriſes, les figues, les baies de ſorbier, les pois, &c. Les *loriots* ne ſont point faciles à élever ni à apprivoiſer ; on les prend à la pipée, à l'abreuvoir, & avec diverſes ſortes de filets.

Nous avons dit que quand l'automne ramene dans nos climats les fraîcheurs qui annoncent les premieres approches de l'hiver, alors les inſectes commencent à diſparoître dans nos campagnes ; les *hirondelles* planent dans l'air, pourſuivent à la piſte le reſte des inſectes qui y voltigent, elles volent en raſant les eaux, s'aſſemblent & ſe rejoignent pour ſe tranſporter dans des climats plus chauds, notamment en Afrique, où pendant notre hiver elles trouvent un aſile & des alimens ; & elles quittent avec l'été les contrées les plus chaudes de l'Afrique pour revenir dans nos climats.

Digitized by Google

On en peut dire autant des *bergeronnettes*, des *lavandieres*, des *traquets*, du *roſſignol*, des *rouge-gorges*, des *fauvettes*, du *gobe-mouche*, &c. qui arrivent dans nos climats au printemps & qui diſparoiſſent au commencement de l'automne : de même les *pinſons*, notamment les femelles, paſſent en grandes troupes par la Hollande aux environs de la Saint-Michel, ſe joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux ; d'autres granivores, tels que la *caille*, dont l'eſpece pullule beaucoup, quittent auſſi nos régions à la fin de l'été : tout prouve que la viciſſitude des ſaiſons rend les émigrations dont il eſt queſtion indiſpenſables. La route que ces *oiſeaux* ſuivent à leur départ, eſt plus ou moins connue, mais la raiſon de leur abſence eſt ſenſible ; & comme l'*hirondelle de cheminée* & les *cailles* paſſent alternativement d'Afrique en Europe, & d'Europe en Afrique, il leur faut traverſer la Méditerranée entre l'Europe & l'Afrique ; elles en franchiſſent les eſpaces, en abordant à Malthe, au printemps par un vent de Nord-Oueſt, & en automne par un vent de Sud. Dans le premier cas, le vent les éloigne des côtes de l'Europe, dans le ſecond, de celles d'Afrique ; & dans l'un & l'autre, leur arrivée à Malthe eſt une route détournée & forcée : ces animaux paſſent d'une Iſle, d'un rocher à un autre, ce ſont autant de lieux de repos.

Les *oiſeaux erratiques* & les *oiſeaux nageurs* quittent les régions du Nord avant que les eaux ſoient glacées, & ſe retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit auſſi de ces *oiſeaux* à qui les beſoins font braver l'intempérie des ſaiſons les plus oppoſées : c'eſt ainſi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de *cigognes* qui voloient ſur deux couches d'air au-deſſus l'une de l'autre ; dans l'inférieure, ces *oiſeaux* étoient ſi près de la terre, qu'on auroit pu les prendre à la main ; les unes par l'effet du ſentiment intérieur de l'épuiſement de leurs forces, ſe

Digitized by Google

répandirent dans les environs de cette ville; les autres se jucherent sur les toits des édifices les plus élevés de la Capitale : ces *oiseaux* accoutumés à vivre en Europe, dans des pays aquatiques & assez froids (la Hollande & l'Allemagne), sembloient venir par la route d'Espagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance. Ce ne sont pas les seuls *oiseaux* qui volent à des hauteurs inégales, & sous des températures opposées.

Autrefois lorsque ces passages extraordinaires de *cigognes* arrivoient, on les regardoit comme un présage de grands malheurs; mais aujourd'hui que l'on connoît la cause de ces effets naturels, l'on n'en est point effrayé : l'*oiseau* quitte le pays qu'il habite, quand la nourriture nécessaire y manque; la Nature le presse alors d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour franchir les monts & voler vers les campagnes du Midi; on les voit passer par troupes de cinquante, de soixante & de cent; la nuit elles s'abattent sur la terre pour prendre de la nourriture, & après l'hiver elles retournent à leur premiere demeure où regne un froid plus supportable : elles s'élevent toujours en troupes & forment un vol figuré.

On voit en automne, sur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivieres vont se rendre au Pont-Euxin, dont l'eau salée ne se gele point, & qui reviennent au retour du printemps vers les marais Septentrionaux d'où ils étoient partis, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, sur-tout dans la Laponie, quand le soleil a fondu les neiges qui couvroient les campagnes, lorsque les eaux débarrassées des glaces ont repris leur cours, ces *oiseaux* y trouvent une grande quantité

Digitized by Google

de moucherons, &c. Ces pays conviennent mieux à la maniere de vivre des *oiſeaux erratiques ;* il y a plus abondamment & plus complétement de quoi ſubvenir aux petits ; en effet, les eaux ſont plus abondantes dans les pays du Nord ; les lacs, les étangs, les marécages y ſont plus fréquens, les fleuves plus larges ; la terre y eſt plus arroſée, plus humide, ſa vaſe plus détrempée ; les bois y ſont plus épais, plus étendus ; les ſolitudes y ſont plus fréquentes, plus vaſtes, & l'homme en trouble le calme plus rarement : les *oiſeaux erratiques* ſont ſur ces rivages auſſi preſſés que l'eſpece de l'homme y eſt clair-ſemée. Les *oiſeaux* que la Nature rappelle au printemps dans nos climats, y trouvent auſſi des avantages qui leur conviennent. Ils quittent des régions brûlantes où les campagnes n'offrent pas tant de commodités dans la même ſaiſon. Dans les pays très-chauds, les bois ſont plus rares, moins touffus ; il y a moins d'ombrage, les campagnes y ſont moins verdoyantes, les prairies bien moins multipliées & moins fournies ; les champs plutôt récoltés ou deſſéchés par les ardeurs du ſoleil, y ſont plutôt découverts ; les commodités pour y faire un nid, le placer, le cacher, & pour dérober enſuite la famille, y ſont moins grandes & moins ſûres que dans nos contrées tempérées. Tous ces faits nous font apprécier le motif du voyage des *oiſeaux.*

La *bécaſſe* reſte dans les vallons & les bois en Angleterre & en France, pendant la ſaiſon des frimats, & en ſort aux approches du printemps, après que le mâle s'eſt appareillé avec ſa femelle ; enſuite elle regagne les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vaſtes tourbillons autour des Iſles éloignées, triſtes & ſolitaires de Thulé, ainſi qu'aux lieux où les flots Atlantiques ſe briſent contre les orageuſes Orcades, l'air eſt comme obſcurci au prin-

Digitized by Google

temps par l'arrivée d'une multitude d'*oiſeaux* aquatiques, *goilands*, *mouettes*, &c. qui viennent y aborder; la rive retentit du bruit ſauvage que produit l'enſemble de leurs cris. Il n'eſt pas rare de rencontrer dans nos mers Septentrionales des *oiſeaux* faits pour n'habiter qu'entre les deux Tropiques. Les vents violens, les tempêtes nous en amenent quelquefois ſur les côtes de France, qui ſe fixent dans nos parages, y vivent & ſurvivent même aux rigueurs de nos hivers; mais l'on peut douter s'ils y propagent leur eſpece: il y en a même que la violence & la durée des vents égarent dans l'intérieur des terres, ils y pénetrent par le confluent des rivieres. Au reſte, les *oiſeaux* qu'on trouve ſouvent en pleine mer, fort loin des terres, & qui paroiſſent quelquefois ſur les eaux douces dans l'intérieur des terres fort éloignées de la mer, ont en général des ailes très-grandes, volent très-bien, & ſont d'excellens nageurs: la grande quantité de plumes dont ils ſont couverts, les rend ſi légers, qu'ils ne pourroient enfoncer dans l'eau; auſſi ſe confient-ils aux flots agités & ſe repoſent deſſus, quand ils ſont las de voler, auſſi tranquillement que s'ils étoient à terre; tel eſt le *fou*.

L'*oie* nommée *eider* ou *canard à duvet*, & qui ſe trouve dans les pays du Nord de l'un & l'autre Continent, repaire dans les creux des rochers éboulés dans les eaux: ce prétendu *canard d'Iſlande* paſſe en Suede au mois d'Avril & continue ſa courſe juſqu'à la mer Blanche. L'*oiſeau* nommé *bec recourbé*, & qui eſt l'*avocette*, ſe retire en Italie tous les ans, chaque automne. Le *colymbe* paſſe tous les étés, ainſi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suede au printemps, & les quitte en hiver pour paſſer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* abandonne les Alpes pendant tout l'hiver, & paſſe en Allemagne & en Suede. La *mouette*, pendant l'hiver, voyage en Eſpagne, en Italie & en France.

Digitized by Google

Le *pic*, pour ſe nourrir, tire avec ſa langue les inſectes qui ſe tiennent cachés au fond des gerçures & de l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & ſuivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent ſans ceſſe ? combien de peuplades ailées s'élevent au-deſſus des nuages de l'air dans toutes les ſaiſons ? combien de ces *oiſeaux* non nageurs, qui, franchiſſant de grands eſpaces en mer, excédés par la fatigue & ne pouvant plus lutter contre une perte inévitable, ſe jettent ſur les vaiſſeaux en mer, & deviennent la proie des Matelots ? Enfin, les émigrations tant ſur la terre ferme qu'à la ſurface de la mer, ne paroiſſent qu'un balancement, en automne, du Nord au Midi, & au printemps, du Midi au Nord; & elles ſemblent fondées ſur les faits que nous avons expoſés.

Les *oiſeaux* évitent les ruſes de leurs ennemis par le vol qui leur eſt particulier, & par ce moyen ils échappent même ſouvent aux *oiſeaux de proie;* car ſi le *pigeon*, par exemple, voloit de la même maniere que l'*épervier*, il ne pourroit preſque jamais éviter ſes griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* ſont des bêtes de rapine très-néceſſaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres eſpeces. Les *cigognes*, au rapport de *Belon*, débarraſſent en hiver l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont tout le pays eſt couvert après les inondations du Nil ; elles détruiſent auſſi les rats qui infeſtent la Paleſtine.

Les *oiſeaux* mettent du choix dans les alimens qu'ils trouvent à leur portée : leur langue eſt probablement le premier déguſtateur des objets que la vue leur a fait choiſir, ce qui ſuppoſe, dans l'abondance, de la ſenſualité. Les *oiſeaux*, dit M. *Clayton*, dans les *Tranſact. Philoſophiques*, qui ont le *bec* plat & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant

Digitized by Google

lant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusque dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude ce qui est propre à leur servir de nourriture, d'avec ce qu'ils doivent rejeter; choix qu'ils font uniquement par le goût, sans qu'ils voient les alimens : ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du *canard*, aussi n'y a-t-il pas d'*oiseau* qui fouille autant pour trouver sa nourriture. (Il faut cependant en convenir, les *oiseaux* barboteurs, tels que les *canards*, les *oies*, les *harles*, &c. sont plus voraces que sensuels, ils s'accommodent de tout; le plaisir d'avaler est le premier pour eux, & il exclut le choix.) On trouve aussi deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la *corneille*, du *grolle*, & probablement les autres *oiseaux* à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une espece d'instinct qui leur fait rejeter ce qui leur est nuisible; & cet instinct l'emporte souvent sur notre raison, par l'abus que les hommes en font. Le *bec* des *oiseaux* (*rostrum*,) est ainsi que nous le dirons ci-après, sans dents, & il ne peut remplacer leur usage; mais dans beaucoup d'especes, s'il n'y supplée pas en totalité, il y supplée du moins en partie. Parmi les *oiseaux* granivores, quelques-uns, comme le *pigeon*, la *tourterelle*, la *poule*, &c. avalent le grain en entier; le *bouvreuil*, le *serin*, le *tarin*, &c. écrasent le grain grossiérement & en rejettent l'écorce avant que de l'avaler; d'autres, comme le *perroquet*, dont la langue est plus épaisse & abreuvée de sérosités, ainsi que leur palais, séparent l'enveloppe des grains, les brisent & ne les avalent, ainsi que tous les alimens dont ils se nourrissent, qu'après les avoir long-temps broyés & réduits en une sorte de pulpe. Les *oiseaux* qui se nourrissent de poissons les avalent communément tout entiers, mais en les saisissant par la tête; alors les

Digitized by Google

écailles & les nageoires s'affaiſſent parallélement à la longueur du corps, & ne gênent pas le paſſage dans l'œſophage, l'enduit viſqueux de ces parties du poiſſon en facilite même le paſſage. Ceux qui paiſſent l'herbe, en macerent entre les deux portions du bec les fragmens qu'ils ont détachés, ſur-tout lorſque l'herbe eſt dure & peu ſucculente; ceux qui dévorent de gros vers & de gros inſectes, en font de même; les *oiſeaux de proie* déchirent avec la portion convexe de leur bec la chair dont ils ſe nourriſſent: on voit que les *oiſeaux* n'exécutent pas une véritable maſtication, mais que beaucoup d'entre eux y ſuppléent par des opérations qui la remplacent au moins en partie.

L'œſophage eſt en général plus ample à proportion dans les *oiſeaux* que dans les autres animaux. Parlons maintenant des organes de la digeſtion.

La Nature a placé ſous le goſier ou ſous l'œſophage de la plupart de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot*, (Voyez *ce mot*,) où ils mettent leur mangeaille en réſerve: la liqueur où elle nage dans ce jabot qui eſt très-dilatable, amollit & aide à en faire la premiere digeſtion; le *géſier* ou eſtomac proprement dit, formé d'une poche muſculeuſe qui communique au jabot, & où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois, fait le reſte, ſouvent à l'aide de quelques petits graviers ou de cailloux raboteux que l'*oiſeau* avale pour mieux atténuer ſa nourriture, & peut-être pour tenir les paſſages libres. Ces petits cailloux à force de ſubir des frottemens, ſe poliſſent à leur ſurface. Ainſi l'on voit que dans les *oiſeaux* la digeſtion ſe fait par voie de diſſolution & de trituration: par diſſolution dans ceux qui ont, comme la *buſe*, un eſtomac membraneux, & par trituration dans les *oiſeaux* qui ont un géſier. M. *de Réaumur*, qui avoit étudié la *Gaſtrologie* des *oiſeaux*, fit avaler à des *dindons* de petites boules de verre, pour prouver cette derniere propriété de digérer; ce qui lui réuſſit aſſez

Digitized by Google

bien. Au reſte le *géſier* des *oiſeaux* eſt très-robuſte, très-compacte & a la faculté de triturer à un degré étonnant. L'intérieur de cette poche eſt hériſſé de beaucoup de rugoſités & de plis très-compactes. Conſultez l'*Hiſt. de l'Académ. des Scienc. année 1752.* Il réſulte des expériences de M. *de Réaumur*, dont on peut voir auſſi le détail dans le *Journal des Savans*, *de Juin & Juillet 1763*; il réſulte, dis-je, que dans les *oiſeaux de proie* la digeſtion paroît ſe faire uniquement par l'action d'un ſuc diſſolvant, ſans indice de trituration: cette derniere action eſt au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digeſtion dans les *oiſeaux* de l'ordre des *Poules*, des *Pigeons*, & généralement dans les *oiſeaux* granivores. (*a*)

(*a*) On a conſigné dans le *Journal de Phyſique*, *&c. Janvier 1782*, un extrait des *Diſſertations de Phyſique animale & végétale* de M. l'Abbé *Spallanzani*. Cet extrait concerne uniquement la digeſtion. L'Auteur, l'un des meilleurs Obſervateurs de nos jours, pour mettre de l'ordre dans ſon expoſé, examine ce qui ſe paſſe dans l'eſtomac des différens animaux, ſuivant la diviſion qu'en ont faite les Phyſiologiſtes d'animaux à *ventricule muſculeux*, à *ventricule moyen*, & à *ventricule membraneux*. Quoique tout l'eſtomac ſoit garni de muſcles, on appelle particuliérement *muſculeux*, ceux qui ſont garnis de muſcles extrêmement forts, comme le ventricule des *canards*, des *oies*, des *pigeons*, des *perdrix*, de tous les *gallinacées*, &c.

Nous avons dit plus haut, que M. *de Réaumur* s'étoit déjà beaucoup occupé de la digeſtion de ces *oiſeaux*; indépendamment des petites boules de verre dont il avoit tenté l'uſage, il avoit imaginé de leur faire avaler des tubes de métal peu épais, remplis de grains d'orge & de froment, pour voir quelle altération ces ſemences végétales éprouveroient dans leur eſtomac. Ces tubes avoient été percés de pluſieurs petits trous pour donner quelque accès aux ſucs gaſtriques. M. *de Réaumur* reconnut que ces alimens furent broyés dans l'intérieur des tubes, que ces tubes eux-mêmes ſe rompirent, ſe tordirent, ſe contournerent bizarrement, s'aplatirent en quelques endroits comme s'ils avoient été battus avec un marteau. Ce réſultat confirmoit les effets de la trituration, & donnoit de plus une idée de la force étonnante des muſcles du ventricule des *gallinacées*. M. *de Réaumur* en fut ſi frappé, qu'il crut que la digeſtion ne s'opéroit dans ces *oiſeaux* que par la trituration ou par la force des muſcles de l'eſtomac. Les grains dont ils ſont leur nourriture ordinaire, étoient, ſuivant M. *de Réaumur*, dépouillés en quelques inſtans de leur enveloppe naturelle, de leur écorce; & la ſubſtance farineuſe

Digitized by Google

Le canal entier des intestins est plus long dans les *oiseaux* granivores que dans les carnivores & les piscivores. Le cœcum est souvent double dans les *oiseaux*; le rectum se termine en un épanouissement ou une poche qu'on nomme en latin *cloaqua*, dans la-

qu'ils contiennent, se trouvant exposée immédiatement aux chocs violens des muscles, devoit bientôt se réduire en une espece de pulpe, qui mêlée à l'humidité naturelle qui abreuve les organes de la digestion, devient ensuite un véritable chyle, en sorte qu'il n'étoit point nécessaire de recourir à une dissolution opérée par les sucs gastriques; il affirmoit même qu'il n'y a dans le ventricule des *gallinacées* aucun menstrue capable de décomposer & de dissoudre les alimens. M. *Spallanzani* a répété les expériences de M. *de Réaumur*, & a obtenu les mêmes résultats. Il s'est donc convaincu par ses propres yeux que la trituration étoit une préparation nécessaire; mais il a été plus loin que M. *de Réaumur* dans ses recherches sur la force des muscles du ventricule des *gallinacées*.

M. *Spallanzani* a voulu vérifier un fait avancé par MM. *Redi* & *Magalotti*, & l'a trouvé parfaitement vrai. Ils avoient fait avaler à des *poules* de petites boules vides de verre-cristal, d'une telle épaisseur, qu'en les jetant à terre elles ne se brisoient point, & à leur grand étonnement, elles s'étoient brisées dans l'estomac de ces *oiseaux*. Les fractures de ce verre n'étoient ni aiguës ni coupantes, mais émoussées, rabattues sur le tour, & on pouvoit les manier en tout sens sans se blesser. Encouragé par cette expérience, M. *Spallanzani* en imagina deux autres: il ficha dans une balle de plomb douze grosses aiguilles d'acier dont les pointes avoient hors de la balle une longueur de trois lignes, & fit avaler cet instrument hérissé à un *coq-d'Inde*; il le laissa un jour & demi dans l'estomac de l'animal, qui n'en parut pas souffrir. Ayant ouvert cet oiseau, on trouva que les aiguilles s'étoient cassées au niveau de la surface de la balle, & que leurs pointes s'étoient parfaitement arrondies. L'estomac parut avoir moins souffert que la balle, puisqu'elle étoit légérement sillonnée. On substitua aux aiguilles douze lancettes, dont les lames pouvoient également couper & percer. L'*oiseau* qu'on força d'avaler cet instrument, résista très-bien aussi à cette épreuve. Il faut observer que ces *oiseaux* n'y résistent que lorsqu'ils sont adultes; dans leur premier âge ils succombent: les muscles de leur estomac ne parviennent pas alors à casser les lancettes, & ils se laissent entamer; mais quand ils ont toute leur force, ils n'en reçoivent pas la plus petite atteinte.

Cette grande force du ventricule de ces *oiseaux* dépendroit-elle de la nature de sa tunique intérieure? M. *Spallanzani* dit qu'elle est dure & cartilagineuse. Si on sépare, dit-il, un ventricule tout entier (il faut un outil bien tranchant), & qu'après l'avoir purifié de tout ce qu'il contenoit, on le rempliſſe de morceaux de verre aigus, pour le frotter ensuite pendant quelques instans entre les

Digitized by Google

quelle les excrémens s'amaſſent & ſe moulent, & s'y mêlent à l'urine qui eſt verſée par les ureteres; l'*oviductus* s'ouvre dans cette poche qui aboutit à l'anus.

Il n'en eſt pas, dit *Belon*, des *oiſeaux* comme des

deux mains, on verra que cette tunique intérieure n'éprouvera que quelques égratignures, & que cependant le tranchant des morceaux de verre aura déjà commencé à s'émouſſer & à s'arrondir; ce qu'il y a de ſingulier & ce qui augmente la difficulté du problême, c'eſt que dans le moment de la digeſtion les muſcles de l'eſtomac ne paroiſſent point agités, ainſi que M. *de Réaumur* l'avoit déjà dit. Notre ſavant Phyſicien a ouvert la poitrine de quelques *gallinacées*, pendant que leur ventricule étoit plein d'alimens, & il y a trouvé peu de mouvement; il a même vu dans ce moment l'eſtomac des *canards* & des *pigeons* parfaitement immobile.

M. *Spallanzani*, après avoir bien conſtaté l'action prodigieuſe de l'eſtomac de ces animaux ſur leurs alimens, a fait un grand nombre d'expériences pour s'aſſurer ſi la digeſtion ſe bornoit là, & ſi les ſucs gaſtriques n'y avoit aucune part. Une petite ſphere de métal criblée de trous, & dont les parois étoient aſſez ſolides pour réſiſter à la compreſſion des muſcles ventriculaires, fut remplie de chair. On fit avaler cette boule ainſi approviſionnée à un *canard*; la chair, après un ſéjour plus ou moins long (un jour), fut attaquée par les liqueurs de l'eſtomac, & préſenta tous les ſignes d'une diſſolution fort avancée. Dans ce cas, il n'y avoit eu aucune trituration, mais bien l'action des ſucs gaſtriques. On peut donc affirmer que dans les animaux à *ventricule muſculeux* la digeſtion peut s'opérer uniquement par la diſſolution. Mais dans l'état naturel & lorſque les alimens ſont laiſſés à eux-mêmes, la trituration hâte leur digeſtion, parce qu'elle en multiplie les ſurfaces, & facilite ainſi l'action du diſſolvant. La trituration des alimens durs, comme les graines végétales, eſt une préparation indiſpenſable; les grains non broyés s'imbiberoient un peu de ſuc gaſtrique, mais ſans véritable digeſtion.

Notre Obſervateur, dans le deſſein d'avoir des preuves directes de la préſence du ſuc gaſtrique dans le ventricule des *oiſeaux* domeſtiques, a fait la diſſection d'une *oie*, & a trouvé ſon œſophage rempli de glandes & de follicules glanduleux (ſur-tout à ſon inſertion dans l'eſtomac), qui laiſſent échapper, à la plus légere compreſſion, la liqueur qu'ils contiennent: comme il n'y a point de ces follicules dans le ventricule même, il paroît que les ſucs gaſtriques viennent de l'œſophage, & plus particuliérement encore du duodénum. Ayant introduit une éponge dans le jabot d'un *pigeon*, & après l'avoir laiſſée douze heures, on l'a trouvée, en la retirant, imbibée d'une once de ſuc gaſtrique: quelle prodigieuſe quantité! Paſſons à la digeſtion des animaux à *ventricule moyen*.

On entend par *ventricule moyen* celui qui n'eſt pas proprement muſculeux comme l'eſtomac des *gallinacées*, & qui cependant n'eſt

Digitized by Google

animaux terreſtres, qui dans chaque eſpece ſont ou plus grands ou plus petits, ſuivant les régions qu'ils habitent. Les *oiſeaux* ſauvages, ſuivant l'eſpece dont ils ſont, conſervent aſſez conſtamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature :

pas membraneux, ou d'une foible épaiſſeur comme dans les *oiſeaux de proie*, les *quadrupedes* & l'*homme*, mais qui a une groſſeur & une ſolidité entre l'un & l'autre. L'eſtomac des *corbeaux* en eſt un exemple. Il ne peut point altérer des tubes de fer-blanc, qui ſe déforment facilement dans le ventricule d'un *pigeon*, mais il aplatit des tubes de plomb, ce que ne peuvent faire les eſtomacs membraneux. Auſſi la Nature qui n'a point donné aux *oiſeaux* à *ventricule moyen* un eſtomac capable de broyer des graines, leur a indiqué la maniere de faire eux-mêmes cette trituration préliminaire : lorſqu'on leur préſente des grains entiers ils les aſſujettiſſent ſous leurs pieds & les diviſent ou les écraſent avec leur bec avant de les avaler. Les petits *corbeaux* non encore adultes digerent très-promptement ; leur ventricule contient beaucoup plus de liqueur diſſolvante que celui des *oiſeaux* âgés. Les *corneilles* ne digerent pas tous les os ; elles n'entament que ceux qui par leur ſolidité ſemblent être plutôt cartilagineux qu'oſſeux. On trouve dans leur ventricule même des glandes pleines de ſuc gaſtrique, & en cela elles different des *gallinacées*, dont l'œſophage ſeul eſt parſemé de glandes. M. *Spallanzani* s'eſt aſſuré que dans la *cornelle* le ſuc de l'œſophage eſt moins actif & moins abondant que celui de l'eſtomac, parce que ce dernier eſt mêlé de bile, dont la vertu diſſolvante eſt bien connue. Enfin, les liqueurs digeſtives, c'eſt-à-dire les ſucs gaſtriques, ont une bien plus grande activité dans les *oiſeaux* à *ventricule moyen* que dans les *gallinacées*, dont l'eſtomac eſt naturellement capable de la trituration.

Voyons maintenant les phénomenes de la digeſtion dans les animaux à *ventricule membraneux*, c'eſt-à-dire, dont les parois ſont ſi minces, qu'elles ne paroiſſent être que membraneuſes. L'eſtomac de la plus grande partie des animaux eſt de cette eſpece : l'*homme* lui-même, dit M. *Spallanzani*, doit y être compris. Les *grenouilles* digerent lentement ; les ſucs gaſtriques ſont dans ces animaux, en petite quantité ou peu actifs. Les *ſalamandres* aquatiques digerent plus promptement. Les *ſerpens* digerent par diſſolution, mais avec une lenteur ſinguliere.

De la digeſtion des animaux à ſang froid, notre Obſervateur paſſe aux animaux à ſang chaud. Différentes expériences ont démontré que dans les animaux ruminans, comme dans les *oiſeaux* à *ventricule muſculeux*, les alimens doivent être triturés pour pouvoir ſe digérer ; mais la Nature s'y prend différemment dans les uns & dans les autres pour parvenir à cette fin. Dans les *oiſeaux* à *ventricule muſculeux*, la trituration s'exécute dans le ventricule même ; & dans les animaux ruminans, la nourriture avalée d'abord avec précipitation, remonte enſuite dans la bouche par un mouvement mécanique : là, elle eſt broyée entre les dents où elle s'imprégne de ſalive, préparation qui

Digitized by Google

un coq vivant en Afrique, eſt aſſez ſemblable au coq qui vit en Aſie & en Europe. Tous les *oiſeaux*, excepté ceux qui ne ſortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la groſſeur du corps; & la tête des *oiſeaux* eſt beaucoup moins grande auſſi que celle

la rend ſuſceptible de ſe diſſoudre dans l'eſtomac, lorſqu'elle y revient de nouveau. Paſſons aux phénomenes de la digeſtion des *oiſeaux de proie*. M. *de Réaumur* avoit reconnu l'exiſtence & la puiſſance des ſucs gaſtriques de ces *oiſeaux* carnivores; il s'étoit aſſuré qu'un *milan* ne pouvoit point digérer les ſubſtances végétales, quoiqu'il digérât très-bien la viande. M. *Spallanzani* a revu le même fait dans l'*oiſeau* de nuit appelé *petite chouette*. Cette chouette avala un *moineau* dont l'eſtomac étoit plein de grains de froment & de miettes de pain non encore digérées, & en peu de temps les muſcles & les os du moineau ſe fondirent dans ſon eſtomac: enſuite elle rejeta une petite pelotte qui renfermoit les plumes du moineau, & de plus les grains de blé entiers; ce qui prouve bien que l'eſtomac des *chouettes* n'a aucune force de trituration: mais ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce fait, c'eſt que les ſucs gaſtriques de cet *oiſeau* diſſolvent les os, les tranſforment d'abord en gelée, &c. & ne peuvent diſſoudre un grain de blé. Ce ſuc digeſtif de la *chouette* jouit, ainſi que les ſucs gaſtriques dont on a parlé juſqu'ici, de la propriété remarquable de n'être point putreſcible. Les *oiſeaux de proie* diurnes digerent auſſi les os même les plus durs: mais il y a des ſubſtances oſſeuſes inattaquables par les ſucs gaſtriques des *oiſeaux*, comme par exemple, l'émail des dents; au lieu que le corps même de la dent ſe laiſſe facilement entamer.

Tous les *oiſeaux de proie* ne peuvent digérer ni les plumes, ni la corne, ni la tunique intérieure du ventricule des *gallinacées*, qui eſt preſque cartilagineuſe, ni les ſemences végétales; au contraire, les tendons, même les plus durs & les plus tenaces, après avoir été ſéchés pendant long-temps au ſoleil, ſont une nourriture propre pour le *faucon*, & probablement pour les autres *oiſeaux* de cet ordre. L'*aigle* commun offre un phénomene qui ſemble lui être particulier: lorſqu'il avale des morceaux de viande, on voit ſortir des trous de ſes narines deux jets de liqueur qui coulent ſur la partie ſupérieure du bec, viennent ſe réunir ſur ſa pointe, & de là, pour l'ordinaire, entrent dans la bouche & s'y mêlent avec les alimens. Cette liqueur eſt un peu ſalée, teinte d'un bleu de lave; elle continue à couler tant que dure le repas de l'*aigle*. Ce qui détermine ſa ſortie, c'eſt apparemment la compreſſion des glandes où elle eſt renfermée. Son uſage n'eſt pas encore connu.

On croit communément que les *oiſeaux de proie* ne boivent point. Le fait eſt, dit M. *Spallanzani*, qu'ils peuvent ſe paſſer d'eau fort long-temps; mais quand on leur en donne, ils s'y plongent, s'y baignent & en boivent à la maniere des autres *oiſeaux*. L'*aigle* a une grande antipathie pour le pain, il n'y touche pas même après un long jeûne;

Digitized by Google

des autres animaux à proportion. Elle eſt arrondie de même en arriere & aplatie par deſſous, déprimée ſur les côtés & un peu en deſſus, mais beaucoup plus alongée en devant; elle eſt portée ſur un cou plus long, plus grêle, plus mobile, capable, par le jeu

cependant, quand on le force d'en avaler, il le digere fort bien: cette digeſtion s'exécute uniquement par l'action des ſucs gaſtriques. Les ſemences végétales ne ſe diſſolvent point dans ſon ventricule, & tout prouve l'inaptitude de ce viſcere à la trituration. Les *aigles* digerent les os plus promptement que les autres *oiſeaux de proie*; leur liqueur digeſtive, qui eſt en grande quantité, diſſout en vingt-cinq jours une portion de fémur d'un bœuf, qu'un *faucon* ne peut digérer qu'en trente-cinq jours & trois heures. Ce qu'il y a de plus particulier dans le canal inteſtinal de l'*aigle*, c'eſt la différence de capacité du jabot & du ventricule; il peut entrer trente-huit onces d'eau dans le jabot, & le ventricule en contiendroit à peine trois onces, ce qui explique comment un ſeul repas ſuffira à ces *oiſeaux* pour pluſieurs jours: car ſi la fortune leur procure quelque grand animal, ils rempliſſent leur jabot, & la digeſtion ne ſe fait que ſucceſſivement à meſure qu'il paſſe quelque partie de cette nourriture du jabot dans le ventricule. Ce qu'il faut obſerver encore, c'eſt l'extrême ténuité de la tunique intérieure du ventricule: elle eſt ſi frêle, qu'en la frottant ſimplement avec un linge, on l'altere.

Dans les *chiens* & les *chats*, les ſucs gaſtriques font auſſi tout le travail de la digeſtion; la trituration n'y contribue point. A l'égard des *chiens*, M. *Spallanzani* n'eſt pas d'accord avec *Boerhaave*. Ce ſavant Médecin qui avoit fait quelques expériences directes, prétendoit que ces animaux ne digéroient pas la chair en entier, qu'ils ne faiſoient que la dépouiller de ſes ſucs, & qu'ils en rejetoient les fibres; qu'ils ne digéroient pas mieux les portions d'inteſtins qu'on leur faiſoit avaler, & enfin que les os reſtoient intacts dans leur ventricule. M. *Spallanzani* dit que la digeſtion de la chair & des parties d'inteſtins eſt lente, mais qu'avec le temps elle s'acheve complétement en entier, non-ſeulement quant aux ſucs qu'elle contient, mais encore quant aux fibres dont elle eſt compoſée. On s'eſt de même aſſuré que les *chiens* digéroient les os. Les *grenouilles* de nos jardins digerent auſſi les coquilles des petits *eſcargots* qu'elles ont avalés.

La plupart des Auteurs qui ſe ſont occupés de la digeſtion, ont appliqué à l'*homme* les réſultats des expériences qu'ils avoient tentés ſur les animaux. M. *Spallanzani* ne s'eſt pas contenté des raiſonnemens que fourniſſoit l'analogie; il a entrepris des expériences directes, & c'eſt ſur lui-même qu'il a eu le courage de les exécuter. Une bourſe de toile contenant du pain mâché ayant été avalée, reſta vingt-trois heures dans ſon corps ſans l'incommoder; puis rendue par les ſelles, elle fut trouvée totalement vide, & cependant ni la toile ni le fil de ligature n'en furent endommagés. La digeſtion de ce pain étoit donc l'effet des ſucs gaſtriques. D'autres bourſes

Digitized by Google

des vertebres cervicales, &c. de s'alonger, de ſe raccourcir, de s'étendre, de ſe reſſerrer, de ſe développer ou de s'effacer preſque à la volonté de l'animal. Les *oiſeaux* ont auſſi le corps plus court, plus large, & plus épais à proportion que les ani-

ſemblables, pleines de chair cuite & mâchée, furent avalées, & dans l'eſpace de cinquante-huit heures elles furent digérées, le plus ſouvent ſans laiſſer aucun réſidu. L'Auteur ſe ſoumit encore à une nouvelle épreuve ſans répugnance : il avala un tube de bois contenant de la chair, & enveloppé de toile pour ne pas offenſer les tuniques délicates des viſceres, qui fut rendu après dix-ſept heures de ſéjour dans l'eſtomac : ce tube ne contenoit plus alors qu'une petite portion de réſidu gélatineux à la ſurface. Il faut donc conclure que dans l'*homme* comme dans la plupart des autres animaux, les alimens ſe digerent uniquement par l'action des ſucs gaſtriques, ſans que la trituration y contribue. Le tube de bois avalé par notre Obſervateur, étoit ſi fragile, que la plus légere compreſſion eût ſuffi pour le détruire ; néanmoins il ſe conſerva intact dans l'eſtomac, il ne fut donc pas bien comprimé. Ce fait s'accorde fort bien avec d'autres déjà connus depuis long-temps. On ſait que les grains de *raiſin*, de *groſeilles*, de *goyavier*, même des *ceriſes*, de groſſes *groſeilles*, des *pois*, &c. avalés tout entiers, ſont rendus tels qu'ils ont été pris. Cependant, combien ſeroient-ils facilement écraſés dans le ventricule, ſi ſes muſcles avoient une action directe. M. *Spallanzani* a fait encore ſur lui des expériences directes pour s'aſſurer de l'utilité de la maſtication, & les réſultats qu'il en a obtenus ſont déciſifs ; deux tubes de bois, l'un contenant de la chair de *pigeon* mâchée & imbibée de ſalive, l'autre rempli d'une doſe égale de la même chair, mais qui n'avoit pas reçu la même préparation, furent avalés par notre Obſervateur : dix-neuf heures après il rendit l'un & l'autre. Le réſidu dans celui qui contenoit la chair mâchée, étoit de quatre grains, celui de l'autre étoit de cinquante-huit grains ; cette expérience a été répétée pluſieurs fois avec le même ſuccès. Il eſt donc inconteſtable que l'action des dents & le mélange des alimens avec la ſalive accélerent la digeſtion. Les membranes, les tendons, les cartilages ſont diſſolubles dans l'eſtomac humain ; mais leur diſſolution eſt lente. Les os tendres s'y diſſolvent auſſi, les os durs y réſiſtent.

Par une ſuite d'expériences, M. *Spallanzani* s'eſt aſſuré que la chaleur eſt une condition néceſſaire ſans laquelle le ſuc gaſtrique des animaux à ſang chaud, hors du corps, n'agit point ſur la chair ; il n'en eſt pas de même du ſuc gaſtrique des animaux à ſang froid : il conſerve encore ſa vertu diſſolvante dans une température égale à celle de l'atmoſphere. On voit aiſément la raiſon & le but de cette différence. Un Anatomiſte Anglois, M. *Hunter* a publié un Mémoire dans lequel il rapporte qu'en diſſéquant des cadavres il a trouvé très-ſouvent la grande extrémité de l'eſtomac notablement diſſoute, quelquefois même rompue & diſſoute au point d'avoir donné paſſage aux matieres con-

Digitized by Google

maux quadrupedes; l'*oiſeau mouche* eſt le pygmée des *oiſeaux* connus, & l'*autruche* & le *caſoar* en ſont les géans.

Les *oiſeaux* ont des yeux & des paupieres, comme les autres animaux; mais les yeux des *oiſeaux*, comme ceux des poiſſons, ont moins de convexité que ceux des quadrupedes : ils ſont placés en avant de la tête, & ſitués ſur ſes côtés; leur ouverture eſt cir-

tenues dans le ventricule, d'où elles étoient tombées dans la cavité de l'abdomen. M. *Hunter* connoiſſant les maladies qui avoient fait périr les ſujets qu'il examinoit, il ſavoit que le phénomene dont il s'agit, ne provenoit point de quelque vice antérieur à la mort : d'ailleurs, il avoit obſervé le même fait dans des hommes qui avoient péri d'une mort violente. Il conjectura donc que cette diſſolution ſinguliere provenoit de la continuation de la digeſtion après la mort, de telle ſorte que les ſucs gaſtriques avoient le pouvoir de diſſoudre l'eſtomac lui-même, lorſqu'il étoit privé du principe vital. Nous avons dit ci-deſſus que M. *Spallanzani* connoiſſoit l'activité du ſuc gaſtrique, même hors du corps de l'animal, ſur des matieres alimentaires : ce Savant s'eſt aſſuré que la conjecture de M. *Hunter* étoit fondée. Il fit avaler quelques morceaux de chair à différentes *corneilles*, & les tua un moment après; il les expoſa les unes à l'étuve, d'autres au ſoleil, & au bout de ſix heures les alimens étoient preſque entiérement diſſous. Même réſultat dans une *corneille* qu'il tua & laiſſa refroidir avant d'introduire dans ſon eſtomac les morceaux de chair. Des *chats* & des *chiens* ont été ſoumis aux mêmes épreuves, & ont préſenté les mêmes réſultats. Il eſt donc bien démontré que la digeſtion peut encore ſe continuer après la mort, & que la puiſſance de la liqueur gaſtrique lui ſurvit. — La digeſtion s'acheve, chez la plupart des animaux, en cinq ou ſix heures. M. *Scopoli* prétend d'après ſon analyſe chimique, que les ſucs gaſtriques ſont parfaitement neutres, & n'ont aucun caractere d'acide. M. *Spallanzani* les regarde comme des antiſeptiques durables. Dira-t-on que lorſqu'on éprouve quelquefois, pendant la digeſtion, des rapports ou aigres ou d'œufs pourris, c'eſt que le ſuc gaſtrique n'intervient point, que ſans lui les alimens ſe corrompent par la chaleur, que par lui les viandes déjà gâtées ſe rétabliſſent, & que plus la chaleur eſt grande, mieux s'operent alors la diſſolution ou la digeſtion. — Ici finiſſent les recherches ſur la digeſtion dans divers ordres d'animaux, & notamment dans les *oiſeaux*. Conſultez les *Obſervations importantes ſur l'uſage du ſuc gaſtrique dans la Chirurgie*, *par* M. Senebier, *Journal de Phyſique*, *Mars* 1785. Il a, dit-on, ſur-tout celui des bœufs, la propriété de calmer les douleurs que donnent les ulceres d'un mauvais genre, de ranimer les chairs, de faire diſparoître les mauvaiſes, de ramollir les bords des ulceres calleux, de diſſiper les mauvaiſes odeurs émanant des parties affectées, de diminuer la ſuppuration exceſſive & d'accélérer la cicatriſation.

Digitized by Google

culaire, & ils excedent le niveau de l'orbite dans lequel ils ſont contenus. Dans les *oiſeaux de proie* diurnes ou nocturnes, les yeux ſont placés en devant de la tête comme ceux des quadrupedes, plus profonds dans l'orbite que ceux des autres *oiſeaux*, & entourés dans toute leur circonférence d'un cercle de plumes ſaillantes, qui rétrogradent en arriere & ne permettent le paſſage qu'aux rayons directs de la lumiere. Quelques eſpeces ont en outre, ſur la tête, des touffes de plumes qui ne ſont pas un vain ornement, mais qui ſervent à intercepter les rayons perpendiculaires qui tomberoient en trop grand nombre ſur les yeux.

Les *oiſeaux* couvrent leurs yeux d'une membrane qui ſort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'animal, quoique les paupieres reſtent ouvertes. Cette membrane ſe trouve auſſi dans pluſieurs quadrupedes, elle ſert à nettoyer & à garantir la ſurface de l'œil. Les *oiſeaux* voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres; nous avons dit que les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les *oiſeaux de proie* ont les yeux ombrés. Aucun *oiſeau* n'a de cils ni de ſourcils, du moins qui ſoient chargés de poil autour des yeux, comme dans les quadrupedes: il eſt vrai cependant qu'il y en a, tels que les *faiſans*, qui ont quelque choſe d'approchant. L'on a toujours cru que la paupiere ſupérieure des *oiſeaux* ne ſe baiſſoit point, excepté celle de l'*autruche*, & qu'il n'y avoit que la paupiere inférieure qui s'élevoit ſur l'œil; cela eſt vrai dans le *coq-d'Inde*, le *coq domeſtique*, la *poule*, l'*oie*, le *canard*, le *moineau* & le *merle*; mais le *pigeon*, la *tourterelle*, le *ſerin* & toutes les eſpeces de *hiboux*, ont la paupiere ſupérieure mobile; elle ſe baiſſe & va joindre la paupiere inférieure: le contraire arrive quand ces *oiſeaux* ſont morts; *Voyez à l'article* PERROQUET. Il convient

Digitized by Google

d'expoſer tous les détails connus ſur cet *article*; en voici le ſommaire. Nous diſons que les yeux des *oiſeaux* ſont à quelques égards, organiſés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupedes; qu'outre les deux paupieres ſupérieure & inférieure, la plupart des *oiſeaux*, notamment les *oiſeaux de proie diurnes* & les *oiſeaux de nuit*, ſont encore favoriſés d'une troiſieme paupiere nommée *interne* (*membrana nictitoria aut nictitans*;) elle ſe retire & ſe pliſſe en forme de croiſſant dans le grand coin de l'œil; elle ſe retire même à volonté, du grand au petit angle de l'œil: on diroit d'un voile étendu ſur leurs yeux, qui adoucit l'impreſſion de la lumiere ſans intercepter la faculté de voir; ſes cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique muſculaire très-curieuſe. La paupiere ſupérieure eſt preſque entiérement immobile, mais l'inférieure eſt capable de fermer l'œil en s'élevant vers la ſupérieure, ce qui n'arrive que lorſque l'animal dort, ou lorſqu'il ne vit plus; ces deux paupieres ont chacune un point lacrymal, & n'ont point de rebords cartilagineux; la cornée tranſparente eſt environnée d'un cercle oſſeux, compoſé de quinze pieces plus ou moins, poſées les unes ſur les autres en recouvrement comme les tuiles ou les ardoiſes d'un toit; le criſtallin eſt plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupedes & des poiſſons, & ſa plus grande courbure eſt en arriere; enfin il ſort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire, de figure rhomboïdale & compoſée de fibres paralleles, laquelle traverſe l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par ſon angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capſule du criſtallin; c'eſt à cette membrane ſubtile, tranſparente, que MM. les Anatomiſtes de l'*Académie des Sciences* ont donné le nom de *bourſe*; ſon uſage eſt, ſelon M. *Petit*, d'abſorber les rayons

Digitized by Google

de lumiere qui partent des objets qui ſont à côté de la tête, & qui entrent directement dans les yeux: l'organe de la vue chez les *oiſeaux*, comme on le voit, eſt plus compoſé que dans les quadrupedes; auſſi les *oiſeaux* l'emportent-ils par ce ſens ſur les autres animaux. Les *oiſeaux* planant dans les airs, découvrent autour d'eux la circonférence entiere d'un vaſte horizon; ils dominent ſur tous ſes points & leurs regards deſcendent ſur tous les objets qu'il contient. Ces avantages de la ſituation où ſe trouvent les *oiſeaux*, de la poſition de leurs yeux, ſont ſecondés par le mécaniſme de l'organe. Ainſi le ſens de la vue eſt le plus parfait dans les *oiſeaux* & remplit leur *ſenſorium* d'images plus nombreuſes & plus vives.

Les *oiſeaux* ont ſur la baſe du *bec*, à ſa partie ſupérieure & à ſa ſurface externe dans la plupart des eſpeces, & à ſa ſurface interne dans quelques-unes, deux ouvertures oblongues qui leur ſervent pour l'odorat; voilà leurs narines: ces animaux paroiſſent plus affectés par les odeurs que par les ſaveurs.

Ils ont un bec ſans dents; mais il y a quelques *oiſeaux de riviere*, qui ont le bec dentelé ou hériſſé à l'intérieur d'aſpérités ou d'épines qui ne ſervent qu'à ſaiſir & à retenir diverſes pâtures; elles ne peuvent ni écraſer, ni moudre, ni broyer, & le bec, dont nous avons déjà parlé, eſt ſouvent crochu par le bout; d'autres l'ont voûté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c. *Voyez à l'article* BEC.

Les *oiſeaux* ont l'ouïe très-fine; c'eſt le ſecond de leurs ſens. Leurs oreilles n'ont point de conque ſaillante à l'extérieur, & dans la plupart le conduit auditif eſt ſans aucun couvercle, (l'ouverture du méat auditif eſt couverte & cachée par des plumes d'une texture particuliere; le *ſifflet* a trois plumes de chaque côté, exceſſivement alongées); mais il y en a un qui eſt membraneux dans les *oiſeaux de proie*

Digitized by Google

nocturnes, & dans quelques-uns des *diurnes*; Voyez *l'article* OUÏE. *Conſultez* auſſi la *Théologie Phyſique* de *Derham* & la *Deſcription des organes de l'ouïe des* oiſeaux, *par M.* Vicq d'Azyr, inſérée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

Non-ſeulement les *oiſeaux* different par le bec, mais encore par la langue : les uns l'ont courte, les autres longue, d'autres déliée, & la plupart dure : elle eſt en général peu charnue & ſeche, terminée en devant par un appendice membraneux, couverte d'une peau épaiſſe, & de figure triangulaire ; telle eſt celle des *oiſeaux* qui vivent de grains. Les *oiſeaux* qui ſe nourriſſent de chair ont la langue plus épaiſſe, moins ſeche, plus charnue, couverte d'une peau mince : les *oiſeaux* nageurs ont la langue la plus volumineuſe, la plus charnue, la plus abreuvée de ſéroſité ; elle eſt de forme oblongue ; la peau qui la recouvre n'a qu'une épaiſſeur médiocre, & laiſſe appercevoir des papilles : la langue des *pics*, du *torcol* eſt charnue, viſqueuſe, arrondie, cylindrique, terminée par un appendice ou dard d'une ſubſtance dure & ſuſceptible de s'alonger, de s'étendre beaucoup hors du bec, & de rentrer dans ſa cavité à la volonté de l'animal : celle de l'*oiſeau-mouche* & du *colibri* a la même propriété d'extenſion & de contraction ; elle paroît formée de deux pieces jointes l'une à l'autre, & concaves du côté par lequel elles ſe tiennent ; c'eſt en quelque ſorte moins une langue qu'une trompe : la langue du *toucan*, ſeche, décharnée, aplatie, étroite, longue, feſtonnée & découpée profondément ſur ſes bords, reſſemble à une plume garnie dans toute ſa longueur de faiſceaux de barbes déſunis & inégaux en longueur des deux côtés : la langue du *perroquet* eſt charnue, épaiſſe & volumineuſe, arrondie par ſon extrémité.

Il y a des *oiſeaux* qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui paroiſſent n'en point avoir ; tous ont les plumes implantées ou attachées à la peau :

Digitized by Google

la racine en eſt creuſe : outre ces plumes, ils ont encore une eſpece de poil ou une eſpece de duvet.

Les *oiſeaux* qui ont les jambes longues ont auſſi le cou long, autrement ils ne pourroient prendre leur aliment ſur la terre ; mais tous ceux dont le cou eſt long n'ont pas les jambes longues, tel eſt le *cygne* : le cou eſt compoſé de douze vertebres dans beaucoup d'eſpeces, d'un plus grand nombre dans d'autres, & en contient juſqu'à vingt-deux dans quelques-unes. Les *oiſeaux* qui n'ont point de doigt en arriere ne ſe trouvent jamais ſur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs doigts & leurs pieds, quand ils tirent à eux leurs jambes, ou qu'ils les étendent pour nager ! ils élargiſſent & ouvrent tout le pied quand ils preſſent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant : en un mot, leurs pieds ſont taillés & placés de façon à faire des rames excellentes. Les jambes ſont pliées dans tous les *oiſeaux*, afin qu'ils puiſſent percher, ſe jucher & ſe repoſer plus facilement : cette duplicature leur aide encore à prendre l'eſſor pour voler. Le *pied* eſt après le bec, le principal inſtrument des *oiſeaux* : les *doigts* ſont compoſés d'oſſelets oblongs, ou de phalanges qui ſe meuvent & ſe courbent aiſément les unes ſur les autres : c'eſt par cette raiſon que les *oiſeaux* ſe ſervent de leur pied pour ſaiſir, retenir, porter, ranger & diſpoſer les objets, & que ſuivant qu'ils en étendent ou qu'ils en plient les phalanges les unes ſur les autres, ils peuvent marcher ſur un terrain plat ou ſe ſoutenir ſur une branche qu'ils ſerrent : la derniere phalange de chaque doigt eſt termineé par un ongle plus ou moins long, plus ou moins arqué ou tout droit.

En général les *oiſeaux* vivent long-temps ; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoiſoit, n'avoient pas une vie d'auſſi longue durée que quand ils ſont en état de liberté : les uns vivent trois à quatre ans, d'autres

Digitized by Google

dix & vingt : on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante ans & même plus ; tels ſont les *oiſeaux de proie* & le *perroquet*, dont le cours de la vie ne paroît ni réglé ni connu : au reſte, les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles, & il n'y a point de rapport entre le temps de l'accroiſſement & de la durée de la vie de l'*oiſeau :* le *ſerin*, la *linotte*, le *chardonneret*, dont la crue eſt achevée au bout de quatre mois, vivent de quinze à dix-huit ans ; preſque tous les *oiſeaux* dès leur premiere mue, prennent déjà le plumage de l'âge fait. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivieres, ſe lavent en tout temps dans l'eau : ceux qui ne volent pas fort haut, comme les *poules*, aiment à ſe vautrer dans la pouſſiere. On connoît qu'un *oiſeau* eſt malade quand ſon plumage n'eſt pas en recouvrement comme les tuiles ſur un toit, mais qu'il eſt d'une teinte foible, hériſſé & mal en ordre, que ſa tête, ſes jambes & ſes ailes reſtent en repos ; cette maladie eſt ſouvent indépendante de la *mue* qu'éprouvent tous ces animaux.

Les *oiſeaux* ſont plus ſujets aux infirmités dans l'enfance que dans le reſte de leur vie. On ne voit d'*oiſeaux* foibles, languiſſans ou mourans, que les jeunes qui ne ſuivent la famille que de loin & en traînant ſur ſes traces & les ailes pendantes, un reſte de vie expirante : les *oiſeaux* réduits en eſclavage ou domeſtiques, ſont ſujets à un grand nombre de maladies ; le grand air, l'éclat du jour, la liberté, l'eſpace ſont néceſſaires aux *oiſeaux* pour qu'ils ſe portent bien ; privés de ces avantages, ils perdent leur gaieté, deviennent peſans & périſſent de langueur : les *oiſeaux* captifs ſont ſujets aux diarrhées, à l'engorgement des glandes qui ſont autour de la tête, & ces deux maladies mortelles ſont quelquefois épidémiques : les jeunes *oiſeaux* ſont encore ſujets à des chancres qui viennent à la baſe de la langue ; d'autres perdent un

ou

Digitized by Google

ou plusieurs doigts, par l'effet d'une gangrene seche, ou d'un froid long, rigoureux, sur un sol humide : les *oiseaux* transportés des pays chauds dans nos climats froids en donnent l'exemple. On voit actuellement dans la Ménagerie de Chantilly un *vautour royal*, qui ne marche plus que sur les mognons de l'os des jambes, après avoir successivement perdu les doigts. Une autre maladie, est le *ciron*, un abcès qui survient à la partie supérieure du croupion. La *pépie*, autre maladie très-commune & fort connue dans les *oiseaux* captifs, est la suite ou du manque de boisson, ou d'une boisson corrompue & mal-saine ; dans cette maladie l'extrémité de la langue devient blanche, seche ; l'animal ouvre souvent le bec, il ne peut boire ni avaler d'alimens solides ; on l'en guérit en enlevant la pellicule de la langue.

La *mue* consiste dans le changement de plumes : tous les *oiseaux* muent une fois par an, & un assez grand nombre, sur-tout ceux des pays chauds, muent deux fois. La *mue* générale a lieu au commencement de l'automne ou de la saison qui y répond dans les différens climats, & elle arrive toujours après que les *oiseaux* ont achevé leurs pontes & élevé leurs petits : ceux qui muent deux fois par an, changent de plumes à l'automne & au printemps. Les jeunes mâles, dit M. *Mauduyt*, qui la plupart ont d'abord la livrée de leur mere, changent en général de couleurs à la premiere *mue* & prennent celles qu'ils conserveront toute leur vie ; mais il y a des especes dans lesquelles les mâles ne revêtissent le plumage qui les caractérise qu'au bout de deux & même de trois ans. Parmi les *oiseaux* qui muent deux fois par an, les femelles reprennent à chaque *mue* le même vêtement, au lieu que les mâles en ont un brillant dans la saison qui précede la ponte, & en prennent après les couvées un qui ressemble plus ou moins pendant quelque temps à celui de la femelle. Le plus généralement la chute

Digitized by Google

des plumes ſe fait ſucceſſivement & d'une maniere inſenſible ; mais il y a des eſpeces qui perdent preſque tout à coup & en même temps leurs plumes & ſurtout les *pennes ;* & ces eſpeces, dans leſquelles les forces vitales agiſſent avec plus d'énergie, réparent preſque auſſi promptement qu'elles perdent ; tels ſont la plupart des *canards* & des *oiſeaux de proie.* La *mue* eſt pour tous les *oiſeaux* un état de maladie, un temps de ſilence & de retraite : aucun ne chante tant qu'elle dure (nous parlons des *oiſeaux* en liberté & non en cage) ; ils ſe cachent & prennent peu d'ébats ; ils ſont foibles & triſtes, quelques-uns en meurent. On a prétendu que la *mue* étoit occaſionnée par le deſſéchement du tuyau qui ne prend point de nourriture ; ſon effet, dit-on, ſe porte au germe du tuyau de la nouvelle plume, qui eſt ſous le premier ; & celui-ci, en croiſſant, chaſſe l'autre ; *Conſultez* un *Mémoire* intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes & de celle des dents, l'analogie de leur germe & de leur ſortie, par M.* Roſtan : mais M. *Mauduyt* dit qu'il ſemble que la *mue* ſoit l'effet de l'épuiſement occaſionné par la ponte ; la ſurabondance des ſucs nourriciers ayant été employée à des uſages plus importans, à la reproduction de l'eſpece, ils ont ceſſé de ſe porter aux plumes ; alors leur tuyau ſe deſſeche & ſe rétrécit, il vacille dans ſon alvéole & eſt près d'en tomber ; enfin, après les pontes, une nourriture abondante, telle qu'elle eſt à la fin de l'été ou au commencement de l'automne, fourniſſant une prodigieuſe quantité de ſucs, ils ne s'inſinuent plus dans des tuyaux flétris & oblitérés, ils ſe portent aux germes des nouvelles plumes, & les font croître ; c'eſt ainſi que le vêtement des *oiſeaux* ſe répare, ſe rajeunit : les jeunes *oiſeaux* ne perdent à la premiere *mue* que les plumes & non les *pennes.* Il eſt eſſentiel pendant la *mue* des *oiſeaux* dont nous prenons ſoin, de les garantir d'un air trop froid & de leur fournir une nourriture ſuccu-

Digitized by Google

lente & légérement échauffante ; le bain leur eſt auſſi avantageux, ſi après l'avoir pris, ils peuvent ſe réchauffer au ſoleil ou près du feu, parce qu'alors il rend la peau plus ſouple, & favoriſe le développement des plumes. M. *Poupart* a conſigné dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699*, l'organiſation & l'uſage de la membrane qui ſort du tuyau d'une plume que l'on taille ; cette membrane eſt ſous la forme d'une veſſie deſſéchée & pliſſée : c'eſt un canal qui ſoutient & dirige les vaiſſeaux qui fourniſſent la nourriture de la plume ; nourriture qui ſe répand à travers la pulpe ou moëlle qui remplit la partie ſupérieure du tuyau (la tige), & ſe répand dans les barbes.

On connoît les *oiſeaux* à la différence de leur vol & de leur marcher : pluſieurs d'entre eux marchent toujours pas à pas & gravement, comme le *paon* & le *coq d'Inde ;* d'autres ne peuvent aller qu'en ſautant & par élans, comme la *pie ;* ils plient à la fois & alongent enſemble les deux jambes, comme le font la plupart des petits *oiſeaux ;* le ſaut bas & répété eſt leur allure la plus fréquente ; le ſaut plus élevé eſt quelquefois une ſorte d'exercice & de délaſſement pour certains grands *oiſeaux :* ainſi la *grue*, la *cigogne* s'exercent quelquefois comme par gaieté, à des courſes plus ou moins longues, qui ſont une ſuite de ſauts : d'autres *oiſeaux* marchent en courant, comme la *perdrix ;* d'autres en jetant leur pas en avant ; quelques-uns ne pouvant marcher ſur terre, ne ceſſent de voler ou s'arrêtent bien peu, ils perchent : la plupart des *oiſeaux* nageurs ont quelque choſe de gêné dans leur allure ; ils tournoient en marchant & avancent peu même en ſe hâtant, tels ſont les *canards*, les *cygnes*, &c. : il y en a qui marchent le corps relevé & pour ainſi dire perpendiculaire, en ſe balançant de l'avant du corps, tels ſont le *grebe*, le *plongeon*, le *pingoin*, le *manchot ;* mais en revanche ce ſont d'excellens na-

Digitized by Google

geurs, ils ſe meuvent librement dans l'eau, & la plupart s'y jouent de toute maniere; ces divers plans de poſitions dépendent de la maniere dont les cuiſſes ſont articulées au corps : les *oiſeaux* plongeurs, par un coup de baſcule, entrent dans l'eau la tête la premiere, & en appuyant les pieds plus ou moins palmés contre la couche ſupérieure de l'eau, ils gagnent le fond; en ceſſant leurs efforts, ils ſont ramenés à la ſurface.

Les *oiſeaux* qui ont des ailes très-longues, ainſi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les *oiſeaux de proie*, ne marchent que difficilement. En général, plus les pennes de l'aile ſont longues, plus le vol peut être élevé, ſoutenu & rapide, ainſi qu'on l'obſerve dans les *hirondelles de mer* & les *goilands* même de petite eſpece. Les *oiſeaux* dont le vol eſt haut & de durée, ont toutes les pennes entieres; ceux dont le vol eſt bas & court, ont les pennes échancrées; & comme il y a des nuances infinies dans la diſpoſition & la configuration des pennes ou grandes plumes de l'aile, il doit y avoir des différences dans le vol des différentes eſpeces d'*oiſeaux*. Il y a des *oiſeaux* qui preſſent leurs ailes en volant, après avoir frappé l'air ſeulement d'un ſeul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent ſouvent les ailes; d'autres s'élancent par repriſes ou avancent par bonds; d'autres ſemblent gliſſer dans l'air, ou le fendre d'une courſe égale. Les uns vont toujours terre à terre; d'autres s'élevent juſqu'aux nues; ceux-ci ne s'élevent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir; ceux-là ne font aucun bruit : quelques-uns s'élevent tout droit de terre; d'autres ne peuvent s'élever ſans prendre leur courſe; d'autres partent du ſommet de quelques hauteurs; d'autres enfin ſavent diverſifier leur vol : ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroiſſent ſe laiſſer tomber & ſe relever tout d'un coup, ſe ſuſpendre & demeurer comme immobiles, planer enſuite,

Digitized by Google

s'écarter à droite, à gauche, rebrouſſer chemin, &c.

La tête de l'*oiſeau* & ſur-tout ſon bec eſt fait pour ſe frayer un chemin commode au travers de l'air : la ſituation du poumon, la diſpoſition de la poitrine & de ſes os rangés en forme de quille, tout ſert à contre-balancer ſa tête & ſon cou; ſa queue dont les plumes ordinairement longues & larges, & toujours profondément inſérées dans l'extrémité du croupion, mais diſpoſées en éventail; la queue, dis-je, par ſon mouvement de droite ou de gauche lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ſes ailes; mais ce gouvernail ne ſert pas ſeulement ſuivant ſon déſir, à maintenir l'équilibre du vol, il ſert auſſi à hauſſer, baiſſer, tourner, au gré de l'*oiſeau*; car la queue ne ſe porte pas plutôt vers un côté, que la tête ſe porte d'un autre. L'*oiſeau* pour deſcendre du haut de l'air lentement, reſſerre peu à peu ſes ailes; s'il veut ſe précipiter, en reſſerrant les pennes des ailes & de la queue, il laiſſe agir le poids de ſon corps qui l'entraîne la tête en bas; mais la queue eſt la derniere voile que l'*oiſeau* ploie & qu'il ne ferme qu'en atteignant le point ſur lequel il veut ſe repoſer. Les *oiſeaux* qui, comme les *hérons*, les *cigognes*, la *grue*, ont la queue courte & les jambes fort longues, étendent les pieds en arriere parallélement au corps lorſqu'ils volent; ces pieds portés ainſi ſuppléent aux pennes de la queue comme gouvernail : ſi la queue eſt grande, l'*oiſeau* en volant approche ſes pieds de ſon corps, & tient les doigts fermes; quelques *oiſeaux* à queue moyenne laiſſent pendre leurs pieds : l'*oiſeau* qui a peu de queue ou qui n'en a point, comme le *colymbe*, vole difficilement, il bat l'air plus ſouvent & a le corps preſque droit en l'air : les grandes plumes de la queue ſont toujours en nombre pair. La queue eſt quelquefois arrondie, d'autres fois bifurquée; dans le premier cas, les plumes les plus longues ſont au centre; dans l'autre cas, les plus longues ſont ſur les bords &

Digitized by Google

comme étagées ; au reſte, la Nature ſemble s'être jouée à varier les plumes de la queue.

Il faut diſtinguer la véritable queue d'un *oiſeau* d'avec les plumes appelées *couvertures ſupérieures*, & *couvertures inférieures* ; par exemple, ce ſont les plumes qui couvrent la queue dans l'*oiſeau* appelé *la veuve*, qui ſe prolongent exceſſivement & forment cette fauſſe queue ſi longue & flottante, qui entoure & qui cache la véritable queue de cet *oiſeau*. Ce ſont de même les couvertures ſupérieures de la queue qui ſe prolongeant & prenant une forme étroite dans le *coq*, forment ces plumes flottantes qui accompagnent des deux côtés l'origine de ſa queue ; ce ſont encore les mêmes plumes qui prolongées exceſſivement dans le *paon*, & terminées par un épanouiſſement arrondi, compoſent la riche parure qu'il déploie, qu'on prend pour ſa queue, qu'elle couvre & qu'elle cache, & qu'on n'apperçoit qu'en regardant le *paon* par derriere ; elle eſt brune & ſert de ſoutien au pompeux ornement qui la dérobe aux regards du ſpectateur.

Quel art brille dans la conſtruction générale des ailes & dans chacune de leurs parties ! Elles répondent aux bras dans l'homme & aux pattes antérieures dans les quadrupedes ; les ailes des *oiſeaux* ſont des bras qui n'ont point de mains, ou des jambes de devant qui n'ont point de pieds. Elles ont été placées par la Nature au centre de gravité, dans l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide auſſi ſubtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs ailes pour cet effet, ſont ainſi que les cuiſſes, attachées au corps un peu hors du centre de gravité, ils étendent les pieds de côté en nageant ; & pour ceux qui nagent & plongent plus ſouvent qu'ils ne volent, leurs cuiſſes ſont encore plus reculées vers le derriere, & leurs ailes plus avancées vers le devant du corps : la jambe de ceux-ci eſt courte auſſi ;

Digitized by Google

mais en nageant, elle eſt étendue tout droit en arriere.

Quelle légéreté dans ces ailes, & en même temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume à ſa partie inférieure, eſt cylindrique, liſſe, nu au dehors, roide, creux à l'extérieur, léger & cependant très-fort & élaſtique ; ſon extrémité eſt fermée par une pellicule qui lui ſert de couvercle : les barbes des plumes ſont de longueur inégale, & rangées de chaque côté de la tige qui eſt arquée, courbée, pyramidale, ſillonnée à la ſurface inférieure, & beaucoup plus longue que le tuyau ; cette tige eſt remplie d'une ſubſtance ſpongieuſe, comme l'eſt la moëlle des végétaux : les plumes de la queue ſont communément droites, & leurs barbes ſont égales ; ces barbes ſont compoſées de filets artiſtement travaillés : le tuyau des grandes plumes, de celles de l'aile ſur-tout, pénetre tres-avant & juſqu'au périoſte, tandis que le tuyau des autres plumes a une inſertion moins profonde, & n'a d'adhérence qu'avec la peau. Les grandes plumes des ailes appelées *pennes*, ſont les plus fortes, elles ſont recouvertes à leur origine d'autres petites plumes en deſſus & en deſſous : c'eſt par cet arrangement mécanique, que les ailes peuvent fendre & frapper l'air qui eſt ſi fluide, & ſervir à l'*oiſeau* de point d'appui continuel pour s'élever à ſon gré & pour mieux aider à ſon mouvement progreſſif dans l'air. L'on obſerve dans le vol, trois actions, *s'élever*, *s'élancer en avant*, *planer au-deſſus du même lieu* : l'élévation & l'abaiſſement alternatif de l'aile qui frappe l'air, qui le refoule de haut en bas, ſur-tout de la rame, operent le premier effet ; l'impulſion de devant en arriere porte en avant ; & l'un & l'autre mouvement combinés, procurent à l'*oiſeau* la faculté de planer.

Quel appareil d'os très-forts, mais ſur-tout légers ! Ils ſont minces & poreux, perméables ainſi que les pennes, à l'air qui s'y inſinue ſuivant les beſoins de

l'*oiſeau*). Quel mécaniſme admirable dans les jointures qui s'ouvrent, ſe meuvent & jouent en tout ſens, ſoit pour étendre les ailes, ſoit pour les reſſerrer! Nous avons vu de quel uſage ſont les plumes de la queue, pour conduire l'*oiſeau* dans ſon vol, ou lorſqu'il veut s'abaiſſer. La force des muſcles pectoraux eſt ainſi que celle des muſcles moteurs des ailes, ſur-tout remarquable par leurs attaches, par la direction de leurs tendons, & parce qu'ils ſont plus forts & plus robuſtes à proportion dans les *oiſeaux* que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler : on ſent le battement du pouls, c'eſt-à-dire des arteres, en appuyant les doigts à plat & tranſverſalement vers le pli de l'aile du côté qui regarde le corps.

Indépendamment de tous les autres obſtacles qui s'oppoſent aux recherches extravagantes que les hommes ont faites pour parvenir à voler, les muſcles des bras ne ſeroient point aſſez forts, les jambes y ſeroient plus propres. *Willughby* propoſe d'attacher aux cuiſſes les ailes; reléguons plutôt l'entrepriſe de voler avec celles de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede univerſel & autres ſemblables, qui font plutôt voir la foibleſſe que la force de l'eſprit humain. L'homme ſage, dit M. *Monge*, doit renoncer pour toujours à quitter la ſurface de notre Globe, auquel ſa peſanteur l'enchaîne; il peut s'efforcer, s'il le veut, de hâter ſes courſes ſur nos deux vaſtes hémiſpheres, ſoit en diminuant le roulis des vaiſſeaux par l'étude de l'hydrodynamique, ſoit en adouciſſant les mouvemens & les heurtemens des voitures qui le tranſportent d'une ville à l'autre; il peut encore, s'il le veut, d'après l'exemple donné de nos jours, ſuſpendre un char à un ballon ou globe volant (*miror magis, non equidem invideo*), & ce qui ſeroit véritablement utile, chercher les moyens de diriger une telle machine aéroſtatique; en un mot, devenir un excellent aéronaute.

Digitized by Google

Quand on considere un *oiseau* qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de si étonnant aux yeux de la raison : cette masse qui s'éleve dans l'air malgré le poids de cet air qui gravite sur tous les corps, est emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui est propre, & qui l'y soutient long-temps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands *oiseaux* ont l'art de s'enfler & d'avoir toujours des provisions d'air en volant : à volonté ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol, ou plus gros lorsqu'ils nagent, ou pesant & moins gros lorsqu'ils plongent.

Les *oiseaux* ont des ailes, mais il y en a quelques-uns qui n'en ont que l'apparence & qui ne peuvent pas voler, tels sont le *casoar* & le *marichot* : d'autres qui n'étendent & n'agitent leurs ailes que pour accélérer leur course à terre, telle est l'*autruche* : les *oiseaux* auxquels on a amputé le *fouet de l'aile* (l'extrémité), ne peuvent plus voler, leur vol ne consiste plus qu'en des sauts courts, pesans, sans qu'ils puissent ni s'élever, ni s'éloigner en planant.... On ne jouit point de cet aspect varié lorsque les *oiseaux* sont détenus en cage, pas même dans une grande voliere ; leur génie est communément flétri par la captivité : les visites fréquentes interrompent également ces sortes de prisonniers ; ce n'est qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs caresses, leurs querelles & leur conduite habituelle. La nourriture qu'on leur donne & qui ne consiste pas en vers, en chenilles, en mouches, en especes de graines particulieres, &c. qu'ils savent tous se procurer dans la saison, chacun suivant leur appétit & leur nature, ne leur fait pas moins regretter la solitude & la liberté ; en un mot, ils agissent moins librement, & on reconnoît moins la diversité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que l'état de domesticité produit dans les individus de la même espece, les grandes variétés que la Nature ne connoît

Digitized by Google

pas dans leur état de liberté. C'eſt leur eſclavage qui les rend dociles à la voix, & leur fait oublier l'idiome ou le langage propre & particulier à chaque eſpece; pluſieurs à la vérité, apprennent à chanter, à ſiffler un air, à prononcer quelques mots. A cet égard ils ſont au-deſſus des animaux quadrupedes, quoique leur cerveau ne paroiſſe pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La *langue* des *oiſeaux* mérite plus notre attention par ſes variétés, ſa forme, ſa ſtructure, ſes attaches & ſes muſcles: nous en citerons des preuves ci-après.

Quelques Voyageurs ont dit que les *oiſeaux* des grandes Indes & ceux de l'Amérique ſurpaſſent ceux d'Europe par leur chant & par les couleurs brillantes du plumage qui les embellit; ce récit n'eſt-il pas exagéré? Le concert que les *oiſeaux* forment dans les bois d'Europe eſt ſupérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du Monde; *Marcgrave* dit, en parlant du riche vêtement des *oiſeaux* du Bréſil, que ces animaux n'y rendent que des ſons déſagréables; M. *Sonnerat* rapporte qu'il y en a peu à la Chine qui aient la faculté de chanter. Leurs plumes ont quelque choſe de brillant & de luſtré; & il nous ſemble que pour la beauté même du plumage, nous avons peu à déſirer en faveur de nos *oiſeaux* Européens: car ſans parler du *paon*, qui eſt ſans contredit le phœnix des *oiſeaux*, ni de nos autres volailles domeſtiques, n'avons-nous pas le *faiſan*, la *perdrix rouge*, les *canards*, l'*outarde*, le *francolin*, les eſpeces de *geais*, la *huppe*, le *loriot*, l'*étourneau*, le *pluvier doré*, le *vanneau*, la *pie*, les *pics*, le *bouvreuil*, le *chardonneret*, le *martinet-pêcheur*, & pluſieurs autres? A la vérité, l'on a obſervé, dit M. *de Buffon*, que dans les *oiſeaux* de la même eſpece, les plumes ont en général des teintes plus vives dans les pays chauds, plus douces & plus nuancées dans les pays tempérés, plus foibles dans la femelle que

Digitized by Google

dans le mâle ; le changement de nourriture en fait quelquefois disparoître quelques-unes ; en un mot elles changent totalement aux mues. Une variété bien surprenante dans les *oiseaux*, c'est le changement total de leurs couleurs : *Aldrovande* fait mention d'un *étourneau blanc* à pieds couleur de chair & à bec jaune-rougeâtre, & d'un *merle blanc* à pattes & bec jaunes ; on a vu des *geais* dont la robe étoit parfaitement blanche, à pattes, bec & œil rougeâtres ; & d'autres *geais blancs* portant la marque bleue aux ailes ; des *hirondelles* de riviere toutes blanches. Ces variétés paroissent purement éphémeres, accidentelles & incapables de parvenir jusqu'au type spécifique, c'est-à-dire à l'espece originelle.... Quant à la différence des plumes, tant celles du corps que des ailes & de la queue, il est aisé de s'en convaincre en jetant les yeux sur les plumes de l'*autruche*, du *paon*, de l'*aigle*, du *cygne*, du *perroquet*, de la *chouette*, du *pingoin*, de l'*oiseau du paradis*, du *casoar*, du grand *promerops* de la Nouvelle Guinée, enfin de toutes les especes d'*oiseaux* que nous connoissons ; & nous remarquerons que les plumes ne sont nuées & variées dans leurs couleurs que dans la partie qui est exposée à l'air libre, ou qui est apparente à la vue.

La robe de l'*oiseau* varie suivant le sexe & l'âge : quelle différence entre l'*oiseau* qui porte ses premieres plumes & celui de même espece qui a mué ! Le plumage du jeune mâle a du rapport avec celui que la femelle conserve toute sa vie, le *faisan doré* en est un exemple frappant. Les jeunes *loriots* mâles ressemblent assez aux femelles pour le plumage ; dans le premier temps ils sont mouchetés encore plus que les femelles, ils le sont même sur la partie supérieure du corps ; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître sous le corps : ils ont aussi un cri différent de celui des vieux ; ceux-ci

Digitized by Google

diſent *yo*, *yo*, *yo*, qu'ils ſont ſuivre quelquefois d'une ſorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps ſont garnies d'un duvet mou, chaud & très-abondant dans les *oiſeaux* aquatiques, *Voyez* DUVET: du côté extérieur, nous avons dit qu'elles ſont garnies d'un double rang de barbes plus longues d'un côté que de l'autre, & les barbes les plus longues ſont rangées du côté interne ou du côté du corps; ces barbes de longueur inégale ſont une ſuite continue de petites lames minces & plates, mais pyramidales, couchées & ſerrées étroitement les unes contre les autres, & dans un alignement auſſi juſte que ſi on en avoit taillé les extrémités avec des ciſeaux; ces barbes vues au microſcope ne paroiſſent pas de ſimples filets, elles ſont rameuſes & ſe ſubdiviſent en filamens de deux ſortes, les uns droits & les autres crochus ou bouclés; ce ſont ces derniers ſur-tout qui, en embraſſant les premiers & les liant, contribuent à l'adhéſion qui regne entre les barbes d'un même côté du tuyau. *Conſultez* la *Théologie phyſique de* Derham, *part. II*, *pag.* 472. Au reſte, le tuyau & les barbes ſont de la même ſubſtance, & ces dernieres ſont un épanouiſſement du premier: les plumes, ſur-tout celles de l'aile, ſont outre cela diſpoſées de façon que le rang des petites barbes de l'une ſe gliſſe, joue & ſe découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui eſt au-deſſus: un nouveau rang de moindres plumes ſert de couverture aux tuyaux des groſſes; l'air ne peut paſſer nulle part; & par-là, comme nous l'avons dit plus haut, l'impulſion des plumes ſur ce fluide devient très-forte & très-agiſſante. Mais comme cette économie ſi néceſſaire, ſur-tout le brillant & le luſtre, pourroit ſouvent être altérée par la pluie, les *oiſeaux* ont auſſi un moyen de les en préſerver, au moyen d'une bourſe ou d'une glande pleine d'un ſuc huileux, ou d'une humeur

Digitized by Google

ſébacée faite comme un mamelon, & ſituée à la partie poſtérieure & ſupérieure du croupion; (dans quelques eſpeces il y a deux glandes;) ce mamelon a pluſieurs ouvertures, & lorſque l'*oiſeau* ſent ſes plumes deſſéchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à ſe mouiller, il preſſe ou tiraille ce mamelon avec ſon bec: il en exprime une humeur graſſe, laiteuſe qui eſt en réſerve dans ces glandes, & faiſant gliſſer ſucceſſivement & dans toute leur longueur la plupart de ſes plumes entre les deux mâchoires de ſon bec, il les paſſe à l'huile; l'onction de cette matiere viſqueuſe les luſtre, les raffermit & remplit en même temps tous les vides; alors l'eau ne fait plus que couler ſur l'*oiſeau*. La *poule* de nos baſſe-cours eſt moins fournie de cette liqueur que les *oiſeaux* qui vivent au grand air, d'où il arrive qu'une *poule* mouillée eſt un *oiſeau* ſingulier à voir; auſſi la *poule* ne ſe baigne pas: au contraire, les *cygnes*, les *oies*, les *canards*, les *macreuſes* & tous les animaux deſtinés à vivre ſur l'eau, & tous les *oiſeaux* qui ont l'habitude ſalutaire de ſe baigner, ont la plume enduite d'huile dès leur naiſſance; d'ailleurs le réſervoir graiſſeux des *oiſeaux aquatiques*, eſt abondant, & l'une de leurs plus grandes occupations eſt de paſſer leurs plumes à l'huile continuellement. On voit, par ce qui précede, que les plumes ne ſont pas ſeulement le vêtement des *oiſeaux*, elles ſont encore un des principaux inſtrumens qui ſervent pour le vol; nous le répétons, celles de la queue ſont l'office de *gouvernail*; les grandes plumes des ailes, celui de *rames*; les moyennes & quelques plumes placées ſous l'aile tiennent lieu de *voiles*; car le vol eſt une navigation aéroſtatique dans laquelle l'*oiſeau* ſecondé quelquefois par le vent, ſait auſſi le forcer ou en tirer parti: qui ſait ſi les *oiſeaux* de haut & long vol n'ont pas l'avantage de dépouiller l'air qu'ils reſpirent, d'un poids étranger, pour s'alléger & par ce moyen ſe

Digitized by Google

tenir comme en équilibre dans la haute région, & planer ſans ſe fatiguer, ſur la couche de notre atmoſphere. M. *Mauduyt* ſoupçonne que la membrane en forme de veſſie, qui ſe trouve dans le tuyau de la plume, eſt ſuſceptible d'être dilatée en recevant l'air qui paſſe des poumons dans le gros os de l'aile; que ce canal membraneux, ſemblable à la veſſie aérienne des poiſſons, contribue de la même maniere en ſe rempliſſant d'air, à rendre les *oiſeaux* plus légers.

Les Anciens ont appelé *pulvérateurs* les *oiſeaux* qui ont l'inſtinct de gratter la terre (ces *oiſeaux* ſont en général omnivores, mais plus communément frugivores, granivores), d'élever la pouſſiere avec leurs ailes, & en ſe poudrant pour ainſi dire avec cette pouſſiere, de ſe délivrer de la piqûre des inſectes qui les tourmentent, de même que les *oiſeaux aquatiques* s'en délivrent en arroſant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des *oiſeaux* cachent leur tête ſous leur aile pendant leur ſommeil; la plupart auſſi ne ſe tiennent que ſur un pied pendant qu'ils dorment, ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Les jambes & les pieds ſont dénués de plumes dans la plupart des *oiſeaux*, quelques-uns n'en ont point ſur la tête, tels ſont le *coq-d'Inde*, l'*émeu*; mais il n'y a peut-être que l'*autruche* qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

On a déſigné en latin par le mot *cirrhatus*, un *oiſeau* dont les plumes du cou ſont en tout ou en partie longues, étroites, terminées en pointes & flottantes, comme dans le *coq*, le *ſanſonnet* & dans pluſieurs eſpeces de *troupiales*.

Dans beaucoup d'eſpeces, les plumes du ſommet de la tête, au lieu d'être courtes, inclinées de devant en arriere, comme elles le ſont plus généralement, ſont plus ou moins longues, relevées & dirigées même

Digitized by Google

d'arriere en devant. On nomme l'aſſemblage de ces plumes *huppe*, & les *oiſeaux* qui ont un tel ornement, s'appellent *oiſeaux huppés*. Il paroît que la huppe dans les eſpeces domeſtiques eſt un effet des changemens occaſionnés par la ſervitude ; mais que dans beaucoup d'eſpeces, comme le *paon*, le *pigeon couronné de Banda*, le *canard de Nankin*, le *cardinal*, le *hocco*, la *huppe* appelée *puput*, &c. la huppe eſt un ornement naturel, & toujours plus volumineux dans les mâles que dans les femelles. *Voyez* maintenant *l'article* HUPPE.

Il y a des *oiſeaux* qui ſont toujours attroupés pluſieurs enſemble, ſoit qu'ils volent, ſoit qu'ils reſtent en repos, tels que les *pigeons* : ils ne vont guere deux à deux, le mâle & la femelle, que dans la ſaiſon de leurs amours, de la ponte & de l'accroiſſement de leurs petits, qui eſt infiniment plus prompt que chez les quadrupedes.

Les *oiſeaux* ſont les ſeuls animaux qui jouiſſent de la faculté de chanter ; & parmi ceux-ci, elle n'a été accordée qu'à un certain nombre, & en général aux petits *oiſeaux*. Le *coq* eſt peut-être, parmi les *oiſeaux* d'une taille un peu forte, le ſeul qui ait un chant ; le *paon*, le *dindon*, la *pintade*, &c. n'ont qu'un cri : aucun des *oiſeaux* de proie, ni des *oiſeaux* d'eau, n'a de *chant*, mais un cri. C'eſt lorſque le temps eſt ſerein qu'on entend les *oiſeaux* chanter dans les bois : leur chant inſpire la gaieté & fait entendre des ſons doux & agréables, où il n'y auroit eu que des cris & des hurlemens. La ſaiſon du printemps ramene les amours que le triſte hiver a fait fuir ; c'eſt auſſi la ſaiſon des concerts mélodieux des *oiſeaux* : ils font alors, & ſur-tout la nuit, l'agrément des bois : l'un crie ou chante ſuivant ſon eſpece, à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au ſoleil couchant, &c. ; tels ſont le *coq*, l'*oie*, les *ſarcelles*, l'*alouette*, le *vanneau*, le *courlis*, le *pluvier*, la *grue*, le *roſſignol*, la *perdrix* & pluſieurs autres qui ſervent d'horloge aux payſans.

Digitized by Google

On trouve dans le XIII.e Vol., part. II, *des Transactions Philoſophiques*, des expériences & des obſervations ſur le chant des *oiſeaux*, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Préſident de la Société de Londres : en voici le précis. Ce Phyſicien dit, que pour ſe faire mieux entendre de ſes Lecteurs, il a été obligé de créer, pour ainſi dire, des mots ; à la vérité la diſette de mots pour exprimer les différens ſons ou notes des *oiſeaux*, a forcé *Beton* à dire de la *grue*, du *roſſignol*, de l'*oiſon*, qu'ils chantent ; ceci ne peut donner aucune idée de leur chant. Le Pere *Kircher* a rapporté dans ſa *Muſurgie* quelques traits du chant du *roſſignol*, du *coucou* & de la *caille*, & il les a déſignés par des notes de muſique. Mais ces exemples prouvent ſeulement que le chant de certains *oiſeaux* renferme des notes qui correſpondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou ſon du jeune *oiſeau* tant mâle que femelle eſt : 1.° Le *piolement* ; il s'en ſert pour demander ſa nourriture à ſa mere. Ce premier ſon qui eſt ſi différent dans tous les *oiſeaux*, qu'il fait diſtinguer leurs eſpeces ſans les voir, eſt foible, très-plaintif & diminue à meſure que l'*oiſeau* prend de l'accroiſſement. A-t-il acquis ſa force, ſa grandeur : ces différens ſons changent abſolument. Le jeune *roſſignol* a un piolement rauque & déſagréable ; le piolement eſt formé d'un ſon ſimple, répété dans des intervalles très-courts. 2.° Le ſon que l'*oiſeau* rend un mois après ſa naiſſance, eſt l'*appel* : dans le plus grand nombre c'eſt la répétition d'une même note que l'*oiſeau* tant mâle que femelle, conſerve toute ſa vie, à moins qu'ils n'ait été enlevé de ſon nid le deuxieme ou troiſieme jour après ſa naiſſance, pour entendre l'appel d'un autre *oiſeau* au moment de la becquée. 3.° Les Oiſeleurs appellent *flûtoyer*, *ſiffler*, *gazouiller*, le chant qui ſe développe enſuite dans les jeunes *oiſeaux*.

On peut comparer les efforts que les jeunes *oiſeaux* font

Digitized by Google

font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer ; ce n'eſt pas le ſeul trait de comparaiſon dans la gradation des ſons : on a entendu pluſieurs fois des *oiſeaux* qui n'avoient guere qu'un mois, préluder ou commencer à ſiffler. Il paroît que ce premier eſſai ne contient pas les principes du ramage dont l'*oiſeau* doit par la ſuite affecter ſi agréablement nos oreilles : quel peut être le but de cette tentative ? Suivons l'*oiſeau* dans ſes différens âges. Dans le temps que ce novice muſicien s'exerce ainſi à former ſon goſier, vient-il à ſaiſir quelque paſſage agréable, il répete ſouvent & conſerve ce ton : prend-il un ton faux, peu concordant avec celui qu'il ſemble chercher, aſſez ſouvent il l'abandonne ; ſemblable à nos chanteurs qui hauſſent la voix lorſqu'ils ſe ſouviennent de quelques parties d'un air qu'ils peuvent exécuter avec préciſion, & d'autres fois gliſſent légérement par-deſſus celles dont ils ne ſe ſont pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme ſi ce paſſage ne leur faiſoit pas plaiſir, ou peut-être dans la crainte de ſe compromettre : l'*oiſeau* paroît en faire autant. S'il eſt détenu en cage, il s'exerce ordinairement à ſiffler pendant plus des deux tiers de l'année ; quand il eſt ſûr, pour ainſi dire, de ſes notes & en état d'exécuter toutes les parties de ſon chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une ſerinette, il ne varie plus dans ſa mélodie ; il s'exerce à les chanter de ſuite & en lie les différens paſſages ſans ſe repoſer.

M. *Barrington* dit qu'il paroît que le chant des *oiſeaux* n'eſt qu'une ſucceſſion de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre, continuées de ſuite dans un intervalle qui correſpond à une croche de muſique de quatre noires, ou bien à l'eſpace de quatre ſecondes. Ceci poſé, on doit en exclure l'*appel* du *coucou* & le glouſſement de la *poule*, qui ne conſiſtent qu'en deux notes : il y a plus, on a obſervé que la *poule* qui couve, répete ſouvent la même note à des intervalles

Digitized by Google

très-courts, & finit ſur une ſixieme qu'elle fait extrêmement longue ; c'eſt un *appel varié*. On doit encore diſtinguer de ce qu'on appelle *ramage* (*avium cantus*), ces courts éclats de voix que les *oiſeaux* font entendre quand ils s'efforcent de le diſputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une eſpece de lutte vocale : alors leur chant ne ſe continue pas quatre ſecondes.

Tout ce que nous venons de dire ne peut guere s'appliquer qu'aux *oiſeaux* qui ont reçu une éducation ſuivie : les notes ne ſont pas plus innées dans les *oiſeaux* que le langage dans l'homme ; elles dépendent donc du maître qui les éleve. Ajoutons qu'il faut que leurs organes ſoient diſpoſés à pouvoir imiter les ſons qu'ils doivent entendre ſouvent : les *linots* mâles en état de voler, que l'on diſtingue dès leur bas-âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume (dans la femelle elle ne va qu'à moitié) ; ces ſortes d'*oiſeaux*, dis-je, offrent une grande docilité & un talent ſingulier pour l'imitation du chant : dans la plupart des autres *oiſeaux* qui ont un chant décidé, on ne diſtingue pas auſſi ſurement le mâle de la femelle. Il eſt auſſi rare d'entendre les femelles d'*oiſeaux* chanter comme les mâles, qu'il eſt extraordinaire d'entendre les *poules* chanter comme les *coqs* : l'on préſume auſſi que les *perroquets* & les *pies* qui apprennent ſi difficilement à parler, ſont des femelles de leur eſpece. M. *Barrington* dit qu'il avoit trois eſpeces d'*alouettes* qui étoient ſéparées, & qui chantoient parfaitement bien : l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troiſieme l'*alouette-méſange*. Il plaça avec chacune de ces *alouettes* de jeunes *linots* qui imiterent bientôt le chant de leur maître de muſique : quand le chant de ces écoliers fut entiérement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes *linots*, dont ils devinrent à leur tour les inſtituteurs, & tous ces *linots* oublierent abſolument les notes &

Digitized by Google

tout le mode de leur chant, pour conſerver conſtamment celui de l'*alouette*. Un jeune *linot* d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vengoline* d'Afrique, qui eſt un beau chanteur : le petit muſicien d'Europe parvint à imiter l'Africain avec une ſi grande perfection, que quand ils chantoient enſemble, il étoit impoſſible de les diſtinguer l'un de l'autre : un *chardonneret* chantoit uniquement l'*appel* du *roitelet*, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent aſſez que les *oiſeaux* n'ont point d'idées innées des notes qu'on ſuppoſe particulieres à chaque eſpece : ſi dans l'état de vie ſauvage ils apprennent & gardent tous conſtamment le même chant, c'eſt parce que les jeunes *oiſeaux* n'ont donné leur attention qu'au chant du pere, qui néglige lui-même les notes de tous les autres *oiſeaux* qui chantent dans les environs; ſon génie & ſes beſoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient : dans une cage cet inſtinct ſe flétrit par la captivité, il s'attache à ſon pourvoyeur, qui le careſſe, qui le ſiffle, & il en retient des ſons, des parties d'airs ou des airs entiers; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après ſa naiſſance, il n'oubliera point l'*appel* de ſon eſpece : on voit dans des volieres des *ſerins* avec des *oiſeaux* d'eſpeces différentes, chacun ne chante que le ramage de ſon pere. Les *moineaux* qui nichent dans les maiſons, n'ont jamais que le piolement de leur eſpece, tant qu'ils reſtent ſauvages : leur chant devient mixte ou compoſé, ſi après leur naiſſance on les met avec un *linot*, un *chardonneret*, un *roſſignol*, une *gorge-rouge*. Il y a auſſi de jeunes *oiſeaux* qui, n'ayant pas entendu l'*appel* de leur pere, paroiſſent plus enclins, étant dans une voliere, à retenir les ſons de certains *oiſeaux*, que d'autres : on en voit qui aiment aſſez le *roulis* du *rouge-gorge*.

Les *oiſeaux* dans l'état de vie ſauvage ne chantent ordinairement que pendant deux mois & demi de

Digitized by Google

l'année, ou tant que la pâture eſt abondante, encore les ſeuls mâles de quelques eſpeces jouiſſent-ils de ce précieux avantage (car il y a beaucoup d'*oiſeaux* qui ne chantent pas du tout). M. *Barrington* croit que cette propriété ou faculté du chant dépend de la force des muſcles du larynx, qui eſt ſupérieure dans les mâles: des obſervations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence ſexuelle à cet égard dans les *oiſeaux* qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros *oiſeaux*? Notre Phyſicien prétend que ſi ces gros bipedes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, les décéleroit plus aiſément à leurs ennemis; & que la Nature n'a pas permis aux *oiſeaux* femelles de chanter, parce que ce talent ſeroit pour eux un talent funeſte & pernicieux dans le temps de l'incubation: ainſi ce qui eſt un défaut phyſique eſt compenſé par un bien moral. On dit qu'il y a pluſieurs *oiſeaux* qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction: notre Obſervateur paroît nier ce fait: toujours eſt-il vrai que les *oiſeaux aquatiques*, tant ceux de mer que ceux d'eau douce, ſont tous privés de la faculté de chanter; ils n'ont même qu'une voix rauque ou déſagréable, ou ils ne pouſſent que des cris aigus & perçans.

Examinons maintenant en quoi le chant des *oiſeaux* reſſemble aux intervalles de notre muſique, qui jamais ou rarement ne ſont moindres d'un demi-ton. *Ligon* dit que le chant de la *grive* eſt compoſé de quarts de tons, qui, par progreſſion, montent ſucceſſivement les uns au-deſſus des autres. Le chant d'un petit nombre d'*oiſeaux* offre des paſſages qui correſpondent aux intervalles de la gamme de notre muſique; l'appel du *coucou* en eſt un exemple bien frappant & bien connu; mais la plus grande partie du ramage des petits *oiſeaux* ne peut guere s'expri-

Digitized by Google

mer par les caracteres des notes, parce qu'il eſt trop rapide, & que l'on ne connoît preſque pas le point où l'*oiſeau* doit s'arrêter: ſa voix ordinairement perçante & qui ſe fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos inſtrumens; & dans des octaves ſi élevées, les intervalles d'ailleurs ſi courts, ſi délicats, ſont plus difficiles à ſaiſir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Auſſi parmi les hommes qui ont voulu imiter le chant des *oiſeaux*, il y en a peu qui aient pu contrefaire le ramage de quelques-uns, tels que le *roſſignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix*; encore mettent-ils dans leur bouche une eſpece d'appeau. Si quelques *ſerins*, &c. détenus en cage ſifflent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce ſifflement n'eſt, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'inſtant qu'on les a pris dans le nid: ſi on entend chanter une douzaine d'*oiſeaux* d'eſpeces différentes, raſſemblés dans un même lieu, l'oreille n'eſt frappée d'aucune diſſonance déſagréable: le chant des *oiſeaux* n'eſt cependant pas toujours à la même élévation, ou chanteroient-ils tous d'après la même gamme? M. *Barrington* le préſume d'après le tableau ſuivant, qui a été fait ou marqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'*alouette des bois; *A naturel dans un* coq *ordinaire; C naturel dans l'oiſeau* moqueur *mâle; B bas dans un très-gros* coq; *C tombant communément en A dans le* coucou; *A dans les* grives; *D dans quelques* chouettes; *B bas dans d'autres; G ſur un* roſſignol *qui étoit détenu en cage:* voilà ſix notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la gamme: au reſte ces ſix notes ſuffiſent, en ſuppoſant que les *oiſeaux* chantent ſur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou ſur la clef de *G* dans une tierce baſſe: on voit que *Lucrece* a eu raiſon de dire que les *oiſeaux* nous ont enſeigné la muſique.

Digitized by Google

Parmi les *oiſeaux* chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-ſeulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais qui articulent encore des mots & même de petites phraſes qu'on leur répete ſouvent : les Grecs & les Romains ſe ſont beaucoup occupés de cet art. On a obſervé que quand les *oiſeaux* entrent dans la ſaiſon où ils chantent, leur bec change de couleur ſenſiblement & par degrés : on aſſure que le *coq* ne chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le *pinſon* & le *linot* ont d'abord leur bec d'un bleu foncé, & il pâlit de nouveau quand la ſaiſon du chant eſt paſſée : ce changement paroît être plutôt un ſymptôme qu'une cauſe du chant des *oiſeaux*. Il n'en eſt pas de même des *oiſeaux châtrés*, ils ne chantent pas, & l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'*oiſeau ;* mais dans l'étendue de ſa voix il eſt le maître de l'imitation. Le *perroquet* articule les mots plus diſtinctement qu'aucun autre *oiſeau :* il eſt auſſi plus familier & ſes manieres ſuppoſent plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des *oiſeaux* d'une même eſpece, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque province : cette différence d'unité de voix n'eſt-elle pas due au rétréciſſement du larynx, ou à ſon alongement dans d'autres ? M. *Barrington*, d'après ſes obſervations ſur le chant des *oiſeaux*, a fait une table qui ſert à comparer le mérite du chant de quelques *oiſeaux*, tels que le *roſſignol*, l'*alouette des champs*, celle des *bois*, l'*alouette-méſange*, le *linot*, le *chardonneret*, le *pinſon*, le *verdier*, la *tête-rouſſe*, la *grive*, le *merle*, la *gorge-rouge*, le *roitelet*, le *moineau de marais*, le *moqueur* ou *polyglotte*. Dans cette table qui eſt en colonnes, on y trouve des degrés de perfection comparés pour la mélodie des ſons, l'élévation des notes, les notes plaintives, le période ou longueur du ramage, & pour l'exécution. On y trouve que

Digitized by Google

le *roſſignol* a le plus grand nombre de ces degrés, excepté par l'élévation des notes; l'*alouette des champs* le ſurpaſſe en cela. Nous oſons nous flatter que notre Lecteur ne déſapprouvera pas la longueur de cette digreſſion ſur le chant des *oiſeaux*; cet extrait offre trop de ſingularités, pour nous diſpenſer d'en faire mention: nous ajouterons que l'*œſophage* des *oiſeaux* étant ſitué latéralement, & non derriere la trachée, ils n'ont pas beſoin d'épiglotte, & ils en manquent en effet; leur *glotte* ſe ferme elle-même exactement par une contraction qui lui eſt propre. Les *oiſeaux* n'ont point de *larynx* proprement dit, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux bords ſupérieurs de la glotte: la *trachée-artere* & les *bronches* compoſées alternativement dans l'homme & les quadrupedes, d'anneaux cartilagineux & d'anneaux membraneux, ne ſont dans les *oiſeaux*, formées que d'anneaux cartilagineux, entiers & parfaitement circulaires: cette trachée des *oiſeaux* eſt en général très-longue & d'une ſubſtance très-élaſtique & mobile; ce qui contribue à rendre la voix de ces animaux forte & haute. Dans pluſieurs eſpeces d'*oiſeaux*, le cri ou les accens qui leur ſont propres, dépendent du paſſage de l'air dans les renflemens de la trachée; car ſi, après avoir amputé & enlevé la glotte dans ces *oiſeaux*, on comprime & on ſouleve alternativement la poitrine, on produit le même ſon que ces animaux rendoient étant vivans, ou avant qu'on eût ſéparé la glotte d'avec la trachée.

On donne le nom de *voliere* (*aviaria*,) à un lieu qui a une vaſte cage préparée pour y enfermer & nourrir des *oiſeaux* qu'on entretient pour ſon amuſement: on ne met ordinairement en voliere que des *oiſeaux* qui ont un chant agréable, & qui ſe nourriſſent de grains; tels que le *tarin*, le *chardonneret*, les *alouettes*, le *bruant*, le *verdier*, la *linotte*, le *bouvreuil*, le *ſerin*. Il ne faut pas

Digitized by Google

mettre avec ces *oiſeaux* le *moineau*, il eſt trop turbulent; ni la *méſange*, parce qu'elle a du goût pour la chair. Les Grecs & les Latins ont auſſi tiré la dénomination de chaque eſpece d'*oiſeau* de la nourriture qu'il prend : c'eſt ainſi que les Grecs ont nommé *ſarcophages* & les Latins *carnivores*, ceux qui vivent de chair : on nomme les *oiſeaux* de proie *rapaces*; & *demi-rapaces*, ceux qui comme les *corbeaux*, n'ont pas le bec crochu; on appelle *entomophages* ou *inſectivores*, les mangeurs d'inſectes dans tous les états; *acantophages*, ceux qui ne vivent que de chardons; *carpophages* ou *frugivores*, les mangeurs de fruits; *graminivores*, les mangeurs de plantules; *granivores*, les mangeurs de graines; *piſcivores*, ceux qui ne vivent que de poiſſon; *pamphages* ou *omnivores*, ceux qui vivent également de toutes choſes; *ſcolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les ailes longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuiſſes & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fiſſipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la *chouette*, ne ſortent que la nuit. On appelle *oiſeaux de paſſage* (*paſſeres*,) ceux qui ne reſtent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c. Dans la politique de l'ancienne Rome, les *Aruſpices* & les *Augures* jouerent un grand rôle; les premiers étoient chargés ſpécialement d'examiner les entrailles des animaux pour en tirer des préſages; les Augures (*Avium garritus*,) prétendoient découvrir l'avenir par le vol & l'appétit plus ou moins grand des poulets ſacrés : des éleves choiſis étudioient cette vaine ſcience, pour apprendre l'art odieux de ſéduire la crédulité du vulgaire. *Pacuve* a eu raiſon de dire qu'*il vaut mieux prêter ſon oreille que ſa confiance à ces ſortes de devins*.

Digitized by Google

Nous avons dit que les *oiſeaux* ont l'ouïe très-fine : en effet, lorſque par leur poſition ils ne peuvent juger des objets que par la vue, on les voit devenir attentifs à un bruit très-léger qu'on fait de loin, & prendre l'épouvante & la fuite ſi ce bruit augmente. On recommande le ſilence dans les chaſſes qu'on fait de nuit, & pour leſquelles les nuits les plus ſombres, où la vue n'eſt d'aucun ſecours, ſont les plus favorables : on ſait de même qu'on les attire par des ſons doux. Quant à la chaſſe du vol, *Voyez* ce que nous en avons dit au *mot* FAUCON, pour les *oiſeaux de proie*. Les *oiſeaux de nuit* ſont univerſellement haïs, & dès que les autres oiſeaux en ont découvert quelqu'un, il ſe fait auſſi-tôt contre lui une conjuration générale : petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il ſoit rare qu'il en ſoit attaqué auſſi impunément qu'il en eſt inſulté. A quels dangers ne s'expoſent pas certains hommes dans la chaſſe aux *oiſeaux*, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege ? Pour les *oiſeaux* de jour, de plaine, des bois, &c. ils ſe prennent par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'hiſtoire particuliere des *oiſeaux*. Au reſte nous parlerons ci-après des moyens de ſe procurer les *oiſeaux* pour être conſervés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé auſſi, à l'article de chaque *oiſeau*, des diverſes qualités de leur chair, qui eſt plus ou moins délicate.

La chair des *oiſeaux* eſt en général un aliment agréable & ſain ; celle des *oiſeaux* de proie eſt maigre, & n'eſt pas très-bonne à manger, cependant elle n'a rien de mal-ſain ; les hommes moins délicats s'en nourriſſent, ſans éprouver aucune incommodité : on porte ces *oiſeaux* au marché en Italie, c'eſt le peuple qui les mange : la chair des *oiſeaux* de riviere eſt ordinairement fibreuſe, & plus difficile à digérer que celle des *oiſeaux* terreſtres. En général les *oiſeaux* qui ſe nourriſſent de grains, d'herbes & de fruits, fourniſſent un ſuc meilleur

Digitized by Google

& plus facile à digérer, que ceux qui ſe nourriſſent d'inſectes, de viandes ou de poiſſon ; la chair des premiers n'eſt ni trop terreſtre, ni trop aqueuſe : mais de tous les *oiſeaux*, ce ſont ceux qui ont la chair blanche, qui nous fourniſſent la nourriture la plus délicieuſe, la plus facile à digérer & la plus ſaine ; la chair de ceux qui l'ont noire a plus de ſaveur, n'eſt pas moins nourriſſante, mais la digeſtion en eſt plus difficile, & ſes ſucs moins doux ont quelque choſe d'âcre & de ſtimulant. Au reſte les ſaveurs ſont analogues au goût des différentes Nations : c'eſt ainſi que l'*autruche* eſt un régal chez les Africains, comme l'eſt le *poulet* parmi nous. Les *oiſeaux* les plus en uſage ſur les tables en Europe, ſont le *courlis*, la *poule d'eau*, les *ſarcelles*, les *canards*, les *macreuſes*, les *oies*, le *cul-blanc*, la *poule-d'Inde*, l'*ortolan*, la *caille*, le *pluvier*, la *bécaſſe*, les *perdrix*, le *faiſan*, la *poule* privée, les *pigeons*, les *mauviettes*, les *tétras*, quelquefois l'*outarde* ; les payſans mangent volontiers le *paon*, la *corneille*, la *pie*, le *geai*, & preſque tous les autres petits *oiſeaux*.

Les œufs de preſque tous les *oiſeaux* ſeroient une bonne nourriture, ſi nous étions maîtres de les avoir à temps en notre poſſeſſion. La *poule* eſt le ſeul *oiſeau* dont la fécondité eſt ſi grande, qu'elle nous donne aſſez pour ſatisfaire à la propagation de ſon eſpece & à nos beſoins ; on ſait que ſes œufs ſont le premier aliment que les Médecins permettent aux convaleſcens, un de ceux qu'ils conſeillent aux perſonnes dont l'eſtomac trop foible digere mal la viande & les mets ordinaires, & qu'ils conviennent également aux hommes qui ſont dans l'état de ſanté. La ſubſtance des œufs conſidérés comme alimens, eſt un extrait des ſucs nourriciers, mis en réſerve & amaſſés pour le développement & les beſoins de l'embryon ; c'eſt par cette raiſon la ſubſtance la plus nutritive & la plus douce ; elle eſt préparée par les mains de la Nature pour l'âge le

Digitized by Google

plus tendre & le plus foible. Par un préjugé assez général, on croit que les œufs échauffent lorsqu'on s'en nourrit long-temps : que peut avoir de mal-sain une pareille nourriture ? Mais il n'est rien dont on n'abuse, & le préjugé confond l'usage & l'abus.

La mollesse & le luxe doivent aux *oiseaux* la premiere des commodités, & le second des ornemens. Nous avons parlé de ces objets d'utilité en décrivant chaque *oiseau* : il nous suffira ici de dire que le duvet de certains *oiseaux*, comme l'*eider* (édredon), le *cygne*, &c. nous fournit une fourrure qui réunit la chaleur & la légéreté, & qu'on emploie dans les manchons & les couvre-pieds ; les plumes qui revêtent le corps de l'*oie*, nous procurent par leur élasticité, des siéges commodes, des lits où nous trouvons la chaleur & la souplesse convenables à nos mouvemens, l'obéissance & la résistance à l'impression de nos membres que nous y désirons. Le peuple, pour qui les plumes de l'*oie* sont trop cheres, les remplace par celles du *canard*, de la *poule*, & d'autres *oiseaux*, & en retire des avantages proportionnés à ses besoins, ou plutôt à ses forces moins énervées. L'art qui s'occupe à parer nos femmes, emprunte des *oiseaux* différentes plumes ; tantôt il les attache à leurs vêtemens, tantôt il les pose sur leur tête qu'il en couronne ; souvent il en orne le manchon destiné à garantir leurs mains de l'impression du froid. De tout temps & chez toutes les Nations sauvages ou policées, les plumes ont servi de parure ; c'est avec les plumes de l'*autruche* qu'on orne quelquefois le chapeau des Rois, le casque des Héros, & communément aujourd'hui les bonnets des Dames : celles du *coq*, de la queue du *paon*, & notamment les plumes scapulaires de l'espece de *héron* appelée *aigrette*, dont les barbes fort longues sont fines & désunies ; les longues plumes qui flottant sous les ailes, sur les deux flancs, cachent & excedent la queue de l'*oiseau de paradis*, servent aussi à faire

Digitized by Google

des panaches : les plumes de la gorge du *toucan*, des *colibris*, celles de l'aile du *geai* vulgaire, &c. ne ſervent que pour l'extérieur des manchons & pour les garnitures de robe. Les Vénitiens & les Napolitains ſavent très-bien colorer les plumes du ventre du *cygne* pour en former des fleurs artificielles. Seroit-ce à cauſe de l'éclat des plumes, dit M. *Mauduyt*, & parce qu'ayant un volume aſſez grand, avec peu de poids, elles paroiſſent ajouter à la hauteur de celui qui les porte, & ſemblent l'agrandir, ſans avoir l'incommodité de le charger, que les caſques des anciens guerriers étoient ſurmontés par un panache ? La même raiſon n'en fait-elle pas ajouter aux bonnets de certaines troupes, dans leſquelles on veut relever la hauteur de la taille ? & n'eſt-ce pas, continue M. *Mauduyt*, par le genre de vanité dont on fait mention, que les Orientaux attachent à leurs turbans des aigrettes de plumes, dont la hauteur, la légéreté & l'ampleur ſont le prix, qui eſt quelquefois très-conſidérable ?

Les pennes ou grandes plumes des ailes ſervent dans différens arts ou utiles, ou agréables, ou perfides ; celles de l'*oie* & du *cygne* ſervent à écrire ; on attache celles du *corbeau* aux touches du clavecin, & elles ſervent auſſi pour deſſiner à l'encre de la Chine. Les Anciens faiſoient uſage, & les Sauvages le font encore, de certaines parties des plumes pour en armer les fleches dont la courſe devient plus rapide & plus ſûre ; tout le monde connoît ou a entendu parler des *fleches empennées* : il y en a d'homicides par la ſtructure de leur fer ou par le poiſon dont le fer eſt imprégné. *Voyez l'article* ARMES.

Par cet expoſé ſur les *oiſeaux*, on voit déjà qu'il y en a peu qui ne nous ſoient utiles ; il y en a cependant quelques eſpeces, telles que les *pigeons*, auxquelles on peut reprocher les torts qu'elles nous cauſent, ſoit dans la ſaiſon où l'on confie les ſe-

Digitized by Google

mences à la terre, soit dans le temps où les grains viennent à maturité; il y en a, tels que le *moineau*, qui s'introduisent par des ouvertures dans nos greniers; d'autres, tels que le *bouvreuil* & le *gros-bec*, ont un appétit singulier pour les boutons ou bourgeons des arbres prêts à s'épanouir; aussi les a-t-on nommés dans plusieurs provinces, *ébourgeonneurs*: les *tétras* mangent les sommités des branches de certains arbres qu'ils gâtent & dont ils retardent la crue; beaucoup d'*oiseaux* dévorent ou gâtent les baies ou les fruits, comme raisins, groseilles, figues, prunes, pêches, poires, pommes, &c.

Les *oiseaux* de proie donnent la chasse à un grand nombre d'autres *oiseaux* & à plusieurs especes de quadrupedes; ils nuisent beaucoup au gibier qu'ils rendent quelquefois rare dans les lieux où l'on ne s'oppose pas assez à leurs dévastations en les détruisant eux-mêmes; quelques-uns d'un caractere lâche & poltron, rôdent autour de nos habitations & épient l'occasion d'enlever les *oiseaux* domestiques, ou dans les basse-cours, ou au moment qu'on en fait sortir quelques-uns, comme le *dindon*, le *canard*, l'*oie*, pour pâturer dans la campagne; d'autres établissent leur chasse aux environs des colombiers, & nuisent encore par l'effroi général qu'ils y répandent, par la crainte que les *pigeons* ont d'en sortir ou d'y rentrer, par la désertion qui est la suite de leur acharnement, & par la perte des individus qu'ils sacrifient à leur appétit: il y a une espece d'*oiseau de proie* qui ose quelquefois attaquer l'homme même; aussi sont-ils proscrits; on met leur tête à prix: en Europe on récompense les personnes qui tuent le *lammer-geyer*; Voyez *à l'article* CONDOR. (Les habitans du royaume de Benin au contraire, respectent un pareil *oiseau*, ils l'appellent *oiseau noir*; il est défendu de le tuer: des Ministres portent de la nourriture sur des montagnes consacrées à ces *oiseaux*.) D'après ce qui a

été dit dans la ſuite de cet *article*, le poiſſon caché ſous l'eau, à travers de laquelle il eſt pourſuivi par ſes ſemblables, a auſſi pour ennemis des *oiſeaux* qui planent dans l'air au-deſſus de lui, qui épient le moment de le ſurprendre, dont les uns l'enlevent hors de ſon élément à l'inſtant où il paroît à ſa ſurface; d'autres *oiſeaux* s'y plongent avec lui & l'y pourſuivent : le *balbuzard*, quelquefois l'*orfraie*, l'*oie*, le *canard* ſauvage dans nos climats, & dans les pays moins cultivés, le *pélican*, le *cygne*, &c. conſomment beaucoup de poiſſons, dépeuplent les lacs, les étangs & les rivieres; d'autres *oiſeaux* moins grands, comme le *martin-pêcheur*, l'*hirondelle de mer*, &c. ne font pas moins de tort en enlevant le frai & les jeunes poiſſons.

Telles ſont à peu près les différentes ſortes de dommages que nous cauſent les *oiſeaux*; mais de la plupart de ces dommages mêmes, n'en réſulte-t-il pas des avantages qui les compenſent; ils ne peuvent être un vice dans l'ordre naturel. La Nature eſt ſi féconde, les germes des plantes ſont ſi abondans, que ce qu'il en tombe chaque année ſur la ſurface de la terre, ſuffit & pour la reproduction & l'entretien des végétaux, & pour la nourriture des animaux; s'ils n'en conſommoient pas la plus grande partie, ſi divers accidens n'en diminuoient l'abondance, la ſurface de la terre ne pourroit contenir tous les produits de quelques eſpeces, de l'orme par exemple; il n'en eſt aucune qui ne fût trop multipliée, & toutes en ſe preſſant ſe nuiroient, s'intercepteroient l'air, ſe raviroient les ſucs nourriciers, & s'entre-détruiroient réciproquement. N'accuſons donc point les *oiſeaux* d'être un vice dans l'ordre établi par la Nature; elle a prévu l'emploi qui en ſeroit fait, elle y a remédié par ſa fécondité : à la vérité, les *oiſeaux* pour leur commodité & pour ſatisfaire à leur goût, vont en foule dans un eſpace circonſcrit où l'homme a raſſemblé

Digitized by Google

certains végétaux, & ils en enlevent toute la nourriture qu'il leur eût fallu chercher en beaucoup d'endroits : en cela ils ſont coupables aux yeux du propriétaire, ils lui font un tort réel ; mais ils ne prennent & ne conſomment pas plus qu'ils ne doivent ſur le fonds de la Nature. Indépendamment du goût pour la nourriture végétale, qu'ont quantité d'*oiſeaux*, ils ont auſſi un appétit fort vif pour les vers & les inſectes, & dont ils détruiſent une grande quantité ; & l'on ſait que ces petits animaux, notamment les inſectes, multiplient infiniment, endommagent & détruiſent les plantes. Les *oiſeaux* en dévorant les inſectes, purgent l'air & les eaux de l'infection qui réſulteroit lors de la deſtruction de ces derniers ; ainſi les *oiſeaux* ſont une des plus puiſſantes barrieres oppoſées à l'étonnante fécondité des inſectes ; celle des poiſſons ne paroît guere plus limitée, & les eaux, ſur-tout celles des étangs, ne pourroient contenir ni nourrir ceux qui naîtroient tous les ans, ſi des ennemis parmi leſquels il faut compter divers *oiſeaux*, n'en diminuoient infiniment le nombre. Les *oiſeaux* de proie qui nous font peut-être un tort moins réel que les autres *oiſeaux*, ne ſont coupables à notre égard, que parce qu'ils s'oppoſent à nos deſſeins ; ils contrarient nos plaiſirs, ils fondent ſur le gibier & l'enlevent pour s'en nourrir ; mais ce gibier avoit été produit pour ſe répandre ſur la ſurface de la terre & non pas pour être réuni, nourri & gardé dans un eſpace circonſcrit : au reſte, les *oiſeaux* de proie ſont un des moyens que la Nature a oppoſés à la multiplication très-nombreuſe du gibier plantivore & qui occaſionne toujours des dégâts ; de forts *oiſeaux* carnivores mangent les charognes qui nous infecteroient. Il eſt des *oiſeaux* de proie, ſur-tout ceux de nuit, dont on juge communément très-mal, & qui par un ſutile & ridicule préjugé, ſont proſcrits très-injuſtement ;

Digitized by Google

ils nous rendent des ſervices très-importans : ce ſont eux qui concourent à purger la terre des rats, des mulots, des taupes, &c. qui ſont le fonds de leur nourriture ; d'autres *oiſeaux*, tels que la *cigogne*, &c. diminuent le nombre des reptiles, avantage peu ſenti dans nos climats, où ils ne ſont ni nombreux, ni très-mal-faiſans, mais précieux dans les contrées où le ſoleil ardent échauffe une terre humide, ſi convenable à leur multiplication, & où la chaleur rend ſi dangereux le venin qu'elle exalte : on pourroit encore ajouter aux ſervices que les *oiſeaux* rendent à l'homme, celui de répandre de proche en proche, & pour ainſi dire de tranſplanter les végétaux, en enlevant les graines & les tranſportant d'un lieu à un autre : on peut auſſi dire en faveur des *oiſeaux* qui habitent les eaux, que le frai des poiſſons s'attachant à leurs plumes, aux dentelures de leur bec, aux écailles de leurs pattes, ces *oiſeaux* en paſſant d'une piece d'eau à une autre, y tranſportent différentes eſpeces, & que c'eſt de cette façon que dans les lieux où n'a jamais coulé aucune eau débordée après de longues pluies d'hiver, dans des trous où l'eau qui eſt tombée s'eſt raſſemblée, on voit naître au printemps des poiſſons qui l'habitent & la peuplent, & dont le frai y a été apporté par des *oiſeaux* qui ſont venus s'y baigner en ſortant de quelques étangs abondans en frai de poiſſons, & peu éloignés. Voilà le bien & le mal que nous font les *oiſeaux*, les ſervices & les dommages que nous en recevons ; il ſemble que dans l'ordre naturel où les choſes ſont en équilibre, les *oiſeaux* ne nous nuiſent que dans ce qui eſt de convention & d'arrangement ſocial, & ſur ce point ils paroiſſent nous ſervir autant qu'ils nous ſont de tort. Le Lecteur peut maintenant juger du rang que les *oiſeaux* tiennent dans la Nature, & de l'emploi qu'ils y rempliſſent.

Nous

Nous avons vu que le bec eſt l'arme principale des *oiſeaux*, mais elle n'eſt pas la ſeule; il y en a qui ſe ſervent auſſi de leurs pieds pour l'attaque & la défenſe; enfin, il y en a qui emploient leurs ailes dans les combats qu'ils livrent; c'eſt en pliant & étendant alternativement les ailes que pluſieurs eſpeces d'*oiſeaux* en portent rapidement des coups aſſez redoutables, & qui deviennent dangereux quand l'aile eſt armée d'une ou de deux épines ou éperons de ſubſtance de corne, tels qu'en a le *kamichy*: l'*autruche* & le *caſoar* portent des coups de pied en ruant à la maniere du cheval: chaque eſpece d'*oiſeau* a ſon genre de défenſe. Le caractere belliqueux ſe remarque dans les combats que le *coq* & les *oiſeaux de proie* ſe livrent; ces derniers font un uſage cruel de leur bec tranchant & de leurs ſerres acérées: les *coqs* s'élevent de temps en temps à une hauteur médiocre, & cherchent en retombant, à bleſſer leurs adverſaires; ils emploient à la fois leur bec, leurs ailes, leurs pieds, ſur-tout les éperons qui ſont vers le bas de la jambe. Nous n'en dirons pas davantage, dans la crainte de nous répéter. Au reſte, il eſt encore d'uſage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre enſemble les *coqs*, les *cailles*, &c.; ces combats ſont un ſpectacle pour tout le peuple, & ſouvent pour bien des Grands; *Voyez aux mots* COQ, CAILLE, *&c.*

*Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'*OISEAUX*, de les préparer, & de les envoyer morts des pays que parcourent les Voyageurs.*

Nous avons donné à l'*article* HISTOIRE NATURELLE, une eſquiſſe du ſpectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection d'*oiſeaux*: c'eſt ſans contredit, après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente, & celle

Digitized by Google

qui ſéduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'*oiſeaux*, &c. a été expoſée avec clarté & préciſion dans un Mémoire inſtructif qu'a donné ſur cet objet M. le Docteur *Mauduyt*, de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en inſectes, prouve le goût & les connoiſſances, &c. Voici le ſommaire de ce Mémoire circonſtancié.

On prend les *oiſeaux* au *piége*, aux *filets*, aux *lacets*, à la *pipée*, à la *piſte*, au *trébuchet*, aux *gluaux*, par la *chaſſe au vol*, ou on les tue avec l'*arc* ou le *fuſil*. On ne prend que les *oiſeaux de proie* au piége, & cette méthode a par rapport à l'uſage que l'on veut faire de ces animaux, de grands inconvéniens. Les piéges briſent les os, délabrent les parties engagées, & ne donnent pas toujours la mort aux animaux, on eſt obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cervelet une épingle proportionnée au volume de la tête de l'*oiſeau*; dans cette opération on doit avoir ſoin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets*, que les petits *oiſeaux*, & on les a, par ce moyen, en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui collant les plumes les unes aux autres, ôtent aux *oiſeaux* la faculté de voler : les *oiſeaux* pris par cette méthode ne peuvent guere ſervir à entrer enſuite dans une collection. La glu eſt une ſorte de réſine exceſſivement tenace, que l'eau ne diſſout pas, & que l'eſprit de vin n'enleve qu'imparfaitement : *Voyez l'article* GLU. Les plumes qui en ſont une fois imprégnées, le ſont pour toujours. La chaſſe avec l'*arc* ou le *fuſil*, eſt le moyen le plus facile pour abattre les *oiſeaux*; il eſt certain que par cette induſtrie traîtreſſe & meurtriere, le Chaſſeur exercé peut s'en procurer davantage. M. *Mauduyt* dit qu'il préfere l'arc pour les *oiſeaux*, ainſi que pour les quadrupedes, quand on ſe trouve à portée d'en faire uſage : le plomb du fuſil les crible ſouvent de toutes parts.

Digitized by Google

On peut envoyer les *oiſeaux* entiers ou ſeulement leur peau, en les préparant de la même maniere que les animaux à quatre pattes; *Voyez* ce qui eſt dit à ce ſujet à la fin de l'*article* QUADRUPEDES. La liqueur conſervatrice eſt la même, & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les *oiſeaux* entiers dans les barriques. Si l'on a deſſein de n'envoyer que des peaux, il faut écorcher les *oiſeaux*; en voici la pratique.

On poſe ſur le dos l'*oiſeau* qu'on veut écorcher, on le doit étendre ſur une table. Aſſeyez-vous devant de maniere que la queue de l'*oiſeau* ſoit de votre côté. Ecartez à droite & à gauche avec le manche du ſcalpel, les plumes qui couvrent la poitrine; vous verrez qu'il y a dans ſon milieu un eſpace dégarni de plumes; faites ſur cet endroit une inciſion longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoide*), & conduiſez-la un peu au-deſſous de ſon extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou ſaiſiſſez avec une pince la peau d'un des côtés de l'inciſion, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame du ſcalpel; enſuite avec le dos du même inſtrument, ou avec les doigts & même la main entiere, ſuivant la groſſeur de l'animal, ſoulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant & ſur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites enſuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du ſcalpel, de déchirer ou de percer la peau: que les doigts de la main oppoſée répondent toujours en dehors à l'action du ſcalpel ou à celle des doigts au-deſſous de la peau. Le tact vous avertira de ſon état, de la force qu'elle a pour réſiſter, & ſi l'effort que vous faites n'eſt pas au-deſſus de ſa force réſiſtante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adreſſe & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs auſſi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors ſaiſiſſez le cou un peu au-deſſus

Digitized by Google

de ſon articulation avec le corps, tirez-le en dedans de la main droite, repouſſez la peau de la main gauche, détachez la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en ſéparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciſeaux, ou avec un couteau ſuivant le volume de l'*oiſeau*. Le cou étant ſéparé d'avec le corps, il faut opérer ſur les ailes. Vous en retirez une en dedans en la ſaiſiſſant vers ſon moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs. Êtes-vous parvenu au pli de l'aile: alors vous coupez les chairs, & vous ſéparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans ſon état, & vous opérez de la même maniere ſur l'autre aile. Lorſque toutes les deux ſont dégagées & ſéparées d'avec le corps, vous paſſez aux cuiſſes; vous les dépouillez comme les ailes l'une après l'autre; quand opérant ſur chaque cuiſſe en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & l'avez dégagée de ſa peau juſqu'au bas du pilon ou juſqu'au genou, alors vous ſéparez les os dans cet endroit, qui eſt celui où la cuiſſe s'articule avec la jambe. Le cou, les ailes, les cuiſſes étant ſéparés d'avec le corps, vous en ſaiſiſſez & ſoulevez la maſſe de la main gauche, tandis que de la droite vous déprimez, vous ſéparez la peau qui tient encore au dos; bientôt elle n'adhere plus qu'au ſeul croupion: quand il eſt à découvert, vous le coupez en dedans de la peau, un peu au-deſſous de l'endroit où il s'articule avec le corps: celui-ci n'adhere plus par aucun point à la peau, vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou; vous en prenez le bout avec la main gauche, de la droite vous doublez la peau en la retournant; vous tirez le cou à vous de la main gauche, & vous refoulez la peau de la droite. Le cou ſort comme le corps d'une anguille qu'on écorche, ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers ſon milieu; vous détachez avec le tranchant du ſcalpel la langue ſur les côtés ſans la couper; vous ſéparez le cou à ſa

Digitized by Google

jonction avec la tête, & avec le cou vous emportez la langue, l'œsophage ou le conduit des alimens, & la trachée artere ou le canal qui sert au passage de l'air pour la respiration. Il ne reste plus qu'à agrandir le trou qui se trouve naturellement derriere la tête, & par où passe la moëlle épiniere. Ayant agrandi ce trou avec des ciseaux, avec un foret ou la pointe d'un couteau selon les circonstances, vous videz la cervelle, vous remettez ensuite la peau dans son état naturel, vous la rempliſſez de coton ou de mousse, ou d'une autre matiere analogue; vous obſervez de mettre peu de coton dans le pli des ailes. La peau flasque en cet endroit peut vous tromper; elle prête beaucoup, il faut remplir très-peu cette partie; au contraire, il faut avoir soin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuisses, & de les marquer. Votre opération étant finie, vous réuniſſez la peau par des points de suture; vous remettez les ailes dans leur position, & vous les y assujettiſſez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reste encore les yeux qu'il faut enlever, en les arrachant avec un fer pointu & courbé, en prenant garde d'endommager les paupieres; puis prenant un côté de la paupiere avec le bout d'une pince, le soulevant d'une main, vous introduiſez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité. (Ceux qui voudroient conſerver dans le pays natal l'*oiſeau* ainsi préparé, y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles; on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupieres). On peut encore exécuter autrement cette opération: en voici la maniere. Quand, redoublant la peau du cou, on est parvenu à la tête, on continue de redoubler la peau jusqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le sépare de la membrane qui l'attache aux paupieres, avec la lame du scalpel: on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ses doigts pour le rendre plus denſe; retirant ensuite la tête en dehors, les yeux se trouvent fermés comme ils doivent l'être. On présume

Digitized by Google

bien qu'en écorchant les *oiſeaux*, il faut avoir ſoin de n'en pas ſalir la peau, & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupedes : il convient d'avoir près de ſoi du coton, & de faire uſage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun, en ſuivant en tout point, pour la préparation des peaux d'*oiſeaux*, le procédé indiqué pour celles des *quadrupedes*. Voyez à l'*art.* QUADRUPEDE.

M. *Mauduyt* dit encore que quelque attention qu'on apporte à ſon opération en écorchant les *oiſeaux*, leurs peaux ſe trouvent ſouvent ſalies par trois accidens différens ; par la *vaſe* ſur laquelle ils ſe couchent ; par le *ſang* qui ſort des plaies ; par la *graiſſe*, qui au bout de quelque temps s'atténue, devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vaſe ſe nettoie aiſément par le moyen de l'eau ſeule. Le ſang quand il eſt une fois ſec, s'enleve difficilement, l'eau pure ne le diſſout que très-imparfaitement ; les plumes en reſtent colorées, à moins qu'on ne ſe ſerve d'eau ſaturée de nitre, ce qui, pourſuit le même Obſervateur, eſt peut-être la ſeule ſubſtance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du ſang deſſéchée, parfaitement miſcible à l'eau, & par conſéquent de fournir le moyen de nettoyer les parties qui en ſont ſalies. On enleve la graiſſe en faiſant uſage d'une eau de leſſive ; on ſait que c'eſt de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. D'après cela, il eſt probable qu'une petite doſe de ſel alkali fixe, diſſous dans l'eau, auroit la même propriété que la leſſive.

Maintenant il convient d'expoſer les obſervations & les notes que les Voyageurs devroient joindre aux *oiſeaux* étrangers qu'ils envoient. Il importe ſur-tout de ſavoir s'ils habitent dans le pays toute l'année, ou s'ils ſont de paſſage ; quand & par où ils arrivent ; de quel côté & en quelle ſaiſon ils ſe retirent ; d'où l'on croit qu'ils viennent, & où l'on penſe qu'ils vont ; s'il y a des *oiſeaux* qui ne paroiſſent qu'un moment & qui diſparoiſſent pour long-temps ; s'ils ſont rares ou communs ; quelle eſt leur nourriture ; comment ils ſe la procurent ; (les granivores

Digitized by Google

ſont ceux qu'on peut plus facilement tranſporter & habituer aux différens climats ;) quelle différence il y a de la taille & du plumage entre le mâle & la femelle ; en quoi les couleurs des petits different des adultes ; ſi les *oiſeaux* ne muent qu'une ou pluſieurs fois l'année, & dans quelle ſaiſon ; s'ils ne changent pas de couleurs pluſieurs fois dans la même année, ce qui n'eſt pas très-rare parmi les *oiſeaux* des climats qui ſont entre les Tropiques ; s'ils pondent toute l'année, ou dans une ſaiſon ſeulement, & quelle eſt cette ſaiſon ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle eſt la couleur des œufs ; de combien de temps eſt la durée de l'incubation ; comment & avec quelles ſubſtances la mere fait ſon nid, où elle le place ; ſi elle le conſtruit ſeule, ou ſi le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; ſi ceux-ci vivent long-temps en ſociété, & quand ils ſe ſéparent ; de quelle utilité ſont les *oiſeaux*, ou quel tort ils font ; comment on les chaſſe s'ils ſont ſauvages ; quels ſoins on en prend s'ils ſont domeſtiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; ſpécifier ſur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur étant très-ſujette à changer ; en un mot, parler de leur cri, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les ŒUFS & les NIDS.

Les *œufs* & les *nids* ſont des objets inſéparables de l'Hiſtoire Naturelle des *oiſeaux*. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la ſuite de l'*article* OISEAU. Les *nids* ſont ces réduits où l'*oiſeau* pond ſes œufs, couve & éleve ſes petits : les *nids* ſont plus ou moins grands, & conſtruits quelquefois d'une maniere fort ſimple ; d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de ſoins dans l'art de les conſtruire ; d'autres ont une forme très-ſinguliere, quelquefois bizarre, & méritent d'être connus, notam-

Digitized by Google

ment ceux que l'on appelle *penſiles*, qui ſont fort longs, ſe balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les *nids* les uns à côté des autres; on choiſit ceux de la même élévation pour les arranger enſemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y ſoient comprimés également & mollement. On a ſoin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on diſtingue ceux qui ſont frais en les expoſant à la lumiere d'une bougie, alors ils offrent une ſorte de tranſparence; ceux qui ſont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on ſouffle par l'un des bouts; alors la ſubſtance liquide de l'*œuf* ſort par le trou oppoſé: on l'expoſe ainſi à l'air pendant quelques jours; il ſe deſſeche à l'intérieur: on écrit ſon nom ſur la coque; enſuite on les place dans des boîtes garnies de caſes matelaſſées de coton; les caſes ſont formées pluſieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un châſſis ou par des traverſes de bois en ſautoir & bien aſſujetties. Ces ſautoirs, qui doivent avoir une hauteur ſupérieure au diametre des *œufs*, ſervent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté: la boîte peut être profonde & contenir pluſieurs diviſions: on doit mettre les gros *œufs* au fond & garnir auſſi de coton le deſſus des *œufs*, de maniere que la boîte ſoit pleine.

Il y a beaucoup d'*oiſeaux* qui n'ont point de noms particuliers; tels ſont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conſervé le nom général d'*oiſeau*, avec une épithete qui ſert à les déſigner.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle auſſi *bourdonneur* ou *oiſeau murmure*: c'eſt ou le *colibri* ou *l'oiſeau-mouche*. Voyez *ces mots*.

OISEAU AQUATIQUE. A ſtrictement parler, ce ſont les *oiſeaux* qui nagent. *Voyez à l'article* OISEAU.

Digitized by Google

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *labbe à longue queue.* Voyez *ce mot.*

OISEAU CARNASSIER & OISEAU CARNIVORE. *Voyez* OISEAU DE PROIE.

OISEAU CENDRÉ de la Guiane; c'eſt le *manakin cendré* de Cayenne, *pl. enl.* 687. M. *Mauduyt* regarde cet *oiſeau* comme étant du genre du *Gobe-mouche*, il en a les caracteres; il eſt de la grandeur de notre *gobe-mouche* des environs de Paris: le plumage du front, des joues, de la gorge & du devant du cou eſt d'un blanc ſale; le deſſus de la tête eſt noir; le reſte eſt cendré, mais les pennes des ailes ſont bordées de blanc; le bec eſt noir; les pieds ſont gris-bruns; la queue eſt étagée.

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *Avis Afra;* c'eſt la *pintade.* Voyez *ce mot.*

OISEAU DES BARRIERES de la Guiane; *Voyez* COUCOU *brun tacheté de roux.*

OISEAU DE BAS-VOL; *Voyez à l'article* FAUCON: on y trouvera auſſi ce qui concerce les *oiſeaux de haut-vol* & de *leurre;* ceux réputés en fauconnerie *oiſeaux de poing, nobles, ignobles, ramiers, voiliers,* &c.

OISEAU DE CHYPRE. Lorſque l'Iſle de Chypre faiſoit partie des poſſeſſions des Vénitiens, les *bec-figues* étoient un objet de commerce; on faiſoit paſſer tous les ans de cette Iſle à Veniſe, mille ou douze cents pots remplis de *bec-figues*, que l'on conſervoit par le moyen du vinaigre & d'herbes odoriférantes: ce gibier étoit connu en Italie ſous le nom d'*oiſeau de Chypre.* Voyez BEC-FIGUE.

OISEAU DE COMBAT, ou LE COMBATTANT, en latin, *Avis pugnax*, vulgairement le *paon de mer*, pl. enl. 305, le mâle; 306, la femelle; ou la *groſſe-gorge*, ſur les côtes de Picardie. Les Suédois chez qui cet *oiſeau* de rivage eſt commun, le nomment *brusham.*

Digitized by Google

Ces oiſeaux qu'on a très-improprement appelés *paon de mer*, viennent du Nord ſur les côtes de France, dès la fin de Février, & n'y ſéjournent guere qu'un mois; il en paſſe un bien plus grand nombre ſur les côtes d'Angleterre où ils multiplient dans les marais de Lincoln : on ignore où ils ſe retirent pour paſſer l'hiver.

Ces oiſeaux ſont du même genre que les *chevaliers*, & ont la même maniere de vivre; ils ſont plus gros que le chevalier commun, mais moins haut montés : leur plumage eſt ſi peu conſtant, que quelque nombre qu'on raſſemble d'*oiſeaux de combat*, il ne s'en trouve pas deux qui n'offrent de l'un à l'autre des différences notables. Il ſuffit donc de dire que le brun, le gris, le roux ou le marron, le pourpré, le noir, le violet foncé & chatoyant le verdâtre, différemment diſtribués, ſont les couleurs les plus ordinaires du deſſus du corps, des ailes & de la queue; le ventre & le deſſous du corps ſont communément blancs : l'iris eſt couleur de noiſette; le bec & les pieds ſont gris. La femelle eſt plus petite que le mâle; elle n'a jamais les caroncules charnues autour de la baſe du bec, ſur le deſſus de la tête, ni les longues plumes au cou qui forment une eſpece de fraiſe ou de bouclier, & qui diſtinguent le mâle au printemps : la tête, la gorge & le deſſous du corps ſont blancs; le deſſus du corps eſt varié de plumes brunes & de plumes blanches : les ailes ſont brunes; le bec eſt rougeâtre, noir à ſon extrémité; les pieds ſont rougeâtres.

On prétend que les mâles ſont dans cette eſpece beaucoup plus nombreux que les femelles; qu'ils tiennent leur nom de leur paſſion belliqueuſe. Les combats qu'ils ſe livrent, ſont remarquables; ils marchent en bandes ou phalanges ſéparées, & ces corps de *combattans* s'avancent à la rencontre les uns des autres pour ſe diſputer les femelles qui ſe tiennent à part,

Digitized by Google

dont la vue & la voix excitent l'ardeur des mâles qui ſe diſputent le droit de jouir. Indépendamment de ces combats de bandes à bandes, il y a encore & même plus fréquemment, des combats particuliers; le duel s'engage & le combat ne ceſſe quelquefois que par la mort du vaincu. L'ardeur du tempérament qui au printemps ſe manifeſte dans ces oiſeaux, eſt une ſuite de leur organiſation interne: les teſticules ſont à proportion plus volumineux que dans aucune autre eſpece d'oiſeau; quand les mâles ſont épuiſés par l'acte de la reproduction, les caroncules charnues s'oblitterent & la fraiſe de longues plumes tombe. La chair de ces oiſeaux n'eſt pas fort recherchée pour ſon goût.

OISEAU DE CYTHERE. *Voyez à l'article* COLOMBE.

OISEAU DE DIEU. *Voyez l'article* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU-DIABLE, de *Labat*. Voyez DIABLE.

OISEAU DIURNE ou DE JOUR. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU-DUNETTE. C'eſt la *petite grive*.

OISEAU DU SOLEIL. Des Navigateurs Portugais ont donné cette belle épithete à l'*oiſeau de Paradis*.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU ERRATIQUE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOÏTREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOUDI.

OISEAU DES INDES. *Cteſias*, *Ariſtote*, *Elien*, *Pauſanias* & quelques autres, ont donné ce nom par excellence au *perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER. C'eſt l'*aigle*. Voyez *ce mot*.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au *papillon tête de mort* & à la *fréſaie*; Voyez *ces mots*.

OISEAU-MOUCHE. Nom donné à un genre d'*oi-*

Digitized by Google

ſeaux qui ſont en général les plus petits de tous. Indépendamment de leur petiteſſe, on les diſtingue des plus petits *colibris* & des plus petits *grimpereaux*, en ce qu'ils ont quatre doigts, trois devant, un derriere, tous ſéparés environ juſqu'à leur origine; les jambes couvertes de plumes juſqu'au talon; le bec effilé, droit, comprimé horizontalement & un peu renflé vers le bout; les pieds très-courts : les *grimpereaux*, au contraire, ont les pieds aſſez longs, & le bec arqué comme l'a le *colibri*.

La langue de l'*oiſeau-mouche*, de même que celle du *colibri*, eſt ſemblable à l'extérieur à un ver long & délié; cependant elle eſt formée de deux demi-cylindres creux, adhérens l'un à l'autre dans la plus grande partie de leur longueur, & qui peuvent ſe ſéparer ou ſe rapprocher à leur extrémité; c'eſt à peu près la même conformation de la trompe de pluſieurs inſectes : l'*oiſeau-mouche* & le *colibri* alongent & retirent à volonté leur langue; elle eſt mue par un mécaniſme ſemblable à celui qui a lieu pour la langue des *pics*, & qu'on ſait être ſuſceptible des mêmes mouvemens. *Sloane* a trouvé dans l'eſtomac des *colibris* & de l'*oiſeau-mouche* la liqueur miellée des fleurs, & l'on a toujours penſé que c'étoit là la nourriture de ces petits *oiſeaux* (*Melliſuga*). M. *Badier* prétend, au contraire, qu'ils ne vivent que de petits inſectes, parce qu'il en a trouvé dans l'eſtomac des *oiſeaux-mouches*; M. *Mauduyt* croit que ces inſectes avoient pu être entraînés avec le ſuc des fleurs : ces deux opinions demandent à être vérifiées.

Nous avons dit à l'*article* COLIBRI, que les *oiſeaux-mouches* & les *colibris* appartiennent au Nouveau Continent : ils y vivent entre les Tropiques, dans les contrées les plus chaudes; cependant on en trouve, ſur-tout des *oiſeaux-mouches*, dans des parties tempérées & même dans des climats froids, à la Caroline,

Digitized by Google

à la Louiſiane & juſqu'au Canada; mais ils n'y paſſent, dit M. *Mauduyt*, que quelques mois de la belle ſaiſon, & ces incurſions ſont particulieres à un petit nombre d'eſpeces, au lieu que les eſpeces ſont très-multipliées entre les Tropiques. Ces charmans oiſeaux, ſi remarquables par leur petiteſſe, le ſont auſſi par la beauté, l'éclat & la richeſſe de leur plumage : on diroit que la Nature a pris plaiſir à broyer la topaze, le rubis, le ſaphir & l'émeraude pour en peindre la robe de ces jolis oiſeaux, ſans que ces pierres perdiſſent rien de leur coloris, de leur brillant & de leur feu. Il ſemble auſſi que la Nature, pour les dédommager de leur petiteſſe, leur a prodigué ce ſouffle qui eſt le principe de la vie & de l'activité : elle s'eſt plu à en faire des êtres pétulans, toujours en mouvement, ne s'arrêtant dans leur courſe que quand la lumiere leur manque, & l'emportant en vivacité, en déſirs & en promptitude ſur tous les autres oiſeaux, comme ils leur cedent en grandeur : ils bourdonnent & volent inceſſamment autour des fleurs : le mouvement de leurs ailes eſt ſi rapide qu'ils paroiſſent immobiles; d'une fleur, ils s'élancent à une autre comme un trait; ſouvent ils arrachent & déchirent d'impatience celles qu'ils trouvent fanées; ils ſe pourſuivent avec acharnement les uns les autres, & il n'eſt pas rare de les voir s'attacher avec emportement contre des oiſeaux dix fois plus gros qu'eux. Ainſi l'impétuoſité des déſirs & la violence, ſont dans toute la Nature animée les compagnes de la vivacité, de l'activité & de la pétulance individuelles : ainſi ces dernieres qualités ſont en général l'apanage des plus petits animaux; & il n'eſt pas moins vrai que ce que nous nommons beauté, ſoit dans la forme, ſoit dans l'éclat des couleurs, appartient le plus ſouvent aux plus petits corps organiſés..... Cependant les *oiſeaux-mouches* & les *colibris*, ces enfans de la Nature, ſi favoriſés par elle,

Digitized by Google

parés de ſes plus riches couleurs, ſont abandonnés par elle au plus hideux & au plus dégoûtant de tous les inſectes; Mademoiſelle *Merian* dit que l'*araignée-crabe*, qui eſt d'une taille énorme, détruit beaucoup d'*oiſeaux-mouches* & de *colibris*: jetés à travers ſa toile dans l'impétuoſité du vol qui les emporte, ils y demeurent pris & ſervent de pâture à l'animal qui l'a tiſſue & qui boit leur ſang.... Donnons la liſte & le ſignalement des *oiſeaux-mouches*.

1.° L'*oiſeau-mouche* le plus petit, *pl. enl.* 276, *fig.* 1. Sa longueur totale eſt d'un pouce trois lignes, la queue & le bec en comprennent ſept lignes & demie; ſon envergure eſt de deux pouces quatre lignes: le plumage ſupérieur eſt d'un vert-doré à reflets rougeâtres, l'inférieur eſt d'un gris-blanc; les pennes ſont de couleur d'acier bleu & poli; le bec, les pieds & les ongles ſont noirâtres. On trouve ce petit oiſeau au Bréſil & aux Iſles Antilles; ſon nid eſt compoſé de coton très-fin, contenu en dehors par des fragmens de lichens, & communément attaché à une feuille d'oranger ou de citronnier; la ponte eſt de deux œufs, d'un gris-blanc, & de la groſſeur des graines de coriandre.

2.° L'*oiſeau-mouche à collier* de Surinam; c'eſt l'*oiſeau-mouche*, dit la *Jacobine* de Cayenne, *pl. enl.* 640, *fig.* 2; le *colibri au ventre blanc* d'*Edwards*. Le plumage ſupérieur du corps eſt d'un vert à reflets dorés, l'inférieur eſt d'un beau blanc; il y a ſur le bas du cou en arriere, un demi-collier de la même couleur: la tête, le cou, la gorge ſont d'un bleu mêlé d'un jaune d'or très-brillant; les pennes de l'aile, d'un brun-violet; les deux pennes intermédiaires de la queue ſont de la couleur du dos; les latérales ſont blanches; la queue eſt fourchue. Dans l'*oiſeau-mouche* de la Guiane, le bleu de la tête & du cou tire ſeulement ſur le violet.

3.° L'*oiſeau-mouche à cravate dorée* de Cayenne, ou la *cravate dorée*, pl. enl. 672, fig. 3; c'eſt l'*oiſeau-mou-*

Digitized by Google

che *à ventre blanc* ou *gris* de Cayenne, de M. *Briſſon*. Il eſt de la groſſeur de l'*oiſeau-mouche rubis-topaze* : le dos eſt brun, nué de quelques reflets dorés, & le ventre eſt blanc ou gris ſuivant le ſexe; le deſſus de la tête eſt d'un vert-doré, nué de reflets rougeâtres.

4.° L'*oiſeau-mouche à gorge dorée* ou *de topaze* du Bréſil, *Voyez* RUBIS-TOPAZE. L'*oiſeau-mouche à gorge rouge* de la Caroline, *Voyez* RUBIS. Le même du Bréſil, *Voyez* RUBIS-EMERAUDE. Celui à *gorge tachetée* de M. *Briſſon*, eſt très-grand; il a près de quatre pouces de longueur totale : tout ſon plumage eſt d'un vert-doré brillant, excepté ſous le corps où il eſt gris, cendré, blanc; les pennes ſont d'un brun-violet à reflets bronzés; le bec eſt noir en deſſus, blanc en deſſous : cet oiſeau ſe trouve à la Guiane. L'*oiſeau-mouche à gorge verte* de Cayenne, *Voyez* EMERAUDE-AMÉTHYSTE.

5.° L'*oiſeau - mouche à larges tuyaux* de Cayenne, *pl. enl.* 672, *fig.* 2. Il eſt très-rare; ſa longueur totale eſt de quatre pouces huit lignes : tout le plumage ſupérieur eſt d'un vert-doré ſombre, l'inférieur eſt d'un gris de cendre : les pennes latérales de la queue ſont terminées de blanc; les grandes pennes des ailes ont leur tuyau noir, large, épais, aplati, courbé dans ſon milieu & relevé enſuite en forme de coutelas; les barbes qui accompagnent ces ſinguliers tuyaux ſont courtes & noirâtres.

6.° L'*oiſeau - mouche à longue queue fourchue* de Cayenne, de M. *Briſſon*. C'eſt peut-être le plus grand des *oiſeaux-mouches* : ſa longueur totale eſt de ſix pouces : la tête & le cou ſont d'un beau bleu-violet, nué de vert-doré; le plumage du corps eſt d'un vert-doré brillant; les plumes qui entourent l'anus ſont blanches; le deſſous de la queue & les ailes ſont d'un bleu-violet d'acier poli; les plumes latérales de la queue excedent de deux pouces les deux intermédiaires.

Digitized by Google

L'*oiſeau-mouche à longue queue noire & fourchue, & à tête noire* de la Jamaïque, de M. *Briſſon*, eſt le *colibri à tête noire & longue queue* d'*Edwards:* le plumage ſupérieur eſt d'un vert-brun-doré, mais noir ſur la tête; l'inférieur eſt d'un vert glacé de bleu: le bord de l'aile eſt blanc; les deux pennes les plus extérieures de la queue ſont les plus longues: le bec eſt jaune, noir à ſa pointe. On trouve encore à la Jamaïque, un autre *oiſeau-mouche à queue longue & fourchue*; c'eſt le *colibri vert à longue queue* d'*Edwards:* toutes ſes plumes brillent de reflets verts, dorés & bleus.

7.° L'*oiſeau-mouche à oreilles;* c'eſt le *grand oiſeau-mouche* de Cayenne, de M. *Briſſon*. Il n'eſt pas rare; ſa longueur totale eſt de quatre pouces ſept lignes: le plumage ſupérieur eſt d'un vert-doré très-éclatant, l'inférieur eſt d'un blanc pur: le mâle a ſous chaque œil un trait d'un noir-velouté, & ſur le méat auditif une ſorte de panache compoſé de longues & larges plumes ſerrées, d'un vert-doré en avant, & d'un violet éclatant en arriere; les pennes des ailes ſont noires; celles du milieu de la queue, d'un noir-bleu foncé; les latérales, blanches; les jambes, couvertes de plumes brunes.

8.° L'*oiſeau-mouche à poitrine bleue* de Surinam, de M. *Briſſon;* c'eſt le *colibri bleu & vert* d'*Edwards*. Voyez ÉMERAUDE-AMÉTHYSTE.

9.° L'*oiſeau-mouche* (petit) *à queue fourchue* de Cayenne, *pl. enl.* 672, *fig.* 1. C'eſt un des plus petits & des plus jolis *oiſeaux-mouches;* il eſt aſſez rare: ſa gorge & ſon cou ont la couleur & le brillant du plus bel améthyſte, ce qui lui a fait donner ce ſurnom; le plumage ſupérieur eſt d'un vert-doré aſſez brillant, l'inférieur eſt d'un gris-blanc; les côtés ſont bruns.

10.° L'*oiſeau-mouche à queue fourchue* du Bréſil, de M. *Briſſon:* il paroît que c'eſt une grande eſpece dans celle appelée *orvert*. Voyez *ce mot*.

11.°

Digitized by Google

11.° L'*oiſeau-mouche à raquettes*. On le trouve à Cayenne ; ſa longueur totale eſt de deux pouces & demi : le plumage du corps eſt d'un vert-doré ; la gorge & le cou ſont d'un vert d'émeraude ; l'anus eſt entouré de plumes blanches ; les pennes ſont noirâtres avec quelques reflets dorés ; les deux pennes du milieu de la queue excedent les latérales de dix lignes, & n'ont qu'à leur extrémité des barbes qui ſont diſpoſées de maniere qu'elles forment une ſorte de palette arrondie, & d'un noir foiblement nué de vert & de doré : le bec eſt noir ; les pieds ſont bruns.

12.° L'*oiſeau mouche* de Cayenne, de M. *Briſſon* ; c'eſt le mâle du *vert-doré*, Voyez *ce mot*. L'*oiſeau-mouche* de Saint-Domingue du même Auteur, eſt la femelle du précédent.

13.° L'*oiſeau-mouche* dit le *huppe-col* de Cayenne. *Voyez* HUPPE-COL.

14.° L'*oiſeau-mouche huppé* de Cayenne, *pl. enl.* 227, *fig.* 1 ; c'eſt le *colibri huppé* d'Edwards ; le *colibri feuillé*, Journ. d'Obſerv. ; le *petit colibri* du Pere *du Tertre*. Ce petit oiſeau ne nous vient que des Antilles ; ſa longueur totale eſt de trois pouces : le devant de ſa tête offre une huppe plus élevée dans ſon milieu que ſur les côtés, & qui s'étend en diminuant graduellement, juſqu'à la moitié de la longueur de ſon bec ; cette huppe étagée eſt d'un vert-doré, très-brillant & chatoyant : le plumage ſupérieur eſt d'un vert ſombre, mais avec des reflets de cuivre de roſette ; l'inférieur eſt cendré-brunâtre, mais verdâtre ſur les côtés ; les pennes ſont d'un noir-violet, avec quelques reflets dorés. L'*oiſeau-mouche huppé à gorge topaze* de Cayenne, eſt le *rubis-topaze*.

15.° L'*oiſeau-mouche pourpré* ; c'eſt l'*oiſeau-mouche* de Surinam, de M. Briſſon ; le *petit colibri brun* d'Edwards. Cet *oiſeau-mouche* n'a aucun trait de vert-doré qui eſt la couleur dominante de tous les *oi-*

Digitized by Google

ſeaux-mouches connus ; le plumage ſupérieur eſt d'un brun-jaunâtre, l'inférieur eſt d'un rouge-bai clair, mais tacheté de noir ſur la poitrine ; les pennes des ailes & de la queue ſont d'un brun tirant ſur le violet comme dans le plus grand nombre des *oiſeaux-mouches*.

16.° L'*oiſeau-mouche violet à queue fourchue* de la Jamaïque ; on le trouve auſſi à Cayenne & au Bréſil : tout ſon plumage eſt d'un bleu-violet, éclatant, mais changeant en vert-doré ſur la tête, ſur le cou, au bas du dos & ſur la queue ; le deſſous de la queue eſt varié de blanc & de noir ; les pennes des ailes & de la queue ſont noires.

OISEAU DE NAZARE. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiſeau trouvé dans l'Iſle de Nazare, entre l'Iſle de Bourbon & de Madagaſcar ; *Cauche* l'a anciennement vu dans l'Iſle Maurice, aujourd'hui l'Iſle de France. Cet oiſeau a du rapport avec le *dronte* & le *ſolitaire*, mais il en differe par pluſieurs caracteres. M. *de Buffon* dit que l'*oiſeau de Nazare* eſt plus gros qu'un cygne : au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'eſt pas abſolument ſans plumes ; car il en a de noires aux ailes, & de friſées ſur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue : il a le bec gros, recourbé un peu par deſſous ; les jambes hautes, couvertes d'écailles ; trois doigts à chaque pied : il a le cri de l'oiſon, & ſa chair eſt médiocrement bonne. On prétend que la femelle ne pond qu'un œuf, que cet œuf eſt blanc & aſſez gros, & qu'elle le dépoſe à terre ſur de petits tas d'herbes & de feuilles qu'elle a formés. L'eſpece de l'*oiſeau de Nazare* doit donc être fort rare ; auſſi n'en trouve-t-on plus, & peut-être a-t-elle diſparu, ou a-t-elle été détruite par la facilité que les premiers Marins qui ont ſéjourné dans l'Iſle avoient de ſurprendre ces oiſeaux ; on ne pourroit guere eſpérer d'en rencontrer aujourd'hui que dans quelque

Digitized by Google

Isle des mêmes mers, qu'on pourroit découvrir & trouver également sans habitans. *Voyez les articles* DRONTE & SOLITAIRE.

Il faut observer que le *dronte*, l'*oiseau de Nazare* & le *solitaire* appartiennent au même climat; qu'ils n'ont été trouvés que dans les Isles, & n'ont point été apperçus dans le Continent; qu'ils se ressemblent par la grosseur, par l'impuissance de voler, par la forme des ailes, de la queue & du corps entier; & on leur a trouvé à tous trois une ou deux pierres dans le gésier. Le plumage du *dronte* se rapproche de celui du *solitaire* pour la couleur, & de celui de l'*oiseau de Nazare* pour la qualité de la plume qui n'est que du duvet; ces deux derniers oiseaux se rapprochent encore en ce qu'ils ne pondent qu'un œuf; mais le *dronte* & le *solitaire* ont quatre doigts, & l'*oiseau de Nazare* n'en a que trois; le *solitaire* a sur les cuisses de véritables plumes, & les deux autres n'ont que du duvet; le *dronte* a les plumes qui bordent la base du bec disposées en maniere de capuchon, & les yeux dans le bec. *Leguat* dit que le *solitaire* est sans crête & sans huppe. La chair du *solitaire* est excellente, celle de *l'oiseau de Nazare* médiocre, & celle du *dronte* mauvaise: ces trois oiseaux sont-ils autant d'especes distinctes? M. *de Buffon*, qui a comparé avec soin les descriptions de ces trois oiseaux, ne prend point de parti & ne résout point le problême; il engage au contraire les Voyageurs à observer de nouveau ces oiseaux, à en faire une description exacte, & il leur trace le plan des observations qu'ils auroient à faire.

OISEAU DE NERTE. C'est la *litorne*. Voyez *à l'article* GRIVE.

OISEAU NOCTURNE ou *de nuit*. Voyez à l'*article* OISEAU.

OISEAU PALMIPEDE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODE, *Manucos*

Digitized by Google

diata aut Avis paradiſæa. Genre d'oiſeau qui comprend pluſieurs eſpeces ; leur caractere eſt d'avoir quatre doigts dénués de membranes, trois devant, un derriere, tous ſéparés environ juſqu'à l'origine ; les jambes couvertes de plumes juſqu'au talon ; le bec en cône alongé, droit, très-pointu & un peu comprimé par les côtés.

Pluſieurs de ces oiſeaux ont deux plumes au-deſſus de la queue plus longues que tout l'oiſeau, & qui n'ont de barbes qu'à leur origine & à leur bout. L'eſpece appelée *ſifilet* a trois longs brins qui accompagnent chaque côté de la tête. L'eſpece appelée *le ſuperbe* a de chaque côté une touffe de plumes, qui lui forme comme une ſeconde aile.

Ces oiſeaux ſi recherchés des Européens curieux, ſont nommés, dit *Aldrovande*, par les habitans des Iſles Moluques, *manucodiatæ*, c'eſt-à-dire *oiſeaux de Dieu*, parce qu'on prétend ignorer leur origine. Il n'y a pas d'animal ſur lequel on ait débité autant de fables que ſur l'*oiſeau de Paradis ;* on a dit qu'il n'avoit point de pieds, qu'il voloit continuellement pendant le jour, qu'il s'accouploit en volant, qu'il ſe ſuſpendoit par les filets de ſa queue pour ſe repoſer, qu'il ne ſe nourriſſoit que de roſée, qu'il n'avoit point de viſceres : laiſſons ces contes abſurdes. M. *Sonnerat* nous a appris que ces magnifiques oiſeaux ne ſe trouvent qu'à la Nouvelle Guinée, qu'ils en ſont tranſportés aux Moluques d'où on les croyoit originaires, parce que c'eſt de ces Iſles qu'on nous les envoie ordinairement. M. *Mauduyt* obſerve qu'on ne peut guere ſe faire une juſte idée de ces oiſeaux, parce qu'on ne pénetre point ſur les terres qui les nourriſſent, & qu'on n'en reçoit que des peaux mutilées par les peuples groſſiers qui habitent ces régions. Les peaux que ces hommes ſauvages mettent dans le commerce, ſont enfilées d'un roſeau qui les alonge outre meſure ; les pieds ſont preſque toujours

Digitized by Google

arrachés & les ailes ſont le plus ſouvent coupées, au-moins en partie; la cauſe de cet uſage eſt que ces belles peaux ſervent d'aigrette & d'ornement de coiffure à ceux qui les préparent, & que les ailes & les pieds ne leur paroiſſent qu'embarraſſans.

Suivant M. *Maudüyt* on peut évaluer la groſſeur » réelle de l'*oiſeau de Paradis* proprement dit, *pl. enl.* » 254, à celle du geai; les plumes qui couvrent » la tête, la gorge & le cou, ſont courtes, ſer- » rées & roides; celles qui entourent la baſe du » bec ſont d'un noir de velours, changeant en vert » foncé; le deſſus de la tête & le derriere du cou » ſont d'un jaune pâle; les joues & la gorge ſont d'un » noir de velours; le devant du cou eſt d'un vert- » doré changeant, à reflets métalliques; tout le reſte » du plumage eſt d'un marron clair, excepté la poitrine » & le haut du ventre qui ſont d'un marron- » pourpré & tirant ſur le noir dans certains indi- » vidus; il faut encore en excepter deux touffes de » plumes à barbes longues & déſunies, qui prennent » naiſſance, une de chaque côté, ſur les flancs, » au-deſſous des ailes, & dont la direction eſt en » arriere: ces plumes décompoſées ſont étagées, & » les plus longues excedent dix-huit pouces; celles » qui ſont plus courtes, placées ſous les autres, ſont » variées de quelques traits oblongs ſur un fond d'un » jaune-doré; les autres ſont d'un jaune-pâle, qui » s'affoiblit à meſure que la plume ſe prolonge: du » croupion au-deſſus de la queue, naiſſent deux filets » ou plumes longues d'environ deux pieds neuf pou- » ces; elles ſont garnies depuis leur origine juſqu'à » quatre pouces environ de barbes d'un marron clair: » de cette diſtance à trois pouces de l'extrémité, les » tiges paroiſſent nues & d'un brun qui ſe fonce » de plus en plus en approchant du bout; mais en » obſervant de très-près ces mêmes parties de tiges, » on voit qu'elles ſont garnies de chaque côté de

Digitized by Google

» barbes très-courtes, & qui ſemblent avoir été cou-
» pées; enfin elles ſe terminent par un épanouiſſe-
» ment qui eſt de forme ovale, compoſé de barbes
» d'un noir changeant en vert foncé : les pieds &
» les ongles ſont bruns & fort gros relativement à
» leur longueur; le bec eſt d'un jaune-verdâtre »...., il eſt long d'un pouce & demi; la jambe a environ deux pouces de longueur; le doigt & l'ongle du milieu ont enſemble un pouce huit lignes : la tête & les yeux paroiſſent petits en proportion du corps.

On diſtingue la femelle par les deux filets de la queue qui ſont beaucoup moins longs que dans le mâle. Les peaux d'*oiſeaux de paradis* ſont fort recherchées aux Indes & en Perſe (on les y appelle *burang-haru*), où les longues plumes qui naiſſent de deſſous les ailes ſervent à faire des aigrettes d'un très-grand prix. *Otton Heilbigius* dit que ces oiſeaux ſe nourriſſent de baies; ſelon *Linnæus*, les papillons qu'ils prennent en volant, & quelquefois de petits oiſeaux, leur ſervent d'aliment; *Tavernier* prétend qu'ils ſont friands de noix muſcades. M. *Mauduyt* croit que le ſentiment de *Linnæus* paroît le mieux fondé, parce qu'il répond à la facilité que les *oiſeaux de paradis* ont de chaſſer en volant, (ce qui les avoit fait appeler improprement, *hirondelle de Ternate*), & à la conformation des pieds & du bec. Les oiſeaux de ce genre qui ſous ces derniers points de vue ſe rapprochent des corneilles plus que de toute autre eſpece, pourroient bien avoir également du goût pour certains fruits & pour la chair.

L'*oiſeau de paradis* (petit), vulgairement *roi des oiſeaux de paradis* ou *manucode*, pl. enl. 406, en latin, *Manucodiata rex; Rex avium paradiſæarum*. M. *Sonnerat* (*Voyage à la Nouv. Guinée.*) dit qu'il approche de la groſſeur du merle; ſes ailes pliées dépaſſent la queue de plus d'un pouce; il a la tête, la gorge, le cou, le deſſus du corps & des ailes d'un rouge

Digitized by Google

éclatant, avec le brillant & le moëlleux de la soie, une large plaque transversale d'un vert d'émeraude sur le haut de la poitrine; le milieu du ventre blanc, & sur les côtés de longues plumes grises à leur origine, & dans les deux tiers de leur longueur terminées par une plaque brillante & d'un vert d'émeraude: le dessus de la queue est d'un rouge plus foible que sur le dos; elle est d'un brun clair & rougeâtre en dessous, ainsi que les ailes: de son milieu en dessus naissent & s'étendent deux fois au-delà de la queue proprement dite, deux brins ou filets semblables à un fort crin, brunâtres à leur origine; ils ont quelques barbes rares, courtes & roussâtres, mais ils sont absolument dégarnis dans leur longueur; ils se terminent par un épanouissement que forment des barbes assez longues & fort serrées, qui accompagnent le bout du filet de chaque côté: cet épanouissement n'est pas droit, mais contourné sur lui-même en dedans & du côté du corps; il forme une volute & demie avec un point vide au milieu; cette volute dont le diametre passe deux lignes, est en dessus d'un vert d'émeraude, & brunâtre en dessous: l'iris, le bec & les pieds sont jaunes.

L'*oiseau de paradis à gorge d'or ou dorée; manucode à six filets*, Voyez SIFILET.

L'*oiseau de paradis à gorge violette*; c'est le *manucode noir* de la Nouvelle Guinée, surnommé le *superbe*, pl. enl. 632. M. *Sonnerat* dit qu'il est un peu plus gros qu'un merle; le bec est noir; les pieds sont bruns; il a sur la racine du bec une huppe noire, peu élevée, composée de plumes fines; tout le plumage supérieur est d'un vert-doré, & a le brillant & le moëlleux de la soie; ces plumes sont couchées & arrangées de maniere à imiter les écailles des poissons: les ailes sont d'un noir mat, & la queue d'un noir velouté, légérement nué de bleu; la gorge est d'un violet changeant; le ventre, d'un vert brillant:

Digitized by Google

en deſſous de chaque aile naît une touffe de plumes longues, noires, douces au toucher comme le velours; leur direction eſt de haut en bas, & elles ſont d'une longueur égale à celle des pennes de l'aile.

L'*oiſeau de paradis couleur d'or* d'Edwards. *Voyez* ROLLIER DE PARADIS.

L'*oiſeau de paradis* de la Nouvelle Guinée, ſurnommé *le magnifique*, pl. enl. 631; c'eſt le *manucode à bouquets*: il eſt moins gros que notre merle & d'une taille plus alongée. M. *Sonnerat* dit qu'il a le deſſus de la tête d'un rouge-mordoré, la gorge d'un brun-noirâtre, le deſſus du cou garni de longues plumes, ſur-tout le bas, effilées, étroites, d'un jaune-paille, avec l'éclat & le poli de l'or; le dos mordoré, le devant du cou & le ventre d'un vert-bleuâtre, avec le luſtre & le moëlleux de la ſoie: les petites couvertures des ailes d'un noir-brunâtre, mêlé de jaune; les pennes ſont d'un jaune d'orpin; le croupion & la queue, brunâtres: du milieu de la queue naiſſent deux filets de couleur verdâtre, ils ſont d'un tiers plus longs que le corps entier de l'oiſeau; ils ont l'éclat métallique & ſont garnis du côté extérieur ſeulement de barbes fines & ſi courtes, qu'on a de la peine à les diſtinguer; M. *Mauduyt* dit que ces deux filets en ſe prolongeant, ſe courbent de l'intérieur au dehors, & que l'oiſeau peut à ſa volonté redreſſer les différentes plumes du cou, & former de celles qui ſont au haut du cou une aigrette de chaque côté au bas de la tête, & des longues plumes qui ſont au bas du cou, un panache aſſez ſemblable à celui du *faiſan doré* de la Chine.

L'*oiſeau de paradis vert*; Voyez CALIBÉ.

OISEAU DE PASSAGE. *Voyez* à l'*article* OISEAU.

OISEAU PÊCHEUR. *Voyez* LOWA.

OISEAU PEINT, *Avis picta*. C'eſt la *pintade*. Voyez *ce mot*.

OISEAU DE PÉNÉLOPE. *Voyez* MILLOUIN.

Digitized by Google

OISEAU DE PLUIE. C'eſt le *coucou* dit *le vieillard*; Voyez à la ſuite de l'*article* COUCOU. L'*oiſeau de pluie* des Anciens paroît être le *pic-vert*.

OISEAU POURPRÉ. C'eſt le *porphyrion* ou la *poule ſultane*.

OISEAU POURPRÉ *à bec de grimpereau*. C'eſt le *grimpereau pourpré* de Virginie, de M. *Briſſon*. *Seba* eſt le premier qui en ait parlé : il eſt plus gros que le bec-figue ; tout ſon plumage eſt d'une couleur pourprée uniforme.

OISEAU PRÉDICATEUR. Nom que des Voyageurs ont donné au *toucan*. Voyez *ce mot*.

OISEAU DE PROIE. La Nature a réparti ſes dons, & rien n'eſt arbitraire dans ſa marche : parmi les *oiſeaux*, les uns ont en partage la gaieté du caractere, comme les *fauvettes* ; les graces du chant, comme le *roſſignol* ; d'autres la beauté du plumage, la vivacité des couleurs, comme les *colibris*. Le triſte *oiſeau de proie* n'a ni chant, ni parure : tyran des airs qu'il dévaſte, ſombre & barbare ennemi d'un peuple ſouvent auſſi gai qu'innocent, & qu'il détruit, la Nature en le formant, ſemble l'avoir puni du genre de vie auquel elle le deſtinoit. Les *oiſeaux de proie* ſont ceux qui vivent de ſubſtances animales, d'oiſeaux, de quadrupedes, de poiſſons ; il faut aux uns une proie vivante ; d'autres, tels que les *vautours*, ne font curée que de chair morte. On donne encore à ces *oiſeaux* le nom d'*oiſeaux carnaſſiers*, ou d'*oiſeaux de rapine*. Voyez *à l'article* OISEAU.

OISEAU DE RAPINE. *Voyez* OISEAU DE PROIE.

OISEAU-RHINOCEROS. *Voyez* CALAO.

OISEAU DE RIVAGE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE RIZ. *Voyez* PADDA. *Catesby* a donné le nom d'*oiſeau de riz* à l'*ortolan* de la Caroline, parce qu'il ſe nourrit particuliérement de *riz* ; cet oiſeau voyage beaucoup & par bandes nombreuſes ; c'eſt l'*agripenne* de M. *Montbelliard*.

Digitized by Google

OISEAU ROUGE *à bec de grimpereau.* C'eſt le *grimpereau rouge du Mexique* de M. *Briſſon*: il eſt un peu plus gros que le nôtre : le deſſus de la tête eſt d'un rouge clair & brillant ; la gorge & le devant du cou ſont verts ; le reſte de tout le plumage eſt d'un rouge foncé, mais les pennes des ailes & de la queue ſont terminées de bleuâtre ; les jambes ſont cendrées ; le bec, les pieds & les ongles, jaunâtres.

OISEAU RIEUR. *Voyez* QUAPACTOL.

OISEAU ROYAL, *pl. enl.* 265. C'eſt la *grue panachée* d'Afrique, d'*Edwards*. M. *Mauduyt* obſerve que l'*oiſeau royal* habite l'Afrique, qu'il a beaucoup de traits de reſſemblance avec la *grue*, mais qu'il en differe par la forme du bec & par une longue aigrette qu'il porte ſur le ſommet de la tête. Les *grues*, dit l'Ornithologiſte cité, ont le bec gros, long, pointu & liſſe ; celui de l'*oiſeau royal* eſt court, droit & conique vers le bout ; l'occiput ou le derriere de ſa tête eſt orné d'une huppe ou aigrette ; c'eſt, ſuivant l'expreſſion de M. *de Buffon*, une houppe épaiſſe, très-épanouie, & compoſée de brins touffus, roides, dont les plus longs ont juſqu'à quatre pouces, de couleur iſabelle, aplatis & filés en ſpirale ; chaque brin dans ſa longueur eſt hériſſé de petits filets à pointe noire & terminée par un petit pinceau de même couleur. La plupart des Auteurs croient que l'*oiſeau royal* eſt le même que la *grue des Iſles Baléares*, *Grus Balearica*, dont *Pline* a fait mention (les Iſles Baléariques des Anciens ſont celles de *Majorque* & de *Minorque*), & cette *grue des Iſles Baléares* n'eſt peut-être que le *bihoreau*.

L'*oiſeau royal*, dit M. *Mauduyt*, eſt beaucoup moins gros que la grue & l'eſt un peu plus que le héron : ſa longueur, du bout du bec à celui de la queue, eſt de deux pieds neuf pouces ; l'envergure eſt de cinq pieds & demi : le devant & une partie du ſommet de la tête ſont garnis de plumes courtes,

Digitized by Google

douces au toucher, d'un noir de velours; elles s'étendent de chaque côté en descendant, & elles forment derriere chaque joue une bande étroite qui gagne jusque sous la gorge; les joues sont nues, couvertes d'une peau blanche nuée d'un rouge vif à sa partie inférieure: nous avons donné la description de l'aigrette ou huppe située à l'occiput: le dessous de la gorge est dégarni de plumes & couvert d'une peau rouge; le reste du plumage est d'un brun-bleuâtre dans le mâle, & tirant sur le verdâtre dans la femelle; cependant les couvertures du dessus & du dessous des ailes sont blanches, excepté les plus voisines du corps qui sont roussâtres, & quelques-unes des plus éloignées qui sont noirâtres ainsi que les pennes & la queue; en sorte que le dessus de l'aile est marqué d'une large plaque de roux-marron, & d'une autre d'un beau blanc: les plumes du cou sont longues, étroites, pointues, & les plus basses sont pendantes au devant de la poitrine: l'iris est d'un gris-blanc; le bec est brunâtre: les pieds, le bas des cuisses & des jambes sont d'un cendré-noirâtre.

Cet oiseau propre à l'Afrique, habite plus particuliérement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida & du Cap-Vert; il fréquente les bords des rivieres pour y prendre du poisson dont il se nourrit; mais il entre aussi dans l'intérieur des terres pour y pâturer & y chercher des grains. Ces oiseaux passent pour être doux & paisibles, & l'on assure qu'à demi-domestiques au Cap-Vert, ils viennent manger du grain dans les basse-cours avec les volailles: ils sont prompts & légers à la course, & leur vol est élevé & soutenu: ils perchent & passent la nuit sur les arbres en plein air. On a vu plusieurs fois l'*oiseau royal* dans différentes Ménageries: (ce nom lui a été donné par ceux qui sous *Louis XIV* en apporterent à la Ménagerie de Versailles). On a remarqué qu'il aime à se baigner;

Digitized by Google

que dans l'état de repos, il ſe tient ſur un pied; le cou plié; mais il l'alonge, le redreſſe & porte la tête haute en marchant; il a le pas grave & meſuré; quelquefois il s'exerce à la courſe, & alors il plie à demi les jambes, baiſſe le corps en avant, & déploie à moitié ſes ailes dont il ſe ſouleve; il vient au-devant des perſonnes qui ſe promenent dans le lieu où il eſt enfermé, & ſi c'eſt dans un jardin, il les ſuit à la promenade; il paroît aimer qu'on s'occupe de lui, quelquefois il agace à coups de bec.

OISEAU SAINT-MARTIN. *Voyez à l'article* JEAN LE BLANC.

OISEAU DE SAINT-PIERRE. Nom donné par quelques-uns au *pétrel*. Voyez *ce mot*.

OISEAU DE SAUGE. *Voyez* FAUVETTE DES ROSEAUX.

OISEAUX SÉDENTAIRES. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU SILENCIEUX. C'eſt le *tangara* de la Guiane, *pl. enl.* 742: ce *tangara* eſt aſſez rare à Cayenne; il ne quitte pas l'intérieur des grands bois; il eſt ſouvent à terre, & ne vole point en bandes comme les autres *tangaras;* l'on prétend que jamais on ne lui a entendu pouſſer aucun cri. L'*oiſeau ſilencieux* eſt de la groſſeur de notre moineau vulgaire; il a la tête d'un bleu-noir, avec un trait blanc au-deſſus de chaque œil; le plumage eſt blanc à la gorge, au devant du cou; au bas un demi-collier noir-bleuâtre: la poitrine & le milieu du ventre ſont blanchâtres; le reſte du deſſous du corps eſt d'un gris clair, nué de bleuâtre; le deſſus du corps eſt d'un vert d'olive foncé; le bord des ailes, jaune.

OISEAU SORCIER, ou OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, ou OISEAU SINISTRE. C'eſt la *fréſaie*.

OISEAU DE TEMPÊTE. C'eſt le *pétrel* de M. *Briſſon;* le *pétrel* ou l'*oiſeau de tempête* des *pl.*

Digitized by Google

enl. 993, *Procellaria avis ; Plautus minimus procellarius.* M. *Mauduyt* obſerve que l'*oiſeau de tempête* « eſt le plus petit des oiſeaux palmipedes connus, qu'il n'eſt pas plus gros qu'une alouette, que ſa longueur n'eſt pas tout-à-fait de ſix pouces ; ſon envergure eſt au moins d'un pied, & ſes ailes pliées dépaſſent la queue d'un demi-pouce : le plumage ſupérieur du corps eſt noirâtre, l'inférieur & le devant de la tête ſont d'un cendré-brun ; les couvertures du deſſus de la queue ſont blanches & terminées de noirâtre ; les pennes des ailes & de la queue, noirâtres ; les quatre plus extérieures de chaque côté ſont cependant blanchâtres à leur origine ; le bec, la partie nue des cuiſſes, les pieds, les doigts, leurs membranes & les ongles ſont noirs. »

Cet oiſeau, malgré ſa petiteſſe, pourſuit M. *Mauduyt*, affronte, comme les autres *pétrels*, la rigueur des mers glacées, & s'y avance aux plus grandes hauteurs ; mais ſoit inſtinct qui l'avertit de ſon peu de force, ſoit ſenſations plus fines que celles des autres oiſeaux du même genre, il eſt le premier à prévoir les tempêtes & à chercher un abri contre leur violence ; c'eſt cet avantage qui lui a fait donner le nom d'*oiſeau de tempête*. Lorſque les Nautonniers, ſur-tout ceux de Danemarck, qui ſont très-habitués au phénomene que préſentent ces animaux indicateurs ; lors, dis-je, que les Marins voient, la mer étant calme, ces oiſeaux ſe réunir, voler en troupes dans le ſillage du vaiſſeau, ſous ſon abri, ils ſe regardent comme aſſurés d'être bientôt expoſés à un gros temps, qui ne tarde jamais en effet à ſuccéder à l'apparition des petits *pétrels*.

M. *Forſter* dit qu'on trouve également ces *pétrels* dans les mers du Nord & dans celles du Sud, & preſque ſous toutes les latitudes. Leur vol eſt d'une ſinguliere vîteſſe ; en quittant la mer, ils ſont à perte de vue en un inſtant, & traverſent bientôt tout

Digitized by Google

l'horizon visible, pour chercher un asile qui puisse les mettre à l'abri de la tempête qui s'avance dans l'air; ils se reposent sur les vagues courroucées & au milieu des flots agités; ils courent entre deux lames à fleur d'eau, & frappent les flots de leurs pieds palmés en se balançant les ailes demi-ouvertes. Le poisson paroît être leur nourriture.

On trouve au Kamtschatka un *oiseau de tempête*, dont la pointe des ailes est blanche. On prétend qu'on en voit un en Italie, qui a le plumage à reflets bleus, violets & pourprés. M. *Linnæus* parle d'un petit *pétrel* de Suede, qui a des mouchetures blanchâtres aux couvertures des ailes. M. *Mauduyt* dit que ce sont sans doute de légeres variétés dans la même espece. MM. *Cook* & *Forster* parlent d'une espece qui differe par l'habitude de plonger, quoiqu'elle ressemble d'ailleurs à l'*oiseau de tempête*.

OISEAU DES TERRES NEUVES. *Belon* donne ce nom au *toucan vert* du Brésil.

OISEAU TESTACÉE. Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des *Moules*: on l'appelle aussi l'*hirondelle* ou la *mouchette*, à cause de la figure. M. *Adanson* la met dans le genre du *Jambonneau*. Voyez ces *mots*.

OISEAU TOUT-BEC. C'est un des noms que les Voyageurs ont donné aux *toucans*. Voyez *ce mot*.

OISEAU TROMPETTE ou AGAMI. *Voyez* TROMPETTE (oiseau). Le *calao d'Afrique*, de M. *Brisson*, s'appelle *trompette de Brac*, ou *oiseau trompette* des *Relat. de l'Afr. Occid.* par le P. *Labat*.

OISON. C'est le petit d'une *oie*. Voyez ce *mot*.

OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Egypte, & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *foreette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *squinanti*, dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *squinanti* avec le *squ-*

Digitized by Google

nante ou *jonc odorant*, qui eſt une eſpece de gramen. *Voyez* SCHÉNANTE.

OLIBAN ou ENCENS, *Olibanum aut Thus*. Subſtance réſineuſe, ſeche, dure, d'un jaune-blanchâtre, à peine demi-tranſparente, en larmes groſſes comme des noiſettes, arrondies & oblongues, farineuſes en dehors, brillantes en dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très-aromatique, & s'éteignant difficilement; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens ſont accouplées & reſſemblent à des teſticules ou à des mamelles; c'eſt de là qu'eſt venue la diſtinction ridicule d'*encens* mâle & d'*encens* femelle. On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui ſe ſont formées par le frottement des morceaux; & l'on donne le nom de *ſuie d'encens* à cette *manne* brûlée de la maniere dont on brûle l'arcançon ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'*encens* a été connu dans tous les temps, de preſque toutes les nations; & ſon uſage a été très-fréquent & très-célebre dans les ſacrifices; car autrefois on les faiſoit avec de l'*encens*. On s'en ſervoit, comme l'on s'en ſert à préſent, pour parfumer les temples d'une odeur agréable. Cette coutume a paſſé chez toutes les nations & dans toutes les religions pour le culte divin.

On prétend que cette réſine eſt tirée par inciſion d'un petit arbre, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du lentiſque, & qui croît abondamment dans la Terre-Sainte, & dans la partie de l'Arabie appelée *Saba*; on appelle cet arbre, *Arbor thurifera*: d'autres diſent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent auſſi *Sabéens*, produit également cette réſine odoriférante, &c. On la trouve auſſi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne ſommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'*encens*; on

Digitized by Google

croit cependant que c'eſt un *genévrier* à fruit jaune, *Juniperus Lycia;* mais les Voyageurs s'accordent preſque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant obſervent des cérémonies ſuperſtitieuſes dans la maniere de recueillir cette réſine, laquelle eſt nommée *louan* par les Arabes.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit poſitivement dans le ſecond volume de l'*Afrique Françoiſe*, *p.* 149, que l'arbre ou arbriſſeau qui donne l'*encens*, eſt aſſez ſemblable au lentiſque: ſes branches ſont nombreuſes, aſſez déliées & flexibles; leur écorce eſt mince, fort adhérente & de couleur griſe: ſes feuilles ſont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires; mais les branches ſont terminées par une ſeule feuille; le pédicule qui la ſoutient eſt rouge & aſſez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quand on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuſe.

On recommande l'uſage interne de l'*oliban* pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, du flux de ventre, & pour le crachement de ſang: on emploie l'*encens* extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catarres & les vertiges; diſſous dans l'eſprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'*encens* pulvériſé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de ſuccès ſur les entorſes & foulures de nerfs, après avoir diſſipé l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'*oliban* l'écorce de l'*arbre de l'encens*, qui eſt aſtringente; on ne s'en ſert plus aujourd'hui: on la diſtribuoit dans le commerce ſous le nom de *narcaphte* ou *thymiama* ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce peuple s'en ſervoit ſouvent dans ſes temples; quelquefois auſſi c'étoit une maſſe ſeche, un peu réſineuſe,

Digitized by Google

réſineuſe, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du ſtorax liquide, tiré par décoction de l'écorce de l'arbre appelé *roſa mallos*.

Oliban ſignifie *huile du Liban*, ſelon *Lémery*, parce que cette réſine découle auſſi, dit-il, d'une eſpece d'arbre qui eſt au pied du Mont Liban. Tout l'*encens* du commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi des Indes ſous le nom d'*encens de Moka ;* ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce port de l'Arabie : cet *encens* eſt inférieur au précédent. On a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot*, à une autre réſine qui découle des pins dans différentes contrées de l'Europe. *Voyez au mot* PIN.

OLIET. C'eſt le *treſle ſauvage* jaune.

OLIVARES. Nom donné à un *tarin* obſervé par M. *Commerſon* aux environs de Buenos-Ayres, & que l'on trouve auſſi dans les parties du Détroit de Magellan couvertes de bois : le deſſus du corps eſt olivâtre ; le deſſous, citron ; la tête eſt noire (la femelle l'a brune) ; les pennes des ailes & de la queue ſont noirâtres, bordées de jaune clair ; il y a une raie jaune tranſverſale ſur les ailes : le bec & les pieds ſont cendrés : le chant de cet oiſeau eſt très-agréable.

OLIVE. C'eſt le *bruant de Saint-Domingue*, de M. *Briſſon ;* il n'eſt pas plus gros que le roitelet : ſa longueur totale eſt de trois pouces neuf lignes : tout le plumage ſupérieur eſt d'un vert d'olive ; la gorge, d'un jaune-orangé ; le devant du cou, noirâtre ; la poitrine & le ventre ſont d'un gris nué d'olivâtre ; il y a un peu de jaune au pli de l'aile : les pieds, les ongles & le bec ſont d'un gris-brun. La femelle a tout le plumage inférieur d'un gris-blanc, nué d'olivâtre.

L'*olive* de *Belon* eſt la *petite outarde*.

Digitized by Google

OLIVES. Nom que les Conchyliologiſtes donnent à un genre de coquillage marin, de la claſſe des *Univalves*, dont M. *d'Argenville* compoſe la onzieme famille de coquilles appelées *cylindres* ou *rouleaux*, où qu'il y joint, & que M. *Adanſon* met dans le genre des *Porcelaines*; Voyez *ces mots*. En général, les coquilles appelées *olives* ont l'échancrure qu'on obſerve près de la culaſſe de tous les rouleaux, ce qui forme une ſpirale intérieurement; mais on diſtingue toujours le genre de l'*olive* de celui du rouleau. Les plus groſſes *olives* ſont celles de Panama; elles ont depuis un juſqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles ſont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'eſpeces. On diſtingue: 1.° L'*olive verte* & *marbrée*. 2.° L'*olive de couleur d'agate* bariolée par le bas. 3.° Le *cylindre* nommé *porphyre*. 4.° L'*olive noire* ou *moreſque*. 5.° L'*olive jaune*. 6.° La *ſolitaire*. 7.° La *bariolée* & *faſciée* par le bas. 8.° L'*olive alphabet*. 9.° La *violette* de Panama. 10.° L'*olive blanche* marquée de lignes fauves. 11.° Celle dont le ſommet eſt couronné.. 12.° La *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes. 13.° La *blanche* marbrée de taches brunes. 14.° L'*olive en zigzags bruns* ſur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'*ourſin* foſſiles, appelées par les Naturaliſtes *pierres Judaïques*. Voyez *ce mot*.

OLIVET. Nom donné par M. *de Buffon* à un *tangara* de Cayenne, & dont tout le plumage eſt d'un vert d'olive, mais plus clair ſous le ventre: on diſtingue quelques reflets verdâtres ſur les ailes.

OLIVETTE. C'eſt le *pinſon de la Chine* de M. *Briſſon*: le plumage ſupérieur eſt d'un brun-olivâtre, l'inférieur eſt d'un roux mêlé de jaune, ſurtout au milieu du ventre; les ailes offrent du jaune, du noir & du blanc: la queue eſt un peu fourchue:

Digitized by Google

le bec, les pieds & les ongles ſont jaunâtres.

OLIVIER, *Olea*. On diſtingue le *ſauvage* & le *cultivé*; le premier, *Olea ſylveſtris, folio duro, ſubtùs incano*, C. B. Pin. 472; l'autre qui eſt le franc ou cultivé, *Olea ſativa*, C. B. Pin. 472; *Olea Europæa*, Linn. 11. L'*olivier* eſt un petit arbre fort utile, & la ſource de la richeſſe de quelques-unes de nos provinces Méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie & auſſi en Eſpagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, ſur-tout en eſpalier, mais ſeulement par curioſité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & ſeches.

On compte pluſieurs eſpeces d'*oliviers*, dont la plus grande partie ne ſont que des variétés: on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits ſont propres à être confits; les autres, parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fourniſſent une plus grande quantité de fruit. L'*olivier* à petits fruits ronds eſt celui qui donne les *olives* que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la picholini*, & que l'on ſert ſur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger: les ſecondes en groſſeur, ſe nomment *amelodes*; on les mange auſſi, & bien des perſonnes les aiment autant en ſalade que les *picholines*: enfin, les plus groſſes viennent d'Eſpagne & de Vérone, & ſont bonnes à tourner, c'eſt-à-dire, à être pelées; on s'en ſert en cuiſine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres *olives* dont les différences qui ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété des lieux, ou du nom de ceux qui ont inventé diverſes manieres de les préparer, ſeroient trop longues à rapporter.

L'*olivier franc* devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, ſuivant la nature du ſol. Il croît

Digitized by Google

assez volontiers dans toutes sortes de terrains; néanmoins les terres légeres & chaudes lui conviennent mieux : dans les terres substantielles les arbres sont plus beaux, plus gros, au lieu que dans les terres maigres le fruit est de meilleure qualité. Son écorce est assez lisse: les feuilles en général sont simples, lancéolées, entieres, non dentelées, unies, épaisses, dures, blanchâtres en dessous & opposées deux à deux sur les branches; elles ne tombent point l'hiver; il y en a de fort longues & d'autres très-courtes, suivant l'espece d'*olivier:* les fleurs de ces arbres sont de petits tuyaux très-courts, divisés par le bord en quatre parties ovales : aux fleurs succedent les *olives*, qui sont des fruits charnus, ovales, plus ou moins alongés, & plus ou moins gros, suivant les especes ; ils contiennent un noyau fort alongé, très-dur, qui renferme deux semences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les *oliviers* se multiplient aisément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a eu soin de les greffer. On greffe les especes d'*oliviers* qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruit, sur les especes médiocres & sur les mauvaises. Chaque espece d'*olivier* est désignée par des noms différens; ceux qui sont singuliérement estimés pour donner une huile fine, sont : le *cormeau*, ainsi nommé en Languedoc, parce que ses fruits ressemblent à ceux du cormier; l'*ampoullau*, dont les fruits sont gros & arrondis; & le *moureau*, espece d'*olivier* précoce à fruit rond: ces especes en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine quand elles sont dans un terrain favorable. En général on distingue dix-neuf sortes d'*oliviers :* savoir : 1.° L'*olivier sauvage*; il vient naturellement sur les montagnes, son fruit est très-petit & peu nombreux. 2°. L'*olivier* à petit fruit long; c'est l'*olive pi-*

Digitized by Google

choline. 3.° L'*olivier* à petit fruit rond ou l'*aglaudan* ou la *caïanne ;* il donne l'huile la plus fine. 4.° L'*olivier* à gros fruit long & à boſſes, ou la *laurine.* 5.° L'*olivier* à fruit de *corniau* ou de *cormeau.* 6.° L'*olivier ampoullau.* 7.° L'*olivier moureau.* 8.° L'*olivier d'Eſpagne* à très-gros fruit ; il eſt très-amer ; (*Olivæ maximæ, Hiſpanicæ*, C. B. Pin. 472). 9.° L'*olivier de Luques ;* ſon fruit eſt odorant. 10.° L'*olivier ſauvage d'Eſpagne ;* la pointe de ſon fruit eſt tronquée. 11.° L'*olivier à feuilles de buis ;* cette eſpece eſt fort robuſte. 12.° Le *grand olivier franc* ou l'*amelou* ; ſon fruit eſt de la forme d'une amande. 13.° L'*olivier à fruit long*, d'un vert foncé. 14.° L'*olivier à fruit blanc.* 15.° L'*olivier royal* à gros fruit très-charnu. 16.° L'*olivier à fruit rond*, appelé le *verdale.* 17.° L'*olivier à fruit en grappes* ou le *bouteilleau.* 18.° L'*olivier à petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau.* 19.° L'*olivier à petit fruit rond & noirâtre* ; c'eſt le *ſalierne.* Les ſix eſpeces d'*olives* qu'on connoît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant ſauvage nommé *pétoulier*, du plant d'Aïx, de celui d'Aiguieres, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglantau ; elles ont pris différens noms dans pluſieurs cantons de la Provence, ainſi qu'ils ſont déſignés ci-deſſus. On cultive trente-deux variétés d'*oliviers* dans le territoire de Florence.

On greffe les *oliviers* à la pouſſe lorſqu'ils ſont en fleur : ſi on a tardé, & que les arbres aient du fruit, on ſe contentera d'enlever au-deſſus de l'écuſſon le plus élevé un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur : dans ce cas, les branches ne périſſent point dans cette premiere année, elles nourriſſent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps ſuivant. On a coutume de planter les *oliviers* en quinconce & par rangées fort éloignées les unes des autres ; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y ſeme du grain. On obſerve que les *oliviers*, ainſi que quan-

Digitized by Google

tité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres consiste à les décharger du trop de bois : on a observé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit, & n'en porte pas d'aussi bonne qualité.

Lorsqu'on veut confire les *olives*, on les cueille avant leur maturité : l'art de les préparer consiste à leur faire perdre leur amertume, à les conserver vertes, & à les imprégner d'une saumure de sel marin aromatisé, qui leur donne un goût agréable : on emploie pour cela différens moyens ; on se servoit autrefois d'un mélange d'une livre de chaux vive, avec six livres de cendres de bois neuf tamisées : mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la lessive ; on prétend que les *olives* en sont plus agréables au goût & moins malfaisantes ; ces lessives servent à adoucir les *olives*. Quelques Provençaux retirent, après quelque temps, leurs *olives* de leur saumure ; ils ôtent le noyau & mettent à sa place une câpre, & ils conservent ces *olives* dans d'excellente huile : ce fruit ainsi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les *olives* sont parfaitement mûres, elles sont molles & d'un rouge-noir ; on les mange alors sans préparation, en les assaisonnant seulement avec du poivre, du sel & de l'huile, car elles sont très-âcres, ameres & mordicantes.

L'*huile* est sans contredit le revenu le plus certain qu'on puisse se promettre des *oliviers* ; sa bonté dépend de la nature du terrain où ces arbres croissent, de l'espece d'*olive* qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la prompte *détrition* ou le prompt *etritage*, & l'expression de ces fruits, & même de la séparation de la partie extractive. Les *olives* qui ne sont pas mûres, laissent à l'huile une amertume insupportable ; si elles le sont trop, l'huile prend un

Digitized by Google

goût unguineux; le véritable point de maturité eſt eſſentiel. Lorſqu'on eſt dans une poſition favorable, on s'attache à cultiver les eſpeces d'*oliviers* qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des eſpeces d'*oliviers* qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les ſavonneries ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre ou de Décembre on fait la récolte des *olives*; le mieux eſt de les mettre auſſi-tôt *etritées* dans des cabas, ou dans des ſacs de laine ou de crin, & de les exprimer tout de ſuite dans le preſſoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les ſavonneries, les laiſſent amoncelées pendant quelque temps dans leurs greniers; on les exprime enſuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile: ceux qui recueillent l'huile dont on fait uſage dans les alimens, les laiſſent auſſi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile; ceci nuit ſinguliérement à la qualité de l'huile, & eſt cauſe que l'huile fine eſt toujours très-rare. M. *Duhamel* recommande de ne pas mêler avec les *olives* ſaines, celles qui ont déjà ſubi un commencement de fermentation, & encore moins les pourries: dans l'un & l'autre cas on obtient une huile de mauvaiſe qualité, & qui ne ſe conſerve pas. On doit avoir ſoin de faire dépoſer l'huile & de la tranſvaſer, pour l'avoir dans ſa pureté: l'huile produite par la chair ſeule des *olives*, a toute la perfection qu'on peut déſirer, & ſe conſerve pendant pluſieurs années, tandis que celle qu'on tire ſoit des amandes ſeules, ſoit du noyau, ſoit enfin de la totalité de l'*olive* broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, eſt toujours plus ou moins défectueuſe, perd ſa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-ſujette à ſe rancir. On doit encore avoir l'attention de tenir l'huile dans des vaſes propres & bien fermés: néan-

Digitized by Google

moins, par le laps de temps, l'huile d'*olive* perd ſes qualités, elle affecte déſagréablement le goût & l'odorat, & ſa fluidité diminue; elle finit par s'épaiſſir conſidérablement. Le *tourteau* ſorti du premier *tordage* ou de la premiere expreſſion, écraſé une ſeconde fois, fournit encore une huile, mais plus épaiſſe & moins fine que la premiere; enfin, le tourteau ſorti pour la ſeconde fois du tordage & briſé, mis dans une baſſine avec un peu d'eau ſur le feu, fournit par le preſſurage une troiſieme huile, d'une qualité très-inférieure. Le marc ou dernier tourteau, qui reſte lorſqu'on a exprimé toute l'huile, eſt nommé *grignon*, & ne peut plus ſervir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle d'après les Anciens, le dépôt ou les feces d'huile récente, *amurca;* c'eſt un bon remede pour les rhumatiſmes: on fait communément à Paris la cire à cirer les ſouliers avec les feces d'huile ſoutirée & le noir de fumée. Conſultez les *Vues économiques ſur les moulins & preſſoirs à huile d'*olive, *&c.*, *Journ. de Phyſique & d'Hiſt. Nat. par M. l'Abbé* Rozier, *Décembre 1776.*

L'*huile d'olive* entre dans quantité de baumes, d'onguens, d'emplâtres, & de linimens adouciſſans & relâchans, elle eſt émolliente, réſolutive; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyſſenterie; c'eſt un des meilleurs remedes lorſqu'on a eu le malheur d'avaler des poiſons corroſifs, mais elle ne prévient pas les accidens funeſtes de la morſure de la vipere, comme pluſieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1737.* Elle eſt, dit M. *Bourgeois*, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres inſectes: il ſuffit d'appliquer auſſitôt ſur la piqûre une compreſſe imbibée d'huile, & l'on eſt guéri ſans qu'il ſurvienne aucune enflure ou inflammation.

Le *baume Samaritain* ou de l'Evangile, n'eſt com-

Digitized by Google

posé que d'*huile* & de vin. L'*huile omphancine*, si célébrée des Auteurs, se tire des olives vertes ; ce n'est à proprement parler, qu'un suc visqueux & brunâtre. Les Athletes, qui se préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette *huile*, ensuite se rouloient dans le sable ; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit le *strigmenta*, qu'on faisoit racler avec ces sortes d'étrilles (*strigilis*) dont *Mercurial* nous a donné la figure dans son *Traité de Gymnastique* : ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient fort estimées dans plusieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices.

L'*huile d'olive* ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne seche jamais parfaitement bien.

L'*huile d'olive* est employée avec la soude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur savon. Le savon d'Alicante est recommandé en Médecine pour l'usage intérieur ; on l'ordonne pour enlever les obstructions des visceres, même pour la gravelle, la pierre & les maladies scrofuleuses, sur-tout si on joint à son usage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées : ce savon est la base du fameux spécifique de Mademoiselle *Stephens*.

Une grande séchéresse, ou des pluies abondantes, occasionnent une perte considérable sur la récolte des *olives*. Ce fruit est très-sujet à la piqûre d'un ver qui lui est particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte, le produit en huile qu'on en tire, est réduit à moitié. *Voyez* VER DES OLIVES.

Le bois d'*olivier* est très-bien veiné, d'une odeur assez agréable ; il prend un beau poli : c'est ce qui le fait rechercher par les Ebénistes & les Tabletiers. Comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Le terrible hiver de 1709 qui fit périr grand nombre d'*oliviers*, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse quantité de racines, & qu'elles subsistent

Digitized by Google

en terre pendant des siecles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines, que des tiges & des branches des arbres ; & plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'*oliviers* chargés de feuilles, sont depuis très-long-temps l'emblême de la concorde, les symboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier sont l'emblême & le symbole de la gloire.

Les feuilles d'*oliviers* sont astringentes ; plusieurs personnes s'en servent dans les gargarismes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER BATARD de Saint-Domingue, *Nicolson* p. 280 ; *Daphnoi* aux Antilles, *Bontia Daphnoïdes*, Linn. ; *Bontia arboreſcens, thymeleæ facie*, Plum. G. 32 ; *Olea ſylveſtris Barbadenſis, folio anguſto pingui, leviter crenato*, Pluk. Alm. 269. C'est un arbre de moyenne grandeur ; il croît dans les Antilles, & de préférence vers les lieux maritimes ; il est de la famille des *Solanum* : il est toujours vert ; ses feuilles sont alternes, étroites, lancéolées, un peu épaisses, vertes, parsemées de points transparens, comme dans le millepertuis : le fruit est une baie ovale, lisse, jaunâtre, fort âcre au goût ; il contient un noyau de même forme & monosperme.

OLIVIER DE BOHÊME. *Voyez* CHALEF à feuilles étroites.

OLIVIER NAIN. *Voyez* CAMELÉE.

OLLAIRE. *Voyez* PIERRE OLLAIRE.

OMALISE, *Omaliſus*. Insecte *coléoptere*, à antennes filiformes : son corselet est aplati, à quatre angles, dont les deux postérieurs finissent en pointes aiguës. (*Histoire des insectes des environs de Paris.*) Cet insecte est rare en France, mais assez commun dans les pays chauds de l'Asie.

OMBELLIFERES, *Umbellatæ*. Les Botanistes donnent ce nom à une famille de plantes assez rameuses,

Digitized by Google

preſque toutes herbacées : il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biſannuelles ; les autres ſont vivaces par leurs racines, qui ſont ou en navets ou tuberculeuſes : leurs tiges ſont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, ſouvent creuſes ; leurs branches ſont alternes, ainſi que leurs feuilles qui ſont ou entieres, ou digitées, ou ailées : la plupart des fleurs ſont hermaphrodites & diſpoſées en ombelle ou en paraſol ; elles ſont à cinq étamines & à cinq pétales attachés à la couronne du germe qui pouſſe deux piſtils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun : la naiſſance des *ombelles*, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, eſt dans pluſieurs eſpeces environné de quelques feuilles en forme de fraiſe ; c'eſt ce qu'on appelle *collerette* : la ſituation des *ombelles* ſur les tiges fournit ſouvent des caracteres aſſez conſtans : la couleur des fleurs eſt peu changeante. Quelques-unes de ces plantes ſont ſtomacales & très-échauffantes ; la plupart des autres ſont des poiſons aſſez vifs, ſur-tout celles qui croiſſent dans les marécages ou terrains aquatiques : le ſuc laiteux de leurs racines eſt cauſtique. On ſe préſerve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les *ombelliferes*, les eſpeces du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de l'*œnanthe*, de la *carotte*, de la *berce*, du *panais*, &c. *Voyez ces mots & celui d'*OMBELLE, *dans le Tableau alphabétique*, &c. *à la ſuite de l'article* PLANTE. *Voyez auſſi l'article* FLEUR.

Nous avons un grand Ouvrage latin ſur les *plantes ombelliferes*, par l'illuſtre *Moriſon* ; en voici le titre : *Plantarum ombelliferarum diſtributio nova* : *Oxoniæ*, *1672*, *in-fol. avec fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. *Voyez* NOMBRIL.

OMBRE & OMBRAGE. L'*ombre*, *Umbra*, ſe dit d'un eſpace privé de lumiere, ou dans lequel la lumiere eſt affoiblie par l'interpoſition de quelque corps

Digitized by Google

opaque : l'*ombre* ſuit exactement toutes les ſituations du Soleil. M. *Mongez* dit qu'au Soleil levant & couchant, les *ombres* paroiſſent colorées ; ces *ombres*, depuis que le Soleil paroît ſur l'horizon juſqu'à ce qu'il le quitte, changent de couleurs, augmentent inſenſiblement d'intenſité & diminuent de même ; le matin blanchâtres, griſes enſuite, bientôt griſes foncées, brunes claires, brunes ſombres, enfin noires ; à midi, elles parcourent les mêmes nuances, mais dans un ordre renverſé, juſqu'au ſoir. Les *ombres*, dit M. *Mongez*, paroiſſent plus ou moins bleues, quelques momens avant le lever & le coucher du Soleil ; il y a des circonſtances où les *ombres* bleues paroiſſent ſenſiblement vertes, c'eſt lorſqu'elles s'évanouiſſent à l'approche d'un trop grand jour. Les *ombres* bleues ou vertes ſont en raiſon inverſe de la lumiere naturelle diſſéminée dans l'atmoſphere, & en raiſon directe de la lumiere artificielle, c'eſt-à-dire du nombre & de l'éclat des bougies allumées : enfin, les *ombres*, au moins les *ombres* colorées, ne ſont ou qu'une décompoſition de la lumiere, ou que la lumiere elle-même très-affoiblie, & n'ayant pas aſſez d'activité pour paroître avec tout ſon éclat. *Conſultez* le *Mémoire ſur les* ombres bleues, *par M.* Mongez, *Journal de M. l'abbé* Rozier, *Août 1778*. La théorie des *ombres* eſt fort importante dans l'Optique & dans l'Aſtronomie ; elle eſt le fondement de la Gnomonique & de la théorie des éclipſes, ainſi que de bien des connoiſſances géographiques, ſur-tout par rapport aux peuples ſitués ſous l'un ou l'autre des deux Tropiques. Le cône d'*ombre* que projettent les planetes, dit M. *Maclot*, ne peut s'étendre juſqu'à nous, parce qu'elles ſont trop éloignées de la Terre : toutes les planetes ne projettent pas leur *ombre* vers la Terre ; le cône d'*ombre* des planetes inférieures, *Vénus* & *Mercure*, eſt tourné directement vers la Terre, lorſque la Terre & la planete ſe trouvent en conjonction dans la ligne des nœuds ; mais lorſque la planete ſe trouve

Digitized by Google

opposée à la Terre dans la ligne des nœuds, son *ombre* se projette directement à l'opposite de la Terre. Comme les planetes supérieures ne peuvent jamais se trouver entre la Terre & le Soleil, il s'ensuit que leurs *ombres* dans les mêmes circonstances, se projettent toujours à l'opposite de la Terre. A l'égard de la Lune, lorsqu'elle se trouve entre le Soleil & la Terre, dans la ligne des nœuds ou aux environs, son *ombre* atteint la Terre ou en couvre une partie, ce qui forme une éclipse totale de Soleil pour ceux qui habitent cette partie de la Terre : cela n'arrive que lorsque la Lune étant à sa moindre distance de la Terre, celle-ci se trouve être à sa plus grande distance du Soleil.

On donne le nom de *pénombre* à cette *ombre* foible qu'on observe dans les éclipses avant l'obscurcissement total, & avant la lumiere totale ; ce phénomene est principalement sensible dans les éclipses de Lune. Quand la Lune est à sa plus grande distance de la Terre, & la Terre à sa moindre distance du Soleil, alors les parties de la Terre correspondantes à l'*ombre*, se trouvent couvertes de ce qu'on appelle la *forte pénombre ;* le Soleil n'est pas alors entiérement caché comme dans les éclipses totales : il est vu par ceux qui se trouvent sur la trace de cette *forte pénombre*, en forme d'anneau lumineux ; c'est là l'*éclipse annulaire* qui est *centrale* pour ceux qui se trouvent dans le milieu du cercle ou de l'ellipse que forme sur la Terre cette *pénombre*, parce que ceux-là se trouvent seuls dans la ligne qui joint les deux centres du Soleil & de la Lune, & il n'y a qu'eux qui voient l'anneau lumineux également large dans son contour : la *simple pénombre* occupe sur la Terre un espace beaucoup plus étendu que n'est celui de l'*ombre* ou de la *forte pénombre*. Tous ceux qui se trouvent dans cet espace, voient le Soleil plus ou moins couvert par la Lune ; ceux qui se trouvent sur les limites ou hors de cet espace, voient le Soleil en entier ; de là il est aisé de

Digitized by Google

conclure que les éclipſes de Soleil ne ſont point générales. Il en eſt autrement des éclipſes de Lune qui arrivent lorſque la Terre eſt entre le Soleil & la Lune, & que celle-ci ſe trouve dans la ligne des nœuds ou peu éloignée de cette ligne ; c'eſt qu'alors la Lune eſt dans l'*ombre* de la Terre qui projette auſſi une *pénombre* que la Lune traverſe avant d'arriver dans l'*ombre*, & qu'elle traverſe encore après la ſortie de l'*ombre*. Il convient de dire ici que notre air briſe les rayons de lumiere qu'il reçoit & les fait changer de direction ; beaucoup de ces rayons réfractés ſe portent vers l'axe de l'*ombre*. De là il arrive que lorſque la Lune eſt dans le milieu du cône de l'*ombre*, elle eſt moins obſcurcie, & nous la voyons mieux que lorſqu'elle eſt près du bord de l'*ombre*, ſoit à ſon entrée, ſoit à ſa ſortie. *Voyez* ECLIPSE.

Ombrager un lieu, eſt le couvrir de feuillage.

OMBRE, *Sciæna umbra*, Linn. ; *Coracinus ſubniger*, *aut albus*, Rondel. ; *Sciæna nigro varia*, *pinnis ventralibus nigerrimis*, Arted. ; *Maigre*, par quelques-uns, Poiſſon du genre du *Sciene ;* il ſe trouve dans la Méditerranée, ſur-tout dans les mers de l'Italie : ſa forme tient beaucoup de celle de la perche ; ſa gueule eſt auſſi grande ; les mâchoires ſont garnies de dents ; les yeux, peu grands, & leurs iris, d'un brun-noirâtre ; les lignes latérales, paralleles au dos : le corps, dit *Artedi*, eſt marqué de petites lignes obliques, quelquefois jaunes, d'autres fois obſcures : la premiere nageoire dorſale a onze rayons, tous épineux ; la ſeconde en a vingt-quatre, rameux à leur extrémité ; les pectorales en ont chacune dix-ſept ; celles des abdominales, ſix dont le premier épineux ; la nageoire de la queue eſt légérement arrondie, & elle eſt, ainſi que les dorſales, de couleur noire à l'extrémité : les nageoires inférieures ont leur ſurface d'une teinte ſi noire, que *Willughby* la compare à celle de l'encre : auſſi pluſieurs Auteurs ont-ils nommé ce poiſſon, le *corbeau*. Le poiſſon que *Wil-*

Digitized by Google

Willughby désigne par cette phrase, *Umbrino Romæ dictus*, ne differe du précédent, que parce qu'il est plus grand, & par les teintes de ses couleurs; ces différences peuvent dépendre de l'âge, du sexe & de la saison.

OMBRE-CHEVALIER. *Voyez* UMBLE. L'*ombre-chevalier* de M. *Duhamel*, paroît être la *salveline*, Voyez *ce mot*.

OMBRE DE RIVIERE, *Salmo thymallus*, Linn.; *Coregonus maxillâ superiore longiore, pinnâ dorsi officulorum viginti trium*, Arted., Gronov.; *Thymus*, Salvian., Belon, Rondel.; *Thymallus*, Jonston, Willughb. En Italie, *Temelo*; en Allemagne, *Asch*; en Suede, *Harr*; en Angleterre, *Grayling* & *umber*. C'est l'*Umbra fluviatilis* de plusieurs. Cette espece est du genre du *Salmone*; il se trouve dans divers fleuves en Europe, notamment dans le Tessin, en Italie. Ce poisson a été nommé *thymallus* & *thymus*, parce qu'on lui trouvoit, quand il étoit fraîchement pêché, une odeur semblable à celle du *thym*; mais *Salviani* se borne à dire que l'*ombre de riviere* a vers le printemps, une espece de parfum plus agréable que les autres poissons. *Schwenckfeld* observe que le poisson dont il est question, fraye en Mai, & se nourrit de mouches, de vers de terre, &c.

Suivant *Willughby*, l'*ombre de riviere* a la tête petite, les yeux saillans & leurs iris argentés, mais tachetés de brun: l'ouverture de la gueule est médiocre, & presque carrée; la mâchoire de dessus dépasse celle de dessous; toutes deux sont, ainsi que le fond de la gueule, plutôt hérissées d'aspérités que garnies de dents: le corps est plus alongé & plus comprimé que celui de la truite; le ventre, plane; le dos, rétréci presque en forme de tranchant: sa couleur, d'un vert sale, nué de bleuâtre; les côtés sont d'un vert de mer, avec des reflets dorés: ils sont en outre marqués par-ci par-là de taches noires; les écailles ont une forme un peu rhomboïdale;

Digitized by Google

leurs joints ſont marqués de lignes d'une teinte ſombre ; les lignes latérales approchent plus du dos que du ventre. Quelques individus ont vers la région du ventre, un trait longitudinal d'une belle couleur d'or : la premiere nageoire dorſale eſt ample, & a environ vingt-deux rayons ; elle a des teintes de rouge vers ſon ſommet, & de bleu mêlé de pourpre à ſa baſe ; on y voit quelquefois des taches obſcures & carrées : la ſeconde dorſale eſt épaiſſe & charnue : les pectorales ont chacune ſeize rayons, dont le ſecond eſt très-fort & très-long : les abdominales en ont chacune dix ou onze ; elles ſont d'un bleu-pourpré, avec des taches noirâtres : la nageoire de l'anus a treize rayons, dont les deux premiers très-roides ; celle de la queue eſt échancrée. Ce poiſſon acquiert juſqu'à un pied & demi de longueur.

OMBRETTE, *pl. enl.* 796 ; en latin, *Scopus*. Nom donné à un oiſeau du Sénégal, ſeul de ſon genre ; ſon bec très-large & très-épais près de la tête, s'alonge en s'aplatiſſant par les côtés ; l'arête de la partie ſupérieure ſe releve dans toute ſa longueur & paroît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque côté, & cette arête rabattue ſur le bout du bec, ſe termine en pointe recourbée ; il y a quatre doigts dénués de membrane, trois devant, un derriere ; le bas de la cuiſſe eſt dénué de plumes. L'*ombrette* eſt de la grandeur de l'aigrette : ſon plumage eſt brunâtre ou de couleur de terre d'ombre ; le bec, les pieds & les ongles ſont noirâtres.

ONAGRE, *Onager*. C'eſt l'*âne ſauvage*.

ONANIEAR des Negres. *Voyez* TREMBLEUR (poiſſon).

ONANTOU ou OUANTOU. *Voyez* PIC NOIR HUPPÉ de Cayenne.

ONCE, *Onca*. Animal quadrupede de l'ancien Continent, dont nous parlerons à l'*article* PANTHERE. Les Portugais du Bréſil donnent le nom *onça* au *jaguar* ; Voyez

Digitized by Google

Voyez *ce dernier mot.* L'*oncas* de l'ancienne *Encyclopédie* eſt le *douc*; Voyez *ce mot.* M. *Desfontaines* vient d'apporter des côtes de Barbarie, un tigre qu'il nomme *oncelle*; il eſt un peu plus gros que l'*once*, & il en eſt réellement différent.

ONDATRA. *Voyez à l'article* RAT MUSQUÉ.

ONDE, *Unda.* Se dit du mouvement oſcillatoire que produiſent alternativement l'élévation & l'abaiſſement de la ſurface de l'eau doucement agitée. Les grandes *ondes* de la mer ſe nomment *vagues* & *flots*; Voyez *ces mots.*

En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en ſerpentant ſur la robe d'une coquille.

ONDÉCIMAL, *Silurus undecimalis*, Linn. Poiſſon du genre du *Silure*; il ſe trouve auprès de la côte de Surinam; il a huit barbillons autour des mâchoires. La dénomination de ce poiſſon eſt fondée, ſur ce qu'il a onze rayons à la nageoire dorſale, autant à chacune des pectorales, & autant à celle de l'anus: les pectorales en ont chacune ſix; celle de la queue qui eſt fourchue, en a dix-ſept.

ONDÉE. *Nimbus.* On donne ce nom à une pluie paſſagere & qui dure d'autant moins qu'elle tombe plus fortement. *Voyez l'article* PLUIE.

ONDOYANT, *Coryphæna faſciolata*, Pallas. Poiſſon du genre du *Coryphène.* Il eſt d'une taille ſvelte, & paroît être le pygmée de ſon genre; il ſe trouve dans la mer d'Amboine: la tête eſt conique; le corps arrondi & bien proportionné dans toutes ſes dimenſions; les lignes latérales ſont un peu ſaillantes: la couleur du corps eſt d'un beau blanc-argenté, avec une teinte de gris ſur le dos & des eſpeces de veines brunes qui ſont les prolongemens des bandelettes dont la nageoire du dos eſt marquée; cette nageoire a cinquante-quatre rayons; les pectorales en ont chacune dix-neuf; les abdominales, chacune cinq; celle de l'anus en a vingt-ſept; celle de la queue eſt très-fourchue; les

Digitized by Google

yeux ſont grands, aplatis, & leurs iris dorés; les mâchoires ſont garnies en leur bord de très-petites dents.

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *Unguis dactylus.* C'eſt un coquillage dont on ſe ſert quelquefois en Normandie pour pêcher: il eſt connu en France, &c. ſous les noms de *ſolen* & de *coutelier*, Voyez *ce dernier mot.*

ONGLE ODORANT, *Unguis odoratus.* Nom donné à une eſpece d'*opercule* de ſubſtance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des Pourpres, lequel ſe pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de ſpicanard, dont il ſe nourrit; c'eſt ce qui rend, dit-on, ſon opercule ſi odorant, *Conchylium Byzantinum & odoratum.* On va ramaſſer ce coquillage dans l'été, quand les marais ſont deſſéchés: les meilleurs ſont blancs & gros; les opercules ſentent un peu le caſtoreum: on prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui ſont près d'accoucher & aux épileptiques. M. *Adanſon* a nommé ce coquillage *kalan;* cet Auteur dit que les bords des deux levres de cette coquille ſe teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle eſt reſtée quelque temps ſur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *Ungulæ.* Partie dure & ferme qui couvre le deſſus de l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds de l'homme & des animaux: on la croit formée par les mamelons de la peau; on diroit de couches membraneuſes, longitudinalement ſoudées enſemble, & qui ſont devenues cartilagineuſes & comme oſſeuſes pour la dureté: elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la ſubſtance qui compoſe le bec des oiſeaux & les cornes de quelques quadrupedes, particuliérement avec celles du *belier*, du *bœuf* & du *bouc.*

Malpighi, *Boerhaave*, *Heiſter* & M. *Winſlow*, paroiſſent avoir développé la formation & la ſtructure des *ongles.* Les couches de ſubſtance cornée aboutiſſent à l'extrémité de chaque doigt; la couche externe

Digitized by Google

eſt la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par degrés juſqu'au plan le plus interne, qui eſt le plus court de tous; de ſorte que l'*ongle* augmente par degré en épaiſſeur depuis ſon union avec l'épiderme, où il eſt le plus mince, juſqu'au bout du doigt où il eſt le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les *Remarques particulieres de M.* du Venry, *ſur les* ongles *de l'homme*, dans le *Journal des Savans*, 23 *Mai* 1689. M. *de Haller* diſtingue dans l'*ongle* de l'homme, l'*épiderme*, la *ſubſtance propre* de l'*ongle*, le *réſeau ſtrié* qui en recouvre la ſurface inférieure, & les *mamelons* qui ſont renfermés dans les cannelures du réſeau, comme dans autant de petits fourreaux. L'*ongle* dans le fœtus, ainſi que dans l'adulte lorſqu'il repouſſe, eſt d'abord mou & flexible, enſuite élaſtique, d'une ſubſtance plus dure qu'un cartilage & plus approchante de la corne; ſa ſurface ſupérieure eſt liſſe, ce qu'elle doit à l'épiderme qui s'étend deſſus, & la ſurface inférieure eſt cannelée: toute la ſubſtance de notre *ongle* eſt inſenſible comme ſon épiderme, & dépourvue de vaiſſeaux. Les mamelons dont nous avons parlé, ſont la cauſe des grandes douleurs que reſſentent dans l'extraction des *ongles*, ceux que l'on condamne à ce ſupplice barbare, parce qu'on ne peut arracher l'*ongle* ſans arracher en même temps ces mamelons qui y ſont adhérens.

Les *ongles* ſont de couleurs & de formes différentes, ſelon leur uſage & l'eſpece d'animaux auxquels ils appartiennent. Dans l'homme, l'*ongle* qui ſert à donner plus de force à l'extrémité des doigts des mains & des pieds, nous aide à ſaiſir plus fortement les objets; il y a plus, il contribue évidemment à la perfection du toucher: ce ſens s'exerce à l'aide des papilles diſpoſées en ligne ſpirale ſur la partie charnue de l'extrémité des doigts; or l'*ongle* fait l'office d'une multitude de points d'appui qui réagiſſent contre les papilles dont il s'agit. Notre *ongle* eſt de trois cou-

Digitized by Google

leurs : on les distingue sur trois parties, savoir : la *racine* ou la *base*, qui est blanche & en forme de croissant ; le *corps*, qui est couleur de chair ; & l'*extrémité*, dont la couleur est blonde ou terne, qui n'est point attachée à la peau, qui croît toujours à mesure que l'on coupe ce bout de l'*ongle* qui est devenu insensible ; nos *ongles* ne croissent que pendant la vie (*a*) : ils different de ceux de la plupart des animaux, qui les ont épais & d'une figure conique ; au lieu que ceux de l'homme & d'un petit nombre d'animaux, sont minces, ou aplatis, ou convexes & tranchans ; ils recouvrent en partie le doigt où ils sont adhérens. Dans le *cheval*, l'*âne*, le *mulet*, &c. l'*ongle* s'appelle *corne du pied* ; il est plus épais & plus dur à mesure qu'il s'éloigne des chairs ; c'est un bouclier qui recouvre, en forme de chaussure, l'extrémité du pied de ces animaux ; c'est un arc-boutant qui sert non-seulement à renforcer ces parties, mais à les préserver d'un frottement souvent aussi dangereux que douloureux.

Quand les *ongles*, ainsi que toute espece de poil, ont été une fois taillés, ils sont susceptibles d'un grand accroissement, lequel diminue alors leur force naturelle ; c'est pour remédier à ces inconvéniens, qu'on est dans l'usage de renouveler la taille de la corne des *chevaux* & des *mulets* : mais il en est résulté que cette corne est devenue trop tendre, pour que l'animal pût marcher sur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des semelles de fer, qui sont pour l'animal le gage positif de son asservissement aux besoins & à l'industrie de l'homme.

Les bêtes de charge à pied fourchu, telles que le *cochon*, le *mouton*, l'*élan*, &c. ont aussi les doigts

(*a*) Quelques Auteurs rapportent que les *ongles* croissent même après la mort. Selon le rapport d'un Anglois (*Wright Travels*, *pag.* 437.), on les coupoit tous les ans au cadavre de *Catherine Vigri*, que l'on conservoit depuis deux cents cinquante ans.

Digitized by Google

des pieds revêtus chacun d'un sabot de corne, qui leur sert à battre la terre. On assure avoir rencontré dans le Pérou des troupeaux de *cochons* très-gras, & aux pieds desquels on avoit ajusté des especes de brodequins pour leur rendre cette partie plus ferme, & pour faciliter leur marche.

Les quadrupedes d'un genre différent, qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poils, ont à l'extrémité de ces mêmes doigts, des *ongles* crochus, qui restent constamment en dehors dans le *chien*, &c., ou qui peuvent être retirés en dedans, comme dans le *chat*, le *tigre*, &c. : ces *ongles* servent aux uns pour fouiller, & aux autres pour grimper, déchirer, fixer un corps, &c.; dans d'autres ils font la fonction de souliers.

Les *ongles* dans les oiseaux varient de figure suivant les especes; ils sont le plus ordinairement arrondis, un peu convexes, terminés en pointe, avec un léger sillon longitudinal en dessous; dans d'autres oiseaux, ils sont tout droits, aplatis dans certains, tranchans ou dentelés sur leurs bords dans quelques especes; dans les oiseaux de proie, les *ongles* sont très-longs, fort courbés & très-acérés; on les nomme *griffes* ou *serres*. Les *ongles* servent aux oiseaux soit pour gratter la terre, soit pour grimper & pour se tenir perchés : ils servent à certains oiseaux pour emporter la proie ou la fixer; l'*ergot*, l'*éperon* & le *bec* de ces animaux sont aussi des especes d'*ongles*.

Les amphibies quadrupedes ont aussi des *ongles* dont la forme varie beaucoup : il suffit de citer ceux du *castor*, ceux de la *tortue* (l'écaille de cet animal, ainsi que les gros tuyaux des plumes des oiseaux, semblent être de la nature de l'*ongle*), ceux du *loup marin*, ceux du *crocodile*; enfin, la défense de la *scie de mer* est armée d'un grand nombre d'*ongles* pointus d'une espece particuliere.

On voit par cet exposé, que les *ongles* tiennent communément lieu d'armes aux animaux qui en sont

Digitized by Google

pourvus : chez les peuples qui par une ſuite de leurs mœurs groſſieres & ſauvages, laiſſent croître leurs *ongles*, & cet accroiſſement peut aller de deux à quatre pouces, ils ne peuvent guere s'en ſervir à titre d'armes : leurs *ongles* ſeroient une défenſe impuiſſante contre les animaux à fourrure épaiſſe, & plus foible encore contre ceux dont la carapace eſt dure : l'homme guidé par l'intelligence qui le diſtingue, leur déclare une guerre plus digne de lui : les peuples, même les plus féroces, font uſage de bâtons & de fleches ; l'uſage de la poudre à canon ſemble avoir mis la foudre à la diſpoſition des peuples civiliſés.

Les *ongles* ont quelques uſages, tant dans les Arts qu'en Médecine : ceux du *dante*, de l'*élan*, du *mulet* ſont aſtringens & antiépileptiques ; ceux de l'*homme* ſont vomitifs ; ceux du *bœuf* & de la *tortue* ſervent à faire des manches de couteaux, des tabatieres, &c.

ONGLET. Nom donné à un petit *tangara* envoyé par M. *Commerſon*, parce que chaque ongle a ſur chacune de ſes faces latérales une petite rainure concentrique : tout le deſſous du corps eſt jaune ; la tête eſt rayée de noir & de bleu ; le dos eſt noirâtre en devant, & d'un orangé vif en arriere : les pennes des ailes de la queue ſont noires, bordées de bleu.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.

ONICE ou ONYX, *Onychium*. Communément on donne ce nom à une ſorte d'*agate* plus ou moins demi-tranſparente, formée par trois couches différemment colorées, arrangées ou en forme de cercles, ou par lits, les uns au-deſſus des autres. Un ſilex veiné de deux couches différemment teintes, très-dur & également ſuſceptible d'un beau poli, peut porter le nom d'*agate-onyx*.

La plus belle pierre *onyx* vient d'Arabie & de Ceylan. (On en trouve auſſi dans l'Amérique, dans

Digitized by Google

l'Afrique ; & l'Europe n'en manque pas, ſur-tout en Hongrie.) L'on y diſtingue des cercles ou lits noirs, des zones ou couches ſoit tannées, ſoit brunes, ſoit bleues, & des cercles ou lits blancs & placés diſtinctement. On appelle *onglet*, la partie ou griſe ou laiteuſe : la couche tannée, fauve, expoſée entre la lumiere & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée : les zones ou couches plus tranchées, plus diſtinctes ſans anticiper l'une ſur l'autre, les couleurs mieux oppoſées en rehauſſent le prix ; en un mot, les plus belles doivent avoir ces trois couleurs diſtinctes, ſans mélange & poſées couche par couche les unes ſur les autres : la premiere qui eſt la ſupérieure, eſt la couleur *fauve* ; la deuxieme eſt l'*onglet* ; la troiſieme eſt la *noire*. On préſume bien que les *onyx* parfaits ſont plus rares à trouver que les *agates-onyx* qui n'ont que deux couches ; & ces pierres bien parfaites ſont cheres quand elles ont un certain volume, elles ont un prix d'affection. Ceux qui travaillent à les ſcier & à les polir, choiſiſſent celles dont les taches ſont diſpoſées de maniere à repréſenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux : c'eſt ainſi qu'en levant une partie de la premiere couche, on évide la ſeconde, qui eſt blanche où bleuâtre, & l'on peut travailler ſur trois cordons de différentes couleurs : par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend aſſez cher aux perſonnes crédules. On en fait communément des cachets & des bagues : il étoit d'uſage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, ſoit en creux, ſoit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un ſi grand cas de l'*onyx*, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait le droit de la porter : elle eſt nommée la *pierre des pierres* dans l'Ecriture-Sainte.

La *memphite* eſt encore une ſorte d'*onyx* bonne à la

Digitized by Google

gravure, mais ſans cercles & naturellement compoſée de couches, l'une ou noire ou rouſſâtre, ou bleuâtre ou couleur de chair, & l'autre ou blanche ou griſe : il arrive que l'on peut quelquefois ſéparer ces couches les unes des autres. Cette ſorte d'*onyx* ou plutôt d'*agate-onyx*, eſt encore très-recherchée des Graveurs en relief, ſur-tout quand elle eſt d'un certain volume. Il nous reſte des *camées* (c'eſt le nom que l'on donne aux *onyx* & aux *agates-onyx* gravées) que les Anciens ont gravés ſur des pierres de ces deux eſpeces, d'un travail admirable, & qu'aucun Graveur moderne, à ce qu'on prétend, n'eſt encore parvenu à égaler. Ces grands maîtres choiſiſſoient ſi bien, dit M. *Dutens*, les plus belles pierres pour leurs ouvrages, qu'une des plus grandes difficultés qui ſe trouve pour réparer les beaux fragmens des *camées* qui ſe découvrent ſouvent en Italie, conſiſte à rencontrer une pierre aſſez belle pour aſſortir au fragment : il paroît que les Anciens choiſiſſoient volontiers l'*agate-onyx* pour la travailler en *camées*. M. *Dutens* dit avoir vu plus de chef-d'œuvres de l'Antiquité ſur l'*agate-onyx* que ſur l'*onyx*. La pierre *onyx* paroît tirer ſon étymologie d'ὄνυξ, mot grec qui ſignifie en françois *ongle*, par alluſion à ce qu'il offre depuis ſa baſe juſqu'à ſon extrémité trois couleurs, *laiteuſe*, couleur de *chair*, & *enfumée*. *Voyez* maintenant l'*article* AGATE.

ONITE, *Labrus onitis*, Linn. Poiſſon du genre du *Labre* : on ignore ſon lieu natal. Il a le ventre moucheté de taches, les unes cendrées, les autres brunes : la nageoire dorſale a dix-ſept rayons épineux & dix autres mous & flexibles ; chacune des pectorales en a quinze, tous flexibles ; chacune des abdominales, ſix dont un épineux ; celle de l'anus, onze dont trois épineux ; il y en a quatorze à celle de la queue.

ONOCROTALE ou GRAND-GOSIER. *Voyez* PÉLICAN.

Digitized by Google

ONORÉ ou HONORÉ. M. *Mauduyt* dit que c'eſt le nom qu'on donne à Cayenne aſſez indiſtinctement à tous les *hérons ;* on le reſtreint cependant plus ordinairement à trois eſpeces dont il ſera mention ci-après, & que toutes trois ont beaucoup de rapport avec le butor par la taille, la conformation générale, & même par le fond des couleurs. M. *de la Borde*, Médecin du Roi à Cayenne, a obſervé que les *onorés* ſont des animaux très-ſauvages; ils vivent ſeuls au milieu des marécages, où ils ſe tiennent cachés dans les joncs; on les approche difficilement, parce qu'ils partent de très-loin; lorſqu'on les a abattus, s'ils ne ſont que bleſſés, il faut aller à eux avec précaution, ils dardent de forts coups de bec & viſent aux yeux. Le même Obſervateur cité ci-deſſus, dit qu'un *onoré* apprivoiſé autant que ce genre d'oiſeaux en eſt ſuſceptible, vivoit depuis deux ans dans une maiſon où il guettoit & prenoit les rats fort adroitement; il n'avoit rien perdu de ſon caractere ſauvage, il cherchoit les endroits les moins fréquentés de la maiſon, & ſi on l'approchoit de trop près, il ſe défendoit à coups de bec, qu'il cherchoit à porter dans les yeux.

ONORÉ DE CAYENNE, *pl. enl.* 790. Il eſt de la grandeur du butor, mais ſon corps paroît plus effilé & ſon cou plus long; tout ſon plumage eſt coupé tranſverſalement de bandes noires ſur un fond roux en deſſus du corps, & gris-blanc en deſſous: la gorge & le deſſous de la queue ſont blancs : les pennes des ailes & de la queue ſont noires, mais coupées tranſverſalement de roux aux ailes & de blanc ſur la queue : le bec, les pieds, & la peau nue qui entoure l'œil, ſont jaunâtres.

ONORÉ DES BOIS. Celui-ci eſt auſſi commun au Bréſil qu'il eſt rare à la Guiane : il eſt plus grand que le précédent ; ſa longueur totale eſt de deux pieds huit pouces ; ſon envergure eſt de quatre pieds ; la

Digitized by Google

tête, le deſſus & les côtés du cou ſont pointillés de noir ſur un fond brun ; la gorge & le devant du cou, variés de taches longitudinales, les unes noires, les autres brunes, ſur un fond blanc ; le deſſus & le deſſous du corps, pointillés de noir ſur un fond jaunâtre : les pennes des ailes & de la queue, noirâtres ; le bec eſt noir ; le bas des cuiſſes, les jambes, les pieds & les ongles ſont bruns.

ONORÉ RAYÉ de Cayenne, *pl. enl.* 860. Sa grandeur eſt mitoyenne entre les deux précédens : ſes pieds ſont jaunâtres, ainſi que le demi-bec inférieur ; la mandibule ſupérieure eſt noirâtre : le deſſus de la tête & du cou ſont rayés & ondés de lignes brunes ſur un fond roux ; le reſte du plumage ſupérieur eſt rayé finement de zigzags bruns, jaunâtres & roux ; le deſſous du corps eſt rayé de bandes noires tranſverſales, ſur un fond d'un blanc ſale : la gorge eſt blanche ; une petite raie pointillée de noir & entre deux bandes rouſſes, couvre le devant du cou : les pennes des ailes & de la queue ſont noires ; les plumes du dos ſont luſtrées & ont à l'œil le moëlleux de la ſoie. Les Negres tuent beaucoup de ces oiſeaux ; ils ne ſont bons qu'à la daube.

ONYCHITES, *Unguis lapideus. Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une ſorte de reſſemblance à des ongles humains : il y a apparence que ce ſont des foſſiles (peut-être des fragmens de palais de poiſſons), qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & enſévelis en terre.

OOLITES, *Oolites*. Nom que les Naturaliſtes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrites*, les *mécorites*, la *pierre ovaire*, ou avec les *ſtigmites*, les *hammites*, les *piſolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. M. *Schmidt*, Profeſſeur honoraire en antiquités dans l'Univerſité de Baſle, qui vient de donner un Mémoire ſur les *oolites*, dit que toutes ces pierres ſont d'une nature

Digitized by Google

très-différente, & qu'elles ne ſe reſſemblent qu'en ce qu'elles ſont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute ſorte de grandeur, de couleur & de matiere : il dit avec raiſon que ces différens noms ont cauſé une telle confuſion parmi les Naturaliſtes, qu'il eſt preſque impoſſible de les entendre. M. *Schmidt* entreprend de fixer dans ſon Mémoire la véritable nature des *oolites*, & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poiſſons ou d'autres inſectes & animaux ovipares aquatiques. Ainſi les véritables *oolites* ne ſe trouvent, ſelon lui, que rarement & en petite quantité. (M. *Dannone*, Réſident à Baſle, conſerve dans ſon Cabinet un crabe chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs ſortent de l'animal.) Les graines des plantes pétrifiées ne ſont pas plus communes ; & il conclut que tout le reſte, ſur-tout les amas immenſes de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entieres, ne ſont autre choſe que des jeux de la Nature, preſque toujours formés par une terre glaiſe ou martiale, diſpoſée par couches ſous une forme plus ou moins arrondie ; mais l'Auteur des *Annales Typographiques* répond à cette aſſertion, que le haſard n'eſt point une cauſe ; & quand il en ſeroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cauſe ſi aveugle eût pu produire des montagnes entieres compoſées de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neufchâtel, dans le Piémont, ſur le mont Randen & ailleurs.

Quant à notre ſentiment ſur les *oolites*, il eſt certain que parmi ces concrétions globuleuſes qui reſſemblent plus ou moins bien à des œufs de poiſſons, d'écreviſſes marines, &c. il y en a d'argileuſes, de martiales, & d'autres qui ſont ſpatheuſes, ſemblables à des débris de coquilles roulées ; d'autres ſont compoſées de couches comme les bézoards ; enfin, d'autres reſſemblent beaucoup à des boutons d'étoiles ma-

Digitized by Google

rines : toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent néceſſairement une différence dans la cauſe comme dans le produit ; & la forme que ces corps (les *piſolites*) affectent de prendre, dépend d'un mécaniſme particulier. M. *Deſmarets* a lu à l'*Académie des Sciences*, en 1761, pluſieurs obſervations ſur ces ſortes de corps.

L'on a donné à ces corps pierreux, des noms arbitraires ou analogues aux ſubſtances qu'ils repréſentent : *orobites*, quand ils ont la figure d'orobes ; *piſolites*, quand ils imitent des pois ; *méconites*, quand ils ont la figure des graines de pavot ; *cenchrites*, quand ils ſont de la grandeur des graines de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux autres n'eſt pas toujours le même ; ce qui fait que la maſſe totale qui réſulte de leur aſſemblage a plus ou moins de dureté, de conſiſtance & de couleur.

OPALE, *Opalus*. Cette pierre fine, même fort précieuſe, qui eſt déſignée dans *Pline* ſous le nom de *pæderos*, eſt ſcintillante, d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle, luiſante, preſque entiérement tranſparente ; on ne la taille point en facettes, mais en cabochon, parce qu'elle a la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris ou de l'arc-en-ciel, & de les chatoyer, c'eſt-à-dire de les changer ſuivant la différente expoſition au jour ſous laquelle on la regarde : on en diſtingue de pluſieurs ſortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1.° L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *Opalus ireos lacteus*. C'eſt celle que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à paillettes*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qu'on y obſerve, paroiſſent comme autant de taches ſéparées, de différentes couleurs, lorſqu'on la fait chatoyer. *Boece de Boot*, Auteur du *Parfait Joaillier*, la regarde avec raiſon comme la plus précieuſe des *opales*, & même comme la pierre la plus merveilleuſe que la

Digitized by Google

Nature produiſe en ce genre : elle eſt dure, luiſante, preſque tranſparente, reſplendiſſante, d'un beau blanc laiteux, d'où ſortent en chatoyant le feu du *rubis*, le colombin ou le pourpre de l'*améthyſte*, le jaune éclatant de la *topaze*, le beau bleu du *ſaphir*, le vert de l'*émeraude* & toutes les autres couleurs les plus brillantes, les plus éclatantes de l'arc-en-ciel ou des plus belles pierres précieuſes. Cet éloge magnifique n'eſt que la traduction du paſſage de *Pline* ſur l'*opale*. Cette pierre, dont il eſt fait mention dans l'*Apocalypſe*, *chap. 21*, ſous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en ſi grande eſtime chez les Romains, que *Nonius* le Sénateur aima mieux renoncer à ſa patrie, que de céder ſa belle *opale* à *Antoine* qui la lui demandoit. Cette pierre Orientale ſe trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *pierre élémentaire*. Les Indiens l'eſtiment autant que le diamant. Il y a une autre ſorte d'*opale Orientale* qui eſt eſtimée ; on la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoie comme s'il en partoit des feux, s'échappant par lignes paralleles.

2.° L'OPALE OCCIDENTALE, *Opalus Occidentalis*, eſt ou jaunâtre ou noirâtre : la premiere, qui ſe trouve en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs, mais foibles & comme éteintes ; elle ne chatoie pas d'une façon remarquable. Celle qui eſt noirâtre, fait briller un éclat d'eſcarboucle ; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté ; on la trouve en Egypte. Celle qui eſt verdâtre eſt peu eſtimée. Celle qui ſe trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe eſt aſſez belle. On nomme *argentine* celle qui eſt à fond blanc & à petits points couleur d'argent. Quelques-uns regardent l'*argentine* comme un *girafol chatoyant* ſur un fond argentin. Cette variété d'*opale* a en effet la couleur d'une lame d'argent bien nette, & qui auroit la propriété de chatoyer. On trouve auſſi des

Digitized by Google

opales d'un blanc de lait, vitreuſes, preſque opaques & ſans jeu, à Eybenſtock en Saxe, en Bohême & en Hongrie : elles ſont de peu de valeur.

Les *opales* ſont ordinairement par morceaux détachés, enveloppées dans des pierres d'autre nature, depuis la groſſeur d'une tête d'épingle, juſqu'à celle d'une noix. Les belles *opales* de ce dernier volume ſont infiniment rares; auſſi eſt-il difficile de trouver une *opale* aſſez parfaite & aſſez grande pour bien jouir de toutes ſes beautés, c'eſt ce qui la rend ſi précieuſe; & fait qu'on ne peut guere en déterminer le prix. Cependant on eſt aſſez d'accord d'eſtimer une belle *opale Orientale* au double du ſaphir, à groſſeur égale.

Il eſt bien ſingulier que toutes les belles couleurs de l'*opale* ſoient ſuſceptibles de diſparoître ou de changer entiérement, quand on diviſe cette pierre en éclats : l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomene, fait croire que tout le jeu éclatant de l'*opale* eſt dû à la réfraction des rayons de lumiere qui ſe fait à la ſurface de cette pierre diſpoſée naturellement pour produire cette réfraction : peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *giraſol* & la *chalcédoine*, ne ſont que des eſpeces d'*opales*. Au reſte toutes les *opales* ſont les ſeules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de ſuccès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une factice d'Egypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant, ſi experts dans cette connoiſſance.

OPASSUM de *Laët*. C'eſt le *ſarigue*. Voyez ce *mot*.

OPERCULES, *Opercula*, ſont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez l'article* OPERCULES, *au mot* COQUILLAGE.

On appelle *operculites*, les *opercules* devenus foſſiles.

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE, ou PETITE SERPENTAIRE, ou LANGUE DE SERPENT,

Digitized by Google

Ophioglossum vulgatum, C. B. Pin. 354; Linn. 1518; *Ophioglosson*, J. B. 3, 708; Dod. Pempt. 139. C'est une plante que quelques Botanistes rangent parmi les *Fougeres* à tiges qui portent des fleurs. Elle croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des sources : sa racine est vivace & s'enfonce profondément en terre, elle est garnie d'un nombre de fibres assez grosses & ramassées comme dans l'ellébore : elle pousse une tige simple, grêle, haute de cinq à sept pouces, garnie d'une seule feuille, ovale, amplexicaule, entiere, assez semblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & visqueux : du milieu de cette feuille, c'est-à-dire du bout de la queue, sort un épi distique; c'est un fruit qui a la figure d'une petite langue aplatie, pointue, dentelée & partagée en plusieurs petites cellules qui renferment au lieu de semences, une poussiere menue qu'elles laissent échapper lorsqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'*ophioglosse* transplantée dans les lieux ombragés des jardins, s'y conserve & repousse tous les ans en Avril : elle reste en vigueur jusqu'au mois de Juin, ensuite elle se fane entiérement & disparoît. Cette plante est vulnéraire; on en fait une infusion au soleil avec de la bonne huile d'olive : alors c'est un baume excellent, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, particuliérement dans les maux de gorge violens.

On distingue l'*ophioglosse ailée*, *Ophioglossum pinnatum*; *Osmunda lunaria*, Linn. 1519. Elle croît dans les prés secs & montagneux : sa racine est vivace; sa tige est haute de quatre à six pouces, garnie dans sa partie moyenne d'une feuille glabre, un peu épaisse, ailée & composée de huit ou dix folioles arrondies à leur sommet, en forme de croissant; la fructification termine la tige & forme une grappe rameuse.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la *corne d'Ammon*, à cause de ses spirales qui la font ressembler à un serpent entortillé.

Digitized by Google

OPHION ou OPHIONOT des Anciens, étoit probablement le *muſimon ;* Voyez *ce mot.*

OPHITE, *Ophites.* Pierre dont on diſtingue deux eſpeces : l'*ophite antique*, & l'*ophite des Modernes.*

L'*ophite antique* eſt une eſpece de porphyre à taches de la forme d'un carré long, blanchâtres, diſpoſées ſouvent en forme d'étoile ou en forme de croix, ſur un fond vert foncé. Cette pierre connue des Anciens eſt, dit-on, le *memphites* de *Pline.*

L'*ophite des Modernes* eſt parſemé de taches rondes ou arrondies, enclavées dans une terre d'argile endurcie, & qui eſt confondue elle-même avec les ſchiſtes. Cette pierre offre des fentes à ſa ſurface, & ſe trouve abondamment en maſſe dans les Pyrenées.

OPHRIE, *Boa ophrias*, Linn. Ce ſerpent eſt du deuxieme genre ; on ignore le pays où il ſe trouve ; il n'a encore été obſervé par les Savans que dans les Cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

L'*ophrie*, ſelon *Linnæus*, eſt ſemblable par ſon port au ſerpent déſigné ſous le nom de *devin ;* Voyez ce *mot.* Mais il en eſt diſtingué par le fond de ſa couleur qui eſt brune & par le nombre des plaques qui recouvrent les parties inférieures. *Linnæus* dit que l'abdomen eſt garni de deux cents quatre-vingt-une grandes plaques, & le deſſous de la queue en offre ſoixante-quatre paires de petites.

OPHTALMITES. Nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. *Voyez* OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS. *Voyez à l'article* PAVOT BLANC. L'*opium cyrénaïque* eſt l'*aſſa-fœtida.*

OPOBALSAMUM. *Voyez* BAUME DE JUDÉE.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, ou APOCALPASUM. Subſtance gommo-réſineuſe, qui reſſemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que l'on mêloit du temps de *Galien* avec la myrrhe même : il

il étoit difficile, ſelon cet Ecrivain, de les diſtinguer l'une de l'autre, ſinon par les effets : c'étoit un ſuc empoiſonné, qui ſouvent cauſoit l'aſſoupiſſement & l'étranglement ſubit : il dit avoir vu pluſieurs perſonnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'*opocarbaſum* ſans qu'elles le ſuſſent : peut-être n'étoit-ce qu'un ſuc compoſé d'une ſolution d'*euphorbe*, dans laquelle on macéroit les *larmes d'opium*. Les poiſons de cette eſpece ont été de tout temps auſſi en uſage en Afrique, que l'eſt en Amérique celui des fleches empoiſonnées par le ſuc du *mancelinier*, &c. *Voyez ces mots.*

M. le Chevalier *James Bruce*, qui a voyagé en Abyſſinie, dit avoir vu dans un village Mahométan, un gros arbre dont la partie ſupérieure du tronc & les groſſes branches étoient ſi couvertes de boſſes & de boules de gomme, qu'il en paroiſſoit monſtrueux. Sur quelques queſtions que M. *Bruce* fit à ce ſujet, il apprit que des Marchands avoient apporté cet arbre du pays de la bonne myrrhe, qui eſt la Troglodytrie (car il ne croît pas en Arabie), & qu'ils l'avoient planté en faveur de ſa gomme, dont ces Muſulmans empeſent les toiles bleues de Surate, qu'ils reçoivent endommagées de Mocha, pour les trafiquer avec les Galles & les Abyſſins. Cet arbre ſe nomme *ſaſſa* : M. *Bruce* aſſure l'avoir vu entiérement couvert de belles fleurs cramoiſies, d'une ſtructure très-extraordinaire. Ce même Voyageur convient que la *gomme de ſaſſa* eſt très-propre par ſon abondance & par ſa couleur à augmenter la quantité de myrrhe, d'autant plus que tout le porte à croire qu'il ne vient pas dans le pays de la myrrhe d'autre arbre gommifere doué des mêmes qualités du *ſaſſa* : enfin, il lui paroît preſque prouvé que la *gomme de ſaſſa* eſt l'*opocalpaſum*, & il veut que *Galien* ſe trompe dans la qualité funeſte qu'il attribue à cette drogue, & que peut-être il mettoit ſur ſon compte la mort de gens

Digitized by Google

qui ne la devoient qu'au Médecin. M. *Bruce* ajoute que les Troglodytes du pays de la myrrhe, quoique plus ignorans aujourd'hui qu'autrefois, connoiſſent admirablement les propriétés de leurs ſimples, & qu'il eſt impoſſible que le Sauvage empreſſé d'augmenter ſes ventes, y mêlât un poiſon qui les diminueroit néceſſairement. En cela, nous penſons comme lui; mais nous ne ſommes pas du même avis, lorſqu'il dit que nous ne connoiſſons ni gomme, ni réſine qui ſoient un poiſon mortel : les Sauvages des deux hémiſpheres n'en connoiſſent que trop. La *gomme de ſaſſa* eſt, dit M. *Bruce*, d'un grain uni & ſerré, de couleur brune ſombre, quelquefois fort tranſparente; elle a la propriété de ſe gonfler dans l'eau, & y devient blanche; elle reſſemble beaucoup en qualité à la gomme adragant, & peut ſe manger en toute aſſurance. D'après cet expoſé, il paroît que l'*apocalpaſum* cité par *Pline*, n'eſt pas la *gomme de ſaſſa* décrite par M. le Chevalier *Bruce*.

OPOPANAX. *Voyez* ſon article au *mot* GRANDE BERCE.

OPOSSUM. Nom ſous lequel pluſieurs Auteurs déſignent le *ſarigue*. Voyez ce *mot*.

OPUNTIA dit CACTIER à cochenilles, ou NOPAL, *Cactus cochenillifer*, Linn.; *Opuntia maxima, folio oblongo, rotundo, majore, ſpinulis mollibus & innocentibus obſito*, &c. Sloan. Jam. Hiſt.; *Tuna mitior, flore ſanguineo, cochenilliſera*, Dillen. Elth. 399; *Nopalnochezili*, Hern. Mex., pag. 78. Cette eſpece qui croît au Mexique & dans d'autres régions de l'Amérique Méridionale, a beaucoup de rapport avec le *cactier* en raquette, (*Voyez ce mot*;) mais on l'en diſtingue facilement par ſes articulations qui ſont preſque entiérement dépourvues d'épines; elles ſont auſſi plus épaiſſes : les fleurs ſont petites, d'un rouge de ſang; leurs étamines ſont très-longues. C'eſt ſur cette plante que s'éleve cet inſecte ſi précieux pour la teinture rouge, qu'on nomme *cochenille*.

Digitized by Google

Quelques Auteurs prétendent que c'eſt le ſuc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit; auſſi cet inſecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs: on dit que les Teinturiers Indiens ſe ſervent du ſuc même du fruit pour teindre en rouge. Cette eſpece de *cactier* à fleurs couleur d'écarlate, eſt plus tendre, plus difficile à conſerver & plus ſujette à pourrir que les autres.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations les *nopals* à fleurs & fruits rouges, ſur leſquels ils eſperent de faire pluſieurs récoltes de cochenilles dans l'année. Ces prétendues feuilles (les articulations), comme celles de quantité de plantes graſſes des pays chauds, peuvent reſter long-temps hors de terre ſans ſe deſſécher, & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles, donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles, trop maigres, ou comme épuiſées par d'autres plantations: elles y croiſſent juſqu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien ſoin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. Les feuilles ſont émollientes & ſuppuratives. *Voyez* maintenant l'*article* COCHENILLE.

OR, *Aurum*. Ce métal, principe de l'aiſance, ſigne de toutes les richeſſes, idole de l'avarice, mobile puiſſant des actions de l'homme, l'*or*, dis-je, eſt un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élaſtique, à peine ſonore, mais très-compacte; il ſurpaſſe tous les autres métaux & toutes les matieres du Globe en flexibilité, en peſanteur, en ductilité, en ténacité & en fixité; c'eſt par la réunion de ces caracteres prééminens que dans tous les temps l'*or* a été regardé comme le métal le plus parfait & le plus précieux: il eſt devenu, dit M. *de Buffon*, le ſigne univerſel & conſtant de la valeur de toute autre matiere par un conſentement unanime & tacite de tous les peuples policés. L'*or* n'eſt altéré, ni par

Digitized by Google

l'air, ni par l'eau, ni par le feu des fourneaux : il tombe au fond du vif argent qui le diſſout, ou plutôt avec lequel il s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y ſurnagent juſqu'à ce qu'ils aient été diſſous ou pénétrés par ce menſtrue métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y ſurnagent continuellement.

Nous diſons que l'*or* eſt le métal le plus malléable ; c'eſt ce que l'art du *Batteur d'or* & celui du *Tireur d'or* démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'*or*, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'eſt-à-dire en une ligne de ſoixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cents toiſes la lieue : enfin l'idée avantageuſe que nous avons de l'*or* eſt fondée ſur ſon excellence réelle.

L'*or* varie par la dureté, la couleur & la peſanteur ; ce qui provient peut-être de ſes degrés de pureté : c'eſt ainſi que l'*or* d'une guinée eſt à volume égal, moins peſant que le louis d'*or* ; celui-ci moins que le ducat dont le pied cube peſe vingt-un mille deux cents vingt onces poids de Paris. L'*or* de Siam eſt moins caſſant que le nôtre, & le ſon des cordes de clavecin qui en ſont faites eſt infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles priſmatiques ; ſa couleur eſt plus ou moins foncée. L'*or* d'Europe eſt plus haut en couleur que celui d'Amérique : ce dernier eſt pâle, & l'on prétend que celui de Malacaſſe (ou Malgache) eſt tout-à-fait pâle & ſe fond preſque auſſi promptement que du plomb. L'*or* s'écrouit ſous le marteau ; il entre en fuſion un peu plus facilement que le

Digitized by Google

cuivre ; & auſſi-tôt après avoir rougi ; on remarque que lorſqu'il ſe fond il prend une couleur d'aigue-marine ou de bleu-céladon : il eſt de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (par une ſuite de ſa denſité), & qui s'amalgame le plus facilement avec le mercure ; on diroit qu'il y a une ſympathie entre ces deux métaux. En général c'eſt un axiome en Métallurgie, que l'*or* n'eſt jamais minéraliſé par le ſoufre ni par l'arſenic ; cependant la ſeule vapeur d'un grain d'étain ſuffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal ; mais il la recouvre par la fuſion : enfin il paroît que l'*or*, dans l'état de mine, eſt *minéraliſé* & uni au ſoufre par l'intermede du fer ou de quelque autre ſubſtance métallique : l'*or* réſiſte à tous les acides agiſſant ſéparément. Il y a deux grands diſſolvans de l'*or* : l'un eſt compoſé de l'acide marin & nitreux, c'eſt *l'eau-régale* ordinaire ; l'autre eſt la combinaiſon de l'alkali fixe avec le ſoufre : ce dernier menſtrue ou diſſolvant eſt connu ſous le nom de *foie de ſoufre*. Si l'on en précipite la diſſolution faite à l'eau-régale nitreuſe & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui deſſéchée détonera avec ſoixante-quatre fois autant de force élaſtique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution : nous le répétons, ſes effets ſont violens & terribles : la chaleur, le frottement ſuffiſent pour ſon inflammation & ſon exploſion. Il en coûta la vue & preſque la vie à un jeune homme de notre connoiſſance qui, après avoir verſé de l'*or* fulminant dans un flacon, voulut le fermer ; un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement ; l'exploſion fut ſemblable à un fort coup de fuſil : le flacon ſe briſa en éclats, le renverſa par terre & lui creva les deux yeux. Nous apprenons que M. *Bertholet*, de l'Académie des Sciences, eſt

Digitized by Google

parvenu, par un procédé particulier, à obtenir de l'*argent* une matiere bien plus fulminante encore que celle de l'*or*.

La vitrification de l'*or* au foyer d'une des grandes lentilles de *Tſchirnhauſen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été conteſtée, & eſt demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés; mais MM. *Macquer*, *Briſſon*, *Lavoiſier* & *Cadet* ont fait ſur cet objet, ainſi que ſur un grand nombre d'autres ſubſtances, des expériences très-intéreſſantes avec cette grande lentille de *Tſchirnhauſen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainſi qu'avec la petite lentille de *Tſchirnhauſen*, que leur a confié M. le Comte *de la Tour d'Auvergne*; elle eſt, ainſi que celle de l'Académie, de trente-trois pouces de diametre, mais ſon foyer eſt un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la ſagacité & l'intelligence, ſi verſés daus l'art difficile d'obſerver, après avoir expoſé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'*or* très-fin & très-pur, & l'avoir mis ſucceſſivement ſur des ſupports de différente nature, tels que des creuſets d'argile réfractaire, des teſſons de poterie de grès, de porcelaine dure, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & après avoir, dans preſque toutes ces épreuves, obtenu des vitrifications de couleur brune-pourprée à la ſurface de ce métal, n'oſent point encore aſſurer poſitivement que ces vitrifications ſoient dues à une portion de la ſubſtance même de l'*or*. En variant ces expériences, ils ont eu la ſatisfaction d'appercevoir & de bien conſtater pluſieurs phénomenes importans dont les Phyſiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention: de ce nombre ſont: 1.° Un cercle de couleur pourprée ſur le ſupport de l'*or*, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce ſupport. 2.° Une fumée très-ſenſible ſortant certainement de ce

Digitized by Google

métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois juſqu'à cinq ou ſix pouces. 3.° Une lame d'argent a été très-bien dorée à cette ſeule fumée de l'*or*, de même qu'une lame d'*or* a été argentée à celle de l'*argent*. 4.° Ils ont obſervé une rotation rapide de petits globes d'*or* & d'*argent* fondus au foyer, qui leur a paru aſſez conſtamment dans le ſens où elle devoit être, en ſuppoſant qu'elle eût pour cauſe une impulſion de rayons ſolaires, que ces Meſſieurs ont déjà ſoupçonnée, mais qu'ils ſe ſont propoſé de conſtater par une ſuite d'obſervations auſſi multipliées & auſſi exactes que l'exige l'importance de la matiere. Ces Savans ſe ſont propoſé encore de ſuivre ces recherches avec des inſtrumens bien ſupérieurs à ceux qu'ils ont employés; ils y ont deſtiné une lentille compoſée de deux glaces épaiſſes de huit lignes, courbées en portion de ſphere de huit pieds de rayon, & qui étant jointes enſemble par leurs biſeaux, laiſſent entre elles un vide lenticulaire de quatre pieds de diametre, & qui a dans le centre ſix pouces cinq lignes d'épaiſſeur: ce vide eſt rempli par environ cent quarante pintes d'eſprit de vin, & c'eſt cette liqueur qui devient le corps refringent. Cette lentille a été exécutée avec beaucoup d'adreſſe, d'intelligence & de perfection, par M. *Bernieres* Contrôleur des Ponts & Chauſſées, dont le mérite & les talens ſont bien connus du public: cet inſtrument devant ſurpaſſer de beaucoup en grandeur, en netteté, & par conſéquent en force, tous ceux qui ont été faits juſqu'à préſent, ſemble promettre une Chimie *Hydro-Pyrotechnique* nouvelle, & paroît deſtiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Hiſtoire des Sciences.

L'*or* ſe trouve dans des mines qui lui ſont propres ou particulieres, comme en Aſie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia: dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galan en

Digitized by Google

Afrique, & ſur-tout à l'endroit que l'on nomme la *Côte d'Or*, (M. *de la Chapelle* a obſervé que l'*or* de Guinée ne peut ſe battre en feuilles, ni ſe tirer par la filiere) à Malacaſſe, à Madagaſcar & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'*or*, en Suede, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie : la mine d'*or* de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, eſt fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'*or* ſe trouve dans le Bréſil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valvidia, à Copiapo & Andacoll, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potoſi au Pérou.

Les galions d'Eſpagne exportent de ces dernieres contrées en Europe pour plus de quinze millions de ducats d'*or* en barres ou en lingots par la voie de Cadix. C'eſt, dit un Auteur moderne, pour le malheur de ſes habitans que cette partie de l'Amérique produit une ſi grande quantité d'*or* : l'inſatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre, ſous un dangéreux prétexte, tous les actes de cruauté que peuvent inſpirer le fanatiſme & la cupidité : *Quid non mortalia pectora cogis, auri ſacra fames?* Quel bien, peut-on ſe demander, ont produit en effet ces riches mines du Pérou ? Il a péri, dit M. *de Buffon*, des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter ; & leur ſang & leurs travaux n'ont ſervi qu'à nous charger d'un poids incommode. Quelle différence pour l'humanité, ſi tant de myriades de malheureux qui ont péri dans ces fouilles profondes, euſſent employé leurs bras à la culture de la terre !

L'*or* vierge eſt d'une couleur jaune-aurore ; ſa matrice ordinaire eſt le quartz, quelquefois la pierre cornée, ſouvent le fer & l'argent, rarement le cuivre & le plomb, quelquefois l'argile endurcie : tantôt il eſt en petits points ou en grains angulaires ; tantôt

Digitized by Google

en lozanges quadrangulaires, (M. *Romé de l'Iſle*, *Eſſai de Criſtallographie*, *pag.* 390, dit avoir vu des criſtaux d'*or natif* à huit pans, comme ceux d'alun, & un autre en lame hexagone); tantôt en feuilles ou en maſſe, ou en rameaux. On reconnoît facilement que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, ſont de l'*or*, quand avec la pointe d'un ciſeau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faiſant recevoir la vapeur du mercure il blanchit, & lorſque jeté dans le feu il ne ſe détruit point. C'eſt par un procédé ſemblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique, dont le métal reſſemble tout à fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'*or*. Il n'en eſt pas de même pour l'*or* qui ſe trouve dans la pyrite, que M. *de Juſſi* appelle *gelſt* ou *gilſt*: cette eſpece d'*or* eſt pâle & ſolide dans cette ſorte de matrice minéraliſant les métaux. Lorſque l'*or* eſt allié à l'argent dans la mine, ou à d'autres métaux, il eſt déguiſé, ou du moins ſa couleur eſt fortement altérée. Des Minéralogiſtes modernes prétendent que l'*or* dans l'état de pyrite, a été combiné, uni au ſoufre par l'intermede du fer qui ſert comme de lien d'union entre l'un & l'autre, & que la vitrioliſation qu'éprouve enſuite cette *pyrite aurifere* donne naiſſance à l'*or en cheveux* ou en fibres capillaires: la *pyrite aurifere* eſt la *mine d'or ferrugineuſe*. On trouve en Tranſylvanie, une mine compoſée d'*or*, d'*argent*, de *plomb*, de *fer*, de *ſoufre* & d'*arſenic*: on l'appelle *mine d'or griſe*; elle eſt d'un gris plus ou moins ſombre, en feuilles minces, ou en maſſe informe, d'un tiſſu tendre, ſe laiſſant couper au couteau. Chauffée légérement, dit M. *Monnet*, *Nouveau ſyſtême de Minéralogie*, l'*or* ſuinte en forme de globules. Cette mine eſt diſſoluble dans les acides, & donne dix-huit à vingt lots d'*or* au quintal.

On trouve auſſi de l'*or* dans la belle eſpece de *lapis lazuli* de Perſe; *Voyez ce mot*. Il y a auſſi une

mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'*or*; on l'appelle *mine d'or rouge*. Combien de ſables de rivieres ſont auriferes, ſur-tout à l'endroit où elles font angle! rien ne reſſemble mieux à des grains de mica. Nous avons pluſieurs rivieres en France qui en contiennent des quantités trop petites pour mériter attention; tels ſont le *Rhin*, notamment depuis Strasbourg juſqu'à Philipsbourg & entre le Fort-Louis & Guermesheim; le *Rhône*, dans le pays de Gex au-deſſous de l'embouchure de la riviere d'Arve; le *Doux*, en Franche-Comté; la *Ceze*, dans les Cévennes; le *Gardon*, près de Montpellier; l'*Arriége*, dans le Comté de Foix, particuliérement près de Pamiers; la *Garonne*, près de Toulouſe; la *Salat*, dont la ſource eſt dans les Pyrenées; *Voyez* à ce ſujet *le Mémoire de M.* de Réaumur, inſéré dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1718, page 108 & ſuivantes, & l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI, page 24*, à l'occaſion du *Pactole*. En quelques endroits, on abandonne ces paillettes d'*or* aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible eſt rarement récompenſé par les découvertes qu'ils font: dans d'autres on les afferme. M. *de Buffon, Hiſtoire Nat. des Minéraux*, rapporte que l'on ſait, par des anecdotes certaines, que la monnoie de Toulouſe recevoit ordinairement chaque année, deux cents marcs de cet *or* recueilli des rivieres de l'Arriége, de la Garonne & de la Salat; qu'on en a porté dans le Bureau de Pamiers, depuis 1750 juſqu'en 1760, environ quatre-vingts marcs, quoique ce Bureau n'ait tout au plus que deux lieues d'arrondiſſement. Il y a des rivieres dans la Caramanie & la Siléſie, où l'on trouve des grains d'*or* gros comme des pois: on en trouve auſſi dans le *Tage* & le *Danube*. Il eſt certain qu'en rétrogradant & en fouillant avec attention les bords de ces rivieres, au-deſſus du lieu où elles font angle, ou mieux encore en travaillant

Digitized by Google

dans les hautes montagnes où ces rivieres prennent leur ſource, l'on parviendroit à découvrir la miniere: peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs États. *Pline* parle de l'*or* dont la mine étoit dans la Gaule; nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine: il eſt probable qu'elle n'a pas été entiérement épuiſée; mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé juſqu'à la trace : il faut eſpérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Paillotteurs* ou *Orpailleurs* (quelques-uns diſent *Arpailleurs*), ceux qui, par le moyen d'une ſébile, ſorte d'écuelle ou de vaiſſeau profond fait de bois, dont l'intérieur eſt tout ſillonné ou rempli de rainures, prennent & lavent le ſable des rivieres, pour en retirer la ſubſtance métallique précieuſe. *Lémery*, *Dictionnaire des Drogues*, *page 11*, dit qu'on voit beaucoup de Negres en Afrique, qui ne ſont employés qu'à plonger & aller chercher de l'*or*. On en ramaſſe auſſi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. M. *Fréſier* prétend qu'on y trouve ſouvent dans le fond des rivieres de l'*or* en maſſes du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus conſidérables; c'eſt, dit-il, ce qu'on nomme *pépites*.

Lorſque l'*or* eſt répandu dans différentes eſpeces de terres ou de ſables, il n'a point de figure déterminée : il y en a auſſi de différentes couleurs qui ſont comme maſquées; il eſt ordinairement ſemblable à de petites pointes d'épingles. On en trouve cependant une eſpece qui eſt ſous la forme de petits grenats bien rouges, & tranſparens: c'eſt ce qu'on appelle *grenats d'or*; on en trouve aux Monts Crapaks, en Hongrie : il s'en rencontre auſſi en Amérique.

Quand on trouve l'*or* pur, on l'appelle *or natif* ou *or vierge* : il eſt facile à graver; c'eſt celui de la premiere eſpece. L'*or* qui forme des eſpeces de filons

Digitized by Google

ou de veines dans des pierres ou ferrugineuſes, ou ſchiſteuſes, ou quartzeuſes, eſt celui de la ſeconde eſpece : l'*or* qui ſe rencontre dans les glaiſes rougeâtres & les ſables (c'eſt le *lavaderos* des Eſpganols), & qui eſt en petites paillettes, n'a beſoin que d'une ſimple lotion pour en être ſéparé ; cet *or de lavage* eſt celui de la troiſieme eſpece ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or :* enfin, l'*or* qui eſt en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres, eſt celui de la quatrieme eſpece, il s'appelle *or pépite ;* c'eſt le moins bon, il n'eſt guere qu'à dix-huit karats.

La méthode uſitée pour l'extraction & la purification de ce métal interpoſé dans les pierres, conſiſte dans le lavage, le pilage, l'amalgame & l'ignition. S'il y a mélange de métaux, l'on a recours ou aux diſſolvans ou à la fuſion : le procédé en eſt fondé ſur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*argent*. Voyez ce *mot*, & ce qui en eſt dit dans notre *Minéralogie ;* mais particuliérement dans le *Dictionnaire de Chimie*.

Ce métal qui dans la ſociété eſt d'une ſi grande utilité pour repréſenter la valeur de tout ce qui peut être néceſſaire, utile ou agréable aux hommes, eſt également employé, à cauſe de ſon éclat, de ſa beauté, de ſon *inaltérabilité*, pour quantité d'ornemens & de bijoux précieux.

L'*or* n'eſt donc pas ſeulement un moyen général d'échange entre les peuples, puiſqu'il devient une ſource de chef-d'œuvres dans les mains induſtrieuſes d'une multitude d'Ouvriers : en effet, ce métal ſe plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode : on l'emploie à maſquer tous les autres métaux. Nous avons parlé de ſa grande ductilité, elle le rend propre à cet uſage.

On trouve chez les Batteurs d'*or*, de quatre ſortes d'*or* en feuilles. Le plus beau ſert aux Damaſquineurs, on l'appelle *or d'épée :* la ſeconde ſorte eſt employée

Digitized by Google

par les Armuriers, on la nomme *or de piſtolet :* la troiſieme ſert pour dorer les livres, on l'appelle *or de Relieur :* la quatrieme enfin, ſert aux Peintres, & en Pharmacie, pour envelopper, orner & maſquer le mauvais goût des médicamens, on l'appelle *or d'Apothicaire.* Ses propriétés particulieres en Médecine nous paroiſſent très-précaires & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le ſens figuré de cette expreſſion proverbiale, *dorer la pilule ?* On eſt parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal ſur une quantité de différentes matieres auxquelles il donne un extérieur de propreté & d'opulence : en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Les Doreurs ſe ſervent d'un mélange d'*or* & d'*argent*, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement ſur les ouvrages. On dore ſur les métaux, ou ſur les cuirs, ou ſur les bois, ou ſur les lambris de pierre. Ceux qui dorent ſur le bois commencent par l'enduire de pluſieurs couches de blanc, enſuite de jaune, enfin d'une pâte compoſée de bol & de molybdene, &c. : c'eſt ſur cette derniere couche mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'*or.* On doit à feu M. *de Montamy* la maniere de retirer ce métal précieux employé ſur le bois : elle conſiſte à faire ſubir une ſimple ébullition au bois doré ; le métal s'en détache avec la colle qui l'aſſujettiſſoit ; on évapore l'eau, il reſte une matiere qu'on pulvériſe, & qu'on jette auſſi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procede par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere uſitée.

Les Ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu & qui a paſſé par la filiere. L'*or en lame*, qui eſt preſque le même, eſt un fil aplati entre

Digitized by Google

deux rouleaux d'acier poli ; on l'emploie, comme l'*or filé*, dans la fabrique des étoffes de soie ou de broderie, ou du galon. Une once d'*or* peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de quatre cents quarante-quatre lieues ; quelle ductilité ! L'on peut dire que l'art du *Tireur d'or* & du *Batteur d'or*, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des ressources pour le luxe, présente aux yeux d'un Physicien des merveilles qui n'ont point échappé aux observations de *Boyle*, du P. *Mersenne*, de *Rohault*, & notamment de M. *de Réaumur*. Consultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1713*, *pag. 205*, *&c.*

Ce que l'on appelle *or en coquille*, sont les *bractéoles*, c'est-à-dire les rognures de feuilles d'*or*, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel ; on les met ensuite dans de petites coquilles : cet *or* ainsi préparé sert aux Peintres en miniature.

Les Orfevres désignent la pureté de l'*or*, en divisant son titre en vingt-quatre parties égales qu'on nomme *karats* : l'*or* le plus fin, c'est-à-dire le plus épuré par l'art, est nommé *or à vingt-quatre karats* ; l'on n'a jamais trouvé d'*or* à ce titre dans le sein de la terre ; & dans plusieurs mines il n'est qu'à vingt, & même à seize & quatorze karats. Le karat forme un *scrupule*, le scrupule est de vingt-quatre *grains* ou le tiers d'un *gros* : si l'*or* est allié ou diminue au feu d'un vingt-quatrieme, il n'en restera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt trois karats*. L'*or au titre* est à vingt karats : il n'est employé que pour les bijoux d'*or*. On détermine aussi le karat d'*or*, & notamment sa couleur, son degré de ténacité, par l'épreuve de la *pierre de touche*. Voyez *ce mot*.

Depuis quelques années le luxe qui rend les Artistes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'*or* par les alliages, différentes nuances qui flattent l'œil très-agréablement, mais aux dépens

Digitized by Google

de la valeur intrinſeque du métal qui eſt ſacrifié à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui ſe fait en alliant beaucoup d'*argent* avec l'*or* : l'*or rouge* ſe fait en l'alliant avec beaucoup de *cuivre* : l'*or jaune* eſt l'*or* pur ou au titre : l'*or bleu* ſe fait par le mélange de l'*arſenic* ou de la limaille d'*acier*, ou par le moyen du gros fil de *fer doux* amalgamé dans l'*or* fondu : l'*or blanc* des mêmes Artiſtes, eſt l'*argent pur*. L'on diſtribue depuis quelque temps dans le commerce des bijoux d'*or* de *Manheim* ; ſorte d'alliage où il entre très-peu d'*or* & beaucoup de *cuivre*.

OR BLANC ou PLATINE. *Voyez* PLATINE.

OR DE CHAT. *Voyez au mot* MICA.

ORAGE, *Procella*. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent ſur mer, tantôt à un ouragan ſur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une groſſe pluie ſouvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arc-en-ciels, & l'on entend ſouvent gronder le tonnerre : les nuages ſont fortement agités, ils ſe rapprochent, ſe condenſent, & dans l'inſtant ils ſe convertiſſent en groſſes gouttes d'eau qui tombent avec vîteſſe. On croit devoir obſerver qu'il y a quelque analogie entre le vent & le tonnerre : les *orages* accompagnés de vent font un bruit continuel, mais ſans éclats ; au contraire, les *orages* ſans vent abondent en coups de tonnerre. Il eſt rare qu'un *orage*, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps ſans qu'il ſurvienne une groſſe pluie. Lorſque ces ſortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matiere qui produit la foudre ; ce qui fait que l'*orage* ceſſe beaucoup plutôt lorſqu'il pleut, que lorſqu'il fait un temps ſec. Ce phénomene n'eſt jamais univerſel, il ſuit le courant d'un vent impétueux, qui ſiffle &

Digitized by Google

tourbillonne; auſſi ſes effets ne ſe développent-ils que dans une petite étendue de quelques contrées; mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la déſolation & l'horreur. C'eſt dans des inſtans ſemblables que les campagnes les plus riches ſe convertiſſent en des déſerts d'un aſpect affreux.

Les *orages* les plus conſidérables & les plus effrayans qu'on ait eſſuyés en Europe, ſont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leiceſter en Angleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort ſur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crême en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suiſſe eſt ſujette à être affligée & ravagée par les *orages* : ſes habitans ſe ſouviendront long-temps de celui qui conſterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit diſparoître toute la moiſſon; le furieux *orage* de grêle qui épouvanta tous les habitans de Vienne en 1689, fut auſſi des plus conſidérables. L'*orage* nocturne de Trieſte en 1719 fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes ſemblables à des feux follets : on entendit ſoudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, jeta l'alarme la plus vive dans cette contrée, où l'on trouva des maiſons criblées de trous, & des arbres déracinés, caſſés, brûlés par la chute d'une grêle prodigieuſe & du tonnerre.

Le 24 Juillet 1771, ſur les deux heures après midi, le ciel s'étant extraordinairement obſcurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut ſuivie d'un *orage* de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus groſſes noiſettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule; toutes

Digitized by Google

toutes les vitres exposées au Midi & au Couchant furent entiérement fracassées, & une heure après, les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. On éprouva un désastre encore plus terrible à Plombieres en Lorraine : sur les dix heures du soir, les eaux monterent en un quart-d'heure jusqu'à dix pieds dans les maisons, & en firent écrouler dix-sept : les bains furent comblés de décombres & de débris, plusieurs personnes périrent. Le même *orage* se fit sentir en même temps dans toute la province : la Meuse, la Moselle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivieres qui y coulent, ainsi que tous les ruisseaux qu'elles reçoivent, s'éleverent prodigieusement : par-tout les eaux monterent en moins de six heures aussi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation causa, furent considérables : ce fut particuliérement dans les Vosges qu'on en ressentit les plus terribles effets. L'*orage* de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été aussi des plus remarquables, & a causé beaucoup de ravage.

En 1773 le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuse à Moncontour en Basse-Bretagne ; le vent étoit Sud-Est, le barometre à vingt-sept pouces quatre lignes, la chaleur médiocre & l'air extrêmement lourd. L'après-midi on entendit le tonnerre gronder, le thermometre varia de treize à seize degrés, sur le soir il se fixa à quatorze ; alors la pluie augmenta considérablement, & vers minuit elle devint si grosse qu'elle sembloit tomber en masse. Le vent, ou plutôt l'*ouragan*, ayant tourné au Nord-Est, il s'éleva une tempête affreuse : le tonnerre gronda sans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent excessivement. Qu'on se représente un volume immense d'eau se précipitant par une chute rapide

entre deux montagnes dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes maſſes, entraînant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, haies, murs, chauſſées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de ſable & de limon les vergers, les prairies, &c.; après un cours de plus de huit cents toiſes, ce torrent raſſemblant toute ſa violence, briſant les portes de la ville, inondant les maiſons ou les ébranlant, les renverſant de fond en comble, noyant les habitans, les beſtiaux, détruiſant ou bouleverſant les moulins, dépoſant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres, arrachant les moiſſons, interrompant les communications : & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeſte ſpectacle. Le même *orage* ne produiſit pas moins de ravages dans les environs, ſurtout à Saint-Brieuc, à Guingamp, &c. ſur la grande route de Breſt ; la ville de Chatelaudren fut preſque entiérement ſubmergée en un moment ; la digue de l'étang de la mine, ſitué à douze cents toiſes au-deſſus de celui de la ville, ayant été renverſée, les eaux ſe précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligerent les habitans dont les édifices inondés réſiſtoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, ſans pouvoir être ſecourus ; dans cette affreuſe ſituation, ils attendoient une mort inévitable.

Voici la deſcription de l'*orage* du Bas-Maine faite par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux*. L'*orage* du 4 Août 1774 a commencé ſur les quatre heures du ſoir : il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Oueſt ; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante, & le thermometre de M. *de Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-deſſus de la congélation : le tonnerre après avoir grondé ſourdement depuis midi, éclata enfin par des exploſions qui furent

Digitized by Google

le prélude du fléau terrible qui a désolé ce canton, & ceux qu'il a rencontrés dans sa marche. Un nuage épais & sombre venant de la partie du Nord-Oueſt, intercepta la lumiere au point qu'on auroit eu peine à pouvoir lire : il s'éleva un vent impétueux qui ſuivit conſtamment la même direction de l'*orage*. Bientôt après l'on entendit les ſifflemens de la grêle qui déjà faiſoit au loin un épouvantable fracas, & qui ſans être mêlée de pluie ne diſcontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La premiere & la plus volumineuſe peſoit depuis une juſqu'à deux & trois livres ; il y a même des Curés voiſins qui ont aſſuré en avoir trouvé de beaucoup plus peſantes. La plus groſſe, comme la plus menue, étoit de différente configuration ; on voyoit des grains ronds & armés de pointes à peu près comme certaines noix de galle, d'autres carrés ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles, & de diverſes autres figures ; & elle étoit ſi dure & ſi compacte, que notre Obſervateur trois ſemaines après en a trouvé dans des endroits ſombres pluſieurs grains auſſi gros que des œufs ordinaires.

Dans la largeur à peu près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné, la dévaſtation a été générale dans la campagne : les maiſons totalement découvertes, particuliérement du côté oppoſé à l'*orage*, les grains enterrés, les pailles en plus mauvais état que ſi elles euſſent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie, les arbres hachés en leurs cimes, pelés en pluſieurs endroits à leur tronc, & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits, offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine le ſpectacle de la campagne au mois de Décembre, mais mille fois plus déſolant pour eux. Les hommes & les animaux domeſtiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup ſouffert ; des Laboureurs qui conduiſoient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs beſtiaux devenus

Digitized by Google

furieux, les ont laiſſé aller à leur gré pour ſe mettre eux-mêmes à couvert; le gibier a été preſque tout détruit ſans même en excepter les renards, qui malgré leurs ruſes & leur fourrure n'ont pu ſoutenir un ſi terrible choc.

Auſſi-tôt après la tempête, une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'eſt élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre, M. l'Abbé *Buon* a été témoin d'un autre phénomene plus étonnant encore que les précédens. La ſéve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute ſon activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuiſer, a agi fortement ſur les boutons qui, ſuivant l'ordre naturel, ne devoient ſe développer qu'au printemps ſuivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont ſuccédé des fruits qui parvenus à la groſſeur des noix, ſont tombés aux premieres gelées.

L'*orage* de *grêle* le plus déſaſtreux a affligé une partie de la France, le 13 Juillet 1788 : on avoit éprouvé le 11 & le 12 une chaleur de vingt-ſix à trente degrés dans les contrées dont nous allons parler. Des tonnerres aſcendans & deſcendans s'étoient fait obſerver le 12 entre huit & neuf heures du ſoir : le 13, entre neuf & dix heures du matin, deux nuages *orageux*, l'un venant du Nord & l'autre du Sud, offrirent à l'inſtant de leur rencontre le ſpectacle d'un *ouragan* des plus terribles : en peu de temps, la nuée qu'ils formerent parcourut ſur quatre lieues de large l'Election de Chartres, paſſa par Saint-Germain-en-Laie, par Pontoiſe, l'Iſle-Adam, la Picardie, la Flandre & ſur quelques parties de l'Angleterre, & fit diſparoître la plus belle récolte ; il ne reſta pas un épi dans la majeure partie de cette étendue : les arbres & les vignes furent

Digitized by Google

hachés ou enfouis : à la grêle la plus déſaſtreuſe ſe joignit un vent impétueux qui s'annonçant avec un ſifflement horrible, renverſa les bâtimens les plus ſolides ; les couvertures des maiſons & les cheminées furent briſées ou emportées, des égliſes renverſées, des clochers & des moulins à vent jetés au loin ; des hommes périrent par cette grêle meurtriere ; les troupeaux, le gibier, aſſaillis de toutes parts, eurent peine à échapper à leur deſtruction totale ; les Cultivateurs ruinés & demeurés ſans reſſource, envioient le ſort de ceux qui avoient été écraſés, & appeloient à genoux & d'une voix déchirante la mort pour les délivrer de leurs peines. On peſa pluſieurs criſtaux de cette grêle ; il y en avoit de quatre, cinq, ſix & juſqu'à neuf livres : on vit des grêlons donnant des glaçons longs de dix, douze & juſqu'à ſeize pouces : le Roi (*Louis XVI*) qui étoit alors ſur la route de Rambouillet à Verſailles, fut obligé de ſe réfugier dans une Ferme.

En conſidérant les phénomenes qui précedent, qui accompagnent & qui ſuivent un *orage*, j'aurois bien des détails à propoſer : mais la cauſe des *orages* tenant au ſyſtême des autres météores, tels que les *vents*, les *tourbillons*, le *tonnerre*, les *éclairs*, la *groſſe pluie*, les *ouragans*, la *grêle*, les *nuées*, &c., le Lecteur eſt prié de conſulter chacun de ces *articles*. Une obſervation importante eſt que l'air eſt autant agité avant un *orage* qu'il eſt ordinairement calme après : il y a plus, ceux qui ſe trouvent ſous l'*orage* ne ſentent que peu ou point de vent.

ORANBLEU. C'eſt le *merle* du Cap de Bonne-Eſpérance, *pl. enl.* 221. Ce *merle*, dit M. *Mauduyt*, n'eſt peut-être qu'une variété de l'*oranvert* : tout le deſſus du corps eſt d'un bleu de deux teintes, & dont la plus foncée borde chacune des plumes ; tout le deſſous du corps eſt orangé : les pennes des ailes ſont noires, mais quelques-unes des moyennes ſont bordées de gris-blanc ; le bec & les pieds ſont noirs.

Digitized by Google

ORANVERT. Cette dénomination indique ſes principales couleurs : l'*oranvert* eſt le *merle à ventre orangé* du Sénégal, *pl. enl.* 358. M. *de Montbeillard* dit que ſon bec & ſes pieds ſont bruns ; un beau vert foncé, enrichi par des reflets qui jouent entre différentes nuances de jaune, regne ſur tout le plumage ſupérieur & même ſur la gorge, mais il eſt moins foncé ſur la queue ; le reſte du deſſous du corps eſt d'un orangé brillant ; il y a un trait blanc ſur chaque aile.

ORANGER, *Aurantium.* L'*oranger* eſt un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur ſuave de ſes fleurs, par le vert éclatant de ſes feuilles dont il n'eſt jamais dépouillé, par ſes fruits couleur d'or, *Malus aurantia*, & ſur-tout par le ſpectacle agréable qu'il réunit en même temps, de boutons, de fleurs épanouies & de fruits. Quoique cet arbre ne paroiſſe naturaliſé que dans les provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caiſſe, & qu'on le garantit, dans les ſerres, des rigueurs de l'hiver. *Louis XIV* étoit ſi grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des *orangers* en fleur, même pendant l'hiver, dans une galerie de ſon Palais, où ils étoient placés ſur des piédeſtaux dans des caiſſes gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux ſpectacle pendant tout l'hiver, les Jardiniers choiſiſſoient un nombre d'arbres ſuffiſant, ceſſoient de les arroſer juſqu'à ce que les feuilles tombaſſent, & ayant mis enſuite de la terre nouvelle ſur la ſurface de leurs caiſſes, ils les arroſoient ſouvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne ſortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt eſpeces d'*orangers* connues, (l'*oranger à fruit aigre* ou *bigarade avec ou ſans feuilles panachées* ; l'*oranger à fruit doux* ; l'*oranger à feuilles coquillées* ; l'*oranger à fleurs panachées* ; l'*oranger à fruit cornu* ; l'*oranger hermaphrodite*, dont le fruit participe de l'*orange*

Digitized by Google

& du *citron* ; l'*oranger de Turquie* ; l'*oranger tortu* ; le *pampelmouſe* ; la *groſſe orange* ; l'*orange étoilée* ; l'*orange à écorce double* ; l'*oranger à fleur double* ; l'*oranger de la Chine* ; l'*oranger nain à fruit aigre* ; le même à *feuilles* & *fruit panachés*, &c.) : il y en a deux ou trois principales, dont le fruit eſt en uſage parmi nous ; ſavoir, l'*oranger à fruit aigre*, (*Aurantium acri medullâ* ;) l'*amer* ou *bigaradier*, (*medullâ amarâ* ;) : & l'*oranger à fruit doux*, (*dulci medullâ*.) Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux ou trois ſortes d'*orangers* : la deſcription que nous allons en donner, conviendra donc aux uns & aux autres, ſi ce n'eſt pour les fruits qui ont des différences bien ſenſibles.

L'*oranger* devient d'une hauteur médiocre ; ſes racines ſont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc eſt dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant : ſes feuilles ſont toujours vertes, épaiſſes, liſſes ; elles ſont portées ſur des queues feuillées (c'eſt-à-dire que les pétioles ſont ailés à la baſe des feuilles, ils repréſentent la figure d'un cœur), remplies d'une infinité de petites cellules huileuſes, tranſparentes, qui paroiſſent autant de petits trous, de même que dans les mille-pertuis : ſes fleurs ſont en roſe, odorantes, compoſées de cinq pétales blancs, diſpoſés en rond. Dans le *bigaradier* le piſtil ſe change en un fruit preſque ſphérique ; avant d'être mûr, il eſt de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorſqu'il eſt mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un ſuc acide : les *bigarades* ſont d'un jaune pâle, au lieu que les *oranges douces* ſont d'une couleur vive de ſafran ; leur jus eſt doux & agréable.

Ces arbres ſont originaires de la Chine, *Aurantium Chinenſe dulcius*, d'où les Portugais ont apporté les premieres graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte *de Saint-Laurent*, le premier arbre d'où ſont ſortis tous les *orangers* qui ſont l'or-

Digitized by Google

nement de nos jardins d'Europe. Les *orangers* ſe ſont comme naturaliſés dans nos provinces Méridionales : on en voit aujourd'hui dans nos Iſles en Amérique, ſoit dans les mornes, ſoit en plaine ; on en voit auſſi dans les Iſles d'Hyeres & en Provence, où ils forment des eſpeces de forêts agréables par leur verdure qui ne change point, & par les fruits dont ils ſont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des *orangers* ſont d'uſage. Cet arbre nous charme trop par ſa beauté, pour que nous ne diſions pas quelque choſe ſur ſa culture. M. *de la Quyntinie* a donné un Traité ſur cet objet.

L'*oranger doux* eſt préférable, tant pour la beauté de ſes feuilles, que pour la bonté de ſon fruit, *Aurantium dulci medullâ, vulgare*, Ferr. Hiſp. 377. L'*oranger de la Chine* ne fait jamais un bel arbre, car il a toujours l'air malade, & ſon fruit mûrit rarement. L'*oranger de Gênes*, à feuilles de pluſieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cauſe de la beauté de ſes feuilles. L'*oranger nain* eſt très-agréable par ſes petites feuilles & la quantité de fleurs dont il ſe couvre.

On peut élever des *orangers* par le moyen de quelques jeunes *orangers* qui nous viennent de Provence ou de Gênes, ou en ſemant des pepins de *bigarade* dans une terre préparée : on les greffe enſuite. On prétend que la petite eſpece de *citron* doit être préférée pour y greffer les eſpeces qu'on déſire. Une caiſſe de douze ou quinze pouces leur ſuffit juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans ; alors on les tranſplante dans la derniere caiſſe qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les *orangers*, eſt un mélange d'un tiers de terreau de brebis repoſé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre graſſe de marais. En taillant l'*oranger*, on cherche à lui donner une belle forme. Lorſque par maladie un *oranger* jau-

Digitized by Google

nit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expoſe au ſoleil que pendant deux ou trois heures : s'il eſt attaqué par les gallinſectes, les pucerons, &c. on doit frotter l'arbre avec du vinaigre; les fourmis n'infeſtent cet arbre que pour y ſucer les pucerons : nous avons vu des Jardiniers qui prétendoient détruire les fourmis d'*orangers* en mettant des pots de baſilic aux quatre coins de la caiſſe, des allumettes garnies de ſoufre plantées dans la terre de la caiſſe, & une corde imprégnée d'huile empyreumatique à la partie du tronc d'où partent les branches. Il faut ſur-tout défendre les *orangers* du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur eſt également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vache, ni de pourceau; tous les autres doivent être bien conſommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périſſent bientôt lorſqu'on leur donne trop d'humidité; le fumier de brebis ou de chevre, trempé dans l'eau dont on arroſe les *orangers*, les rend ſains & vigoureux : l'effet que produiſent les arroſemens fréquens & trop abondans ſur ces arbres, eſt de faire jaunir & ſouvent de faire tomber les feuilles; ils languiſſent un an ou deux ſans pouſſer aucune tige, & à la fin ils meurent entiérement. On doit ferrer les *orangers* depuis le milieu d'Octobre juſqu'au retour de la belle ſaiſon. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet, année 1757*, un *Mémoire ſur la culture des orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vaſes de terre, plutôt que dans des caiſſes, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aiſément, ſe refroidiſſent moins vîte, & conſervent mieux tous les ſels de la terre que les caiſſes.

Depuis quelque temps on ſe ſert avec ſuccès des feuilles d'*oranger* dans les convulſions, les affections vaporeuſes & l'épilepſie : on en fait uſage en poudre

Digitized by Google

au poids d'un ſcrupule qu'on délaye dans une taſſe de chocolat ; quelques perſonnes ne ſe ſervent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du ſucre : c'eſt encore un ſpécifique contre la colique des Peintres ; la décoction doit ſe faire dans un vaſe fermé : on préſume que ce remede eſt efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'*orange*, à cauſe de leur odeur agréable qui eſt préférée à celle des roſes, de l'ambre & du muſc, ſont fort en uſage parmi nous, ſoit dans les parfums, ſoit dans les aſſaiſonnemens. On en tire par la diſtillation une eau qui eſt céphalique, ſtomachique, hyſtérique, & une huile eſſentielle, qui porte le nom de *néroly* ; c'eſt un excellent parfum. L'eau de fleurs d'*orange* eſt auſſi très-efficace contre les vers & contre la toux qu'elle calme ; ſelon M. *Bourgeois*, elle facilite l'expectoration : mais elle ne convient pas à toutes les femmes, contre les vapeurs ; il y en a un grand nombre auxquelles elle eſt fort contraire. On fait avec ces fleurs des conſerves différentes, ſoit ſolides, ſoit molles ; des tablettes qui ſont très-agréables au goût & que l'on préſente au deſſert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût déſagréable & pour fortifier l'eſtomac : on fait auſſi avec ces fleurs un ſirop & un ratafia délicieux. L'*eſſence de Portugal* ſe fait avec l'écorce d'*orange* ; il ſuffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On confit les écorces du fruit : tout le monde ſait combien la pulpe d'*orange douce* eſt agréable. On prétend que ſi l'on mange une *orange douce* toute entiere avec l'écorce, avant l'accès de la fievre intermittente & ſur-tout de la fievre tierce, elle arrête ſouvent l'accès, & guérit quelquefois la fievre. Enfin, avec le ſuc exprimé d'*oranges aigres*, délayé dans l'eau & adouci avec le ſucre, l'on fait une boiſſon que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade* ; c'eſt un bon rafraîchiſſant. Quand on

Digitized by Google

veut que cette boiſſon ſoit bien aromatiſée & plus agréable, on y joint un peu d'*oleo-ſaccharum* préparé ſur le champ, en frottant un petit morceau de ſucre contre l'écorce de la même *orange*; c'eſt le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la ſaveur du ſuc. A la Martinique, on fait un *vin d'orange* qui peut paſſer pour une ſorte de *malvoiſie*; on y emploie le ſucre terré, clarifié en ſirop, le jus des *oranges*, la décoction de l'écorce de ces fruits, un peu de fleurs d'*orange*, & on met le tout fermenter dans un tonneau pendant deux mois; tel eſt le procédé pour faire ce vin, qu'on nous apporte quelquefois en Europe. L'*orange amere* n'eſt employée parmi nos alimens qu'à titre d'aſſaiſonnement; on arroſe de ſon ſuc la plupart des volailles & gibiers rôtis, à deſſein d'en faciliter la digeſtion; ſon écorce râpée eſt bonne pour corriger la fadeur, l'inertie des poiſſons gras mangés en ragoûts, comme l'anguille, &c. Cette même écorce eſt ſtomachique, fébrifuge & vermifuge; mais c'eſt ſurtout, dit M. *Bourgeois*, un bon remede contre les pertes des femmes & le flux trop abondant de leurs regles: on la donne ſeche en poudre à la doſe de trente à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faiſant cuire l'écorce de ſix *oranges* avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure: on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANGIN ou FAUSSE-ORANGE. *Voyez* FAUSSE-COLOQUINTE.

ORANG-OUTANG. (*Oerangs-oetangs*, par le Voyageur *Gautier Schouten.*) Nom que l'on donne aux Indes Orientales à l'*homme ſauvage* ou *des bois*, eſpece de grand *ſinge*, connu auſſi ſous le nom de *barris*. C'eſt la premiere eſpece de *ſinge* ſans queue, & celui qui a plus de reſſemblances extérieures & phyſiques avec l'homme. On doit diſtinguer deux eſpeces d'*orang-outang*; la grande eſpece, qui eſt le

Digitized by Google

barris ou *drill* des Anglois, ou le *pongo* de Guinée ; & la petite eſpece, qui eſt le *jocko*, qui ſe trouve auſſi en Afrique, mais du côté d'Angola. Le grand *orang-outang* ſe trouve plus communément dans les forêts du Domaine du Raïa de Carnate.

L'*orang-outang* differe de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'eſt pas proéminent ; par le front, qui eſt trop court ; par le menton, qui n'eſt pas relevé à la baſe ; ſes oreilles proportionnellement, ſont trop grandes ; ſes yeux, trop voiſins l'un de l'autre ; l'intervalle entre le nez & la bouche, trop étendu : ce ſont-là les ſeules différences de la face de l'*orang-outang* avec le viſage de l'homme. Le corps & les membres different en ce que les cuiſſes ſont relativement trop courtes ; les bras, trop longs ; les pouces, trop petits ; la paume des mains, trop longue & trop ſerrée ; les pieds, plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne ſont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle ſont à l'extérieur fort ſemblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette eſpece de ſinge differe de l'eſpece humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze de chaque côté, & l'*orang-outang* en a conſtamment treize ; il a auſſi les vertebres du cou plus courtes ; les os du baſſin plus ſerrés ; les hanches plus plates ; les orbites des yeux plus enfoncées ; il n'y a point d'apophyſe épineuſe à la vertebre du cou ; les reins ſont plus ronds que ceux de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, auſſi-bien que la veſſie & la véſicule du fiel, qui ſont plus étroites & plus longues que dans l'homme ; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, ſont ſi parfaitement ſemblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer ſans admiration, dit M. *de Buffon*, & ſans être étonné que

Digitized by Google

d'une conformation ſi pareille & d'une organiſation qui eſt abſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets ; par exemple la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'*orang-outang* ne parle pas ; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas. Y a-t-il une preuve plus évidente que la matiere ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée, ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur ? L'*orang-outang* n'a point d'abajoues, c'eſt-à-dire de poches au dedans des joues, point de queue, point de calloſité ſur les feſſes. (Ces divers caracteres réunis ſont reconnoître l'*orang-outang* parmi tous les autres ſinges de l'Aſie & de l'Afrique.) L'*orang-outang* eſt le ſeul des ſinges qui comme l'homme, ait les feſſes renflées & charnues, & des eſpeces de mollets ou gras de jambes, & par conſéquent le mieux conformé de tous pour marcher debout ; mais comme les doigts de ſes pieds ſont fort longs, & que ſon talon poſe plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, & il auroit beſoin de talons artificiels, plus élevés que ceux de nos ſouliers, ſi l'on vouloit le faire marcher aiſément & long-temps : les gros orteils, ſur-tout dans l'eſpece du *jocko*, ſont garnis d'ongles. L'*orang-outang* a le pouce des pieds de derriere placé comme dans une main ; la cloiſon des narines eſt étroite, & leurs ouvertures ſont placées au-deſſous de ſon nez. L'*orang-outang* a toutes les dents & même les canines ſemblables à celles de l'homme ; il a la face plate, nue & baſanée ; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus ; il a des poils ſur la tête qui deſcendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité ; il a cinq ou ſix pieds de hauteur : le *jocko*

Digitized by Google

n'en a guere que trois ou quatre. Ces ſinges n'ont ni l'impatience du *magot*, ni la méchanceté du *babouin*, ni l'extravagance des *guenons*; c'eſt le plus intelligent, le plus grave & le plus docile des ſinges.

M. *Voſmaer* a donné la deſcription en 1778, d'un jeune *orang-outang* femelle, originaire de Banjer-Maſſin, dans l'île de Borneo, & apporté vivant en 1776, dans la Ménagerie de S. A. S. Mgr. le *Prince d'Orange, Stadhouder*, &c. en Hollande. La hauteur de cet animal meſuré debout, étoit de deux pieds & demi du Rhin; il avoit le corps aſſez bien en chair; le ventre gros, mais paroiſſant gonflé, lorſque l'animal étoit accroupi: les mamelons fort petits & tout près des aiſſelles: les bras avoient, depuis les aiſſelles juſqu'au bout des doigts du milieu, vingt-trois pouces; la main ſeule, juſqu'au bout du doigt du milieu, ſept pouces; le doigt du milieu, trois pouces & demi de long; les autres plus courts dans la proportion des doigts de la main de l'homme. Tous les doigts ont trois articulations, excepté le pouce qui n'en a que deux: ils ſont tous garnis d'un ongle noir & rond; les jambes étoient, depuis la hanche juſqu'au talon, longues de vingt pouces, mais le fémur à proportion plus court que le tibia; les pieds poſés à plat étoient, depuis le derriere du talon juſqu'au bout du doigt ou orteil du milieu, longs de huit pouces; ces doigts des pieds, notamment le gros orteil, plus courts que ceux de la main; le doigt du milieu du pied eſt auſſi un peu plus long que les autres orteils; les orteils ſont, ainſi que les doigts de la main, à ongles noirs; mais le gros orteil n'a que deux articulations & eſt abſolument *dépourvu d'ongle:* le côté intérieur des mains & des pieds revêtu d'une peau aſſez douce, d'un noir-fauve, nue & ſans poil, ainſi que tous les doigts: les cuiſſes ne ſont ni pelées, ni calleuſes, comme aux autres eſpeces de ſinges; point de feſſes: point de mollets, point de queue: la tête

Digitized by Google

toute recouverte par devant d'une peau fauve couleur de ſouris; le muſeau ou la bouche un peu ſaillante, quoique moins qu'aux eſpeces de *magots*; mais l'animal l'avançoit & la retiroit beaucoup, auſſi à ſa volonté: l'ouverture de la bouche fort large; autour des yeux, ſur les levres & ſur le menton, la peau étoit un peu plus couleur de chair; les yeux d'un brun-bleuâtre, noirs dans le milieu; les paupieres, tant ſupérieures qu'inférieures, garnies de petits cils ſaillans; au-deſſus des yeux, à l'endroit des ſourcils, étoient quelques poils; le nez très-épaté, large vers le bas; les dents antérieures de la mâchoire ſupérieure ſont au nombre de quatre, ſuivies de chaque côté d'un intervalle, & enfin de chaque côté, de quatre dents mâchelieres dont la premiere eſt la plus longue, & la derniere, celle du fond, eſt la plus groſſe; le même ordre regne à la mâchoire inférieure: les dents ſont fort ſemblables à celles de l'homme, & ont fait préſumer, par leur groſſeur & leur largeur, un état de croiſſance achevée; la voûte de la bouche ou le palais eſt de couleur noire; le deſſous de la langue, au contraire, eſt de couleur de chair; les gencives, autour des dents de la mâchoire inférieure, ſont noires; la langue eſt longue, arrondie par devant, liſſe & douce au toucher; les oreilles ſont ſans poil & de la forme de celles de l'homme.

A ſon arrivée, le 29 Juin 1776, l'animal n'avoit point de poil, *ſi ce n'eſt du noir*, dit M. Voſmaer, *à la partie poſtérieure du corps, ſur les bras, les cuiſſes & les jambes*. La tête, la poitrine & le ventre n'offroient que la peau nue, couleur de ſouris; ſur les bras, ou plutôt ſur l'avant-bras, la direction du poil dont le Docteur *Tyſon* parle, ſavoir, depuis l'épaule juſqu'au coude, étoit pendante vers le bas comme chez tous les animaux, mais depuis les mains juſqu'au coude, cette direction du poil eſt en ſens contraire, elle eſt aſcendante. A l'approche de l'hiver, l'animal acquit

Digitized by Google

beaucoup de poil ; la tête devint assez bien garnie d'un poil ras de couleur brune-jaunâtre ; le dos, la poitrine, & toutes les autres parties du corps furent couvertes de pareil poil châtain clair, de sorte qu'il paroissoit être un animal tout différent : les plus longs poils du dos avoient trois pouces ; telle étoit la conformation & la taille de cet animal. Passons à ses mœurs, &c. & à quelques remarques faites par notre Naturaliste Hollandois.

M. Vosmaer prétend que l'*orang-outang* dont il est ici question, est de la même espece que celui d'Angola en Afrique, que *Tulpius* a décrit, & qui fut présenté en 1640 à *Frédéric-Henri, Prince d'Orange & de Nassau.* Voilà donc deux *orangs-outangs* qui ont été vus vivans en Hollande : celui d'Angola a l'ongle au gros orteil, celui de Borneo n'en a point. Cet ongle feroit-il un caractere distinctif entre l'*orang-outang* d'Afrique & celui d'Asie ? Si l'*orang-outang* d'Asie décrit par M. *Vosmaer*, haut de deux pieds & demi, mesure du Rhin, avoit toute la crue propre à son espece, il n'y a donc pas des *orangs-outangs* de la taille de cinq à six pieds, & les Voyageurs en auroient imposé ; peut-être existe-il en d'autres contrées des régions chaudes de l'ancien Continent, des *orangs-outangs* d'une plus grande taille. Indépendamment de ce que le Docteur *Tyson* a reconnu par l'anatomie de l'*orang-outang*, que cet animal a des parties qui ont plus de rapport avec celles du corps humain que n'en ont les autres singes, l'*orang-outang* se rapproche encore plus de l'homme par plusieurs de ses fonctions réelles.... M. *Vosmaer*, curieux d'étudier les manieres de cet *orang-outang* femelle de Borneo, a gardé près de lui pendant un mois cet animal : il n'a pas paru sujet à l'écoulement périodique, & n'a pas offert les poches latérales au gosier, comme les autres singes. Il n'étoit ni méchant ni fâcheux, mais sa figure affectoit souvent un air triste ; il aimoit la compagnie sans distinction de

Digitized by Google

de ſexe, & paroiſſoit affectionner davantage les perſonnes qui prenoient ſoin journellement de lui. Lorſque ces perſonnes ſe retiroient, l'animal, qu'on tenoit enchaîné, ſe jetoit à terre comme déſeſpéré, pouſſant des cris lamentables, & déchirant par lambeaux le linge qu'il pouvoit attraper. On l'a vu plus d'une fois prendre du foin de ſa litiere, l'arranger à ſon côté & paroître inviter par ſes démonſtrations ſon gardien à s'aſſeoir auprès de lui. La familiarité ou une autre intention mit un jour le gardien dans un cruel embarras: l'animal avoit ſaiſi cet homme qu'il tenoit comme immobile, debout, collé contre ſa poitrine, le ſerrant fortement entre ſes bras & de ſes pieds, ſans qu'il fût poſſible de lui faire lâcher priſe: cependant quelques fraiſes procurerent la liberté au gardien, dont l'animal ſe deſſaiſit enfin pour les manger.

Sa marche ordinaire étoit à quatre pieds, mais il marchoit quelquefois debout, & muni d'un fort bâton; il s'y tenoit appuyé ſouvent fort long-temps. Néanmoins il ne poſoit jamais les pieds à plat comme l'homme, mais recourbés en dehors, de ſorte qu'il ſe ſoutenoit ſur les côtés extérieurs des pieds proprement dits, les doigts retirés en dedans; ce qui dénote de l'aptitude à grimper ſur les arbres: s'étant ôté le collier où tenoit ſa chaîne, il monta avec la plus grande agilité contre les poutres & les lattes obliques d'un toit: quatre hommes eurent bien de la peine à le rattraper & à le dompter, tant eſt grande la force de ſes muſcles, notamment des mains. Dans cet état de liberté, l'animal déboucha avec la main une bouteille contenant un reſte de vin de Malaga qu'il but juſqu'à la derniere goutte, après quoi il remit enſuite la bouteille à ſa place.

Il mangeoit preſque de tout ce qu'on lui préſentoit; ſa nourriture ordinaire étoit du pain, des racines, particuliérement des carottes jaunes, toutes ſortes de fruits, ſur-tout des fraiſes; mais il paroiſſoit ſinguliére-

ment friand de plantes aromatiques, du perſil & de ſa racine; il mangeoit auſſi du poiſſon & de la viande, ſoit bouillie, ſoit rôtie. On ne l'a point vu chaſſer aux inſectes dont les autres eſpeces de ſinges ſont ſi avides : ayant croqué entre les dents & goûté d'une groſſe araignée & d'une groſſe mouche qui lui furent données, il les rejeta auſſi-tôt. Un moineau vivant tenu par une ficelle à la patte, & qui ſe mit à voler, lui fit beaucoup de peur; il prit la ficelle, l'oiſeau ſe rabattit ſur lui, lui becqueta le bras; *l'orang-outang* en parut ſenſiblement affecté, il l'eut bientôt étouffé en le ſerrant dans ſa main, il lui arracha quelques plumes du corps, en goûta la chair qu'il rejeta bien vîte. Il ouvroit fort bien un œuf cru qu'il avaloit en ſuçant & avec appétit. On lui avoit appris à ſe ſervir de la cuiller & de la fourchette: c'étoit un plaiſir de le voir manger des fraiſes; d'une main il prenoit l'aſſiette, de l'autre la fourchette & piquoit un à un le fruit qu'il portoit à ſa bouche.

Sa boiſſon ordinaire étoit l'eau, mais il buvoit volontiers toutes ſortes de vins: l'uſage d'un verre à boire ne lui étoit pas inconnu; après avoir bu, il s'eſſuyoit les levres comme une perſonne, ſoit avec un linge, ſoit avec la main: lorſqu'après ſon repas on lui donnoit un cure-dent, il s'en ſervoit au même uſage que nous : il tiroit fort adroitement les choſes des poches qu'il fouilloit. On a dit à M. *Voſmaer*, qu'étant à bord du navire, cet animal couroit librement parmi l'équipage, qu'il jouoit avec les matelots, & alloit chercher comme eux ſa portion à la cuiſine. A l'approche de la nuit il alloit ſe coucher, mais avant il faiſoit ſon lit, il arrangeoit le foin de ſa litiere ordinaire, le ſecouoit bien, en apportoit davantage pour former ſon chevet, ſe mettoit le plus ſouvent ſur le côté & ſe couvroit chaudement d'une couverture, étant fort frileux; il étoit né ſous la Ligne. Quelquefois on l'a vu prendre un lambeau de linge qui ſe trouvoit près

Digitized by Google

de lui, l'étendre proprement ſur le plancher, mettre du foin dans le milieu, & relevant les quatre coins du linge par deſſus, porter ce paquet avec beaucoup d'adreſſe ſur ſon lit pour lui ſervir d'oreiller, tirant, étant couché, la couverture ſur ſon corps; de jour il dormoit par intervalles, mais pas long-temps; ſouvent, étant accroupi, il s'affubloit d'un habillement qu'il ſe paſſoit autour du corps, ou ſur la tête, ou ſur le cou, ce qui lui donnoit une figure fort comique: cette précaution de ſa part, avoit pour but de ſe garantir du froid, quoique ce fût en été & qu'il fît fort chaud. Cet animal aimoit la propreté: avoit-il uriné ſur le plancher de ſon gîte, il prenoit un chiffon de toile & l'eſſuyoit fort proprement; il en faiſoit de même ſur le pied d'une armoire près de lui, & que la pouſſiere terniſſoit; il prenoit le balai à cendres pour nettoyer les bottes des cavaliers qui venoient le voir; il déboucloit les ſouliers des ſpectateurs avec beaucoup d'adreſſe. A défaut de verre à boire, il prenoit de l'eau dans ſa main & la buvoit. Lui préſentoit-on des nœuds faits en corde, quelque ſerrés & redoublés qu'ils fuſſent, il les défaiſoit fort habilement avec les doigts, ou s'ils tenoient trop ferme, avec les dents. Si ſes mains ne pouvoient atteindre un objet, à cauſe de ſon éloignement, il tâchoit de le ſaiſir avec les pieds, ou à l'aide d'une longue bande de toile il le tiroit juſqu'à ce qu'il fût à ſa portée. Il étoit difficile de lui ôter ce qu'il tenoit dans une main, parce que de l'autre il prenoit un bâton dont il ne ceſſoit de s'eſcrimer en s'eſquivant. En compagnie, il ne pouſſoit aucun cri; mais s'il ſe trouvoit ſeul, il exprimoit ſon ennui, d'abord par un ſon approchant de celui d'un jeune chien qui hurle, enſuite ce ſon devenoit très-rude & rauque, à peu près ſemblable au bruit que fait une groſſe ſcie en paſſant au travers du bois. Ses excrémens, lorſqu'il ſe portoit bien, étoient en crottes ovales: quelqu'un lui ayant craché dans la main, il

Digitized by Google

regarda cette ſalive, la lécha, puis on la lui vit cracher également dans ſa main, & à la maniere d'une perſonne. Une propreté auſſi ſinguliere n'avoit pas encore été obſervée dans aucun autre animal.

Cet *orang-outang* détenu à la Ménagerie dès le 28 Juillet 1776, tomba malade en Novembre, tremblant de tout ſon corps & ayant une forte dyſſenterie. Après une maladie de langueur & de conſomption, il mourut le 27 Janvier 1777. Quelques momens avant ſa mort, il avoit pouſſé de grands gémiſſemens, qui furent ſuivis du râlement à la gorge, & de quelques derniers ſoupirs. Telle eſt l'hiſtoire de l'*orang-outang* de Borneo, communiquée par M. *Voſmaer*. Voyez *maintenant* HOMME DES BOIS *à l'article* HOMME SAUVAGE, & *l'article* PONGO.

ORANVERT. *Voyez à la ſuite de l'*ORANBLEU.

ORBAINE. *Voyez* ARBENNE.

ORBE. *Voyez à l'article* PLANETE.

ORBE. M. *Bloch* donne ce nom à un poiſſon à écailles, du genre du *Chétodon*. Il ſe trouve dans les Indes Orientales; ſa couleur eſt bleuâtre; ſon corps eſt orbiculaire.

ORBE-HÉRISSON, *Diodon orbicularis*. C'eſt un poiſſon qui ſe trouve dans les parages de la Jamaïque & des Iſles Moluques; il a le corps ſphérique, avec des piquans courts & éloignés les uns des autres, triangulaires à la baſe. Lorſque ce poiſſon eſt attaqué par ſes ennemis, ſes piquans ſe redreſſent, ſon ventre ſe gonfle, & il forme alors un globe parfait.

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent à des *poiſſons ronds* comme un ballon, & quelquefois à la *lune-poiſſon*. Voyez HÉRISSÉ, & ORBE-HÉRISSON, &c.

ORCANETTE, *Bugloſſum radice rubrâ*, *aut Anchuſa puniceis floribus*, C. B. Pin. 255; *ſive Anchuſa vulgatior*, *floribus cæruleis*, Tourn. Inſt. 134; *Anchuſa tinctoria*, Linn. Eſpece de *bugloſe* dont on tire une

Digitized by Google

teinture ; elle croît en Languedoc & en Provence, dans les lieux ſablonneux : ſa racine eſt groſſe comme le pouce, rouge dans ſon écorce, blanchâtre en ſa partie ligneuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, très-velues, ſe courbant vers la terre : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la bugloſe ſauvage, longues, garnies de poils rudes : ſes fleurs ſont en entonnoir, en pavillon découpé, de couleur bleue ou purpurine, rarement blanches : il ſuccede à chacune quatre ſemences griſâtres, qui reſſemblent à une tête de vipere.

On fait ſécher la racine d'*orcanette* au ſoleil, & on l'envoie aux Droguiſtes qui la débitent : on choiſit celle qui eſt nouvellement ſéchée, velue, preſque laineuſe, un peu flexible, de couleur rouge-foncé extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle : c'étoit le fard des Anciens. On s'en ſert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiſer, à l'onguent roſat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile : les Cuiſiniers s'en ſervent auſſi quelquefois pour imiter la ſauce ou *beurre d'écreviſſes*. Il n'y a que ſon écorce qui colore ; l'intérieur n'a point la même propriété. Cette racine eſt aſtringente ; priſe en décoction, elle arrête le cours de ventre,

On nous apporte quelquefois du Levant une eſpece d'*orcanette*, appelée *orcanette de Conſtantinople* ; c'eſt une racine preſque auſſi longue & auſſi groſſe que le bras, mais d'une forme particuliere : elle paroît, dit *Lémery*, un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales ſont un rouge obſcur, & un très-beau violet : il paroît au haut de cette racine une ſorte de moiſiſſure blanche & bleuâtre : dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroiſſe artificielle,

Digitized by Google

elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre, mais moins durable : ne ſeroit-ce pas le *ronas* ? Voyez RACINE D'ARMÉNIE.

Comme la teinture de l'*orcanette* ne conſiſte que dans le rouge dont ſa ſuperficie eſt couverte, *Pomet* conſeille avec raiſon de préférer celle qui eſt menue à une plus groſſe ; c'eſt auſſi celle qu'emploient les Teinturiers : on la tire de Marſeille & de Nîmes.

On diſtingue une *orcanette jaune*, *Anchuſa lutea major ; Onoſma echioïdes*, Linn. 196. C'eſt une plante à racine vivace ; la tige eſt haute d'un pied, droite, cylindrique, ſimple, couverte de poils blancs : les feuilles ſont longues, étroites, hériſſées de poils ; les fleurs, jaunes, terminales, en queue de ſcorpion ; le tube eſt fort long & le calice très-diviſé. Cette plante eſt aſſez commune en Provence.

ORCHEF. C'eſt le *gros-bec* des Indes, *pl. enl.* 393, *fig.* 2 : il eſt à peu près de la groſſeur de notre moineau vulgaire : tout le plumage inférieur eſt blanc, avec des mouchetures brunes ſur les côtés ; tout le ſupérieur eſt d'un brun-noirâtre ; chaque plume eſt terminée d'un brun plus clair, excepté dans le deſſus de la tête qui eſt jaune ; le bec & les pieds ſont d'un rouge pâle.

ORCHETTA. Nom donné ſur la côte de Gênes à une eſpece de *ſquille* à tête large, de la grandeur d'une langouſte : on en prend peu du côté de Marſeille, mais beaucoup ſur les côtes de Barbarie.

ORCHIS, *Orchys*. Nom donné à une famille de plantes qui approche beaucoup de celle des *Gingembres* ; Voyez *ce mot*. Leurs racines ſont des eſpeces de tubercules charnus ; leurs feuilles ſont marquées de nervures longitudinales aſſez groſſieres ; leurs fleurs ſont en épi ou en panicule, au ſommet des tiges (M. *de Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales inté-

Digitized by Google

rieurs, les uns & les autres ſimples & uniformes, & un ſixieme pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naiſſent ſouvent d'une colonne qui s'éleve du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la ſtructure, & qu'une rainure gluante paroiſſe être le véritable chemin du ſperme mâle) : leur fruit eſt une capſule à une loge & trois battans ; les graines ſont en très-grand nombre & fort menues : les racines ſont douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exſiccation ou par immerſion dans de l'eau bouillante. On range parmi les *orchis* les eſpeces du *ſatyrion*, de la *vanille*, le *ſalep*, &c. *Voyez ces mots.*

OREILLAR. Nom d'une eſpece de *chauve-ſouris* à très-grandes oreilles. *Voyez à l'article* CHAUVE-SOURIS.

OREILLE, *Auricula*. Organe de l'*ouïe*. Nous en avons parlé à l'*article* HOMME. La ſtructure de l'*oreille* eſt très-diverſifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occaſion de reconnoître cet organe dans les inſectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiſeaux, des quadrupedes, des gros poiſſons, &c. : les uns l'ont large, droite & ouverte ; d'autres, cachée bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'*oreille* très-ſaillante : cette analogie ne ſe retrouve pas dans les oiſeaux & les poiſſons. Les taupes qui ſont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'*oreille* ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher que la terre ne s'y introduiſe, il eſt fermé par la peau qui leur couvre la tête & qui peut s'ouvrir ou ſe fermer en ſe dilatant ou en s'étréciſſant. Pluſieurs animaux ont ce trou abſolument bouché, comme la *tortue*, le *caméléon* & la plupart des poiſſons : il y a la *baleine* de Groënland qui ne l'a pas fermé ; c'eſt un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel eſt un os en forme de coquille : l'adreſſe du pêcheur conſiſte à enfoncer le

Digitized by Google

harpon dans cet endroit foible & sensible : c'est cet os qui est improprement connu dans les Apothicaireries sous le nom de *pierre de tiburon*. Presque tous les quadrupedes ont ce trou ouvert par des *oreilles* mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les *lions*, les *tigres*, les *léopards*, ont les *oreilles* courtes; l'*homme*, le *singe*, le *porc-épic*, les ont aplaties contre la tête; le *veau marin*, les *lézards*, les *serpens* n'ont point du tout d'*oreilles* externes : les *oiseaux* ont le trou auditif couvert seulement de plumes; il s'en trouve cependant parmi ces bipedes qui l'ont découvert, comme l'*outarde*, le *casoar*, le *coq-d'Inde*, la *pintade*.

OREILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE (grande.)

OREILLE DE COCHON, ou CRÊTE DE COQ. Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des *Huîtres*. Sa couleur est d'un brun-violet; ses deux valves sont ornées du côté de l'ouverture de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres; *Voyez* CRÊTE DE COQ. On donne aussi le nom d'*oreille de cochon* à un *murex ailé*; Voyez MUREX.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez* à la suite de l'*article* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE *au mot* PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *Haliotis*. C'est un coquillage univalve, fait en bassin ovale, contourné, dont les spires sont aplaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évasée. Ce coquillage se trouve sur les côtes de la Bretagne, dans plusieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il est très-fortement attaché aux rochers à fleur d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainsi que le lépas. L'*ormier* a une sorte de ressem-

Digitized by Google

blance avec une oreille humaine. M. *d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il eſt détaché du rocher : ſa chair eſt jaunâtre, & l'on en mange : cet Auteur dit auſſi qu'il vide ſes excrémens par les trous qui ſont ſur la ſuperficie de ſa coquille. A meſure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à ſa coquille, & en ferme un autre : on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément ſix, ſept ou huit : ces trous ſont diſpoſés près de la levre gauche ou du bourlet ſur une ligne courbe, cependant parallele à la longueur de la coquille : les trous qui ont été bouchés, paroiſſent toujours ſous la forme de mamelons : M. *Adanſon* dit en avoir compté juſqu'à cinquante. Lorſque l'*oreille de mer* eſt en marche, ſon pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui eſt revêtue en ſon ſommet de quelques ſpires, dont une ſeule eſt très-apparente : ſa couleur eſt aſſez variée; il y en a d'un cendré-noir, il y en a de vertes, de tachetées de vert & de brun & de forme longue, de rougeâtres avec une très-belle nacre en dedans dont la couleur paſſe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, & préſente toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, ſuivant les différens aſpects ſous leſquels on la regarde : la ſurface extérieure de la coquille eſt coupée par un nombre infini de ſillons creuſés légérement dans les unes, profondément dans les autres; ce qui forme des ſtries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt tranſverſales, onduleuſes & rabattues toutes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont en prenant la courbure d'un demi-cercle, ſe répandre ſur toutes les parties du bord droit de la coquille, où elles ſe perdent : les ſpires qui paroiſſent en relief en dehors, ſont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur : la levre droite eſt courbée en arc, mince

Digitized by Google

dans les jeunes, épaiſſe dans les vieilles; la levre gauche au contraire, eſt épaiſſe, repliée comme un large bourlet au dedans de la coquille, & nacrée comme elle : on trouve auſſi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des ſillons, comme des trous, augmente avec l'âge; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles *oreilles de mer* neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre ſillons; tandis que les jeunes n'ont ſouvent que trois ou quatre trous & cinquante ſillons. Il y a auſſi des *oreilles de mer* ſans trous; on les nomme *oreilles de Vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces ſortes de coquilles ſont preſque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuſe qui les défigure; il n'eſt pas rare d'en voir qui ſont chargées de glands de mer, il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui eſt un fond orange ou rouge marbré de blanc; le milieu de la partie nacrée eſt ſouvent ſurſemé d'eſpeces de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cauſe de leur nacre, à décorer les grottes & les caſcades.

M. *Adanſon* dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal ſoit auſſi varié pour la couleur : tous les rochers de la côte du Sénégal nourriſſent, dit-il, une grande quantité d'*oreilles de mer;* les Negres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille, de la famille des *Buccins à bouche entiere dépourvue de queue;* ſa bouche eſt ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille; étant dépouillée, toute ſa robe eſt couleur de chair pâle, faſciée de blanc : cette coquille eſt commune en différens parages d'Amérique. *Voyez* BUCCIN.

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *Auricula urſi; Primula auricula*, Linn. 205. C'eſt une des plantes

Digitized by Google

les plus agréables par la variété de ſes eſpeces, la beauté des couleurs, l'odeur ſuave de ſes fleurs & par la durée de ſes bouquets : on contemple, avec plaiſir, la richeſſe du pinceau de la Nature, ſur un amphithéâtre qui étale les diverſes eſpeces de cette plante : ſes fleurs méritent, avec raiſon, les ſoins de l'Amateur de la belle Nature : elles ſont l'un des principaux ornemens de nos parterres.

L'*oreille d'ours* eſt une plante que l'on dit être originaire de la Suiſſe & de la Provence : toutes ſes feuilles partent de la racine, & ſont longues de deux à trois pouces, liſſes en deſſus, graſſes, c'eſt-à-dire épaiſſes & charnues, quelquefois ſarineuſes, tantôt dentelées, tantôt entieres & d'un goût amer ; le nom de cette plante lui eſt venu de la reſſemblance de ſes feuilles avec l'oreille d'un ours : du milieu de ſes feuilles s'élevent des tiges (hampes) hautes de quatre à ſix pouces, qui ſoutiennent en leur ſommet une ombelle de fleurs en forme d'un tuyau évaſé en entonnoir à pavillon, & découpé en ſix ou ſept parties : ces fleurs varient en couleur ſuivant les eſpeces.

Les Amateurs les diſtinguent en trois claſſes : l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La *pure* eſt celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoiſi, violet, pourpre, &c. ; les jaunes & les blanches ſont des eſpeces dégénérées (l'*oreille d'ours vulgaire*, *Auricula urſi*, *flore luteo*, J. B. 3, 499.) : on préfere les pures, parce qu'elles ſont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les *panachées* ont leurs partiſans, on exige que leurs panaches ſoient nets ; les panaches blanc de lait & d'un jaune-doré ſont les plus beaux. Les *bizarres* ont diverſes couleurs oppoſées, agaçantes, comme le blanc & le noir dans le même fleuron. Le caractere de la belle *oreille d'ours* eſt d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur ; les piſtils doivent être placés à fleur de

Digitized by Google

l'œil, le remplir & le dépaſſer : les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il ſeroit trop long d'expliquer. Les *oreilles d'ours* eſtimées les plus belles, ſont toutes ſimples ; celles qui ſont doubles n'ont point l'œil, qui eſt la principale beauté de cette fleur, & ne ſe ſoutiennent pas. Un point eſſentiel dans la culture des fleurs, eſt d'approprier la nature du ſol à l'eſpece de plante qu'on cultive : c'eſt de la Nature qu'il faut apprendre l'expoſition & l'eſpece de terre dans laquelle elle peut ſe plaire.

L'*oreille d'ours* eſt une plante humide, montagneuſe, & qui aime l'ombre : il lui faut une terre qui réponde à ſon tempérament & qui conſerve toute ſa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, eſt un mélange de terre de taupiniere, de curures de rivieres ou de foſſés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il eſt eſſentiel, lorſqu'on emporte une plante, de ménager l'écoulement des eaux ſuperflues ; c'eſt pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huître ſur le trou. La terre des *oreilles d'ours* ne demande à être renouvelée que tous les trois ans ; plus ſouvent, on courroit riſque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe ſur la ſtructure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainſi que celle de les œilletonner. On ſépare, dans la longueur de toute la racine ſur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis ; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries : on éleve ces œilletons ſéparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriſte attentif enduit la bleſſure avec la térébenthine de Veniſe, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laiſſe fleurir ces plantes dans un endroit où elles ne ſoient pas expoſées au ſoleil, parce qu'il en affoibliroit les nuances. Le goût du Fleuriſte ſe fait remarquer dans l'art de diſpoſer les fleurs ſur ſon théâtre,

Digitized by Google

afin de les faire contraſter, & d'en relever les beautés par leur oppoſition. C'eſt dans le temps de la floraiſon, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénerent, ce qui ſe reconnoît quand elles deviennent entiérement de la couleur dont elles panachoient : la beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conſervés à l'ombre, même lorſque la fleur eſt paſſée : le Fleuriſte ne doit jamais épargner les plus petits ſoins. La meilleure maniere de les conſerver eſt de les mettre dans une ſerre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gelée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles ſe recoquillent, afin de le garantir de la pourriture que ce ſymptôme annonce infailliblement : on y remédie en coupant le navet juſqu'au vif. (Quoique les *oreilles d'ours* réuſſiſſent aſſez bien dans les pots, j'ai cependant obſervé, dit M. *Bourgeois*, qu'elles proſperent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus groſſes & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on obſerve de les planter dans des plate-bandes un peu humides & qui n'aient, s'il eſt poſſible, que le ſoleil levant. On doit auſſi faire attention, pour avoir de belles *oreilles d'ours*, de ne laiſſer à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laiſſer au plus cinq à ſix, & jamais moins de quatre.) Lorſqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut ſemer & s'en fier à la Nature, qui eſt inépuiſable dans ſes couleurs, ſur-tout dans les *oreilles d'ours*, dont les eſpeces ne ſe reproduiſent jamais ſans variétés. Il faut choiſir, pour ſemence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur ; avoir ſoin qu'elle ait toutes les qualités requiſes de maturité. Il faut ſemer en Décembre, dans des terrines, ſur une terre préparée, comme nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre ſeche tamiſée, environ de l'épaiſſeur d'un liard : il eſt eſſentiel de ne les arroſer qu'avec un arroſoir très-fin. Dès le mois

Digitized by Google

d'Avril la graine commence à lever ; lorſque le plant a ſix feuilles, on le repique ; & au bout de deux ans l'Amateur choiſit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaiſir à embellir. Il eſt, dans la culture de ces fleurs & de celles que l'on cultive par prédilection, mille petits ſoins qui ſont les délices de l'Amateur. C'eſt vraiment dans la culture des fleurs & des fruits que l'on admire combien eſt étendu l'empire que l'homme exerce ſur la Nature. Avec quelle ſatisfaction ne voit-il pas ſe développer par ſes ſoins de nouvelles productions que ſon art a créées ? A combien de titres l'*oreille d'ours* mérite-t-elle d'être admirée ! elle le diſpute à la tulipe, par ſon brillant, par ſon tiſſu velouté : elle réunit à une odeur ſuave les graces de la forme. Sans vouloir relever ſon mérite par la comparaiſon avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots ſont ſon éloge : elle fleurit ordinairement deux fois par an, & ſon feuillage eſt toujours vert. Vous pouvez conſulter un Traité fort détaillé ſur la *culture* de l'*oreille d'ours*. Il eſt imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. *in-12*.

L'*oreille d'ours* ſimple eſt une ſorte de *ſanicle des Alpes* : ſes feuilles ſont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'*oreille d'ours de Mycone* dont on ſe ſert plus communément en Médecine, eſt une ſorte de petit bouillon-blanc ou plutôt de ſanicle velue des Alpes, *Sanicula Alpina*, *foliis borraginis*, *villoſa*, qui croît naturellement ſur les Pyrenées & en Catalogne, ſur le Mont-Serrat & autres lieux ombragés. Ses racines ſont auſſi déliées que des cheveux ; ſes feuilles ſont éparſes & courbées ſur terre, ayant à peu près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées & chargées de poils : il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, ſolides, pleines de ſuc, rougeâtres & d'un goût aſtringent : les fleurs ſont bleues, à une feule

Digitized by Google

feuille disposée en rose : à cette fleur passée succede un petit fruit ovale qui se divise en deux loges, remplies de semences menues, anguleuses. Cette plante prise en décoction est estimée propre pour la gravelle: on en fait distiller une eau dont les Espagnols se servent pour la toux, & par cette raison ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tussera*.

OREILLE DE RAT. *Voyez* PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS, *Myosotis*. C'est un genre de plante à fleurs polypétalées, *Ceraſtium*, Linn. (*Ceraiſte*), qui differe de la morgeline par la figure de son fruit, lequel ressemble à une corne de bœuf tronquée. M. *de Tournefort* en a cité de plusieurs especes.

Il y a : L'*oreille de souris* la plus usitée & qui porte plus particuliérement le nom d'*oreille de souris blanche* ; elle croît dans les champs, aux lieux montagneux, notamment sur les Alpes, *Myosotis incana*, *repens*, Tournef. 245 ; *Lichnis incana*, *repens*, C. B. Pin. 206; *Ocymoïdes lychnitis*, Col. Phitob. App. 20 ; & *reptante radice*, J. B. 3, 353; *Ceraſtium tomentoſum*, Linn. Sa racine est fibrée ; ses tiges qui sont rameuses & couchées à terre en forme de beaux gazons, sont longues de sept à dix pouces, velues & garnies de petites feuilles lanugineuses, faites comme des oreilles de souris : sa fleur est blanche, à plusieurs feuilles disposées en rose; il lui succede une capsule qui a la figure de la corne d'un bœuf, & qui renferme plusieurs semences menues, arrondies. Cette plante est astringente, rafraîchissante, & sa racine est estimée propre pour les fistules lacrymales. Cette espece d'*oreille de souris* vivace, à feuilles cotonneuses & à fleurs blanches solitaires, sert à faire dans les jardins, des tapis soyeux, argentins & de la plus grande beauté.

Le *ceraiſte perfolié* du Levant, *Myosotis Orientalis*, *perfoliata*, *lychnidis folio*, Tourn. Cor 18. Le *ceraiſte* des champs, en Espagne, *Myosotis Hiſpanica ſegetum*,

Digitized by Google

Tourn. Le *ceraiſte* commun, *Myoſotis arvenſis, hirſuta, parvo flore*, Tourn. 245; il y en a une variété un peu gluante au toucher : elles croiſſent ſur le bord des champs en Europe. Le *ceraiſte* à feuilles larges, des Alpes & de la Suiſſe, *Myoſotis Alpina, latifolia*, Tourn. 244. Le *ceraiſte* vivace & à grandes fleurs, des champs, en France, *Myoſotis arvenſis, ſubhirſuta, flore majore*, Tourn. 245. Le *ceraiſte* graminé de la Suiſſe, *Ceraſtium ſtrictum*, Linn. Le *ceraiſte* à feuilles aiguës, *Myoſotis tenuiſſimo folio, rigido*, Tourn. 245; cette eſpece croît en Provence. Le *ceraiſte* aquatique, *Alsine maxima, ſolanifolia*, Tourn. 242; cette eſpece vivace ſe trouve en Europe, dans les foſſés aquatiques & ſur le bord des étangs.

OREILLE DE VÉNUS. *Voyez à l'article* OREILLE DE MER.

OREILLERE. *Voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. *Voyez* CABARET.

ORFE, *Cyprinus orfus*, Linn., Arted.; *Rutilus latior vel Rubellio fluviatilis*, Willughb.; *Rotele*, Baltner. En Angleterre, *Rudd*, & en quelques endroits, *finſcale:* en Allemagne, *Orff, urff, œrve, nerfling, wyrfling* & *elſt*. Poiſſon du genre du *Cyprin;* il ſe trouve dans le Rhin & dans pluſieurs fleuves & lacs de l'Angleterre. Suivant *Geſner*, on en diſtingue deux variétés, dont l'une a la chair blanche, même après la cuiſſon, & l'autre l'a rougeâtre, comme celle des truites. Cette derniere eſt la plus eſtimée, & eſt bonne toute l'année excepté en Avril, qui eſt le temps du frai.

Willughby dit que l'*orfe* eſt plus large que la carpe & plus épais que la brême : ſa couleur eſt d'un brun-jaunâtre : ſes écailles ſont comme celles de la carpe : ſa queue qui eſt fourchue, eſt légérement teinte de rouge : les nageoires du ventre & de l'anus ont auſſi cette couleur, mais plus foncée : les iris des yeux ſont jaunes & tiquetés de noir : la diſpoſition des dents

&

Digitized by Google

& des aſpérités qui hériſſent le palais eſt, comme dans la carpe, ainſi qu'un os triangulaire: la nageoire dorſale eſt d'une teinte livide, garnie de dix rayons, dont le ſecond & le troiſieme ſont les plus élevés; les pectorales qui ſont blanchâtres, en ont chacune dix-neuf; celle de l'anus en a treize; celles de l'abdomen en ont chacune neuf: les lignes latérales ſont deux courbures. La longueur ordinaire de ce poiſſon eſt depuis un pied juſqu'à ſeize pouces.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE ou OSSIFRAGUE: Oiſeau nommé auſſi *grand aigle de mer*, en latin, *Aquila marina major*. Cet oiſeau eſt à peu près auſſi grand que l'aigle; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ſes ailes ſont plus courtes, car l'*orfraie* a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que ſept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. L'*orfraie* eſt remarquable par ſa grandeur, & reconnoiſſable, 1.° par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & qui forment un demi-cercle entier; 2.° par les jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend ſous ſon menton; ce qui lui a fait donner encore le nom d'*aigle barbu*. Cet oiſeau ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des laçs, des étangs & des rivieres poiſſonneuſes; il n'enleve que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les lievres, & même les agneaux & les chevreaux.

On obſerve dans l'*orfraie* une particularité ſinguliere: l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'eſt

Digitized by Google

recouverte que par la cornée, l'eſt encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; la partie circulaire qui environne la pupille eſt tranſparente, au lieu que dans les autres oiſeaux elle eſt opaque & de couleur obſcure. Il réſulte de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face; cependant on ne s'apperçoit pas par le réſultat de ſes actions, qu'il voie plus mal que les autres oiſeaux; il eſt vrai qu'il ne s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol auſſi rapide, qu'il ne viſe ni ne pourſuit ſa proie d'auſſi loin: ainſi il eſt probable qu'il n'a point la vue auſſi nette ni auſſi perçante que l'aigle; mais il eſt certain qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi bien le jour que la nuit, & principalement le matin & le ſoir. Les oiſeaux de nuit ne voient mal ou ne voient point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumiere pour bien voir: leur pupille eſt parfaitement ouverte & n'a pas la membrane ou la petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'*orfraie*.

La raiſon qui a déterminé *Ariſtote*, dit M. *de Buffon*, à placer l'*orfraie* avec les oiſeaux de nuit, c'eſt qu'en effet il pêche & chaſſe la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumiere; il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre, de cette conformation ſinguliere de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour. On croit que l'*or-*

Digitized by Google

fraie s'unit au *balbuzard :* ce qui rend croyable cette poſſibilité du mélange & du produit du *balbuzard* & de l'*orfraie*, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux ; car quoiqu'ils different beaucoup par la grandeur, l'*orfraie* étant de près d'une moitié plus gros que le *balbuzard*, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles ; tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ils ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon ; tous deux ſont aſſez communs en France & dans les autres pays tempérés : ces eſpeces ſont aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler ; & des raiſons d'analogie perſuadent à M. *de Buffon* que le mélange eſt fécond, & que le *balbuzard* mâle produit avec l'*orfraie* femelle, des *orfraies ;* mais que la femelle *balbuzard* avec l'*orfraie* mâle produit des *balbuzards*, & que ces bâtards, ſoit *orfraies*, ſoit *balbuzards*, tenant preſque tout de la nature de leurs meres, ne conſervent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par leſquels caracteres ils different des *orfraies* ou *balbuzards* légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des *balbuzards* à pieds jaunes & des *orfraies* à pieds bleus, quoique communément le *balbuzard* les ait bleus, & l'*orfraie* les ait jaunes ; cette variation de couleur peut provenir du mélange des deux eſpeces. Comme cet oiſeau ne pond que deux œufs par an, que ſouvent il n'éleve qu'un petit, l'eſpece en eſt peu nombreuſe ; mais elle paroît commune aux deux Continens. L'étymologie du mot *orphraie* ou *orfraie*, eſt *caſſeur d'os* (*Offifraga*) : en effet on a trouvé dans ſon eſtomac pluſieurs eſquilles d'os, dont quelques-unes avoient près de deux pouces de

Digitized by Google

longueur, beaucoup de laine, & un ſabot d'agneau; & il n'eſt pas rare de voir l'*aigle oſſifrage*, qui ſe trouve auſſi au Cap de Bonne-Eſpérance, enlever des tortues de terre & d'eau douce, & les laiſſer enſuite tomber ſur des rochers pour en briſer l'écaille; leur nom peut venir de là. *Voyez à l'article* TORTUE.

ORGANE. Partie du corps animal qui eſt capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les ſens extérieurs ſont des *organes*, au moyen deſquels l'animal eſt affecté lorſqu'il touche, qu'il entend, qu'il voit, qu'il flaire ou qu'il goûte.

Les principaux *organes* des plantes ſont les moyens ou les inſtrumens qui les font agir, & qui leur portent la nourriture néceſſaire: ainſi l'*organiſation* eſt l'arrangement des parties qui conſtituent les corps organiſés, & dont le premier principe ſe trouve dans les ſemences. *Voyez les articles* ANIMAL, PLANTE & MOLÉCULES ORGANIQUES.

ORGANISTE de Saint-Domingue, *pl. enl.* 809. C'eſt une eſpece de *tangara* qui ſe trouve dans la partie Eſpagnole de Saint-Domingue; les habitans de cette Contrée lui ont donné le ſurnom d'*organiſte*, parce qu'il leur a paru faire entendre dans ſon chant ſucceſſivement tous les tons de l'octave, en montant du grave à l'aigu. L'*organiſte* eſt un peu moins gros que le friquet & d'une forme plus courte: le deſſus de la tête & du cou eſt d'un bleu clair: le dos, les ailes & la queue ſont d'un noir luiſant, changeant en bleu foncé: les plumes qui couvrent la baſe du bec en deſſus, le croupion, la poitrine & tout le reſte du deſſous du corps, ſont d'un jaune-orangé; la gorge eſt noire, ainſi que le bec & les pieds.

ORGANSIN. *Voyez à l'article* VER A SOIE.

ORGE, *Hordeum*. Les Botaniſtes font mention d'un nombre aſſez conſidérable d'eſpeces ou de variétés d'*orges*; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

Digitized by Google

L'*orge*, comme beaucoup d'autres plantes dont la tige eſt en tuyau, a beaucoup de racines fibreuſes : ſa tige a deux ou trois pieds de hauteur, & eſt garnie de cinq ou ſix nœuds, à chacun deſquels naiſſent des feuilles verdâtres, aſſez ſemblables à celles du chiendent : ſes épis ſont compoſés de paquets de trois fleurs garnies en leur baſe de filets barbus, & auxquelles ſuccedent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuſes, pointues & renflées en leur milieu : un même grain pouſſe pluſieurs tuyaux ; chaque tuyau, qui eſt penché vers la terre, porte en ſon épi quadrangulaire & abondamment garni de barbes, quelquefois vingt grains ſur chaque côté : la balle ſert de calice & eſt de ſix paillettes en alêne, écartées & diſpoſées par paires.

Il y a une eſpece d'*orge* qu'on peut appeler *orge d'hiver*, parce qu'elle ſe ſeme en même temps que le froment ; on la nomme en françois *orge carrée*, parce que les grains, qui ſont rangés ſur quatre lignes paralleles, donnent une forme carrée à l'épi ; on la nomme auſſi *eſcourgeon* : les grains en ſont fort gros. Les Braſſeurs ſont uſage de ce grain, ſoit ſeul, ſoit mélangé avec du froment, pour faire la biere : c'eſt l'*Hordeum polyſticum hybernum* des Botaniſtes.

On peut avec l'*eſcourgeon* faire des prés artificiels ; on le coupe en vert ; on le donne aux chevaux & aux ânesſes dont on tire le lait pour les maladies : on pourroit en faire une ſeconde coupe ſans perdre ſa moiſſon, qu'on récolteroit ſeulement un peu plus tard ; mais pour l'ordinaire on laboure la terre & on y ſeme des haricots ou des pois. Il eſt bon d'avertir ici avec M. *Duhamel*, que l'herbe de froment donnée en trop grande quantité aux beſtiaux, les rend malades : l'*orge carrée* eſt excellente pour nourrir la volaille ; ce grain eſt d'un grand ſecours pour les pauvres dans les années de diſette, quoiqu'il four-

Digitized by Google

nisse une nourriture assez grossiere : il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres especes d'*orges* qui sont du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les seme que dans le mois de Mars : on les appelle *orges avancés*, *Hordeum polystichum vernum*, C. B. Pin. 22. Il y a aussi une de ces especes d'*orges* qui est carrée. L'*orge* la plus commune, dont les épis sont plats, est celle qui se cultive en plus grande quantité dans plusieurs provinces ; elle grene beaucoup ; *Hordeum distichon*, *quòd spica binos ordines habeat*, Plin., C. B. Pin. 23 ; Linn. 125. Il y a encore une autre espece que les paysans nomment *riz* (*orge-riz*), *Hordeum oryza*, parce que les grains en sont blancs & qu'ils rendent peu de son. On récolte avec succès l'*orge-riz* dans le Nivernois, en Bourbonnois & en Bretagne ; on l'y seme au mois de Mars, quelquefois en Février, & dès la Toussaint dans les terrains médiocres. Les terres légeres paroissent lui convenir mieux que les terrains gras. Comme l'écorce de l'*orge-riz* est fine, ce grain rend plus de farine que l'*orge commune*, & cette farine qui est plus blanche donne un pain qui est d'un bon goût. Les épis d'*orge* sont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les especes d'*orge* produisent quantité de grains quand on les seme dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé : elles se plaisent mieux dans les terres douces que dans les argileuses. Il y a des provinces où cette récolte est si importante qu'on y cultive les *orges* avec presque autant de soin que les fromens. En Suede l'*orge* fait la semaille ordinaire ; il en est de même aux Alpes, dit M. *de Haller :* la récolte y est plus riche que celle du froment, & elle est souvent au dodécuple (douze fois autant) de la semence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'*orge* mis au printemps de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, pousa d'abord une touffe d'herbe

Digitized by Google

compoſée de pluſieurs tiges, que le Cultivateur (M. *Kretzchmer*) ſépara du jet principal pour les tranſporter dans les environs : chacune de ces tiges ainſi tranſplantées forma, comme la premiere, une nouvelle touffe ; elles furent marcottées de même, & les pieds qu'on en tira formerent à leur tour de nouvelles marcottes, au moyen de la tranſplantation ; de ſorte que toutes ces marcottes s'étant multipliées ſucceſſivement pendant l'eſpace de ſeize à dix-huit mois, un ſeul grain d'*orge* ſe trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trouſſe d'*orge* que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conſervoient, & qui étoit compoſée de deux cents quarante-neuf tuyaux, aux épis deſquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'*orge* mêlée avec le froment fait du très-bon pain ; mais ſeule elle en fait un qui n'eſt pas ſi eſtimé, il n'eſt bon que lorſqu'il eſt frais, ce qui dure fort peu ; cependant les pauvres s'en nourriſſent dans certains pays ; il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parce qu'il eſt difficile à digérer. L'*orge* n'a pas les mêmes vertus que le froment, qui échauffe ; mais de quelque maniere qu'on prépare l'*orge*, elle rafraîchit. On dépouille l'*orge* de ſa peau & on en fait ce qu'on appelle l'*orge mondé* ou *orge gruë*, de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau* : ces nourritures ſont excellentes pour les perſonnes infirmes & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tiſanes d'*orge mondé* ſont très-bonnes pour appaiſer l'ardeur des fievres bilieuſes.

L'*orge* eſt fort recherchée pour faire de la biere : cette liqueur, nommée autrefois *cervoiſe*, tient le milieu entre le vin & l'eau ; les peuples du Nord en font un grand uſage : l'*orge* leur eſt auſſi néceſſaire pour faire de la boiſſon, que le froment pour faire du pain : ils ſont dans l'habitude de n'employer dans la compoſition de leur biere que du *malt*, c'eſt-à-dire, du grain

Digitized by Google

germé par une ſorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve : le grain commençant à germer, on le deſſeche, on le torréfie légérement, enſuite on l'écraſe à la meule, puis on l'arroſe d'eau chaude, on agite le tout, &c. : on ajoute du houblon & du levain, ou de la lie de biere, & l'on procede à une bonne fermentation. On ſubſtitue quelquefois le froment & l'avoine à l'*orge* pour faire le *malt*, dont le négoce eſt en Angleterre d'une étendue conſidérable ; on eſtime qu'il s'en conſomme dans ce pays quarante milliers de boiſſeaux. Ce calcul eſt fait d'après le produit de l'impôt appelé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'*orge*, *pain de diſette*. Au temps de *Pline*, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de ſe nourrir d'*orge*, étoient ſurnommés *Hordearii*. Le *maza* ou *maſſe-huile* des Anciens étoit compoſé de farine d'*orge* rôtie, mêlée & pétrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faiſoit auſſi une bouillie d'*orge* appelée *polenta*. L'*orgeat*, dont on fait tant d'uſage pour déſaltérer agréablement, doit avoir pour baſe une décoction d'*orge* : l'*orgeat* eſt la *crême d'orge* des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un *orge* réduit en des grains ronds très-blancs, de la groſſeur d'un grain de millet ; c'eſt ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il reſſemble groſſiérement à des perles ; on le fait avec l'*orge mondé* que l'on met ſous une meule ſuſpendue & ordinairement en bois ; le grain étant briſé en partie, on paſſe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'uſage que nous ; ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut conſulter la *Lettre ſur l'uſage d'une nouvelle découverte de pâtes, de ſirops & de tablettes d'*orge, *par M.* de Chamouſſet, à Paris, chez *Barbou*.

Digitized by Google

On trouve auſſi le long des chemins, au pied des murs, une eſpece d'*orge* qui eſt annuelle, *Hordeum murinum*, Linn. 126; ſes feuilles ſont molles & velues; l'épi eſt long de deux pouces. L'Auteur de la *Flore Françoiſe* fait mention de l'*orge-ſéglin*, *Hordeum ſecalinum*; ſa racine eſt vivace, il croît dans les prés ſecs & incultes.

ORGE PETIT ou PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

ORGE-RIZ. *Voyez à l'article* ORGE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *Tubularia marina purpurea*. Eſpece de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre (nous en avons de blanc), du genre des *Vermiſſeaux tubulaires* de mer. L'arrangement de ces tubes comme teſtacées eſt admirable; chaque ver eſt l'architecte de ſon tuyau, & ce tuyau preſque cylindrique, dur & plus ou moins droit, eſt adhérent à celui de ſon voiſin par le moyen d'une ſubſtance qui leur eſt commune, & qui ſert à les grouper & à joindre leurs différens étages. Ainſi l'*orgue de mer*, dont l'animal n'eſt pas bien connu, eſt compoſé de tubes réunis en maſſes, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & poſées irrégulièrement; quelquefois ces tuyaux ſont collés par leurs côtés. L'*orgue de mer* ſe pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques, notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette eſpece de tubulaire marin; ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces *tuyaux d'orgue*, ils craindroient, en touchant ce fruit, d'être attaqués d'une ébullition par tout le corps; ſuperſtition qui a pris naiſſance on ne ſait où, & qui a fait donner à ce corps le nom de *pierre magique* ou des *Magiciens*. Les Habitans de Java s'en ſervent comme d'un diurétique. *Voyez* maintenant *l'article* VERMISSEAUX DE MER.

ORICHALQUE. *Voyez à l'article* CUIVRE DE CORINTHE.

Digitized by Google

ORIGAN, *Origanum*. Plante dont les Botaniſtes diſtinguent avec *Tournefort* quatorze eſpeces, parmi leſquelles on place le *dictame de Crete* & les *marjolaines*; Voyez *ces articles*. Nous ne citerons ici que deux *origans* qui ſont en uſage & qui ſe trouvent dans notre pays; ſavoir : l'*origan commun* & le *petit origan*.

1.° L'ORIGAN COMMUN ou GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *Origanum vulgare ſpontaneum*, J. B. 3, 236; *Origanum ſylveſtre*, Dod. Pempt. 285; *& Cunila bubula Plinii*, C. B. Pin. 223. Plante qui croît non-ſeulement dans les pays chauds, mais encore dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France : on la trouve fréquemment aux lieux ſecs & expoſés au ſoleil, dans les brouſſailles, le long des haies, & principalement ſur les collines & les montagnes : ſes raçines ſont vivaces, ligneuſes, filamenteuſes, traçant obliquement en terre; elles jettent pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues : ſes feuilles naiſſent des nœuds des tiges, oppoſées (les plus grandes reſſemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine), velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique : ſes fleurs paroiſſent en été, elles ſont comme en paraſol aux ſommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment des bouquets; chaque fleur eſt en gueule & d'un rouge-blanchâtre (les calices & les bractées ſont d'un rouge-violet): il leur ſuccede des ſemences très-menues & arrondies. Cet *origan* varie beaucoup par ſes feuilles & par ſes fleurs. *Tragus* obſerve que ces fleurs ſont de trois ſortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la derniere toute blanche. L'*origan commun* qui ſe trouve en Eſpagne eſt préférable au nôtre. En Suede les ſommités d'*origan* ſont employées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2.° Le PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE

Digitized by Google

SAUVAGE, *Origanum minus*, *Origanum ſylveſtre*, *humile*, C. B. Pin. 223. Cette plante eſt aſſez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle eſt abondante : ſa racine eſt ligneuſe, rouſſâtre & fibreuſe : ſa tige eſt petite, ronde, haute de ſix à ſept pouces, rameuſe; elle reſſemble d'ailleurs à l'eſpece précédente, même pour les vertus.

L'*origan* eſt diurétique, hyſtérique, ſtomacal & bon pour la tête : on en prend en infuſion théiforme dans l'aſthme & dans la toux violente : il eſt utile dans les indigeſtions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digeſtion, & produiſant un chyle plus abondant. Son huile eſſentielle eſt excellente contre la douleur des dents cauſée par la carie ; on remplit le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur ceſſe bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles couleurs, contre la paralyſie & les rhumatiſmes, notamment pour celui du cou, appelé *torticolis*. Selon M. *Bourgeois*, l'*origan* eſt auſſi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart des fomentations qu'on met en uſage contre la foibleſſe des nerfs, les contuſions, les enflures & autres accidens qui ſont la ſuite de quelque coup, de chutes, d'entorſes, &c.

ORIGNAC ou ORIGNAL. Eſpece d'*élan* du Nord de l'Amérique. *Voyez l'article* ÉLAN.

ORIO de *Belon*. C'eſt le *loriot*.

ORIOUX. Nom donné en certains pays aux *maquereaux*.

ORISEL. *Voyez* SEREQUE.

ORIX d'*Ariſtote*. Le véritable animal que les Grecs ont déſigné ſous ce nom, eſt une eſpece de *gazelle*. Voyez *ce mot*.

ORME, *Ulmus*. Grand & gros arbre de futaie,

Digitized by Google

qu'on connoît auſſi ſous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme*. On diſtingue pluſieurs eſpeces d'*ormes* qui different par les feuilles & par la nature de leur bois ; mais il y en a beaucoup qui ne ſont que des variétés, ainſi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'*orme*, d'où naiſſent des arbres dont quelques-uns ont des feuilles auſſi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main ; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles : on dit vulgairement que l'*orme à larges feuilles* eſt femelle, & que celui *à petites feuilles* eſt mâle, mais c'eſt improprement. Voici la deſcription de l'*orme* ordinaire.

ORME FRANC ou VULGAIRE, *Ulmus campeſtris*, Linn. 327 ; *& Theophraſti*, C. B. Pin. 426 ; *Ulmus vulgaris cum ſamaris ſive ſeminibus ſuis*, Park. Theat. 1404 ; *Ulmus vulgatiſſima, folio lato, ſcabro*, Gerard. Emac. 148 ; *Ulmus*, J. B. 1, 139 ; Dod. Pempt. 837. Sa racine eſt groſſe, dure & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre : ſon tronc eſt fort rameux, aſſez droit, couvert d'une écorce crevaſſée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & ſouple en dedans : ſon bois eſt robuſte, dur, jaunâtre, tirant un peu ſur le rouge ; ſes branches étalent ou s'étendent beaucoup : ſes feuilles ſont alternes, pétiolées, très-glabres, aſſez larges, ridées, veineuſes, oblongues, dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuſes : ſa fleur qui naît avant les feuilles au ſommet des rameaux, eſt en entonnoir à pavillon découpé (les fleurs ſont ramaſſées en petites têtes) : à cette fleur ſuccede un fruit membraneux qui contient une ſemence blanche, douce au goût ; les Latins appellent cette graine *ſamara*.

L'*orme* fournit un exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines ſeulement. Un *orme* peut aiſément vivre cent ans ; & ſans le ſecours de l'art, il peut rapporter dans une année de fécondité moyenne beaucoup plus de 33000 graines, ce qui donne pour

Digitized by Google

les cent années de la vie de l'*orme*, 3,300,000 graines provenues d'une ſeule graine. *Conſultez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1700.*

L'*orme* croît dans les champs & dans les plaines, en terre graſſe & humide, le long des chemins, proche des rivieres ; il fleurit en Mars & Avril. C'eſt un arbre aſſez long à venir ; la voie la plus courte eſt de l'élever de rejetons qui ſortent de ſes racines en pépiniere. Le temps le plus favorable de le planter eſt au mois de Février : on peut greffer en écuſſon à œil dormant les eſpeces qu'on aime davantage, ſur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres ſe prêtent & ſe plient à toutes les formes, ils ſont très-propres pour faire des boſquets, des quinconces, des ſalles de verdure, des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormaies* ou *ormoies*, & dont l'ombrage eſt fort ſain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une *ormaie* derriere leur maiſon pour ſervir d'abri, de perſpective, de promenade, & pour fournir le bois de chauffage & de charronnage dont ils avoient beſoin. L'*orme* à petites feuilles convient le mieux pour les paliſſades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des *ormes* pour les accoler & les ſoutenir ; c'eſt ce que les Latins ont nommé *Ulmus marita*, comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On diſtingue onze eſpeces principales d'*ormes* : 1.° L'*orme champêtre* à feuilles panachées ou non panachées. 2.° L'*orme de montagne*. 3.° L'*orme teille*. 4.° L'*orme à feuilles liſſes* plus ou moins panachées. 5.° Le *petit orme* à feuilles jaunâtres. 6.° L'*orme d'Hollande* à feuilles quelquefois panachées. 7.° L'*orme d'Angleterre* à feuilles étroites. 8.° L'*orme de France* à graine étroite. 9.° L'*orme à écorce blanche*. 10.° L'*orme de Virginie*. 11.° L'*orme de Sibérie* ; c'eſt un *orme nain* (*a*).

(*a*) On donne à Saint-Domingue le nom d'*orme* ou de *bois d'orme*, à un arbre de moyenne grandeur, qui croît également bien par-tout &

Digitized by Google

Il y a peu d'arbres foreſtiers qui ſouffrent auſſi facilement la tranſplantation que l'*orme* : on le peut tranſplanter avec ſuccès, même au bout de vingt ans. On prétend que l'*orme* reprend de ſa nature ſi aiſément, que des perſonnes ayant ſemé des copeaux d'*orme* dans une piece de terre labourée, il en eſt provenu une grande quantité de ces arbres. *Bradley*, qui ne nie pas la poſſibilité du fait, dit dans ſes *Obſervations phyſiques ſur le jardinage*, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles & même des racines fibreuſes de plantes, végetent & produiſent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'*orangers*, qui ont pouſſé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même choſe avec des feuilles de *laurier-thym*. Revenons aux plants d'*orme* : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre, dans des trous fort larges & peu profonds. Lorſque l'*orme* a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous les cinq ans, pour en faire des fagots ; à trente ans ils produiſent le double & au-delà à proportion de leur crue ; & ſi on en a beaucoup, on les

en peu de temps, dans cette contrée ; on s'en ſert pour former des allées ; il forme un très-bel ombrage. Sa racine eſt fibreuſe, traçante, noirâtre ; ſa tige eſt rameuſe, ſon écorce griſâtre, ſon bois blanchâtre, fendant. On a coutume de l'arrêter à neuf ou dix pieds de hauteur. Il pouſſe dès-lors pluſieurs groſſes branches qui s'étendent preſque horizontalement, & forment une tête très-touffue. Il eſt ſujet à être renverſé par le vent, parce que ſes racines ne ſont pas profondes, ce qui oblige de l'étayer, & de décharger ſon ſommet de toutes ſes branches tous les cinq ou ſix ans, vers la ſaiſon des pluies, & au bout d'un mois il eſt couvert de feuillage, & forme une boule qui a plus de ſix pieds de diametre. Dans cet état, dit *Nicolſon*, il reſſemble de loin aux orangers taillés avec ſoin en France : ſes feuilles ſont de différente grandeur & de forme irréguliere ; les plus grandes ſont longues de huit pouces & larges de quatre ; elles ſont pointues, dentelées, d'un vert gai en deſſus, pâles en deſſous, rudes au toucher, coronneuſes, diviſées par une côte en deux parties inégales : ſes fleurs ſont blanchâtres & naiſſent par bouquet aux extrémités des branches ; elles ſe changent en un fruit ſphérique, d'abord vert, enſuite noir, en grappe, ligneux, dur, profondément gercé ; les chevaux en ſont aſſez friands.

Digitized by Google

ébranche par coupe réglée : depuis quarante juſqu'à ſoixante ans ils ſont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'*orme* des moyeux, des eſſieux, des jantes, des fleches & autres ouvrages de charronnage ; on en fait auſſi des tuyaux de conduits & d'autres uſtenſiles qui ſont toujours dans l'eau, &c. On préfere l'*orme tortillard*, c'eſt-à-dire celui qui eſt plein de nœuds, un peu tortu & le plus dur, pour faire les moyeux de roue : on débite ces pieces en grume, & on peut les laiſſer ainſi deux ou trois ans ſans craindre le ver ni la ſéchereſſe. Les Menuiſiers, les Carroſſiers & les Tourneurs font auſſi uſage de ce bois.

L'on a obſervé que l'*orme à feuilles très-larges*, & qui ne pouſſe point de rejets ſur le tronc ni ſur les groſſes branches, a le bois tendre & preſque auſſi doux que le noyer : l'autre eſpece d'*orme* auſſi *à larges feuilles*, mais qui pouſſe beaucoup de branches, eſt tout rempli de nœuds ; c'eſt le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre pluſieurs *ormes* de trois pieds de diametre ſur une longueur de plus de quarante pieds. Ce célebre Botaniſte rapporte encore qu'un *orme à feuilles liſſes*, de dix-ſept pieds de diametre au tronc, ſur cent vingt pieds de diametre à ſa tête ou pomme, ayant été débité, ſa tête ſeule produiſit quarante-huit chariots de bois à brûler ; & que ſon tronc, outre ſeize billots, fournit huit mille ſix cents ſoixante pieds de planches ; toute ſa maſſe fut évaluée à quatre-vingt-dix-ſept tonnes. On a vu dans le même pays un *orme* creux à peu près de même taille, qui ſervit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ſes couches. On a des exemples d'autres eſpeces d'arbres infiniment plus monſtrueux. *Voyez l'article* BAOBAB, *au mot* PAIN DE SINGE.

L'écorce de l'*orme pyramidal* ou de l'*orme à feuilles*

Digitized by Google

étroites, eſt remplie, ainſi que les feuilles, d'un ſuc mucilagineux & gluant, propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ſes racines contre toutes ſortes de pertes de ſang. On trouve quelquefois ſur les feuilles de l'*orme* certaines veſſies qui s'enflent juſqu'à la groſſeur du poing, ſemblables aux truffes par leur forme; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres :* la liqueur s'appelle *eau d'ormeau.* Ces veſſies ont été formées, dit *Lémery*, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'*orme* au printemps, & qui ont donné lieu au ſuc de la feuille de s'étendre : les pucerons qui ſont ſortir de leurs œufs des moucherons, ſont comme autant de maſques qui couvrent de nouveaux moucherons; (Ceci n'eſt pas tout-à-fait exact, dit avec raiſon M. *Deleuze :* les pucerons qu'on trouve dans les veſſies d'*orme*, ſont la vraie cauſe de cette dilatation des feuilles : comme une partie des pucerons acquierent des ailes, c'eſt peut-être ces pucerons ailés qu'on appelle ici des *moucherons ;* mais ils ne ſont pas tels en naiſſant : peut-être M. *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point à la formation des veſſies :) ces veſſies ſont nuiſibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment eſt très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chutes : on paſſe ce baume naturel par un linge pour en ſéparer les pucerons. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1724.* Les Payſans d'Italie & de Provence y font infuſer des ſommités de millepertuis : la liqueur devient rouge & ſe conſerve pluſieurs années, la plus vieille eſt la meilleure. On prétend que les fleurs de l'*orme* ſont nuiſibles aux abeilles, & ſes graines aux pigeons; mais ſes feuilles ſont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chevres, & ſur-tout pour les bœufs qui en ſont auſſi friands que d'avoine.

Pour

Digitized by Google

Pour conſerver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'*orme* à la fin d'Août, & on le fait ſécher au ſoleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voyez* OREILLE DE MER.

ORMIN, *Horminum verum.* C'eſt une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la *ſauge*, & pluſieurs la confondent avec l'*orvale*; Voyez *ce mot.*

L'*ormin* a une racine ligneuſe & fibreuſe; ſes tiges ſont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuſes; ſes feuilles ſont oppoſées & lanugineuſes, peu odorantes & d'un goût légérement amer : les ſommités des branches ſont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant ſur le violet : ſes fleurs qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche; il leur ſuccede des capſules qui contiennent des ſemences arrondies : toute la plante eſt déterſive, réſolutive & ſtomachique. On diſtingue auſſi l'*ormin ſauvage*, *Horminum ſylveſtre*, *latifolium*, *verticillatum*; ſes propriétés ſont les mêmes. Il y a l'*ormin jaune & gluant*, eſpece de *galeopſis.*

ORNE ou ORNIER. Nom donné à une eſpece de *frêne* d'Italie, qui croît dans les forêts & ſur les montagnes, & dont l'écorce eſt liſſe & rouſſâtre. *Voyez les mots* FRÊNE & MANNE.

ORNITHOGALE ou CHURLE, *Ornithogalum vulgare.* Plante qui croît dans les haies & dans les blés, aux environs de Paris; ſa racine, qui eſt une bulbe en grappe, blanche & fibreuſe, eſt empreinte d'un ſuc viſqueux tirant ſur l'amer; on la mange en guiſe d'oignon dans les lieux où elle ſe trouve : ſes feuilles partent de la racine & reſſemblent un peu à celles du gramen; elles ſont étroites, creuſes & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur : la tige (c'eſt une hampe) eſt haute d'un demi-pied,

Digitized by Google

quelquefois davantage, simple, droite, & porte en son sommet plusieurs pédicules en maniere d'ombelle ou en corymbe étalé, qui soutiennent des fleurs disposées en rose, verdâtres en dehors, blanches en dedans : il leur succede des fruits arrondis, relevés de trois coins & divisés intérieurement en trois loges qui renferment des semences noirâtres. En Médecine on se sert de la racine d'*ornithogale* pour exciter les crachats & les urines.

Il y a : L'*ornithogale jaune*, *Ornithogalum flavum*, *aut Pyrenaïcum*, Linn. 440 : sa hampe est haute de deux pieds & plus ; il fleurit en Mars & Avril ; quelques Curieux le nomment *étoile jaune* : ses fleurs sont d'un blanc sale, verdâtres dans le milieu, jaunâtres en leurs bords, ou vertes en dessus & d'un beau jaune par dedans ; elles sont disposées en bouquet ou plutôt en épi long & ont la forme d'une étoile, elles ont chacune une bractée membraneuse, élargie à leur base. L'*ornithogale vert* fleurit en été. L'*ornithogale à bouquet* surnommé par les Fleuristes *dame d'onze heures*, *Ornithogalum umbellatum*, Linn. 441, fait un très-bel effet dans les parterres ; ses fleurs sont larges & blanches en leurs bords, vertes dans leur partie moyenne : elles commencent à s'épanouir à neuf ou dix heures, elles le sont entiérement vers les onze heures du matin. L'espece entiérement *blanche*, porte le nom d'*épi de lait*, *Ornithogalum album*.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiseaux fossiles ou pétrifiées, telles que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. Celles que nous avons toujours vues sous ce nom ne sont que des empreintes ou des incrustations. M. *de Lamanon* dit dans la *Description de divers fossiles trouvés dans les carrieres de Montmartre près Paris*, &c. qu'il a consignée dans le *Journal de Physique*, *Mars 1782*, qu'*Albert le Grand*, (*Lib. I*, *miner. Tract. 1*, *cap. 7*,) Écrivain du moyen âge, paroît être le premier qui

Digitized by Google

ait dit quelque chose de ce genre de pétrification. Il parle d'une branche d'arbre trouvée près de Lubeck, sur laquelle étoit un nid plein de petits oiseaux pétrifiés. Le fait est trop extraordinaire, & l'Auteur qui le raconte trop crédule pour mériter notre confiance. *Agricola*, *lib.* 10, *foss.* pag. 371, rapporte qu'on trouva en 1539, l'empreinte d'un coq dans une pierre; mais ce qu'il ajoute, rend son récit très-douteux : car il dit qu'il y avoit sur la même pierre la vraie figure d'un Pape ayant une triple couronne. Cette pierre singuliere passa entre les mains de *Luther*, & fut ensuite présentée à *François I. Albin.* p. 105. *Mylius*, *Memor. Saxon. subterran. part. I*, p. 47, parle aussi d'une poule empreinte sur une ardoise cuivreuse; il en donne la figure, ainsi que d'une tête ayant une grande perruque, que son imagination lui faisoit appercevoir sur une ardoise de la même carriere. On doit regarder toutes ces pierres comme des jeux de la Nature, & il ne seroit pas plus raisonnable de croire à la poule de *Mylius*, qu'au nid d'*Albert le Grand* & au coq d'*Agricola*. On peut consulter tout ce qu'ont écrit sur ce sujet *Buttner ruder. diluv. test.* p. 64; *Volkmann*, *Sil. subterran.* p. 144; *Gesner*, *de Petrificatis*, 1758, p. 66; *Zanichelli Musæum* cité par M. *d'Argenville*, *Oriclograph.* p. 333; *Bruckmann*, *de nidis Avium petrefactis*, Lettre V.e de la II.e centurie des Epîtres *Itin.*; *Kundmann Promptuarium*, p. 254, &c. Il paroît, dit M. *de Lamanon*, que ce qu'ils ont pris pour des oiseaux pétrifiés n'étoit que des incrustations salines faites artificiellement dans les bâtimens de graduation, ou des incrustations pierreuses, comme celles qu'on obtient aux bains de Saint-Philippe en Toscane. On voit un nid de cette espece, venant de Saxe, dans le Cabinet de M. *Séguier*, à Nîmes. Tous les Naturalistes conviennent que les vrais *ornitholites* sont fort rares; on les regarde même dans l'*Encyclopédie* comme des pétrifications supposées.

Digitized by Google

M. *Bertrand*, *Dictionn. des Foſſiles*, à l'*article* ORNITHOLITES, dit auſſi qu'il ne ſait ſi on a jamais vu d'oiſeau entier pétrifié; *Wallerius* & *Linnæus* ne parlent d'oiſeaux pétrifiés que d'une maniere vague. Il eſt fort à craindre qu'on ait été trompé par une prétendue reſſemblance à laquelle l'imagination & le déſir des choſes rares auront donné lieu; cependant il exiſte des parties d'oiſeaux ou foſſiles, ou pétrifiées, ou en empreintes. Il eſt fait mention dans le Catalogue du Cabinet de M. *Davila*, d'un tibia & d'un bec d'oiſeau empreints ſur deux pierres différentes. M. *Darcet* a rapporté d'une promenade lithologique faite à la carriere de Montmartre, le 2 Novembre 1781, un oiſeau pétrifié aſſez bien conſervé; on en voit le détail & la figure dans le Journal cité ci-deſſus. *Scheuchzer*, *Piſcium querelæ*, 1708, parle d'une queue d'oiſeau trouvée dans les carrieres d'Œningen.

ORNITHOLOGIE, *Ornithologia*. C'eſt la partie de l'Hiſtoire Naturelle qui traite des *oiſeaux*.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *Ornithopodium*. Plante dont M. *de Tournefort* compte ſix eſpeces, dont la grande, *Ornithopodium majus*, C. B. Pin. 350, eſt la principale. C'eſt une plante qui croît dans les champs ſablonneux, tant avant qu'après la moiſſon, ſur les collines arides & expoſées au ſoleil, le long des chemins dans les ſables, dans les prés; on la trouve auſſi dans les terrains des marais ſalans, près le Croiſic en Bretagne: ſa racine eſt petite, blanche, ſimple, fibreuſe & un peu tuberculeuſe; elle pouſſe pluſieurs petites tiges grêles, rameuſes, preſque couchées à terre & velues: ſes feuilles ſont oppoſées; les folioles, nombreuſes, ovales, un peu velues: ſes fleurs ſont petites, légumineuſes & jaunâtres; il leur ſuccede des gouſſes courbées en faucille, & réfléchies en haut, compoſées chacune de cinq, ſix ou ſept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu; ces ſiliques naiſſent deux ou trois enſemble,

Digitized by Google

disposées comme les griffes d'un oiseau : on trouve dans chacune de leurs pieces une semence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : prise en décoction, elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins : pilée & appliquée en cataplasme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *Orobanche*. Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1.° La GRANDE OROBANCHE, *Orobanche major, caryophyllum olens ; Orobanche*, Dod. 1.ª *Clus. vulgò Rapum Genistæ: Orobanche major*, Linn. 882. Elle croît toujours dans le voisinage de quelque autre plante dans les bois, dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fenugrec & dans les blés, parmi les genêts ; elle se nourrit à leurs dépens : ses racines sont bulbeuses, grosses comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuses & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un suc visqueux & amer ; en se séchant elles deviennent dures comme de la corne ; elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi, simple, droite, arrondie, d'un rouge-jaunâtre, velue, fistuleuse & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses, lesquelles se corrompent en peu de temps ; on diroit d'écailles membraneuses & velues : ses fleurs sont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes ; chacune d'elles est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque : elles renferment deux paires inégales d'étamines & un pistil ; le calice est fendu en quatre lanieres oblongues : à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. *C. Bauhin* dit que quand cette fleur naît contre le genêt commun, elle est verdâtre ; mais si elle naît contre le genêt d'Espagne, elle est jaunâtre & plus grande. On mange l'*orobanche* comme les asperges.

Digitized by Google

2.° La PETITE OROBANCHE, *Orobanche ramoſa minor.* Sa racine eſt tubéreuſe, groſſe comme une aveline & fibreuſe : ſes tiges ſont hautes d'environ demi-pied, plus menues & plus dures que celles de l'*orobanche vulgaire :* ſes fleurs ſont diſpoſées en épi. Elle reſſemble d'ailleurs à l'eſpece précédente ; elle naît ordinairement entre le chanvre & parmi les blés.

L'*orobanche* ſéchée & pulvériſée eſt propre pour la colique venteuſe ; la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros ; on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé ; c'eſt pourquoi on la nomme auſſi *herbe de taureau.* Voyez maintenant *à l'article* PLANTE PARASITE.

OROBANCHOÏDE, *Monotropa ; Hypopithys*, Linn. 555. Plante jaunâtre, de couleur fanée ; elle croît dans les bois, ſe nourrit aux dépens des arbres à la racine deſquels elle s'attache : ſa tige eſt écailleuſe, terminée par un épi de fleurs ; ſa corolle eſt de huit ou dix pétales, peu ouverte, & d'un pareil nombre d'étamines.

OROBE ou ERS, ou POIS DE PIGEON d'Europe, *Orobus, ſeu Ervum.* Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES ou ERS ERVILLIER, *Orobus vulgaris Herbariorum*, Lob. Ic. 2 ; Moriſ. ſect. 2 ; *Orobus ſiliquis articulatis, ſemine majore*, C. B. Pin. 346 ; *Ervum verum*, Camer. Hort., Tourn. 398 ; *Mochus, ſive Cicer ſativum*, Dod. Pempt. 524 ; *Ervum ervilia*, Linn. 1040. Cette plante annuelle ſe ſeme dans les champs en pluſieurs provinces de France pour la nourriture des beſtiaux : elle croît auſſi naturellement parmi les blés en Eſpagne, en Italie & dans le Levant : ſa racine eſt menue & blanchâtre : ſes tiges ſont hautes d'un pied, droites, foibles, anguleuſes, très-rameuſes : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la lentille, & les folioles, rangées par paires le long d'une côte : ſes fleurs ſont légumineuſes, petites, purpurines, quel-

Digitized by Google

quefois blanches ; elles ſont remplacées par des gouſſes longues d'un pouce, comme articulées, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant trois ou quatre ſemences ſemblables à de petits pois, d'un rouge-brun & d'un goût de légume qui n'eſt ni amer ni déſagréable : cette plante fleurit à la fin du printemps, & ſa ſemence eſt mûre en Juillet. C'eſt une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier : auſſi a-t-on appelé cette ſemence *pois de pigeon*. L'*orobe* ſe plaît en terre maigre & ſablonneuſe.

La PETITE ESPECE D'OROBE, *Ervum ſemine minori*. On l'appelle communément *orobe de Candie :* elle ne differe de la précédente que par ſa petiteſſe ; on la cultive entre les choux.

L'OROBE DES BOIS, *Orobus ſylvaticus purpureus, vernus, noſtras*, C. B. Pin. 351 ; *Orobus vernus*, Linn. 1028. Les péduncules ſont de quatre à huit fleurs purpurines-bleuâtres ; ſes ſemences ſont ovales, plus menues que celles de la veſce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes, on la voit dans les boſquets ; on l'appelle *orobe printanier :* ſa tige eſt haute d'un pied, anguleuſe ; ſes feuilles ſont compoſées de quatre à ſix folioles, grandes, pointues, ovales & glabres. Il y a encore l'*orobe* à ſemence noirâtre, *Orobus niger*, Linn., & l'*orobe* à racine tubéreuſe & fibreuſe, *Orobus tuberoſus*, Linn. Les véritables *orobes* ſont vivaces par la racine.

M. *de Haller* obſerve que quoique l'*orobe* paroiſſe être le nom grec de l'*ervum*, les Botaniſtes exacts diſtinguent cependant les deux genres : L'*ervum* a les ſiliques articulées, & il monte. L'*orobe* a les ſiliques liſſes, & vient tout droit. C'eſt, dit-il, l'eſpece premiere & ſeconde de M. *Vaillant* qui appartiennent à l'*ervum ;* la troiſieme eſt un *orobus*. On nomme l'*ers*, en Allemand, *Erwen* & *Roſs-wicken ;* en Anglois,

Digitized by Google

Bitter-wetch; en Italien, *Ervo*, *Moco*, *Robeglia*; en Espagnol, *Yervos* & *Yerva*. Sa grande affinité avec la *veſce* a été cauſe qu'on les a long-temps confondus: on donnoit à l'*ers* le nom de *veſce noire*.

Varron, *Columelle*, *Caton*, *Pallade*, *Dioſcoride* & *Pline* recommandent l'*ers* comme une nourriture excellente pour toute ſorte de bétail: ces Auteurs atteſtent que les Grecs & les Romains ſe ſervoient de la plante entiere comme d'un fourrage propre à engraiſſer les bœufs: en Eſpagne, en Italie & dans pluſieurs provinces de France on ne met en uſage que ſa ſemence; la plante ne ſert qu'à amender les terres.

A l'égard de l'*ers* aux lentilles, *Voyez* LENTILLE. L'*ers* à ſiliques glabres, contenant quatre ſemences, *Ervum tetraſpermum*, Linn.; cette eſpece croît dans les champs parmi les blés: c'eſt le *Vicia minima*, *cum ſiliquis glabris*, Tourn. 397. L'*ers* à gouſſes velues, pendantes & contenant deux ſemences croît dans les champs, les haies & les bois taillis, *Ervum hirſutum*, Linn.; *Vicia ſegetum*, *cum ſiliquis plurimis hirſutis*, Tourn. 397; Bauh. Pin. 345; c'eſt une eſpece de veſceron, *Cracca minor*, Tabern. Icon. 507. L'*ers* de Sologne & des environs de Paris, *Ervum Solonienſe*, Linn.; *Vicia minima*, *præcox*, *Pariſienſium*, Tourn. 397; elle eſt toute velue; ſes fleurs ſont rougeâtres & paroiſſent de bonne heure. L'*ers* à une fleur d'un blanc-bleuâtre, de l'Aſie Ruſſienne, du Comté de Nice & des environs d'Herborn en Allemagne, *Ervum monanthos*, Linn.; elle eſt triſperme.

La ſemence d'*orobe* eſt la ſeule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine: elle eſt réſolutive, apéritive & augmente le lait aux nourrices. *Galien* dit que de ſon temps on s'en ſervoit dans l'Aſie mineure & chez la plupart des peuples qui lui étoient connus. Les anciens Médecins la réduiſoient en pou-

Digitized by Google

dre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'asthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de disette ; mais il étoit de mauvais goût, & fournissoit peu de nourriture : aujourd'hui cette semence est une des quatre farines résolutives qu'on emploie si communément en Chirurgie.

ORÓBIAS, ORÓBITES. *Voyez au mot* OOLITES.

ORONGE. Nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate espece de *champignon*, si vantée des gourmets ; c'est le *lasseras jaune* de *J. Bauhin*. On peut dire aussi que c'est le plus beau des champignons : il se développe très-bien dans le suc qu'on trouve dans la racine du panicaut lorsqu'il se pourrit : il sort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en se fendant, laisse voir la petite *orongé* sous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit ensuite en un parasol ou chapeau conique, lisse, d'un jaune-doré en dessus, quelquefois pourpre à son sommet, & d'un blanc nué de jaune par dessous. M. le Marquis *de Bullion* en a fait voir à la *Société d'Agriculture* de Paris, en Juillet 1786 ; ils étoient de la meilleure qualité ; ils avoient été recueillis dans les bois aux environs de Montlhery, notamment entre les châtaigniers, dans les lieux incultes : il y en avoit dont le parasol avoit de six à huit pouces de diametre. On choisit, pour la cuisine, ceux qui ne sont qu'à-moitié développés : *Voyez* maintenant *l'article* CHAMPIGNON.

ORPHE, *Sparus orphus*, Linn. ; *Sparus varius ; maculâ nigrâ ad caudam in extremo aqualem*, Arted. ; *Orphus veterum*, Willughb. Poisson du genre du *Spare* ; on ignore les lieux où il se trouve. Suivant *Rondelet*, c'est un poisson de mer qui se tient ordinairement près des côtes ; sa couleur est en général d'un rouge-pourpré : ses yeux sont grands ; ses mâchoires, hérissées de pointes comme une lame de scie ; il res-

Digitized by Google

ſemble aſſez au *pagre*, tant par la forme de ſon corps, que par le nombre & la ſituation des rayons de ſes nageoires : la nageoire dorſale a dix rayons. *Artedi* obſerve que ce poiſſon a une tache noire auprès de la queue.

ORPHIE. Poiſſon aſſez commun ſur les côtes de Normandie ; on l'appelle *éguillette* en Bretagne : ſon corps eſt en forme de broche, il eſt long d'environ un pied & demi ; ſa peau eſt d'une couleur argentée-bleuâtre : ſa chair eſt blanche, ferme, un peu ſeche & a un aſſez bon goût ; il eſt également bon à toutes ſauces : les vertebres de l'*orphie* deviennent vertes par la cuiſſon, & ſe détachent aiſément de la chair : ſon muſeau très-prolongé & effilé, eſt pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reſte du corps ; mais il ne faut pas confondre ce poiſſon avec celui qui eſt décrit ſous le nom d'*aiguille* ; Voyez *ce mot*. L'*orphie* eſt la *belone* ; Voyez *ce mot*.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poiſſon, qui dure depuis le mois de Mars juſqu'en Juin, plus ou moins, ſuivant la ſituation & l'expoſition des côtes que ce poiſſon vient ranger, comme tous ceux de ſon genre qui nagent en troupes & par bandes. Les pêcheurs ſe mettent la nuit quatre dans leurs bâteaux ; l'un eſt placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les *orphies*, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche eſt reçu ; ces inſtrumens ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de ſix pouces de haut & fort preſſées ; la tête du râteau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les pêcheurs voient les *orphies* ou *éguillettes* attroupées, ils lancent leurs dards & en prennent ſouvent pluſieurs d'un ſeul coup. Comme le bateau dérive doucement,

Digitized by Google

la manœuvre de la pêche n'effarouche point les *orphies* : les pêcheurs les plus heureux ou les plus adroits, en peuvent prendre juſqu'à douze ou quinze cents dans une ſeule nuit ; mais il faut qu'elle ſoit fort obſcure, & que le temps ſoit calme, ainſi que pour toutes les autres pêches qui ſe font au feu dans l'obſcurité de la nuit. *Dictionnaire des Animaux, Tom. III.*

Tout le produit de cette pêche ne ſert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne auſſi le nom d'*orphie* à un poiſſon qui ſe trouve aux Antilles, & qui reſſemble beaucoup à l'*aiguille de mer*, Voyez *ce mot.* Il ſe jette quelquefois en l'air & fait des ſauts de trente pas de long : on prétend que ſi dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans ſon chemin, il le perceroit de part en part ; ſa chair eſt d'un aſſez bon goût, quand il n'a pas mangé du *mancelinier*, Voyez *ce mot :* ce qu'on reconnoît lorſqu'il a les dents blanches ; ſi elles ſont d'une autre couleur, il eſt fort dangereux d'en manger. L'*orphie* du Cap de Bonne-Eſpérance reſſemble preſque entiérement à l'*orphie* de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *Auripigmentum aut Arſenicum flavum nativum.* Subſtance minérale d'un jaune-verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arſenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talqueuſes & dorées, leſquelles ne ſont cependant la plupart que des criſtalliſations feuilletées d'*orpiment* même ; ſouvent l'*orpiment* paroît contenir des veines comme ſpatheuſes ; ce n'eſt encore que de l'*orpiment* différemment criſtalliſé. Cette ſubſtance arſenicale eſt minéraliſée par le ſoufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant ſur le feu une légere flamme d'un bleu-blanchâtre, accompagnée

Digitized by Google

d'une fumée fort épaiſſe & d'une odeur ſuffoquante de ſoufre & d'ail.

On trouve l'*orpiment natif* en morceaux de différentes groſſeurs, diſpoſés par lits & attachés à la ſurface des fentes de mines, en Luſace, dans le territoire de Neuſol, de Servie & du Piémont, particuliérement dans la Turquie d'Aſie, dans la Myſie. Tout l'*orpiment* du commerce nous vient par l'entremiſe de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne, de la Suede & de l'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont*.

L'on trouve dans les boutiques une eſpece d'*arſenic jaune factice* qui ſe fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arſenicale, qui contient plus ou moins de ſoufre, ſelon que la couleur en eſt plus ou moins vive : on l'appelle *orpin pur*, ou *réalgar*. Voyez RÉALGAR.

On emploie l'*orpiment* à divers uſages; mis en fuſion & à l'aide de la ſolution il ſert dans la peinture & dans la verrerie : en poudre il prend le nom d'*orpin*. On nous a aſſuré que ſi les Peintres broient l'*orpin* à l'eau pendant que le tonnerre gronde, la couleur de l'*orpin* qui eſt d'un beau jaune-citrin, devient auſſitôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur ſe ſervent de l'*orpin* pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin d'imiter la couleur du buis. Cette ſophiſtication eſt dangereuſe & criminelle, en ce que quelques perſonnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même défendre l'*orpin* en peinture ſur les boiſeries, car non-ſeulement il altere les couleurs avec leſquelles on le mêle & celles qui ſont dans ſon voiſinage, mais il s'en exhale ſouvent des odeurs pernicieuſes qui portent fortement à la tête & influent certainement ſur la ſanté : mêlé avec de l'indigo, il devient vert. Les Maréchaux en font entrer auſſi dans leurs onguens eſcarrotiques. On fait avec l'*orpiment* & la chaux, une liqueur dépilatoire qui eſt employée par quantité

Digitized by Google

de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en ſervent dans la compoſition de leur *ruſma* artificiel; *Voyez* RUSMA. Les empiriques font, avec l'*orpiment*, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent ſur la tête des enfans attaqués de la mauvaiſe teigne. Au bout de vingt-quatre heures ils enlevent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines ſans grande douleur : on réitere cette opération juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de cheveux, & la teigne ſe trouve entérement guérie. L'*orpiment* & la chaux donnent une encre de ſympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargirité. Voici ſa préparation : on prend une partie d'*orpiment* & deux de chaux vive qu'on fait diſſoudre enſemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de ſoufre arſenical*. Si l'on en verſe dans des vins ſuſpects, le vin noircit ſur le champ. Le phlogiſtique du ſoufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de ſoufre fait paroître en noir des caracteres tracés avec une diſſolution de ſel de Saturne par une ſuite des mêmes principes, & elle ſert alors d'encre de ſympathie. *Conſultez* le *Dictionnaire de Chimie* & notre *Minéralogie*. On a banni l'*orpiment* de la Médecine comme un poiſon funeſte.

ORPIN, *Sedum craſſulare ; Anacampſeros, vulgò Faba craſſa*, J. B. 3, 681 ; *Telephium vulgare*, C. B. Pin. 287 ; *Sedum telephium*, Linn. 616. Cette plante vivace, également connue ſous les noms de *repriſe*, de *joubarbe des vignes*, de *graſſette* & de *fève épaiſſe*, reſſemble à la *joubarbe* par ſa fleur, ſon fruit & ſes feuilles, qui ſont épaiſſes & ſucculentes : on l'en diſtingue cependant, parce qu'auſſi-tôt qu'elle pouſſe, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe ſe ramaſſent en des globule, qui reſſemblent à des yeux de bœuf. (M. *de Haller* dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment des artichauts mieux marqués que ceux de pluſieurs *ſedums*, comme le *paluſtre*.) La racine de l'*orpin* eſt vivace & formée

Digitized by Google

de tubercules charnus & blancs : ſes tiges ſont droites, rondes, ſolides, comme rameuſes, hautes d'environ deux pieds : ſes feuilles n'ont point de pétiole ; elles ſont ovales, planes, liſſes, épaiſſes, un peu dentées : ſes fleurs ſont rougeâtres, purpurines & en corymbe.

L'*orpin* croît dans les lieux ombragés & humides, dans les bois, ſur-tout le long des haies. On fait uſage de ſes racines & de ſes feuilles ; elles ſont vulnéraires, conſolidantes ; leur ſuc exprimé, appliqué extérieurement ſur les plaies récentes, arrête le ſang, déterge les ulceres, les fait cicatriſer, excite la ſuppuration des tumeurs & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium*, du nom de *Télephe*, Roi de Myſie, qui s'en eſt ſervi pour guérir les ulceres. L'*orpin* eſt du nombre des ſimples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebuſade.

L'eſpece d'*orpin à feuilles rondes*, *Sedum rotundifolium ; Anacampſeros*, Linn. 617 ; a les tiges de huit pouces, couchées, garnies de feuilles arrondies, glauques, bleuâtres, formant une roſette : les fleurs ſont petites & en corymbe. Cet *orpin* eſt commun en Provence ; il eſt vivace par la racine.

Il y a pluſieurs autres eſpeces d'*orpin*, entre autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *Rhodia radix Officinarum*, C. B. Pin. 286 ; *Anacampſeros radice roſam ſpirante, major*, Tourn. Inſt. 264 ; *Rhodiola roſea* ; le goût & l'odeur de la roſe ſe trouvent dans ſa racine, qui eſt groſſe, tubéreuſe, inégale, blanche, charnue, ſucculente : on en fait uſage pour guérir les taches qui viennent des coups de ſoleil. On la vante en cataplaſme pour les maux de tête & les migraines ; on l'applique ſur les tempes. On nous envoie la racine ſeche des Alpes : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes : les fleurs

Digitized by Google

forment des bouquets en ombelle, & ſont diſpoſées en roſe, jaunâtres ou purpurines: il leur ſuccede des fruits ramaſſés en forme de tête, & remplis de ſemences oblongues & pâles. M. *de Haller* dit que cette eſpece d'*orpin* porte ſouvent ſur des tiges ſéparées, des fleurs mâles & des fruits: quelquefois cependant les deux ſexes ſe trouvent ſur la même fleur. Cette plante croît aux lieux ombragés des Alpes ou du Nord.

L'*orpin* doit être cultivé en terre graſſe & à l'ombre, il ſe multiplie de ſemence & de plant enraciné.

ORPIN-MINÉRAL. *Voyez à l'article* ORPIMENT.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge-violet ou colombin, parſemée de taches, comme marbrée. On en diſtingue deux eſpeces: L'une qui eſt commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle eſt appelée *perelle*, & ſe tire d'un *lichen*, qui croît à la maniere de quelques mouſſes, ſur les rochers, *Voyez* PERELLE: on la prépare avec la chaux & l'urine; nous l'appelons à Paris *orſeille d'Auvergne* ou *orſeille de terre*. La ſeconde eſpece, qui eſt ſupérieure en tout à la précédente, eſt appelée *orſeille d'herbe* ou *des Canaries*, ou *du Cap-Vert*; on la prépare à Amſterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orſeille d'herbe*, qui eſt le *Lichen Græcus, polypoïdes, tinctorius, ſaxatilis*, Cor. 40, ou le *Fucus verrucoſus, tinctorius*, J. Bauh. & Inſt. rei herbar., croît & rampe abondamment dans les Iſles Canaries, ſur les rochers qui ſont les plus expoſés à la mer. Ce *lichen* qui a l'apparence d'un *fucus*, ſe trouve par bouquets griſâtres, longs d'environ deux pouces, diviſés en petits brins, preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naiſſance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons ſont garnis dans leur longueur d'un rang de baſſins plus blancs

Digitized by Google

que le reſte, relevés en petites verrues ou tubercules, ſemblables aux baſſins qu'offrent des polypes de mer : toute la plante eſt ſolide & d'un goût ſalé. Les Iſles de la Gomere & de Fer produiſent la plus excellente *orſeille d'herbe* : elle eſt brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainſi que le porte le Mémoire de M. *Portier*, Conſul, daté de *Sainte-Croix de Ténériffe*, *29 Janvier 1731* : il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'*orſeille* à Ténériffe, quatre cents aux Canaries, trois cents à Fuerta-Ventura, trois cents à Lanſarotta, autant à la Gomere, & huit cents à l'Iſle de Fer, ce qui produit deux mille ſix cents quintaux d'*orſeille* Africaine. Il en vient auſſi de l'Iſle de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *Alga tinctoria*. M. *de Tournefort* d'après *J. Bauhin*, la met dans le genre des *Fucus*.

Les *orſeilles* de Ténériffe, des Canaries & de Palêne, ſont affermées, pour le Roi d'Eſpagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piaſtres pour cette ferme, ſans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres Iſles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent auſſi un bon parti. Dans les années de diſette, on récolte une plus grande quantité d'*orſeille*, parce que c'eſt le gagne-pain des pauvres de ce pays. C'eſt depuis 1725 que l'*orſeille* eſt devenue chere ; les Négocians de Londres l'acheterent juſqu'à quatre livres ſterling le quintal.

Les Iſles de Madere, de Porto-Santo & les Sauvages, produiſent auſſi de l'*orſeille*. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaiſſeau Anglois venant des Iſles du Cap-Vert, apporta à Sainte-Croix un ſac d'*orſeille* pour montre, & communiqua ſon ſecret aux Eſpagnols & aux Génois. L'année ſuivante en Juillet, ces nations envoyerent aux mêmes Iſles un bateau, ſur lequel ils mirent huit Eſpagnols accoutumés à faire la récolte de l'*orſeille* ; ils aborderent aux Iſles

de

de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent ſi prodigieuſement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux; elle y étoit ſi abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piaſtre par quintal. Elle ſembloit d'abord préférable à celle des Canaries; mais on a ceſſé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on recueille aux Canaries.

Feu M. *Hellot*, Membre de l'Académie des Sciences, homme très-connu des Savans par ſes Ouvrages utiles, dit dans ſon *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un myſtere de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, aſſez bien détaillée dans un Traité d'*Antoine-Pierre Micheli*, intitulé, *Nova plantarum genera*, imprimé en latin, *in-4.°* à Florence en 1729, *page 78*. Voici l'extrait que nous en traduiſons:

Des Ouvriers de Florence appellent l'*orſeille*, *rocella* ou *orcella* ou *raſpa*; c'eſt le *Lichen rocella*, Linn. Spec. Pl., pag. 1622. Ils ont l'art de tirer de cette plante non-ſeulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en ſervent pour colorer la laine, la ſoie, &c. Pour cette opération, ils réduiſent la plante en une poudre fine, & la paſſent par un tamis; enſuite ils l'arroſent légérement d'urine vieille d'homme (*nam mulieris pernicioſa habetur*). Ils remuent pluſieurs fois ce mélange dans le même jour, en y jetant à chaque fois, pendant pluſieurs jours, un peu de ſoude en poudre, juſqu'à ce que la matiere fourniſſe une couleur colombine: c'eſt alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en obſervant de garnir la ſurface ou d'urine, ou d'une leſſive de chaux, ou de gypſe: tel eſt l'*oricello* ou l'*orſeille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'*orſeille* dans un petit livre Italien, intitulé, *Dell' arte*

Digitized by Google

tintoria ou *plicto*. C'eſt un petit *in-12*. A la *page 210* on trouve cette préparation :

Prenez une livre d'*orſeille* du Levant bien nette ; ayez ſoin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle ſoit à demi putréfiée), du ſalpêtre, du ſel gemme, du ſel ammoniac, de chaque deux onces : faites un mélange du tout après l'avoir pilé, & laiſſez-le macérer pendant douze jours, ayant ſoin de l'agiter de temps en temps, juſqu'à ce que ce mélange ſoit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potaſſe pilée, & une livre & demie de vieille urine ; laiſſez repoſer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arſenic en poudre : alors la matiere ayant bien fermenté, ſera en état de ſervir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans ſon *Art de la teinture*, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge cachée dans l'*orſeille*, par un volatil urineux, excité par un alkali terreux ; c'eſt-à-dire, qu'il lui a ſuffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réuſſi de même, ou à peu de choſe près, ſur l'*orſeille de terre*, appelée *perelle d'Auvergne*.

On reconnoît la bonté d'une *orſeille* préparée, en mettant un peu de cette pâte liquide ſur le dos de la main, & la laiſſant ſécher ; enſuite on lave cette tache avec de l'eau froide : ſi elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de ſa couleur, l'on doit juger & en conclure que l'*orſeille* eſt en état de réuſſir ; les Teinturiers tant en ſoie qu'en laine, veulent que la teinture de l'*orſeille* ſe tire en deux fois.

M. *Bernard de Juſſieu* nous a appris que le *lichen ſaxatilis tinctorius*, n'eſt pas la ſeule plante de ce genre dont on puiſſe préparer l'*orſeille* ; il a rapporté de la forêt de Fontainebleau pluſieurs *lichens* qui ont pris la

Digitized by Google

couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'eſt une expérience facile à faire ſur ceux qui peuvent donner de l'*orſeille*. Il ſuffit d'enfermer la plante dans un petit bocal, & de l'humecter d'eſprit volatil, de ſel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux premiere, avec une pincée de ſel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur ſera rouge, & en s'évaporant, la plante ſe chargera de cette couleur, ſinon il n'y aura rien à eſpérer. M. *de Haller* dit auſſi que pluſieurs autres *lichens* gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en ſert en Suede.

Nous terminerons cet article intéreſſant pour les Arts, en diſant que l'on préfere l'*orſeille des Canaries* à celle d'Auvergne ; car quoiqu'elle ſoit plus chere, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre ; d'ailleurs ſa couleur eſt infiniment plus belle, & ne ſe ternit point : c'eſt un beau gris de lin, tirant ſur le violet d'amaranthe, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *Orthoceratiti.* Nom que les Naturaliſtes donnent à des corps pierreux cloiſonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On diſtingue extérieurement des ſutures à articulations ou des engremures branchues comme dans les cornes d'Ammon, & dans l'intérieur, ces tuyaux quoique remplis, ſont ſéparés par des chambres ou des cloiſons comme les nautiles : ces cloiſons qui ſont comme autant de calottes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, ſont percées par un petit ſiphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu,

Digitized by Google

plus ſouvent par les côtés, c'eſt-à-dire près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours foſſiles & légérement altérés & mutilés, ont depuis quatre pouces juſqu'à plus de deux pieds de longueur; ils ſont communément remplis de la même terre, où ils ſe trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nettoyer, on apperçoit alors les cellules & le ſiphon: pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu à peu de vinaigre qui détache ou diſſout la partie terreuſe ou ſablonneuſe: on peut auſſi reconnoître la ſtructure intérieure des *orthocératites* en les faiſant ſcier longitudinalement. On donne à ces *orthocératites* le nom de *tuyaux cloiſonnés* lorſqu'ils ſont droits, & celui de *lituites* quand ils ſont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la croſſe d'un Evêque: ceux qui ſont aplatis ou comprimés de maniere à repréſenter des queues de crabes, ſont appelés *queue de crabes*. Tout annonce que l'*orthocératite* eſt une eſpece de coquillage d'une figure conique, ſans ſpirales, chambré & foſſile, *Tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogue de ce foſſile dans nos mers, ni celui de la *bélemnite* qui paroît être du même genre. La Norwege eſt la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guere que des noyaux ou parties pierreuſes qui s'y ſont moulées. M. le Marquis *de Caſteja*, Gouverneur de Marienbourg, nous en a fait voir de très-belles & grandes eſpeces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Ligne ſur la frontiere de France. M. le Baron *de Hupsh* en a trouvé de pluſieurs ſortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuſes. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

ORTHOPTERES, *Orthoptera*. M. *Olivier* donne ce nom à un ordre d'inſectes qui ſemblent tenir le milieu entre les *hémipteres* & les *coléopteres*: les ailes des *hémipteres* ne ſont point pliées, mais étendues dans

Digitized by Google

toute leur largeur, quoique cachées ſous les élytres; celles des *coléopteres* ſont pliées tranſverſalement, c'eſt-à-dire repliées ſur elles-mêmes; celles des *orthopteres* ſont pliées longitudinalement, à peu près comme un éventail, & leurs étuis ſont mous & preſque membraneux: l'aile eſt ſouvent cachée ſous l'élytre ou étui; mais lorſqu'elle la dépaſſe, elle prend à ſon bord extérieur la conſiſtance de l'élytre. Les *blattes*, la *ſauterelle*, la *mante*, le *grillon*, le *criquet* ſont de l'ordre des *Orthopteres*.

ORTIE, *Urtica*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces: nous rapporterons ici celles qui ſont d'uſage en Médecine. Entre les neuf eſpeces d'*ortie piquante* que diſtingue M. *de Tournefort*, nous ne décrirons que la *grande*, la *petite* & la *romaine*. Nous parlerons enſuite des autres principales eſpeces d'*ortie*.

1.° La GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE ou VULGAIRE, *Urtica urens maxima*, C. B. Pin. 232; Pitt. Tourn. Cette plante croît preſque par-tout en abondance, particuliérement aux lieux incultes & ſablonneux, dans les haies, dans les foſſés, contre les murailles, dans les bois même, dans les jardins, dans les Villages & ſur les chemins; elle pouſſe en touffes des tiges à la hauteur de trois pieds, carrées, cannelées, roides, couvertes d'un poil très-piquant, creuſes & rameuſes: ſes feuilles ſont oppoſées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans: ſes fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux, & dans les aiſſelles des feuilles, diſpoſées en grappes branchues; chacune d'elles eſt à pluſieurs étamines, ſoutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuſe: ces fleurs ne laiſſent aucune graine après elles.

L'on diſtingue les *orties*, comme le chanvre, en mâles & femelles. L'*ortie mâle* porte ſur des pieds qui ne fleuriſſent point des capſules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent

Digitized by Google

chacune une ſemence ovale, aplatie & luiſante. L'*ortie femelle* ne porte que des fleurs & ne produit aucun fruit : ce qui eſt une maniere de parler uſitée ſeulement dans le vulgaire ; car les Botaniſtes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne ſont point ſuivies de graines, & *fleurs femelles* celles qui en ſont ſuivies.

L'*ortie* fleurit en Juin, & ſa graine ſe mûrit en Août : ſes feuilles ſe flétriſſent chaque hiver, mais ſa racine ne périt point ; elle repouſſe de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige, toute la plante eſt d'uſage en Médecine : de ſes tiges on peut auſſi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un petit ſac fait de tiges d'*orties* par les Sauvages du Canada ; il paroît fait à l'aiguille, on y obſerve des deſſins colorés aſſez réguliérement. Mon frere, le Médecin, étant à la campagne il y a quelques années, ramaſſa une quantité de tiges d'*orties* mûres, les fit rouir & les prépara enſuite comme le chanvre ; il en a obtenu des fils de différentes qualités, & a reconnu que cette matiere pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tiſſerand : il fit auſſi quelques eſſais ſur la tige des *féves de marais ;* mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens eſſais ſur la filaſſe de l'*ortie :* on en a fabriqué de la toile qui s'eſt trouvée aſſez bonne, & qui ſe blanchiſſoit avec facilité ; on en a même fait de la toile peinte. Il eſt mention dans le *Journal Économique du mois d'Avril 1751*, d'une Manufacture de fil d'*ortie*, qui s'établiſſoit à Leipzig : nous en ignorons le ſuccès. La maturité des tiges d'*ortie* qu'on deſtine à la filature, s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle, & lorſque la graine ſe détache facilement de ſon enveloppe. *Linnæus* dit qu'au printemps l'on fait cuire ſes jeunes pouſſes avec les légumes. Rien n'eſt plus commun en Suede & dans le

Digitized by Google

pays Meſſin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la *grande ortie* pour jaunir la coque des œufs. Cette eſpece d'*ortie* varie quelquefois par la couleur de ſes tiges, de ſes racines & de ſes feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2.° La PETITE ORTIE, ou ORTIE-GRIECHE, *Urtica urens minor*, C. B. Pin. 232 ; Pitt. Tourn. Elle croît fréquemment le long des maiſons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers où elle ſe renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver : ſes racines ſont cependant vivaces : ſes tiges ſont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues : ſes feuilles ſont cordiformes, dentelées, terminées en pointe ou ſans pointe : les fleurs dans l'eſpece moyenne, *Urtica urens*, Linn. 1396, ſont en grappes denſes & preſque ſeſſiles; les ſexes ſont ſéparés ſur le même individu ; mais dans l'eſpece appelée *Urtica dioïca* par M. *Linnæus*, chaque individu eſt dioïque, c'eſt-à-dire, qu'il a des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs tant mâles ou ſtériles que femelles ou fertiles, naiſſent toutes ſur le même pied.

3.° L'ORTIE ROMAINE, ou ORTIE GRECQUE, *Urtica urens, pilulas ferens, 1. Dioſcoridis, ſemine lini*, C. B. Pin. 232 ; Pitt. Tourn. ; *Urtica Romana*, Ger. 570; *Urtica pilulifera*, Linn. 1395. Cette plante qui eſt auſſi annuelle, croît en toutes ſortes de pays, notamment dans les provinces Méridionales; cependant elle eſt moins commune que les deux eſpeces précédentes : on la ſeme pour l'agrément dans les jardins : ſa tige eſt haute de deux à quatre pieds, ronde, foible, droite, rameuſe & garnie de poils blancs qui cauſent des démangeaiſons très-cuiſantes quand on les touche : les feuilles ſont pétiolées, ovales, pointues, dentées & garnies de piquans : les fleurs ſont axillaires, portées ſur des péduncules longs de cinq à ſix lignes, & ramaſſées en petites têtes en forme de pilules :

Digitized by Google

il ſuccede aux fleurs des globules ou balles, ou pilules vertes qui ſont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & compoſés de pluſieurs capſules qui s'ouvrent en deux parties & renferment chacune une ſemence ovale, ſemblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & ſa graine eſt mûre en Août. On en diſtingue une eſpece à feuilles de pariétaire, *Parietariæ foliis.*

Les Latins ont nommé cette plante *Urtica*, du mot *urere*, brûler, parce que l'*ortie* eſt couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénetre & fait ſur leurs nerfs la même impreſſion de douleur, que ſi la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite auſſi-tôt une chaleur vive, des puſtules & des démangeaiſons importunes; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinſon*, avec le ſuc de la plante même.

Hook (*Hookius*) a découvert au microſcope, que la baſe des piquans de l'*ortie* eſt une véſicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuſe; & que la pointe eſt une ſubſtance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microſcope tel que celui de *Hook*, puiſqu'il n'a pu appercevoir ces ſortes de véſicules, ni les cavités ou trous des piquans; mais la preuve que cet effet n'eſt pas produit par les piquans ſeuls, c'eſt que les *orties* un peu deſſéchées au ſoleil, ne font plus de mal.

Les feuilles des *orties* dont on vient de parler, ont un goût fade, gluant & un peu ſtyptique. Le ſuc d'*ortie* dépuré, arrête le crachement de ſang, l'hémorragie du nez & le flux des hémorroïdes : il convient auſſi pour la dyſſenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce ſuc à la doſe d'une demi-once aux animaux qui piſſent le ſang. Le ſuc d'*ortie*, ſur-tout celui de la petite eſ-

Digitized by Google

pèce ; eſt ſelon M. *Bourgeois* d'un grand ſecours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tiſane eſt très-utile dans toutes les eſpeces d'hydropiſie, parce qu'elle eſt très-apéritive & diurétique. La graine d'*ortie-grieche* priſe en poudre, à la doſe de trente à quarante grains matin & ſoir, guérit très-ſouvent le goître, ſans nuire à l'eſtomac ni à la ſanté, comme la plupart des remedes qu'on met en uſage contre cette maladie. On ſait que les *orties* hachées & mêlées avec le lait caillé ſont une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'*ortie* aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été ſéchées à l'ombre. On aſſure que la graine d'*ortie* bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plutôt. Les Maquignons Danois pulvériſent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux ſoir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil liſſe & luiſant. Les tendrons d'*ortie* cuits, purifient le ſang : la racine d'*ortie* confite eſt un bon remede contre la jauniſſe & pour la vieille toux : le cataplaſme d'*ortie* eſt émollient & réſolutif, & ſoulage les goutteux. Pluſieurs Médecins praticiens recommandent auſſi, comme un bon remede contre la ſciatique, la paralyſie & la léthargie, de frapper les parties affligées avec un paquet d'*ortie* juſqu'à rougeur, & de les laver enſuite avec du vin chaud. Ce ſecours eſt connu en termes de l'art ſous le nom d'*urtication* (*Urticatio*). Ce remede a ſouvent rendu le ſentiment & le mouvement.

M. le Baron *de Servieres* a fait inſérer dans divers Ouvrages périodiques, un *Mémoire traduit du Suédois, ſur la plantation & la récolte des* orties piquantes, *ainſi que ſur leur grande utilité pour nourrir les beſtiaux, par le double uſage de les préſerver des maladies & de ſuppléer au manque de fourrages.* Vers la fin d'Août on

Digitized by Google

ramaſſe les graines des *orties* coupées & deſſéchées ; on en fait la ſemaiſon en Septembre. (L'*ortie* ſe reproduit auſſi par le moyen de ſes racines.) Les terrains élevés lui conviennent, & cette plante ſe renouvelle, ſe multiplie par la chute naturelle de ſes graines. Les tiges qui proviennent de graine ſemée ne doivent être recueillies que la ſeconde année après celle de la ſemence ; celles provenues par la plantation des racines peuvent être recueillies l'année d'après, & à trois fois ; c'eſt-à-dire, la premiere récolte vers le 15 Juin ; la ſeconde vers le 15 Juillet ; & la troiſieme qui eſt la derniere, vers le 15 d'Août. Telles ſont les trois époques pour leur récolte, tant celles provenues de racine que de graine.

On peut mêler avec de la paille, en place de foin, les *orties* récoltées ; les beſtiaux en mangent avec plaiſir. Pour les rendre plus appétiſſantes, on met les *orties* la veille dans de l'eau chaude ; on les y laiſſe pendant la nuit, & l'on fait boire le lendemain à tous les beſtiaux indiſtinctement, cette eau à laquelle les *orties* donnent un goût qui leur eſt fort agréable : on leur donne enſuite les *orties*. Les vaches qui s'en nourriſſent donnent abondamment du lait, une bonne crême ; le beurre qui en provient eſt fort agréable, & en hiver, auſſi jaune qu'en été ; le bétail engraiſſe, ſe porte bien & eſt exempt, dit-on, de toutes ſortes d'épizooties. Un tel préſervatif, dans la culture de ce fourrage, eſt un nouveau bienfait de la Providence dont la Suede éprouve depuis des ſiecles les ſuccès les plus heureux. En adoptant la culture de l'*ortie*, on pourroit eſſayer de tirer parti des ſables d'Olonne, des landes de Bordeaux, de certains cantons arides de la Sologne, de la Champagne & du Berry.

Paſſons à quelques autres eſpeces d'*orties* différentes, qui ſont auſſi d'uſage en Médecine ; mais avertiſſons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'*ortie*, ſont des *lamium* ; &

Digitized by Google

leur caractere, dit M. *de Haller*, eſt infiniment éloigné de celui des *orties*. Telles ſont :

L'ORTIE MORTE A FLEUR BLANCHE, ou ORTIE QUI NE PIQUE POINT, ou LAMIER BLANC, *Galeopſis ſive Urtica iners, floribus albis*, J. B. 3, 322; *Urtica iners ſive Lamium primum*, Dod. Pempt 153; *Lamium vulgare album, ſive Archangelica, flore albo*, Parkins. Theat. 604; *Lamium album non fœtens, folio oblongo*, C. B. Pin. 231; *Lamium album*, Linn. 809. On trouve cette plante dans les lieux incultes, dans les haies; ſes rejetons ſont nombreux & rampans; ſes tiges ſont longues, droites, carrées & moins groſſes vers la terre, branchues, entrecoupées par quelques nœuds, purpurines en leur baſe; leurs feuilles ſont oblongues, cordiformes, pointues, fortement dentées en ſcie, pétiolées; leur duvet ne fait point de mal : les fleurs ſont axillaires, verticillées, petites, blanches & formées en gueule : les ſommets des étamines ſont bordés de noir & ne repréſentent pas mal un 8 de chiffre : à chaque fleur paſſée ſuccedent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luiſantes, tombant d'elles-mêmes quand elles ſont mûres : la racine eſt vivace.

Toute la plante a une odeur légérement déſagréable. Les Médecins modernes recommandent cette eſpece d'*ortie* pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les duretés de la rate, & ſurtout pour arrêter les hémorragies de la matrice & pour conſolider les plaies : on fait uſage de ces ſommités fleuries en infuſion théiforme ou en conſerve. On applique auſſi deux fois par jour la plante pilée avec du ſel ſur les ulceres gangreneux.

L'ORTIE MORTE PUANTE ou GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *Lamium purpureum, fœtidum; Lamium folio oblongo, flore purpureo; Lamium purpureum*, Linn. 809. (*lamier rouge*). Sa racine n'eſt pas rampante : ſes tiges ſont garnies d'une ou deux paires de feuilles preſque nues; ſes fleurs ſont purpurines; ſes graines,

Digitized by Google

triangulaires & brunâtres. Toute cette plante a une odeur fétide & déſagréable, & vient dans les champs & les lieux incultes ; elle eſt vulnéraire, réſolutive, adouciſſante & propre à déterger les ulceres putrides.

On donne auſſi le nom d'*ortie pied-de-poule* à une ſorte d'*ortie rouge*, annuelle & des jardins ; & le nom d'*ortie muſquée* ou *piquante* à une eſpece de *galeopſis*.

En général, ſous le nom latin de *Galeopſis* de M. *Tournefort*, autre genre, dit M. *de Haller*, qui differe du *lamium*, on comprend la *grande* & la *petite orties puantes*, & l'*ortie morte à fleurs jaunes*, ou *ortie morte* des bois.

La *grande ortie puante*, *Galeopſis ſive Urtica iners, magna*, *fœtidiſſima*, J. B. 3, App. 853 ; *Galeopſis procerior*, *fœtida*, *ſpicata*, Tourn. 185 ; *Stachys ſylvatica*, Linn. 811. Cette *ortie* a une racine rampante, & donne quelques tiges grêles qui ſortent de ſes nœuds ; elles ſont hautes de deux à trois pieds, velues, branchues & quadrangulaires : les feuilles ſont pétiolées, cordiformes, pointues, velues, dentées ; les fleurs ſont verticillées, de ſix à huit chacune, & formant un épi alongé & lâche ; la levre ſupérieure eſt d'un pourpre vif, & l'inférieure tachée de blanc. Cette plante croît dans les bois, dans les haies ; elle eſt fort puante & differe peu de l'eſpece d'*ortie* puante & rouge.

La petite eſpece d'*ortie puante*, *Galeopſis paluſtris*, *betonicæ folio*, *flore variegato*, Tournef. Inſt. 185 ; *Stachys paluſtris*, *fœtida*, C. B. Pin. 236 ; *Galeopſis anguſtifolia*, *fœtida*, J. B. 3, Append. 854 : c'eſt l'*ortie morte des marais*. Cette plante vient ſur le bord des ruiſſeaux ; ſa racine eſt inégale & boſſelée : ſa tige eſt haute d'un à deux pieds, ſimple, rougeâtre, légérement velue : ſes feuilles ſont longues, pointues, dentées en ſcie, d'un vert triſte : ſes fleurs purpurines ſont en gueule, ayant les levres un peu panachées de jaune ; elles forment des verticilles terminés en

Digitized by Google

épi. On eſtime ſes feuilles très-ſpécifiques pour l'enrouement & contre les fievres tierces : la plante eſt encore efficace, appliquée ſur les plaies ; c'eſt elle dont il eſt parlé dans quelques Auteurs ſous le nom de *Panax coloni*, c'eſt-à-dire, *panacée du Laboureur.*

A l'égard de l'*ortie-morte* à fleurs jaunes, d'une ſeule piece & en gueule, *Lamium flore luteo & folio oblongo ; Galeopſis ſive Urtica iners, flore luteo*, J. B. 3, 323 ; *Galeopſis galeobdolon*, Linn. 810. Cette plante eſt rarement d'uſage, on s'en ſert quelquefois à la place de l'*ortie morte & blanche ;* elle croît dans les forêts : ſa tige eſt haute de huit à dix pouces, ſimple & grêle : ſes feuilles ſont pétiolées, ovales, preſque en cœur, pointues, dentées en ſcie ; les ſupérieures, étroites & lancéolées : les fleurs ſont ſeſſiles, en verticilles & axillaires ; la corolle eſt jaune & velue. Il y a pluſieurs autres eſpeces de *galeopſis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reſte, preſque tous les *galeopſis* ſont vivaces par la racine & n'ont rien de commun avec les *orties*, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique. Le *Galeopſis ladanum* & le *Galeopſis tetrahit*, Linn. 810, ſont annuels ; le premier ſe trouve dans les blés, l'autre dans les hâies ; la levre inférieure de la corolle eſt tachée ou panachée de jaune.

On diſtingue encore l'*ortie en arbriſſeau*, *Urtica fruteſcens ;* on la trouve en Amérique.

ORTIE-CORALLINE. *Voyez à l'article* CORAIL.

ORTIE ERRANTE *Voyez à l'article* ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR, *Urtica marina.* On donne aſſez improprement ce nom à certains corps marins & animés, dont on diſtingue deux eſpeces ou même deux genres ; ſavoir, les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes.*

Les premieres ſont appelées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progreſſif : on diroit qu'elles ſont

Digitized by Google

immobiles; à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'eſpace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup ſur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux ;* on les nomme *culs d'ânes* ſur les côtes de Normandie. M. *de Réaumur* dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences*, *année 1710*, *page 466*, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur eſt commun avec une plante terreſtre, puiſqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonſtances. Cet Académicien dit que ces *orties* ne cauſent point de démangeaiſons cuiſantes à ceux qui les touchent, comme on l'a prétendu, (cependant il y en a qui piquent aſſez violemment); que ces corps marins ſont de véritables animaux bien organiſés, ſuſceptibles de ſentiment quand on les touche, qui attrapent de petits poiſſons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins ſuivant le volume de la proie qu'ils avalent, ils rejettent enſuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorſque la bouche eſt ouverte, on voit toutes les cornes de l'*ortie de mer* qui reſſemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui la fait nommer *poiſſon-fleur.*

Quoique ces *orties* prennent ſucceſſivement quantité de figures différentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cône tronqué; leur baſe eſt très-fortement appliquée ſur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de roſe. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres ſur les parages de l'Iſle de Rhé, & ſur la côte de Plugaſtel au-delà de Breſt. M. *de Romé de l'Iſle* m'a aſſuré en avoir vu de noires à l'Iſle de Sainte-Hélene. Dans quelques *orties de mer*, ces couleurs paroiſſent par-tout ſur la ſurface; dans d'autres elles ſont mêlées par raies ou par taches diſtribuées d'une

Digitized by Google

maniere très-variée, agréable, riche : on trouve *des orties de mer* dans les fentes des rochers qui bordent le rivage, elles reſſemblent à une grande chevelure & paroiſſent vivipares.

2.° Les *orties errantes.* Celles-ci n'ont que le nom de commun avec les précédentes, on les appelle *orties détachées* ou *orties errantes*, &c. Mais M. *de Réaumur* dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, il les appelleroit *gelée de mer;* nom qui effectivement caractériſe ſi bien la ſubſtance dont elles ſont formées, qu'il vaut ſeul une petite deſcription pour aider à les reconnoître. L'animal dans l'enſemble de toutes ſes parties, a la conſiſtance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec aſſez de vîteſſe, elles s'y ſoutiennent, nagent & ſe promenent par un mouvement de contraction & de dilatation; mais jetées à ſec ſur la greve, elles paroiſſent ſans aucune action; ou ſi cette eſpece de ſyſtole & de diaſtole dure encore quelques momens, l'on peut dire que c'eſt le ſeul ſigne de vie que ces animaux donnent; car en les irritant, en les bleſſant, en les coupant en lambeaux, ils n'annoncent pas le moindre ſentiment; c'eſt donc dans la mer même qu'on doit les obſerver; on ne peut les voir ſur les rivages qu'avec un reſte de vie foible & languiſſant.

Sur les bords de la Méditerranée, les *gelées de mer* ſe nomment *capello di mare*, (*chapeau de mer*). *Rondelet* dit que c'eſt une maſſe ſpongieuſe, ronde, creuſe & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge; à cet égard elle reſſemble à un chapeau ou à un paraſol renverſé; l'autre partie reſſemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finiſſent en pointe; on en trouve auſſi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux Iſles d'Hyeres; toute la ſubſtance de leur corps eſt

Digitized by Google

très-gélatineuſe, peſante, couleur de roſe, très-brillante, un peu tranſparente; on en voit auſſi qui n'ont pas plus de couleur que l'eau pure; il y en a de rouſſâtres, d'un beau bleu d'outremer, de verdâtres, &c. On les voit ſouvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que ſi on les manie long-temps, elles ſe dilatent, ſe contractent alternativement & cauſent une petite démangeaiſon aux mains; il ſemble même que la chaleur de la main les diſſout preſque entiérement, & ſi l'on porte auſſitôt les mains ſur les yeux, la ſenſation de chaleur & notamment de démangeaiſon, eſt infiniment plus vive. Il paroît que *Linnæus* regarde la *gélée de mer* comme une eſpece de *méduſe*; Voyez *ce mot.*

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhombe ou la roſe de pattes dont elles ſont fournies. Les *orties de mer* ſont de la claſſe des *Zoophytes*, de l'ordre des *Molluſques.*

M. l'Abbé *Dicquemare* obſerve judicieuſement que les *orties marines* ne doivent pas être confondues avec les *anémones de mer* leurs ennemies; que les *orties marines* ont des différences dont les caracteres peuvent ſe prendre de leur forme intérieure ou extérieure, de la faculté de piquer dont les unes peuvent être privées ou ne l'avoir qu'intérieurement, tandis que les autres ne paroiſſent pas l'avoir toutes au même degré; qu'il y en a qui méritent l'attention par leur couleur & par leur bigarrure extérieure, d'autres par leur groſſeur ou leur petiteſſe, d'autres par la forme & la ſtructure intérieure. Le Naturaliſte cité ci-deſſus, en a diſtingué une eſpece qu'il nomme *point ſanguin*, parce qu'en la regardant par deſſus, elle rappelle l'idée du point ſanguin du poulet dans l'œuf. Ce petit animal a la figure d'une coupe renverſée; il eſt blanc, tranſparent: ſa robe contient des muſcles qui vont de haut en bas & qu'on apperçoit généralement lorſque l'animal fait quelque mouvement: il a auſſi

auſſi des muſcles circulaires que l'on découvre bien quand l'animal nage, ou plutôt quand il s'élance dans l'eau avec autant de vîteſſe que les grandes *orties marines* ont de lenteur ; ces élans ſont quatre ou cinq fois plus étendus que le corps. Le corps charnu eſt d'un rouge pâle, formé à quatre carrés ; ſon bout ſupérieur repréſente une croix d'un rouge très-vif, vu par deſſus ou au travers de ſa robe ; le corps charnu eſt terminé, à chaque carré de ſa partie inférieure, par un appendice blanc. Ce petit animal peut, par le jeu de ſes muſcles, pliſſer la partie inférieure de ſa robe pour s'élancer, avancer ou tourner de côté & d'autre : il a auſſi la faculté de ſe précipiter plus ou moins lentement au fond de l'eau : il étend ſes membres quand il ſaiſit ſa proie, & les contracte quand on le touche ou qu'il veut paroître immobile.

M. l'Abbé *Dicquemare* a conſigné dans le *Journal de Phyſique*, *Décembre 1784*, la figure d'une *ortie marine* de l'eſpece de celles à *culs de chevaux*. Elle eſt, dit-il, une de celles qui piquent violemment ; la douleur qu'elles occaſionnent ſur la peau de l'homme qui nage ou ſe baigne dans la mer, eſt à peu près ſemblable à celle qu'on reſſent ſur la peau nue qui auroit heurté une plante d'*ortie* : elle eſt plus forte & dure environ une demi-heure, ſans que ce ſoit une démangeaiſon : ce ſont, dans les derniers momens, comme des piqûres réitérées & plus foibles ; il paroît une rougeur conſidérable dans toute la partie qui a été touchée, & des élevures de même couleur, qui ont un point blanc dans le milieu : tout cela reparoît encore, excepté la douleur, quand, pluſieurs jours après, la partie eſt échauffée par la chaleur du lit ou autrement.

Ces animaux, obſerve M. *Dicquemare*, ſont mous & n'ont aucunes pointes propres à s'inſinuer dans la peau ; il préſume qu'il exſude de leurs différentes parties, & ſur-tout des membres, une liqueur cauſ-

tique qui produit cet effet; il a lieu même lorſque l'animal eſt mort. Un ſeul membre arraché & poſé ſur la peau du bras, y fait ſentir des piqûres. Nous avons vu que les *orties marines* ſont des corps organiſés; chaque *ortie marine* a offert à M. *Dicquemare* pluſieurs corps d'organiſation ſemblables & réunis, formant un enſemble iſolé, un être ſentant ſon exiſtence, pourvu d'une infinité d'organes, qui nage, attaque & ſaiſit ſa proie à l'aide d'un ou de pluſieurs membres, qui la pique vivement, qui jouit en même temps d'un grand nombre de captures, & exerçant ainſi agréablement ſes ſens du toucher & du goût qui le ſolliciteut à ſe procurer de nouvelles jouiſſances, preſſé d'ailleurs par ſes beſoins, digere, fait effort pour ſe ſouſtraire à ſes ennemis, & tout cela ſans viſceres qu'il ſoit aiſé de comparer.

La grandeur de ces animaux, continue M. *Dicquemare*, varie depuis un point à peine perceptible, juſqu'à plus de quatre pieds de circonférence; il y en a de toutes couleurs. Nous avons dit que pluſieurs ont des feſtons compoſés de membres fins, quelquefois nués d'un roux animé, des inteſtins, & quelques autres parties intérieures d'un très-beau violet, ou colombin ou purpurin; le tout produit un effet fort agréable; mais leur odeur qui tient de celle du poiſſon, eſt plus forte, plus pénétrante & devient d'autant plus inſupportable, qu'on les tient dans un lieu fermé, ſur-tout quand ils périſſent. Quoique leur ſubſtance n'ait que la conſiſtance d'une forte gélée, qu'elle ſe liquéfie aiſément, qu'elle ſoit auſſi tranſparente & auſſi brillante que le beau criſtal taillé & poli, ſon poids eſt conſidérable. Leur ſituation dans le mouvement & le repos ſont peu différentes. Les mouvemens que les *orties marines* font pour nager, s'operent par les bords de l'animal, de dedans en dehors, & un peu en deſſous, & ſelon le côté où elles

Digitized by Google

veulent aller : leur peſanteur ſpécifique étant plus grande que celle de l'eau, leurs plus grands efforts ne tendent ſouvent qu'à les élever vers la ſurface de l'eau ; les plus foibles ſuffiſent pour les ſoutenir ; mais leurs élancemens ſe font avec grace, vivement, ſur-tout dans les petites. Les extrémités & les membres ſont toujours au-deſſous du corps, ſelon l'eſpece plus ou moins nombreux, différemment conformés, diverſement placés.

M. *Dicquemare* a vu des *orties marines* ayant quatre bouches, quatre diſtricts de nutrition ; d'autres qui en avoient trois, d'autres ſix : quelle diſpoſition animale ! Les *orties marines* paroiſſent ſaiſir leur proie de tous côtés, & cette proie ne peut guere échapper d'un faiſceau, d'un rang de filets ou de membres, ſans ſe jeter dans un autre. Ces larges membres joignent à la propriété de s'attacher par le ſimple contact, celle d'environner & de piquer : dans quelques eſpeces, ils ſont placés de maniere à pouvoir amener la capture indifféremment à pluſieurs bouches ; il en eſt de même des autres extrémités. Quant à leur forme totale & ſur-tout à leur développement, notre Obſervateur avoue qu'il eſt très-difficile de les décrire ; ce ſont tantôt des membranes d'une étendue très-conſidérable, repliées d'une maniere très-agréable, d'une fineſſe extrême, extenſibles, ſuſceptibles de ſe contracter en tout ſens par des muſcles d'une ſoupleſſe inconcevable ; ces membranes ſont liſſes dans les lobes du centre, grenées dans ceux qui s'en écartent : tantôt ces extrémités ne ſont que des groupes de filets ; & dans les plus grandes eſpeces, ce ſont de groſſes appendices, richement figurées en crête redoublée, en beaux criſtaux mameſonés, taillés à facettes, &c. Tandis que les *orties marines* ſe nourriſſent de petits poiſſons, de vers & d'inſectes marins, elles ſont elles-mêmes la proie des *anémones de mer*, qui les ſaiſiſſent au paſſage. M. *Dicquemare* a vu ſouvent ces manœuv-

Digitized by Google

vres à la mer & dans ſa Ménagerie marine; elles y ſont dévorées à meſure que quelques-unes de leurs parties entrent dans l'anémone; le reſte donne juſqu'à la fin des ſignes de vie, en redoublant d'efforts pour échapper à la deſtruction.... Cette deſcription & ces détails paroiſſent être fidellement copiés d'après Nature. M. l'Abbé *Dicquemare* eſt un Obſervateur accoutumé à n'écrire que ſous ſa dictée; & il faut du zèle, du courage, de l'eſprit, même du génie pour contempler des êtres peu connus, ſi difficiles à approcher, & y dévoiler l'animalité cachée ſous les formes les plus extraordinaires; *Voyez les articles* ANÉMONE DE MER, &c. M. l'Abbé *Spallanzani* a vu, dans la Méditerranée, des *orties marines errantes*, qui, lorſqu'elles ſe décompoſoient, ſe changeoient en un fort beau phoſphore.

ORTOHUA de la Nouvelle-Eſpagne. Cet animal paroît être le même que le *zorille*. Voyez à l'*article* MOUFFETTES.

ORTOLAN, *Hortulanus aut Ortolanus*. Nom d'un oiſeau de paſſage, du genre du *Bruant*, propre aux parties Méridionales de l'Europe, où l'on en trouve en tout temps: mais tous les individus, dit M. *Mauduyt*, n'y demeurent pas conſtamment toute l'année; une partie quitte ces beaux pays au printemps, pour paſſer dans des climats moins chauds & même dans des contrées froides, puiſqu'on trouve l'*ortolan* juſqu'en Suede; néanmoins ces *ortolans* voyageurs ne s'arrêtent pas indifféremment dans tous les pays intermédiaires du Midi au Nord; ils nichent en Lorraine, en Bourgogne, dans les provinces Méridionales de la France & en Allemagne. Ils font deux pontes par an, & ils placent leur nid ſuivant les convenances locales: en Bourgogne, par exemple, ils nichent ſur les ceps; & dans les pays froids, à terre, au milieu des terres enſemencées. Les *ortolans* arrivent à peu près avec les *cailles* dans les pays où ils ſe

Digitized by Google

fixent, & ils en partent vers le mois de Septembre: on prétend que ce ne ſont que les jeunes qui partent à cette époque, & que les vieux ne s'en vont qu'en Octobre : ils ſe retirent les uns & les autres dans les contrées Méridionales, & leur maniere de voyager procure deux paſſages de ces oiſeaux, par année, dans les pays intermédiaires où ils ne s'arrêtent pas.

On prend les *ortolans* aux *gluaux* & à la *nappe*, dans le temps de leur paſſage : (on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une ſi grande quantité, que les Oiſeleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. Il eſt permis d'en prendre dans les capitaineries de chaſſe des environs de Paris, moyennant une redevance d'un certain nombre de ces oiſeaux.) Ils ont alors peu de graiſſe; mais ils en acquierent beaucoup & en fort peu de temps, au moyen du millet dont on les nourrit dans un endroit couvert, privé de lumiere, & où il n'y a guere que l'auget à la graine qui ſoit éclairé : on tue ces oiſeaux quand ils ſont engraiſſés au point convenable, c'eſt un mets très-recherché & un gibier par excellence. On s'accorde cependant à dire que ſa chair, tout imprégnée & recouverte de graiſſe, a généralement plus de délicateſſe que de ſaveur, & qu'elle eſt trop raſſaſiante pour qu'on puiſſe en manger beaucoup; ſa graiſſe eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante : c'eſt un des oiſeaux qui ſe cuit le plus promptement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou ſous la cendre, & répéter ainſi à peu de frais une des magnificences de *Trimalcion*. Bien peu de perſonnes ſavent que cet oiſeau a un chant aſſez agréable & que dans les pays qu'il habite, on le nourrit en cage par rapport à ſon ramage : il chante, à ce qu'on aſſure, auſſi ſouvent la nuit que le jour.

Digitized by Google

ORTOLAN VULGAIRE, *pl. enl.* 247, *fig.* 1, *Avis miliaris pingueſcens.* Il eſt un peu plus gros qu'un ſerin; ſa longueur totale eſt au moins de ſix pouces; ſon envergure l'eſt de neuf; la tête & le cou ſont d'un olivâtre-cendré; le tour des yeux eſt d'un jaune pâle; la gorge qui eſt de cette même couleur, eſt bordée de chaque côté par une ligne cendrée: le dos eſt varié de marron obſcur & noirâtre; le croupion & le deſſus de la queue ſont d'un brun-marron; la poitrine & tout le deſſous du corps, d'un jaune-rouſſâtre; le deſſous des ailes eſt d'un jaune de ſoufre; les pennes des ailes & de la queue ſont brunes & terminées de rouſsâtre plus ou moins clair: la penne la plus externe de la queue de chaque côté eſt ſouvent bordée de blanchâtre: le bec, les pieds & les ongles ſont jaunâtres; la tête & le cou de la femelle ſont d'un cendré plus foncé & variés de petites lignes noirâtres, longitudinales.

Le plumage de l'*ortolan* eſt ſujet à varier. Les Auteurs font mention, 1.° De l'*ortolan* à plumage tout *jaune*, excepté le bord de l'aile & l'extrémité de ſes pennes qui ſont blancs; il a le bec & les pieds rouges. 2.° L'*ortolan* tout *blanc*; il a le bec & les pieds rouges. 3.° L'*ortolan à queue blanche*. 4.° L'*ortolan noir*, mais dont la tête & le cou ſont verdâtres; les pieds cendrés & le bec rouge. 5.° M. *de Montbeillard* a obſervé un *ortolan* à gorge jaune, mêlée de gris; le ventre, roux; la poitrine, griſe. Tous ces *ortolans* vont par petites bandes, ils volent à une aſſez grande hauteur, & leur vol eſt par ſaccades & ſouvent à l'oppoſite du vent.

ORTOLAN (par les Colons de l'Amérique); *Voyez* COCOTZIN.

ORTOLAN A VENTRE JAUNE, du Cap de Bonne-Eſpérance, *pl. enl.* 664. Il eſt de la grandeur de notre *ortolan*: le deſſus de la tête & les joues ſont blancs: le dos eſt d'un roux-brun; le croupion, gris;

Digitized by Google

le plumage inférieur eſt d'un jaune pâle, mais orangé ſur la poitrine; les couvertures des ailes offrent du cendré, du blanc, du brun bordé de rouſsâtre: les pennes des ailes ſont noirâtres; les plus grandes, bordées de blanchâtre; les autres, de rouſſâtre; celles de la queue ſont bordées & terminées de blanc; les pieds, rougeâtres; le bec eſt brunâtre. La femelle eſt plus petite; le dos eſt varié de noir & de brun clair; le ventre eſt blanc.

ORTOLAN *de la Caroline*. C'eſt l'*oiſeau à riz*, de *Catesby*. M. *de Montbeillard* l'a nommé *agripenne*, parce que l'extrémité des plumes de la queue ſe termine en une pointe fort aiguë; il ſe nourrit principalement de riz.

ORTOLAN *de la Chine*. Il eſt plus petit que le nôtre; il ne paroît dans les provinces Méridionales de cet empire, que depuis Octobre juſqu'en Décembre: le plumage ſupérieur eſt d'un roux-mordoré, chaque plume étant bordée de jaunâtre; l'inférieur eſt d'un beau jaune, ainſi que l'iris; le bec & les pieds ſont d'un roux clair. (*Voyage aux Indes & à la Chine.*)

ORTOLAN *de la Louiſiane*, pl. enl. 158, fig. 1. Il eſt de la groſſeur du bruant: ſa queue eſt un peu étagée du centre ſur les côtés, au lieu que les autres *ortolans* l'ont un peu fourchue; il a une tache noire ſur la tête; le reſte de la tête, la gorge & le devant du cou ſont rouſsâtres: il y a derriere l'œil & la joue deux traits noirs; le reſte du plumage ſupérieur eſt varié de roux & de noir, le reſte de l'inférieur eſt d'un blanc-rouſſâtre, mais très-foncé ſur la poitrine & les côtés: les pennes des ailes & de la queue ſont noires; le bec eſt rouſsâtre, tiqueté de noir; les pieds & les ongles ſont cendrés.

ORTOLAN *de Lorraine*. C'eſt l'*ortolan de paſſage*, des *pl. enl.* 511, *fig.* 1, le mâle; 2, la femelle. M. *Lotinger* a fait connoître cette eſpece qui eſt aſſez commune en Lorraine. M. *de Montbeillard* dit que ſa longueur totale eſt de ſix pouces & demi;

Digitized by Google

le plumage ſupérieur eſt roux, moucheté de noir; l'inférieur eſt auſſi moucheté de noir ſur un fond cendré à la partie antérieure, & ſur un fond d'un roux foncé à la poſtérieure; un trait noir au-deſſus des yeux: les pennes de la queue offrent du roux, du gris, du noir & du blanc; celles des ailes n'en different que par du cendré au lieu de blanc; le bec eſt d'un brun-roux, & les pieds ſont bruns-noirâtres. La femelle a une eſpece de *collier* mêlé de roux & de blanc; le deſſous du corps eſt d'un blanc-rouſſâtre; le deſſus de la tête eſt varié de noir, de roux & de blanc: les joues ſont d'un roux foncé; le bec eſt d'un jaune-orangé à la baſe, noir à la pointe; les pieds ſont noirs.

ORTOLAN DE NEIGE, *pl. enl.* 497, *fig.* 1. C'eſt le *roſſolan* des montagnards du Dauphiné; le *ſnoë-ſparf* des Suédois; l'*alaipg* des Lapons; c'eſt le *Paſſer Alpino-Laponicus*, *ſeu nivalis*, de *Linnæus*. L'*ortolan de neige* n'habite que dans les régions les plus Septentrionales: on le trouve au Nord des deux Continens, au Spitzberg, ſur les Alpes Lapones, ſur les côtes du Détroit d'Hudſon. M. *Mauduyt* dit que c'eſt dans ces régions glacées qu'il paſſe l'été & qu'il propage ſon eſpece: l'excès du froid & la diſette de vivres l'obligent à ſe retirer vers les régions moins Septentrionales; on le voit en hiver dans la Sibérie, la Suede, une partie de la Ruſſie; & s'il s'avance plus près du Midi, il ne fait que paſſer dans les pays de plaines, pour ſe fixer ſur les montagnes, où il retrouve la température & les alimens qui lui conviennent, & c'eſt notamment la ſemence de la plante *ſcherra*; c'eſt le *Betula nana aut foliis orbiculatis, crenatis*, Flor. Lapp. 342.: il ne dédaigne pas la graine de chenevis & d'avoine. Cet *ortolan*, étant toujours expoſé au froid, le blanc forme la couleur dominante de ſon plumage; & vivant comme le *lagopede*, il ſubit comme lui, l'influence des deux ſaiſons oppoſées,

Digitized by Google

ainſi que des climats plus ou moins froids qu'il habite; ſon plumage change en hiver & en été.

Cet *ortolan* eſt de la groſſeur du moineau vulgaire. Le mâle a en hiver une teinte légere de rouſſâtre ſur la tête, le dos noir, les pennes des ailes & de la queue mi-parties de noir & de blanc; tout le reſte du plumage eſt d'un noir éclatant; en été, le rouſſâtre eſt plus étendu; le blanc devient gris: la femelle eſt en tout temps moins blanche: le bec eſt ou cendré, ou jaune, ou noir vers la pointe, ſuivant les ſaiſons. Cet oiſeau eſt toujours en mouvement, ſon cri eſt aigre; il perche fort peu, il couve à terre.

Parmi les variétés de l'*ortolan de neige*, on diſtingue, 1.° L'*ortolan jacobin*, vu à la Caroline par *Catesby*, & qu'il appelle *moineau de neige*, *Paſſer candidus borealis*: il a la poitrine, le ventre, les côtés & le bec blancs; tout le reſte du plumage eſt noir. 2.° L'*ortolan de neige à collier*, de M. *Briſſon*: cette variété indiquée par *Albin*, a trois zones au bas du cou, c'eſt-à-dire, un collier blanc entre deux colliers, l'un bleuâtre, & l'autre bleu qui eſt l'inférieur: le corps eſt d'un brun-rougeâtre; il y a quelques pennes noires, nuées de jaune-verdâtre; le reſte eſt blanc: le bec eſt bleuâtre dans ſon milieu & rougeâtre dans le reſte.

ORTOLAN DES ROSEAUX, *pl. enl.* 247, *fig.* 2, le mâle; 497, *fig.* 2, la femelle. Il eſt ainſi nommé, parce qu'il ſe plaît dans les terrains humides & marécageux, & qu'il y fait ſon nid parmi les joncs & les roſeaux: ſa tête eſt noire; il y a un trait rouſſâtre au-deſſus des yeux; un demi-collier blanc au haut du cou, en arriere; le reſte du plumage ſupérieur eſt varié de noir & de bordures rouſſâtres; l'inférieur eſt d'un blanc ou gris-rouſſâtre, avec quelques traits noirs ſur les côtés; quelques pennes de la queue ſont plus ou moins blanches; le bec & les ongles ſont bruns; les pieds,

Digitized by Google

d'un brun-rougeâtre. La femelle a le deſſus de la tête varié de rouſſâtre. Cet *ortolan* a le cri du moineau, il crie ſans ceſſe lorſque quelque objet le frappe ou l'inquiete : cette habitude le rend fort importun aux chaſſeurs, parce que le gibier eſt averti de l'approche de quelque danger & déterminé à prendre la fuite ; cet oiſeau a cependant un chant aſſez agréable au printemps ; il a dans la queue un mouvement de haut en bas, comme la bergeronnette & la lavandiere : il ſe nourrit de grains & même d'inſectes, qu'il prend en s'élançant & ſe balançant ſur les joncs & les roſeaux, le long deſquels on le voit ſouvent gravir, en s'aidant de ſes ailes pour ſe ſoutenir ; c'eſt ce qui lui a fait donner, par les Oiſeleurs, le nom de *montant*. On l'appelle *chic des roſeaux*, en Provence.

ORTOLAN *du Cap de Bonne-Eſpérance*, pl. enl. 158, fig. 2. Il eſt un peu plus petit que notre *ortolan* : le plumage ſupérieur offre du noir, du gris & du rouſſâtre ; l'inférieur eſt d'un gris ſale : la gorge & les joues ſont d'un blanc ſale ; l'œil eſt entre deux traits noirs ; les pieds & les ongles ſont de couleur d'ardoiſe.

ORVALE ou TOUTE-BONNE ou SCLARÉE, *Horminum Sclarea dictum*. Plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers. La *toute-bonne des prés* eſt la principale eſpece du genre des *ſclarées* de M. *de Tournefort*, & celle qu'il déſigne ainſi, *Sclarea pratenſis, foliis ſerratis, flore cæruleo*, Tourn. 179 : ſa racine eſt ſimple, ligneuſe & fibrée, brunâtre, d'un goût qui n'eſt pas déſagréable & qui échauffe le palais & la gorge : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la groſſeur du petit doigt, carrée, velue, noueuſe, rameuſe & remplie de moëlle : ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux & portées ſur de longues queues ; elles ſont ridées, gluantes, oblongues, larges en leur baſe & terminées en pointe, légérement crénelées, velues

Digitized by Google

& d'une odeur désagréable, mais citronnée, d'une saveur amere & aromatique : au sommet de chaque tige sont deux feuilles opposées, petites, creuses, sans queue & d'une couleur purpurine : ses fleurs sont disposées en longs épis, comme par anneaux, d'une seule piece, bleuâtres, en gueule ; la levre supérieure est alongée en forme de faucille : les épis sont communément garnis de bractées concaves, souvent rougeâtres : à chaque fleur succedent quatre grosses graines arrondies, convexes d'un côté, anguleuses de l'autre, de couleur roussâtre.

L'*orvale* ou *toute-bonne* est désignée ainsi : *Orvala*, Dod. Pempt. 292 ; *Salvia sclarea*, Linn. 38 ; elle varie un peu de la précédente.

Toute cette plante a une odeur forte & puante, & une saveur amere ; elle est toute d'usage. L'*orvale* est connue, sur-tout, dit *Ettmuller*, des Cabaretiers Allemands qui s'en servent pour falsifier leurs vins, & donner au vin du Rhin le goût du vin muscat, en y faisant infuser des fleurs d'*orvale* & de *sureau*. *Tragus* assure qu'un tel vin est d'un grand secours pour les femmes qui sont froides, stériles, & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un usage modéré, car il porte à la tête & y cause, dit *Lobel*, des pesanteurs. On prétend que la graine d'*orvale* introduite dans l'œil, en fait sortir les corps étrangers.

L'*orvale* est fort en usage dans les pays du Nord où on s'en sert pour faire de la biere ; quand le houblon est rare, ou qu'on veut rendre la biere plus forte, on en met dans les chaudieres bouillantes, & l'on fait alors une liqueur qui enivre, même prise en petite quantité ; souvent elle cause une gaieté qui tient de la folie. *Hoffmann* met l'*orvale* parmi les remedes spasmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois font avec des feuilles d'*orvale*, des œufs, de la crême & un peu de farine, des gâteaux que l'on frit

Digitized by Google

dans la poêle : ils ſont agréables, & on les préſente au deſſert pour exciter à l'amour.

L'*orvale des prés* eſt aſſez commune par-tout, & ſe diſtingue principalement par la diſpoſition de ſes fleurs, rangées en anneaux ſur des branches dégarnies de feuilles, dit M. *Deleuze ;* chaque anneau formé ſeulement de ſix fleurs & accompagné de deux ſtipules en cœur, fort petites : les fleurs ſont bleues ; leur levre ſupérieure eſt grande, en faucille & un peu gluante.

ORVERT. Nom donné par M. *de Buffon* à un *oiſeau-mouche* long d'un pouce dix lignes, & qui eſt le *colibri* entiérement vert d'*Edwards*. Le vert & le jaune-doré couvrent ſon plumage entier avec un éclat & des reflets ſurprenans : ſous certains aſpects, c'eſt un or brillant & pur ; ſous d'autres, un vert glacé, avec le luſtre du métal poli : la queue eſt d'un noir d'acier bruni ; le ventre eſt blanc.

ORVET ou ORVERT, *Cæcilia vulgaris*, Aldrov. ; *Cæcilia Typhlus*, Rai. ; *Anguis fragilis*, Linn. C'eſt le *ſerpent ovipare*, décrit dans beaucoup d'Auteurs ſous le nom d'*anvoye* ou d'*aveugle :* il eſt très-connu en Europe ; on le trouve le plus ſouvent dans les fentes des rochers & aux environs. Ce reptile, ſelon *Lémery*, eſt d'une couleur de cuivre rouge ; il eſt de forme cylindrique : ſa longueur ordinaire eſt d'un pied, & ſa groſſeur d'un pouce & quelquefois davantage. On prétend que quand il eſt frappé avec une baguette ou autre corps dur, il ſe caſſe comme du verre, ce qui lui a fait donner le ſurnom de *ſerpent-caſſant :* on ajoute qu'après ſa mort il reſte encore caſſant juſqu'à ce qu'il ſe corrompe. *Lémery* dit qu'il y a de ces ſerpens à la montagne de Kupferberg, ce qui ſignifie en Allemand *montagne de cuivre*, à vingt-quatre lieues de Stockholm. Le même Auteur préſume que la raiſon de leur fragilité vient de ce qu'ils ſe ſont nourris d'alimens chargés de rouille, qui ont condenſé

Digitized by Google

& endurci leur ſubſtance, principalement à l'extérieur : mais cet Auteur ne compte pas beaucoup lui-même ſur cette explication ſi ſinguliere, puiſqu'il ajoute qu'avant de l'admettre, il faudroit bien établir le fait dont il s'agit. *Dict. univ. des Drogues, p. 810.*

Le dos de ce ſerpent eſt de couleur de rouille ; le ventre eſt d'une teinte griſe : les rangées d'écailles qui recouvrent l'abdomen dans l'*orvet*, & celles dont la queue eſt garnie ſur ſa partie inférieure, ſont en nombre égal, & l'on en compte cent trente-cinq des unes & des autres : les yeux de ce ſerpent, quoique brillans, ſont ſi petits, que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas : ſes dents ſont ſi petites qu'à peine ſont-elles viſibles : ſa langue eſt fourchue : ſa queue eſt obtuſe par le bout. L'*orvet* eſt du quatrieme genre dans l'ordre des *Serpens.*

ORUBU. C'eſt le *vautour du Bréſil ;* Voyez *ce mot.*

OS, *Os.* C'eſt cette ſubſtance endurcie, qui ſert à ſoutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux ; c'eſt un compoſé de fibres blanches, très-dures, très-ſolides, très-ſeches & caſſantes, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & ſervant de baſe, de ſoutien, d'appui, d'attache, de paſſage, de rempart, de borne & de défenſe à toutes les parties qui les environnent : en un mot, les *os* ſont le ſupport de toute la machine animale.

La charpente de l'*os* ou l'*oſſature*, appelée *Fulcrum*, n'a pas de ſolidité par elle-même ; elle eſt cartilagineuſe, poreuſe ; elle imite un réſeau, dont les mailles & tous les intervalles ſont remplis d'une matiere compacte, calcaire. Néanmoins la légéreté ſe trouve dans la conſtruction des *os* réunie à la force : leur ſtructure réticulaire eſt des plus admirables, elle donne paſſage à une multitude de petits vaiſſeaux qui y portent la vie & la nourriture ; un réſeau ſoutient la moëlle & l'empêche de s'affaiſſer : par-tout on reconnoît la

Digitized by Google

main habile du Créateur. Mais entrons en matiere.

Si l'on prend l'*os* de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, & ſi on le dépouille bien de ſes chairs, l'on pourra alors le couper par tranches auſſi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurciſſent auſſi par la ſuite : ces *os*, tendres comme ces cornichons, ſont flexibles ; ils ſe conſument entiérement dans le feu, ils ne font point d'effervescence avec les acides ; mais dès que des ſucs chargés de parties calcaires, ont commencé à ſe dépoſer dans les pores de ces *os*, alors ils prennent de la conſiſtance, de la ſolidité & de la dureté. Si on les expoſe à l'action du feu, la partie cartilagineuſe brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées, & leur réſidu donne une terre blanche, calcaire, ſoluble dans les acides. Si l'on ſe contente d'enlever ſeulement par l'uſtion le gluten animal qui maſqué les ſurfaces de cette terre, l'acide y aura également priſe & la détruira : on peut auſſi détruire cette terre ſans le ſecours de la calcination, mais par une macération acidulée ; de ſorte que l'*os* qui étoit dur peut enſuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des *os* des animaux qui a un rapport aſſez immédiat avec celle des madrépores & des coquilles, & avec la maniere de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreuſe, affoiblie par l'eau commune, (opération qui eſt dûe à M. *Hériſſant*, de l'Académie des Sciences) ; par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'*oſſification* & notamment le ramolliſſement des *os*, même le raccourciſſement de toute la machine ſtatique, tel qu'on l'a obſervé en la perſonne de la femme *Supiot*, il y a quelques années à Paris : on prétend que la ſuite d'un lait répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la cauſe. Nous nous étendrons ci-après davantage ſur cet objet, d'après les remarques de M. *Hériſſant*.

Nous diſons que les *os* ſont quelquefois ſujets à

Digitized by Google

une ſorte de ramolliſſement général. Dans cette maladie, que les Anatomiſtes nomment *carnification* ou *oſteo-ſarcoſe*, la ſubſtance des *os* eſt entiérement changée, elle perd ſa dureté; ſes fibres ne paroiſſent plus oſſeuſes; les *os* prennent une conſiſtance de chair, & l'on diroit qu'ils ſont en effet devenus chair. *Conſultez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1722*, *page 229*. Il y a pluſieurs obſervations de MM. *Petit* & *Morand*, qui conſtatent la certitude de cette maladie. En conſultant les Ouvrages des Anciens on y trouve auſſi pluſieurs obſervations de ce genre. *Iſmaël Albufeda* parle (en 1570) d'un homme ſans *os*, & *Olhuzy* ajoute qu'on le portoit ſur une claie de branches de palmier. Il eſt encore queſtion d'un ramolliſſement des *os*, dans les écrits d'*Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvieme ſiecle; d'un autre cité par *Houlier*, Médecin de Paris. On a vu à Sédan, en 1672, le nommé *Pierre Siga*, âgé de trente-trois ans, dans qui les *os* de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de ſorte que dans trois ans de temps ſon corps ſe trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits ſemblables dans la *Bibliotheque raiſonnée*, &c. &c.

On fait mention auſſi de faits diamétralement oppoſés au raccourciſſement des *os*, c'eſt l'alongement ſingulier de quelques cadavres après leur mort, entre autres celui du nommé *Diverger*, âgé de cinquante-cinq ans, Colporteur d'imprimés à Paris, & mort ſubitement le premier Mai 1777: cet homme, tout contrefait, avoit trois pieds huit pouces de hauteur; ſon tronc boſſu & déjeté ſur la hanche droite; ſes cuiſſes repréſentant la forme d'un cercle; les *os* des jambes courbés en ſens contraire: cet homme marchoit preſque ſur ſes chevilles, & les deux pieds recourbés aux deux tiers & en dehors, ne touchoient terre que par l'autre tiers: telle étoit la ſtructure de

Digitized by Google

cet homme. Dans l'intervalle des vingt-quatre heures qui ont ſuivi l'inſtant de ſa mort, ſon corps a grandi d'un pied & demi, & toutes les parties auparavant contrefaites, ſe ſont alongées & redreſſées; la cuiſſe & la jambe gauches ſont ſeules reſtées plus courtes de trois à quatre pouces que la cuiſſe & la jambe droites. Le pere de ce *Duverger* étoit également contrefait, mais un peu moins que le fils, & ſon corps après ſa mort s'étoit également alongé & redreſſé.

M. *de Haller* a donné deux Mémoires ſur la formation des *os*, fondés ſur des expériences : on y voit avec plaiſir la ſtructure organique de ces corps, qui commencent par être fluides, deviennent une gelée, une colle, enſuite un cartilage, & finiſſent par être un *os*. Voyez *à l'article* ŒUF.

De la glu au cartilage, dit M. *de Haller*, le paſſage eſt prompt & facile ; il paroît qu'il ne faut qu'un degré de ſolidité de plus : mais du cartilage à l'*os*, la marche eſt plus longue & plus obſcure ; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaiſſeaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, ſelon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens qui le transforment en *os*. La nature oſſeuſe ſe déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau oſſeux eſt une nouvelle preuve de l'influence des arteres ſur l'oſſification ; ces arteres naiſſent du milieu de l'*os* & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas oſſeux, il faut l'attribuer à la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, toujours trop fins pour admettre les particules du ſuc oſſeux. On a obſervé que les têtes des *os* deſtinées à éprouver des frottemens dès l'inſtant de la naiſſance, ſont les premieres oſſifiées, & même les plus dures : il ſuffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fauſſes côtes. On peut

encore

Digitized by Google

encore *consulter* sur l'*ossification* les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1730.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou d'autres causes peuvent donner lieu à l'épanchement du suc osseux, nécessaire pour la formation du cal, ou de la synovie, matiere qui lubréfie les jointures des *os* & entretient leur souplesse : alors l'ankilose se forme ; des *os* qui devoient être mobiles, s'articulent, se soudent & ne font plus qu'une piece continue. Toutes les parties osseuses dans leurs jointures & leurs articulations y sont sujettes : combien d'exemples n'en rencontre-t-on pas dans les divers morceaux d'*Ostéologie* conservés dans les Cabinets ! On voit quelquefois dans certains sujets, par des vices particuliers, des parties molles s'ossifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaisseaux, des veines & des arteres.

La Nature si sage & si réglée dans sa marche, est quelquefois troublée par diverses causes au moment de son développement ; de là naissent les différentes difformités dans la charpente osseuse. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois jusqu'à deux ans. Les extrémités des *os* grossissent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante : fatigués du mouvement, ils se plaisent dans l'inaction ; du reste ils ont très-bon appétit : leurs sens sont très-bien disposés, ils sont même plus gais, & ont l'esprit plus vif que les autres enfans du même âge. On prétend que cette maladie ne s'est fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cents ans ou environ : son époque se rapportant à celle de la maladie vénérienne, pourroit, dit-on, faire soupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéressans sur les *os*, sur les coquilles & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Académie Royale*

des Sciences de l'année 1758, on trouve un Mémoire ſur l'*oſſification* par M. *Hériſſant*, Médecin de la Faculté de Paris, &c. Cet Auteur s'y eſt d'abord propoſé d'examiner ce qui peut conſtituer la *dureté des os*; enſuite il démontre par quantité d'expériences très-curieuſes, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties oſſeuſes, n'eſt point du tout l'effet d'une oſſification parfaite, ainſi qu'on l'a cru juſqu'au moment de ſes découvertes, mais qu'elle eſt réellement l'effet d'une eſpece d'incruſtation animale formée par le moyen d'une matiere terreuſe qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réſeau qui conſtitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'oſſifie.

Après cela M. *Hériſſant* donne les moyens de faire reparoître ſous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui ſe ſont oſſifiés, en les dépouillant entiérement de la matiere terreuſe dont chaque fibrille eſt encroûtée en dedans & en dehors. Il ſuit des découvertes de cet Académicien, que les *os* ſont des organes dans la compoſition deſquels il entre deux ſubſtances principales: l'une, qui ſert de baſe à l'autre, eſt une eſpece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'oſſifie jamais; la ſeconde ſubſtance eſt purement terreuſe, c'eſt elle qui donne la ſolidité & la dureté aux parties oſſeuſes. Le procédé dont notre Auteur s'eſt ſervi pour dépouiller la ſubſtance animale des *os* de ſa matiere terreuſe, conſiſte à laiſſer tremper des *os* plus ou moins de temps dans une liqueur compoſée d'une partie de bon eſprit de nitre & de trois parties d'eau commune; alors les *os* perdent au profit de la liqueur, preſque la moitié de leur poids. M. *Hériſſant* ayant fait évaporer cette liqueur juſqu'à pellicule, il en a retiré des criſtaux jaunâtres, aſſez ſemblables à un ſel neutre vitriolique à baſe terreuſe. Il fit enſuite calciner dans un creuſet toute cette maſſe ſaline, laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à

Digitized by Google

une vraie terre abſorbante : elle peſoit, à quelques grains près, le même poids que celui que les *os* d'épreuve avoient perdu après la diſſolution entiere de la matiere terreuſe.

La ſubſtance animale & cartilagineuſe, dépouillée ainſi de toute ſa terre & préſentée à la flamme d'une bougie, brûla auſſi-tôt comme un morceau de cuir ou de veſſie deſſéchée : il n'en reſta qu'un charbon noir, ſpongieux, luiſant, léger & friable.

M. *Hériſſant* a fait paſſer tous les *os* du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'*émail des dents* qui ait apporté une exception à cette conformation, en ſe diſſolvant totalement dans ſa liqueur acide, ſans y laiſſer aucun veſtige de ſubſtance animale. Cette conformation de l'émail des dents eſt encore expliquée par le même Auteur dans un *Mémoire de l'Académie, année 1754.*

M. *Hériſſant* a prouvé depuis cette époque, que les *madrépores*, les *coraux* & les diverſes productions de *polypiers* à conſiſtance de pierre ſont, ainſi que les *os*, formés par incruſtation. Les *os* de poiſſons & les cartilages en général ne different des *os* des autres animaux, que parce qu'ils ne ſe trouvent incruſtés que d'une très-petite quantité de matiere terreuſe.

Dans le même volume de l'*Académie*, M. *Hériſſant* a inſéré un autre *Mémoire*, intitulé *Eclairciſſement ſur les maladies des Os.* Cet Auteur démontre, par une longue ſuite d'expériences, que toutes les maladies des parties oſſeuſes (ſi l'on en excepte les luxations) commencent par un ramolliſſement plus ou moins ſenſible, qui ſe manifeſte dans une ou dans pluſieurs portions de ces organes : d'où il réſulte néceſſairement une décompoſition plus ou moins complete de l'*os* malade ; en ſorte que ces parties ſont obligées de ſe recompoſer de nouveau pour ſe rétablir. Notre Obſervateur établit deux ſortes de décompoſitions ; ſavoir, une *inſenſible*, & l'autre

Digitized by Google

ſenſible. La premiere conſiſte dans la déperdition plus ou moins grande de la matiere terreuſe des *os*, que des ſucs viciés rongent & détruiſent peu à peu. La décompoſition ſenſible eſt toujours la derniere, & a lieu lorſque les *os* perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur conſiſtance. La décompoſition des *os*, dit M. *Hériſſant*, conſiſte en ce que les ſucs viciés dépouillent la partie terreuſe de la ſubſtance cartilagineuſe, en ſorte que les *os* acquierent par-là un degré de molleſſe toujours relatif à la déperdition de cette terre calcaire. La décompoſition des *os* a lieu dans les exoſtoſes, dans les ankiloſes, dans la carie, dans le cal des *os*, dans l'exfoliation, &c., & la matiere terreuſe ſe porte alors du côté des urines. C'eſt ce que M. *Hériſſant* a démontré très-évidemment, tant dans les cas de vérole, de ſcorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on eſt attaqué d'une goutte avec exoſtoſes ou des nodoſités.

M. *Ravaton*, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Landau, &c. a fait pluſieurs remarques ſur l'*exfoliation des os*, qui eſt proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature, dit-il, emploie plus ou moins de temps dans cette opération : l'action de l'air agiſſant ſur la ſurface d'un *os* mis à découvert, ne peut être regardée tout au plus que comme cauſe ſeconde. Les *os* ne s'exfolient que parce que le périoſte qui les couvroit & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un ſuc propre à les nourrir, n'exiſte plus ; d'où il ſuit que la portion d'*os* qui en étoit pénétrée, doit ſe deſſécher & perdre inſenſiblement ſon principe de vie : l'air ſeconde cette exfoliation dans une plaie expoſée ſouvent à nu. Plus les hommes ſont jeunes, vigoureux & bien conſtitués, & plus l'exfoliation des *os* eſt prompte & active ; ſi au contraire les hommes ſont vieux, foibles & languiſſans, l'exfoliation ſera longue &

Digitized by Google

tardive : cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des ſucs qui s'épanchent au temps où la circulation a ceſſé dans la portion d'*os* qui doit ſe ſéparer. M. *Ravaton* dit que l'exfoliation de ceux chez leſquels le ſang ſe trouve imprégné d'un vice vénérien, cancéreux, ſcrofuleux ou ſcorbutique, éprouve des longueurs & des difficultés infinies : elle ſe fait le plus ſouvent par parcelles où il ſe développe un principe de carie qu'on ne détruit que bien difficilement & après avoir mis en uſage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On ſait que les exfoliations ſuperficielles du crâne & celle des grands *os* de la jambe ſe font en quarante ou cinquante jours ; mais ſi l'agent qui a mis les *os* à découvert, les a contuſionnés profondément, la portion qui ſe ſéparera ſera épaiſſe & ſe fera attendre près de trois mois.

M. *Hériſſant*, dans un autre *Mémoire* lu à la rentrée publique de l'*Académie des Sciences*, *année 1766*, a voulu éclaircir la formation des *moules*, des *pétoncles*, des *huîtres*, &c. Il démontre auſſi qu'il y a une grande analogie entre la formation & la nature des *os*, & la formation & la nature des coquilles. Après avoir prouvé de reſte l'exiſtence d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe dans la compoſition des coquilles, il a cherché à connoître ſi l'organiſation de cette matiere animale étoit la même dans toutes les coquilles, ou bien ſi elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en aſſurer d'une maniere non-équivoque, il a fait paſſer une quantité prodigieuſe de coquilles par des épreuves ſemblables à celles auxquelles il avoit déjà ſoumis tout le ſquelette humain ; & il a découvert que cette ſubſtance n'eſt qu'un tiſſu de fibres à réſeau formées par une liqueur analogue à celle qui nous donne la ſoie. La diſpoſition & l'arrangement de ces

fibres donnent lieu à deux ſortes d'organiſations des coquilles, dont l'une eſt *ſimple* & l'autre *compoſée* : la *ſimple* eſt celle où ces fibres forment ſimplement des membranes : la *compoſée* eſt celle où non-ſeulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces membranes ſe trouvent hériſſées d'une quantité prodigieuſe de petits poils ſoyeux ramaſſés en maniere d'aigrettes.

M. *Hériſſant* fait voir enſuite que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la ſubſtance animale, leſquelles particules teignent les molécules de la ſubſtance terreuſe qui ſeules ſe chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croiſſent par développement, & que leur dureté dépend de l'interpoſition de la ſubſtance terreuſe qui en pénetre les fibres & les incruſte à meſure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en diſant que les *pores*, les *madrépores*, *millepores*, les *coraux*, &c. ſont, 1.° Des eſpeces ſingulieres de groupes formés par une quantité prodigieuſe de petits tubes dont chacun eſt à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille eſt par rapport à l'animal qui y eſt renfermé, & que ces tubes ſont compoſés, comme les coquilles, d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe. 2°. Que ces belles machines animales, auſſi bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œufs*, l'*os de ſeche*, les *cruſtacées*, les *belemnites*, les *piquans d'ourſins foſſiles*, les *gloſſopetres*, &c. ſont autant d'incruſtations qui donnent, par l'analyſe chimique, les mêmes principes que les coquilles. 3.° Enfin, que l'organiſation de la ſubſtance animale de toutes ces productions eſt des plus dignes de notre attention, comme on eſt à portée d'en juger par les deſſins & gravures qui ſont placés à la fin de ce Mémoire.

Digitized by Google

Quelle variété ne trouve-ton pas dans les *os* des animaux ? Les *dents* qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des eſpeces d'*os*, en fourniſſent un exemple ; il nous ſuffira de citer celles du *cachalot*, de l'*éléphant*, du *narhwal*, de la *lamie*, du *lion*, de la *dorade*, de la *vache-marine*, du *crocodile*, du *marſouin*, & celles de l'*homme*, qui de tous les *os* humains ſont les plus durs & les plus compactes. *Voyez l'article* DENTS.

Peut-être que ſi les *cornes du bœuf*, du *bouc*, &c. euſſent été remplies par la nature de ſucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celles du *cerf*, de l'*élan*, du *chevreuil*, qui ſont des eſpeces d'*os*. Ne pourroit-on pas en dire autant des *ongles* des oiſeaux & des quadrupedes ?

Dans la tête de la *ſeche*, de la *carpe*, de l'*aloſe*, du *merlan*, dans le cœur du *cerf* & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une ſinguliere variété d'*os*. Il y a quelques poiſſons, tels que l'*orphie*, dont les *os* verdiſſent par la cuiſſon : les *os* des cruſtacées (animaux que l'on ne peut guere s'empêcher de regarder comme couverts d'une eſpece d'*os*), deviennent rouges par une ſemblable cuiſſon : les *os* des quadrupedes & des volailles, même l'*ivoire*, ſe ramolliſſent & deviennent friables en les faiſant bouillir dans un vaſe fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne ſont pas les *os* dans les beſoins de la vie ? Sans parler de ceux qui ſont, dit-on, utiles en Médecine, tels que ceux du talon & du cœur du *cerf*, les cornes du *cerf*, les dents du *brochet*, la coquille de l'*huître*, celle de l'*œuf*, l'*os de la ſeche*, celui du *crâne* humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme aſtringens, antiépileptiques, alexipharmaques, &c., les *os* ſont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des ſpatules, des peignes, des jetons & quantité

Digitized by Google

d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'*ivoire* : les dents du *cheval de riviere* ſervent à faire des dents artificielles, leur dureté les y rend propres : l'*os de ſeche*, connu ſous le nom de *biſcuit de mer*, ſert aux Oiſeliers pour amuſer les ſerins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la compoſition de certains moules où ils coulent des métaux : les *os de mouton* calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires ſe ſervent pour dégraiſſer leurs pierreries : enfin, l'*os du bœuf* qui ne ſembloit être qu'une matiere de rebut & ſeulement propre aux Cordonniers pour polir la ſemelle de leurs ſouliers, vient d'être employé avec ſuccès comme un moyen de ſubſiſtance pour les pauvres & même pour les riches dans les temps de diſette. C'eſt en employant ces *os* crus ou cuits que la *Société Littéraire* de Clermont-Ferrand a ſinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons & très-nourriſſans, ainſi que de la gelée, & de les réduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. *Conſultez* ſon *Mémoire ſur l'uſage économique du Digeſteur de* Papin, *année 1761*. Les tablettes de bouillon oſſeux peuvent auſſi ſervir de coulis de viande : elles ne reviennent pas à un ſou chaque ; cependant une tablette eſt la doſe, pour une perſonne, d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-ſain.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu, que les *os* ſoient farineux, & que lorſqu'ils ont été épuiſés par un long ſéjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matiere alimenteuſe : il n'en eſt rien ; & l'idée de réduire en poudre les *os* humains & de les convertir en aliment à titre de corps *farineux*, qui fut conçue en effet & exécutée pendant le ſiége de Paris, au temps de la *Ligue*, ne peut être tombée que dans une tête eſſentiellement ignorante ou bouleverſée par la faim & par le déſeſpoir.

Digitized by Google

Dans les animaux les *os* compoſent preſque tout le volume apparent; réunis enſemble, ils portent le nom de *ſquelette*, qui eſt l'image ſtatique de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel ſpectacle merveilleux préſente à l'œil d'un Philoſophe cette charpente animale ! Quelle légéreté & quelle force dans cet aſſemblage des *os* ! quel appareil ! quelle variété admirable dans la forme, dans leurs diverſes manieres de ſe joindre, de ſe mouvoir, toutes appropriées d'une maniere ſinguliere à leurs uſages ! On obſerve des cavités, des foſſes, des ſinus, des rainures, des échancrures, des trous deſtinés à recevoir, à loger diverſes pieces de la machine, à donner paſſage aux veines, aux arteres, aux nerfs, aux vaiſſeaux qui portent la nourriture, le mouvement & la vie dans toutes les parties du corps animé... La plupart des brutes ont, pour ainſi dire, une charpente ſemblable au ſquelette de l'homme : d'après cela, on les pourra reconnoître & comparer dans l'hiſtoire des *os* du corps humain que nous allons donner.

Deſcription du SQUELETTE *de l'homme.*

On ſait que le *ſquelette* eſt l'aſſemblage de tous les *os* du corps humain; on le diviſe en *tête*, en *tronc* & en *extrémités*. La tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* eſt une boîte oſſeuſe, arrondie, un peu ovale ou ſphéroïde, formée de l'aſſemblage de huit *os*, qui ſont le *coronal* ou *frontal*, l'*occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *ſphénoïde* & l'*ethmoïde*. On regarde communément les ſix premiers comme les *os* propres du crâne, & les deux derniers, comme communs au crâne & à la face. Ces *os* ſont plus durs à la ſurface, que dans le milieu de leur épaiſſeur; c'eſt ce qui les fait diſtinguer en deux tables,

Digitized by Google

l'externe & l'interne, & en partie moyenne appelée *diploé*, qui eſt d'une ſubſtance ſpongieuſe.

La *face* eſt formée de l'aſſemblage de pluſieurs pieces qu'on renferme ſous deux pieces principales, appelées *mâchoires*, dont l'une eſt ſupérieure & l'autre inférieure. La mâchoire ſupérieure eſt immobile & compoſée de treize *os*; ſavoir, de deux *os maxillaires* qui ſont les plus grands & qui forment proprement la mâchoire ſupérieure; de deux *os propres du nez*, de deux *os de la pommette*, des deux *os unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux *os du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter ſeize *dents*; ſavoir, quatre inciſives, deux canines ou œilleres, & dix molaires. La mâchoire inférieure eſt faite d'un ſeul *os*, qui contient auſſi ſeize dents, quatre inciſives, deux canines & dix molaires. *Voyez l'article* DENTS.

Le *tronc* peut être diviſé en trois parties; une commune appelée l'*épine*, & deux propres qui ſont le *thorax* ou la poitrine & le *baſſin*.

L'*épine du dos* eſt une colonne oſſeuſe très-forte compoſée de vingt-quatre *vertebres*, diſtinguées en *cervicales*, en *dorſales* & en *lombaires*, & de l'*os ſacrum* à l'extrémité duquel ſe trouve joint un autre *os* appelé *coccix*.

Le *thorax* ou la *poitrine* eſt formé: 1.° Par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les ſept ſupérieures, *vraies*, & les cinq inférieures, *fauſſes*: 2.° Par le *ſternum* qui eſt ordinairement compoſé de deux pieces: 3.° Et par les *vertebres dorſales*.

Le *baſſin* ainſi nommé de ſa forme & de ſon uſage, eſt fait de deux grands *os* dits *innominés*, ou les *os des hanches*, qui ſe joignent enſemble par devant & ſont attachés par derriere à l'*os ſacrum* qui acheve de former le baſſin.

Les *extrémités* du *ſquelette* ſont au nombre de quatre; deux ſupérieures & deux inférieures.

Digitized by Google

Chaque extrémité ſupérieure eſt diviſée en *épaule*, en *bras*, *avant-bras* & en *main*. L'épaule eſt faite de deux pieces, une antérieure appelée *clavicule*, & une poſtérieure dite *omoplate*. Le *bras* n'eſt fait que d'un ſeul *os* nommé *humerus*. L'*avant-bras* en comprend deux, l'un eſt appelé l'*os du coude*, & l'autre, *rayon*. La *main* eſt diſtinguée en trois parties; ſavoir, en *carpe* ou *poignet* qui eſt compoſé de huit *os*, en *métacarpe* qui eſt fait de quatre, & en *doigts* qui ſont au nombre de cinq, chacun deſquels eſt formé de trois pieces appelées *phalanges*.

Chaque extrémité inférieure eſt partagée en *cuiſſe*, en *jambe* & en *pied*. La *cuiſſe* n'eſt faite que d'un *os*, appelé *fémur*. La jambe eſt compoſée de deux grands *os*, nommés *tibia* & *péroné*, & d'un petit appelé la *rotule*. Le *pied* eſt diviſé en trois parties, comme la main; ſavoir, en *tarſe*, en *métatarſe* & en *doigts*. Le *tarſe* eſt fait de ſept *os*; ſavoir, de l'*aſtragal*, du *calcaneum* ou *os du talon*, de l'*os naviculaire* ou *ſcaphoïde*, du *cuboïde* & des trois *cunéiformes*. Le *métatarſe* eſt fait de cinq pieces. Les *doigts* ou *orteils* ſont au nombre de cinq, dont le plus gros eſt fait de deux *os*, & chacun des autres de trois appelés *phalanges*. Il ſe trouve encore pluſieurs petits *os* que l'on ne conſerve pas ordinairement dans le *ſquelette*; tels ſont les *oſſelets de l'oreille*, l'*os hyoïde*, & ceux qu'on nomme *ſéſamoïdes*.

On peut aiſément ſupputer le nombre de tous les *os* qui compoſent pour l'ordinaire le *ſquelette* d'un adulte humain, ſelon le dénombrement que nous venons de faire; ſavoir, cinquante-quatre à la *tête*, cinquante-quatre au *tronc*, en prenant le *coccix* pour une piece & le *ſternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux *extrémités*; d'où réſulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels, ſi l'on ajoute les huit *oſſelets des oreilles*, dont il eſt parlé à l'*article des* Sens, *au mot* HOMME, & les trois principales

Digitized by Google

pieces de l'*os hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois *os*, ſans y comprendre les *os ſeſamoïdes*.

Comme le tiſſu des *os* eſt ſpongieux & que leurs cavités ſont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'Oſtéologie & à conſerver leurs *os* avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés : on fait bouillir les *os* à pluſieurs repriſes dans de l'eau, & on les place enſuite à l'air pour les faire ſécher à l'expoſition du Levant & du Midi, de maniere qu'ils puiſſent recevoir les différentes impreſſions de l'air, le ſoleil, la pluie, la roſée : on les met ſur une table couverte de ſable, qui en abſorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les *os* dans une eau contenant de la chaux vive, du ſel de ſoude, de l'alun, ils acquierent par ce procédé, qui a ſes déſagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations il faut enduire les *os* d'un vernis léger, qui puiſſe les garantir de l'impreſſion de l'air.

Obſervations ſur les SQUELETTES *des humains & des brutes.*

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des *os* du *ſquelette humain*. Les jeux de la Nature ſur le ſeul nombre des côtes nous en fourniſſent un exemple. S'il ſe trouve par haſard treize vertebres au dos, il s'y trouve auſſi treize côtes ; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre : on a nommé *adamites* les hommes qui ſe ſont trouvés dans ce cas-là. *Ruyſch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des ſujets qui avoient chacun vingt-ſix côtes. Ces faits ſuffiſent pour prouver que ce n'eſt point une choſe étrange que le défaut ou l'excès dans le nombre des côtes. Il paroît même que dans tous les cas notre machine n'en ſouffre aucun dommage : l'on peut en dire autant des per-

Digitized by Google

ſonnes dans qui les ſutures du crâne, ſur-tout la lambdoïde, ſont garnies d'iles oſſeuſes qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *Oſſa wormiana* (ainſi appelés du nom de celui qui les a découverts) : ces *os* ſurnuméraires qui tombent ordinairement quand on démonte les pieces du crâne, ne ſe rencontrent pas dans tous les ſujets. On peut conſulter l'excellente *Oſtéologie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Edimbourg, en Anglois, *in-12*, & dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons expoſé que la tête eſt une boîte oſſeuſe compoſée d'une multitude de pieces de forme & de ſtructure différentes, qui s'emboîtent avec une juſteſſe ſinguliere les unes dans les autres, ſemblables dans leur diſpoſition à l'aſſemblage d'une voûte dont la ſolidité augmente, à raiſon du poids dont elle eſt ſurchargée. Avec quel art l'*os* de la pommette eſt-il retenu ! c'eſt lui qui eſt la vraie clef du crâne ; c'eſt ſur lui que ſe porte tout l'effort. Tous les événemens ſont prévus par la ſage Nature : elle a diſpoſé les différentes pieces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement : c'eſt au moyen de cette ſtructure qu'un coup reçu ſur l'une de ces pieces, peut ne point endommager les autres : en un mot, le crâne peut réſiſter aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps ; s'il eût été d'une ſeule piece, le moindre coup lui eût occaſionné des fêlures. Nous avons dit auſſi qu'on diſtinguoit le crâne en deux tables. Par une ſuite de cette ſtructure, une partie du crâne peut s'exfolier dans toute ſon épaiſſeur & ſe ſéparer du reſte ; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (*Obſ. XC*), qui demandoit l'aumône dans ſon crâne : objet touchant pour l'humanité, & propre à fixer l'attention d'un Anatomiſte Phyſicien ! C'eſt cette même femme dont il eſt queſtion dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, page 45.* Au reſte tous les

Digitized by Google

os du crâne ſont joints entre eux, & quelques-uns même avec ceux de la face, par des ſutures d'autant plus apparentes, que les ſujets ſont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une ſuite de crânes humains, intéreſſante par les variétés qu'on obſerve dans leur figure & leur volume & qui paroiſſent ſi étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu ſe développer d'une façon qui y réponde & qui ſoit ſi différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il eſt bon d'obſerver que l'homme, en comparaiſon des autres animaux, a la tête plus groſſe, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. *Voyez* CERVEAU.

Enfin, il eſt digne de remarque, 1.° Que l'*épine du dos* eſt le principal appui de la tête, des bras & de la poitrine. 2.° Que les *vertebres* ſont articulées enſemble, tant médiatement qu'immédiatement, par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertebres varie admirablement, ſuivant la néceſſité de la place & des fonctions qu'elles rempliſſent : la Nature deſcend par nuances de la forme de la premiere juſqu'à la derniere. L'épine des brutes ne reſſemble point à celle de l'homme, tant par la quantité des vertebres que par la différence, la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les *ſerpens* qui, comme les *couleuvres*, ne ſont point venimeux, les vertebres ſont plus ſouples & en grand nombre, ce qui fait que pris par la queue, ils peuvent s'entortiller autour du bras : la *vipere*, qui eſt venimeuſe, n'a pas cette propriété. Les *apophyſes ſpinales* peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires, ainſi qu'on le remarque dans les perſonnes qui font des tours & qu'on a exercées dès leur jeuneſſe à différentes flexions. Les oiſeaux n'ont de vertebres qu'au cou, & en général elles égalent en longueur le reſte du corps ; mais on ne les voit point ſe raccourcir & prendre une

Digitized by Google

forme irréguliere, comme on le voit dans les différens boſſus de l'eſpece humaine ; *Voyez* maintenant l'*article* VERTEBRES. 3.° Que l'attitude droite eſt la plus ferme & la plus aſſurée, parce que la ſurface du contact des points d'appui eſt plus large, & que le poids porte deſſus plus perpendiculairement. 4.° Que les *os* ſont plus larges, plus épais, plus élaſtiques à leurs extrémités qu'au milieu, afin de mieux s'articuler & de ſupporter un effort plus conſidérable ſans ſe déplacer ou ſe diſloquer facilement. 5.° Que les lames des *os* ſont plus rapprochées les unes des autres, & leur gluten en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités ; auſſi ſont-elles dans cet endroit d'un tiſſu plus fort & plus ſerré : ce ſont elles qui, comme autant de petits crochets, retiennent la moëlle, & l'empêchent de s'affaiſſer & de tomber au moindre effort, ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les *os ;* c'eſt ce mal qu'on appelle *ſpina-ventoſa :* en effet la moëlle étant tombée, ne reçoit plus de nourriture, elle ſe corrompt & gâte les *os*, qui s'exfolient : mais heureuſement ces cas ſont rares. 6.° Que le *coccix* étant encore cartilagineux ſe prête lors de l'accouchement ; mais lorſqu'il eſt uni à l'*os ſacrum*, il fait obſtacle ou rend plus difficile l'enfantement ; (le *coccix* eſt auſſi ce qui ſert de queue à tous les animaux par ſon prolongement). 7.° Que le *baſſin* eſt plus grand, plus évaſé dans la femme que dans l'homme, afin de donner de la place à l'accroiſſement du fœtus : les *os innominés* ſont auſſi plus élevés, les hanches plus égales, plus larges, plus groſſes & plus en arriere, plus renverſées en dehors, ce qui lui donne, ſinon plus de ſoupleſſe, au moins plus de grace dans la marche & la danſe. 8.° Que le *ſternum* des femmes va toujours en augmentant depuis le haut juſqu'en bas, il eſt auſſi plus large que celui des hommes : leur poitrine eſt encore plus courte, plus relevée, c'eſt-à-dire plus ſaillante en avant, moins

Digitized by Google

large, & le ventre bien plus long que dans les hommes : il manque ſouvent au *ſternum* un *os*, ou bien l'on y obſerve un trou qui ſert de paſſage aux vaiſſeaux des mamelles. La courbure des côtes de l'homme étant plus forte que dans les femmes, la capacité de la poitrine eſt plus grande de chaque côté & plus large d'un côté à l'autre ; quant au milieu de la poitrine, loin d'être ſaillant, il eſt ou aplati ou rentrant. 9.° Que la *poitrine* des animaux, tant quadrupedes que volatiles, differe de celle de l'homme ; celle des quadrupedes eſt terminée par une épine qui regne tout du long, & leurs bras ſont placés ſur le devant de la poitrine ; les oiſeaux au contraire les ont ſur le dos, & leurs côtes ſont attachées à une large épine, unies les unes aux autres, garnies ainſi que leur poitrine, de beaucoup de chair & de muſcles très-forts. 10.° Que les quadrupedes qui ſe ſervent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche (ou gueule) leur pâture, ont une *clavicule* comme celle de l'homme ; celle des oiſeaux eſt à proportion infiniment plus longue, ce qui leur eſt d'une grande utilité pour maintenir leurs ailes à égales diſtances, & pour les rejeter en arriere. On a obſervé que les quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les *ſouris*, les *écureuils*, les *ſinges*, &c. les jambes rentrantes : le *cheval* & le *bœuf* n'ont point de clavicule ; leurs bras (jambes antérieures) ſont attachés à l'*omoplate* en devant de la poitrine ; auſſi leurs jambes ſont-elles cagneuſes, & leurs mamelles, au lieu d'être en devant, ſont placées en arriere. Les femmes ont la *clavicule* plus longue & plus large que les hommes, ce qui repouſſe leurs bras plus en arriere, leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, ſur-tout dans le temps qu'elles allaitent ; leur omoplate eſt auſſi plus plate & plus large que celle des hommes qui eſt voûtée & triangulaire. 11.° Que le *pied*, pour

pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous ſommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que l'angle que forment les extrémités des pieds avec les talons eſt plus grand, ſoit qu'on ait les pieds tournés en dehors ou en dedans. 12.° La texture des *os* eſt moins ſolide & plus légere dans les oiſeaux que dans les quadrupedes; l'*os* ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près; & l'endurciſſement des *os* étant, dit M. *de Buffon*, la cauſe générale qui amene la vieilleſſe & occaſionne la mort naturelle, le terme en eſt d'autant plus éloigné, que les *os* ſont moins ſolides.

OS PÉTRIFIÉS. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OS DE SECHE. *Voyez à l'article* SECHE.

OSCABRION ou OSCABIORN. Nom d'un coquillage que M. *Adanſon* a rangé dans la claſſe des *Univalves*, à cauſe de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des *Lépas*. M. *d'Argenville* en compoſe la ſeconde famille de ſes *Multivalves*: Voyez *ce mot*. Cet Auteur dit auſſi que c'eſt une eſpece de *lépas* à huit côtes ſéparées, qui s'attache fortement aux rochers, ainſi que les autres *lépas*; mais comme ces pieces qui reſſemblent un peu à la queue d'un petit *crabe*, ſont détachées, & que les diviſions de cet Ecrivain ne ſont en quelque ſorte fondées que ſur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ſon ſyſtême l'*oſcabrion* rentre naturellement dans la claſſe des coquilles multivalves.

Les *oſcabrions* ont la forme demi-ovoïde & ſont compoſés de huit écailles courbes, poſées en recouvrement les unes ſur les autres, de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuſe & chagrinée dans ſon contour.

L'*oſcabrion* offre pluſieurs variétés connues ſous

Digitized by Google

différens noms : ſi leur forme eſt un peu aplatie, on les appelle *cloporte de mer* ou *punaiſe de mer*, *Cimex marina*; ſi la forme eſt arquée, ſinueuſe, c'eſt la *chenille de mer*; enfin s'ils ſont un peu arqués, on les appelle *nacelle*, en effet ils reſſemblent beaucoup à une chaloupe; les membres & les varangues ſont repréſentés par les écailles courbes de la coquille; quand on détache les huit pieces de l'*oſcabrion* pour en examiner la ſtructure, il reſte une membrane qui reſſemble alors à la carcaſſe d'une chaloupe privée de ſon bordage. L'on nous en apporte une très-belle eſpece de l'Amérique : on la prend ſur les côtes de la grande Anſe, Iſle de Saint-Domingue, & ſur toutes les côtes de cette contrée, où il y a des roches mouillées par les eaux de la mer, quand elle eſt agitée. Ces *oſcabrions* ſont déſignés ſous le nom de *bœuf marin*; ils ſont d'un gris-cendré en dehors, chagrinés ſur leurs bords, verdâtres en dedans. Ceux du Chili ſont à écailles violet-noir nuées de jaune; il y en a qui ſont d'un bleu céleſte en dedans, & dont le deſſus eſt à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline ſont gris de lin, nués de vert en deſſus & blancs en dedans. Les *oſcabrions* des parages des Magellans ſont fort larges, & leurs écailles étant nettoyées paroiſſent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers ſont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets en dedans, de forme étroite & alongée.

On dit que l'*oſcabrion* s'attache ſur l'algue, ſur le bois & ſur le dos de la baleine, & qu'il vit en paraſite : il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine*; Voyez *ce mot*. Les pêcheurs de la mer d'Iſlande, où il ſe trouve des *oſcabrions*, en mangent pour étancher leur ſoif : on prétend que c'eſt encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'eſpece de petite pierre rubine qu'on trouve dans ſon corps, & que les Iſlandois avalent volontiers pour obtenir

Digitized by Google

l'accompliſſement de leurs ſouhaits : ils nomment ce corps pierreux *Peter's ſtein*, pierre de Saint-Pierre, & ſon enveloppe *Peter's skip*, barque de Saint-Pierre. *Conſultez* les *Actes de Copenhague* & la *Collection Académique*, *tome IV*, *page* 364, pour la deſcription anatomique de l'*oſcabrion*, entre autres celles de *Hannas Tharlevius* & de *Jacobæus*, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce teſtacée.

OSEILLE, *Acetoſa ſeu Oxalis*. C'eſt une plante dont on diſtingue trente-une eſpeces : nous en rapporterons dans cet article trois ſortes principales qui ſont en uſage dans les cuiſines, dans la Médecine & dans les pâturages.

1.° L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE, ou SURELLE ou VINETTE, *Acetoſa longifolia aut Oxalis vulgaris pratenſis, folio longo; Acetoſa pratenſis*, C. B. Pin. 114; *Rumex acetoſa*, Linn. 481. On la trouve communément dans les prés & les forêts; on la cultive auſſi dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine : ſa racine eſt fibreuſe, longue, jaunâtre, amere & acerbe; elle pouſſe des feuilles ovales, ſagittées ou à oreilles du côté où elles tiennent à leurs queues, vertes, luiſantes & remplies d'un ſuc acide : ſa tige eſt cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en ſa ſommité des fleurs ſans pétales, en épi rameux, aſſez ſerré. *J. Ray* obſerve que dans cette eſpece de plante il y a des fleurs ſtériles & d'autres fertiles; les fleurs ſtériles ne portent point de fruit, & le piſtil de celles qui ſont fertiles ſe change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luiſante. La fructification de l'*oſeille* eſt, dit M. *Deleuze*, eſſentiellement la même que celle de la *patience*, & elle eſt du même genre; mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſéparées ſur différens pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante. Le ſuc de l'*oſeille* eſt d'un goût acide

Digitized by Google

très-marqué, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu ; auſſi en fait-on quelquefois uſage pour préparer le fil de lin, celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge : on en tire un ſel éſſentiel qui, jeté ſur les charbons ardens, brûle comme la crême de tartre ; mais ſi on le mêle avec le ſel de tartre, il répand une odeur urineuſe, de même que le ſel ammoniac. On peut dire que cette plante potagere poſſede toutes les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit M. *Geoffroy*, dans ſa *Matiere Médicale*, eſt entiérement différente de celle des feuilles & des racines.

2.° L'OSEILLE RONDE ou FRANCHE, *Acetoſa rotundifolia hortenſis*, C. B. Pin. 114; *Rumex ſcutatus*, Linn. 480. Sa racine eſt foible & rampante, ainſi que ſes tiges : ſes feuilles ſont preſque rondes, pétiolées, garnies à leur baſe de deux oreillettes divergentes ; leur couleur eſt vert de mer : du reſte elle reſſemble à l'eſpece précédente ; mais ſes fleurs ſont en épi ſimple, terminales & hermaphrodites : on la ſeme dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine. Cette *oſeille* eſt originaire de Provence.

3.° La PETITE OSEILLE ou l'OSEILLE SAUVAGE, ou OSEILLE DE MOUTON, *Acetoſella ovina ; Rumex acetoſella*, Linn. 481. Cette plante qui croît dans les champs aux lieux ſablonneux, eſt haute depuis quatre juſqu'à huit pouces ; ſes feuilles ſont pétiolées, petites & ont la figure d'un fer de lance ; ſes fleurs ſont diſpoſées par grappes. Cette petite *oſeille* paroît toute rouge ſur la terre, principalement quand ſes ſemences ſont mûres ; ſa racine eſt rampante, ligneuſe, fibreuſe & rouge ; c'eſt la plus acide de toutes les *oſeilles* : les brebis en mangent, & c'eſt de là que lui eſt venu le nom d'*oſeille de mouton*.

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre *oſeille* des ſauces très-bonnes ; car elles rendent les viandes plus agréables & excitent l'appétit par leur goût

Digitized by Google

acide : on en fait auſſi des conſerves & un ſirop. L'*oſeille* priſe intérieurement, eſt rafraîchiſſante, tempere le mouvement du ſang, réprime la bile qui bouillonne ; elle l'épaiſſit ou l'adoucit ſelon les circonſtances : elle convient dans les fievres peſtilentielles & intermittentes : c'eſt un bon ſpécifique dans le ſcorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mémoires de Copenhague*, *1671*, *Obſ. IX*, que les peuples du Groënland en font uſage avec le *cochlearia* dans les bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y eſt endémique : il dit auſſi que l'*oſeille* & le *cochlearia* naiſſent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire uſage des deux enſemble. En Suiſſe, en Souabe, au Hartz & dans les forêts de Thuringe où l'*oſeille* croît en grande quantité, on prépare avec le ſuc de cette plante un ſel eſſentiel, nommé *ſel d'oſeille* : celui de Suiſſe a ſur les autres l'avantage d'être parfaitement blanc, en criſtaux aſſez gros & très-beaux. *Savary* (*Diſſert. inaug. de ſale eſſent. acetoſellæ*, *Argentor. 1773.*) dit que cinquante livres d'*oſeille* ne produiſent que deux onces & demie de ſel pur. M. *Bayen*, qui avoit déjà conſigné dans le *Journal de Phyſique*, *Octobre 1773*, une Lettre ſur le *ſel d'oſeille du commerce*, qui ſe fabrique en Souabe & en Suiſſe, a lu à la ſéance publique du Collége de Pharmacie (1784), un Mémoire très-intéreſſant ſur la fabrique du *ſel d'acetoſella*, qui ſe prépare par les payſans voiſins de la forêt Noire : ce ſel tiré du ſuc de la plante eſt préparé comme les Languedociens traitent le tartre pour le purifier & en faire la crême de tartre. Dans les boutiques on vend ſouvent ſous le nom de *ſel d'oſeille*, un tartre vitriolé avec excès d'acide. En conſultant les *obſervations chimiques* ſur l'*acide oxalin*, enrégiſtrées dans le *Journal de Phyſique*, *Supplément*, *1782*, *Tome XXI*, on trouvera les procédés chimiques qui aident à reconnoître ſi ce ſel eſt naturel ou ſophiſtiqué.

Digitized by Google

La racine d'*oſeille* eſt fort huileuſe & preſque ſans acidité; elle eſt apéritive : cette racine étant ſeche, a la propriété ſinguliere de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire des tiſanes dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boiſſon certains buveurs malades, à qui il ſeroit dangereux d'en accorder. La graine de l'*oſeille* eſt eſtimée cordiale, & convient dans la dyſſenterie; les feuilles ſont réſolutives, maturatives & ſuppuratives : en général l'uſage de cette plante potagere eſt recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cauſe un alkali ſpontanée : les perſonnes ſujettes à l'aſthme, à la toux, aux aigreurs de l'eſtomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'uſage.

L'*oſeille de Saint-Domingue* eſt l'*Oxis lutea*. Voyez ALLELUIA *à fleurs jaunes*.

OSEILLE DE GUINÉE, *Ketmia Indica, goſſypii folio, acetoſæ ſapore*, Inſtitut. M. *de Préfontaine* dit que dans la Guiane on ſe ſert des feuilles de cette plante dans la cuiſine comme de celles de l'*oſeille* de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boiſſon agréable & des confitures. M. *de Haller* dit que cette plante eſt un *géranium*.

Nicolſon fait mention de deux ſortes d'*oſeille de Guinée* qui ſe trouvent à Saint-Domingue, l'une *rouge* & l'autre *blanche*; l'une & l'autre appartiennent à l'ordre des plantes *Malvacées*. Il les décrit ainſi :

« 1.° L'*oſeille de Guinée rouge*, *Ketmia Africana rubra*, Plumer.; eſt annuelle & s'éleve juſqu'à ſix ou ſept pieds : ſa racine eſt chevelue, pivotante, coriace, griſâtre en dehors, blanche en dedans, noirâtre au centre, ſans odeur ni ſaveur; ſa tige, ligneuſe, tortueuſe, rameuſe; l'épiderme, rouge, raboteuſe; l'écorce moyenne, verdâtre; le liber, blanc; le bois, blanc, fendant : l'on trouve au centre une moëlle

Digitized by Google

verdâtre, remplie d'un ſuc acide, ſans odeur : ſes branches le long deſquelles naiſſent les feuilles, ſont longues, pliantes; les feuilles ſont digitées, en trois parties oblongues, pointues, dentelées, d'un vert gai, ſans odeur, d'un goût acide, attachées à un pétiole auſſi long que la feuille qui eſt d'environ quatre pouces; chaque diviſion a un pouce dans ſa plus grande largeur : avant leur développement elles ſont pliées en dedans, droites ſur leur pétiole, & ne s'inclinent vers la terre que lorſqu'elles ſont parfaitement développées : les fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles; elles ſont monopétales, en forme de cloche, fendues juſqu'à la baſe en cinq quartiers, d'un rouge clair, arrondies au ſommet, longues de plus d'un pouce, enveloppées d'un calice découpé juſqu'à moitié en cinq parties pointues; ce calice eſt porté ſur un ſecond calice qui eſt attaché à un petit pédicule, & découpé en treize ou quatorze parties rougeâtres, pointues : le centre de la fleur, qui eſt d'un rouge vif, eſt occupé par un piſtil terminé par cinq ſtigmates ſphériques; il eſt environné de pluſieurs étamines dont les antheres ſont jaunes : quand la corolle eſt flétrie, le calice intérieur s'alonge, devient épais, d'un rouge foncé, charnu, d'un goût acide, & il acquiert en peu de temps juſqu'à un pouce de diametre par la baſe, & un pouce & demi de hauteur : le piſtil ſe change en un fruit ſec, diviſé en cinq loges qui ſont compoſées chacune de trois lames fort minces, oblongues, hériſſées en dehors de poils très-fins & piquans, liſſes en dedans : chaque fruit contient une trentaine de ſemences griſes, groſſes comme une graine de rave, en forme de petit rein. Cette plante vient par-tout à Saint-Domingue : le calice intérieur ſe mange en confiture, & on l'emploie, ainſi que les feuilles, dans les cuiſines, à la place de l'*oſeille* ordinaire. On eſtime cette plante émolliente, rafraîchiſſante ».

Digitized by Google

« 2.° L'*oſeille de Guinée blanche*, *Ketmia Africana candida*. Sa racine eſt blanche en dehors, griſâtre en dedans; l'épiderme de la tige eſt verte: les feuilles ſont diviſées en cinq parties alongées, d'un vert tendre, repréſentant une main ouverte: les fleurs ſont d'un jaune clair; le centre, d'un jaune foncé; le calice intérieur, verdâtre, moins acerbe que dans l'eſpece précédente; le ſecond calice eſt découpé en pluſieurs parties pointues, d'un vert foncé: les graines renfermées dans le fruit ſont plus petites, & juſqu'au nombre de quarante: dans tout le reſte cette plante eſt ſemblable à l'*oſeille de Guinée rouge* ».

A l'égard de l'*oſeille des bois* de la Guiane & de l'*oſeille ſauvage* du Malabar, ce ſont des *bégones*; Voyez *ce mot*.

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes *oſiers*.

OSIER. Eſpece de *ſaule*: Voyez *à l'article* SAULE. On donne, mais improprement, le nom d'*oſier blanc* au *peuplier noir*: Voyez *ce mot*.

OSINOWIECK. Nom que les habitans des environs de Kaſimof en Sibérie donnent à un *champignon* d'une eſpece très-ſinguliere: à peine l'a-t-on coupé, que le chapeau dont il eſt couvert devient bleu; la chair, qui eſt blanche, prend également la couleur bleue lorſqu'elle eſt expoſée à l'air, enſuite elle devient verte: le jus qu'on en exprime ſur un morceau de toile paſſe preſque ſubitement de nuances en nuances juſqu'au vert de Saxe, & puis ſe change en bleu, couleur qui pâlit enſuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce *champignon* croît ſur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers; il reſſemble aſſez au *Boletus viſcidus*, eſpece de *mouſſeron*; mais il eſt plus charnu.

Nous avons obſervé pluſieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de *champignons de cuiſine* qui paroiſſent ſuſpects au jugement des gourmets,

Digitized by Google

devenoient auſſi-tôt bleuâtres à l'endroit où j'avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot* FOUGERE.

OSSA. Au Miſſiſſipi, ſelon *La Hontan*, eſt le *ſarigue*. Voyez *ce mot*.

OSSEMENS FOSSILES. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OSSIFAGE, *Labrus oſſifagus*, Linn. Poiſſon du genre du *Labre ;* il ſe trouve dans les mers de l'Europe : ſes levres ſont pliſſées ; la nageoire de la queue a treize rayons ; la dorſale en a environ trente, dont les dix-ſept premiers épineux ; chacune des pectorales en a quinze, tous flexibles ; chacune des abdominales, ſix, dont un épineux ; celle de l'anus en a quinze, dont trois épineux.

OSSIFRAGE. C'eſt l'*orfraie :* on la nomme auſſi *oſſifrague*.

OSSONS. Nom que les Negres de Guinée donnent aux *éléphans*.

OSTARDE de *Belon*, ou OTARDE de l'*Hiſt. de l'Acad.* Voyez OUTARDE. L'*oſtardeau* de *Belon* eſt le *pluvier* (grand).

OSTEOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *Lapis oſſifragus aut Stelechites*. C'eſt communément une pierre topheuſe ou en forme de tuyaux, qui reſſemblent à des racines d'arbres ou à des portions de roſeaux comme pétrifiées ; elle eſt raboteuſe, griſâtre, ou blanchâtre, ou jaunâtre, d'une ſubſtance marneuſe, où la partie calcaire & le ſable dominent tantôt plus & tantôt moins : elle ſe forme par incruſtation dans tous les lieux arides, ſablonneux, garnis de végétaux & arroſés d'eaux qui charient avec elles les ſubſtances qui la compoſent & qui la forment par dépôt. L'*oſtéocolle* ſe durcit à l'air ; mais tant qu'elle eſt en terre, elle eſt tendre & fragile, ce qui eſt cauſe qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article* STALACTITES de cet Ouvrage, & *Conſultez* le *Mémoire* ſur *les Stalactites*, par M. *Guettard*, inſéré parmi

Digitized by Google

ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *année 1754*. Voyez auſſi les *Obſervations ſur l'*oſtéocolle, *par MM.* Gleditſch & Margraff, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, *année 1748*, *page 35-59*. *Merman* fait mention d'une *oſtéocolle bleue* de Maſſel, qui eſt aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.

L'*oſtéocolle* eſt en Allemagne d'un grand uſage dans la Pharmacie : on prétend que priſe intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus ; mais toute la propriété qu'on attribue à cette ſubſtance foſſile, n'eſt fondée que ſur des préjugés, qu'on accueille avec enthouſiaſme, contre toute raiſon : auſſi *Cartheuſer* l'appelle-t-il *rude*, *craſſum & ignobile concretum*.

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des *os* d'animaux décharnés, qu'on retire de la terre & qui ſont plus ou moins altérés : il y en a qui ſont ſuſceptibles de poli ; quelques-uns ſont colorés, d'autres ſont comme calcinés : on en trouve des exemples dans les *turquoiſes*, l'*unicorne foſſile*, les *os de mammoth* ou *mammouth*, les *gloſſopetres*, les *os d'humains*, ceux d'*oiſeaux* & de *quadrupedes*.

Les *os* enfouis dans la terre, ayant perdu leur ſubſtance charnue, il ne leur reſte guere que la partie crétacée ; mais ſi un ſuc pierreux intervient, les pénetre & dépoſe ſa partie lapidifique dans les cavités que leurs ſubſtances charnues ont laiſſées vides, ces cavités ſe rempliſſent & l'*os* ſe pétrifie ; il ne change pas de forme, mais il devient plus peſant : ſi on le caſſe, on voit encore au dedans la ſtructure de l'*os*, parce que la nouvelle ſubſtance pierreuſe qu'il a reçue du ſuc lapidifique, ne s'eſt pas ſi bien unie à l'ancienne, que le joint ne ſoit apparent & ne déſigne la forme des cellules que rempliſſoit la ſubſtance charnue de l'*os* dans ſon premier état. C'eſt à ces indices que l'on reconnoît les *os pétrifiés* en obſervant leur caſſure : il en eſt de même des *os foſſiles* imprégnés de matieres métalliques.

Digitized by Google

On ne reconnoît pas toujours d'une maniere préciſe à quelle eſpece d'animaux les *os foſſiles* ont appartenu. L'*Oſtéologie minérale* eſt une ſcience peu avancée, parce que l'on a fait peu de recherches ſur l'*Oſtéologie comparée* des animaux aquatiques, ceux qui paroiſſent fournir le plus d'*oſtéolithes*; mais on a plus de connoiſſances d'analogie ſur les animaux terreſtres; témoins ces parties de ſquelettes de *rhenne* & d'*hippopotame*, qui ont été ſoupçonnées telles par les Académiciens de Paris, & qui ont été trouvées à mi-côte ſous une même roche dans un lit de ſable gris près d'Etampes. (M. *Guettard* penſe que ces *os* ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au *tur.*) Témoins encore ces *os d'éléphans*, de *chiens* ou de *loups*, de *brebis*, de *chevreaux*, de *bœufs* & de *cerfs* avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toſcane.

On trouve quelquefois des *arêtes de poiſſons* très-bien conſervées, ſur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matieres marines.

Nous avons ramaſſé des *côtes*, des portions de *mâchoires* avec leurs *dents*, des *vertebres*, &c. dans les plâtrieres de Montmorenci & de Montmartre; ces *os foſſiles* ſont jaunes-bruns, moins inflammables & moins durs que les *os* naturels.

Les environs de Dax, au pied des Pyrenées, offrent auſſi un amas très-conſidérable d'*os* de poiſſons, de *dents*, de *vertebres*; on y a trouvé la *mâchoire* d'un crocodile de l'eſpece appelée *gavial* dans le Gange. On a trouvé à Mary près de Meaux, un *os* de la tête d'un *hippopotame*. On trouve dans les contrées de Muggendorf & de Gailenreuth dans le Margraviat de Bareith, des montagnes parmi leſquelles il y en a une auprès de Gailenreuth, appelée *la montagne aux os*, qui eſt peut-être en Allemagne l'unique de ſon eſpece. Parmi ces différens *oſſemens*, les uns

Digitized by Google

ſont entiérement pétrifiés, les autres foſſiles; il y a des *dents* d'une grandeur extraordinaire, des *os foſſiles* monſtrueux de différentes parties d'animaux, des *crânes*, des *vertebres*, des *os* cylindriques. Preſque tous ces *os* ſont les uns ſur les autres, comme les reſtes d'une hécatombe; d'autres ſe trouvent enclavés dans des ſchiſtes calcaires, dont pluſieurs offrent l'empreinte de *poiſſons pétrifiés*. Il ſemble que ces *os* n'ont dû appartenir qu'à des animaux de mer, tels que le *loup marin*, la *vache marine*, &c. La Sibérie, la Pologne & l'Angleterre ſont remplies auſſi d'*oſtéolithes*.

Les environs des montagnes Uralliennes offrent, du côté de l'Eſt, beaucoup d'*os foſſiles*. (Cette chaîne de montagnes va du Sud à l'Eſt, & s'étend juſqu'à l'Océan Septentrional & la Nouvelle-Zemble, n'étant interrompue que par le Détroit de Waigatz. C'eſt la chaîne, qui ſépare naturellement l'Europe de l'Aſie.) On y trouve, dit M. *Pallas*, la plus grande quantité de vrais reſtes d'*éléphans*, de *rhinocéros* & de grands *buffles*, ſur les rives de toutes les plus grandes rivieres, qui coulent de cette chaîne de montagnes dans l'Océan Septentrional.... La terre glacée des plaines Septentrionales conſerve ces débris d'animaux du Midi, dans une telle perfection, qu'étant à Irkusk, dit M. *Pallas*, on envoya de la riviere Wilui la tête & deux jambes d'un vrai *rhinocéros*, avec la peau & une partie des tendons qui y tenoient encore, comme on le voit dans le *Muſæum* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, où on conſerve ce morceau précieux. M. *Collinſon* a trouvé à environ un mille de la riviere d'Ohio, ſix ſquelettes monſtrueux, enterrés debout, portant des défenſes de cinq à ſix pieds de long, qui étoient de la forme & de la ſubſtance des défenſes d'*éléphant*; elles avoient trente pouces de circonférence à la baſe: un fémur de ces mêmes animaux avoit quatre pieds & demi de long, & peſoit cent livres. Mais avec les os & défenſes, ſoupçonnées avoir

Digitized by Google

appartenu à l'*éléphant*, ſe ſont trouvées d'autres dents énormes qui ne reſſemblent à celles d'aucun animal connu. *Voyez l'article* MAMANT. *Conſultez* un Ouvrage intitulé : *Deſcription des* zoolithes *nouvellement découverts d'animaux quadrupedes inconnus, & des cavernes qui les renferment*, &c. *qui ſe trouvent dans le Margraviat de Bareith au-delà des Monts*, *par* Jean-Fréderic Eſper, *traduit de l'Allemand par* Jacques-Fréderic Iſenflamm, *1 vol. in-folio*, Nuremberg, 1774. *Conſultez* auſſi une Diſſertation latine qui a pour titre : *Œdipus oſteolithologicus, ſeu Diſſertatio de cornibus & oſſibus foſſilibus Canſtadienſibus*, par *David Spleiſs.* Conſultez auſſi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, années 1719 & 1727*, & le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Natur. par M. l'Abbé* Rozier, *Mai 1776.* On lit dans ce même Journal, Mai 1781, un *Mémoire ſur un* os *trouvé dans la rue Dauphine, à Paris, & détaché d'une couche de glaiſe.* Cette partie d'*os* qui peſe deux cents vingt-ſept livres, n'eſt guere qu'une moitié de l'*os* entier : ſa forme eſt très-irréguliere, il eſt long de quatre pieds trois pouces; ſa circonférence eſt de deux pieds neuf pouces & demi. Celle de l'*os* entier doit avoir près du double. Cet *os* eſt dans ſon état naturel, ſeulement foſſile. Quel eſt cet *os* ? à quel animal a-t-il appartenu ?

OSTRACITE, *Oſtracites.* On appelle ainſi les eſpeces d'*huîtres* proprement dites & devenues foſſiles, parmi leſquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogue marin : *Voyez* HUÎTRE. Quantité d'*oſtracites* font encore efferveſcence avec les acides, & d'autres ſont en quelque ſorte aſſez pétrifiées & aſſez durcies pour faire feu avec le briquet; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & ſablonneuſes.

Les anciens Métallurgiſtes ont auſſi donné le nom d'*oſtracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. *Voyez le mot* CADMIE.

Digitized by Google

OSTRÉOPECTINITE. *Voyez* HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE.

OTTAY. Chez les Hurons, c'eſt une eſpece de *viſon*. Voyez *ce mot*.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & les mêmes uſages que l'*ouapa*. Voyez *ce mot*.

OUAIKARÉ. A la Guiane, c'eſt l'*aï*. *Voyez* PARESSEUX.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & ſur les hauteurs de la Guiane, & qui ſert à faire des canots & des bois de bâtiment. On en diſtingue deux ſortes; celui des montagnes eſt rouge, & celui des plaines eſt blanc; le rouge dure plus.

Ouaille en vieux langage ſignifie *brebis*.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les ſemences des plantes ſont attachées & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, aplatis & attachés aux deux côtés du fond de la matrice; ils ſont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles femmes, & remplis de cicatrices dans celles qui ont eu pluſieurs enfans : il y a des choſes bien ſingulieres à remarquer dans les *ovaires*; il y a les faux œufs qu'on appelle *hydatides*. L'*ovaire*, que l'on a comparé à une grappe, eſt ordinairement de la groſſeur d'un œuf de pigeon; on y trouve quelquefois vingt œufs, chacun gros comme un pois. Quelques Anatomiſtes penſent que le fœtus ſe forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur ſéminale du mâle, enſuite détaché de l'*ovaire* & porté dans la matrice. Toujours eſt-il vrai que les femelles ne ſauroient concevoir ſans les *ovaires*, & que celles à qui on les a coupés, ceſſent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour. *Voyez les articles* GÉNÉRATION, SEMENCE, ŒUFS, VIVIPARE, HOMME.

Digitized by Google

OUANDERON ou OUANDEROU. Nom donné aux *ſinges babouins* du Ceylan; il y en a en grande abondance & de diverſes eſpeces: leur barbe qui va d'une oreille à l'autre, les feroit prendre pour des vieillards ſauvages; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons. Il y a une race de ſinges qui ſe nomment *rillours*, & que l'on rapporte à l'*ouanderou*: ces ſinges *rillours* ſont ſans barbe; leur viſage eſt blanc, & leur criniere, qui eſt flottante, ſe partage comme les cheveux de l'homme. Cette eſpece de ſinge fait beaucoup de dégât dans les récoltes. On lit dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, *tom. VIII*, *pag. 546*, *édit. in-12*, que les Chingulais eſtiment autant la chair de ces eſpeces de ſinges que celle du chevreuil.

Le véritable *ouanderou* eſt une eſpece de *babouin* qui a des abajoues, des calloſités ſur les feſſes, la queue de ſept à huit pouces de long, les dents canines plus groſſes & plus longues que celles de l'homme, le muſeau gros & alongé, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, & qui marche plus ſouvent à quatre pieds qu'à deux. Il y a dans cette eſpece des races qui varient pour la couleur du poil; les uns ont celui du corps brun & noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps d'un gris-blanc & la barbe noire. On prétend qu'il y en a auſſi dont la barbe & le corps ſont de couleur écarlate pâle.

L'*ouanderou* marche à quatre pieds plus ſouvent qu'à deux, & il a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur, lorſqu'il eſt debout. Les *ouanderous* ſont à peu près de la même grandeur & de la même force que les *papions*; ils ont ſeulement le corps moins ramaſſé, & paroiſſent plus foibles des parties de l'arriere.

Lorſque les *ouanderous* ne ſont pas domptés, ils ſont ſi méchans qu'on eſt obligé de les tenir dans une cage de fer, où ſouvent ils s'agitent avec fureur;

Digitized by Google

mais lorſqu'on les prend jeunes, on les apprivoiſe aiſément, & ils paroiſſent même être plus ſuſceptibles d'éducation que les autres *babouins*. Les Indiens ſe plaiſent à les inſtruire, & ils prétendent que les autres ſinges, c'eſt-à-dire les *guenons*, reſpectent beaucoup ces *babouins*, qui ont plus de gravité & d'intelligence qu'elles : dans leur état de liberté, ils ſont extrêmement ſauvages & ſe tiennent dans les bois. Les *ouanderous* blancs ſont les plus forts de tous & les plus méchans ; ils ſont très-ardens pour les femmes, & aſſez forts pour les violer lorſqu'ils les trouvent ſeules, ſouvent même ils les outragent juſqu'à les faire mourir.

On préſume que c'eſt à l'*ouanderou* & au *douc* qu'on doit rapporter la production des *bézoards*, que l'on dit ſe trouver dans l'eſtomac des grands ſinges de l'Inde Méridionale. *Voyez l'article* BEZOARD.

OUANGUE ou OUANGLE. *Voyez* SESAME, *à l'article* JUGOLINE.

OUAPA, *Orobus arboreus, latifolius, ſiliquâ maximâ compreſsâ, falcem referente :* Barr. Eſſ. 84 ; *Phaſeolus maximus perennis, ſemine compreſſo lato, nigris maculis notato*, Sloan. Jam. C'eſt l'*orobe* en arbre qui croît en Guiane dans les terres graſſes : il eſt tortueux & ſouvent creux ; mais il eſt utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au ſoutien des terres. On s'en ſert dans le pays avec le plus grand ſuccès pour des pilotis, parce qu'il ſe conſerve dans l'eau & dans la vaſe. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

OUARINE. L'*ouarine* & l'*alouate* ſont de la famille des *Sapajous*, & ces derniers ne different de l'*ouarine* que parce qu'ils n'ont point de barbe bien marquée, qu'ils ont le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'*ouarine* l'a noir. L'*ouarine* a la face large & carrée ; les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue très-longue & nue à ſon extrémité,

Digitized by Google

mité, il s'en ſert pour s'accrocher & s'attacher fermement à tout ce qu'il peut embraſſer : les poils de tout le corps ſont longs, noirs, luiſans & polis; des poils plus longs ſous le menton & ſur la gorge lui forment une eſpece de barbe ronde; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue eſt brun : il n'a point d'abajoues, point de calloſités ſur les feſſes; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps : il eſt de la grandeur d'un lévrier. Le mâle eſt de la même couleur que la femelle, & il n'en differe qu'en ce qu'il eſt un peu plus grand; il marche ordinairement à quatre pieds. Ces *ſapajous* ont une voix qui retentit comme un tambour & ſe fait entendre à une très-grande diſtance. *Marcgrave* raconte que tous les jours, matin & ſoir, les *ouarines* s'aſſemblent dans les bois; que l'un d'entre eux prend une place élevée & fait ſigne de la main aux autres de s'aſſeoir autour de lui pour l'écouter; que dès qu'il les voit placés il commence un diſcours à voix ſi haute & ſi précipitée, qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous enſemble; que cependant il n'y en a qu'un ſeul, & que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres ſont dans le plus grand ſilence; qu'enſuite, lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne aux autres de la main de répondre, & qu'à l'inſtant tous ſe mettent à crier enſemble, juſqu'à ce que, par un autre ſigne de main, il leur ordonne le ſilence; que dans le moment ils obéiſſent & ſe taiſent; qu'enfin alors le premier reprend ſon diſcours ou ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement, qu'ils ſe ſéparent & rompent l'aſſemblée. Ces faits, dont *Marcgrave* dit avoir été pluſieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux : le tout, dit M. *de Buffon*, n'eſt peut-être fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux; ils ont dans leur gorge une eſpece de

Digitized by Google

tambour osseux, dans la concavité duquel le son de leur voix grossit, se multiplie & forme des hurlemens par échos; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

Ces singes, propres à l'Amérique, vivent de fruits, de légumes, de grains & d'insectes, & leur chair n'est pas mauvaise à manger: ils ont beaucoup d'instinct, particuliérement pour connoître ceux qui leur font la guerre; ils tâchent de les effrayer par leurs cris, ils leur jettent des branches d'arbre, & quelquefois même leurs excrémens; ils ne s'abandonnent jamais, & ne se laissent point aller à terre, lors même qu'ils sont blessés mortellement; mais en tombant ils s'accrochent aux branches avec leurs pattes ou avec leur queue & à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne sauroit les avoir. Au moment que l'un d'eux est blessé, tous s'assemblent autour de lui, mettent leurs doigts dans la plaie, comme s'ils la vouloient sonder; s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée, pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils mâchent & qu'ils poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie: ils s'entr'aident aussi pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelque rencontre que ce puisse être.

Les femelles portent leurs petits sur le dos & sautent ainsi de branche en branche & d'arbre en arbre; les petits embrassent avec les bras & les mains le corps de leur mere dans la partie la plus étroite, & s'y tiennent fortement attachés tant qu'elle est en mouvement; quand elle veut leur donner à teter, elle les prend dans ses bras & leur présente la mamelle comme les femmes: pour avoir les petits il faut tuer la mere, car ils ne l'abandonnent jamais; étant morte ils tombent avec elle, & alors on peut les prendre. Au reste, ces animaux sont sauvages & méchans; on ne peut les

Digitized by Google

apprivoiser ; ni les dompter, & ils mordent cruellement.

OUARIRI. Nom que les Naturels de la Guiane donnent au *fourmilier-tamanoir*. Voyez *ce mot*.

OUAROUCHI. C'eſt l'*arbre à ſuif* de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé ſous le nom d'*arbre à ſuif* de la Chine : celui de Cayenne eſt laiteux & paſſe pour un figuier ; ſa graine qui eſt jaune, de la figure d'une muſcade & de la groſſeur d'une noiſette, eſt couverte d'une petite pellicule, qui renferme ſon amande : c'eſt de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere juſqu'à ce qu'elle ſe couvre d'humidité & d'une eſpece de fumée : on la met alors à la preſſe, & on en retire le *ſuif végétal* qui ſe fige : on le fait rebouillir le lendemain, on le paſſe dans un linge, enſuite on le jette dans un moule. L'on recueille la graine en Mars, temps où elle tombe ; on la laiſſe ſécher pendant deux ou trois jours pour la mettre en œuvre tout de ſuite ; alors le profit en eſt plus grand.

Le lait qu'on fait ſortir de l'arbre, en l'entaillant, eſt un remede contre les vers auxquels les enfans ſont ſujets : on fait prendre cette matiere laiteuſe avec de l'huile & du citron. *Maiſon Ruſtique de Cayenne*.

OUASPOUS, dans le Voyage du P. *le Clerq*, eſt un grand *phoque* des côtes de l'Amérique Septentrionale. *Voyez l'article* PHOQUE.

OUASSACOU. Arbre vénéneux de la Guiane duquel on fait ſortir le lait, en l'entamant à coup de hache & en prenant garde qu'il n'en ſaute dans les yeux, à cauſe de ſa vertu corroſive : on prend autant d'eau que de lait, que l'on braſſe avec un peu de vaſe ; on met le tout dans une feuille ou dans un linge qu'on laiſſe tremper dans les foſſes à prendre du poiſſon : la ſubtilité de ce poiſon eſt telle, que le

Digitized by Google

poiſſon enivré de cette façon, paroît ſur le champ ſur l'eau : il faut même avoir ſoin de l'éventrer auſſitôt après, car il ſe gâte en très-peu d'inſtans. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

OUATIRIOUAOU. Les Naturels de la Guiane donnent ce nom au *petit fourmilier*. Voyez *à l'article* FOURMILIER.

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE ou OUATIER. *Voyez* APOCIN & TON-NYHIOU.

OUAYE. Plante de la Guiane, appelée ainſi du nom de la nation Indienne des *Ouayes*, où elle a été d'abord connue : elle eſt fort rare en Guiane, & ne vient que dans des endroits qui lui ſont propres & particuliers. La moëlle deſſéchée ſert de *bois de mêche* ou d'amadou aux habitans : ſon tronc, dont la couleur eſt brune, fait des cannes très-propres, partagées de nœuds : ſes feuilles ſortent de terre, elles ſont plates, courtes, en éventail & formées comme celles du latanier ; elles ſont les meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maiſons ; elles durent très-long-temps, ſur-tout quand elles ſont employées par les Indiens : le feu n'y fait que ſon trou & ne ſe communique pas au reſte. On en garnit auſſi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, *an Piſonia ?* C'eſt une *liane* groſſe & épineuſe fort commune à la Côte de Mahury : on peut s'en ſervir pour faire des cercles de barriques. *Voyez* LIANE.

OVELLE. C'eſt l'*able*, eſpece de *cyprin*.

OVERGNE. *Voyez* VANNEAU.

OUEST ou OCCIDENT. *Voyez aux articles* GLOBE & VENT.

OUETTE. C'eſt le *cotinga rouge* de Cayenne, *pl. enl.* 378. Les Créoles lui ont donné le nom de *ouette* d'après ſon cri ; il eſt de la groſſeur du *pacapac*, & il voyage comme lui de contrée en contrée,

Digitized by Google

ſuivant la maturité des fruits dont il ſe nourrit. Le deſſus de la tête, le pourtour du bas du corps, y compris la queue, ſont d'un rouge d'écarlate très-brillant; cependant la queue eſt terminée de brun : le bout des pennes des ailes eſt noirâtre, tout le reſte eſt d'une couleur mordorée; les pieds & les ongles ſont d'un jaunâtre décoloré. M. *Mauduyt* dit que la partie poſtérieure des pieds eſt garnie de petits poils depuis le talon juſqu'aux doigts; le plumage & les couleurs ſont ternes.

OUIE, *Auditus.* Celui de nos cinq ſens par lequel nous recevons l'impreſſion du ſon, & dont le méchaniſme dépend des vibrations de l'air qui frappe l'*oreille* & de la ſtructure merveilleuſe de cet organe. *Voyez* ce que nous avons dit de l'*ouïe* à l'article des *ſens*, inſéré à la ſuite *du mot* HOMME.

OUIES des poiſſons, *Branchiæ.* Voyez *à l'article* POISSON.

OVIPARE. Se dit des animaux qui ſe multiplient en faiſant des *œufs*, tels que les oiſeaux, la plupart des inſectes, les cruſtacées, la plupart des ſerpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppoſe à cette claſſe d'animaux, les *vivipares*, c'eſt-à-dire ceux qui produiſent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupedes, &c. *Voyez* à la ſuite de l'*article* VIVIPARE, *& le mot* ŒUF.

OUISTITY. Cette eſpece de petit *ſagouin* eſt d'une très-jolie figure; il a la forme élégante, les mœurs douces, & eſt d'ailleurs rempli de gentilleſſe; il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur, le corps & la tête compris : ſa queue, qui eſt preſque une fois plus longue que ſon corps, eſt fort touffue & marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, ou plutôt bruns & gris : ſa tête eſt arrondie, couverte de poils noirs au-deſſus du front, avec une marque blanche & ſans poil au-deſſus du nez : ſa face eſt auſſi preſque ſans poil, & d'une couleur de chair aſſez foncée; il

Digitized by Google

eſt coiffé fort ſinguliérement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles, qui ſont arrondies, plates, minces & nues; en ſorte que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face: il n'a ni abajoues, ni callosités ſur les feſſes: ſes yeux ſont d'un châtain-rougeâtre; le corps eſt couvert d'un poil doux, d'un gris-cendré & d'un gris plus clair, & mêlé d'un peu de jaune ſur la gorge, la poitrine & le ventre.

Ces animaux marchent à quatre pieds; ils ſe nourriſſent de fruits, de légumes, d'inſectes, de limaçons, biſcuits, même de poiſſons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient auſſi multiplier dans les provinces Méridionales de l'Europe; les petits en naiſſant ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poil ſur le corps; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere: quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent auſſi fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules; & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille: lorſqu'elle les a écartés, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos; il les porte ainſi par-tout avec lui, leur partage la nourriture, les recouche dans leur panier: rien n'eſt plus amuſant que de voir les jeux, les ébats & tout l'arrangement de ce petit ménage. Il paroît que le nom d'*ouiſtity* leur a été donné d'après le petit cri qu'ils font fréquemment entendre.

M. le Marquis *de Néelle* mit deux petits *ouiſtitys*, mâle & femelle enſemble, c'étoit à Paris au mois de Février 1778: comme ces petits animaux ſont très-ſenſibles au froid, il eut ſoin de faire entretenir, par le moyen d'un poêle, une chaleur de poule (trente à trente-cinq degrés du thermometre de *Réaumur*); à la fin de Juin, il porta dans une cage à perroquet ces deux animaux à Rouen; on les vit ſouvent ſe faire

Digitized by Google

des careſſes, & on préſume que ce fut dans cette cage qu'ils s'accouplerent. On les rapporta à Paris le 15 Juillet; vers le 15 Août, on fut ſurpris de voir ſur l'épaule du mâle & de la femelle, un petit animal ſans poil; ils étoient ſi fort attachés au dos de leurs parens, que malgré les ſauts prodigieux qu'ils faiſoient dans un Cabinet où on les tenoit, pour parvenir à un ſtore ſur lequel ils ſe plaiſoient; ces petits ne ſe dérangeoient point. Souvent la mere les portoit tous les deux, mais plus ſouvent le pere en avoit un. Le poil leur eſt venu dans l'eſpace d'un mois, & la mere les a allaités environ deux mois. On a obſervé que le pere témoignoit plus d'attachement à ſes petits que la mere: lorſqu'il s'appercevoit qu'elle n'en prenoit pas aſſez de ſoin, il l'avertiſſoit par un cri, & ſi elle ne lui obéiſſoit pas, il la battoit. Au bout de deux mois que ces petits ont été ſévrés, (alors ils commençoient à manger ſeuls & avoient acquis une reſſemblance parfaite avec le pere & la mere); la mere a eſſayé de les accoutumer à ſe paſſer d'elle; & pour s'en défaire, elle leur donnoit des coups lorſqu'ils étoient ſur ſon épaule pour les forcer de ſe détacher: lorſque cela ne ſuffiſoit pas, elle ſe couchoit & ſe tournoit lentement ſur le dos juſqu'à ce que les petits fuſſent parvenus ſur ſon ventre; alors elle les battoit & les arrachoit de deſſus elle; mais auſſi-tôt le pere venoit les reprendre & les charger ſur ſon dos, puis il gambadoit ainſi: on les nourriſſoit de fruits, de compotes, de biſcuits, d'œufs cuits à l'eau, & rarement d'œufs durs. En 1779, dans les premiers jours de Février, les deux mêmes *ouiſtitys* (pere & mere) tomberent en amour, s'accouplerent le 10 de Février, & la femelle mit bas après trois mois de portée, un petit très-bien conformé, mais qui devint bientôt la victime de la jalouſie de ſes freres aînés, qui, fâchés des ſoins de la mere pour le nouveau né, l'arracherent de deſſus ſon dos, le firent tomber par terre, ce

Digitized by Google

qui le tua. Dans les premiers jours de Juin de 1779, le pere & la mere ſe ſont accouplés de nouveau.

On voit un *ouiſtity* du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly. Ces ſortes d'animaux ſont ſujets à l'épilepſie.

OULEMARY, *Oulemary arbor, citrei folio ſplendente, cortice interiore foliato*, Barr. Eſſ. p. 84; c'eſt le *couriméri* d'*Aublet*. Très-grand arbre qui croît dans les bois & dans les lieux humides de la Guiane; ſon tronc eſt porté ſur des arcabas qui ont ſix ou ſept pieds de hauteur, & quelquefois douze à quinze pieds de large vers le bas, où ils ſe couchent dans la terre. Ce ſont des côtes aplaties qui, en ſe prolongeant & s'étendant, forment des triangles; ils ont communément ſix à huit pouces d'épaiſſeur. Le tronc eſt formé par la réunion de tous ces arcabas, du ſommet deſquels il s'éleve: ces arcabas ſont écartés les uns des autres, plus ou moins, & c'eſt dans cet eſpace où ordinairement les bêtes fauves ſe retirent: le tronc a environ quatre-vingts pieds de hauteur ſur quatre pieds de diametre; ſon écorce eſt gercée, fort épaiſſe, de couleur brune; ſon bois eſt tendre & léger. Du ſommet du tronc partent de groſſes branches rameuſes & dont les pouſſes annuelles ſont long-temps marquées par un bourlet ridé qui ſe trouve à leur naiſſance: les nouvelles pouſſes ſont velues, rouſſâtres & portent des feuilles alternes, ovales, entieres, vertes & liſſes en deſſus, velues & rouſſâtres en deſſous avec des nervures ſaillantes; ces feuilles ſont longues d'environ cinq pouces, ſur près de trois de largeur, & ont un pétiole canaliculé, long preſque d'un pouce: les fleurs viennent ſur des grappes courtes, axillaires, incompletes: le fruit eſt ſphérique, de la groſſeur d'une très-forte prune, & diviſé intérieurement en cinq loges qui contiennent chacune une ſemence.

Les naturels du pays ſont avec les arcabas qu'ils aminciſſent, des planches, des pagaies qui leur tien-

Digitized by Google

nent lieu de rames pour naviguer, des gouvernails & des pirogues. Ces Indiens tirent de ſon écorce intérieure des feuillets minces, unis, avec leſquels ils enveloppent le tabac pour fumer, ce qui leur tient lieu de pipe & s'appelle en Amérique, *cigale* ou *chironce*. M. *de Préfontaine* (*Maiſon Ruſt. de Cayenne*) dit qu'il ſe ſouvient que ce fut par un feuillet de l'écorce de cet arbre, ſur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock eſt pris*, qu'on apprit en 1745 à Cayenne la priſe du Fort d'Oyapock : cet Indien qui avoit été autrefois chantre dans une Miſſion, étoit alors à Oyapock & trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

OURAGAN, *Procelloſa tempeſtas*. Ce phénomene, qui produit quelquefois la déſolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne, eſt un tourbillon ou tournoiement d'air en tout ſens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement & qui ſe diſſipent bientôt après. Les *ouragans* ſont communs dans la mer de la Chine & du Japon, dans celles des Iſles de Bourbon & des Antilles, & dans pluſieurs autres endroits de la mer, ſur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées ; mais ils ſont encore plus fréquens ſur la terre, & les effets en ſont quelquefois prodigieux ; ſouvent on en ſent les approches par un ſifflement qui ſe fait entendre des montagnes, & ce ſifflement eſt ſuivi de pluie & de tourbillons de vent affreux. Le Pere *Fournier*, dans ſon *Hydrographie*, dit que les ſignes des vents & des tempêtes ſont : 1.° Un nuage rouge ſur l'horizon, au lever ou au coucher du ſoleil : 2.° Un cercle bleuâtre ou noir autour du ſoleil lorſqu'il ſe couche : 3.° La pâleur du ſoleil couchant & celle du ſoleil levant annoncent la pluie : 4.° La rougeur du ſoleil couchant : 5.° Les rayons qui ſortent par le milieu des nuées qui couvrent le ſoleil levant ; car ſi le ſoleil darde ſes rayons par deſſous, il n'y aura que de la pluie : 6.° Les nuées qui viennent de toutes parts & ſe raſſem-

Digitized by Google

blent autour du ſoleil : 7.° Une nuée que le ſoleil entraîne après lui en ſe couchant : 8.° Pluſieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune, quand elle paroît rougeâtre : 9.° Enfin, c'eſt ſigne d'une longue & rude tempête, lorſque la mer paroît noirâtre & que ſon écume épaiſſe çà & là, paroît s'élever ſur l'eau en bulles. On peut dire auſſi que les *ouragans* tiennent au ſyſtême des *mouſſons*, des *typhons* & des *gouffres ;* ceux-ci ne ſont que des tournoiemens d'eau qui ſont produits par des courans oppoſés. *Voyez* VENTS, GOUFFRE, COURANS, & ce qui en eſt dit *à l'article* MER.

M. *de Chanvalon*, dans ſon *Voyage à la Martinique*, donne la deſcription d'un *ouragan* furieux qui ravagea une partie de cette Iſle le 12 Septembre 1756. La déſolation & la mort accompagnerent cet *ouragan :* ſes traces furent comme celles du feu ; tout diſparoiſſoit ſur ſon paſſage, & ce changement fut auſſi prompt qu'il étoit terrible : les maiſons furent détruites tout à coup, il n'en reſta d'autres veſtiges que leurs débris répandus de toutes parts : des arbres, peut-être auſſi anciens que nos établiſſemens dans cette Colonie, & dont la groſſeur énorme avoit bravé juſqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre & renverſés tout entiers ; ceux qui réſiſterent furent briſés comme de fragiles roſeaux : les plantations de toute eſpece furent détruites & bouleverſées ; l'herbe même étoit foulée & deſſéchée comme ſi elle eût été brûlée : on appercevoit de tous côtés des crevaſſes & des cavernes creuſées ſur le penchant des côteaux par l'éboulement des terres qu'entraînent la chute des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémiroit en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un inſtant par une main inviſible ! Les horreurs de l'hiver ſuccéderent tout à coup aux charmes du printemps ; la terre comme ébranlée ſembloit trembler ſous les pieds ; le jour

Digitized by Google

étoit presque éclipsé par une obscurité qui voiloit tout le ciel & qui présentoit par-tout l'image effrayante de la nuit : les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque asile pour se préserver de l'impétuosité de l'air, qui en suffoqua un grand nombre : la terreur & la consternation régnoient par-tout : la Nature épouvantée sembloit toucher à son dernier terme, & dans cet instant où tout gardoit un silence d'effroi, le vent seul se faisoit entendre avec un bruit semblable au tonnerre : la mer offroit en même temps le triste spectacle de tous les ravages d'une tempête ; le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages ; les bâtimens fracassés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les corps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. M. *de Chanvalon*, qui étoit témoin de ce désastre, dit que son habitation essuya ce même ravage, & que les couleurs de ce tableau ne sont ni chargées, ni noircies par la douleur.

La malheureuse Isle de la Barbade a essuyé, les 10 & 11 Octobre 1780, un *ouragan* si furieux, que de mémoire d'homme on n'a jamais rien vu de si terrible en ce genre : les vaisseaux du port furent pour la plupart fracassés, les arbres déracinés, les plantations arrachées, les maisons renversées, les fortifications en partie ruinées, les édifices publics abattus ; plus de mille personnes y périrent.

Ces *ouragans* sont des phénomenes si communs en Amérique, qu'ils auroient suffi seuls pour la faire déserter ou la rendre inhabitable depuis des siecles ; mais ces *ouragans* si terribles dans le moment de leur action, amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les reproductions de la terre, soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'*ouragan* charie des corpuscules propres à la végétation des plantes ; & on a remarqué que ce désordre apparent & passager

Digitized by Google

étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la génération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

OURANA. A la Guiane, est le *paca*: Voyez *ce mot*.

OURDON. Espece de plante qu'on nomme aussi *petit séné*, & dont les feuilles se trouvent quelquefois dans les balles de séné qu'on envoie en Europe: souvent ce n'est que du plantain séché & brisé.

OURICO-CHACHEIRO. Les Portugais du Brésil donnent ce nom au *coendou*; Voyez *ce mot*.

OUROUA. *Voyez* URUBU.

OUROVANG. C'est le *merle cendré* de Madagascar, de M. *Brisson*, pl. enl. 557, fig. 1. L'*ourovang*, ainsi nommé par les habitans de Madagascar, est de la grosseur du mauvis; les plumes qui couvrent le dessus de la tête sont longues, étroites, d'un noir tirant sur un vert très-foncé; tout le reste du plumage est d'un fond cendré, mais nué d'olivâtre sur le dos, au cou & à la poitrine, de jaunâtre au bas ventre, & de brun sur les ailes & la queue: les pieds & les ongles sont gris-bruns; le bec est jaune, marqué en dessus vers sa pointe, d'un trait noir.

OURQUE. *Voyez* EPAULARD.

OURS, *Ursus*. C'est un animal quadrupede & sauvage, d'une structure informe en elle-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il est couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de son corps: sa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la position oblique des yeux; les pieds de devant de l'*ours* posent sur la terre jusqu'au poignet, & les pieds de derriere jusqu'au milieu de la plante; son garrot paroît fort élevé, parce qu'il est couvert d'un poil long & hérissé; sa queue a peu de longueur, & ses pieds de devant sont un peu tournés en dedans.

Digitized by Google

L'*ours*, dit M. *de Buffon*, a les ſens de la vue, de l'ouïe & du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de ſon corps; il a les oreilles courtes, la peau épaiſſe, le poil fort touffu, l'odorat excellent & même plus exquis qu'aucun autre animal, car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue; on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, qui, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir l'impreſſion des odeurs: il a les bras & les jambes charnues comme l'homme, l'os du talon court & formant une partie de la plante du pied: il a cinq orteils aux pieds de derriere, les os du carpe égaux dans les pieds de devant; mais le pouce n'eſt pas ſéparé, & le plus gros doigt eſt en dehors de cette eſpece de main, au lieu que dans celle de l'homme il eſt en dedans; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds; les ongles ſont noirs & fort durs: il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens; mais ces reſſemblances groſſieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins parmi ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire Naturelle aient autant varié que ſur l'*ours*: leurs incertitudes & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. *de Buffon*, de ce qu'ils n'ont pas diſtingué les eſpeces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'*ours de terre* avec l'*ours marin*, ni avec l'*ours de mer*, appelé communément *ours blanc de mer*, *ours de la mer Glaciale*, ni avec le *grand ours noir* des Groënlandois; ce ſont des animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles: *Voyez* OURS.

Digitized by Google

BLANC, OURS MARIN, & *l'article* MAMANT. Enſuite il faut diſtinguer pluſieurs variétés dans l'eſpece de l'*ours terreſtre*; il y en a de tout *blancs*, des *bruns*, des *noirs*, & d'autres à poils mêlés de brun & de blanc. Sous la dénomination d'*ours bruns*, on comprend ceux qui ſont bruns, fauves-roux, rougeâtres; & par celle d'*ours noirs*, ceux qui ſont noirâtres ou tout-à-fait noirs : on appelle *ours dorés*, ceux qui ont des teintes de fauve claires & vives. Les *ours* different auſſi entre eux pour la grandeur : il ſemble même qu'on doit conſidérer l'*ours noir* & l'*ours brun* comme faiſant deux eſpeces diſtinctes & ſéparées; car ils n'ont ni les mêmes inclinations, ni les mêmes appétits naturels, & ils ne peuvent être regardés comme des variétés d'une ſeule & même eſpece. Les *ours terreſtres* qui ſont naturellement blancs; car nous devons bien remarquer que ce n'eſt pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les *hermines* ou les *lievres*; (ils naiſſent blancs & demeurent blancs en tout temps :) ces *ours*, diſons-nous, reſſemblent aux *ours blancs de mer* par la couleur & en different par tout le reſte autant que les autres *ours*. On trouve ces eſpeces d'*ours terreſtres* & *blancs*, dans la grande Tartarie, en Moſcovie, en Lithuanie & dans les autres provinces du Nord.

C'eſt dans les Alpes que ſe trouve aſſez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui ſe trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. L'*ours brun* eſt féroce & ſouvent carnaſſier; mais, comme dit M. *de Haller*, il ne l'eſt que par néceſſité : il mange avec plaiſir toute ſorte de fruits, des raiſins même & du pain : c'eſt la faim qui le contraint d'attaquer les troupeaux, de dévorer les animaux vivans, de manger les voiries les plus infectes. On éleve les petits & on les garde dans des foſſes, en leur donnant des eſpeces de ſoupes ſans leur laiſſer goûter de

Digitized by Google

la chair. L'*ours noir* eſt plus grand que les autres, il n'eſt que farouche & refuſe conſtamment de manger de la chair : celui-ci eſt ſi friand de miel & de lait, lorſqu'il en rencontre, qu'il ſe laiſſeroit plutôt tuer, que de lâcher priſe. Suivant le témoignage de M. *du Pratz*, on en voit à la Louiſiane deſcendre en troupes des montagnes couvertes de neige ; preſſés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnaſſieres refuſent de manger : l'*ours noir* mange auſſi des fourmis, mais rarement.

On dit qu'il y a en Savoie & en Canada des *ours rougeâtres*, dont la nature eſt d'être auſſi carnaſſiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent guere que les pays froids ; mais on trouve des *ours bruns* ou *roux* dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi ; il y en a dans les Alpes, dans les Pyrenées, à la Chine, au Japon, en Arabie, en Egypte & juſque dans l'Iſle de Java. Ils étoient communs chez les Grecs ; les Romains en faiſoient venir de Libye, pour ſervir à leurs ſpectacles : on trouve des *ours* dans tous les pays déſerts, eſcarpés, ou couverts ; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, ni dans les terres découvertes & cultivées ; ainſi il n'y en a plus en France, non plus qu'en Angleterre, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'*ours*, ſelon M. *de Buffon*, eſt non-ſeulement ſauvage, mais ſolitaire : il fuit par inſtinct toute ſociété, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès ; il ne ſe trouve à ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille Nature ; une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile ; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de

Digitized by Google

l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines : cependant il n'eſt point engourdi, ni privé de ſentiment, comme le *loir* ou la *marmotte*. Mais, comme il eſt naturellement gras & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, temps auquel il ſe recele, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge ou de ſa taniere, que lorſqu'il ſe ſent affamé. On prétend que c'eſt environ au bout de quarante jours que les mâles ſortent de leurs retraites, mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits : quoiqu'elles ſoient exceſſivement graſſes lorſqu'elles ſont pleines, qu'elles ſoient vêtues d'un poil très-épais, qu'elles dorment la plus grande partie du temps & ne ſe donnent aucun mouvement, & que par conſéquent elles perdent très-peu par la tranſpiration, néanmoins j'ai peine à croire, continue M. *de Buffon*, qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore allaiter leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un auſſi long eſpace de temps ; & s'il eſt vrai que les mâles, preſſés par le beſoin de prendre de la nourriture, ſortent au bout de quarante jours, il n'eſt pas naturel de penſer que les femelles ne ſoient pas encore plus preſſées du même beſoin, après qu'elles ont mis bas, puiſqu'en allaitant leurs petits, elles ſe trouvent doublement épuiſées ; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elles en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes, & tout le reſte du produit ſuperflu de leur accouchement ; ce qui ne me paroît pas vraiſemblable, malgré l'exemple des *chattes*, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reſte, nous ne parlons ici que de l'eſpece des *ours bruns*, dont les mâles dévorent en effet, peut-être par jalouſie, les *ourſons* nouveaux nés, lorſqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles, au contraire, ſemblent les aimer juſqu'à la fureur : elles ſont, lorſqu'elles ont mis

mis bas, plus féroces, plus dangereuſes que les mâles; elles combattent & s'expoſent à tout pour ſauver leurs petits.

C'eſt au mois de Juin que les *ours* ſe recherchent; la femelle eſt, dit-on, plus ardente que le mâle: on a vu l'*ourſe* qu'on avoit ſéparée de ſon mâle & qu'on lui avoit enſuite rendu, l'embraſſer avec une joie & une tendreſſe marquée. On prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient long-temps; mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des *ours* captifs s'accoupler & produire, mais on n'a point obſervé le temps de la geſtation: comme l'*ours* vit vingt, vingt-cinq ou trente ans, qu'il peut engendrer juſqu'à cet âge, & que le temps de la geſtation eſt ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, il y a lieu de croire que la geſtation eſt de pluſieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, le plaiſir ne les réunit qu'un moment: ils ont chacun une retraite ſéparée & même fort éloignée. Lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe gîter, ils grimpent ſur les arbres, caſſent des branches & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ſes petits *ourſons* un lit de mouſſe & d'herbe dans le fond de ſa caverne: elle n'en produit qu'un, deux, trois ou quatre, & rarement cinq; ils ont beſoin du ſecours de leur mere, elle les allaite juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſortir avec elle, & ils la ſuivent pendant un an ou deux. Ces petits ne naiſſent point informes, comme l'ont dit les Anciens, ils ſont, au contraire, d'une aſſez jolie figure: ils ont les yeux fermés pendant quatre ſemaines. Les *ourſons* ſont en état de ſuivre leur mere au printemps.

Digitized by Google

La voix de l'*ours* eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents, qu'il fait ſur-tout entendre lorſqu'on l'irrite : il eſt très-ſuſceptible de colere, & ſa colere tient toujours de la fureur & ſouvent du caprice. Quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon maître & même obéiſſant lorſqu'il eſt apprivoiſé, il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonſpection ; ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer ; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens & ſuivre groſſiérement la meſure : mais pour lui donner cette eſpece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute ſa vie : l'*ours* qui a de l'âge ne s'apprivoiſe ni ne ſe contraint plus, il eſt naturellement intrépide ou tout au moins indifférent au danger. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suiſſe, la *foſſe aux ours ;* ce ſont deux eſpeces d'antres ouverts, dans leſquels on nourrit pluſieurs *ours* qui pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroiſſent pas moins cruels (ils ont déchiré des malheureux qu'un accident avoit expoſés à leur férocité) : ce monument eſt conſacré aux armes de la Ville & du Canton, qui ſont un *ours*. L'*ours ſauvage* ne ſe détourne pas de ſon chemin & ne fuit pas à l'aſpect de l'homme (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *de Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laiſſé paſſer même des femmes ſans les inſulter) : cependant on prétend qu'en Iſlande par un coup de ſifflet on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe leve ſur les pieds de derriere ; on lui jette un gant pour l'amuſer, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt : c'eſt là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui rempliſſent en été les forêts & les campagnes du pays de Kamtſchatka, ſont peu

Digitized by Google

farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les *ours* de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes; lorſqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits ſauvages, ces animaux les ſuivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramaſſés. Quelle peut être la raiſon phyſique de cette ſorte de prédilection que certains animaux paroiſſent avoir pour les femmes? .... Les habitans ont pluſieurs manieres de tuer ou de prendre ces *ours*; mais le moyen le plus extraordinaire eſt celui que nous allons décrire. Un homme prend dans ſa main gauche un couteau, & à ſa main droite un ſtylet aiguiſé par les deux bouts & une corde dont il enveloppe ſon bras; il s'avance ainſi vers l'*ours*, qui ſe dreſſe comme à ſon ordinaire ſur ſes pattes de derriere & attaque le chaſſeur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adreſſe que d'intrépidité, enfonce ſa main dans la gorge de l'*ours* & y place le ſtylet verticalement, de maniere que non-ſeulement cet animal ne peut plus refermer ſa gueule, mais qu'il eſt forcé, par les douleurs cruelles qu'il reſſent, de ſuivre le chaſſeur ſans réſiſtance par-tout où il veut le mener: on tue l'animal; ſi c'eſt un jour de fête, on le mange avec ſes voiſins & ſes amis. Il y a une maniere bien moins dangereuſe de prendre ces animaux, celle qui ſe pratique en Suede, en Norwege, en Pologne, &c.; c'eſt de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie ſur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louiſiane & en Canada où les *ours noirs* ſont très-communs (l'on en voit un dans le Cabinet de Chantilly, qui avoit vécu pluſieurs années dans la Ménagerie de S. A. S. Monſeigneur le Prince *de Condé*), & où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais où ils s'établiſſent quelquefois à la hauteur de

Digitized by Google

trente ou quarante pieds, dans des troncs d'arbres morts ſur pied & dont le cœur eſt pourri, on met le feu à l'arbre, & ſi c'eſt une mere avec ſes petits, elle deſcend la premiere & on la tue avant qu'elle ſoit à terre. Les petits deſcendent enſuite, on les prend en leur paſſant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'*ourſon* eſt délicate & bonne : celle de l'*ours* eſt mangeable & même fort eſtimée en Chine, mais comme elle eſt mêlée d'une graiſſe huileuſe, il n'y a guere que les pieds dont la ſubſtance eſt plus ferme, qu'on puiſſe regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils ſont encore réſervés pour la table des Princes, où l'on ſert des *pattes d'ours* ſalées & enfumées.

La chaſſe de toutes les eſpeces d'*ours* eſt aſſez dangereuſe, car ſi on ne fait que bleſſer cet animal ſans l'arrêter, il ſe met en furie & court ſur le chaſſeur qu'il aſſomme avec ſes pattes antérieures & qu'il déchire avec ſes griffes ; il l'embraſſe auſſi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le chaſſeur ne peut échapper au danger qu'en montant ſur un arbre ; il faut qu'il ſoit armé d'un bon coutelas, & qu'il ait l'adreſſe de couper les pattes de l'*ours* lorſqu'il grimpe après lui ſur l'arbre où il s'eſt réfugié, ce qui le fait tomber tout de ſuite à terre, & alors il a le temps de charger ſon fuſil pour le tuer. Cette chaſſe eſt très-utile lorſqu'on la fait avec quelque ſuccès : la peau eſt de toutes les fourrures groſſieres celle qui a le plus de prix ; la quantité d'huile qu'on retire d'un ſeul *ours* eſt conſidérable. A la Louiſiane on voit dans l'automne des *ours* qui ſe ſont tellement engraiſſés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins ils ne peuvent courir auſſi vîte qu'un homme. Les *ours noirs* de ce pays s'engraiſſent ainſi en ſortant ſouvent des bois pour venir dans les habitations manger les patates & le maïs ; ils grim-

Digitized by Google

pent auſſi ſur les arbres *plaqueminiers*, ſe mettent à califourchon ſur une branche, s'y tiennent d'une patte, & de l'autre cueillent les *plaquemines* dont ils ſont très-friands. La quantité de graiſſe dont les *ours* ſont chargés les rend très-propres à nager, auſſi traverſent-ils ſans fatigue des fleuves & des lacs: on leur trouve quelquefois juſqu'à dix doigts d'épaiſſeur de graiſſe aux côtes & aux cuiſſes: le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé; lorſqu'on le coupe, il en ſort un ſuc blanc & laiteux: cette partie paroît compoſée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils ſucent continuellement leurs pattes. On prépare la graiſſe d'*ours*, on la purifie; on en retire une huile claire qui ſurnage, qui, dit-on, eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive & ſert aux mêmes uſages: au-deſſous de cette huile on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le ſain-doux de porc, & qui ſert aux beſoins de la cuiſine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'*huile d'ours*; on dit qu'elle ne ſe fige guere que par un grand froid; que quand cela arrive elle eſt toute en grumeaux & d'une blancheur à éblouir, & on la mange ſur le pain. En France les Epiciers-Droguiſtes ne tiennent point d'*huile d'ours*, mais ils font venir de Savoie, de Suiſſe ou de Canada, de la graiſſe ou axonge de cet animal qui eſt rarement purifiée: on ſe ſert de cette graiſſe comme de topique pour les hernies, les rhumatiſmes, &c.; beaucoup de gens aſſurent en avoir reſſenti de bons effets. On dit que la *graiſſe d'ours* eſt encore très-utile pour faire croître & épaiſſir les cheveux des enfans & des convaleſcens qui les ont perdus dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILLIER.

OURS DE MER BLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE, *Urſus albus maris Glacialis*. Nom donné à un

Digitized by Google

animal très-cruel, très-vorace, qui attaque les animaux, ſe jette ſur les hommes & déterre les cadavres. Il ne faut pas confondre l'*ours blanc de mer* avec l'*ours blanc terreſtre* & de montagne dont nous avons parlé *à l'article* OURS, ni avec l'*ours marin*, ni avec le *mammouth*; ce ſont des animaux très-différens par pluſieurs caracteres. L'*ours blanc de mer* eſt ſeul de ſon genre, & ne ſe trouve que dans les terres les plus Septentrionales & au voiſinage de la mer Glaciale.

Les *ours de mer blancs* ont la tête longue, ſemblable à celle d'un chien, & le cou long auſſi; l'extrémité de leurs pieds eſt faite à peu près comme celle des grands chiens ou des autres animaux carnaſſiers de ce genre; ils aboient preſque comme des chiens enroués; ils ont les griffes, le muſeau & le nez noirs; leur poil eſt long & auſſi doux que de la laine; il faut qu'ils aient les os de la tête très-durs, puiſque les coups de maſſue qu'on leur donne & qui ſeroient aſſez forts pour aſſommer un bœuf, ne les étourdiſſent point. Ils ſont auſſi plus agiles, plus déliés & beaucoup plus grands que nos plus grands *ours* de terre.

L'*ours de mer blanc* n'eſt point amphibie comme les phoques, & ne peut point reſter ſous l'eau auſſi longtemps qu'il le voudroit, ainſi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire eſt évident, dit M. *de Buffon*, & réſulte de la maniere dont on les chaſſe; ils ne peuvent nager que pendant peu de temps, ni pourſuivre de ſuite un eſpace de plus d'une lieue. On les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude; s'ils pouvoient ſe paſſer de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau; mais s'ils plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans, & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur d'eau.

Ces animaux dévorent les *rhennes* & les autres animaux qu'ils peuvent ſaiſir, & lorſque la proie leur manque ſur terre, ils ſe jettent à l'eau où leur chaſſe

Digitized by Google

la plus ordinaire eſt celle des phoques, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter ; mais les morſes auxquels ils enlevent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenſes & les mettent en fuite ou à mort. Il en eſt de même des baleines ; elles les aſſomment par leur maſſe & les chaſſent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſſent & dévorent ſouvent les petits baleinaux ou baleinons.

Les *ours de mer blancs* ſe gîtent ſur des glaçons, où ils attendent leur proie & d'où ils peuvent la voir venir, & tant qu'ils trouvent que ce poſte leur produit une ſubſiſtance abondante, ils ne l'abandonnent pas ; en ſorte que quand les glaces commencent à ſe détacher au printemps, ils ſe laiſſent emmener & voyagent avec elles ; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, non plus qu'abandonner pour long-temps le glaçon ſur lequel ils ſe trouvent embarqués, ils périſſent en pleine mer, & ceux qui arrivent avec ces glaces ſur les côtes d'Iſlande & de Norwege, ſont affamés au point de ſe jeter ſur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer. Comme ils vivent ordinairement d'animaux chargés d'huile, ils ont auſſi plus de graiſſe que l'*ours de terre*, & elle eſt à peu près comme celle de la baleine.

Voici la copie d'une lettre adreſſée à feu S. A. S. Monſeigneur *le Duc de Bourbon*, & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly ; elle concerne les *ours blancs* & les *loups marins de Labrador*, pays de la Nouvelle France.

« M. *de Brouague*, Commandant à Labrador, revenant de Québec dans un canot d'écorce, lui cinquieme, a trouvé à la mer, à une lieue & demie au large de la côte & à quinze lieues de ſon poſte, ſitué à la Côte de Labrador, pays des Eſquimaux, un *ours blanc* qu'il apperçut nageant à la mer ; il lui tira un coup de fuſil, & l'ayant manqué, l'*ours* plongea &

Digitized by Google

vint au canot. L'ayant apperçu dans l'eau il le fit éviter, & l'*ours* s'étant remis à nager il s'en éloigna toujours jusqu'à ce que son fusil fût chargé; il lui tira un second coup qui le blessa au cou, & la balle sortit par la mâchoire. L'*ours* replongea & revint une seconde fois entre deux eaux au canot. Il l'apperçut une seconde fois, fit la même manœuvre que la premiere, & l'*ours* s'étant remis à nager, il lui tira un troisieme coup, ayant chargé son fusil à deux balles, & le tua roide. »

« M. *de Brouague* fit approcher son canot de cet animal, qui alors flottoit sur l'eau; il lui fit attacher une corde à la patte & remorqua à terre avec son canot. En arrivant à la côte, il y trouva des Sauvages qui étoient venus au coup de fusil qu'ils avoient entendu; ils se mirent tous à tirer à terre cet animal, qui pesoit aux environs de deux mille, & ils s'employerent tant hommes que femmes, plus de quarante à le mettre à sec. Les Sauvages mangent ces animaux, & il fut bientôt partagé entre eux. M. *de Brouague* en réserva seulement pour lui la peau & un des paturons qu'il fit écorcher; les Sauvages mangerent la chair; & la peau de dessous & de dessus le paturon avoit trois pieds de large. Il a apporté cette peau du paturon en France, laquelle après s'être retirée, a encore vingt-un pouces de large. (Cette piece qui s'est un peu rétrécie se voit actuellement dans l'un des Cabinets de Chantilly.) C'est le deuxieme *ours blanc* qu'il a tué à la mer; il en a tué trois autres à terre, dont il y en avoit un qui étoit plus gros & qui pesoit environ trois milliers. »

« Il y a de ces animaux qui sont aussi gros que trois moyens bœufs; ils ont les jambes plus courtes que celles du bœuf & considérablement plus grosses. Les *ours de mer blancs* médiocres, ont environ sept à huit pieds de long, la queue de trois à quatre pouces de long, le col court & prodigieusement gros, la

Digitized by Google

tête auſſi très-groſſe & faite comme celle d'un mouton, à l'exception que deſſous le menton il s'y trouve quantité de poils longs de plus d'un pied, ce qui lui forme une barbe comme à une chevre, mais bien plus fournie. »

« La peau de cet animal eſt couverte d'un poil blanc & luiſant, qui eſt gros & aſſez court. Il a à chaque patte cinq griffes noires, au lieu que les *ours noirs* ont des doigts comme ceux de l'homme, & qui ſont très-délicats à manger. Le poil de deſſous les pattes de l'*ours blanc* eſt long & en grande quantité. »

« On ne fait nul uſage de ſa peau; les Sauvages ſe ſervent ſeulement de la peau des jeunes pour faire des mitaines, & ils mettent le poil en dedans. Cette fourrure eſt chaude & aſſez durable. »

« La chair de cet animal eſt fort vermeille & tendre comme celle de l'*ours noir*, mais elle n'eſt pas ſi bonne à manger. »

» Sa graiſſe ne ſe fige point, non plus que celle de l'*ours noir*, mais elle eſt bien plus pénétrante. Les Sauvages la boivent comme un grand régal. »

« Cet animal va par préférence à la mer, il y vit de *loups marins*, de *poiſſons* & de *coquillages*; & quand la mer eſt glacée & qu'il ne trouve plus à y manger, il va à terre où il vit de la chaſſe que les *loups* y font au *caribou* : en ſorte que quand un *ours de mer blanc* arrive dans un endroit où un *loup marin* a tué un *caribou*, ce *loup* s'en va ſur le champ de peur d'être mangé, & abandonne ſa proie; il manque par-là ſouvent de nourriture & devient fort maigre juſqu'à ce qu'il puiſſe retourner à la mer. »

« Il y a à la Côte de Labrador de très-gros *loups* & de différentes couleurs, y en ayant de noirs, de gris ſale, d'argentés, de blancs & de roux. On en trouve des bandes de cinquante qui marchent enſemble. »

Digitized by Google

« L'*ours blanc de mer* marche au plus trois enſemble, ſa femelle & deux petits. Il ne cabane point l'hiver comme l'*ours noir ;* il va à terre plus vîte qu'un homme, & à la mer il nage fort vite & de maniere que c'eſt tout ce que quatre hommes dans un canot peuvent faire que de s'en éloigner. Il ſe trouve à préſent à cette Côte très-peu d'*ours de mer blancs*, ils ſe retirent du côté de la Baie d'Hudſon ; la quantité de navires qui vont à la pêche & les habitations de quelques François à la côte les en ont éloignés. Il y a auſſi très-peu d'*ours noirs.* »

« Il ſe trouve auſſi de ces *ours de mer blancs* au Nord du lac ſupérieur, & il en a été tué dans la riviere de Nepigon. Ceux de ce pays-là ſont plus ſouvent dans le lac & dans les rivieres qu'à terre. »

« Il y a beaucoup de ces *ours de mer blancs* dans la Napolie & à la Nova Zembla, qui veut dire en Ruſſe *nouvelle terre ;* ils ſont auſſi gros & auſſi féroces que dans le Nord de l'Amérique. »

OURS MARIN. C'eſt le *Phoca marina* de *Linnæus ;* le *phoque commun* de pluſieurs Voyageurs ; le *chat marin* de *Krachenínikow*. C'eſt une eſpece d'animal demi-amphibie, vivipare, différent de l'*ours de mer blanc* ou *ours de la mer Glaciale*, de l'ordre des *Phoques*, qui n'a avec l'*ours terreſtre* de reſſemblance que dans le ſquelette de la tête & dans la forme de la partie antérieure du corps. L'hiſtoire de l'*ours marin* préſente des particularités aſſez ſingulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Pétersbourg, qui s'eſt trouvé à portée de pouvoir obſerver les *ours marins*, dit que ces animaux changent de climats comme les oies, les cygnes & les hirondelles parmi les oiſeaux, les truites parmi les poiſſons, les lievres & les rats parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher leur nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiſeaux cherchent des lieux ſolitaires, & les poiſſons des mers tranquilles

Digitized by Google

pour y déposer plus surement leurs œufs, pour y peupler sans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même instinct aux *ours marins ;* on les rencontre en troupes nombreuses dans la mer de Kamtschatka ; ils cherchent les mers Méridionales & les Isles désertes ou peu fréquentées & qui sont en grand nombre entre l'Amérique & l'Asie, depuis le cinquantieme jusqu'au cinquante-sixieme degré de latitude ; ces animaux quittent au mois de Juin les côtes de Kamtschatka, & y reviennent à la fin d'Août ou au commencement de Septembre pour y passer l'automne & l'hiver. Dans les temps du départ les femelles sont prêtes à mettre bas, & il paroît que l'objet du voyage de ces animaux est de s'éloigner le plus qu'ils peuvent de toute terre habitée pour faire tranquillement leurs petits & se livrer ensuite sans trouble aux plaisirs de l'amour, car les femelles entrent en chaleur un mois après qu'elles ont mis bas. Tous reviennent fort maigres au mois d'Août, & il est à présumer qu'ils ne mangent que peu ou point du tout, tant que durent leurs amours ; la saison des plaisirs est en même temps pour eux celle des combats, comme on le verra ci-après. Et comme cette même espece d'animaux se trouve dans les plages, tant de l'hémisphere boréal que dans celles de l'hémisphere austral, sous le même degré de latitude, il y a lieu de croire que de tous les animaux du genre des *Phoques*, l'*ours marin* paroît être celui qui fait les plus grands voyages ; son tempérament n'est pas soumis ou s'accommode à l'influence de tous les climats.

Les femelles mettent bas au mois de Juin, & comme elles entrent en chaleur au mois de Juillet suivant, on peut en conclure que le temps de la gestation est au moins de dix mois ; leurs portées sont ordinairement d'un seul & très-rarement de deux petits.

Les mâles, dès en naissant, sont plus gros & plus forts que les femelles ; leur peau devient de jour en

Digitized by Google

jour plus noire; au lieu que celle des femelles devient avec l'âge conſtamment cendrée, bleuâtre, avec quelques taches rouſſes entre les jambes de devant. Lorſque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical; & à force de le lécher, elles arrêtent le ſang & deſſechent le cordon. Leurs petits naiſſent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & ſaillans, ils ont déjà la bouche armée de trente-deux dents; mais les dents canines ne paroiſſent que le quatrieme jour: ces défenſes ſont tournées vers le goſier.

Les femelles, quoique moins audacieuſes que les mâles, ont pour leurs petits une tendreſſe extrême, elles les allaitent juſqu'à leur retour ſur les grandes terres, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin d'Août; elles ne les quittent pas & ſont toujours raſſemblées avec eux ſur le bord du rivage où elles paſſent une partie du temps à dormir. La jeuneſſe vive & déjà forte, folâtre entre elle comme les jeunes chiens, les jeunes mâles imitent leurs peres & s'exercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverſe l'autre par terre, le pere ſurvient en murmurant, les ſépare, careſſe le vainqueur, le leche tendrement & légérement, car ſa langue eſt très-rude: il l'oblige quelquefois à ſe coucher ſur la terre, & s'il réſiſte il paroît l'en aimer davantage: le pere ſemble s'applaudir & ſe féliciter d'avoir un ſucceſſeur digne de lui; mais il témoigne moins d'empreſſement pour les lâches: ces poltrons ſont toujours à la ſuite de la mere qui les protege, les ſecourt, tandis que les courageux accompagnent leur pere partout. Au reſte, dans les plus grands dangers, les femelles n'abandonnent leurs petits qu'après avoir employé tout ce qu'elles ont de force & de courage pour les garantir & les conſerver, & ſouvent quoique bleſſées, elles les emportent dans leur gueule pour les ſauver.

Les *ours marins*, quoique raſſemblés par milliers

Digitized by Google

dans certains endroits, ſont toujours diviſés par familles, qui ne ſe mêlent jamais entre elles; une famille eſt ſouvent compoſée de cent vingt individus, ſavoir, les petits des deux ſexes & les femelles du chef. Chaque mâle a ſon ſérail formé de quinze & juſqu'à cinquante femelles; il les poſſede ſeul & les regit en maître abſolu; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de ſoin & d'inquiétude: il ſe tient ordinairement à la tête de ſa famille qui forme une petite troupe. Si quelque rival approche de ſes filles adultes ou oſe lui diſputer ſes femmes, il entre en fureur, & le combat le plus ſanglant commence entre les deux rivaux; il ne ſe termine ordinairement que par la mort de l'un des deux. Les ſultanes tranquilles, alors ſpectatrices, ſe déterminent à ſuivre le vainqueur, le lechent amoureuſement, & pouſſent en commun des cris de victoire. Le vainqueur s'empare de toute la famille des vaincus qu'il réunit à la ſienne.

Ces animaux ſont d'une intrépidité étonnante: lorſqu'ils ont une fois pris un poſte, la mort ſeule peut le leur faire quitter; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorſqu'il s'éleve des ſujets de guerre entre eux, on les voit quelquefois ſe battre une heure entiere, ſe tendre des piéges, ſe coucher de laſſitude l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement; puis ſe relevant tous deux tout à coup, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlete ne quitte point la place qu'il a priſe, ils tournent la tête de côté & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire. Tant qu'ils ſont d'égale force, ils ne peuvent frapper que des pieds, mais bientôt le plus fort ſaiſit ſon adverſaire avec les dents & le terraſſe; les autres *ours marins*, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible & terminent la querelle.

Digitized by Google

On les voit toujours, dit M. *Steller*, prêts à ſecourir le foible & l'opprimé. Si deux *ours marins* en attaquent un ſeul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à ſon ſecours : ceux qui ſont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce ſpectacle ſanglant : alors il ſe forme des partis, la colere les enflamme, ils s'animent, ſortent de l'eau & viennent tout furieux ſe jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les *ours marins* ne craignent aucun des autres animaux de la mer, cependant ils paroiſſent éviter avec ſoin le lion marin; en revanche, ils ſont une guerre cruelle à la ſaricovienne. Les *ours marins*, qui paroiſſent très-féroces dans les combats qu'ils ſe livrent, ne ſont cependant ni dangereux ni redoutables; ils ne cherchent pas même à ſe défendre contre l'homme, & ils ne ſont à craindre que lorſqu'on les réduit au déſeſpoir & qu'on les ſerre de ſi près qu'ils ne peuvent fuir; ils ſe mettent auſſi de mauvaiſe humeur lorſqu'on les provoque dans le temps de leurs amours; communément ils ſe laiſſent aſſommer plutôt que de déſemparer. Quelquefois les Voyageurs obligés de pourſuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, ſur leſquelles ils ſe jettent & qu'ils ſaiſiſſent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens; leur rage en augmente & ils rempliſſent l'air de hurlemens affreux. Lorſqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux & à leur caſſer les dents à coups de pierres : mais quoique aveugle & couvert de bleſſures, l'*ours marin* ne quitte jamais ſa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe jettent ſur lui & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entre eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les ſoupçonnent de vouloir fuir eux-mêmes & ſe jettent ſur eux; ce qui donne

Digitized by Google

lieu à différens combats particuliers & forme un ſpectacle curieux, mais horrible.

On voit les *ours marins*, notamment les vieux, reſter un mois entier dans la même place, ſans la quitter un ſeul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonſtances, on les a ouverts & on n'a trouvé dans l'eſtomac & les inteſtins que de l'écume ſans excrémens. On a remarqué que la pannicule adipeuſe, dont nous parlerons plus bas, diminuoit tous les jours, ainſi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit ſi flaſque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un ſac; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne ſe nourriſſent que de leur propre graiſſe, qui eſt repompée par les vaiſſeaux abſorbans.

L'accouplement de ces animaux ſe fait, dit-on, ſur le bord des eaux; ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle ſe couche ſur le dos, & reçoit ſon mâle entre ſes bras, elle le ſerre vigoureuſement; le mâle appuie mollement l'extrémité de ſes levres ſur celles de ſa femelle, comme s'il vouloit lui donner un baiſer. C'eſt ordinairement vers la fin du jour que commence le prélude de leurs amours. Une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle entrent tous deux dans la mer; ils y nagent doucement à côté l'un de l'autre & reviennent enſuite ſur la greve; bientôt le mâle, appuyé ſur ſes pieds de devant, ſe livre ardemment à ſon inſtinct, ſes pieds ſont entiérement cachés dans le ſable, dans lequel ſon poids & ſes mouvemens font enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête & des pieds; ils ſont ſi fort emportés dans leurs amours, ſi excluſivement occupés de la jouiſſance de leurs femelles, qu'on eſt ſouvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en apperçoivent. Si on s'aviſoit de les troubler & de les provoquer à outrance, le mâle ſe jetteroit ſur l'agreſſeur & le dévoreroit,

Digitized by Google

s'il ne pouvoit ſe dérober par la fuite ou tuer l'animal.

Nous avons dit que les *ours marins* paroiſſent aimer paſſionnément leur famille : ſi on vient à bout de leur en enlever un individu, ils en témoignent leurs regrets en verſant des larmes; ils en verſent encore lorſque quelqu'un de leur famille qu'ils ont maltraité, ſe rapproche & vient demander grace : ainſi, dans ces animaux, il paroît que la tendreſſe ſuccede à la ſévérité, & que ce n'eſt qu'avec peine qu'ils puniſſent leurs femelles ou leurs petits. Les jeunes mâles vivent pendant quelque temps dans le ſein de la famille, & la quittent lorſqu'ils ſont adultes & aſſez forts pour ſe mettre à la tête de quelques femelles dont ils ſe font ſuivre, & cette petite troupe devient bientôt une famille plus nombreuſe; tant que la vigueur de l'âge dure & qu'ils ſont en état de jouir de leurs femelles, ils les régiſſent en maîtres & ne les quittent pas : mais lorſque la vieilleſſe a diminué & éteint leurs déſirs, ils les abandonnent & ſe retirent pour vivre ſolitaires.

L'ennui ou le regret ſemble les rendre plus féroces; car ces vieux mâles retirés ne témoignent aucune crainte, & ne fuient pas, comme font quelquefois les autres, à l'aſpect de l'homme; ils grondent en montrant les dents, & ſe jettent même avec audace ſur celui qui oſe les attaquer, ſans jamais reculer ni fuir, en ſorte qu'ils ſe laiſſent tuer plutôt que de prendre le parti de la retraite.

Ces animaux ont pluſieurs cris différens, tous relatifs aux circonſtances ou aux paſſions qui les agitent; lorſqu'ils ſont tranquilles ſur la terre, on diſtingue aiſément les femelles & les jeunes d'avec les vieux mâles, par le ſon de leur voix, dont le mélange reſſemble de loin aux bêlemens d'un troupeau compoſé de moutons & de veaux; quand ils ſouffrent, ou qu'ils ſont ennuyés, ils beuglent ou mugiſſent,

Digitized by Google

mugiſſent, & lorſqu'ils ont été battus ou vaincus, ils gémiſſent de douleur; dans les combats ils rugiſſent & frémiſſent comme le lion, & après la victoire ils font un petit cri aigu qu'ils réiterent pluſieurs fois de ſuite.

Quand les *ours marins* ſortent de l'eau, ils ſecouent tout le corps, ſe frottent la poitrine, ſe grattent & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils à l'aide de leurs pieds de derriere, qui ſont palmés. Lorſqu'ils ſont couchés à quelque abri au ſoleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent ſans ceſſe, comme les chiens remuent la queue : ils ſe couchent tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que ſoit leur ſommeil, avec quelque précaution qu'un homme puiſſe marcher vers eux, même à une certaine diſtance, ils s'en apperçoivent & s'éveillent. Eſt-ce leur odorat ou leur ouïe qui les avertit ? c'eſt ce qu'on n'a pas encore découvert.

Ces animaux ne marchent pas auſſi lentement que la conformation de leurs pieds ſembleroit l'indiquer; on aſſure qu'il faut même être bon coureur pour les atteindre; ils nagent avec tant de célérité qu'ils peuvent parcourir près de deux milles d'Allemagne par heure. Lorſqu'ils ſéjournent ou qu'ils s'amuſent près du rivage, ils font dans l'eau différentes évolutions; tantôt ils nagent ſur le dos & tantôt ſur le ventre; ils paroiſſent même aſſez ſouvent ſe tenir dans une ſituation preſque verticale ; ils ſe roulent, ils plongent, ils s'élancent quelquefois hors de l'eau à la hauteur de quelques pieds; dans la pleine mer, ils ſe tiennent preſque toujours ſur le dos, ſans néanmoins élever leurs pieds de devant, mais ſeulement ceux de derriere, qu'ils portent de temps en temps au-deſſus de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer aſſez long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert. Ils prennent

Digitized by Google

au fond de la mer les *crabes*, divers autres cruſtacées & des coquillages dont ils ſe nourriſſent lorſque le poiſſon leur manque.

Nous avons déjà expoſé que l'*ours marin* n'a avec l'*ours terreſtre* de reſſemblance que dans le ſquelette de la tête & dans la forme de la partie antérieure du corps, qui eſt épaiſſe & charnue. La tête, dans ſon état naturel, eſt revêtue d'une pannicule graiſſeuſe d'un pouce d'épaiſſeur, ce qui la fait paroître beaucoup plus ronde que celle de l'*ours de terre*; mais lorſqu'on l'a dépouillée de ſa graiſſe, cette tête, par ſa charpente oſſeuſe, eſt très-reſſemblante à celle de l'*ours de terre*. Du reſte la forme de ces deux animaux eſt très-différente: le corps de l'*ours marin* eſt fort mince dans ſa partie poſtérieure, & devient preſque de figure conique depuis les reins juſqu'auprès de la queue, qui n'a que deux pouces de longueur: ſes oreilles ont un pouce & demi, ſont pointues, coniques, droites, liſſes & ſans poil à l'extérieur; elles ne ſont ouvertes que par une fente longitudinale, que l'animal peut reſſerrer & fermer lorſqu'il ſe plonge en entier dans l'eau: les yeux ſont proéminens & gros à peu près comme ceux du bœuf, l'iris en eſt noir; ils ſont garnis de cils & de paupieres, & défendus comme ceux des phoques, par une membrane qui prend naiſſance au grand angle de l'œil, & qui peut le recouvrir à la volonté de l'animal.

L'*ours marin* a la gueule garnie de mouſtaches dont les ſoies ſont longues de cinq à ſix pouces; la levre ſupérieure déborde l'inférieure d'un pouce & demi, & la diſtance entre les deux levres, lorſque la gueule eſt ouverte, eſt d'environ quatre pouces: les dents ſont très-pointues & diſpoſées dans chaque mâchoire de maniere que la pointe de chacune correſpond exactement à l'intervalle qui ſépare l'extrémité des autres. Il y en a trente-ſix en tout, vingt à la mâchoire ſupérieure & ſeize à l'inférieure; ſavoir, dans la mâchoire

Digitized by Google

supérieure, quatre dents incisives, divisées en deux pointes à leur extrémité; deux canines, une de chaque côté, lesquelles sont courbées en dedans; deux autres dents canines ou défenses très-aiguës, une de chaque côté; c'est avec celles-ci que ces animaux se déchirent & se blessent cruellement; six autres dents de chaque côté, qui sont aiguës comme toutes les autres, & qui occupent la place des molaires. Dans la mâchoire inférieure, il y a, comme dans la supérieure, quatre dents incisives sur le devant de la mâchoire; deux canines seulement, une de chaque côté; elles sont tranchantes sur la face intérieure, & longues de plus d'un pouce: l'*ours marin* s'en sert dans les combats comme les sangliers se servent de leurs défenses; cinq dents de chaque côté, qui sont pointues & qui tiennent la place des dents molaires.

Les *ours marins* & les *lions marins* ont un caractere qui les distingue de tous les autres animaux, c'est la forme particuliere de leurs pieds: ils sont armés d'une membrane ou nageoire, qui dans les pieds de devant réunit les doigts en une seule masse, tandis que dans ceux de derriere, les doigts quoique unis par une nageoire, restent distincts à peu près comme dans les oiseaux palmipedes: les pieds de devant servent à l'animal à marcher sur la terre, ceux de derriere ne lui sont utiles que pour nager & se gratter; il traîne après lui ces derniers comme des membres nuisibles sur la terre; car ces parties de l'arriere du corps ramassent & accumulent sous son ventre du sable & de la vase en si grande quantité, qu'il est obligé de marcher circulairement; par cette même raison, il ne peut grimper sur les rochers. Les pieds antérieurs qui sont longs d'environ deux pieds sur sept à huit pouces de large, paroissent en entier hors de la peau, & sont couverts de poil, à l'exception du carpe, du métacarpe & des doigts dont la peau est noire, nue, lisse à la partie supérieure & ridée à la partie inf

Digitized by Google

férieure : il y a cinq doigts armés d'ongles à chaque pied; le pouce eſt le plus long de tous, & les quatre autres vont toujours en diminuant de longueur; il y a trois phalanges au pouce & au ſecond doigt, quatre au troiſieme & au quatrieme, & deux ſeulement au cinquieme. Les pieds poſtérieurs ont au moins vingt pouces de longueur : le tarſe & le métatarſe ſont ſeulement couverts de poils : il y a auſſi cinq doigts armés chacun d'un ongle oblong, aigu, convexe en deſſus & concave en deſſous; les ongles du pouce & du doigt extérieur ſont beaucoup plus petits que ceux des autres doigts : ces doigts ſont courts comme ceux des pieds de devant; le cinquieme eſt beaucoup plus court que les quatre autres, & le pouce d'un tiers plus large; il n'a que deux phalanges, mais les quatre autres doigts en ont chacun trois.

La femelle n'a que deux mamelles ſituées près de la vulve. Le mâle a la verge longue de dix à onze pouces; elle contient dans ſa partie antérieure un os d'environ cinq pouces de longueur & ſemblable à celui qui ſe trouve dans la verge de la ſaricovienne.

Les *ours marins* ont le poil hériſſé, épais & long; il eſt de couleur noire ſur le corps, & jaunâtre ou rouſſâtre ſur les pieds & les flancs : il y a ſous ce long poil une eſpece de feutre; c'eſt un ſecond poil plus court & fort doux, qui eſt auſſi de couleur rouſſâtre; mais dans la vieilleſſe, les plus longs poils deviennent gris ou blancs à la pointe, ce qui les fait paroître d'une couleur griſe un peu ſombre. Nous avons dit plus haut que les femelles different tellement des mâles par la couleur & par la grandeur, qu'on ſeroit tenté de les prendre pour des animaux d'une autre eſpece; leurs plus longs poils varient, ils ſont tantôt cendrés & tantôt bigarrés de rouſſâtre. Les petits ſont du plus beau noir en naiſſant; on fait de leurs peaux des fourrures qui ſont très-eſtimées; mais dès le quatrieme jour après leur naiſſance, il y a

Digitized by Google

du roussâtre sur les pieds antérieurs & sur les côtés du ventre : c'est par cette raison que l'on tue souvent les femelles qui sont pleines, pour avoir la peau du fœtus qu'elles portent ; parce que la fourrure des fœtus est encore plus soyeuse & plus noire que celle des nouveaux nés.

Pendant les neuf mois que ces grands animaux séjournent sur les côtes de Kamtschatka, c'est-à-dire depuis le mois d'Août jusqu'au mois de Juin, ils ont sous la peau une pannicule graisseuse de près de quatre pouces sur le corps ; la graisse des mâles est huileuse & d'un goût très-désagréable, mais celle des femelles qui est moins-abondante, est aussi d'un goût plus supportable ; on peut manger de leur chair, & celle des petits est même assez bonne ; tandis que celle des vieux est noire & de très-mauvais goût, quoique dépouillée de sa graisse.

Les plus grands *ours marins* des mers de Kamtschatka pesent environ huit cents livres, & leur longueur n'excede pas huit à neuf pieds ; il en est de même de ceux qui se trouvent à la Terre des Etats & dans plusieurs Isles de l'hémisphere Austral, où les Voyageurs ont reconnu ces mêmes animaux, & en ont observé d'autres beaucoup plus petits. Ces petits *ours marins* ressemblent entiérement aux grands, tant par les couleurs du poil & la forme du corps, que par les mœurs & les habitudes naturelles. Il paroît seulement qu'étant beaucoup plus petits, ils sont à proportion plus timides que les grands.

Les Kamtschadales attaquent & blessent dans l'eau les *ours marins* avec une espece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reste dans le corps de l'animal ; & comme il y entre de biais, il n'en peut sortir : le fer est arrêté à une corde plus forte, dont les pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal blessé fuit avec la vîtesse d'une fleche, entraîne avec lui la barque, jusqu'à ce que fatigué par sa course & épuisé

Digitized by Google

par la perte de ſon ſang, il s'arrête : dans ce moment les pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'*ours marin* de leurs lances, & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particuliérement aux femelles qui viennent de mettre bas au printemps, & aux individus les plus jeunes parmi les mâles.

On voit un petit *ours marin* dans le Cabinet de M. *Gigot d'Orcy*, à Paris : c'eſt le même individu que par erreur nous avions décrit dans la précédente édition, ſous le nom de *phocas noir*.

OURS DE MER. Nom donné à un cruſtacée ſans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie : c'eſt le même qu'on appelle à Naples & à Meſſine, *meſſacara*.

OURS NOIR des Groënlandois (le grand). *Voyez à l'article* MAMANT.

OURSE. Nom de deux conſtellations voiſines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande Ourſe*, l'autre celui de *petite Ourſe* ; cette derniere eſt celle où ſe trouve l'*étoile Polaire*, ainſi nommée parce qu'elle n'eſt qu'à deux degrés du Pôle. Suivant *Ptolomée*, la *grande Ourſe* eſt compoſée de trente-cinq étoiles.

OURSIN DE MER, BOUTON ou CHATAIGNE DE MER, ou HÉRISSON DE MER, *Echinus marinus*. C'eſt un genre de *coquillage multivalve*, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale, à pans plus ou moins réguliers, quelquefois aplatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'*ourſin* eſt compoſé d'une quantité prodigieuſe de pieces de rapport à ſutures, fragiles & couvertes de pointes fort nombreuſes, aſſez ſemblables en cela & pour la forme, à l'enveloppe des châtaignes : ces pointes tombent ſouvent, mais long-temps après la mort de l'animal, & laiſſent alors à découvert les apophyſes & les petits trous ſans nombre dont la coquille eſt

Digitized by Google

couverte ; l'appareil avec lequel eſt formé cet animal eſt merveilleux.

Ce ver teſtacée ou coquillage eſt fort connu ſur le bord des mers, & particuliérement ſur les côtes de la Méditerranée : il y en a de noirs, de verts, de rouges, de purpurins ou violets ; mais ces couleurs s'alterent après la mort de l'animal : les uns habitent les bords des mers, d'autres vivent en haute mer : leurs piquans ſont plus ou moins gros & plus ou moins longs ; les uns ſont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs ; auſſi voit-on des *ourſins* qui ne ſont revêtus que de petites pointes ſemblables au poil des animaux, tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans ſont ou ronds, ou triangulaires, en général de différentes configurations, ſelon l'eſpece d'*ourſin* ; mais tous ſont aſſez durs & ſe caſſent net. Suivant quelques Auteurs, ce ſont les ſeules forces motrices de l'animal, ils lui ſervent de pieds ; & quand il veut ſe tranſporter d'un lieu à un autre, il s'appuie ſur ces pointes mobiles dans leurs charnieres, & tourne quelquefois ſur lui-même & plus ſouvent ſur le plan de poſition de ſa bouche : ſon mouvement progreſſif dans une eau profonde eſt quelquefois ſi prompt, qu'alors il devient très-difficile de l'attraper. M. *de Réaumur* eſt le premier qui nous ait donné une idée exacte du ſquelette de l'animal, & qui ait tâché de développer la mécanique ſinguliere de ſon mouvement progreſſif. *Voyez* les *Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1712*. Conſultez auſſi l'Ouvrage de *Janus Plancus*.

Ce qui ſert de tête aux *ourſins* eſt en général placé au centre inférieur, c'eſt la partie concave (rarement plane), qui eſt toujours vers la terre ; mais ſa partie par où ils vident leurs excrémens & pondent leurs œufs, eſt en deſſus, quelquefois auſſi en deſſous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & viſibles, creuſes en dedans,

Digitized by Google

formant des oſſelets pointus, dont l'aſſemblage imite la figure d'une lanterne (auſſi l'appelle-t-on la *lanterne d'Ariſtote*), & entre leſquels eſt un petit morceau de chair qui lui ſert de langue, & auquel eſt attaché le goſier, enſuite le ventre diviſé en cinq parties; de ſorte que l'on diroit que l'*ourſin* a pluſieurs ventres ſéparés les uns des autres & pleins d'excrémens; mais ils dépendent d'un ſeul ventricule, & tous ſe terminent à un boyau culier : ainſi les *ourſins* n'ont communément que deux ouvertures proprement dites, dont l'une eſt la bouche, & l'autre l'anus.

Les *ourſins* n'ont point de chair vers le ventre comme au reſte du corps; leurs œufs ſont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes intérieurs de la coquille en grand nombre. Les *ourſins* ſont tous bons à manger; leur couleur eſt rouge étant cuits; ils ont le goût des écreviſſes, ſur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir obſervé que ces animaux préſagent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes de fond de la mer ou à d'autres corps, avec des filets gonflés par le bout, d'une eſpece de glu ou de ſubſtance aſſez ſemblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets; ce ſont autant de cordages dont l'animal ſe ſert, ſoit pour tâter le terrain, ſoit pour grimper, ſoit pour ſe fixer ou pour ſe tenir à l'ancre dans le fort de la tempête : ces filets ou cornes que l'animal fait mouvoir & agir en divers ſens, ſelon les circonſtances, ſortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut, en bas & dans une infinité d'autres poſitions. Dans la ſéance publique que l'*Académie de Rouen* tint le 3 Août 1774, M. *Duſay*, de Dieppe, lut un Mémoire ſur les *ourſins*. Cet Obſervateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il réſulte qu'un *ourſin* de quatre pouces &

Digitized by Google

demi de diametre, ſur trois pouces de hauteur, eſt formé de neuf cents cinquante pieces, parſemées de quatre mille cinq cents mamelons, dont chacun ſert de genou à une épine mobile, & qu'il eſt perforé de trois mille huit cents quarante petits trous, par leſquels paſſent autant de cornes flexibles qui aident aux ſenſations de l'animal. Il eſt à préſumer que les petits *ourſins* de la même eſpece ont leur coquille compoſée d'autant de pieces, d'autant de mamelons, d'autant d'épines, d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles; mais les *ourſins* d'eſpeces différentes ne paroiſſent pas être munis d'un appareil de pieces auſſi nombreux : au reſte, on ne peut qu'admirer la ſymétrie des pointes & des mamelons de l'*ourſin*. M. *d'Argenville* dit avoir compté ſur la ſuperficie d'un *ourſin* de la mer Rouge, cinq diviſions à deux rangs de mamelons, & de grandes pointes au nombre de ſoixante-dix, ſans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui ſéparent les rangs des mamelons, leſquelles ſont percées d'une infinité de petits trous par où ſortent les cornes de l'animal (*tentacula.*)

M. l'Abbé *Spallanzani* prétend que le mouvement des *ourſins* produit par les cornes eſt continu & dure long-temps; que celui opéré par les épines ou piquans, quel qu'il ſoit, eſt toujours par ſauts ou à diverſes repriſes & ne dure que quelques momens : il ajoute que l'*ourſin* paroît cheminer en avant ſans le ſecours de ſes épines, & par la ſeule action combinée des cornes, car il peut exécuter des mouvemens différens & même contraires, quoique dépouillé de ſes épines. *Journ. de Phyſ. & d'Hiſt. Natur. Avril 1786.*

Dès que l'*ourſin* eſt à flot, il fait ſortir ſes cornes ou filets entre les baſes ou mamelons de ſes pointes : on apperçoit auſſi l'*ourſin* ſur la greve par un beau temps; & comme il eſt ſouvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on ſe ſert pour le prendre d'un

Digitized by Google

long roſeau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties ; on l'enfonce dans l'eau, on le darde ſur l'*ourſin*, & à la place du morceau de bois qui ſe dégage aiſément de lui-même, l'*ourſin* s'y loge ; alors on le retire de l'eau : quelquefois, quand le flux & le reflux eſt grand, on le ſuit ſur la greve très-avant dans la mer ; alors on peut le prendre à la main ; ces animaux vivent encore quelque temps, quoique hors de l'eau. On les vend dans les rues de Marſeille, comme l'on vend à Paris les *huîtres*. Pour les ouvrir on a une main gantée à cauſe des pointes, & des ciſeaux à l'autre ; on les cerne tout autour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand l'on veut manger un œuf à la coque, on ratiſſe avec ce pain la ſubſtance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, & on le mange ainſi aſſaiſonné. On en eſt dégoûté dans les premiers jours ; car rien ne reſſemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure ſouvent un petit cours de ventre ; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écreviſſes. On nomme l'intérieur de l'*ourſin*, *Echinus ovarius*, & l'extérieur *Echinus digitatus*. Un fait qui prouve la durée de ſenſibilité dans les différentes parties de l'*ourſin*, c'eſt que l'on voit tous les jours les pointes de la coquille de ce teſtacée s'agiter encore ſur l'aſſiette, tandis que l'animal eſt déjà avalé : au reſte cette ſenſibilité, cette expanſion de vie ſe font obſerver dans les inſectes & ſur-tout dans le *polype*, qui ſe reproduit en raiſon même des mutilations qu'il éprouve.

Les *ourſins* de la mer Rouge ſont plus épais que ceux de la Méditerranée ; ceux-ci ſont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. *Klein* a donné au public deux diſtributions ſynoptiques de ces coquilles ; l'une tirée de l'*anus*, l'autre de la *bouche* : on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la *coquille*.

Digitized by Google

Voici les especes principales des *oursins* & les endroits où on les trouve.

1.° Les *oursins de forme hémisphérique ou sphéroïdale*, nommés *turbans* (*cidares*), à sommet élevé, à bouche arrondie & située au milieu de la base, qui est un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyses nombreuses en *forme de grains de millet :* ses pointes sont fines comme des aiguilles, bien rondes ou striées ; tel est le *turban milliaire*. Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris-cendré, quelquefois l'extrémité des pointes est blanche ; ils se trouvent dans nos mers. Les *turbans à panneaux* ont les colures marbrés ou nués de couleur rose, de verdâtre & de brun. Ceux *à bouche décagone* sont un peu anguleux ; tantôt ce sont les grands colures qui sont élevés, tantôt ce sont les petits ; tel est le *turban turc*. Ceux dont les apophyses sont un peu grandes, s'appellent *turbans à grains de petite vérole*. Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans aplatis en forme de spatule ou de pignons de pommes de pin, se recouvrant mutuellement & ne laissant voir que leurs extrémités en petits pentagones ; la base de ces *oursins* est aussi hérissée de petites pointes. L'*oursin digité* est hérissé de gros piquans en forme de pieux de palissade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zones de fauve clair, longs, arrondis, finissant en tiers-point : on voit à la base d'autres pointes plus petites en forme de spatule ; on en voit dont les piquans sont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelons* a les apophyses séparées les unes des autres par des bandes onduleuses dont les bords sont ordinairement en filigrane, ainsi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans sont pyramidaux, striés dans leur longueur & forés par le bout ; ces derniers *oursins* ne se trouvent guere que dans les parages des Indes.

Digitized by Google

2.° Les *ourſins de forme ovoïde, échancrée d'un côté*, à baſe un peu aplatie & à partie ſupérieure un peu ſillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*ſpatagi*). Ils ſont ornés en deſſus d'une eſpece d'étoile imitant une fleur à cinq pétales rabattus, quatre deſquels ſont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, ſemés dans le reſte d'apophyſes inégales & peu ſaillantes : la bouche eſt près de la circonférence.

3.° Les *ourſins de forme ovoïde ſans échancrure*; & fort convexe depuis la bouche juſqu'à la pointe tronquée : on les nomme *œufs marins* (*briſſi*). On y diſtingue quatre larges ſillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre ſillon très-léger : les apophyſes ſont comme autant de petites ſemences de perles, & les pointes ſont capillaires : la couleur de ces *ourſins* eſt ordinairement d'un gris ou blanc ſale : le contour de quelques-uns ſemble repréſenter cinq baſtions avec leurs flancs & leurs courtines qui correſpondent à une étoile à cinq rayons qui ſe voit ſur le dos : ces *ourſins* ſont communs dans les mers des Indes.

4.° Les *ourſins à pans irréguliers*, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur partie convexe d'une eſpece de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers* (*ſcuta*). Leur baſe eſt concave ; la robe eſt ſemée de petits cercles creux dans leſquels ſont les apophyſes ; les cinq dents molaires ſont doubles : ces *ourſins* ſont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5.° Les *ourſins de forme aplatie*, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de pluſieurs trous oblongs ; on les nomme *gâteaux* ou *beignets* (*placentæ*). L'eſpece nommée le *pain d'épice* eſt percée de part en part de pluſieurs larges fentes ; la bouche eſt au centre, & l'anus près de la troi-

Digitized by Google

ſieme partie de l'axe ; ſes pointes ſont capillaires, de couleur griſe : ces coquillages ſe trouvent dans les deux Indes.

6.° Les *ourſins* appelés *rotules* (*rotulæ*), ont la même forme que les précédens ; mais plus de la moitié de la circonférence eſt rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié eſt entiere & arrondie. L'eſpece appelée *ourſin ſolaire* a douze rayons dans la moitié de ſa circonférence.

Lorſqu'on veut conſerver des *ourſins* pour les Cabinets des Curieux, il faut auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, enſuite les laiſſer ſécher ſans les vider, afin d'en conſerver les mâchoires & de ne rien défigurer. La plus grande partie de ſa ſubſtance intérieure qui n'eſt que gélatineuſe, s'évapore, & l'autre ſe deſſeche : il importe d'en hâter la deſſication, avant que la putréfaction attaque les membranes qui ſoutiennent les pointes dont l'animal eſt hériſſé, ce qui cauſe leur chute : pour éviter cet accident, M. *Mauduyt* conſeille de faire promptement ſécher ces animaux au grand ſoleil ou dans un four dont la chaleur ſoit très-douce ; il faut enſuite les tenir dans des lieux bien ſecs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *Echinites*. Ce ſont les mêmes coquilles multivalves dont nous venons de parler, devenues foſſiles par la réceſſion des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve préſentement. Il y a de ces foſſiles qui ſont mutilés ou qui ont changé de nature ; l'on en trouve qui ſont d'une nature ſpatheuſe, d'autres ſont changés en ſilex, & ont conſervé leur forme & leurs caracteres primitifs. On diſtingue encore ſur ces coquilles, les ſutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les eſpeces de gravures autour des mamelons, dont il eſt parlé dans l'*article des* OURSINS VIVANS. On peut conſulter l'Ouvrage latin ſur les *ourſins*, de

Digitized by Google

M. *Klein*, traduit en françois par M. *Desbois*, & imprimé à *Paris*, en 1754, *in-8.°*

On peut auſſi rapporter aux *ourſins foſſiles*, les parties qui en ſont ſéparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs *dents*, leurs *oſſelets*, leurs *pointes* & leurs *mamelons*.

Les pierres ou *pointes judaïques* ſont auſſi des dards foſſiles d'*ourſins*. Voyez PIERRE JUDAÏQUE.

Les *pointes d'ourſins* foſſiles & ordinaires, ſont des baguettes pierreuſes, communément ſpatheuſes, cylindriques, liſſes ou ſtriées, de différentes grandeurs, & différemment configurées par le ſommet. *Voyez* OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écuſſon d'ourſin pétrifié*, à ces pieces carrées, ou de figure irréguliere, dont l'aſſemblage & la réunion compoſent la coquille de l'*ourſin*; on en peut ſouvent compter juſqu'à ſix cents. Les *écuſſons* orbiculaires qui ont leur apophyſe, ſont les mamelons de l'*ourſin mamillaire*. Voyez MAMELONS.

On trouve beaucoup d'*ourſins* ou de parties qui en dépendent, devenues foſſiles ou pétrifiées, dans pluſieurs provinces de France & d'Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suiſſe, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE. Eſt le nom que l'on donne à un *phalene* (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle ſe trouve ſur la laitue.

OUTARDE, *pl. enl.* 245, *Avis tarda*. Genre d'oiſeau de paſſage, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. M. *de Buffon* qui a fait de ſavantes recherches ſur les noms que les Anciens, les différens Auteurs & les divers peuples ont donnés à cet oiſeau, dit que l'*otis* des Grecs, & non l'*otus*, eſt notre *outarde*; que c'eſt l'*avis tarda* de *Pline*: qu'elle n'eſt ni le *tetrix* d'*Ariſtote*, ni le *tetrax* du poëte *Nemeſianus*, ni le *tetrao alter* de *Pline*, & enfin que

Digitized by Google

c'eſt le *ſtarda* & non le *ſtarna* des Italiens : c'eſt l'*otarde* de l'Hiſt. de l'Académie ; l'*oſtarde*, *houtarde*, *biſtarde* de *Belon* ; en Allemand, *trapp* ; en Polonois, *drap* ; en Anglois, *buſtard*, *tarda*.

L'*outarde vulgaire* ou la *grande outarde*, eſt le plus grand oiſeau de terre qui ſoit propre à l'Europe : elle a trois doigts devant, dénués de membranes, point de doigt de derriere ni d'ergot : ſes doigts ſont courts ; les ongles, larges, de figure ovale, & convexes par deſſous comme par deſſus : la partie inférieure des cuiſſes eſt dénuée de plumes ; le bec en cône courbé, ou ſemblable à celui des oiſeaux gallinacées.

L'*outarde* a trois pieds du bout du bec à celui de la queue ; ſon envergure eſt de ſix pieds huit pouces ; cet oiſeau eſt en général très-charnu ; il a le cou très-gros, le devant de la poitrine arrondi, ample & chargé de muſcles très-forts ; il eſt aſſez haut monté ſur jambes ; les cuiſſes ſont fort pleines & très-muſclées. MM. de l'Académie ont donné l'anatomie de cet oiſeau (*Hiſt. de l'Acad. Tom. III, part. II, pag. 101 & ſuiv.*). L'*outarde* a la tête, la gorge & le cou d'un cendré-clair ; à la baſe de la mandibule inférieure, naiſſent de chaque côté, dans le mâle, de longues plumes effilées, à barbes longues & déſunies, d'un cendré-clair ; le tour des yeux eſt d'un blanc rouſſâtre : le plumage ſupérieur eſt varié de brun-noirâtre & de fauve, par taches & par bandes tranſverſales ſur un fond rouſſâtre ; le plumage inférieur eſt d'un blanc très-foiblement lavé d'une teinte fauve : le duvet de toutes les plumes, eſt d'un rouge qui tire ſur la couleur de roſe-vive ; chaque aile eſt compoſée de vingt-ſix pennes ; les barbes extérieures de la troiſieme juſques & compris la ſixieme, ſont plus courtes que les autres ; les ſept ſuivantes ſont blanches dans la moitié de leur longueur, noires dans la derniere qui eſt l'extrémité ; la dix-ſeptieme & la dix-huitieme ſont blanches & tachetées de noi-

Digitized by Google

râtre & de roussâtre vers le bout; les autres pennes sont blanches & variées de brun & de noir : la queue est composée de vingt plumes qui, avec la couleur du dessus du corps, sont terminées de gris-blanc : l'iris est orangé ; le bec, gris-brun : les ongles sont gris ; les jambes & les pieds, cendrés & couverts d'écailles fort petites. La femelle est de moitié plus petite que le mâle ; sa gorge & les côtés de sa tête sont bruns ; le dessus de la tête & du cou sont variés des mêmes couleurs que le dos.

L'*outarde* est granivore, mais elle vit aussi d'herbes & des feuilles de différentes plantes ; quelques-uns disent qu'elle paroît avoir un goût de préférence pour la graine de *ciguë*.

En hiver les *outardes* vivent en troupes plus ou moins nombreuses dans les plaines ; ces sociétés se désunissent en Avril, c'est la saison de leurs amours: elles sont très-sauvages, ou si l'on veut très-timides ; on pourroit aussi bien dire très-prudentes : lorsqu'elles sont à terre, en bandes, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font sentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres dès que quelqu'un paroît, & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever dans l'air, à cause de leurs ailes courtes, elles s'y prennent de bonne heure, c'est-à-dire, après avoir couru un certain espace. Lorsque l'*outarde* est chassée, elle court fort vîte, en battant des ailes, & va quelquefois plusieurs milles de suite sans s'arrêter; mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée, ou si l'on veut portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir : avec tant de désavantages, elle a tout à craindre ; aussi les levriers, les chiens courans la peuvent forcer, & même l'attrapent

Digitized by Google

l'attrapent ſouvent lorſqu'elle eſt peu élevée de terre : on la chaſſe auſſi avec l'oiſeau de proie, & on lui tend des filets ; on la prend encore à l'hameçon, en y attachant un morceau de pomme ou de viande ; mais l'homme s'en empare plus facilement au fuſil, ſur-tout quand pour approcher de cet oiſeau ſans l'intimider, il s'eſt déguiſé & couvert d'une toile peinte qui repréſente ſoit un cheval, ſoit une vache qui vont en paiſſant, à pas lents, obliques & tortueux.

On prétend que ce genre d'oiſeaux d'Europe eſt celui qui a le plus de rapport avec l'*autruche*, que les femelles ont au-deſſus de l'ovaire des teſticules comme les mâles. On a trouvé ſouvent dans leur eſtomac, de petits cailloux qu'elles avalent, comme l'autruche, pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiſeaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart & par couple, pour jouir ſolitairement de leurs plaiſirs. Quelquefois des rivaux ſe diſputent une femelle, alors ils ſe battent à toute outrance, & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour ſur le champ de bataille. Le mâle exprime ſes déſirs à ſa femelle, en faiſant la roue ou l'éventail avec ſa queue, comme le coq-d'Inde ; pendant qu'il ſe pavane ainſi, la peau de deſſous ſon cou s'enfle, ſe colore, de même que lorſqu'il entre en fureur. Ils font leur ponte dans les terres enſemencées ; ils ne conſtruiſent pas de nids, ils ſe contentent de creuſer un trou en terre. La femelle y dépoſe deux œufs ; ils ſont de la même groſſeur que ceux de l'oie, d'un brun-olivâtre pâle, tachetés de points bruns plus foncés. La ponte ſe fait ſur la fin de Mai ou de Juin. L'incubation eſt de trente jours : la couveuſe abandonne ſes œufs, ſi lorſqu'elle s'eſt abſentée pour chercher de la nourriture quelqu'un s'eſt approché de l'endroit où ils ſont placés, ou ſi

Digitized by Google

on les a touchés. Les petits courent ; comme les poulets, auſſi-tôt qu'ils ſont éclos. Le cri des *outardes* eſt à peu près ſemblable à celui du corbeau.

Suivant pluſieurs Auteurs, on trouve les *outardes* en Syrie, dans la Libye, dans la partie Méridionale de l'Europe ; mais il paroît plus conſtant, dit M. *Mauduyt*, qu'elles habitent au contraire les parties Septentrionales de l'Europe, & que du moins elles y ſont plus nombreuſes, & qu'elles ne paſſent dans les pays Méridionaux ou dans nos provinces tempérées que dans certaines circonſtances, c'eſt-à-dire, le froid & la diſette. Les contrées où elles ſont les plus communes ſont les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, l'Angleterre ; il paroît qu'elles paſſent régulièrement au printemps & en automne, dans la Lorraine, dans le Poitou & dans la Champagne, où dans la ſaiſon convenable elles ne ſont pas rares, ſur-tout aux environs de Châlons : il paroît auſſi qu'il en reſte toujours quelques couples dans ces dernieres contrées, & il eſt plus facile de les prendre en temps de neige... La chair des *outardes*, ſur-tout des jeunes, paſſe pour être un très-bon gibier : ces oiſeaux pris jeunes ſe font un peu à la domeſticité.

PETITE OUTARDE ou CANEPETIÉRE, *pl. enl.* 25, le mâle ; 10, la femelle ; en Latin, *Otis minor*, improprement *Anas campeſtris vulgò dicta*. C'eſt la *cane pétrace* de Salerne ; *en* Berry, *cane petrotte*. Cette petite eſpece d'*outarde* a, dit M. *de Buffon*, tous les attributs extérieurs de la grande, & même preſque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes ; il ſemble que la petite ſoit éclоſe d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement. Elle eſt à peu près de la groſſeur d'un faiſan : ſa longueur eſt de dix-ſept pouces du bout du bec à celui de la queue ; ſon envergure eſt de deux pieds huit pouces &

Digitized by Google

demi. Le mâle ſe diſtingue de la femelle par un double collier blanc & un double collier noir, & par quelques autres variétés dans les couleurs, la femelle qui, à certains égards, a le plumage plus brillant que le mâle, pond au mois de Juin, trois, quatre & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luiſant; la mere conduit ſes petits de même qu'une poule : ils ne commencent à pouvoir voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils ſe tapiſſent contre terre & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place : leur cri d'amour eſt *brout* ou *prout*, ils le répetent ſur-tout la nuit & on l'entend de fort loin. Un mâle ſuffit à pluſieurs femelles, & le lieu où elles ſe rendent auprès de lui, à ſon cri d'appel, eſt battu comme l'aire d'une grange.

La *petite outarde* eſt moins répandue que la grande & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite; elle paroît particuliérement habiter le climat de la France & eſt commune dans le Maine, dans la Normandie; elle ſe trouve auſſi dans la Beauſſe, le Berry & le Poitou. Cependant cet oiſeau eſt de paſſage; il arrive, dans les pays cités ci-deſſus, au mois d'Avril & ſe retire à la fin de Septembre; mais on ignore le lieu de ſa retraite : M. *Mauduyt* ſoupçonne que c'eſt en Afrique; chez nous, cet oiſeau ſe plaît dans les terres couvertes d'avoine. La *petite outarde* eſt naturellement ruſée & ſoupçonneuſe, au point que ſa défiance a paſſé en proverbe, & que l'on dit des perſonnes qui montrent ce caractere, *qu'ils font de la canepetiére.* Lorſque ces oiſeaux ſoupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide & fort près de terre; puis lorſqu'ils ſont poſés, ils courent ſi vîte, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la *petite outarde* eſt noire & d'un goût exquis.

OUTARDE d'Arabie, de MM. *Briſſon* & *Edwards*.

Digitized by Google

Elle se distingue par une belle huppe. *Voyez* LOHONG.

OUTARDE d'Afrique, *Otis Æthiopica*. Elle se trouve en Ethiopie, & M. *Mauduyt* dit qu'il est probable que c'est le même oiseau dont *Le Maire* parle sous le nom d'*autruche volante* du Sénégal, & que c'est encore le même que M. *Adanson* a vu dans cette partie de l'Afrique : car il dit que cette *outarde* d'Afrique ressemble à la nôtre à bien des égards, même pour la taille, mais qu'elle a le cou plus long & une espece de huppe derriere la tête. Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, le bord extérieur des ailes blanc. La femelle est partout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuisses qui sont noirs.

OUTARDE HUPPÉE d'Afrique (petite). *Voyez* HOUBARA & *l'article* RHAAD.

OUTARDE moyenne des Indes, d'*Edwards*. Voyez CHURGE.

OUTIAS. *Voyez* UTIAS.

OUTIN. *Voyez* SPET.

OUTREMER. Nom d'un oiseau d'Abyssinie, que M. *de Buffon* rapporte au *serin :* son plumage est d'un beau bleu foncé ; il a le bec blanc, les pieds rouges : la femelle est grise & a le plumage de l'alouette ; c'est aussi celui des jeunes mâles, qui ne prennent leur belle couleur bleue que la seconde année : les mâles ont un chant très-agréable.

OUTREMER (pierre d'). *Voyez* LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE. *Voyez au mot* CEDRE.

OXIPETRE, *Oxypetra*. On donne ce nom à une terre farineuse & à une pierre cristalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, qui se trouve dans le territoire de Rome : on nous a assuré qu'on s'en sert dans le pays en boisson, pour modérer la chaleur de la fievre. Les *oxipetres* que nous avons reçues de cette contrée, étoient alumineuses ou vitrioliques. *Voyez* ALUN & VITRIOL.

Digitized by Google

OXYRINQUE, *Salmo oxyrinchus*, Linn.; *Coregonus maxillâ ſuperiore longiore, conicâ*, Arted., Gronov.; à Anvers, *Hautin;* en Flandres, *Outin.* Poiſſon du genre du *Salmone;* il ſe trouve dans l'Océan Atlantique; on en mange aſſez communément en Hollande. Sa longueur eſt de douze à quinze pouces: ſa mâchoire ſupérieure, qui eſt aiguë, dépaſſe celle d'en bas; toutes deux ſont dépourvues de dents; la langue offre ſeulement de légeres aſpérités: le crâne eſt aſſez tranſparent; les iris des yeux ſont blancs & marqués ſur le bas, d'une tache d'un rouge de ſang: le corps reſſemble à celui de la truite, il eſt ſeulement un peu plus comprimé: les écailles ſont aſſez grandes, d'une couleur blanchâtre, qui prend une teinte obſcure ſur le dos; la queue eſt fourchue: la premiere nageoire dorſale a treize rayons; la ſeconde eſt comme charnue; chacune des pectorales a dix-ſept rayons; chacune des abdominales en a douze; celle de l'anus, quatorze.

OYE ou OIE, *Anſer.* Nom d'un genre d'oiſeau très-vorace, aquatique & dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces qui y ſont ſubordonnées; leur caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs, joints enſemble par des membranes entieres, & un poſtérieur qui eſt ſéparé; les jambes ſont avancées vers le milieu du corps, hors de l'abdomen & plus courtes que le corps: le bec eſt convexe en deſſus, aplati en deſſous, auſſi épais que large, onguiculé par le bout qui eſt obtus; les côtés du bec ſont dentelés comme une lime: la partie inférieure des cuiſſes eſt dégarnie de plumes; & le doigt intérieur, armé d'une petite membrane dans toute ſa longueur à ſon côté intérieur. Nous donnerons ici l'hiſtoire de l'*oie domeſtique*, & nous ne rapporterons que les ſingularités des autres eſpeces qui ſont ſauvages.

OIE DOMESTIQUE ou PRIVÉE, *Anſer vulgaris*, pl. enl. 985. C'eſt un oiſeau de baſſe-cour connu de

Digitized by Google

tout le monde ; c'eſt une conquête que nous avons faite ſur l'eſpece ſauvage, en offrant à cet oiſeau un aſile & un traitement qui l'ont fixé auprès de nous. L'*oie* eſt bien plus petite que le cygne, mais en général bien plus grande & plus groſſe que le canard ; elle peſe juſqu'à dix livres étant engraiſſée : ſa longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds, eſt de trois pieds ; l'envergure a plus de quatre pieds & demi : le bec eſt long de deux pouces & demi ; la queue, longue de ſix pouces & demi, & compoſée de dix-huit grandes plumes ou pennes ; les ailes ont chacune vingt-ſept grandes plumes. L'*oie* a proportionnément le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard : le plumage eſt le plus ordinairement tout blanc, notamment dans le mâle, quelquefois tout gris, & ſouvent varié de ces deux couleurs par larges plaques. Il y a, dans cette race, une variété qui conſiſte en ce que les plumes du ſommet de la tête ſont alongées & forment une huppe ; cette variété eſt l'*oie huppée* de M. *Briſſon*. Le bec & les pieds ſont jaunes dans les jeunes *oies*, qu'on nomme *oiſillons* & *oiſons* ou *oyons* quand elles ſont un peu plus grandes : ceux des vieilles ſont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

L'*oie* eſt un oiſeau qui vit, comme le canard, ſur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'aſſembler en certains temps de l'année, & faire leur paſſage en d'autres pays, d'où elles reviennent enſuite chacune dans leur domicile. Cet oiſeau ſe nourrit principalement d'herbes & de grains. Nous avons conſigné à l'*article* OISEAU, des faits curieux & intéreſſans ſur le ſuc gaſtrique, &c. de l'animal dont nous parlons ici. L'*oie* eſt un oiſeau peſant qui s'exerce peu à voler & qui marche lentement ; cependant on mene quelquefois une troupe d'*oies* à plus de quinze lieues, comme l'on conduit des dindons. *Belon* dit auſſi que l'*oie privée* tire ſon origine de l'*oie ſauvage*, &

Digitized by Google

qu'il y en a une eſpece grande, de belle couleur & qui rapporte beaucoup; & l'autre qui tire ſur l'*oie ſauvage*, eſt plus petite & de moindre revenu. Les bons Economes qui ſavent tirer avantage des *oies*, préferent celles qui ſont blanches & de grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiſeaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que dans le voiſinage d'une riviere, d'un ruiſſeau, d'un étang ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Un mâle ſuffit pour douze & pour vingt femelles: la ponte de chacune eſt de dix à douze œufs, elles ne pondent que d'un jour l'un. Le mâle ne partage en rien les ſoins de la couvée. L'incubation eſt de trente jours; l'*oie* femelle couve avec beaucoup d'attachement & d'aſſiduité. *Jean Liébault* nous apprend dans ſa *Maiſon Ruſtique*, que ſi l'on ne retire pas les œufs des *oies* à meſure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte eſt complete; mais que quand on les leur ôte, elles font une ſeconde & même une troiſieme ponte; en un mot, elles ne ceſſent point de pondre & même juſqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin, elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la premiere fois. Dans le Hainaut, l'Artois & dans quelques autres provinces de France, on tire un grand profit de l'*oie*; auſſi voit-on, après la moiſſon, de nombreux troupeaux d'*oies* pâturer dans les champs avec les dindons: en automne on les engraiſſe dans l'eſpace d'un mois, on les alimente à part, on les tient enfermées pendant tout ce temps; on leur creve les yeux ou on leur coud les paupieres, on les force d'avaler des boulettes très-nourriſſantes & on leur donne fort peu d'eau. Les Juifs excellent dans la maniere d'engraiſſer ces oiſeaux. On en fait vers la Saint-Martin un débit conſidérable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la ſeule *rue aux*

Digitized by Google

oies, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours* : les Rôtiſſeurs qui les vendoient, ſe nommoient *Oyers*.

Les jeunes *oies* ſont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies beaucoup plus dangereuſes que dans les autres ſaiſons de l'année ; c'eſt à cette époque qu'elles périſſent en quantité. La négligence avec laquelle on éleve ordinairement ces ſortes d'oiſeaux, doit être regardée comme la cauſe principale de ces pertes. On trouve dans la *Nature conſidérée ſous différens aſpects*, des moyens pour prévenir la mortalité des *oiſons*, tirés de la *Gazette d'Agriculture*. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet), il faudroit donner à ces jeunes oiſeaux plus de ſoins que dans tout autre temps, parce qu'alors la Nature garnit leurs ailes en leur faiſant pouſſer leurs plus groſſes plumes, ce qui doit les affoiblir beaucoup : d'ailleurs la nourriture maigre & ſouvent ſeche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs, n'eſt pas ſuffiſante pour les nourrir & ajouter à leurs forces ; il faudroit donc leur donner une bonne pâture (de la pâte de ſon ou de recoupes détrempées, dans laquelle on mêle des laitues ou de la chicorée hachée & enſuite de l'avoine écraſée) avant qu'ils ſe répandent dans les prairies & à leur retour : l'expérience a démontré le ſuccès de cette pratique pendant que ces oiſeaux prennent leurs plumes : il faut, lors de cette réfection, en écarter les autres *oies*, qui ne leur laiſſeroient que fort peu de pâture. D'autres eſpeces de maladies ſont une cruelle guerre à ces jeunes oiſeaux ; en voici les divers ſymptômes. Si dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui pouſſera trop rapidement acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux *oies* qui s'en nourriſſent ; ces pluies abondantes rafraîchiſſent & même refroidiſſent par trop ces oiſeaux. Peut-

Digitized by Google

être auſſi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'inſectes du genre des monocles & des binocles, qu'on leur laiſſe boire en cette ſaiſon : *Voyez l'article* BINOCLE. D'habiles Economes ont employé divers moyens ſuivis de bons effets, & dont voici la méthode : il faut faire boire aux *oiſons* attaqués de la dyſſenterie une infuſion légere de baies & de petites branches vertes de ſapin pilées & broyées enſemble dans de l'eau bien propre : le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée eſt auſſi un bon remede en pareil cas ; l'uſage de ce breuvage eſt pour le matin avant d'envoyer ces oiſeaux aux champs, & le ſoir lorſqu'ils ſont de retour. La paille hachée très-menu & le ſon forment dans l'eſtomac des *oiſons* une bouillie viſqueuſe, qui tempere l'âcreté de l'eau ſale, des inſectes & de l'herbe tendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture, en fortifiant l'eſtomac, adoucit auſſi les inteſtins & arrête la dyſſenterie. Le charbon pilé & mêlé avec le marc des braſſeries & un peu d'orge égrugée, eſt encore un remede plus sûr que les précédens, ſur-tout ſi on ſaupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par ſemaine d'un peu de cendre de tabac : alors c'eſt encore un excellent ſpécifique contre les autres maladies des *oiſons*, que les inſectes & ſur-tout les ſangſues qu'ils avalent leur occaſionnent. Un autre fléau pour les *oiſons*, ce ſont les petits inſectes, poux, moucherons, couſins, &c. qui s'introduiſent dans leurs oreilles & leurs naſeaux, qui les tourmentent, les fatiguent, épuiſent leurs forces, & les font périr par l'excès de la douleur. Les *oiſons* qui en ſont attaqués marchent les ailes pendantes, ſecouent la tête, ou alongent le cou, & ne veulent preſque point manger. Pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut préſenter aux *oiſons*, au retour des champs, de l'orge au fond d'un vaſe rempli d'une eau bien claire ; ces oiſeaux avides de l'orge, voulant la manger, ſont

Digitized by Google

obligés néceſſairement de mettre la tête & le cou dans l'eau ; les inſectes fuient ou ſe retirent au haut du cou, c'eſt-à-dire près du corps ; les parties affectées & malades ſe nettoient, & bientôt les *oiſons* recouvrent la ſanté : en répétant pendant quelques jours cette opération, les inſectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de ſapin battue dans de l'eau, ou d'onguent mercuriel peu chargé de vif-argent, écarte & détruit auſſi ces ennemis opiniâtres.

C'eſt à tort qu'on a taxé l'*oie* d'être ſtupide, c'eſt une garde ou une ſentinelle très-vigilante ; ſon ſommeil eſt léger, elle ſe réveille au moindre bruit ; elle eſt même auſſi propre que quelques chiens à garder la nuit une maiſon de campagne, car dès qu'elle entend quelque choſe qui lui donne l'alarme, dont elle eſt très-ſuſceptible, elle ne ceſſe de jeter des cris très-aigus, très-perçans : il ſemble que les cris ſoient l'expreſſion de toutes ſes ſenſations. On en cite un exemple fameux dans l'Hiſtoire Romaine ; on l'avoit miſe au rang des *oiſeaux ſacrés*, pour avoir averti les ſoldats de l'approche des Gaulois prêts à s'emparer du Capitole. La *vocifération* ou l'habitude fréquente que les *oies* ont de crier, leur avoit fait comparer par les Anciens les *grands parleurs ;* leur uſage de donner l'alarme à tout ce qu'elles apperçoivent, les avoit rendues l'emblême des délateurs : on leur compare aujourd'hui à cauſe de leur marche lente & en apparence gênée, les perſonnes en qui nous appercevons des défauts analogues ; mais d'un autre côté les *oies* paſſent pour être ſuſceptibles d'attachement & de reconnoiſſance pour les bons traitemens. Dans le Nord de l'Europe, les *oies domeſtiques* quittent au printemps le domicile de ceux auxquels elles appartiennent, pour aller paſſer l'été & nicher ſur des marais éloignés, d'où elles reviennent en automne, amenant avec elles leurs petits dans les maiſons qu'elles avoient quittées, qu'elles

Digitized by Google

ſavent très-bien reconnoître, & où on les nourrit pendant l'hiver. *Lémery* dit que cet oiſeau eſt diſciplinable; cet Auteur en a vu marcher dans un tourne-broche à roue, pour faire rôtir de la viande.

La vie de l'*oie* eſt longue. *Willughby* cite une *oie* qui avoit quatre-vingts ans (il ſuffiroit de lire vingt ans), & qu'on fut obligé de tuer à cauſe de ſa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faiſoit aux *oiſons*.

Perſonne n'ignore combien cet oiſeau entre dans nos uſages domeſtiques : on connoît la molleſſe des lits de plumes, celle des couſſins & des oreillers, qui nous facilitent un ſommeil agréable. Il ne paroît pas que les Anciens euſſent coutume de ſe coucher ſur la *plume d'oie* : *Belon* dit qu'ils ne connoiſſoient pas même les lits de plumes, puiſqu'ils ne ſont pas encore aujourd'hui en uſage chez les Orientaux : leurs lits ſont compoſés de *bourre de chameau*, de *laine*, de *coton* & de ſommités de *roſeaux*. Le *duvet de l'oie* eſt à cet égard un objet recherché & très-précieux pour nous; auſſi-tôt que les *oiſons* ſont aſſez forts, c'eſt-à-dire que les pennes des ailes commencent à ſe croiſer ſur la queue, ce qui arrive à peu près à deux mois de leur naiſſance, on les plume ſous le ventre, ſous les ailes & au cou; ſix ſemaines après on recommence la même opération & on la réitere au commencement de Septembre pour la troiſieme & derniere fois : on ne plume les meres qu'une fois par an, cinq à ſix ſemaines après qu'elles ont couvé; mais on peut dépouiller les mâles & les femelles qui ne couvent pas, trois fois pendant l'été : cette opération les rend fort maigres, mais ils reprennent de la chair & s'engraiſſent promptement en automne, au point d'être bons à manger au milieu de l'hiver. Le duvet des *oies* qui vivent dans les pays froids eſt le plus eſtimé. On a obſervé que les grandes pennes des ailes tombent ſouvent toutes en une nuit; elles ſont quarante jours à repouſſer, pendant leſquels les *oies* ſont hors d'état de

Digitized by Google

voler, ce qui les rend timides & leur fait fuir ceux qui les approchent : tout le monde ſait l'emploi qu'on fait de ces groſſes plumes, c'eſt l'inſtrument qui nous ſert à écrire & ſouvent à deſſiner, &c.

On prétend que la *fiente de l'oie* gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiſeaux ſont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, ſi l'on n'y prend garde : elles coupent les plantes trop près de terre, & même elles les déracinent; la *juſquiame*, la *ciguë* & l'*amande amere*, on dit même l'*ortie*, ſont des poiſons pour ces animaux; mais en revanche l'*oie* aime beaucoup le *treſle*, le *fenugrec*, la *veſce*, la *chicorée*, la *laitue* & notamment l'*orge* qui l'engraiſſe. Il y a peu de volaille plus ſujette à produire des monſtres que l'*oie* : les payſans prétendent connoître, par la groſſeur & par la figure des œufs, ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une bonne durée.

La chair de l'*oie* chargée de graiſſe eſt un aſſez bon manger, mais elle eſt peu ſalutaire, étant groſſiere & difficile à digérer : il faut être robuſte, faire de l'exercice, pour qu'elle nourriſſe bien & qu'elle produiſe un aliment ſolide & durable; ceux qui ſont ſédentaires, & particuliérement les gens de Cabinet, doivent s'en abſtenir. On choiſit cet oiſeau d'un âge moyen; quand il eſt trop jeune, ſa chair eſt viſqueuſe & moins ſaine; quand au contraire il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſeche, dure & indigeſte. On mange l'*oie* rôtie ou en ragoût; l'on fait en quelques pays des pâtés de *cuiſſes d'oie* qui ſont fort eſtimés; en Gaſcogne on marine les *cuiſſes d'oie*, en les ſalant à ſec, les faiſant cuire à demi dans de la graiſſe de cet oiſeau; c'eſt ainſi qu'on les mange dans les potages aux choux verts, que les Béarnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiſeau ſe mangent chez le petit peuple, mais ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi agréables que ceux

Digitized by Google

de poule. L'homme tourmenté par des maux variés à l'infini, a cherché des remedes parmi les ſubſtances mêmes qui pouvoient le moins lui en procurer, & l'eſpérance d'être ſoulagé eſt peut être le ſeul bien qu'il en ait retiré. C'eſt ainſi que l'*excrément de l'oie* a été vanté comme le remede de la jauniſſe : le *ſang de l'oie* eſt réputé alexipharmaque : ſa graiſſe qui eſt très-fine, très-douce, eſt émolliente, réſolutive, nervale & laxative ; c'eſt un coſmétique qui empêche les grains de la petite vérole de creuſer profondément : mais cette ſubſtance conſidérée comme comeſtible, ainſi que le foie du même oiſeau, paſſoit chez les Romains pour quelque choſe d'exquis : on a imaginé des moyens très-recherchés de porter à l'excès la graiſſe dont les *oies* peuvent ſe charger, de leur cauſer par ces moyens, une maladie dans laquelle leur ſubſtance ſe fond preſque entiérement en une graiſſe qui s'amaſſe dans le *foie* qui devient d'un volume énorme & s'augmente à meſure que le reſte du corps tombe dans l'atrophie : ces moyens barbares conſiſtent, dit M. *Mauduyt*, à lier l'*oie* auprès d'un grand feu, à ne lui point donner d'eau pour éteindre ſa ſoif, & à ne laiſſer à ſa portée qu'une pâtée humide dont elle ne ceſſe d'avaler pour tempérer l'ardeur qui la brûle. C'eſt ainſi qu'on ſe procure les *foies gras de l'oie* qui nous viennent de Metz, & que la ſenſualité de nos Sybarites modernes ſait ajouter à la deſtruction des animaux qu'elle ſacrifie à ſes goûts, l'inhumanité de la torture la plus recherchée. La *fiente* de l'*oie*, dit-on, eſt hyſtérique, diurétique, fébrifuge, ſudorifique & très-propre contre la jauniſſe : on prétend que la premiere peau des pieds de l'*oie* eſt bonne pour arrêter toutes ſortes de flux, &c.

OIE SAUVAGE, *Anſer ferus aut ſylveſtris*. Cet oiſeau eſt plus petit que l'*oie domeſtique*, & s'apprivoiſe difficilement : Le plumage ſupérieur eſt d'un cendré-brun, mais éclairci au bout de chaque plume ; le plumage

Digitized by Google

inférieur eſt d'un gris-blanchâtre, excepté le bas-ventre, qui, de même que les couvertures de la queue, eſt d'un blanc décidé; les côtés & les couvertures des ailes ſont d'un brun bordé de blanchâtre; les dix premieres pennes de l'aile ſont griſes & terminées de noir: les onze ſuivantes ſont d'un cendré-brun; les ſeize pennes intermédiaires de la queue ſont noirâtres & terminées de blanc; la plus extérieure de chaque côté eſt entiérement blanche: l'iris eſt rougeâtre; le bec, noirâtre à ſa racine & à ſon bout, mais d'un jaune de ſafran dans le milieu de ſa longueur: la partie nue des cuiſſes, les jambes, les doigts & leurs membranes ſont d'un jaune-orangé dans tous les âges; les ongles ſont noirâtres.

Les pays du Nord ſont ceux qui conviennent le mieux aux *oies* qui vivent abſolument indépendantes. Les *oies ſauvages* ne fréquentent nos contrées tempérées que quand le froid déjà rigoureux dans les régions du Nord, les y contraint; on les voit arriver par grandes troupes à la fin d'Octobre & au commencement de Novembre: leur vol élevé, tranquille, ſe fait ſur deux lignes inclinées l'une à l'autre & formant une figure ſemblable à la lettre V. Chaque bande eſt de quarante ou cinquante, & l'on prétend que l'*oie* qui eſt à la tête de la bande, qui fend l'air & fatigue le plus, paſſe enſuite à l'extrémité de l'une des lignes, & que chaque *oie* occupe à ſon tour le rang le plus avancé; ces bandes de quarante ou cinquante ſe réuniſſent quelquefois en des troupes de quatre à cinq cents. En s'abattant ſur les terres enſemencées elles y cauſent de grands dommages, car elles pâturent de préférence les blés qui commencent à pouſſer; elles ſe retirent la nuit ſur les lacs & les étangs, où elles ne ceſſent de faire un bruit qu'on entend de très-loin: auſſi a-t-on reconnu que la trachée artere de l'*oie ſauvage* eſt réfléchie comme dans la grue en forme de trompe. Leur marche eſt donc oppoſée à celle des

Digitized by Google

canards ſauvages qui ne pâturent dans les champs que la nuit, & qui ſe retirent ſur les eaux pendant le jour.

Les *oies ſauvages* ſont très-méfiantes, fort difficiles à approcher; l'une d'elles fait la ſentinelle, eſt aux aguets & avertit par des cris ſes camarades du moindre danger; on réuſſit peu à les prendre aux différens piéges. M. *Mauduyt* dit que lorſque nos hivers ſont très-rudes, la plupart des *oies ſauvages* quittent nos contrées pour s'avancer plus au Midi; & après la ſaiſon des froids, toutes repaſſent vers les régions du Nord, où elles ſe portent vers les points les plus Septentrionaux, comme le Groënland, le Spitzberg, &c. On a de même obſervé que les *oies ſauvages* paſſent en Aſie des contrées du Nord dans les régions tempérées, pour revenir au printemps à leurs premieres ſtations; mais on a cru de plus que ces *oies* paſſoient du Nord de l'Aſie au Nord de l'Amérique, & réciproquement, parce que pluſieurs Voyageurs diſent avoir vu les mêmes *oies* qu'en Europe & en Aſie, à la Louiſiane, au Canada, à la Baie d'Hudſon: cependant aucune des *oies* qu'on nous a envoyées de ces dernieres contrées, ne s'eſt trouvée ſemblable à la nôtre.

OIE A DUVET ou EIDER. *Voyez* CANARD A DUVET.

OIE ARMÉE. C'eſt l'*oie de Gambie* de M. *Briſſon*; l'*oie du Cap de Bonne-Eſpérance*, pl. enl. 982, le mâle; 983, la femelle. Elle eſt plus grande & ſurtout plus haut-montée que notre *oie*; le mâle a le devant de la tête blanchâtre, le tour de l'œil rouſſâtre, les joues pointillées de rouſſâtre ſur un fond blanc; le reſte de la tête & une partie du cou ſont rouſſâtres; il y a enſuite un collier roux; le reſte du cou & tout le deſſous du corps ſont d'un blanc-jaunâtre, finement rayé de gris en travers; le reſte du plumage ſupérieur, d'un roux doré: les grandes pennes

Digitized by Google

des ailes & de la queue ſont noires ; les couvertures des ailes, d'un beau blanc, mais les moyennes d'un vert-doré changeant : les pieds & le bec ſont d'un beau roux ; l'onglet du bec eſt noir, ainſi que le petit tubercule qui eſt à la baſe du demi-bec ſupérieur. La femelle a le plumage ſupérieur, ainſi que le tour des yeux, d'un marron foncé & brunâtre ; le reſte comme dans le mâle. On a vu à Paris, chez M. *Boutin* Tréſorier de la Marine, une paire de cette eſpece d'*oie* ; elle y a multiplié. M. *Briſſon* dit que l'*oie de Gambie* a les ailes armées d'un *éperon*.

OIE DE BASSAN, OIE D'ÉCOSSE, OIE DE SOLAND, *Anſer Baſſanus*, pl. enl. 278. C'eſt un oiſeau du genre du *Fou* ; ce ſont les François qui l'ont appelé *oie de Baſſan* ; c'eſt le *ſolan gooſe* des Anglois, & le *ſula* des habitans de l'Iſle Féroë. M. *Briſſon* a donné ce nom (*ſula*) en latin à tous les oiſeaux du genre du *Fou*. Le *fou* de Baſſan eſt de la groſſeur d'une *oie* ; ſon envergure eſt de cinq pieds ; ſon plumage eſt d'un aſſez beau blanc, excepté la majeure partie des ailes qui eſt brune : l'iris eſt jaunâtre ; la peau, nue entre le bec & l'œil ; celle qui ſe trouve ſous le bec & de chaque côté de ſa baſe, eſt bleue, ainſi que le bec ; la membrane qui couvre les pieds eſt noire, mais chaque doigt offre dans ſon étendue un trait bleuâtre. Cette eſpece de *fou* ſe trouve dans l'Iſle de Baſs ou Baſſan, dans le Golfe d'Edimbourg & dans les autres Iſles Hébrides, où il en vient annuellement un nombre prodigieux : chaque femelle ne pond qu'un ou deux œufs, elle fait ſon nid dans des trous de rochers ; elle aime ſes petits très-tendrement. Comme on tire rarement ſur ces oiſeaux & que rien ne les effraie, ils nourriſſent avec confiance leurs petits tout près des habitations ; leur nourriture eſt le poiſſon. Les Ecoſſois diſent que la chair de cet oiſeau jeune eſt exquiſe, cependant elle conſerve le goût de poiſſon : ils ſe ſervent de

Digitized by Google

de ſa graiſſe pour la compoſition de quelques remedes. Le Seigneur de l'Iſle en tire annuellement de bons revenus, car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printemps & s'en vont dans l'automne, on leur fait la chaſſe, & on les prend en graviſſant aux rochers ou en deſcendant le long des cordes attachées à leur ſommet. Au reſte, on prétend que ces oiſeaux ſont d'excellens pêcheurs, qu'ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits, moyennant quoi les Inſulaires ſont fournis pendant tout l'été de poiſſon frais, car ils partagent ſouvent le ſervice de la table de ces oiſeaux. *Voyez* maintenant *l'article* FOU.

OIE BRONZÉE. C'eſt l'*oie de la Côte de Coromandel*; p. enl. 937. M. *Mauduyt* dit qu'elle a le cou beaucoup plus long que l'*oie commune*; elle eſt plus haute ſur ſes jambes & d'une taille auſſi un peu plus forte ; la tête & le premier tiers du cou ſont pointillés de noir-violet ſur un fond d'un blanc de neige ; cette derniere couleur pure s'étend ſur le reſte du cou & tout le deſſous du corps : le plumage ſupérieur eſt d'un noir changeant, avec des reflets verdâtres-dorés & d'autres reflets violets & couleur d'acier bruni ; un tubercule fort grand en forme de crête s'éleve ſur la baſe du demi-bec ſupérieur, & ce tubercule eſt d'un noir brillant, ainſi que le bec, les jambes, les doigts, les membranes & les ongles.

OIE DE GUINÉE, *pl. enl.* 374, ou OIE DE MOSCOVIE ou OIE DE SIBÉRIE. Cette *oie* eſt originaire de l'Afrique, *Anſer Guineenſis* : tranſportée dans les climats tempérés & même dans les pays froids, non-ſeulement elle y a ſubſiſté, mais y a multiplié ; elle s'y eſt même unie à l'*oie* de ces contrées, & il en eſt réſulté des métis qui ont le bec & les pieds rouges de notre *oie*, & qui reſſemblent d'ailleurs à l'*oie* étrangere dont ils ſont nés.

L'*oie de Guinée* proprement dite, marche le cou droit, tendu & relevé, la tête haute & d'un air fier ;

Digitized by Google

ſon cri très-perçant, plus fort que celui de nos *oies*, la rend très-ſouvent importune : elle eſt beaucoup plus groſſe que l'*oie domeſtique ;* ſa longueur eſt de trois pieds quatre pouces ; ſon envergure de cinq pieds & demi ; une bande blanche entoure la baſe du bec : le plumage ſupérieur eſt gris, mais tirant ſur le brun ſur le corps ; l'inférieur eſt fauve en avant, mais blanchâtre en arriere, ainſi que le croupion, les cuiſſes & les couvertures de la queue : les grandes pennes des ailes ſont d'un brun-noirâtre ; les moyennes, griſes, bordées & terminées de blanchâtre ; celles de la queue, d'un gris-brun, bordées de blanchâtre : l'iris eſt rougeâtre ; le bec, d'un jaune orangé ; un aſſez gros tubercule charnu & de la même couleur s'éleve à l'origine du demi-bec ſupérieur ; ſous la gorge pend une membrane charnue, griſâtre ; les jambes, les pieds, les doigts & leurs membranes ſont de la couleur du bec. Cette *oie* eſt le *Cygnoides Orientalis* de *Linnæus*.

Oie d'Egypte, *pl. enl.* 379. Cette *oie* qui s'éloigne aſſez de ſa patrie pour venir quelquefois dans l'intérieur de nos provinces, ſur les rivieres & les étangs, eſt un peu moins groſſe & un peu moins haut-montée que notre *oie domeſtique :* elle a la baſe du demi-bec ſupérieur entourée de marron clair, & ſur les côtés de la tête une tache de la même couleur, au milieu de laquelle l'œil eſt placé ; le ſinciput eſt blanc ; l'occiput, d'un fauve clair ; le milieu du deſſus du cou, couleur de marron ; le bas des joues, d'un blanc ſale ; la gorge, de la même couleur mais tachetée de marron ; le dos, varié en zigzags de brun foncé ſur un fond rouſſâtre, ainſi que le bas du cou, la poitrine & le deſſous du corps ; le haut du devant du cou eſt d'un marron clair ; le croupion & les couvertures du deſſus de la queue ſont d'un beau noir ; le ventre eſt d'un blanc ſale ; le deſſous de la queue, fauve ; les couvertures des ailes ſont blanches,

Digitized by Google

avec une bande noire à leur extrémité ; les cinq premieres pennes de l'aile ſont noires ; les onze ſuivantes ſont d'un vert-doré changeant en violet ; les ſix autres ſont d'un brun-marron ; les pennes de la queue ſont d'un noir changeant en vert, ſur-tout les deux du milieu : l'iris eſt blanchâtre ; les paupieres ſont rougeâtres ; le bec eſt rouge, mais noir à ſon extrémité : les jambes, les pieds, les doigts & leurs membranes ſont rouges ; les ongles, noirâtres.

OIE DES ESQUIMAUX. C'eſt l'*oie ſauvage* de la Baye d'Hudſon, de M. *Briſſon* : elle eſt de la groſſeur de notre *oie* ; elle a une tache rouſſe ſur la tête, le reſte de la tête & le cou blancs, toute la moitié antérieure du corps d'un brun ſombre : l'autre moitié ſupérieure d'un cendré-bleuâtre : le ventre, les cuiſſes & le deſſous de la queue ſont d'un blanc nué de brun ; les pennes des ailes & de la queue ſont noirâtres, quelquefois bordées de cendré : le bec, les jambes, les doigts & leurs membranes ſont rouges ; les ongles, noirs.

OIE DES ISLES MALOUINES ou FALKLAND. D'après le récit de M. *de Bougainville*, la démarche de cette *oie* eſt légere, ainſi que ſon vol ; elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpece : le plumage du mâle eſt blanc, avec un mélange de noir & de cendré ſur le dos & les ailes : la femelle eſt fauve & ſes ailes ſont parées de couleurs changeantes ; la ponte eſt de ſix œufs. Elles ne ſont que pâturer ; leur chair eſt ſaine, nourriſſante & de bon goût. Il paroît que cette même eſpece d'*oie*, ſur-tout la femelle, ſe trouve auſſi aux *Terres Magellaniques*, pl. enl. 1006 ; & il paroît que c'eſt encore la même *oie* vue par le Capitaine *Cook* au *Canal de Noël*, le long de la *Terre de Feu*, &c. Elle eſt de la grandeur de notre *oie*.

OIE HUPPÉE. *Voyez à l'article* OIE DOMESTIQUE.

OIE NONNETTE de *Belon*, ou BERNACHE, *pl. enl.* 855. Cet oiſeau aquatique n'eſt pas fort commun,

Digitized by Google

parmi nous : on a imaginé toute ſorte de fictions ridicules ſur ſon origine ; il eſt inutile de s'y arrêter ; *Voyez* ſeulement ce qui en eſt dit à l'*article* CONQUE ANATIFERE. On le nomme *oie nonnette*, à cauſe de ſa contenance commune avec celle de l'*oie*, & parce que ſon plumage reſſemble à l'habillement d'une Religieuſe vêtue de blanc & de noir. La *bernache*, *Bernicla*, n'eſt pas ſi grande que l'*oie vulgaire* ; mais elle eſt plus grande que le canard vulgaire, & plus groſſe que le cravant : ſa queue eſt courte & noire ; elle eſt haut-montée ſur jambes ; ſes pieds ſont palmés, & les membranes qui réuniſſent les doigts ſont ainſi que la partie nue des jambes, de couleur brune ; les ongles ſont noirâtres : le bec & les yeux ſont noirs ; le bec eſt court, mais il eſt large & comme denté. *Belon* dit que l'*oie nonnette* a la fineſſe du renard pour faire échapper ſes petits quand quelqu'un veut s'en ſaiſir ; elle fait ſemblant de vouloir ſe laiſſer prendre, & leur donne le temps de s'échapper : quelquefois elle fait comme ſi elle avoit les ailes & les cuiſſes caſſées, & quand elle voit ſes petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à ſon tour des mains des chaſſeurs. Cet oiſeau, qui ne niche que fort avant dans les terres du Nord, paroît en hiver ſur pluſieurs côtes de l'Angleterre & en France ſur celles de Bretagne ; on prétend même qu'on la prend aſſez aiſément au filet : & quoi qu'en diſe *Belon*, l'*oie nonnette* eſt moins ſoupçonneuſe & elle ſe tient moins ſur ſes gardes que n'ont coutume de le faire les oiſeaux de ſon genre. On diſtingue une petite eſpece ou variété d'*oie nonnette* ou *bernache* ; le devant de ſa tête & de ſa gorge eſt fauve ; dans la grande eſpece c'eſt un blanc mat. Elle prend les mouches qui volent ou courent ſur l'eau, ce qui l'a fait appeler par quelques-uns, *Anas aut Anſer muſcarius*.

OIE RIEUSE. C'eſt l'*oie ſauvage* du Nord, de M.

Digitized by Google

Briſſon : elle paroît ne fréquenter que les pays Septentrionaux des deux Continens ; dans les hivers rigoureux elle deſcend quelquefois en Angleterre. *Edwards* lui a donné le nom de *rieuſe*, apparemment parce que ſon cri a quelque reſſemblance à un éclat de rire. Elle eſt moins groſſe que notre *oie domeſtique ;* elle a le front blanc, le plumage ſupérieur d'un brun plus ou moins foncé, l'inférieur tacheté de noir ſur un fond blanc, les pennes des ailes noirâtres, & les moyennes terminées de gris ; celles de la queue ſont d'un gris-brun ; les ongles, noirs ; le bec, les jambes, les pieds, les doigts & leurs membranes ſont rouges.

OIE SAUVAGE *à tête griſe* de la Côte de Coromandel. Elle eſt moins groſſe que l'*oie d'Egypte ;* la tête eſt d'un gris cendré ; le deſſus du corps, d'un brun-roux ; le deſſous, de couleur fauve ; il y a quelques taches blanches ſur le bord des ailes ; les pennes ſont noires, ainſi que le bec & les pieds, mais il y a ſur le milieu de chaque aile une plaque d'un beau vert.

OIE SAUVAGE du Canada, *pl. enl.* 346. C'eſt l'*oie à cravatte :* elle eſt un peu plus groſſe que l'*oie domeſtique ;* ſon cou eſt plus délié & plus long ; ſa longueur totale eſt de trois pieds cinq pouces ; ſon envergure eſt de cinq pieds & demi : la tête & les deux tiers du cou ſont d'un noir luſtré & tirant ſur le violet ; la gorge, les joues & le derriere de la tête ſont d'un beau blanc ; tout le reſte du plumage eſt d'un brun mêlé de gris plus ou moins foncé : le bec & les ongles ſont noirs ; les jambes, les pieds, les doigts & leurs membranes, de couleur plombée.

Cette grande *oie*, dit M. *Mauduyt*, voyage du Nord de l'Amérique dans les provinces tempérées de ce vaſte Continent ; elle arrive en hiver à la Caroline, d'où elle paſſe en Canada dans le printemps pour retourner à la Baie d'Hudſon. On en a apporté en Europe, où ces *oies* ont fort bien multiplié, même dans l'état de

Digitized by Google

domeſticité : c'eſt une eſpece qu'on pourroit aiſément rendre commune, & qui ſeroit préférable à notre *oie* ordinaire par ſa groſſeur & la bonté de ſa chair, qui eſt infiniment meilleure & même délicate. On en voit des bandes aſſez nombreuſes ſur le grand Canal de Verſailles & ſur les pieces d'eau qui ornent les beaux jardins de Chantilly : cette *oie* balance fortement ſa tête d'arriere en avant, à chaque coup d'aviron que donnent ſes pieds, pour nager.

OIE SAUVAGE du Cap de Bonne-Eſpérance. Sa groſſeur eſt celle de l'*oie* d'Egypte ; une peau nue, couleur de marron, entoure l'œil ; la tête, le cou, le ventre & les couvertures du deſſous de la queue ſont de couleur griſe ; il y a une large tache noire ſur la poitrine ; le dos, le croupion & les ailes ſont marron ; il y a quelques plumes blanches ſur le bord des ailes ; la queue eſt noire ; l'iris, jaune ; le bec, griſâtre, lavé de noir à ſa pointe ; les pieds ſont rouges. *Voyage aux Indes & à la Chine.*

Fin du Tome neuvieme.

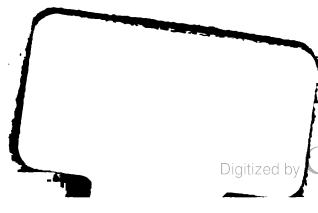
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google